



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



HP
20
J86

HP
20
J86

JOURNAL
DES SAVANTS.

JOURNAL
DES SAVANTS.

ANNÉE 1838.

PARIS.
IMPRIMERIE ROYALE.

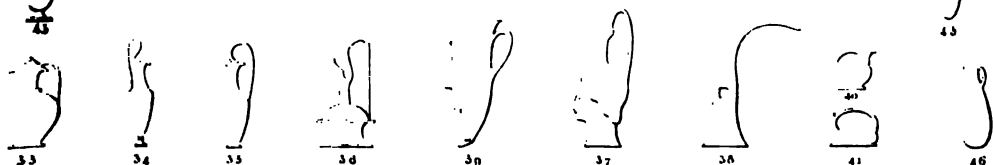
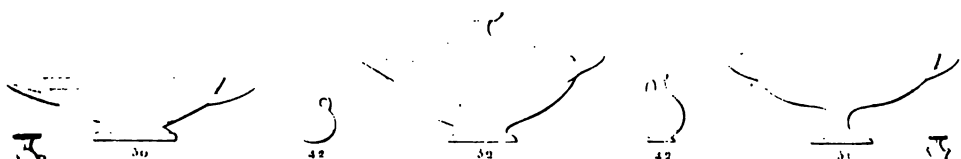
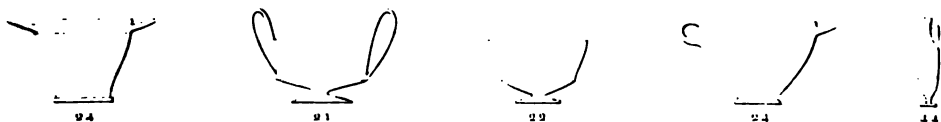
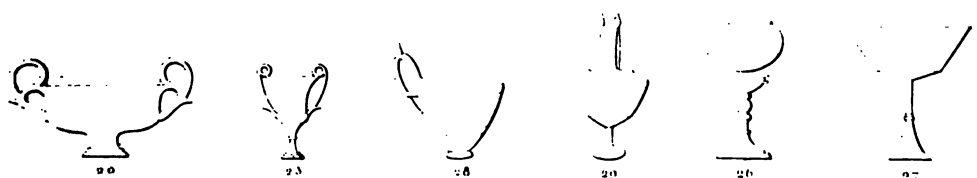
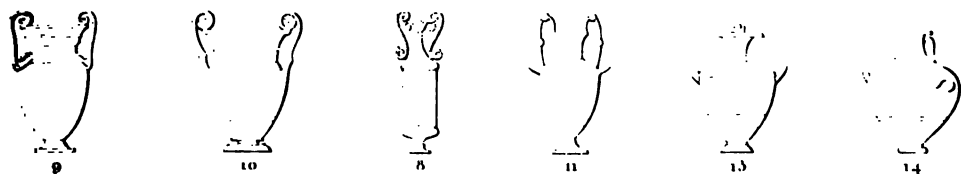
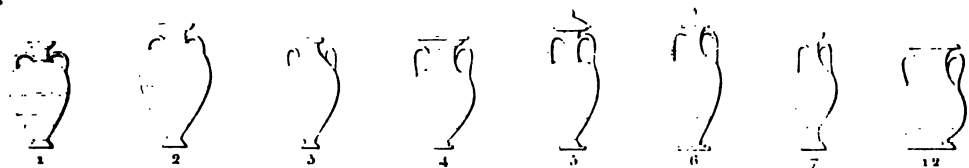
M DCCC XXXVIII.

BUREAU DU JOURNAL DES SAVANTS.

M. BARTHE, Garde des Sceaux, Président.

- | | |
|-------------|--|
| ASSISTANTS. | M. SILVESTRE DE SACY, de l'Institut royal de France, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. |
| | M. QUATREMÈRE DE QUINCY, de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-arts, et membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. |
| | M. LEBRUN, de l'Institut, Académie française. |
| | M. LACROIX, de l'Institut, Académie des Sciences. |
| | M. DAUNOU, de l'Institut, Académie des Inscriptions et Belles-lettres, et Académie des Sciences morales et politiques; éditeur du Journal et secrétaire du bureau. |
| | M. BIOT, de l'Institut, Académie des Sciences. |
| | M. RAOUL-ROCHETTE, de l'Institut, Académie des Inscriptions et Belles-lettres. |
| | M. COUSIN, de l'Institut, Académie française, et Académie des Sciences morales et politiques. |
| | M. LETRONNE, de l'Institut, Académie des Inscriptions et Belles-lettres. |
| AUTEURS... | M. CHEVREUL, de l'Institut, Académie des Sciences. |
| | M. FRÉDÉRIC CUVIER, de l'Institut, Académie des Sciences. |
| | M. EUGÈNE BURNOUR, de l'Institut, Académie des Inscriptions et Belles-lettres. |
| | M. FLOURENS, de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences. |
| | M. NAUDET, de l'Institut, Académie des Inscriptions et Belles-lettres, et Académie des Sciences morales et politiques. |
| | M. VILLEMMAIN, de l'Institut, secrétaire perpétuel de l'Académie française. |
| | M..... |

Comp. Set
Nierseman
10-28-26
13183



ΚΡΑΤΕΡΕΣ ΠΙ
ΤΥΧΑΕΣ ΗΗΗ ΟΞΙΝΕΣ ΠΙΠΙ
ΒΑΘΕΑΣ ΑΗ

Je dois à M. de Witte la connaissance d'une inscription analogue, qui existe sous un vase de sa collection. Ce vase a la même forme que ceux qui portent les inscriptions précédentes, celle du *vaso a Campana*, n° 19, le prétendu oxybaphon de MM. Panofka et Gerhard. On y lit, selon la copie de M. de Witte :

ΚΡΑΤΕΡΕΣ Π. ΟΞΙΔΕΣ ΔΔΔΔ ΓΙ Θ.....
ΟΞΥΒΑΦΑ'Ι ΔΙΙΙ.....

c'est-à-dire : 5 cratères, 40 oxides.....
13 oxybaphons.....

L'oxide et l'oxybaphon sont ici deux vases différents. Du reste, les circonstances sont les mêmes que dans l'inscription du vase du Musée royal. Le *vaso a Campana* n'y est pas davantage désigné par le mot oxybaphon. Cette inscription est également une note de potier.

Ceci nous explique l'inscription d'un vase appartenant à M. le comte Beugnot. Ce vase a la forme et la grandeur ordinaires du n° 16, que MM. Panofka et Gerhard appellent *stamnos*. D'après la copie que M. de Witte m'a communiquée, on y lit : Δ ΚΥΑΘΑ, c'est-à-dire, 10 cyathes. Κύαθα est pour κύαδοι, selon l'usage ionien de donner la forme neutre à certains noms masculins, particulièrement au *purriel*, comme λύχα et κύκλα, pour λύχοι et κύκλοι (Wesseling, *ad Herod.* II, 62). Ici, il est également impossible d'admettre que le mot κύαθα désigne le grand vase sous le pied duquel est l'inscription, puisqu'on sait qu'il n'y a rien de commun entre un *cyathe*, petit vase à boire ou même espèce de grande cuiller à manche, avec le grand vase à oreilles, dit *stamnos*. Voilà donc encore une note qui, n'ayant aucun rapport avec le vase sous lequel on l'a tracée, ne peut nous en indiquer la forme.

J'en dis autant d'une amphore, de la collection du prince de Canino

minée. Sous un pied qui, plus tard, devait être joint à une amphore, à un cratère, à une hydrie, on écrivait des notes relatives, soit à diverses espèces de vases, soit à une espèce tout à fait différente de celle du vase auquel il fut plus tard rajusté; de là, les noms de *cyathe*, d'*oxybaphon*, d'*arystère*, de *chytre*, sous une amphore ou une espèce de cratère, qui n'ont aucun rapport avec ces mêmes noms.

Une dernière inscription mérite de nous arrêter encore quelques instants.

D'après ce qui précède, il est clair que, si tout nom au pluriel a dû être suivi d'un chiffre, tout chiffre a dû être précédé d'un nom de vase, à moins que ce chiffre ne désigne le vase même sur lequel il est tracé. Ainsi, par exemple, si l'on trouvait le nombre 20 ou 30 suivi de l'expression d'un prix, sous un de ces vases dont le pied n'a point été rajusté après coup, mais a été tourné en même temps; et si ce nombre n'était précédé d'aucun nom, il ne pourrait se rapporter qu'au vase même, et indiquer que 20 ou 30 de ces vases doivent être ou ont été fabriqués ou vendus.

Tel est probablement le sens d'une inscription ainsi conçue : $\Delta\Delta\Delta\text{II} : \text{TIMH. F I IIIIC}$. Elle se trouve sous un petit pot du Musée de Berlin, de la forme 12, dite *Pélidé* par M. Gerhard. Ce vase, d'après la description qu'en donne ce savant archéologue (*Neuerworbene antike Denkmäler des K. Mus. zu Berlin*, n° 1605, p. 30), n'a que 4 pouces $\frac{6}{8}$ de haut; il est d'un fort médiocre travail; ses peintures consistent en deux figures d'hommes enveloppés d'un manteau, sujet des plus communs; les contours en sont mal indiqués: c'est, en un mot, un vase tout à fait insignifiant. Cette circonstance rend très-remarquable l'indication du prix marqué à la manière athénienne, 2 drachmes 4 oboles $\frac{1}{2}$ que contient l'inscription. M. Gerhard, rapportant le prix à ce petit vase tout seul, en conclut, avec raison, le haut prix des produits

p. 151) : ce sont les mots *holmos*, *holcion*, *bombylios*, *cotylikos*; nous y ajouterons l'*ænochoë*, l'*olpé*, la *célébé*, la *pélicé*, la *lepasté*, l'*ascos*, l'*oxybaphon*, la *cyathis*, le *scyphas*, et d'autres dénominations qui ont été indiquées plus haut comme peu certaines ou mal appliquées; en sorte que la liste des seuls noms antiques dont la signification soit indubitable se réduit, après les dernières recherches de M. Gerhard, à peu près au nombre que nous avons reconnu nous-même ci-dessus; seulement nous croyons pouvoir en maintenir quelques autres qu'il rejette ou dont il ne parle pas, telles que la *phiale*, le *cernos*, l'*hémitomos*, la *chytra*. La question se trouve donc encore réellement renfermée dans les termes où nous l'avions placée. Si l'on approuve nos principes en général, comme on en convient, on ne peut plus nous reprocher d'en avoir outré l'application, ni d'avoir abusé de l'élément philologique, puisqu'on est de notre avis sur les principaux points, et qu'on n'a pas une raison suffisante, ou même qu'on a tort de s'en écarter, toutes les fois qu'on a cru pouvoir le faire. Les dénominations d'*holmos*, d'*holcion*, de *célébé*, de *lecané*, de *lepasté*, d'*ascos*, de *bombylios*, etc. qu'on veut essayer de conserver encore, sont si problématiques, ou souvent d'une application tellement fautive, que celui qui les admet pourrait, sans beaucoup plus de risque, admettre les cent quatre noms de la nomenclature de M. Panofka; ils ne sont ni plus ni moins bien autorisés.

Quant aux antiquaires qui attachent quelque prix aux notions exactes, s'ils ont désormais une suite de vases à décrire, ils feront mieux de s'en tenir aux dénominations générales ou particulières, clairement établies, que nous avons signalées; et, pour le reste, imitant M. Levezow ou les rédacteurs du catalogue Durand, de réunir sur une seule ou plusieurs planches le trait de la forme des vases, en renvoyant aux numéros de chacun d'eux. De cette manière, il n'y aura pas de malentendu, et ils ne risqueront pas d'employer des noms grecs dans un sens que les anciens ne leur donnaient pas. Cette méthode, il faudra, nous croyons,

ce manuscrit est déparé par une multitude de fautes qui proviennent de l'ignorance du copiste. L'auteur de ce commentaire est Abou'lhedjadj Yousouf, fils de Souleïman, fils d'Isa, natif de la ville de Sainte-Marie, que les Arabes appellent *Santamaria elgarb*, c'est-à-dire de l'occident, qui vivait dans le v^e siècle de l'hégire. Hadji-Khalifa paraît n'avoir point connu ce commentaire. Abou'lhedjadj est aussi auteur d'un commentaire sur le *Hamasa*.

C'est d'après les deux manuscrits que nous avons indiqués, que M. le baron Mac Guckin de Slane vient de publier les poésies d'Amro'lkaïs. Il a eu aussi à sa disposition un manuscrit qui appartient à M. Caussin de Perceval, et qui ne contient que les œuvres de ce poète.

C'est peut-être improprement qu'en parlant de la collection des œuvres des six poètes anciens dont nous venons de rappeler les noms, et de ce qui appartient, dans ce recueil, à chacun d'eux, on fait usage du mot *Diwan*; car ce mot ne s'emploie d'ordinaire, pour désigner le recueil des œuvres d'un poète, que lorsqu'elles sont disposées dans l'ordre alphabétique des rimes.

Le volume que nous annonçons se compose d'abord, pour ce qui concerne le texte arabe, des poèmes d'Amro'lkaïs, précédés de la vie de ce poète, extraite de l'ouvrage d'Abou'lfaradj Isfahani, qui est intitulé *Kitab el Aghani*, et, pour le surplus, d'une préface, de la traduction française de cette même vie, d'une version latine des poèmes, et enfin de notes écrites en français, et qui se rapportent au texte arabe.

Dans sa préface, l'auteur, après avoir fait connaître les manuscrits dont il a fait usage, s'attache à déterminer l'époque à laquelle vivait Amro'lkaïs. D'Herbelot, sur l'autorité de l'histoire des poètes persans de Dauletschah Samarcandi, a dit, ce que divers savants écrivains n'ont point hésité à répéter après lui, qu'Amro'lkaïs avait fait des vers contre Mahomet, et que Lébid, depuis sa conversion à l'islamisme, avait répondu aux satires d'Amro'lkaïs, et avait, à la grande satisfaction

« de reconnaître la maîtresse d'Amro'kaïs dans Arabia, fille de Justin II et épouse de Badouarius, surintendant du palais impérial. »

M. de Slane rapporte donc aux premières années de Justin II le départ d'Amro'kaïs pour retourner dans l'Arabie, et, par conséquent, sa mort, attribuée à un vêtement empoisonné qu'il avait reçu de l'empereur grec. Il avoue cependant qu'il ne se trouve rien dans les historiens byzantins qui vienne à l'appui de cette conjecture; « Mais, ajoute-t-il, bien qu'il reste des incertitudes sur l'époque de la mort d'Amro'kaïs, il n'en est pas moins avéré que tous ses poèmes, à l'exception du troisième, et peut-être du premier de ce recueil, furent composés avant l'an 564. »

Il suffit maintenant de se rappeler que Mahomet est né vraisemblablement en l'an 571, pour rester convaincu que jamais la muse de ce poète ne s'est exercée contre le législateur des Arabes.

À la préface dont nous venons de rendre compte, succède la traduction de la vie d'Amro'kaïs, dont le texte se trouve aussi dans ce volume, et qui est tirée du tome II du *Kitab el Aghani*, ouvrage précieux, dont la bibliothèque royale possède un exemplaire complet, outre quelques fragments écrits dans le caractère africain. Malheureusement, ce manuscrit offre beaucoup de fautes de copistes; la rédaction des articles biographiques que contient cet ouvrage, n'est guère, à proprement parler, qu'une compilation assez indigeste de traditions diverses, souvent même contradictoires, dans lesquelles il est presque toujours impossible de démêler la vérité. Cela n'empêche point toutefois qu'on n'attache avec raison un grand prix à cet ouvrage, qui est véritablement un trésor d'érudition.

La vie d'Amro'kaïs justifie pleinement l'idée que nous venons de donner des articles biographiques qui se lisent dans le *Kitab el Aghani*. On y trouve d'abord réunies les traditions les plus diverses sur les ancêtres de Hodjr, père d'Amro'kaïs; puis la mort tragique de Hodjr

arabes : les poursuites acharnées de Mondhar, roi de Hira, qui avait obtenu de la cavalerie du roi de Perse, Anouschirewan, le réduisirent à fuir et à chercher un asile; il trouva enfin un refuge auprès d'un juif, Samuel, fils d'Adia, célèbre par sa générosité et par la protection qu'il accordait aux hommes poursuivis par l'infortune. Samuel, qui habitait le château fort nommé *Ablak*, accorda une généreuse hospitalité à Amro'lkaïs, qui, au bout de quelque temps, lui demanda une lettre de recommandation pour un prince de la famille des arabes de Gassan en Syrie, afin que celui-ci le fit conduire près de l'empereur grec, duquel dépendait le royaume de Gassan. Amro'lkaïs laissa en dépôt, auprès de Samuel, sa fille Hind, ses richesses et particulièrement ses cinq cuirasses, fameuses dans l'histoire héroïque des Arabes. Amro'lkaïs obtint un accueil favorable de l'empereur grec, qui lui donna un corps de troupes considérable, et le renvoya à la tête de ces troupes. Mais à peine était-il parti qu'on inspira des soupçons contre lui à l'empereur, ou suivant un autre récit, qu'un homme de la tribu des Benou-Asad, nommé *Tammah*, le dénonça à l'empereur, à qui il apprit qu'Amro'lkaïs avait eu une intrigue avec sa fille, et qu'il avait composé des vers où il se vantait d'avoir obtenu ses faveurs. « L'empereur, dit le biographe, lui envoya donc un « manteau empoisonné, peint et brodé d'or, et il lui manda ce qui suit : « *Je t'envoie comme une marque d'honneur le manteau que j'ai porté ; ainsi , « lorsque tu le recevras revêts-le, et puisse-t-il te porter bonheur et prospérité. « Donne-moi de tes nouvelles à chaque station où tu t'arrêteras.* Amro'lkaïs « ayant reçu le manteau le revêtit avec une grande joie; mais le poison « pénétra rapidement dans son corps, et sa peau se détacha, c'est « pourquoi on l'a nommé *Zou'lkouroah*, c'est-à-dire *l'homme couvert d'ul- « cères.* » Étant parvenu près d'Ancyre, il mourut et y fut enterré.

Tout ce récit, que j'ai extrêmement abrégé, est entremêlé d'anecdotes qui font connaître les mœurs et les préjugés des Arabes, auxquelles toutefois je ne saurais m'arrêter. Le texte n'est pas sans quelques difficultés,

ceptions différentes, et dont on ne peut guère puiser l'intelligence que dans les scholiastes.

Ce recueil contient en tout trente-trois poèmes, plus ou moins longs, d'Amro'lkais, dont quelques uns n'ont que quatre ou cinq vers ou plutôt distiques, et ne sont peut-être que des fragments. Parmi ces poèmes il y en a un certain nombre que le célèbre Asmaï n'admettait point comme étant d'Amro'lkais, mais qui lui sont attribués par d'autres critiques. Nous croyons qu'il y aurait une grande témérité à hasarder un jugement sur des questions de cette nature qui ont partagé les plus savants philologues arabes.

Pour donner une idée de la poésie d'Amro'lkais, et en même temps de la version de M. de Slane, nous choisissons de préférence un morceau assez court, qui pourrait bien n'être que des fragments d'une *kasida* plus longue.

غَشِيَتْ دِيَارَ لَحْيٍ بِالْبَكَرَاتِ	فَعَارِمَةٌ فَبُرْقَةٍ الْعِيَرَاتِ
فَعَوْلٌ لِحْلِيَّتٍ فَنَنِي فَمَنْعِجِ	أَلَى عَاتِلٍ فَالْجَبِّ ذِي الْأَمَرَاتِ
ظَلَلْتُ رِدَائِي فَوْقَ رَأْسِي قَاعِدًا	أَعْدَدْتُ لِلْخَصَى مَا تَنْقُضِي عَمَرَاتِ
أَعْتَقَى عَلَى التَّهْمَامِ وَالذِّكْرَاتِ	يَمِينٌ عَلَى ذِي الْهَيْمِ مَعْتَصِرَاتِ
بَلِيدِ الْغَمَامِ أَوْ وَصَلَنِي بِمِثْلِهِ	مُقَائَسَةً أَيَّامَهَا لِكِرَاتِ
كَأَنِّي وَرِدْتُ وَالْقِرَابَ وَنَمْرُقَ	عَلَى ظَهْرِ غَيْرٍ وَارِدٍ لِقَبَرَاتِ
أَنَّ عَلَى حُقْبٍ حِيَالِ طُرُوقِ	كَدُودِ الْأَجِيرِ الْأَرْبَعِ الْأَشْرَاتِ
عَنِيْبٍ بِتَجَمُّعِ الصَّرَائِرِ فَاجِشِ	شَتَمٍ كَذَلْقِ الرَّجِّ ذِي دَمَرَاتِ
وَيَأْكُلُنِ بَهْمَى جَعْدَةً حَبَشِيَّةً	وَيَشْرَبُنِ بَرْدَ الْمَاءِ فِي السَّبَرَاتِ

qui se suppose transporté dans ses courses sur les lieux précédemment habités par une tribu où il avait des amis ou une maîtresse, et actuellement abandonnés, s'assied, et se livre à une profonde rêverie. Les souvenirs que réveille en lui l'aspect de ces lieux, absorbent toutes ses pensées; la nuit qui succède à ce jour lui paraît la plus longue nuit de l'année, et, suivant l'usage des poètes arabes, il adresse la parole à son compagnon de voyage et lui confie ses ennuis et le trouble dont son cœur est agité. Dans le second fragment, qui commencerait avec le sixième vers, et finirait avec le douzième, le poète peint la rapidité de sa monture qu'il compare à un onagre, ajoutant dans une longue description toutes les circonstances qui peuvent rendre la course de cet animal sauvage plus précipitée. Enfin, le troisième et dernier fragment qui ne se composerait que des trois derniers vers, rappellerait la vie passée du poète, ses courses à travers le désert, et son intrépidité dans les combats.

Quoique je ne sois pas éloigné d'adopter cette manière de voir, je ne crois point cependant qu'il soit absolument indispensable d'y avoir recours. On peut, je crois, rétablir l'ensemble de ce morceau de poésie, en supposant, de la part du poète, l'ellipse d'une transition ou une réticence qu'il est facile de suppléer. Il est évident que, pour se soustraire à la mélancolie dans laquelle l'ont plongé l'aspect des lieux où autrefois il a été heureux, et les souvenirs que leur vue lui a inspirés, il n'a rien de mieux à faire que de s'en arracher sans délai, de monter sur son chameau, et de hâter sa course pour s'éloigner au plus vite de ces mêmes lieux. Il ne manque donc, pour lier les cinq premiers vers avec les suivants, que l'expression de cette résolution. Les trois derniers vers se rattacheront encore plus aisément à ceux qui les précèdent; il ne faudra pour cela que supposer que la pensée du poète a été : Ce n'est pas la première fois que monté sur un agile chameau je me suis exposé au milieu des déserts; déjà, etc... Serait-il contraire au génie de la poésie arabe de supprimer de pareilles transitions, et de

que M. de Slane a attribué à la forme verbale **يَتَع** une signification qui n'appartient qu'à la forme **يَتَع**. D'ailleurs, l'idée qu'il a exprimée est tout à fait étrangère à la chose dont il s'agit ici. L'autre passage est celui où l'on lit : *clamantis ad onagras quæ nondum conceperunt, admissario maturas*, **ارن الى حقب حبال طروقة**. M. de Slane a cru que **حبال** devait être pris dans le sens de *camelæ quæ admissarium passæ non conceperunt* ; mais si le poète avait voulu dire cela, il eût été bien inutile, il eût même été absurde d'ajouter **طروقة** *admissario maturas*. Je me crois donc autorisé à penser que **حبال** est ici le pluriel de **حائل** signifiant *unius anni fetus camelinus*. C'est pourquoi j'ai traduit, *qui ne comptent encore qu'une année*.

Je dois ajouter ici une explication. Le poète compare l'onagre, chassant devant lui la troupe des femelles, à un valet mercenaire chargé de conduire quatre chameaux pétulants ou rétifs; il dit *quatre*, parce que s'il en conduisait un plus grand nombre, il aurait peine à s'en faire obéir. Ainsi, il veut faire entendre que l'onagre conduit un grand troupeau de femelles avec autant de facilité qu'un pâtre qui ne serait chargé que de la conduite de quatre chameaux, s'en ferait obéir.

Le volume publié par M. de Slane aurait mérité un article plus étendu; mais il aurait fallu, pour le rendre utile, citer plus de textes que ne le comporte la rédaction de ce journal. C'est non-seulement un travail très-estimable, mais encore le prélude et le gage d'autres travaux non moins importants. La connaissance profonde de la langue le recommande à tous ceux qui s'intéressent au succès des études orientales, et notre intention n'a été que d'appeler leur attention sur l'ouvrage et sur l'auteur, qui est destiné à prendre place parmi les orientalistes les plus distingués.

SILVESTRE DE SACY.



brasser la Grèce, l'Italie, l'Espagne, les Gaules et la lisière de la Germanie, en se renfermant dans les limites des derniers siècles de l'ère païenne. Descendre plus bas, ce serait risquer de n'avoir à faire que le tableau de l'extinction de la servitude; remonter plus haut, ce serait écrire ses origines : deux grands sujets qu'il se propose de traiter un jour, mais entre lesquels en est un troisième qu'il a choisi, et qu'il définit en ces termes : « Décrire ce que fut l'esclavage en Occident « après qu'il y fut sorti du temps de ses origines, et avant qu'il fût « arrivé à l'âge de ses décadences (pag. 9). »

La nouveauté est déjà dans la fixation précise des limites chronologiques; elle sera principalement dans le dessein de la composition. Quelle était la fonction sociale de l'esclavage dans le monde ancien? C'est la première question que se fait l'auteur, et les idées qui en naissent distinguent son écrit de tout ce qui a été dit avant lui sur ce même sujet. On ne considérait l'esclavage que dans la personne de l'esclave et dans les rapports individuels avec le maître; il voit dans les esclaves la partie active, et en quelque sorte vitale, de la population de tous les pays, celle que les institutions et les préjugés mettaient hors la loi civile et humaine, et qui était cependant la plus nécessaire à l'existence de tous, en même temps que la plus nombreuse : l'histoire de l'esclavage est l'histoire de la classe ouvrière dans l'antiquité.

Le *Discours* se divise en quatre chapitres; on examine dans le premier la destination de l'esclavage, sa part d'activité chez les peuples; le second montre de quels éléments se composait et comment se recrutait cette multitude de travailleurs; le troisième explique les particularités de leur condition; l'objet du quatrième est de rechercher les origines de cette institution qui pesa sur une si grande partie du genre humain pendant tant de siècles, les révolutions qu'elle avait subies vers

lation lucrative en instruisant des esclaves à la pratique de toutes sortes de métiers, d'arts, de sciences même; Crassus louait des forgerons et des scribes, des cuisiniers et des maîtres de grammaire et de belles-lettres. Il doubla presque sa fortune par ses seules entreprises de constructions de bâtiments, où tous les constructeurs étaient sa propriété. « Il faut que le père de famille soit vendeur et non acheteur, » disait Caton.

Comme les particuliers, les cités, les corporations, les établissements publics, les temples, avaient leurs esclaves. Les esclaves exécutaient les ordres des magistrats; ils entretenaient les aqueducs, les édifices, les chemins, les rues; ils ramaient sur les flottes, ils composaient des armées de serviteurs à la suite des armées; il y en avait 40,000 dans le camp de Cépion, composé de 80,000 soldats; ils étaient assez nombreux auprès des légions de César, dans la Gaule, pour les mettre un jour en péril. Ainsi, dans les campagnes, dans les villes, pour le commerce et l'industrie, pour le service intérieur de la maison (et qui pourrait nombrer les divers offices que le luxe avait imaginés?), pour les services publics, l'homme libre est sans cesse entouré d'esclaves; pas un acte de la vie sociale ou de la vie privée qui n'ait pour auxiliaire l'esclavage; et le nombre des agents dans tous les travaux qui exigent de grandes forces, s'accroît en raison de l'ignorance où l'on est des secours de la mécanique. Les machines sont les bras des hommes esclaves, ces choses animées qu'on prodigue et dont on abuse, avec l'insouciance qu'on a pour tout ce qui n'est ni rare ni cher. « Quand on a parlé du rôle de l'esclavage antique dans l'ordre du travail (ainsi s'exprime l'auteur en terminant ce premier chapitre), « il n'y a plus rien à dire de lui sous le rapport de sa fonction dans la société; et c'est pour cela que les historiens anciens et modernes, « pour qui le travail n'a été jusqu'à ce jour d'aucune considération, ont « le plus souvent gardé, sur les esclaves du monde antique, un silence « à peine interrompu par le souvenir de leurs révoltes. »

« encore la puissance en les associant (pag. 175); » on serait étonnement surpris du paradoxe; toutefois, on s'exposerait à condamner témérairement l'auteur. On peut combattre quelques-unes de ses idées, surtout quelques-unes de ses critiques des autres écrivains; mais il faut comprendre l'ensemble de son raisonnement, et lire le chapitre tout entier. Ce n'est pas le moins intéressant ni le moins ingénieux de ce curieux mémoire; il mérite qu'on s'en occupe dans un article à part. Je me propose de consacrer le temps et l'espace qui me restent aujourd'hui à soumettre à l'auteur quelques avis, de ceux qu'il a demandés dans sa préface; ils porteront sur des détails, et non pas sur la forme générale ni sur le fond de l'ouvrage, qui me paraît aussi bien conçu que préparé par de solides et consciencieuses études.

Page 33. « Auguste se vantait de ne porter d'autres vêtements que ceux¹ tissés et confectionnés par ses propres ouvriers. » Ce passage est allégué en preuve de la fabrication des objets de première nécessité, par des esclaves domestiques chez les anciens. Le fait est vrai en soi, et l'inexactitude de la citation ne porte pas atteinte à l'assertion de l'auteur, soutenue par bien d'autres démonstrations; mais elle donnerait lieu de penser qu'il a pris quelquefois de seconde main ses autorités dans des ouvrages modernes, sans remonter à la source pour s'assurer de l'authenticité. Il renvoie à Suétone, à la vie d'Auguste, sans indication de chapitre. C'est sans doute du LXXIII^e qu'il s'agit, et l'on n'y trouve que ces paroles, relativement au témoignage invoqué : *Veste non temere alia quam domestica usus est, ab sorore et uxore et filia neptibusque confecta*. Ce qui prouve seulement la modestie et la simplicité d'Auguste dans ses habitudes de famille, et non point la thèse proposée.

Page 35. « Rome, pour sa police de nuit, n'avait que des esclaves. » Tite-Live, cité en cet endroit avec désignation du livre IX, chapitre XLVI, et du livre XXXIX, chapitre XIV, ne parle que des *vigiliæ*, sans dire de quelle espèce d'hommes ces compagnies de gardes nocturnes se compo-

*même*¹. » Voilà, en effet, la maxime de morale civile que Plaute voulut inculquer aux esclaves ou proclamer en présence de leurs maîtres lorsqu'il joua *les Captifs* : maxime traduite en une loi qui condamnait à mort tout esclave qui ne se faisait pas tuer pour son maître dans une rencontre dangereuse². Les observations que je viens de faire (j'en ometts d'autres, de peur qu'elles ne deviennent fastidieuses) sont plutôt des avertissements que des critiques, pour engager M. de Saint-l'aul à revoir son livre avec une scrupuleuse et minutieuse diligence, et à effacer les taches légères qui empêcheraient peut-être d'en apprécier le mérite.

NAUDET.

-
1. *Précis élémentaires d'histoire naturelle, etc.*; par J. Delafosse, 2 vol. in-12. — 2. *Éléments d'histoire naturelle, etc.*; par Sancerotte, 1 vol. in-8°. — 3. *Règne animal disposé en tableaux méthodiques, etc.*; par J. Achille Comte. — 4. *Leçons élémentaires d'histoire naturelle, etc.*; par F. Humbert, 2 vol. in-12. — 5. *Physiologie pour les collèges, etc.*; par J. Achille Comte, cahier in-4°. — 6. *Éléments de zoologie*, par M. Edwards, 1 vol. in-8° de 1066 pages. — 7. *Traité élémentaire d'histoire naturelle*, par MM. Martin Saint-Ange et Guérin. (Cet ouvrage, publié par livraison, n'est pas terminé.)

On peut envisager notre enseignement secondaire, c'est-à-dire celui de nos collèges, soit comme une préparation à l'enseignement supérieur des facultés, soit comme un ensemble d'exercices propres à développer nos dispositions morales et intellectuelles, soit, enfin, comme devant conduire à ce double but. Mais, sous chacun de ces points de vue, on reconnaîtra que le système général de tout ensei-

cette occupation; et l'ouvrage de l'abbé Pluche, intitulé le *Spectacle de la nature*¹, fut, dans ses premiers volumes du moins, le fruit de cette pensée nouvelle. Cet ouvrage, approprié avec sagacité à l'âge des élèves auxquels on le destinait, et qu'on aurait mieux fait depuis de perfectionner que d'abandonner à l'oubli², laisse sans doute apercevoir tout ce qui manquait à la science à l'époque où il parut; mais il ne montre pas moins la supériorité que donnent l'expérience et la réflexion à celui qui veut travailler au développement moral et intellectuel de l'enfance.

Je ne trouve pas que la pensée de Rollin ait eu d'autres effets d'abord, et qu'elle ait été appliquée à l'enseignement public³; mais elle ne périt point; ce fut comme une semence jetée dans une terre ingrate, et qui eut besoin, pour se développer avec quelque vigueur, que le champ de la science reçût une nouvelle culture. En effet, il est peu des ouvrages sur l'enseignement, publiés dans les deux derniers tiers du XVIII^e siècle⁴, où l'on ne parle de l'histoire naturelle comme devant entrer dans les études élémentaires. Quant à ce qui devait constituer cette étude, rien n'est plus vague et plus divers que ce qu'en pensent les auteurs. On voit qu'ils parlent de connaissances qu'ils ne possèdent pas, dont ils ne voient bien ni le but ni les limites, mais auxquelles ils sentent qu'une éducation libérale ne doit point rester étrangère, et ce sentiment, ils le devaient sans doute aux écrits de Reaumur, de Buffon. Pour que les idées s'élevassent à des notions plus distinctes et plus complètes, il fallait se soustraire au joug de celles qui dominaient, et le premier signe, bien imparfait encore que nous en apercevions, se manifesta dans les projets d'instruction publique qui furent proposés de 1791 à 1795⁵; c'est-à-dire, après que le bouleversement social de cette époque eut brisé tout lien entre le passé et le présent, et con-

La première édition parut en 1732. — ³ Chevignar en a publié une imitation

que nous venons de signaler furent les premiers résultats de cette révolution.

Cependant, malgré ses progrès et l'appui qu'elle avait mérité de l'opinion, l'histoire naturelle n'obtint point encore la consolidation de son enseignement; il cessa, à proprement parler, avec la suppression des écoles centrales où un professeur spécial en était chargé. En effet, dans les lycées qui succédèrent à ces écoles, ce fut le professeur de physique et de chimie qui dut enseigner l'histoire naturelle; or on n'enseigne pas une science aussi étendue et d'un caractère aussi particulier, sans en faire l'objet spécial de ses études, sans être naturaliste. D'ailleurs, la physique, jointe à la chimie, était plus que suffisante pour occuper toutes les facultés et absorber tout le temps du professeur le plus habile.

L'institution des lycées eut néanmoins un avantage pour l'enseignement de l'histoire naturelle. Les livres élémentaires manquaient à cette science; leur besoin fut d'autant plus vivement senti que les professeurs à qui l'on avait imposé de l'enseigner y étaient moins propres; on en provoqua la composition, et il en fut alors publié pour la minéralogie, pour la botanique et pour la zoologie¹.

Ces ouvrages ne pouvaient toutefois exercer qu'une bien faible influence sur les progrès de la science, en supposant même que les professeurs chargés de les rendre intelligibles aux élèves aient rempli cette tâche avec succès. Pour que les lumières d'une science se répandent régulièrement dans une société qui en sent le besoin, de bons livres, des livres utiles ne suffisent point; il faut que l'enseignement de cette science soit distribué d'une manière judicieuse, et surtout que ceux qui doivent le donner ne se trouvent pas dans l'impossibilité absolue de le faire. Or l'histoire naturelle n'était pas traitée plus favorablement dans l'enseignement supérieur, dans les facultés, que dans l'enseignement secondaire: un seul professeur, à l'exception de Paris, y était

les forces en vertu desquels ils existent. C'est sur les différences de ces faits que reposent les différentes sciences entre lesquelles l'étude générale de la nature se partage ; et, sans qu'il soit possible de déterminer d'une manière absolue les limites de ces sciences, on peut dire cependant que la physique et la chimie, par exemple, pour arriver à la découverte de leurs lois font particulièrement usage de l'expérimentation, tandis que l'histoire naturelle emploie plus exclusivement l'observation ; l'observation qui, comme on l'a dit ingénieusement, épie la nature quand elle est rebelle et cherche à la surprendre ; tandis que l'expérimentation la contraint à se dévoiler. C'est donc dans le caractère particulier de l'observation qu'il faut chercher à reconnaître l'influence que doit exercer sur le développement de l'intelligence l'étude de l'histoire naturelle.

Il suffirait peut-être, pour montrer cette influence, d'exposer les avantages généraux qui résultent toujours, pour l'esprit, de l'étendue des lumières et de la variété des connaissances, surtout lorsqu'elles sont positives et telles que l'observation exacte les donne. Voyons cependant quelle est l'influence de l'observation des êtres sur le développement particulier des facultés. L'observation, c'est l'attention fixée fortement et librement sur les êtres et les phénomènes qu'ils présentent ; or il est certain qu'elle doit donner, par l'exercice, à l'attention et aux sens une force, une étendue, une sûreté qu'ils ne peuvent point recevoir d'ailleurs ; elle seule imprime dans la mémoire des images réelles que l'imagination reproduit fidèlement ; elle rend en quelque sorte sensible la perception des rapports qu'ont entre eux les êtres matériels ; c'est sur elle principalement que l'induction repose ; en un mot, c'est à l'observation que nous devons, quoiqu'indirectement, l'exercice de nos autres facultés et la révélation de tout ce que nous avons de plus noble, de plus intelligent. La nature elle-même nous

C'est, d'ailleurs, le seul par lequel l'enseignement secondaire puisse se rattacher à l'enseignement des facultés, et réciproquement, l'un devant être la conséquence de l'autre.

Mais, il faut le reconnaître, ce système n'est pas, comme le précédent, applicable à tous les âges; et précisément parce qu'il met en exercice toutes les facultés de l'esprit, il faut que toutes ces facultés puissent s'exercer pour que son influence soit utile et complète. Or cela ne peut avoir lieu dans les classes inférieures de nos collèges, où l'histoire naturelle est enseignée aujourd'hui; il est donc indispensable de renoncer, là du moins, à cet enseignement. Non-seulement les considérations précédentes en démontrent la nécessité, mais, de plus, l'expérience d'un grand nombre d'années ne peut laisser aucun doute sur l'inutilité et sur les inconvénients de cet enseignement pour des enfants qui ne peuvent ni le comprendre ni s'y intéresser véritablement. S'ils s'y attachent, c'est surtout par l'amusement que la vue ou la collection des objets leur procure; et, s'ils montrent du goût pour quelques-unes des notions qu'ils reçoivent, c'est parce qu'elles se rapportent à ces faits et à ces généralités qui ont de l'intérêt pour tous les âges quand elles leur sont proportionnées. Mais, pour ce qui concerne l'histoire naturelle proprement dite, ils n'en conçoivent point l'objet, et c'est à peine si leur mémoire conserve quelques traces de ce qui leur a été enseigné.

À toutes ces raisons de penser que ce n'est pas dans les basses classes que les éléments de la science qui nous occupe doivent être donnés, nous pourrions en ajouter de nouvelles, tirées de la nature exclusivement chimique de la minéralogie, et de la nécessité absolue d'avoir des notions de physique et de chimie pour comprendre la plupart des phénomènes organiques. Ce n'est pas, en effet, à une époque où aucune idée de science n'a encore été mise dans la tête des élèves, qu'il convient de les occuper sérieusement de celles des sciences qui exigent, pour ainsi dire, le concours de toutes les autres pour être fruc-

Les tableaux de M. Achille Comte, disposés conformément à la méthode naturelle, ont pour objet de représenter, au moyen de petites figures dessinées avec soin, les animaux et les végétaux dans leurs types de classes, d'ordres, de familles, de genres; ces figures sont accompagnées de la formule des caractères distinctifs de chacune de ces divisions. L'idée d'après laquelle ces tableaux ont été formés, et leur exécution, sont dignes d'éloges. Il a été publié peu d'ouvrages plus utiles à l'enseignement de l'histoire naturelle dans les collèges, quoique leur utilité soit restreinte. Ils peuvent, jusqu'à un certain point, tenir lieu de musée, de collection; et ils sont par là d'un secours d'autant plus grand pour les collèges, que ces établissements ne posséderont de longtemps, s'ils les possèdent jamais, les objets d'histoire naturelle dont leur enseignement aurait besoin.

C'est dans les mêmes vues que M. Comte a conçu sa physiologie pour les collèges, laquelle consiste en un texte explicatif des figures qui représentent les organes dans leur position réciproque, ces figures étant découpées et superposées les unes aux autres. Par ce procédé, il a rendu claires et précises des connaissances anatomiques qu'il aurait été difficile de présenter aussi bien dans de simples descriptions.

Les éléments d'histoire naturelle par M. Humbert, sont présentés scientifiquement dans la première partie. Dans la seconde, il considère cette science dans ses rapports avec nos besoins et dans ses applications à l'industrie. Ce qui caractérise particulièrement cet ouvrage, ce sont les considérations générales qui terminent chaque leçon : c'est là qu'il décrit les faits de mœurs les plus curieux, qu'il fait connaître les rapports les plus intéressants des animaux entre eux et avec l'espèce humaine, et qu'il s'élève quelquefois jusqu'à la cause première pour en faire admirer les œuvres et la puissance. Cet ouvrage, conçu dans un bon esprit, nous paraîtrait un des plus propres à être mis entre les mains des enfants de basses classes, et à être introduit dans nos écoles

vingt beaux épis; j'ai coupé chacun d'eux en trois portions de longueur à peu près égale, contenant ainsi séparément les grains nés vers la base, au centre, ou au sommet. J'ai ensuite extrait soigneusement les grains de chaque division de la balle qui les enveloppait, sans en perdre aucun; je les ai comptés, et, réunissant chaque sorte, je les ai pesés avec des balances très-précises, ce qui m'a fait connaître leur poids à nombre égal. Voici quels ont été les résultats.

	BASES.	MILIEUX.	SOMMETS.
Nombre des grains.....	306	292	234
Leur poids en grammes.....	16 ^{gr} ,095	17 ^{gr} ,772	12 ^{gr} ,405
Donc poids de 1,000 grains, conclu....	52 ^{gr} ,5980	60 ^{gr} ,8630	53 ^{gr} ,0129

La dernière ligne du tableau montre que les grains nés vers la base et le sommet des épis sont à peu près de même poids; mais ils sont plus légers que ceux du centre. Si on les compare en somme à ces derniers, le rapport des poids spécifiques est $\frac{11.11.11.11.11}{11.11.11.11.11}$ ou, à fort peu de chose près, comme 13 à 15.

J'ai voulu savoir si l'on ne pourrait pas favoriser l'accroissement des grains situés au centre des épis ou à leurs bases, en retranchant les sommets aussitôt après la fécondation, afin de donner aux deux premières divisions seulement, toute la nourriture que la tige peut fournir. J'ai fait cette épreuve, l'été dernier, sur un certain nombre d'épis

déduction faite de tous les frais qui le préparent. Chez nous ce produit est de 22, 25 et même de 32 hectolitres à l'hectare, semence déduite. Nous ne l'obtiendrions pas avec moins de semence, dans notre localité, si ce n'est par des procédés de culture plus chers, et qui nous semblent plus hasardeux dans l'état présent de la population qui nous environne. C'est pourquoi nous ne les employons point, quoiqu'en le faisant nous pussions avoir l'avantage de présenter un résultat théorique beaucoup plus beau. On comprendra, par ce simple exemple, pourquoi tant d'autres préceptes savamment exposés et recommandés dans les livres, ne sont pas pratiqués par les agriculteurs véritables, qui, au contraire, s'en défient considérablement. Peut-être si cette réflexion était plus sentie de ceux qui écrivent, penseraient-ils qu'ils rendraient leurs conseils plus persuasifs s'ils s'astreignaient d'abord à en constater eux-mêmes expérimentalement le résultat pécuniaire pour leur propre compte. Mais, qui sait si ensuite ils écriraient?

BIOT.

Cours sur la génération, l'ovologie et l'embryologie, fait au Muséum d'histoire naturelle, en 1836, par M. Flourens, membre de l'Académie royale des Sciences, recueilli et publié par M. Deschamps, aide-naturaliste au Muséum; in-4° de 190 pages avec 10 planches. Paris, 1836.

Je ne sais pas s'il y a une fonction plus inexplicable que celle de la génération; un mystère plus caché que celui de la reproduction des êtres. Savoir comment, et dans quelles conditions, et suivant quelles

primé dans cette idée abstraite, *l'unité dans la variété* ; c'est-à-dire l'unité dans le but, qui est la possibilité de l'existence des êtres, avec la variété dans les moyens, qui sont les différents modes d'organisation des êtres ; mais ce n'est pas, comme certaines doctrines l'ont entendu, l'unité dans la composition de l'être avec la variété dans le degré de son développement. La variété dans les êtres animés est une condition même de leur existence, et il n'est pas plus possible de trouver un type unique parmi les êtres organisés, qu'un corps simple unique dans le monde inorganique. Cette loi d'unité et de variété n'est nulle part plus évidente que dans l'appareil que la nature a destiné à la reproduction des êtres. M. Flourens en donne le tableau, en commençant par la description détaillée de cet appareil dans l'homme, puis il le suit dans les divers classes d'animaux vertébrés, en faisant ressortir ce que, dans chacune de ces classes, et dans les deux sexes, les organes conservent d'analogies ou acquièrent de différences avec ceux de l'espèce humaine. Ensuite, dans un article séparé, M. Flourens étudie l'appareil génital chez les animaux invertébrés ; où on le voit entrer en jeu avec des conditions si étranges, et c'est après ce rapide exposé que l'on conçoit jusqu'où peut aller, si l'on osait s'exprimer ainsi, l'imagination féconde et presque capricieuse de la nature : car, pour arriver à produire l'espèce, nous la voyons tantôt séparer les sexes entre deux individus différents, et, suivant les cas, exiger ou non leur rapprochement ; tantôt réunir les sexes dans le même être, qu'elle semble ainsi isoler dans le monde ; tantôt enfin, tout en réunissant les deux sexes dans un même être, exiger en même temps l'union de deux individus, et sans qu'à toutes ces choses nous puissions trouver d'autre raison que la variété de composition dans les animaux et la volonté de celui qui les a créés.

C'est avec pleine raison selon nous que M. Flourens a pris pour point de départ les organes de l'homme, car, comme c'est à l'homme,

de la fécondation. Un anatomiste hollandais, Regnier de Graaf, donna l'un des premiers à leur étude, il y a cent soixante ans, une importance réelle, et, les comparant aux vésicules de l'ovaire des oiseaux, les considéra comme étant l'œuf des mammifères. Cette opinion a été tour à tour admise ou combattue depuis lors sans grand avantage pour la vérité, et ce n'est que d'hier, pour ainsi dire, que la question a fait un nouveau pas. En effet, quand on observe avec certaines précautions ces vésicules de Graaf avant la fécondation, on trouve, dans le liquide qu'elles renferment, un petit corps sphérique, peu transparent, et qui a précisément le volume des petits œufs que l'on trouve dans les trompes après la fécondation; ce serait là le véritable œuf, le corps véritablement analogue de l'ovule des ovipares. C'est à MM. Prevost et Dumas qu'est due cette précieuse observation. Peu après, un anatomiste allemand, M. Baër, voulut lui donner plus de précision, en recherchant dans les mammifères les parties analogues de l'ovule des oiseaux. Il annonce en effet y avoir trouvé un vitellus avec ses divers degrés de cohésion, la membrane du vitellus et une vésicule de Purkinje; mais, par un point de vue tout nouveau, c'est à la fois la vésicule de Graaf et l'ovule qu'il considère comme constituant, l'un et l'autre, l'œuf des mammifères. Malheureusement ces idées sont enveloppées dans un langage qui nuit singulièrement à leur clarté.

Plus récemment, chez nous, M. Coste a annoncé avoir trouvé entre l'ovule des oiseaux et celui des mammifères des analogies beaucoup plus directes encore que celles de l'auteur précédent, et il décrit avec précision dans l'ovule des derniers une membrane externe, une masse globuleuse ou vitellus et une vésicule de Purkinje; de sorte qu'il n'y aurait entre l'ovule des oiseaux et celui des mammifères d'autre différence, sinon que dans les premiers il serait enveloppé dans l'ovaire d'une simple trame celluleuse, tandis que dans les seconds il nagerait dans un liquide: ce ne serait là qu'une circonstance accessoire, une différence qui ne sort point des limites entre lesquelles la nature se plaît à varier l'exercice d'une même fonction. Il faut cependant dire qu'il est fâcheux que l'auteur, pour mettre ces résultats à l'abri du doute, n'ait point multiplié les faits et les démonstrations. Une belle série d'observations sur ce point, dans un grand nombre d'espèces et de classes, aurait mieux établi la vérité et aurait avantageusement pris la place que l'auteur a consacrée dans son livre, à une foule d'explications hypothétiques sur la manière dont se forment et l'embryon et ses enveloppes.

sent et respirent par l'intermédiaire de leur mère et d'un appareil particulier nommé appareil placentaire ; d'où résulte la double conclusion que la vésicule ombilicale ne sera pas nécessairement aussi volumineuse, et que la vésicule allantoïde ne sera pas nécessairement aussi étendue que dans les ovipares ; et que ces organes, s'ils existent, pourront, en conservant leurs rapports essentiels, servir à quelque usage secondaire : quant aux deux membranes de protection, elles pouvaient être et on les retrouve en effet les mêmes dans les deux classes. L'observation a justifié de tous points ces résultats auxquels on pouvait arriver par une induction rigoureuse ; mais ce n'a pas été sans de longs efforts, sans de grandes confusions dans les mots et dans les choses qu'on y est arrivé ; et il faut suivre toute une série de travaux, depuis Aristote jusqu'à des temps tout modernes, pour voir se former peu à peu le tableau de nos connaissances positives tel qu'il existe aujourd'hui.

M. Flourens décrit, suivant cette méthode, l'œuf et chacune de ses parties constituantes ; cependant, comme son cours n'est pas un cours d'ovologie comparée, mais un cours d'anatomie et d'ovologie humaine éclairées par l'anatomie comparée, il commence immédiatement par l'œuf des vivipares. Il décrit, dans chacun des principaux ordres de mammifères, la forme et la texture du chorion, celle de l'amnios ; il montre les rapports et les changements de la vésicule ombilicale, qui tantôt est en forme de poche arrondie, et tantôt en forme de T, tantôt est très-petite, comme dans l'homme, et tantôt, comme dans les rongeurs, acquiert de telles dimensions qu'elle tapisse le chorion, le sépare de l'amnios, et prend ainsi quelques-uns des rapports de l'allantoïde dans les ovipares et dans d'autres mammifères. L'étude de l'allantoïde vient ensuite ; M. Flourens en indique les formes très-diverses dans tous les mammifères où on l'a observée ; il la montre se développant en général beaucoup plus que la vésicule ombilicale, excepté dans les rongeurs, et tantôt enveloppant l'amnios comme dans les carnassiers ; tantôt, au con-

centa multiple, et chez lesquels il n'y a aucune continuité vasculaire entre les vaisseaux utérins et les ombilicaux. M. Flourens explique ainsi comment des observateurs éminents ont pu, les uns admettre l'existence des vaisseaux utéro-placentaires, et les autres la nier, selon qu'ils auront examiné des animaux appartenant à l'une ou à l'autre de ces deux classes.

Après la description de l'œuf des mammifères, M. Flourens décrit l'œuf des ovipares et successivement celui du poulet, celui des reptiles et celui des poissons. Une dernière section est consacrée à l'ovologie des animaux invertébrés; puis, M. Flourens termine par l'histoire des développements des organes du fœtus, et par le tableau des fonctions qui apparaissent et s'exercent en lui dans le cours de son développement. C'est ainsi qu'il passe en revue la circulation et ses divers modes, la nutrition et aussi la respiration de l'embryon.

L'étude du développement lui donne occasion de partager la vie intra-utérine de l'homme en trois temps : le premier dure environ quarante jours, pendant lesquels l'être, presque linéaire encore, pousse des appendices latéraux; c'est ce qu'il nomme le *germe* : le second temps se termine vers le quatrième mois; le germe se caractérise par la formation progressive de tous les organes, et il prend le nom d'*embryon*; dès lors et jusqu'à la fin de la gestation, l'embryon voit perfectionner ses organes et prend le nom de *fœtus*. Le développement de ces idées, que nous ne pouvons faire ici que résumer, forme, pour M. Flourens, la troisième partie de son cours, ou l'*embryologie*.

On voit que M. Flourens a embrassé son sujet dans toute son étendue; on voit qu'il n'a omis aucune des questions qui s'y rattachent, qu'il s'est arrêté à chacune d'elles selon que son importance l'exigeait, et qu'il ne s'est pas contenté d'exposer à ses auditeurs l'état de la science et le résultat des travaux d'autrui, mais qu'il a aussi tenté d'éclairer, par des recherches d'anatomie délicate, plusieurs des points encore

• opération.... Membre de l'Académie des sciences et de celle de médecine, M. Tessier l'était aussi de la Société royale et centrale d'agriculture, de celle d'encouragement pour l'industrie nationale, des conseils généraux d'agriculture, des manufactures et du commerce; il était inspecteur général des bergeries royales entretenues par le gouvernement, et l'un des rédacteurs du *Journal des Savants*. M. Tessier a publié des mémoires sur les maladies des bestiaux, la plantation des terrains vagues, la destruction des rats des champs et des mulots; l'usage des domaines congéables, l'influence de la lumière sur les végétaux; un recueil d'observations sur les limites et le terme de la gestation chez les animaux. Indépendamment de ses mémoires sur les maladies des grains, et du grand ouvrage qu'il a préparé pour le perfectionnement des bêtes à laine en France, . . . il a contribué à la rédaction de l'*Encyclopédie Méthodique*, à l'édition du *Théâtre d'Agriculture*, d'Olivier de Serres, . . . et au *Cours complet d'Agriculture*, de l'abbé Rosier; enfin, depuis 1778 jusqu'à ce jour, il a publié, de concert avec MM. Bosc et Huzard, fils, le journal intitulé *Annales de l'Agriculture Française*. M. Tessier ne se borna pas à rédiger de bons écrits sur l'agriculture: il pratiqua des améliorations notables dans le domaine qu'il possédait en Brie, et dans lequel il a entretenu pendant longtemps un fort beau troupeau de mérinos. Né sans fortune, il a dû son aisance à ses travaux. M. Tessier s'est marié en 1802 avec M^{lle} de Monsures; il avait alors plus de 60 ans; néanmoins il a su inspirer le plus tendre attachement à sa jeune épouse, et cet attachement ne s'est pas affaibli un instant pendant les 36 années qu'il a joui de cette douce union, qui a fait le bonheur de sa vie. Dans ses derniers moments, les soins assidus que madame Tessier prodiguait toujours à son mari, se sont encore multipliés; ils étaient, jour et nuit, de tous les instants . . . Il faudrait, messieurs, passer les bornes qui me sont prescrites, . . . pour faire connaître M. Tessier tout entier. . . . Toutes les bonnes qualités semblaient être réunies en lui; son obligeance, sa bonté n'avaient point de bornes. Le vif et constant intérêt qu'il prenait au bonheur de son pays, et aux progrès de la science qui peut le mieux assurer ce bonheur, occupait toute sa pensée, etc. . . . Pourquoi des hommes si bons et si utiles nous sont-ils enlevés? Mais, messieurs, ils laissent après eux leur exemple à suivre: n'oublions pas que Tessier a été heureux lui-même pendant sa vie, qu'il a contribué puissamment au bonheur des autres; et ce souvenir excitera en nous le désir de marcher sur ses traces, et soutiendra notre admiration pour l'excellent Tessier. »

Depuis 1816, M. Tessier a fourni au *Journal des Savants* plus de 80 articles sur des ouvrages de physique, d'histoire naturelle, de médecine, d'agriculture, d'éco-

merie de Paris. II. Les correcteurs. III. La correction. IV. La correction des livres imprimés sur manuscrits ou sur copies imprimées, d'auteurs vivants. V. La correction des livres imprimés sur copies imprimées, d'auteurs morts. Des additions et rectifications, et une table analytique des matières remplissant les 60 dernières pages. Cet ouvrage n'est, jusqu'à présent, ni une histoire ni une théorie complète de l'imprimerie; mais l'auteur instruit par une longue expérience, expose avec clarté des notions nécessaires à ceux qui pratiquent cet art, et fort utile à ceux qui l'emploient. Le premier chapitre est instructif par les édits, les règlements et autres actes qu'il renferme, et dont quelques-uns n'étaient point assez connus. Parmi les observations que M. Crapelet y a jointes, il en est qu'il avait déjà publiées, et dont l'exactitude ne nous a pas semblé contestable. Les détails historiques, recueillis dans le chapitre intitulé *les Correcteurs*, seront lus avec intérêt. Le troisième, plus théorique, a peu d'étendue, parce que les idées générales qu'il donne de la correction typographique, doivent être développées dans les deux chapitres suivants. Il s'agit surtout, dans le quatrième, des rapports entre les auteurs et les imprimeries. M. Crapelet demande des copies correctes et complètes: il fait sentir les inconvénients graves des changements et remaniements; ils sont, dit-il, foncièrement « nuisibles » aux intérêts de tous, de l'imprimeur, des compositeurs, de l'éditeur, de l'auteur et du public: c'est un point sur lequel on ne saurait trop insister. On apprend ici que le cardinal Maury a exigé jusqu'à 12 épreuves des feuilles de l'un de ses ouvrages; et que tandis que le prix de la composition ne devait s'élever qu'à 1,200 fr., les frais de correction montèrent à 2,170. Le nouvel usage des *épreuves-placards* est apprécié en ces termes: « D'après l'expérience, c'est une méthode qui entraîne de nouveaux embarras, de nouvelles chances d'incorrection, qui augmente les dépenses, . . . et qui favorise la négligence des auteurs dans la préparation de leur copie. » Les jugements prononcés dans le dernier chapitre, sur les éditions, sur les ouvrages, sur les écrivains, seraient susceptibles de discussions que nous nous abstenons d'entamer. Ce premier tome est déjà recommandable, et le second pourra l'être encore plus, si le sujet et le plan de l'ouvrage y sont un peu mieux déterminés.

Notice sur la vie et les ouvrages de Charles Botta, par M. Mastrella. Paris, imprim. de H. Fournier, 1837; 32 pag. in-8°. Ch. Jos. Guill. de Botta, né à Saint-Georges, bourg de la province d'Ivrée, le 6 novembre 1766, est mort à Paris, le 10 août 1837. Il a publié les ouvrages intitulés: *Storia naturale e medica dell'isola di Corfu*; Milano, anno VII; 2 vol. in-12. — *Storia della guerra dell'indipendenza degli Stati Uniti d'America*. Parigi, 1809; 4 vol. in-8°. Milano, 1819; 4 vol. in-8°; histoire traduite en français par M. de Sevelinges. Paris, 1812, 1813; 4 vol in-8°, avec pl. et

grand ouvrage où l'auteur essaya de prouver que « les temps antédiluviens.... ont, à la Chine et en Égypte (sic), une chronologie.... bien démontrée. Ses croyances religieuses n'apporteront aucun obstacle à ses recherches, la Bible n'étant pas, selon lui, inspirée pour la chronologie. — Dans le second écrit, il descend de l'an 42 avant l'ère vulgaire jusqu'à l'ouverture de cette ère; et il adopte l'opinion des Bénédictins, de San-Clemente, etc., qui placent la naissance de J.-C. à la sixième année avant celle que lui assigne notre chronologie usuelle.

Cours d'histoire ancienne, professé à la faculté des lettres par M. Ch. Le Normand: Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale. Paris, imprimerie de Moquet, librairie d'Angé, 1837; in-8°, xi et 384 pag., avec un tableau des pronoms personnels en hébreu et en égyptien, et deux cartes géographiques. Ce volume contient, après un discours d'ouverture, sept chapitres, dont les trois premiers traitent de la constitution de l'Asie occidentale; des routes, races et langues de cette contrée; puis, de l'Asie moderne; et les quatre autres concernent ce qui est dit, dans le chapitre X de la Genèse, des trois races de Sem, Cham et Japhet. En terminant cette Introduction l'auteur indique en ces termes la *vois philosophique* dans laquelle il a voulu s'engager. « Nier aujourd'hui les résultats de la physiologie, ce serait se refuser à l'évidence; croire, avec quelques-uns, que les progrès de cette science conduisent en histoire à reconnaître pour toute loi une aveugle fatalité, c'est prononcer un blasphème contre Dieu et contre la science. Ne nous imaginons pas non plus que la connaissance de la conciliation définitive des lois physiques et des *nécessités morales* de la société puisse être obtenue sans persévérance et par le seul élan d'une *amalgamante* vers l'éternelle vérité. La *synthèse*, improvisée quelquefois par les plus grands génies, ne montre jamais la vérité qu'entremêlée des plus graves erreurs; elle provoque l'examen, excite l'attention; mais il ne lui est pas donné de vaincre: la production des preuves... est du ressort de l'analyse. »

Précis d'histoire ancienne, depuis l'origine des empires jusqu'à l'établissement de la domination romaine, par M. Ph. Le Bas, maître des conférences à l'École Normale. Paris, imprimerie et libr. de Firm. Didot, 1837; 2 vol. in-12, vi, 564 et 594 pages. Après une Préface et une Introduction où les récits de la Genèse sont résumés, l'ouvrage est divisé en 12 livres. I. La Chine, l'Inde et l'Égypte. II. Populations araméennes ou sémitiques (les Syriens, Juifs, Phéniciens, Carthaginois, Assyriens). III. Populations iraniennes (Bactriens, Mèdes, Perses). IV. La Grèce, avant les guerres médiques. V. Depuis la 1^{re} guerre médique, jusqu'au commencement de la guerre de Péloponnèse. VI. Histoire de cette guerre (Périclès, Alcibiade, etc.). VII. L'hégé-

jours ; par M. G. Pauthier. « Seres mites quidem, sed et ipsis feris persimiles certam reliquorum mortalium fugiunt, commercia expectant, » Plin. Paris, Firm. Didot, 1837 ; in-8°, 496 pages, à 2 colonnes, avec une carte géograph. et 72 gravures. Ce volume, qui fait partie de la collection intitulée *l'Univers pittoresque*, retrace l'histoire des 22 dynasties chinoises, et y joint un grand nombre d'observations exposées avec précision et méthodiquement distribuées. — M. Pauthier a publié en même temps *Le Ta Hio ou la Grande Étude*, ouvrage de Khouang-Fou-Tsen (Confucius), et de son disciple Tseng-Tsen ; traduit en français, avec une version latine et le texte chinois en regard, etc. Paris, Firm. Didot, 1837 ; 104 pag. in-8°. On doit de plus à M. Pauthier la traduction des *Essais de M. H. T. Colebrooke sur la philosophie des Indous*. La deuxième partie de cette version vient de paraître avec des notes du traducteur. Paris, impr. de Firm. Didot ; lib. de Hachette, 1837 ; in-8°, 192 pag. La première partie, imprimée depuis 4 ans, a été annoncée dans notre cahier de mai 1833, pag. 318, 319.

Histoire de l'Europe et des colonies européennes, depuis la guerre de sept ans (1763), jusqu'à la révolution de juillet 1830 ; par feu M. E. G. Lenglet, président à la cour royale de Douai ; précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages de l'auteur ; par M. E. Tailliar, conseiller à la même cour ; tom. 1^{er}. Douai, impr. de V. Adam ; libr. de Betramieux, et à Paris, chez Pougin, 1837 ; in-8°. Il y aura cinq autres tomes. La souscription, à raison de 5 fr. par volume, demeurera ouverte à Paris et à Douai, jusqu'à la publication du 6^e. Lenglet, mort en 1836, avait publié en 1812, un volume in-8° (de x et 344 pag.), intitulé : *Introduction à l'histoire, ou Recherches sur les dernières révolutions du globe, et sur les plus anciens peuples connus*.

Du système monétaire des Francs sous les deux premières races ; par M. G. Guérard, membre de l'Institut. Blois, impr. de E. Dezairs, 1837 ; 39 pag. in-8°. L'auteur établit ces 14 propositions. I. Les deniers mérovingiens, soit qu'ils fussent de 40 au sou d'or, ou de 12 au sou d'argent, étaient de même espèce et de même valeur. II. Le poids moyen du Triens fut de 24 grains, et celui du sou d'or de 72 grains. III. Le denier mérovingien, qui pèse de fait 21 grains $\frac{2}{3}$, devait peser 20 grains $\frac{1}{3}$. IV. Deux espèces de deniers furent en usage sous le roi Pepin : une du poids de 21 grains $\frac{1}{3}$, l'autre du poids de 24 grains environ. V. Deux espèces de deniers furent en usage sous Charlemagne ; la première venait de Pepin, la seconde était nouvelle. VI. Le système monétaire établi par Charlemagne, fut maintenu par ses premiers successeurs. VII. Sous les rois de la 1^{re} race, la taille fut de 25 sous dans

figurée, quelle que soit d'ailleurs la méthode par laquelle le sujet est traité. L'auteur comprend donc en même temps, dans son ouvrage, les théories que nous ont laissées les anciens et l'application faite par Descartes de l'algèbre à la représentation du cours des lignes quelconques. M. Chasles distingue cinq époques, ou plutôt il partage en cinq intervalles l'histoire de la Géométrie. Le premier, commençant à Thales, comprend les conjectures qu'on a formées sur les découvertes de Pythagore, et ce que nous ont appris les précieux écrits d'Euclide, d'Archimède, d'Apollonius : il se termine à Eutocius, commentateur des deux derniers, qui nous a conservé des fragments tirés d'ouvrages que le temps nous a dérobés, et parmi lesquels il s'en trouve de Platon. Ce n'est guère que par des commentateurs que l'École d'Alexandrie s'est fait connaître à nous ; mais après un long sommeil, la science reprend une nouvelle vie dans les écrits de Viète, qui commence le second intervalle, lequel se termine aux ouvrages de Grégoire de Saint-Vincent. Descartes ouvre le troisième, et le traité de Clairaut sur les courbes à double courbure, fruit précoce de l'adolescence de ce géomètre, marque la fin de l'intervalle. Pour former le quatrième, l'auteur, revenant sur ses pas, remonte jusqu'à la découverte du calcul infinitésimal. Enfin, le dernier intervalle commence à l'apparition de la Géométrie descriptive, devenue une science bien déterminée et bien importante, non-seulement pour la pratique des arts, mais aussi comme moyen puissant de recherches dans la théorie des lignes et des surfaces, depuis que Monge l'avait réduite en corps de doctrine et considérablement enrichie. Bientôt, MM. Ch. Dupin, Brianchon, Poncelet, Chasles, Olivier et d'autres élèves de l'École polytechnique, auxquels il faut associer M. Gergonne et M. Quetelet, ont beaucoup agrandi le champ de ces recherches, en se créant des points de vue nouveaux, d'où ils ont découvert des lois générales très-fécondes. Dans l'exposition des faits de cette histoire, l'auteur montre beaucoup d'érudition, et il établit entre ceux des diverses époques des rapprochements remarquables. Viennent ensuite des notes intéressantes, parmi lesquelles je citerai celle qui concerne la Géométrie des Indiens, des Arabes, des Latins et des Occidentaux au moyen âge (p. 416), et qui contient (p. 464) l'examen d'un passage de la Géométrie de Boèce, relatif à un nouveau système de numération. Dans un aussi grand nombre de citations, il ne peut manquer de s'en trouver quelques-unes d'inexactes : c'est ce qui a lieu pour la note curieuse marquée 2, sur la page 89. Il faut : 2^e livre, *commentaire sur la 4^e définition*, pag. 61 de l'édition latine de 1560. L'ouvrage est terminé par un Mémoire très-étendu sur deux principes généraux de la science : la *dualité*, et l'*homographie*, déjà indiqués dans la 5^e époque. Le premier que M. Poncelet avait reconnu dès 1824, dans son Mémoire sur la théorie générale

Wanderings and Excursions in South Wales. Promenades et excursions dans la Nouvelle-Galles du sud, par Th. Roscoe. Londres, Tilt, 1837; in-8°, avec 48 grav. Pr. 1 liv. st. 8 sch. 6 d.

Life of sir Edward Coke. Vie d'Éd. Coke, chef de la justice sous le règne de Jacques IV, avec des mémoires de ses contemporains; publiés par M. W. Johnson. Londres, Colburn, 1837; 2 vol. in-8°, avec un portrait.

The Philosophy of Marriage. La Philosophie du Mariage, ses relations sociales, morales, physiques, médicales, etc.; par M. Mich. Reyan. Londres, Churchill, 1837; in-8°. Pr. 6 sh.

Chemistry as applied to the fine Arts. La chimie appliquée aux beaux-arts; par M. Bachhofner. Londres, Carpenter, 1837; in-8°.

CALCUTTA. — *Guldestah Niskal*; or Nosego of pleasures, a collection of poetry persian and hindoustani compiled by Moonhee Mungo-Lal., 1837; in-4°. Poésie persane et Hindoustane,

PHILADELPHIE. — *An Essay....* Essai sur le Maïs, par M. Browne, 1837; in-8°

NOTA. On peut s'adresser à la librairie de M. LEVRULT, à Paris, rue de la Harpe, n° 181; et à Strasbourg, rue des Juifs, pour se procurer les divers ouvrages annoncés dans le *Journal des Savants*. Il faut affranchir les lettres et le prix présumé des ouvrages.

TABLE.

Ultime ricerca sulle forme dei Vasi greci, da Odoardo Gerhard (troisième article de M. Letronne).....	Page 5
Le Diwan d'Amro'kals, avec une traduction et des notes, par M. Mac Guckin de Slane (article de M. Silvestre de Sacy).....	11
Discours sur la constitution de l'esclavage en Occident, par M. de Saint-Paul (article de M. Naudet).....	22

de guerre qui commence avec le genre humain, longtemps le plus fort égorge le plus faible, soit pour en finir avec lui, soit pour assouvir sa colère quand il l'a terrassé; longtemps on massacre les captifs de sang-froid, on se nourrit de leur chair, on se pare de leur dépouille, on les sacrifie à ses dieux. Plus tard, la réflexion enseigne un meilleur usage de la victoire; au lieu de tuer les vaincus, on les garde pour tirer profit de leurs facultés et de leurs forces, pour se décharger sur eux du poids des travaux sans lesquels il n'y a point de subsistance assurée. Voilà le premier pas de l'homme barbare, anthropophage, pour s'approcher de la civilisation. C'est donc dans l'asservissement du prisonnier qu'on découvre la première forme d'association entre hommes qui n'étaient pas nés du même sang.

L'esprit de famille était d'abord le seul lien parmi les rares habitants de la terre; esprit jaloux, exclusif, qui faisait voir à chacun, hors de la communauté du foyer et de l'autel, dans tout homme un étranger, dans l'étranger un ennemi, dans l'ennemi dompté une proie. S'il en fut ainsi, on pourrait dire que les Romains avaient bien conservé le souvenir de cette farouche hostilité dans leur proverbe: *homo homini ignoto est lupus*. Lorsque des hommes de races différentes se rencontrèrent, poursuit l'auteur, ce qui dut les frapper ce fut l'ensemble des caractères par lesquels la nature avait marqué la diversité de leur être: ne se croyant pas de la même espèce, ils étaient sans pitié les uns pour les autres; ils ne concevaient point de pacte fraternel qui pût les unir; Ceux qui succombèrent furent traités comme les animaux qu'on prenait dans les bois. Quand les notions de droit qualifièrent les actions humaines et sanctionnèrent les institutions, la légitimité de l'esclavage se fonda sur la division des races. Selon Aristote, selon Platon, il y eut des esclaves par nature, c'étaient les barbares; les Grecs ne devaient point réduire des Grecs en servitude. On fit un éternel reproche aux ha-

à mesure que l'on descend au-dessous de la civilisation, jusqu'à l'état entièrement sauvage, où elles endurent toutes les fatigues de la servitude et sont réduites même à l'office de bêtes de somme. En même temps que sa mère, l'enfant prit son rang et sa place dans la famille; progéniture du citoyen, espoir de la maison et de la cité, et non plus créature fortuite, inutile, incommode à une troupe errante et nécessaire. Enfin, « l'inégalité même de l'association, établie par l'esclavage entre les vainqueurs et les vaincus, fut à l'origine un élément actif de « progrès, en pliant chez les uns, à l'obéissance et au travail, des natures paresseuses et rebelles, et en imposant aux autres l'obligation de « se maintenir par la valeur, la discipline, la vigilance, l'art de gouverner, en présence d'un ennemi dompté, mais toujours prêt à briser le « joug. »

Je n'ai pas reproduit textuellement les expressions de l'auteur, si ce n'est dans ces dernières lignes; mais je crois avoir rendu assez fidèlement ses idées et la suite de son raisonnement. On ne s'étonnera pas qu'ayant considéré son sujet d'un tel point de vue, il soit arrivé à des conclusions très-opposées à la doctrine de Montesquieu sur l'esclavage. Nous voudrions qu'il ne l'eût pas critiqué d'une manière si tranchante. Peu importe qu'on dise : le *magnifique ouvrage de Montesquieu*, si ce n'est que pour féliciter la philosophie moderne d'avoir mis à nu le *grand vice* du magnifique ouvrage, qu'on assimile à un tableau d'un *dessein achevé, d'un coloris merveilleux, mais sans perspective*; en d'autres termes, c'est un livre très-agréable pour la forme, mais superficiel et peu solide. Quelle est donc la grande erreur de Montesquieu? C'est d'affirmer « que l'esclavage n'est pas bon par sa nature, qu'il n'est utile ni au maître, ni à l'esclave; à celui-ci, parce qu'il ne peut rien faire par vertu; à celui-là, parce qu'il contracte avec ses esclaves toutes sortes de mauvaises habitudes;.... qu'il devient fier, prompt, dur, colère¹, » Une autre erreur encore de l'*Esprit des Lois*, c'est de réfuter les maximes

*condition des esclaves en Chine*¹, lequel nous apprend qu'avant la dynastie des Tcheou (xi^e siècle avant notre ère), il n'y avait point d'esclaves dans ce vaste pays, où vivaient déjà plus de 21,000,000 d'habitants, régis par une police savamment organisée. Sous cette dynastie, l'esclavage commence par la pénalité, est appliqué par jugement; ce sont des coupables qui deviennent esclaves du gouvernement, *servi poenæ*, comme disaient les jurisconsultes Romains. Neuf siècles plus tard², le fondateur de la dynastie des Hân décrète qu'il sera permis aux gens du peuple de vendre leurs enfants. « De cette ordonnance, ajoute M. Edouard Biot, date devant la loi l'existence de deux sortes d'esclaves, ceux de l'état et ceux des particuliers. » Que devient ici l'hypothèse qui rapporte à la guerre, à la guerre des hommes de races différentes, comme à son unique origine, l'institution de l'esclavage? Et, si nous avons pour notre Europe des monuments historiques d'une aussi haute antiquité que ceux des Chinois, l'histoire ne nous montrerait-elle pas beaucoup d'exceptions à cette règle que la conjecture seule a posée?

L'autre hypothèse, d'une nécessité absolue de la priorité de l'esclavage sur le travail et la civilisation, dans l'ordre des temps, reçoit encore un démenti notable de la part du jeune et savant orientaliste. Il est donc permis de penser que l'esclavage n'était pas l'inévitable, l'indispensable apprentissage du travail pour l'homme. Jamais il n'aurait voulu s'y soumettre dans l'état de liberté : ainsi pouvaient raisonner les maîtres ; mais il fallait entendre les esclaves ; ils auraient bien eu quelque droit de réclamer contre la terrible éducation qu'on leur donnait au profit de leurs vainqueurs. Si l'on peut avancer qu'en beaucoup de pays l'esclavage, à son origine, régularisa le travail, il n'est pas moins probable d'affirmer qu'il retarda plus généralement les progrès de l'industrie ; que la facilité de multiplier les bras des esclaves rendait les hommes libres plus insoucians sur les secours qu'on pouvait emprunter à la science ; que le mépris pour l'ouvrier était cause qu'on

dition des esclaves avait été modifiée par l'esprit d'association qui distingue éminemment les races germaniques, et qui consiste dans le sentiment de l'utilité qu'on peut se procurer par les autres, joint à la conscience du droit des personnes, qui le règle et le tempère. Mais l'incident nous détournerait trop loin; il vaut mieux suivre le discours de l'auteur.

L'esclavage individuel, en multipliant, dans les rapports de la vie domestique, les occasions offertes à l'esclave de se faire valoir, de se concilier l'affection ou la faveur par des talents utiles ou agréables, par des qualités morales, quelquefois même par des vices, habitua les maîtres à des sentiments plus doux, à des idées plus humaines. Il y avait aussi, dans les dernières classes du peuple, tant de malheureux dont la misère égalait celle des esclaves, que la limite qui séparait les uns et les autres semblait s'effacer. C'étaient surtout les progrès de l'industrie, l'importance du travail dans la vie sociale, qui devaient contribuer à l'émancipation. Comment, lorsque la richesse donnait aux états leur puissance, aux particuliers leur rang et leur prospérité, aurait-on persévéré à tenir pour étrangers aux droits de la nature humaine ceux qui non-seulement exécutaient, mais souvent dirigeaient le travail, source de la richesse? De plus, l'infériorité morale du plus faible cessait d'être un argument spécieux, à mesure que les fonctions guerrières se détachaient des prérogatives et des devoirs du citoyen; et l'on s'accoutumait à penser que le travailleur utile pouvait jouir de quelque estime et revendiquer quelque dignité. On tirait aussi, des grandes catastrophes, arrivées dans les fortunes publiques et particulières, des leçons qui ébranlaient dans les esprits les plus obstinés le préjugé superbe par lequel l'homme, en perdant sa liberté, cessait d'être homme. Les philosophes enseignaient à ceux qui voyaient vendre à l'encan les Platéens jadis proclamés les héros de la Grèce, les Thébains, arbitres naguère du Péloponnèse, et à leur tour les Macédoniens conquis par les Romains, qu'au milieu de cette continuelle incertitude de leurs desti-

Je n'ai pas voulu interrompre l'analyse de cette partie de la dissertation, afin qu'on en saisisse mieux l'ensemble. Elle attache par des observations ingénieuses, par des sentiments élevés, par une érudition féconde. Cependant il s'y rencontre quelques défauts qui affaiblissent les impressions et qui troublent les idées du lecteur. M. de Saint-Paul a bien montré la lutte des deux principes, l'ancien et le nouveau, celui de l'esclavage et celui de l'émancipation. Mais on pourrait lui reprocher quelquefois de ne pas donner une idée assez nette, assez précise de la situation des choses et des esprits, d'avancer trop l'amélioration, et de retourner trop en arrière tout à coup, mêlant le monde grec au monde romain, citant et Socrate et Pindare¹, après avoir allégué Cicéron; de sorte qu'au milieu de ce flux et reflux de révolutions diverses, la pensée demeure flottante et incertaine en quelques endroits, sans discerner assez exactement à quel point on en est. L'embarras pourrait de temps en temps s'augmenter à la vue de quelques assertions hasardées, ou de quelques déductions contestables des exemples cités. Il est difficile d'admettre cette proposition : *« Caton aussi bien que César, Auguste aussi bien qu'Antoine, n'avaient pour principaux agents politiques que des esclaves, ou des affranchis², etc. Caton, par caractère, Auguste, par prudence, même quand il fut empereur, pouvaient employer des esclaves dans leurs affaires personnelles, privées; jamais ils n'auraient voulu qu'un esclave s'immiscât dans les affaires publiques. On nommerait quelques affranchis jouissant dès le temps de la république d'une faveur et d'une fortune insolentes, tels que Démétrius, affranchi de Pompée; mais aucune intervention d'esclaves dans les intérêts politiques. M. de Saint-Paul exagère beaucoup le sens d'un passage de Cicéron, en l'expliquant ainsi : « Vers la fin de la république la classe « esclave a pris enfin tant d'importance dans Rome, qu'un jour, au « milieu du sénat, un consul, celui qu'on nommera bientôt le*

échoppes, *tabernæ*, avec le produit de leur labeur quotidien, *quæstus quotidiani*, classe nombreuse, importante; ce qui prouverait que le travail n'était pas aussi étranger, aussi antipathique aux hommes libres des ordres inférieurs que M. de Saint-Paul paraît le dire, lorsqu'il explique les motifs de la défection qui priva les Gracques de l'appui des plébéiens. En effet, la multitude s'empressait autour d'eux, parce qu'ils voulaient lui distribuer des terres à cultiver, et les patriciens firent manquer une assemblée où devait se décider le sort de Caius, parce qu'ils choisirent une époque de l'année où les prolétaires étaient obligés de se louer pour les travaux de la moisson dans les campagnes de Rome et dans l'Italie. Cette vivacité de sentiment qui entraîne quelquefois l'auteur un peu au delà du vrai dans l'interprétation des témoignages historiques, le porte aussi à répandre parfois avec excès, sur son style, le coloris des figures, et il laisse échapper des expressions qui ne sont ni assez justes, ni assez correctes; par exemple: «Tous les principes de l'esclavage sont finis, les faits et les idées se pressent autour de lui pour l'étouffer; les mœurs le foulent aux pieds,» etc.; ou bien: «le travail repose sur l'esclavage»; ou, encore: «le crédit, le salaire, le travail à peine sortis des langes de leur longue enfance»; et plus loin: «tous leurs désirs, tous leurs caprices servis et complus.»

J'ai fait ces remarques, ainsi que je l'ai dit dans l'article précédent, non pas pour déprécier l'ouvrage, que j'estime, mais pour engager l'auteur à ne laisser dans la forme, non plus que dans le fond, rien qui nuise au succès que doivent avoir ses recherches. Il sait beaucoup; s'il laisse à désirer qu'il sache mieux, il lui reste peu d'efforts à faire pour savoir très-bien. Et son style n'a besoin aussi que d'une révision un peu sévère, qui le châtie et le contienne, pour ajouter à l'énergie dont il est animé la gravité qui sied à de telles questions, la pureté qui fait le plus bel ornement de tout langage.

NAUDET.

Apothegms of Alee, the son of Aboo Talib, Son in law of the Moslim Lawgiver Mahummid. . . . with an early persic Paraphrase, and an english Translation, by W^m Yule Major E. I. C^s Serv. — Le Apophthegmes d'Ali, fils d'Abou-Taleb, gendre de Mahomet, le législateur des Musulmans, accompagnés d'une ancienne paraphrase persane et d'une traduction anglaise, par le major W^m

Yule, attaché au service de la Compagnie des Indes orientales. Edimbourg, 1832; 52 pages in-4°, lithogr.

امثال علی بن ابی طالب کرم الله وجهه — *Sententiæ Ali ben Abi Taleb, arabicæ et persicæ, à codice manuscripto Vimariensi primus edidit, atque, in usum scholarum, annotationibus maximam partem grammaticis, necnon glossariis instruxit Joan. Gustav. Stickel, Theol. et Philos. D. in Acad. Ienensi prof. extraord. etc. Ienæ; 1832; xv et 80 pages in-4°.*

مطلوب کل طالب من کلام علی بن ابی طالب — *Ali's hundert Sprüche arabisch und persisch paraphrasirt von Reschideddin Watwat, nebst einem doppelten Anhang arabischer Sprüche, herausgegeben, übersetzt und mit Anmerkungen begleitet von M. Heinr. Leberecht Fleischer, ord. prof. der Orient. Sprachen an der Univers. Leipzig, etc. — Cent sentences d'Ali, fils d'Abou-Taleb, accompagnées de paraphrases en arabe et en persan, par Reschid-eddin Watwat, suivies d'un double appendice de sentences arabes; le tout publié, traduit et enrichi de notes, par M. M. H. Leberecht Fleischer, prof. ord. des langues orientales, en l'Université de Leipsik, etc. Leipsik, 1837; viij et 136 pages in-4°.*

Il est assez remarquable que trois personnes se soient, dans le court espace de cinq années, occupées de la publication du même recueil de maximes et de sentences morales, attribuées dans l'Orient à Ali, fils d'Abou-Taleb, gendre et quatrième successeur de Mahomet. Si c'était le nom vénéré d'Ali qui eût valu cette faveur singulière à ce recueil, il y aurait lieu de s'en étonner : car il y a tant de recueils différents de sentences et de proverbes, mis sous le nom d'Ali, qu'il est assez naturel

dans la vocalisation de ce texte. L'ouvrage étant imprimé, l'auteur a reçu de M. Fleischer la copie d'un autre manuscrit, et il en a profité pour indiquer, à la suite de sa préface, les corrections principales que lui fournissait la collation de ce manuscrit. Mais ce secours ne s'est pas étendu jusqu'aux voyelles, qui, sans doute, ne se trouvaient point dans le manuscrit de M. Fleischer. Or nous avons remarqué, dans la vocalisation du texte arabe, quelques erreurs qu'il peut être utile de corriger.

Ainsi, par exemple, dans cette maxime بالبر يستعبد للفر M. Stickel ne devait point hésiter à lire للفر au nominatif, quoique son manuscrit lui offrit ce mot à l'accusatif. Les peines qu'il se donne pour justifier cet accusatif, prouvent qu'il a senti lui-même combien ce cas était déplacé ici, et qu'il n'a hésité à corriger cette fausse leçon que par respect pour l'autorité du manuscrit. Rien ne peut empêcher ici que للفر ne soit le sujet du verbe passif يستعبد, et comme on dirait بالبر تستعبد للفر *per beneficia in servitutem rediges ingenuos*, on doit dire avec le verbe passif, بالبر يستعبد للفر, *per beneficia in servitutem redigentur ingenui*.

Une autre faute assez grave, et qui se répète fréquemment, est relative à l'influence qu'exerce sur la syntaxe désinentielle l'adverbe négatif لا non. M. Stickel a eu raison d'appliquer aux sentences 13 et suivantes, jusques et compris la 25^e, la règle qui exige que, après l'adverbe négatif لا employé comme niant l'existence de l'espèce entière, لنفى الجنس, c'est-à-dire comme négation absolue, le nom sur lequel tombe la négation soit mis à l'accusatif sans *nunnation*, ou pour m'exprimer comme les grammairiens arabes, soit مبنى على النفي. Mais il a

grammairiens, est *نفي الحال* *negation de l'état*, ou, ce qui revient à peu près au même, nie le qualificatif. En effet, quand on dit, *لا بَرَمَعَ الشَّمَّ* *non est beneficentia cum avaritia*, on nie absolument que, supposé la présence de l'avarice, il puisse exister de la bienfaisance; mais si l'on dit, *لا كَرَمٌ اَعَزَمَى التَّقْوَى* *non est nobilitas honoratior pietate*, on ne nie point qu'il existe une noblesse, mais on refuse à une noblesse quelconque le mérite d'être plus digne d'estime que la piété, et il est évident que la négation ne tombe point sur *كَرَم*, mais tombe sur le qualificatif *اَعَزَمَى التَّقْوَى*. Ce n'est donc pas sans raison que les Arabes ont distingué ces deux cas par deux caractères différents dans leur syntaxe. Dans le premier cas, le nom qui exprime l'objet sur lequel tombe la négation, devient indéclinable, on le met à l'accusatif sans *nunnation*; dans le second il se décline et se met à l'accusatif, en conservant sa *nunnation*. Dans les sentences dont il s'agit ici on ne voit point la *nunnation*, mais c'est uniquement parce qu'elle n'a jamais lieu dans les adjectifs comparatifs de la forme *افعل*. Elle se verrait, s'il se trouvait un adjectif d'une autre forme, si, par exemple, on disait *لا رجل خيرًا من النبي*.

Si je me suis un peu arrêté sur cet article, c'est que je crains de ne l'avoir pas assez bien développé dans ma grammaire, et que j'ai cru être agréable à M. Stickel, que je me souviens toujours avec plaisir et avec un vif intérêt, d'avoir compté, il y a quelques années, au nombre de mes auditeurs.

Je passe maintenant à l'ouvrage de M. Fleischer, qui contient beaucoup plus de choses, et est aussi d'une plus grande importance. On y trouve d'abord la même collection de cent maximes qu'a publiée

¹ Pour faire encore mieux sentir la différence logique de ces deux expressions, il ne sera point inutile de faire remarquer que, dans l'une comme dans l'autre, l'attribut grammatical est le verbe *être*, qui, en arabe, est toujours sous-entendu; mais que dans la négation absolue ou négation de l'espèce entière *نفي الجنس*, le verbe *être* fait fonction de verbe attributif, c'est-à-dire signifie *exister*, et que dans la négation du qualificatif ou de l'état *نفي الحال*, le verbe *être* est simplement verbe substantif, ou comme disent quelques grammairiens, *copula*, c'est-à-dire énonçant l'union d'un sujet à un attribut. Dans l'un, c'est le verbe *est* de cette phrase *non est Deus*; dans l'autre, c'est le verbe *est* de celle-ci *non est Deus similis homini*. Quand les Arabes disent *لا بَرَمَعَ الشَّمَّ*, la négation est absolue: il n'est point de bienfaisance avec l'avarice; mais quand ils disent *لا كَرَمٌ اَعَزَمَى التَّقْوَى*, la négation ne tombe que sur l'état ou le qualificatif: aucune qualité noble n'est plus honorable que la piété.

M. Stickel. Elles sont données ici d'après un manuscrit de la bibliothèque royale de Dresde, qui, à un texte plus correct, joint encore plusieurs avantages. Chaque maxime est suivie d'une explication ou commentaire fort court, mais assez élégamment écrit, d'abord en arabe, puis en persan; ensuite viennent deux distiques persans qui expriment la même pensée. Tout cela est accompagné d'une traduction allemande.

A cette première collection en succède une seconde de deux cent quatre-vingt-deux maximes, rangées alphabétiquement. Ce recueil, intitulé نشر الآلات, c'est-à-dire *Perles répandues*, est, à peu de chose près, le même qui occupe la première place dans le volume publié à Oxford en 1806, et dont l'auteur est Cornelius van Wäenen : ce savant y avait joint une traduction latine. M. Fleischer a souvent réformé les fautes qui s'étaient glissées dans le travail du premier traducteur. Je possède un exemplaire manuscrit de cette collection, où chaque maxime est suivie de deux vers persans, qui expriment la même pensée ou une pensée analogue. Si j'eusse été instruit du projet qu'avait formé M. Fleischer, de publier ce recueil, je me serais fait un plaisir de lui communiquer ce manuscrit; il ne renferme que deux cent soixante-dix maximes. Le texte arabe est écrit avec beaucoup de soin, et partout accompagné des voyelles.

M. Fleischer a encore ajouté une petite collection de vingt-neuf maximes seulement; viennent ensuite des remarques critiques et grammaticales sur chacune de ces trois collections, puis deux *index*, l'un des mots arabes, l'autre des mots persans qui se trouvent dans ce volume.

Ce n'est rien dire de trop que d'affirmer que, sous tous les points de vue, cette nouvelle publication de M. Fleischer mérite d'être

*taalik*s extrêmement fins ; l'un et l'autre de la plus grande beauté. En regard de chaque page du texte, et dans des compartiments qui correspondent à ceux qui renferment le texte arabe et les vers persans, on trouve la prononciation et la traduction de chaque maxime, la première en caractères gothiques, la seconde en caractères d'écriture cursive. Le papier est alternativement rose et bleu, et les pages de texte sont parsemées de fleurettes et d'autres ornements dans le genre oriental. Cette charmante lithographie, exécutée à Edimbourg, représente un manuscrit dû à un calligraphe nommé *Abd-alkadir, fils d'Abd-alwahhab Hoseïn*. Il est impossible de voir rien de plus parfait en ce genre. Ce petit volume, destiné à montrer quel parti on peut tirer de la lithographie pour multiplier et préserver de la destruction les manuscrits les plus précieux de l'Orient, est dédié par l'éditeur, M. le major W. Yule, à madame la duchesse d'Angoulême.

Maintenant il faut faire connaître quelques-unes de ces maximes, qui jouissent d'une si grande réputation dans l'Orient.

می عرف نفسه فقد عرف ربه

« Quiconque se connaît soi-même, connaît son seigneur. »

Vers persans :

بر وجود خدای عز و جد هست نفس تو حجت قاطع
چون بدانی تو نفس را دانی کوست مصنوع و ایردش صانع

« Ton âme est la preuve incontestable de l'existence du Dieu digne
« de louanges ; quand tu connais ton âme, tu sais qu'elle est créée,
« et qu'elle a Dieu pour créateur. »

Autre :

المرء مخبوء تحت لسانه

« L'homme est caché sous sa propre langue. »

Vers persans :

مرد پنهان بود زیر زبان چون بگوید سخن بداندش
خوب بگوید لبیب گویندش زشت گوید سغیه گویندش

« L'homme était caché sous la langue ; alors qu'il vient à parler,
« on le connaît. Parle-t-il bien, on dit qu'il est sage ; parle-t-il mal, on
« l'appelle sot. »

Autre :

بالبیر يستعبد الحرّ

« Avec des bienfaits on se fait un esclave de l'homme libre. »

Vers persans :

گرت باید که پیش تو باشند سرورن جهان سر افکنده

مردی کن که مردی کردن مرد آزاده را کنند بنده

« Veux-tu que les princes du monde baissent la tête devant toi ?
 « exerce des actes d'humanité ; car, en exerçant l'humanité, on fait un
 « esclave de l'homme libre. »

Autre :

الجرع عند البلاء تمام المصنة

« La peur dans l'adversité est le dernier degré du malheur. »

Vers persans :

در بلایت جرع مکن که جرع بقای کند دلت و بجزور

هیچ رنجی تمامتر از آن نیست که تو را ب خدای مانی دور

« Dans l'adversité, garde-toi de t'abandonner à la crainte ; car la
 « crainte rendra ton cœur complètement malheureux. Il n'est aucune
 « peine plus complète que cela, puisque par là tu te privas des ré-
 « compenses divines. »

Autre :

لا وفاء للول

« Il n'y a point de fidélité à attendre de l'homme au caractère cha-
 « grin. »

Autre :

المسؤول حرّ حتى يعد

« L'homme à qui l'on demande quelque chose, est libre jusqu'à ce qu'il promette.

Vers persans :

مرد مسؤول گره دهد و عدّه خوبش در مقام شک نکند

هست حرّ گره و لا سهره نیست حرّ گره خلائی زند

« L'homme à qui l'on demande quelque chose, s'il fait une promesse, se jette lui-même dans une position douteuse; car il est libre, (c'est-à-dire il se conduit en homme bien né), s'il marche dans la route de la bonne foi; il n'est point libre, s'il suit le sentier de la mauvaise foi. »

Assurément la maxime arabe, dans son élégante concision, est plus claire que la paraphrase persane, et ce qu'il y a de surprenant c'est que l'auteur du commentaire persan prétend que cette maxime peut s'entendre de deux manières. La première est celle qui se présente naturellement à l'esprit, c'est que, quand on promet, on se lie par un engagement qu'on n'est plus libre de rompre. « Mais, ajoute le commentateur, on peut encore donner à cette maxime un autre sens que voici : Tant qu'un homme de qui on sollicite une faveur, n'a point fait une promesse et n'a point engagé sa parole, le solliciteur parle de lui comme d'un homme libre, c'est-à-dire, comme d'un homme distingué, et l'appelle de ce nom; mais il n'a pas plutôt promis et donné sa parole, que le même homme ne sait plus que penser de sa noblesse, et est incertain s'il doit le regarder comme une personne bien née; il attend donc l'événement pour se décider. Accomplit-il sa promesse, il est un homme libre; dans le cas contraire, il ne l'est point. »

On voit que l'auteur des vers persans a adopté cette interprétation, assurément bien peu naturelle. Au reste, les commentateurs de l'Orient ressemblent à bien d'autres qui ne sont ni Arabes ni Persans, et qui ont pour habitude de chercher *nodum in scirpo*.

Je dois faire ici une observation sur l'orthographe vicieuse que l'éditeur a adoptée dans le mot ره, qu'il a écrit deux fois ره, pour indiquer le rapport d'annexion ou اضافة, où se trouve ce mot avec le nom qui le suit. Il est sans doute qu'il faut prononcer *réhi*; mais ce n'est pas une raison pour faire écrire ici *hamza*; ce signe, qui sert de

support au *kesra* d'annexion, ne doit s'employer après le • final que quand cette lettre ne se prononce point, et en ce qu'on appelle هاء رسمي, comme dans • بند • گشته • پیوسته, etc. Mais après le • de • کَ • گِرَ • کَ • و • شَ • et autres mots semblables, lorsqu'ils sont les antécédents d'un rapport d'annexion, on ne doit point faire usage du *hamza*, pas plus qu'on n'en ferait usage après • راه • شاه • کوه, et après toute autre consonne.

Je ne citerai plus qu'une seule maxime, exprimée d'une manière concise et énergique :

الْهَاسُ حُرٌّ الرَّجَاءُ عَبْدٌ

« Le désespoir est libre, l'espérance est esclave.

Vers persans :

گر بريد ز مردمان تو اميد بني آزادي و بدل شادي
و رديشان اميد در بستي دادی از دست عز آزادي

« Si tu renonces à rien espérer des hommes, ton corps sera libre et ton cœur joyeux; mais si tu fondes ton espoir sur eux, tu laisseras échapper de ta main l'honneur de la liberté. »

M. Fleischer a fait quelquefois usage du *wesla* arabe sur l'*elif* du verbe persan است, sans doute pour indiquer l'élision de cette lettre. Je crois cela sans exemple.

J'ai remarqué dans le commentaire de la 26^e maxime ايمن pour ايمن : c'est sans doute une faute d'impression.

Dans la 29^e maxime, je soupçonne qu'il s'est glissé une faute dans ces mots : بهتر از مال کدارنده و مال نا پای دارنده. Il n'est point vraisemblable que le mot مال ait été employé deux fois par l'auteur dans les deux membres parallèles. On pourrait substituer حال à مال dans le

Zur Gemmenkunde; antike geschnittene Steine vom Grabmahl der Heiligen Elisabeth in der nach ihr genannten Kirche zu Marburg in Kur-Hessen; archäologische Abhandlung, von Fr. Creuzer, etc. Pag. 1-212, avec cinq planches gravées. Leipzig, 1834; in-8°.

Le livre dont nous venons de transcrire le titre en tête de cet article se recommande doublement à l'intérêt du public par son sujet et par le nom de son auteur. Mais pour ceux mêmes de nos lecteurs qui sont habitués depuis longtemps à regarder M. Creuzer comme l'un des premiers philologues de l'Europe, comme le savant de notre âge qui a porté dans l'étude des religions anciennes le plus de vues neuves et profondes, un livre tel que celui-là, qui traite des pierres gravées employées à l'ornement de la chaise de sainte Elisabeth de Marburg, doit être un sujet de surprise, qui ajoute encore au sentiment de la reconnaissance. Effectivement, c'est encore aujourd'hui en Allemagne une assez rare exception que de voir les hommes voués aux études philologiques chercher à acquérir l'intelligence et la pratique des monuments figurés. L'exemple de l'illustre Boettiger a trouvé bien peu d'imitateurs, et la place qu'il occupa longtemps dans l'archéologie allemande, est encore vacante. Si quelques philologues de profession, comme M. Thiersch et M. Jacobs, ont su joindre à un mérite du premier ordre en ce genre d'études les connaissances de l'antiquaire, c'est un avantage qu'ils ont dû à la circonstance, qui avait placé l'un près des musées de Munich, l'autre à la tête du cabinet de Gotha. Mais l'école de Leipzig, mais celles de Goettingue, de Heidelberg, et même de Berlin, desquelles il sort chaque année de nouvelles et nombreuses générations de philologues, sont restées presque tout entières en dehors du progrès des études archéologiques; et les noms d'un Welcker, d'un Ottfried Müller et d'un Éd. Gerhard, résument à peu près en eux seuls tout ce que cette Allemagne, si studieuse et si féconde en fait de philologie, renferme d'illustres antiquaires, en même temps que de savants philologues. La principale cause d'une pareille direction des études tient sans doute à la rareté des collections archéologiques, qui se trouvent disséminées dans quelques capitales, comme Vienne, Munich, Dresde et Berlin, et qui n'offrent presque nulle part la réunion des monuments et l'ensemble des ressources qu'exige l'étude approfondie de l'antiquité figurée. Mais si cet inconvénient, qui était bien plus grave au temps et dans la patrie de Lessing, n'empêcha pas cet homme supérieur de connaître l'antiquité, qu'il était presque réduit à deviner d'après de mau-

vaies estampes, on s'explique difficilement comment, avec des musées aussi riches que ceux de Dresde, de Berlin et de Munich; avec des collections de médailles, de pierres gravées et de vases peints, telles qu'il en existe à Vienne, à Munich, à Gotha, à Berlin; avec la ressource des empreintes, qui suppléent au défaut de monuments originaux, et avec celle des livres, qui peuvent, jusqu'à un certain point, tenir lieu des uns et des autres, à une époque comme la nôtre, où la description et la représentation des monuments figurés s'exécutent généralement d'une manière bien plus exacte, bien plus conforme au caractère de l'antique, que cela n'avait lieu du temps de Lessing et même de Heyne; on s'explique, dis-je, difficilement, comment, avec de pareils avantages, l'Allemagne presque tout entière s'opiniâtre dans les anciennes voies d'une philologie qui s'épuise sur elle-même, sans essayer de se retremper aux sources, de jour en jour plus fécondes et plus abondantes, de l'archéologie.

Et néanmoins, il est bien évident que l'intelligence de l'antiquité, telle qu'on peut l'acquérir par l'étude des textes classiques, est toujours plus ou moins imparfaite, tant que l'on n'y joint pas la connaissance des monuments figurés. Il n'est sans doute pas de témoignage historique plus sûr, plus authentique, plus original, qu'une médaille grecque; un vase peint est toute une page d'antiquité, aussi bien qu'un texte de Platon ou de Démosthène; et c'est un texte, souvent d'une interprétation moins difficile, et toujours bien moins suspect d'altération; un bas-relief, enfin, est un drame tout entier, qui peut nous rendre une tragédie perdue de Sophocle ou d'Euripide; et la philologie, réduite à elle seule et à ses propres ressources, ne peut prétendre à se rendre compte du génie de l'antiquité, où l'art était si intimement lié à tout le système de la civilisation, qu'il lui servait comme de seconde langue, qu'il en était l'expression graphique, de même que la littérature en était l'expression écrite et parlée. Je ne voudrais d'autre preuve de cette insuffisance de la phi-

de ses études, de la connaissance des monuments figurés, qui sont aussi des textes classiques, et des textes d'une valeur et d'une autorité incontestables.

L'auteur du livre que nous nous proposons de faire connaître à nos lecteurs a suivi dans ses travaux une marche toute différente. Initié de bonne heure à tous les secrets de la philologie grecque et latine, et toujours exercé sur ce terrain, où il est devenu l'un des maîtres de la science, M. Creuzer a senti que pour acquérir l'intelligence intime et complète du génie grec, surtout dans le domaine des idées religieuses, qui formaient presque tout le fond de la vie sociale des anciens peuples, il fallait y joindre la connaissance des monuments figurés. C'est ainsi que le savant interprète des fragments des plus anciens historiens grecs, l'éditeur d'Hérodote, de Proclus et de Plotin, est devenu un antiquaire de profession, formant une collection de médailles¹, rassemblant des empreintes de pierres gravées et des plâtres de statues et de bas-reliefs, recherchant jusqu'aux moindres débris de vases peints; et, à défaut des musées qui manquent dans sa petite ville de Heidelberg, faisant de sa maison même un sanctuaire de l'antiquité, où l'art et la langue des Grecs sont représentés par un choix de leurs plus belles productions, et où la science des livres et celle des monuments se prêtent un mutuel appui. C'est de cette manière que l'illustre auteur de la *Symbolique* s'est rendu capable d'écrire sur les *Vases peints*², avec autant d'expérience dans ce genre d'études qu'aurait pu le faire un interprète des vases de Tischbein, tel que Boettiger; qu'il a pu produire, sur les *Antiquités romaines des bords du Rhin*³, un livre où l'on retrouve tout le savoir ultramontain d'un Labus et d'un Cavedoni; et qu'il vient enfin de nous donner, sur les *Pierres Gravées*, un autre livre, qui ne laisserait rien à reprendre ou à envier, en fait de savoir bibliographique et de connaissance

¹ Indépendamment de la collection de médailles du séminaire philologique, à la formation de laquelle M. Creuzer préside depuis plus de 25 ans, et dont M. J.-A. Brummer vient de publier le catalogue raisonné, dans une *Prolusio continens recensionem Græcorum Numorum qui adservantur in Academico Antiquario Creuzeriano*, cet illustre professeur possède un choix considérable de médailles antiques, dans le nombre desquelles il en est plus d'une d'inédite; c'est ce que je lis dans cette *Prolusio*, p. III, 2). — ² *Ein alt-Athenisches Gefäß mit Malerei und Inschrift, bekannt gemacht und erklärt mit Anmerkungen über diese Vasengattung*, von Dr Fr. Creuzer, Leipzig, 1832. Il faut joindre à cet ouvrage, d'une érudition aussi solide que variée, une dissertation du même auteur, *de vasculo Herculeum Bazygen Minoemque exhibente*, insérée dans les *Annal. de l'Institut. archéol.* t. VII, p. 92, suiv.; sans compter plusieurs articles sur divers vases peints, publiés dans les *Annales littéraires de Vienne*. — ³ *Zur Geschichte alt-Römischer Cultur am Ober-Rhein und Neckar*, von Dr Fr. Creuzer, Leipzig, 1833.

pratique, à l'habileté consommée d'un Koehler et d'un Toelken. Je m'associe donc complètement au jugement qu'a porté, sur ce nouvel ouvrage de M. Creuzer, un jeune et savant antiquaire, qui vient de faire un début brillant dans la carrière de l'archéologie par un livre plein de savoir et de goût, d'imagination et de talent; et je pense, avec M. le docteur Feuerbach¹, que cet ouvrage, dû à la plume infatigable de l'auteur de la *Symbolique* et de l'éditeur de Plotin, est un des livres d'antiquité, publiés de nos jours, qui aura le plus contribué à avancer la connaissance des pierres gravées, en même temps qu'on y trouve, sur une foule de questions accessoires qui y sont traitées, ces aperçus d'une érudition toujours variée et toujours profonde, ces corrections de passages, ces rectifications de textes grecs et latins, que M. Creuzer sème avec profusion dans tous ses écrits. — Le principal objet du livre dont nous rendons compte, étant de faire connaître un certain nombre de pierres gravées, d'un plus ou moins grand mérite, sous le rapport de l'art, mais toutes d'une authenticité indubitable, nous ne nous arrêterons pas à l'introduction de ce livre, où l'auteur a exposé, sur l'usage des pierres gravées dans l'antiquité, et sur les nombreuses difficultés qu'a suscitées dans ce genre d'études la coupable industrie des faussaires modernes, quelques notions générales qui résument, dans un petit nombre de pages, à peu près tout ce que nous possédons à cet égard de faits acquis à la science et suffisamment éprouvés par la critique. Le seul reproche que je me permettrais peut-être de faire à M. Creuzer, ce serait d'avoir accordé, à l'opinion de M. de Koehler, qui condamne ou qui interprète presque toujours arbitrairement les inscriptions des pierres gravées, une confiance qu'elle ne semble pas mériter, et que tout récemment M. Toelken a réduite à sa véritable mesure. L'article qui suit, et qui est consacré à la description du monument de sainte Élisabeth de Marburg, ne mérite d'être signalé à l'attention de nos lecteurs, qu'à raison de la circonstance qui fit employer à l'ornement

réduit, plus encore peut-être qu'aucun des autres arts d'imitation, à une routine aveugle et ignorante, les pierres gravées qu'il était d'usage d'employer à l'ornement des vases sacrés et des vêtements pontificaux, des couvertures de missels et des châsses de saints, n'étaient et ne pouvaient être que des œuvres de la glyptique antique, la plupart rapportées de l'Orient par le mouvement des croisades, et appliquées par l'effet d'un zèle plus pieux qu'éclairé à un usage chrétien, avec une signification chrétienne : erreur très-innocente, d'ailleurs, qui ne changeait rien au sens ni à la valeur des monuments, et qui avait de plus l'avantage d'en empêcher la mutilation ou la perte. La châsse de sainte Élisabeth de Marburg, construite en bois de chêne revêtu de lames d'argent doré, se trouva donc ornée, sur ses quatre faces, de perles et de gemmes de toute dimension et de toute espèce, saphirs, émeraudes, améthystes, hyacinthes, cristaux, onyx, chalcédoines, cornalines, desquelles il en restait encore en place *huit cent vingt-quatre*, tant *intailles* que *camées*, toutes de travail grec, romain ou oriental, lorsque ces précieux monuments de l'art antique, qui n'avaient rien perdu pour avoir été consacrés par la piété des siècles du moyen âge, se trouvèrent exposés, dans le nôtre, aux atteintes d'un zèle qui n'avait rien de commun ni avec la dévotion ni avec la science.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter comment, dans le cours des événements qui signalèrent l'année 1810, la châsse de sainte Élisabeth fut dépouillée de toutes ses pierreries, et comment, dans le transport de cette châsse à Cassel, chef-lieu du nouveau royaume de Westphalie, la plupart de ces pierres gravées se dispersèrent en des mains infidèles. Je dirai seulement que, dans ce grand désastre, ce fut du moins une sorte de consolation pour la science, que des empreintes de quelques-unes de ces pierres aient pu être prises avec soin sur les originaux, aujourd'hui égarés ou perdus; car ce sont ces empreintes, au nombre de trente-cinq seulement, qui, transmises alors à M. Creuzer, et fidèlement dessinées et gravées sous ses yeux, se trouvent désormais, par la publication qu'en vient de faire ce savant illustre, assurées contre toute accident : faible débris, sans doute, d'un trésor, dont la perte, irréparable pour la science, n'a profité à personne. C'est à peu près le même sort qu'éprouva, vers la même époque, la châsse des Trois Rois de Cologne, qui était aussi enrichie d'un grand nombre de belles pierres gravées, de travail antique : si ce n'est qu'il en avait été publié¹, en 1781,

¹ Cet ouvrage fut publié en deux éditions, l'une allemande, l'autre française, avec les mêmes planches. Les sept premières de ces planches offrent le plan et la

à Bonn, une description accompagnée de planches renfermant la gravure de 226 de ces monuments de la glyptique grecque et romaine. Mais ce livre, dont M. Creuzer n'a eu connaissance qu'après la composition du sien, et qu'il ne cite que sur la notice qu'il en devait à notre commun ami, M. le docteur Sulpice Boissérée¹, le savant et ingénieux historien de la cathédrale de Cologne, n'a guère aujourd'hui d'autre mérite que d'être devenu une sorte de rareté bibliographique; et je puis ajouter, d'après l'exemplaire que j'en possède, que les monuments y sont représentés d'une manière qui en rend l'usage bien peu profitable à la science; en sorte que ce qui reste aujourd'hui de ces deux grands trésors de la glyptique, si religieusement conservés durant tant de siècles sur deux châsses de saints, à Marburg et à Cologne, se trouve à peu près réduit aux trente-cinq empreintes confiées aux soins de M. Creuzer, et à un petit nombre de pages savantes que nous devons à sa plume.

J'avais besoin d'entrer dans ces détails pour faire sentir à nos lecteurs le genre de mérite qui distingue ce nouvel ouvrage de M. Creuzer, et qui tient en grande partie à la nature même des monuments qui en sont l'objet; car, en fait de pierres grayées, le doute est devenu si légitime, et la science elle-même s'est tellement complue de nos jours à rendre suspectes celles qui étaient le plus généralement réputées antiques, que c'est, pour un choix de monuments de la glyptique tels que ceux-là, un bien rare avantage que de n'avoir rien à démêler avec la critique. Grâce à cette circonstance, je suis dispensé de m'arrêter sur chaque pierre pour en constater l'authenticité. C'est la partie la plus difficile et la plus ingrate de la tâche de M. Creuzer et de la mienne, qui se trouve accomplie par le seul fait de l'emploi sacré qui se fit de monuments profanes en des temps d'ignorance et de dévotion. La piété du moyen âge est devenue ainsi une garantie pour la critique du nôtre; et c'est un service que ce qu'on appelle la superstition a rendu à la science, sans qu'on soit obligé de lui en tenir compte.

toutes, que chacun des articles consacrés à ces trente-cinq petits monuments de l'art antique mérite d'être étudié à raison des considérations archéologiques ou philologiques que l'auteur a su y répandre, et qui ajoutent du prix à ceux mêmes de ces monuments qui offrent le moins d'importance ou de nouveauté.

N° 1. *Un Bout qui s'élance vers un arbre chargé de fruits.* C'est un sujet allégorique, qui se rencontre avec quelques variétés sur d'autres pierres gravées, et même sur des médailles.

N° 2. *Un Amour monté sur un lion.* Cette pierre est remarquable sous plus d'un rapport, d'abord, à cause du travail qui tient de l'école archaïque, et qui rappelle, dans la manière dont la crinière du lion est traitée, le style des médaillons d'Acanthe, de fabrique ancienne; puis, à cause de la représentation même, qui semble avoir été l'une des images allégoriques les plus familières au génie grec. On en suit le développement successif, pour ainsi dire, à travers toute l'antiquité, à partir de cette gemme de Marburg, qui doit nous en avoir conservé le plus ancien type, jusqu'au célèbre camée de Protarchos, de la galerie de Florence, et jusqu'à la rare et charmante médaille du cabinet de Gotha, qui offre sur la face principale le portrait d'Alexandre, et dont il se fit sans doute plus d'une répétition antique, à en juger par celle qui décore la cuirasse d'une statue de Domitien, de l'ancienne galerie Giustiniani. Tous ces monuments sont cités par M. Creuzer; et je remarque que la médaille du cabinet de Gotha, publiée, avec d'autres monuments relatifs à Alexandre, par Schlæger, dans une dissertation particulière¹, et reproduite par Visconti, dans son *Iconographie grecque*, manque dans le *trésor de Numismatique* de M. Lenormant, où elle méritait bien cependant de trouver place.

N° 3. *Figure de Jupiter assis*, appuyé d'une main sur la *haste*, tenant de l'autre main un objet qui paraît indécis à M. Creuzer, mais qui doit être le *foudre*, avec l'*aigle* à ses *pieds*. C'est un sujet si commun sur les médailles grecques impériales, où il se reproduit le plus souvent figuré de cette manière, que notre auteur lui-même trouve peu de chose à en dire.

N° 4. Le sujet de cette pierre, qui représente un *Cheval marin*, au-dessus duquel se dresse un *buste de Taureau* ou de *Vache*, appartient à ces caprices de l'art, qui tenaient sans doute, dans le principe, aux idées du symbolisme oriental, mais qui, dans la dernière période de l'antiquité grecque, n'exprimaient le plus souvent, sur ces pierres gravées,

¹ J. C. Schlaegeri *Commentatio de Numo Alexandri Magni, etc.* Hamburgi, in-4°, 1736. Cette dissertation est dédiée à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

que des intentions allégoriques, à l'usage des particuliers, et dont il serait par conséquent aussi difficile que superflu de chercher à rendre compte. Le dessin de cette pierre, exécuté d'après l'empreinte, laisse d'ailleurs beaucoup à désirer, d'après l'aveu de M. Creuzer lui-même, ainsi que d'après l'examen détaillé qu'en a fait M. Feuerbach. Mais notre auteur supplée par son érudition à ce qui manque, dans son dessin, au monument qu'il publie; et ses notes renferment, sur les diverses races de chevaux antiques, et sur les principaux monuments qui nous en restent, beaucoup de renseignements curieux.

N° 5. *Achille nu, assis devant une stèle où sont attachées les armes du héros, le casque, l'épée et la lance, avec le bouclier à ses pieds.* C'est le même sujet qui nous était déjà connu par plusieurs pierres gravées, deux entre autres que j'ai publiées moi-même dans mon *Achilléide*¹, et qui s'est trouvé reproduit, sur une gemme de la collection de feu M. Münter, évêque de Seeland, absolument comme sur cette pierre de Marburg. L'explication d'*Achille*, que M. Creuzer propose pour cette pierre et qu'il admet pour toutes les autres, ne paraît sujette à aucune incertitude, de l'avis de M. Feuerbach, qui s'est surtout attaché à faire ressortir le mérite de la pierre de Marburg, sous le rapport de l'exécution. Quant à la représentation même, qui m'a déjà fourni le sujet d'un travail particulier, je n'aurais rien à ajouter à ce que j'en ai dit, si ce n'est au sujet de la statue Ludovisi, que j'ai expliquée d'après le même motif, et dont M. Creuzer s'est occupé sous le même point de vue, en rendant compte de mon ouvrage dans les *Annales littéraires de Vienne*. Or je dois dire que tout ce qui a été publié contradictoirement sur cette question d'archéologie n'a pu que me confirmer dans l'opinion que la statue dont il s'agit est celle d'un *Héros grec*; et cela posé, la dénomination d'*Achille* devient de plus en plus probable, à mesure que des pierres gravées, telles que celles du cabinet Münter et de la chaise de Mar-

le personnage représenté sur notre pierre serait un *Jupiter*, M. Creuzer le regarderait comme un *Jupiter-Soleil*, ou *Zeus-Hélios*, et l'objet qu'il tient à la main droite, serait, dans cette hypothèse, la *hache*, symbole du Jupiter *Λαζεραδύς* ou *Στρατής*. Mais ce symbole, dont la forme nous est si bien connue par les médailles des rois de Carie et par celles de Ténédos, pour n'en pas citer d'autres exemples, n'a rien de commun avec l'objet figuré ici à la main du *Dieu assis*, et qui est tout simplement le *foudre*, mal exécuté sur le monument original, ou mal rendu par le dessinateur moderne.

N° 8. *Tête casquée*, qui paraît être celle d'un *Personnage romain*, et qui, à défaut d'une individualité bien prononcée dans les traits du visage, n'offre aucun moyen de le reconnaître, et presque aucun intérêt sous le rapport de l'art.

N° 9. Un *Oiseau*, au-dessus duquel est la lettre grecque E couchée; le tout d'ancien style. Ce type, composé d'éléments si simples, est un de ceux où M. Creuzer a déployé le plus de cette érudition féconde et de cette sagacité ingénieuse qui le placent au premier rang des savants de notre âge. Il reconnaît dans l'*oiseau* le *vautour*, animal sacré d'Apollon, et dans la lettre E le caractère mystique consacré aussi à Apollon, la lettre qui exprimait l'*é long*, et que les Grecs représentaient par *ε*, avant qu'ils fissent usage de l'*η*; témoin ce passage de Platon¹: *οὐ γὰρ ἡ ἰχθυόμεθα ἀλλὰ εἴ τοι παλαιόν*; la lettre enfin qui, avec cette dernière valeur, composait à elle seule la célèbre inscription EI, du temple de Delphes, sujet du traité si connu de Plutarque. On sait qu'il existait, dans le trésor de ce temple de Delphes, plusieurs grands *epsilon* dédiés à diverses époques, un, entre autres, *en bois*, qu'on croyait avoir été consacré par cinq des sept Sages; un *en bronze*, provenant des Athéniens, et un *en or*, donné par Livie. Ce symbole qui, suivant toute apparence, exprimait la formule hiératique *εἴ, tu es*, en rapport avec l'essence de la divinité, avait dû acquérir une grande popularité chez les

Delphes même, avec l'inscription ΔΑΑ, et dont il assure que l'attribution à *Délos* ou à *Delphes* est controversée entre les antiquaires. M. Creuzer pencherait plutôt pour la première attribution à *Délos*, en se fondant sur ce que *Délos* est appelée Δᾶλος par Pindare. Mais la controverse qu'il suppose n'existe réellement pas; personne ne doute, parmi les numismatistes, que les médailles, avec l'inscription ΔΑΑ, n'appartiennent effectivement à *Delphes*; et je suis surpris qu'un philologue tel que M. Creuzer se serve d'un argument qui n'avait pu être employé que par M. de Koehler, défenseur intéressé de l'attribution de ces médailles à *Délos*. Qu'importe, en effet, que Pindare ou tout autre poète, tel que Théocrite¹, qui se servait du dialecte dorique, ait écrit Δᾶλος, le nom de *Délos*, s'il est avéré que *Delos*, ville ionienne, n'a jamais pu imprimer son nom sur ses monuments publics, qu'en le produisant sous la forme ionienne, Δᾶλος, et s'il est constant que toutes les monnaies autonomes que nous possédons de *Délos*, portent l'inscription ΔΗ, et non ΔΑ, ΔΗΑΙΩΝ, et non ΔΑΑΙΩΝ? Quant à l'inscription ΔΑΑ des médailles autonomes primitives de *Delphes*, elle se justifie sans la moindre peine par l'usage du dialecte dorique, d'accord avec les traditions mythologiques de *Delphes*. Qui ne sait que les Doriens, et surtout ceux de Crète et de Sicile, remplaçaient fréquemment l'E par l'A, comme on en a des exemples dans les mots πινάμου, ἀρταμίου, pour πινέμου, ἀρταμίου? Qui ne connaît la célèbre inscription du casque trouvé à Olympie, où le nom du roi Hiéron est écrit ΗΙΑΡΩΝ²? à quoi je puis ajouter que j'ai eu moi-même occasion de citer ailleurs³ le mot ΗΙΑΡΩΝ, pour ΙΕΡΩΝ, gravé sur un didrachme de *Crotone*, de notre Cabinet. Mais, ce qui s'applique plus directement à la question actuelle, c'est que, sur les médailles d'*Aptéra*, de l'île de Crète, le nom des habitants est écrit tantôt ΑΠΤΕΡΑΙΩΝ, tantôt, suivant la forme plus archaïque, ΑΠΤΑ et ΑΠΤΑΡΑΙΩΝ, qui offre un cas absolument analogue à la légende ΔΑΑ pour ΔΕΑ; or, on sait,

phins. La présence des *dauphins* sur ces médailles s'explique aisément par le culte d'*Apollon*, en même temps qu'elle se lie au souvenir d'une émigration venue par mer; mais, quant à la *tête de chèvre*, c'est un type essentiellement propre à la numismatique crétoise, qu'il est impossible de ne pas regarder, sur ces médailles de *Delphes*, comme un témoignage authentique à l'appui de la tradition de cette colonie d'*Aptéra*, de Crète, établie à *Delphes*. Je livre ces observations au jugement de M. Creuzer, et je reprends l'examen de son livre.

N° 10. Figure d'*Homme nu debout*, vu par le dos, tenant de la main gauche une *corne d'abondance*, et de la droite un *objet à deux pointes*, qui doit être un *instrument aratoire*, tel que le *hoyau*. Cette pierre paraît d'un assez bon travail; la représentation en est neuve et curieuse à quelques égards, et l'explication qu'en donne M. Creuzer m'en semble indubitable. En rapprochant la gemme de Marburg d'une pierre du cabinet de Wilde¹, qui offre une figure toute semblable, à la main de laquelle l'interprète a vu *deux épis*, au lieu du *Bident*², mais qui, du reste, est qualifiée avec toute justesse un *Bonus Eventus* divinité si chère aux Romains, et si souvent représentée sur leurs monuments, médailles et pierres gravées, M. Creuzer s'est trouvé suffisamment autorisé à proposer la même dénomination pour le personnage de la pierre qu'il publie; et, quant à la figure même du *Bonus Eventus*, dont il existait à Rome, du temps de Pline, deux statues célèbres, l'une et l'autre rangées parmi les chefs-d'œuvre de l'art antique, et dues au ciseau d'Euphranor et de Praxitèle, la conjecture de M. Creuzer, qui croit que le *Bonus Eventus* de Praxitèle, consacré sur le Capitole, est la même statue, placée aussi au Capitole, laquelle est indiquée par Festus, comme celle d'un *Éphèbe*, tenant à la main l'instrument aratoire nommé par les Latins *rutrum*, correspondant à ce que les Grecs nommaient *δινύα*, *ἄμν*, ou *σάφν*³; cette conjecture, dis-je, me paraît très-ingénieuse et très-plausible. Toutefois, il n'est pas hors de propos de remarquer que le *Bonus Eventus*, ou le *Bon Génie*, sur lequel il existe une excellente dissertation de Moreau de Mautour, dans les *Mémoires de notre Académie*⁴, était une de ces divinités d'une signification vague et abstraite, dont les attributs variaient à raison des idées particulières qu'on y attachait, et dont le type n'était pas tellement déterminé dans les traditions de l'art grec qu'il n'ait pu recevoir, en

¹ *Gemm. Select. v Mus. Jac. de Wilde*, n° 170, Amstel. 1703. — ² Cet instrument, figuré plutôt comme une *fourche*, que comme un *hoyau*, se voit à la main d'un personnage héroïque, que Millin a pris pour *Taras*, sur une des pierres gravées qu'il a publiées, pl. XLVII, pag. 114, 115. — ³ Voyez, à ce sujet, les *notes* de M. Creuzer, p. 164, 91, 92) et 93). — ⁴ Tome II, p. 418, suiv.

passant dans les monuments de l'art romain, plus d'une modification de détail. J'avouerai même que l'assimilation du *Bonus Eventus* des Romains avec le *Triptolème* des Grecs, assimilation proposée par Boettiger¹, et admise par notre auteur, ne me paraît rien moins que prouvée. Le mythe de *Triptolème*, intimement lié avec le culte d'Éleusis, resta toujours en dehors de la religion publique des Romains, et la forme attique sous laquelle avait été produit le personnage même de *Triptolème*, tel que nous le connaissons par les vases peints, et tel que nous le présentent encore les monuments grecs de la dernière période de l'antiquité, notamment les médailles grecques impériales, ne ressemble en rien à la figure du *Bonus Eventus* de nos monuments romains. Il suffirait, d'ailleurs, pour se convaincre que le *Triptolème* attique et le *Bonus Eventus* latin n'étaient pas un seul et même personnage, d'observer que, dans la liste des statues de Praxitèle, citées par Pline, comme existant à Rome de son temps, figurent à la fois un *Triptolème* et un *Bonus Eventus*, Plin. xxxvi, 4, 4 : *Romæ, Praxitelis opera sunt Flora, Triptolemus, Ceres, in hortis Servilii; Boni Eventus et Bonæ Fortunæ simulacra in Capitolio*. De plus, il est facile de voir que les statues du *Bon Génie* et de la *Bonne Fortune*, désignées ici par Pline sous une dénomination latine, devaient représenter pour les Grecs l'Ἀγαθὸς Δαίμων et l'Ἀγαθὴ Τύχη, deux divinités allégoriques, dont le culte, lié à des idées générales, n'avait rien de commun avec la religion d'Éleusis, et dont le type était susceptible de beaucoup d'applications particulières. Quant au *Bonus Eventus* des Romains, c'était, au moins, dans le principe, une divinité d'ordre rustique, ainsi que cela résulte du témoignage exprès de Varron, *De R. R.* 1, 1 : *Nec non etiam precor Lympham ac Bonum Eventum, quoniam sine successu ac Bono Eventu frustratio est, non cultura*²; et c'était dans le même ordre d'idées qu'était puisé le type de la statue d'Euphranor, tenant la patère d'une main, avec des épis et une fleur de pavot dans l'autre main, tel que nous le décrit Pline, et

riales à partir de Galba jusqu'à Gallien. Mais, quoi qu'il en soit de cette assimilation du *Bonus Eventus* latin avec le *Triptolème* grec, que je ne crois pas exacte, l'explication du *Bonus Eventus*, proposée par M. Creuzer, pour la pierre qu'il publie, n'en est pas moins indubitable. Le symbole du *rutrum*, indiqué par Festus, convient parfaitement au dieu rustique invoqué par Varron; et, quant à la *corne d'abondance*, attribut d'un usage si commun et d'une signification si notoire, je remarque que c'est aussi le symbole que porte une figure que je reconnais pour celle d'Ἀγαθὸς Δαίμων, sur un bronze autonome de Cyzique, qui a pu échapper à la connaissance de M. Creuzer, et que, par cette raison, je crois devoir signaler à son attention.

RAOUL-ROCHETTE.

(*La suite au prochain cahier.*)

Astoria, or an Enterprise beyond the rocky mountains, etc. — Astoria, ou récit d'une entreprise au delà des montagnes Rocheuses, par Washington Irving, auteur du Schetch book, de l'Alhambra, etc. ; 1836. Réimprimé à Paris, par Baudry, en un vol. in-8° de 336 pages.

TROISIÈME ARTICLE.

Il y a déjà près d'une année que nous avons annoncé à nos lecteurs ce curieux ouvrage. Il nous fournit alors l'occasion de leur présenter un tableau général du commerce des pelleteries dans l'Amérique septentrionale, de montrer l'influence exercée par ce commerce sur l'état des peuplades indigènes, et de raconter les chances aventureuses d'une expédition maritime dont il avait été le but spécial. Il nous restait à décrire les hasards d'une autre tentative dirigée simultanément, par la même pensée et pour les mêmes intérêts, à travers l'intérieur des déserts qui séparent les rives orientales et occidentales du continent américain. Le retard que nous avons mis à compléter cet ensemble ne sera peut-être pas sans avantage; car, en ce peu de temps, de graves événements survenus dans ces contrées où tout marche si vite, ont donné un intérêt nouveau et actuel au récit qu'il nous restait à terminer.

Nos deux premiers articles ont fait connaître l'origine et le point de départ de ces deux grandes expéditions. Ce n'est pas, comme on le croirait dans nos idées européennes, le gouvernement d'une puissante nation qui les conçoit et les ordonne. C'est un simple marchand de New-York, M. Astor, qui, en 1810, entreprend de se rendre maître du

commerce des pelleteries, sur toute l'étendue de l'Amérique du Nord située entre les montagnes Rocheuses, prolongement des Cordillères, et l'Océan occidental. Nous avons dit comment, par ses seules ressources, sans aucun secours du gouvernement américain, auquel le succès de cette entreprise allait rapidement acquérir un immense territoire, M. Astor organisa deux expéditions qui devaient se diriger, l'une par mer, l'autre par terre, vers l'embouchure de la Colombia, sur les bords de l'Océan Pacifique. Nous avons raconté la marche de l'expédition maritime, la fondation du nouvel entrepôt d'Astoria, et le désastre du bâtiment le *Tonquin*. Maintenant nous allons passer à l'histoire de l'expédition de terre qui, traversant par son milieu le grand désert d'Amérique, le véritable pays des sauvages, nous présentera le tableau extrêmement curieux des mœurs et du caractère des peuplades indiennes, soit dans l'état de nature, soit déjà modifiées par la communication et l'influence des blancs.

Suivant le dessein de M. Astor, cette seconde expédition avait pour objet principal d'explorer toute la ligne du Missouri, jusqu'à l'embouchure de la Colombia, en partant de Saint-Louis, la colonie la plus avancée vers l'ouest que les blancs eussent encore fondée. Le long de cette ligne, la caravane devait échelonner une suite de postes avec des agents chargés d'acheter les pelleteries aux Indiens et de les expédier à Saint-Louis, pour les États-Unis, à Astoria pour la Russie et la Chine. Cette distance, qui embrassait de 1000 à 1200 lieues, avait déjà été parcourue, en 1804, par les deux officiers américains Lewis et Clarke; mais les difficultés qu'ils avaient rencontrées effrayèrent le gouvernement des États-Unis. Il renonça à diriger de ce côté aucune entreprise, et parut agir prudemment aux yeux du public; M. Astor seul ne doutait pas du succès. Il se regardait comme le créateur certain d'une nouvelle civilisation qui viendrait se rallier à son futur établissement de la Colombia; et l'on peut penser avec M. Irving que cette noble ambition

vice de la compagnie anglaise du Nord-Ouest, et se vantait de connaître parfaitement leur caractère ainsi que tous *les mystères des bois*. C'était un homme d'une constitution robuste, rompu à la fatigue et au danger, renommé pour la justesse de sa carabine, et se portant fort du genre d'expérience dont manquait M. Hunt.

L'expédition devait partir en 1810; mais elle fut retardée par les difficultés singulières que son chef éprouva pour se procurer le nombre d'hommes nécessaires, tant en *chasseurs* qui devaient approvisionner la caravane de vivres et de fourrures, qu'en *voyageurs* ou hommes de peine, pour diriger les canots et porter les bagages. M. Hunt fut obligé de lutter, à la fois, contre l'insouciance de ces hommes du désert, qui ne s'engagent que lorsqu'ils n'ont plus rien à dépenser, et contre la jalousie rivale de deux associations déjà existantes, la puissante compagnie anglaise du Nord-Ouest et la compagnie américaine, dite du Missouri, dont les agents à Montréal et à Saint-Louis représentaient la nouvelle entreprise comme irréfléchie et impossible.

La seconde de ces compagnies exploitait le commerce des pelleteries sur le Missouri même, et, dès 1808, elle avait poussé ses postes jusqu'au confluent des deux bras supérieurs de cette grande rivière. Elle se trouvait donc sur la première partie de la ligne que voulait établir M. Astor, et conséquemment elle mit tout en œuvre pour arrêter son expédition. A grand'peine, M. Hunt parvint-il à emmener le seul homme de Saint-Louis qui pût lui servir d'interprète chez les indiens Sioux et Pieds noirs, dont il allait traverser le pays; et même, à son départ de Saint-Louis, le 21 octobre 1810, il fut obligé de cacher cet interprète pendant plusieurs jours, afin de le soustraire à un mandat d'arrêt, lancé contre lui, pour quelques dettes qu'il avait contractées. Retardé jusqu'à la mauvaise saison, M. Hunt dut remettre le passage des montagnes Rocheuses au printemps de l'année suivante (1811); et, remontant seulement le Bas-Missouri avec soixante hommes et trois canots, il alla prendre ses quartiers d'hiver au confluent de ce fleuve avec la Nodowa, à 450 mille anglais de Saint-Louis, sur la limite extrême du pays des planteurs.

Vers la fin d'avril, lorsque le nouveau printemps eut ramené les immenses volées de pigeons sauvages qui dévorent tout sur leur passage, la troupe s'embarqua dans quatre canots et commença à remonter le fleuve, tantôt à la voile, tantôt à la rame, ou en se halant par des cordes quand le vent n'était pas favorable. Tout le travail de cette navigation était à la charge des Canadiens engagés comme *voyageurs*, et ils s'animaient gaiement par des chants français; car la langue française est toujours la

langue populaire du Canada, quoique plus d'un demi-siècle se soit écoulé depuis la conquête anglaise. Au-dessus de la Nebraska, ou Rivière Plate, l'expédition trouva un canot de sauvage fait avec une seule peau de buffle. Telles sont les légères nacelles qui servent aux guerriers indiens pour traverser les rivières. En outre, pendant la nuit, le ciel parut au loin éclairé de lueurs rouges, signal connu de l'embrasement de vastes étendues des prairies. Ordinairement, les Indiens allument ces incendies pour dérober leurs traces à ceux qui les poursuivent. On était donc désormais en pays ennemi. Ce canot et ces feux annonçaient que des bandes sauvages erraient dans le voisinage, et il fallait se tenir sur ses gardes. Car, dans cet état de nature, si vanté par quelques philosophes, l'homme est toujours pour l'homme un danger.

Le 10 mai 1811, l'expédition atteignit le cantonnement ou village des Omahas qui formaient autrefois l'une des plus puissantes tribus des prairies. Cette tribu avait été peu à peu diminuée par ses guerres avec les Sioux, guerres d'embûches et de trahisons bien plutôt que d'attaques à force ouverte. En 1802, la petite vérole avait fait périr les deux tiers de ceux qui restaient; et, à l'époque du passage de M. Hunt, cette tribu ne comptait plus que deux cents guerriers. Aujourd'hui elle est presque anéantie; et ainsi disparaissent successivement les peuplades indiennes, agents mutuels de leur destruction. Près de l'emplacement qu'occupait le village des Omahas, on voit encore la tombe d'un de leurs chefs nommé l'Oiseau Noir (Blackbird), lequel était grand ami des blancs et de leur commerce qu'il exploitait à son profit. Arbitre, par son rang, du prix des peaux qu'apportaient ses compagnons, il fixait ce prix très-bas, et se faisait secrètement indemniser par l'acheteur blanc, sans qu'aucun des Indiens osât murmurer; car il était pour eux une sorte de mauvais génie, grâce à l'enseignement atroce d'un blanc qui lui avait donné une provision d'arsenic et lui en avait appris les mortels effets. Si quelque Indien se plaignait du prix fixé, la vengeance ne se faisait pas attendre.

draient mutuellement contre toute attaque, et accomplir enfin la cérémonie, jusqu'alors considérée comme un contrat inviolable, de fumer le calumet de paix avec la nation. Le partage de pouvoir, par droit de succession et d'élection, ces assemblées délibérantes, présidées par le chef héréditaire, sont déjà mentionnées par Charlevoix, dans sa description du Canada, comme aussi elles se retrouvent dans les premiers âges de la Chine et de la Germanie. On pourrait remarquer encore d'autres traits de ressemblance entre les usages de ces peuples si éloignés. Mais de là « tout esprit philosophique conclura seulement que « l'analogie des situations impose à l'homme des coutumes et des mœurs « analogues, dans les contrées, et aux époques les plus distantes ¹. »

La richesse principale des Aricaras consistait en chevaux qui paissaient en troupe autour du village, et provenaient, en grande partie, des bandes de chevaux sauvages, errant dans les plaines environnantes. Le cheval a été introduit au Pérou et au Mexique, par les Espagnols, lors de la conquête, et pour la conquête. De là, il a passé chez les Indiens par voie de rapine, et son acquisition a changé leurs mœurs. Acheter, et plus souvent voler des chevaux dans les autres tribus, s'en servir pour aller chasser au loin le buffle et le daim, afin de vivre de leur chair et vendre leur peau, telles sont les occupations de l'Indien qui habite ces contrées. Rentrés au camp, les hommes se reposent, causent entre eux, et jouent à des jeux de hasard, pour lesquels ils sont passionnés. C'est la femme qui fait tout le travail domestique; et, quoique sa condition soit fort dure, elle est pourtant moins malheureuse depuis que le cheval est venu la soulager. Il l'a au moins déchargée des fardeaux accablants qu'elle portait autrefois pendant les marches de ces tribus. Elle n'est plus bête de somme, comme chez les Indiens du nord, où Hearne, Mackensie, Franklin même, l'ont vue, succombant sous la brutale exigence du maître dont elle partageait la couche. Le cheval, amené par l'Européen pour conquérir, sera aussi le dernier auxiliaire de

et, comme lui aussi, il épuise en peu d'années ce noble animal par le brutal usage qu'il fait de ses forces et de son ardeur.

Le village des Aricaras, entouré de ses troupes de chevaux, et tout composé de huttes coniques, ressemblait aux camps des Bedouins ou des Tartares. Ses sauvages habitants vivaient en proie à la crainte continue d'être surpris par les Sioux, leurs mortels ennemis. Pendant le court séjour de M. Hunt, trois ou quatre alarmes furent données. Aussitôt, les femmes et les enfants jetaient des cris d'épouvante, et les hommes se disposaient au combat. Il n'y eut cependant point d'attaque. Les arrivants étaient des guerriers de la même tribu, qui amenaient des chevaux volés par eux pour vendre à M. Hunt, ou revenaient d'une expédition contre les Sioux, dont ils étaient sortis victorieux. L'entrée des vainqueurs fut célébrée par une sorte de cérémonie triomphale. Un d'entre eux, des plus jeunes, mortellement blessé, la soutint jusqu'au bout, puis expira parmi les cris de joie. Mais, après, les mères des morts allèrent les pleurer sur une colline voisine, hors de la vue des vainqueurs. Leurs tristes accents, prolongés dans le silence de la nuit, rappellent à M. Irving les lamentations de la Rachel biblique. Même situation, mêmes douleurs !

Le 18 juillet 1811, M. Hunt quitta les Aricaras; puis, tournant à l'ouest, il entra avec ses hommes et ses chevaux dans la région de ces plaines immenses et nues, au sol de sable, aux oasis rares, et sans habitants fixes, qui s'étendent jusqu'au pied des montagnes Rocheuses : on les a nommées, avec raison, le grand désert d'Amérique. Il y rencontra tous les obstacles que la nature et l'homme sauvage peuvent accumuler. A cette époque de l'année, ces plaines désertes sont presque partout sans eau. Un soleil brûlant les dévore d'une ardeur qui serait intolérable si quelques brises, descendues des montagnes, ne venaient parfois la tempérer. On n'y trouve point d'arbres, si ce n'est dans quelques vallées rares et distantes, stations de repos souvent inévitables, mais toujours périlleuses par la présence de l'homme ou par ses embûches. Hors de ces oasis, le peu d'aliments que fournit la chasse des buffles sauvages, lorsqu'elle est heureuse, doivent être cuits avec les résidus séchés de la fiente de ces animaux. Malheur au voyageur qui s'écarte de la vue de ses compagnons dans ces steppes uniformes, où la route qu'il faut suivre n'est rappelée à la mémoire par aucun accident du sol ! Trois chasseurs de l'expédition furent ainsi perdus durant six jours ; ils errèrent pendant tout ce temps au hasard, courant sur leurs chevaux à travers le désert, sans aucune notion de route quelconque. La fortune seule les ramena enfin sur les traces de leurs compagnons, qu'ils suivi-

rent dès lors et purent rejoindre, en se guidant sur les grands feux que M. Hunt faisait exprès allumer toutes les nuits pour les rappeler. Heureux encore de n'avoir rencontré que le désert!

La première bande d'Indiens qui se trouva sur le passage de la caravane avait déjà eu quelques rapports avec M. Hunt, par les députés qu'elle avait envoyés au cantonnement des Aricaras. Elle était campée dans un petit vallon, et appartenait à la tribu des Indiens Chiens, tribu devenue errante après avoir eu longtemps des habitations fixes sur la rivière Rouge. Chassés par les Sioux, ces infortunés avaient perdu leurs anciennes habitudes et même leur ancien nom. Car ils s'appelaient autrefois Tchaways; et la dénomination de Chiens leur était venue du nom d'un affluent du Missouri, de la rivière des Chiens, près de laquelle ils s'étaient retirés. La bande rencontrée se composait de cinquante hommes, vêtus de peaux de buffle, tous à cheval, et passant les nuits sous des tentes de peaux. Ils se réunirent aux chasseurs blancs pour faire une battue, où l'on tua grand nombre de daims et de buffles que la saison du rut rendait plus faciles à approcher.

Cette horde était trop faible pour être offensive. Mais les plus redoutés des coureurs du désert étaient les Indiens Corneilles, pillards féroces, qui, d'après les récits récents du capitaine Bonneville, exercent encore aujourd'hui leurs brigandages dans la plaine du Missouri. Cachant leurs femmes et leurs enfants au fond de quelques vallées intérieures des montagnes Rocheuses, les hommes de cette horde sont continuellement en course pour piller la plaine et reporter leur butin dans la montagne, voltigeant ainsi que les oiseaux rapaces dont on leur a donné le nom. Ils cherchent surtout à voler des chevaux qu'ils vendent aux tribus du bas Missouri pour des fusils, de la poudre, et d'autres produits apportés par les blancs. En sortant du territoire des Sioux, la caravane de M. Hunt entra dans les districts de cette horde dangereuse, et l'on ne

et lui distribuait les coups de fouet avec une prodigalité vraiment indienne : il ne savait pas encore parler.

La terreur que ces brigands inspirent, jointe à l'aspect désolé des rocs qu'ils habitent, et aux scènes de destruction que paraissent y opérer souvent des convulsions géologiques dont on ne connaît pas bien la cause, ont fait attacher à ces solitudes une foule d'idées superstitieuses qui en rendent le passage plus redoutable. En les quittant, M. Hunt s'engagea dans les défilés d'une autre chaîne plus haute, désignée par le nom de Bighorn. Ici la marche de la caravane devenait de plus en plus pénible par les continuels accidents d'un sol en ruines, par le froid qui commençait à les assaillir, et par l'incertitude d'une route sans guide, orientée seulement sur le soleil. Bien rarement, au fond de quelque gorge, un cours d'eau ranimant un peu de végétation, offrait aux chevaux ainsi qu'aux hommes un point de repos. Un matin, au sortir d'un défilé, on aperçut une bande d'Indiens, à l'aspect farouche, postés en observation sur les hauteurs. Mais la terreur les y fixait plus que l'hostilité. C'étaient des bandes détachées de deux tribus, appelées les Têtes-Plates et les Shochonys, autrefois nombreuses, maintenant réduites et opprimées. Les Shochonys appartenaient à la grande et ancienne nation des Serpents, qui jadis étendait ses chasses dans tout le pays compris entre les deux bras du haut Missouri. Une nation voisine, les indiens Pieds-Noirs, leur disputa ce territoire giboyeux. Ils soutinrent longtemps la lutte avec des succès divers. Mais les Pieds-Noirs qui commerçaient avec la compagnie de la baie de Hudson, en reçurent des fusils, et les Serpents essayèrent en vain d'en obtenir des Espagnols du Mexique avec lesquels ils étaient en relation. Dès lors, la résistance leur devint impossible. Ils durent abandonner leur pays; et, se cachant dans les gorges les plus âpres des montagnes Rocheuses, ils devinrent une race timide et abâtardie par le malheur. Ceux d'entre eux qui n'ont plus de chevaux vivent misérables et solitaires, dans des retraites inaccessibles, comme des sortes de gnomes, se nourrissant des poissons qu'ils prennent dans les torrents, et de quelques racines qu'ils arrachent à cette terre désolée; ce qui leur a fait donner, par mépris, le nom injurieux de mangeurs de racines. Ceux qui ont gardé quelques chevaux s'appellent Shochonys, et vivent encore en troupe. Pendant le printemps et l'été, ils passent sur le versant occidental des montagnes Rocheuses pour pêcher le saumon qui remonte le Rio Colorado de la Californie, ou la Colombia de l'ouest. A l'automne, ce poisson disparaissant, ils se joignent aux Têtes-Plates de ces montagnes pour tenter quelques chasses dans les prairies situées à l'est, au pied de la chaîne.

Mais ils n'y descendent qu'avec la continuelle terreur d'y rencontrer les terribles Pieds-Noirs.

La bande qui se trouva sur le passage de M. Hunt était en marche pour une de ces expéditions dangereuses. On peut penser s'ils furent heureux de rencontrer un parti de blancs armés, qui ne leur voulait aucun mal. On se réunit pour chasser, et on se sépara après quelques jours de bonnes relations. M. Hunt continua sa marche, par les sources de la rivière Bighorn, de celle des Pierres jaunes, et du Rio Colorado. Mais, au lieu de se diriger toujours droit à l'ouest, comme c'était sa route, il fut encore souvent contraint de s'écarter au nord et au sud, en quête de gibier; car ce n'était pas chose facile de nourrir une troupe de soixante hommes dans ces solitudes. Enfin, le 14 septembre 1811, un des guides montra à l'horizon, dans l'ouest, trois pics neigés, d'où il annonça que sortait la source de la Colombia. Ces pics, connus aujourd'hui sous le nom des Trois-Tetons, furent salués comme le phare du port, où toutes les peines allaient finir; ils étaient toutefois encore à plus de trente lieues, et la marche, continuée sur ce sol granitique, ne cessait pas d'être horriblement pénible. Mais l'espoir, ranimant tous les courages, fit oublier les misères passées; et, douze jours après, le 26 septembre 1811, la caravane campait au pied de ces pics, sur les bords d'un cours d'eau rapide que les guides reconnurent pour un affluent de la Colombia. Les hardis voyageurs se trouvaient donc enfin sur le versant occidental des montagnes Rocheuses. Cette muraille de granit que l'on avait pu croire infranchissable, était maintenant derrière eux. M. Hunt laissa reposer sa troupe, dans cette situation, pendant cinq jours, puis commença de descendre vers l'autre océan, terme de ses efforts. Nous le suivrons une autre fois dans cette dernière partie de sa courageuse entreprise, et nous dirons quel fut le fruit, quel sera l'avenir de la nouvelle voie qu'il venait d'ouvrir au commerce ainsi qu'à la civilisation.

BIOT et ÉDOUARD BIOT.

nition aussi vague, Théophraste a pu tour à tour être compté parmi ceux qui ont regardé le corail comme une pierre, et parmi ceux qui l'ont regardé comme une plante. Dioscoride est plus explicite. « Le corail, » dit-il, « est un arbrisseau marin, qui, étant tiré de la mer, se durcit aussitôt à l'air. » Pline copie Dioscoride : le corail est un arbrisseau qui se durcit et rougit dès qu'il est retiré de l'eau ; « il suffit même de toucher le corail encore vivant pour le pétrifier. » Ovide avait déjà dit :

« Sic et corallium, quo primum contigit auras

« Tempore, durescit : mollis fuit herba sub undis. »

Toutes ces opinions, ou plutôt toutes ces erreurs des anciens ont été longtemps partagées par les modernes, et il a fallu bien des observations pour les détruire. Peyssonnel trace d'une manière assez nette le progrès de ces observations.

Le chevalier Jean-Baptiste de Nicolai, préposé à la pêche du corail sur les côtes de Tunis, fit plonger exprès, en 1585, un pêcheur à qui il ordonna, dit Peyssonnel, d'arracher le corail, et d'observer s'il était mol ou dur. Cet homme affirma que le corail n'était pas moins dur dans la mer que dehors. Le chevalier de Nicolai ne s'en tint pas là ; il plongea lui-même avant que les filets fussent retirés de la mer, et il s'assura que le corail était aussi dur dans l'eau qu'il l'est après avoir été exposé à l'air¹.

En 1613, Ong de la Poitier, gentilhomme lyonnais, confirma l'observation du chevalier de Nicolai ; celui-ci avait dit, de plus, que lorsqu'on pêche le corail fraîchement (c'est l'expression de Peyssonnel), il rend une liqueur laiteuse. En 1624, Peiresc compare cette liqueur laiteuse au lait du figuier ; et il ajoute cette circonstance remarquable, savoir, que les branches du corail, tirées de la mer, ne sont rouges et polies que lorsqu'on en ôte l'écorce, laquelle est molle et souple à la main².

Tous ces faits curieux sont exacts ; et, rapprochés, ils pouvaient expliquer déjà bien des contradictions des divers auteurs : les uns prenant le

qu'elle est dans l'eau, et sa prompte dessiccation dès qu'elle est à l'air, expliquaient assez et comment le corail pouvait paraître mou sous l'eau, et comment il semblait se pétrifier dès qu'il en sortait.

En 1671, des recherches plus approfondies de Boccone mirent tous ces faits hors de doute : la dureté constante du corail dans l'eau comme à l'air, l'existence de son humeur laiteuse, la mollesse exclusive de son écorce, la prompte dessiccation de cette écorce par l'effet de l'air, etc. « Quant à la question que l'on fait, dit Boccone, savoir si le corail est tendre dans l'eau... Je mis la main et le bras dans la mer pour éprouver s'il était tendre dessous l'eau avant qu'il fût venu à l'air; mais je le trouvai tout à fait dur, excepté à ses extrémités... Ces extrémités, ajoute-t-il, sont gonflées, tendres et rendent une petite quantité d'humeur lactée, semblable en quelque façon au laiteron ou au tithy-male... » Il dit encore : « La croûte ou tartre coralin, lorsqu'il sort fraîchement de la mer est mou, glissant et presque huileux; et je m'imagine que c'est en s'arrêtant à cette superficie qu'on a dit que le corail est mou sous l'eau, mais autrement de là à avoir disséqué, on ne pouvait observer le dessous de la croûte qui est pierre¹. »

Boccone regarde en effet le corail comme une pierre; il ne veut pas que ce soit une plante, et il en donne de très-bonnes raisons. Le corail, dit-il, n'a ni fleurs, ni feuilles, ni graines, ni racines, etc.; il ne croît pas par *intussusception*, mais par addition de parties, par *juxtaposition*, *additione partis ad partem*, etc.; il est donc bien éloigné du genre des plantes, et doit être mis sous le genre des pierres. En dépit de ces raisons (qui du reste ne touchaient qu'à la partie pierreuse, à la partie morte du corail et non à sa partie vivante), la plupart des naturalistes n'en persistèrent pas moins à regarder le corail comme une plante; et cette dernière opinion devint bientôt plus générale encore, grâce à l'autorité imposante de Tournefort². On sait que ce grand botaniste voyait des plantes qui végétaient jusque dans les pierres les plus communes, et l'on se rappelle ce mot si joli de Fontenelle : « Il semble qu'autant qu'il pouvait, il transformait tout en ce qu'il aimait le mieux. »

Enfin, Marsigli ayant publié, vers le commencement du xvii^e siècle³, sa fameuse découverte des *fleurs du corail*, l'opinion de Boccone, qui rangeait le corail parmi les pierres, perdit toute faveur, et le corail dont on connaissait déjà l'écorce, dont on connaissait un *suc laiteux* semblable à

¹ Boccone : *Recherches et observations naturelles touchant le corail, la pierre étoilée, les pierres de figure de coquilles*, etc. — ² Tournefort : *Éléments de Botanique*, 1694. — ³ Son *Histoire physique de la mer* n'est que de 1725; mais la publication de sa découverte est de 1706; témoin sa *Lettre à l'abbé Bignon*, *Lettre* que je cite ici.

celui de plusieurs plantes, et dont on venait de découvrir les *fleurs*, parut une fois encore, et, cette fois-ci du moins, rendu sans retour au règne végétal.

Cette belle découverte des *fleurs du corail* (belle malgré l'erreur de Marsigli (car ces *fleurs de Marsigli* ce sont les animaux, les *orties de Peyssonnel*), cette belle découverte marque dans l'étude du corail une véritable époque. La lettre, datée du 18 octobre 1706, par laquelle Marsigli l'annonce à l'abbé Bignon, président de l'Académie des Sciences, est d'ailleurs remarquable sous tous les rapports. « Je vous envoie, dit Marsigli à l'abbé Bignon, l'histoire de quelques branches de corail qui sont toutes couvertes de fleurs blanches.... Cette découverte fortuite m'a presque fait passer pour un sorcier dans le pays, n'y ayant jamais eu personne, même parmi les pêcheurs, qui ait vu semblable effet de la nature.... »

Voici à quelles circonstances il avait dû cette découverte. « Dans la pensée qu'il était important, dit-il, de conserver une branche de corail dans une humidité suffisante, pour pouvoir observer dans le cabinet et hors de l'agitation tout ce qui appartenait à l'écorce, j'avais eu soin de porter avec moi des vaisseaux de verre que je remplis de la même eau où l'on avait pêché, et où je mis quelques-unes de ces branches.... Le lendemain matin, je trouvai mes branches de corail toutes couvertes de fleurs blanches de la longueur d'une ligne et demie, soutenues d'un calice blanc d'où partaient huit rayons de même couleur, également longs et également distants les uns des autres, lesquels formaient une très-belle étoile, semblable, à la grosseur, à la couleur et à la grandeur près, au girofle. (Nota, dit ici Peyssonnel, ce sont ces fleurs qu'on a reconnu depuis être les *orties*, insectes *corallins*.) »

Marsigli raconte ensuite comment, ayant retiré le corail de l'eau pour

en fit d'abord autant. Instruit de ce qu'avait vu Marsigli et de la manière dont il s'y était pris pour le voir, il fit placer, à mesure qu'on les pêchait, plusieurs branches de corail dans des vases de verre remplis d'eau de la mer. Aussi vit-il les *fleurs de Marsigli*, et les vit-il disparaître dès qu'on les sortait de l'eau, reparaitre dès qu'on les y replongeait; il les vit même *se retirer dès qu'on les touchait*; et, chose presque incroyable, il ne soupçonna pas que ces corps singuliers qui *sortaient, rentraient, qui se retiraient dès qu'on les touchait*, pussent ne pas être des fleurs.

Ces premières observations de Peyssonnel sont en effet de 1723; et en 1724 il envoie une *dissertation* à l'Académie, dans laquelle il soutient encore que le corail est une plante. Enfin, en 1725, se trouvant sur les côtes de Barbarie, chargé des instructions de l'Académie pour l'histoire naturelle, il reprit les observations qu'il avait commencées en Provence, et cette fois-ci la lumière se fit; la prévention fut moins forte que l'évidence. Il vit fleurir de nouveau le corail dans des vases remplis d'eau de la mer, et il reconnut que « ce qu'on croyait être la « fleur de cette prétendue plante n'était, au vrai, qu'un insecte semblable à une petite ortie ou pourpre... Cet insecte, continue-t-il, s'épanouit dans l'eau et se ferme à l'air, ou lorsqu'on verse dans le vase « où il est des liqueurs acides, ou lorsqu'on le touche avec la main, ce « qui est ordinaire à tous les poissons et insectes testacés d'une nature « baveuse et vermiculaire. » Peyssonnel ajoute : « J'avais le plaisir de « voir remuer les pattes ou pieds de cette ortie; et ayant mis le vase « plein d'eau où le corail était, auprès du feu, tous ces petits insectes « s'épanouirent. Je poussai le feu et fis bouillir l'eau, et je les conservai « épanouis hors du corail; ce qui arrive de la même façon que quand on « fait cuire tous les testacés et coquillages tant terrestres que marins. »

Laissons de côté ces expressions confuses de *poisson*, d'*insecte*, d'*ortie*, de *pourpre*, etc., toutes expressions mal déterminées alors, et qui, même pour les zoologistes proprement dits, n'ont reçu une signification précise que beaucoup plus tard; et venons au fait, savoir, à l'animalité des fleurs du corail et de son écorce, et l'on conviendra que ce beau fait ne pouvait guère être démontré d'une manière plus évidente. Mais écoutons encore Peyssonnel. « L'ortie sortie étend, dit-il, ses pieds « (c'est ce que l'on a appelé depuis les bras du polype), et forme ce que « M. Marsigli et moi avons pris pour les pétales de la fleur du corail; « le calice de cette prétendue fleur est le corps même de l'animal avancé « et sorti hors de sa cellule. » Il dit plus loin : « Lorsque je pressais l'écorce avec les ongles, je faisais sortir les intestins et tout le corps de « l'ortie qui, confus et mêlés ensemble, ressemblent au suc épais qui

« sort des glandes sébacées de la peau. » Il remarque enfin que, « l'écorce
 « ou *gîte des orties* (c'est l'expression dont il se sert) est absolument néces-
 « saire à la croissance du corail, et que, dès qu'elle manque, il cesse de
 « croître et d'augmenter, sans changer de nature. »

On savait déjà que la seule partie vivante du corail était son écorce; et c'est même sur ce fait, depuis un assez long temps généralement reçu, que Réaumur avait bâti son système mixte, lequel consistait à regarder le corail en partie comme pierre et en partie comme plante. Cette écorce, la seule *partie végétale* du corail selon Réaumur, est pour Peyssonnel le *gîte des orties ou insectes corallins*. Tout était donc transformé : l'écorce végétale de Réaumur en *gîte des orties*, et les fleurs de *Marsigli* en ces *orties* mêmes.

De retour de Barbarie et riche de ces belles observations, Peyssonnel se hâta de les faire parvenir à l'abbé Bignon à qui il avait ordre de s'adresser pour tout ce qui concernait son voyage. L'abbé Bignon les remit à Réaumur qui répondit à Peyssonnel le 2 juin 1726.

« Je pense, comme vous, que personne ne s'est avisé jusqu'à présent
 « de regarder le corail et les lithophytons comme l'ouvrage d'insectes.
 « On ne peut disputer à cette idée la nouveauté et la singularité; mais
 « je vous avouerai naturellement qu'il ne me paraît guère possible de
 « l'établir dans la généralité que vous voulez lui donner : les lithophytons
 « et les coraux ne me paraîtront jamais pouvoir être construits par des
 « orties ou pourpres, de quelque façon que vous vous y preniez pour
 « les faire travailler. J'ai déjà proposé verbalement une partie des diffi-
 « cultés que j'y trouve à l'Académie, et peut-être les donnerai-je par écrit.
 « Je ne crois pas que, par rapport aux coraux, il y ait un autre système
 « à prendre que celui dont je vous ai parlé autrefois, savoir, que leur
 « écorce seule est plante à proprement parler, et que cette plante dépose
 « une matière pierreuse qui forme la tige nécessaire pour la soutenir :
 « alors je vois toutes les difficultés disparaître sur l'organisation qui

Peyssonnel, nommé, dès 1726, médecin-botaniste pour la Guadeloupe, se rendit immédiatement dans cette île, où d'autres études, et, en particulier, l'étude de la *lèpre*, maladie sur laquelle il a écrit un *Traité* exprès, l'empêchèrent pendant longtemps de revenir à ses premiers travaux.

Quoiqu'il en soit, ni l'extrême réserve de Bernard de Jussieu, ni le ton mêlé d'ironie de Réaumur, ni les objections de ce dernier, rien n'avait pu le décourager ni ébranler sa conviction. Il avait observé longtemps et bien; et il savait que, pour prononcer sur la véritable nature des *corps marins*, il avait du moins un avantage sur les deux grands naturalistes qui viennent d'être cités, c'est qu'il avait étudié ces *corps* dans la mer, lorsqu'ils sont encore dans leur état naturel, dans leur état frais, et non plus ou moins défigurés, plus ou moins mutilés dans toutes leurs parties vivantes, comme les offrent nos cabinets. Il reprit donc enfin ses premières observations sur les *corps* dont il s'agit, et, j'assure, dit-il, avoir toujours trouvé sur tous ces *corps*, les *orties* vivantes, suivant leurs espèces. « Qu'on me le nie, ajoute-il, je conduirai les incrédules sur les lieux et leur démontrerai tout ce que j'avance. »

Là se termine ce qu'il y a de réellement neuf dans la première partie de l'ouvrage de Peyssonnel. Le surplus se compose d'observations, ou plutôt, de dissertations sur la distillation du corail; sur son lait; sur ses différentes espèces; sur les vers qui le piquent et le carient; sur les lieux où on le pêche et sur la manière de le pêcher; sur la manière de le polir et de le travailler; sur le commerce qu'on en fait; sur ses vertus et sur son usage dans la médecine, etc.

L'intérêt recommence avec la seconde partie. J'en ai déjà transcrit le titre tout entier. L'objet de l'auteur est d'y confirmer sa découverte sur le corail par ce qu'il a vu de semblable sur les tuyaux vermiculaires, les *madrépores*, les *lithophytes*, etc.; et d'y prouver « que tous ces corps marins sont produits par des animaux, et qu'ainsi ils doivent être ôtés de la classe des plantes pour être placés dans celle des coquillages. »

Il commence par les *tuyaux vermiculaires*, déjà mis au nombre des animaux par la plupart des naturalistes¹, par Rondelet², par le père Buonanni³, etc. Le chapitre suivant, sur les *madrépores*, a plus d'importance; la découverte de l'animal du *madrépore* est presque, en effet, du même rang que celle de l'animal du corail; elle est d'ailleurs de la même date. Réaumur, dans son Mémoire de 1727, dit : « L'auteur du nou-

¹ Et rangés de nos jours parmi les *annelides* et les *mollusques* des genres *dentales* et *serpules*. — ² *Histoire entière des poissons*, 1558. — ³ *Recreatio mentis et oculi in observatione animalium testaceorum*, 1684.

« nouveau système (car il ne nomme pas Peyssonnel, par ménagement), a
 « aussi observé que ces fleurs qu'on avait découvertes sur le corail, se
 « trouvent dans les madrépores et dans les autres productions pier-
 « reuses, et c'est une observation dont on doit lui savoir gré. Mais,
 « continue Réaumur, au lieu de les prendre pour des fleurs, il les re-
 « garde comme des insectes du genre appelé *orties de mer*¹. »

Peyssonnel avait bien compris tout ce que la découverte de l'animal
 des *madrépores* ajoutait de force à la découverte de l'animal du corail;
 « c'est ici que je place, dit-il, la preuve évidente de mon nouveau sys-
 « tème. » Il dit encore : « Cette nouvelle découverte des *orties* ou pour-
 « pres, qui forment les madrépores, résout toutes les difficultés qui se
 « présentent pour expliquer la nature de ces corps. . . . Il ne sera plus
 « besoin de les observer chacun en particulier pour juger, par une
 « juste conséquence, que tous les autres de même nature doivent être
 « également formés. . . . Par une étude particulière sur chacune de ces
 « productions, continue-t-il, on observera de petites différences dans
 « chaque espèce, qui ne changeront en rien l'ordre ni le mécanisme gé-
 « néral qui régnera toujours le même. »

Les *madrépores*, comme le *corail*, avaient tour à tour été placés parmi
 les pierres et parmi les plantes. C'est en 1725, et sur les côtes de Bar-
 barie, que Peyssonnel reconnut pour la première fois l'animal des *ma-
 drépores*², ou les *fleurs des madrépores*, comme Réaumur voulait que l'on
 s'exprimât encore en 1727. Il observa que « les extrémités ou sommets
 « du madrépore étaient mollasses, tendres et remplis d'une mucosité
 « gluante et transparente. . . . Ces extrémités étaient d'une couleur
 « jaune et avaient cinq à six lignes de diamètre. . . . » Il vit l'animal
 « niché dedans dont le cœur ou centre s'élevait parfois au-dessus de la
 « surface, s'ouvrait, se dilatait comme la prunelle de l'œil. . . . J'avais
 « le plaisir, continue-t-il, de voir remuer toutes les pattes ou pieds, de
 « voir agir le cœur ou centre : en retirant le madrépore de l'eau, je voyais

invinciblement, et par la seule force de l'analogie. Marsigli avait découvert les *fleurs du corail* : « Cette découverte, dit Peyssonnel, me conduisit à celle des *orties corallines*; de là je passai aux *orties des madrépores*, et de celles-ci je vins à la découverte de celles des *millepores*. »

Observant les *millepores*, tantôt dans la mer et tantôt dans des vases pleins d'eau, il reconnut que, comme les *madrépores*, ils étaient enduits d'une viscosité gluante; en ayant ensuite exposé quelques-uns à une chaleur douce, « il vit sortir de chaque petit trou des corps mollasses « qui allongeaient en dehors de petits pieds, blancs aux uns, jaunes aux autres; les pieds remuaient et s'éparpillaient çà et là; ils avaient une « vie sensitive. Dès que je les touchais ou voulais retirer les *millepores* « de l'eau, je voyais tout disparaître; ils rentraient dans leurs trous et « dans leurs cellules. . . . Je cassai ces *millepores*, et je distinguai alors « les petits poissons nichés dans ces cellules, où ils sont adhérents aux « parois; car, en séparant doucement ces pièces rompues, je sentais de « la résistance, je détruisais ces petits poissons, tout devenait confus; « ce qui me persuada qu'ils étaient d'une nature semblable à celle des « *orties* que j'avais observées dans les *madrépores*. . . . Les pieds (dit-il encore) sont à l'entrée du trou. . . . Ce sont ces pieds que je voyais « remuer et sortir, ce qu'ils font pour prendre leur nourriture; ils disparaissent après et se recoquillent dans leur gîte. . . . Comme j'avais « conservé les *madrépores*, je conservai de la même façon les *millepores*; « ils vécurent quelques jours dans l'eau de la mer où je voyais leur « mécanisme et leur jeu; je n'ai pu les conserver hors de leur gîte, « quelque soin que je me sois donné. »

Les *lithophytes*¹, par leur mollesse et leur flexibilité, paraissent, au premier coup d'œil, s'éloigner beaucoup du *corail*, des *madrépores*, des *millepores*; ils n'en sont pas moins le produit d'animaux de la même classe. Peyssonnel constata d'abord que la *croûte tartareuse* qui enveloppe les *lithophytes* est semblable en tout à celle du *corail*. Il reconnut ensuite que les *lithophytes* ont les *mêmes orties* que le *corail*, et que ces *orties* ont le même jeu, la même écorce, les mêmes trous ou pores à cette écorce, etc.; et « s'il n'est pas extraordinaire, dit-il, de voir les *orties* « *corallines* donner une matière pierreuse, il ne l'est pas davantage de voir « les *orties lithophytiques* en donner une d'une nature semblable à celle de la « corne, ou, pour mieux dire, à celle de l'écaille de la tortue (du *Caret*). »

Peyssonnel termine son beau travail par l'examen des *corallines* et des *éponges*. Mais d'abord, pour les *corallines*, il convient lui-même que ses observations sont loin d'avoir une justesse à pouvoir entièrement s'y fier;

¹ Les *lithophytons* de Peyssonnel, ou *gorgones* des zoologistes modernes.

il n'avait pas de microscope; et « les occasions, ajoute-t-il, ne lui ont « pas été aussi favorables que pour les madrépores et le corail. » Et, quant aux *éponges*, il se trompe complètement en prenant, pour l'animal propre de l'*éponge*, de petits *vers*¹, qui ne s'y trouvent qu'accidentellement, et qui, selon lui, en construiraient les loges ou cellules, comme les abeilles construisent les cellules de leurs gâteaux².

Je termine ici cette analyse, dans laquelle je ne me suis attaché qu'aux seules parties originales de l'ouvrage de Peyssonnel. L'ouvrage même gagnerait beaucoup, s'il devait jamais être imprimé, à être purgé de toutes ces dissertations confuses, de toutes ces compilations indigestes, sous lesquelles l'auteur semble avoir pris à tâche d'étouffer les observations les plus neuves et les plus heureuses. Mais ce n'est là qu'un défaut de forme; je ne parle pas non plus de l'extrême négligence et de l'incorrection souvent presque barbare du style. Il y a, quant au fond, un vice beaucoup plus grave; c'est que Peyssonnel s'est arrêté trop tôt dans l'étude des animaux singuliers qu'il a le premier fait connaître aux naturalistes. Il ne donne rien ou presque rien sur leur anatomie; et cet étonnant caractère, qui fait, de ces animaux, des *animaux composés*, lui a échappé presque entièrement. C'était là pourtant, c'était dans cette étrange nature animale que se trouvait la solution des plus graves difficultés qu'on lui opposât.

« Les *lithophytons* et les *coraux*, lui avait écrit Réaumur, ne me paraissent jamais pouvoir être construits par des orties ou pourpres, de quelque façon que vous vous y preniez pour les faire travailler. » Jusque dans la préface du VI^e volume de ses *Mémoires sur les insectes*, publié en 1742, Réaumur revient sur cette difficulté. « La grande difficulté, dit-il, celle sur laquelle j'ai le plus insisté, et qui me paraissait insoluble, c'était d'expliquer comment des insectes pouvaient cons-

¹ Des *Nereus*, lesquels se trouvent dans tous les zoophytes mous. Grant : *Observations*

« truire les corps pierreux sur lesquels on les trouvait; comment de « pareils corps pouvaient résulter de plusieurs de leurs cellules ou co- « quilles réunies; et c'est une difficulté que M. Peyssonnel a laissée dans « son entier, et par rapport à laquelle il était impossible alors d'en- « trevoir aucun dénouement. » Dans son mémoire de 1727, il l'avait reproduite encore. « Enfin, y dit-il, eût-on rendu plus probable ce sys- « tème singulier (c'est toujours ainsi qu'il appelait alors le système de « Peyssonnel), on se verrait forcé à l'abandonner, dès qu'on penserait à « l'impossibilité qu'il y a de faire bâtir, par des insectes, des corps tels que « le corail et les autres corps qui portent le nom de plantes pierreuses. « Aussi ne paraît-il pas que l'auteur ait pu rien imaginer sur cela qui le « satisfasse, ou rien à quoi il croie pouvoir s'en tenir. Quelquefois, « ajoute Réaumur, il semblevouloir que les *madrépores* ne soient que dif- « férentes *coquilles réunies*, quelquefois qu'elles ne soient qu'un seul *coquillage*. »

On voit, par ces derniers mots de Réaumur, combien Peyssonnel touchait de près à l'idée qui, mieux débrouillée, devait répondre à tout, savoir : que ces animaux sont en effet des *animaux composés*, plusieurs animaux qui n'en font qu'un, plusieurs animaux liés par un corps commun. Peyssonnel dit « que ces animaux peuvent naître tellement joints, qu'ils « semblent faire un seul et même corps; » il dit que l'écorce est le *gîte des orties*; il remarque qu'elle est vivante : de tout cela à l'idée expresse, à l'idée nette que ces animaux sont des *animaux composés*, il n'y avait qu'un pas; mais ce pas ne devait pas être fait encore; et même, dans cette branche nouvelle de la science, ce n'était pas le premier qui dût être fait.

En 1740, Trembley découvrit la faculté singulière par laquelle un polype, coupé en deux ou plusieurs morceaux, forme autant de polypes que de morceaux, et la faculté plus singulière encore par laquelle deux polypes, étant tenus rapprochés pendant quelque temps, finissent par se souder et n'en former plus qu'un seul. Il découvrit, en 1741, que, outre cette manière de se multiplier par la section de leurs parties, les polypes en avaient une autre et non moins extraordinaire, celle de se multiplier, comme les plantes, par bourgeons ou par rejetons.

Ces faits étonnants frappèrent tous les esprits, et ramenèrent l'attention sur les découvertes déjà oubliées, ou à peu près, de Peyssonnel. Les *polypes de Trembley* rappelèrent les animaux des *coraux* et des *madrépores*. En 1742, Bernard de Jussieu se rendit sur les côtes de Normandie; il examina plusieurs productions marines¹ prises jusque-là pour

¹ Particulièrement la *main de mer*. Son mémoire a pour titre : *De quelques productions marines qui ont été mises au nombre des plantes, et qui sont l'ouvrage d'une sorte d'insectes de mer*. Mém. de l'Acad. des Sciences, 1742.

des plantes, et confirma les observations de Peyssonnel. Guettard se rendit sur les côtes du Bas-Poitou¹. Plus on étudiait de productions marines, plus on sentait le mérite des idées de Peyssonnel. On eut bientôt le bel ouvrage d'Ellis sur les *corallines*². Réaumur fit, de son côté, une observation curieuse. Il vit que les *polypes d'eau douce à panache*, pendant qu'ils sont jeunes, et encore très-jeunes, se multiplient par rejetons comme les polypes de Trembley; mais avec cette différence qui explique clairement, dit Réaumur, la formation de ces polypiers qui ressemblent à des plantes, savoir, que le tuyau du polype nouveau-né reste toujours greffé en quelque sorte sur le tuyau de celui qui lui a donné naissance. « C'est ainsi, continue-t-il, que nous avons vu se former des files de tuyaux de polypes, greffés les uns sur les autres, que nous n'eussions pas hésité à prendre pour des plantes, si nous ne les eussions pas suivis dans le progrès de leur accroissement, et s'il ne nous eût pas été permis de nous assurer qu'ils n'étaient qu'un assemblage singulier de cellules construites les unes après les autres, et habitées par de très-petits animaux³. »

Cependant ce n'était pas là encore toute la vérité. On ne tenait pas encore ce grand fait, cette *animalité composée*, cette étrange nature d'animaux : *distincts*, puisqu'ils peuvent être impunément séparés les uns des autres; et *ne faisant qu'un*, puisque ce que l'un d'eux mange profite à tous les autres et au corps commun. On ne tenait pas surtout ce singulier mode de multiplication duquel résulte la *composition*, l'*agrégation* même de ces animaux. Dans les *polypes simples*, chaque nouveau rejeton, chaque nouveau polype se détache, à mesure qu'il se développe, du premier polype. Dans les polypes des *coraux*, des *madrépores*, des *millepores*, des *lithophytes*, etc., chaque rejeton, chaque jeune polype reste attaché à celui qui l'a produit, et celui-ci à une autre dont il est également venu, et tous entre eux, sans se séparer jamais.

Dès lors toutes les difficultés ont été levées. L'*agrégation* de ces ani-

particulière selon laquelle se fait la génération, le *bourgeonnement*, la *gemmiparité* dans chaque espèce de polype, a donné la raison de toutes les formes diverses des dépouilles solides, des *arbres*, des *plantes marines*, comme on a dit pendant si longtemps¹.

Et l'on ne s'est pas arrêté là; des observations d'abord incomplètes de Gærtner; puis des observations plus complètes de Cavolini, de Péron, de M. Lesueur, de M. Desmarests; enfin, les observations admirables de M. Savigny ont appris que cette *animalité composée* se retrouvait jusque dans des animaux beaucoup plus élevés dans l'échelle que ne le sont les *polypes*, et qui, comme M. Cuvier l'a montré, par exemple, pour les *ascidies composées* de M. Savigny, pouvaient être revendiqués par la classe des *mollusques*.

Telle est cette suite d'observations et de découvertes qui, commençant à Peyssonnel et se continuant jusqu'à nos jours, a fait, de l'étude des *productions marines*, une branche nouvelle de la science. Il paraît, au reste, que Peyssonnel avait, pour l'étude de ces *productions*, le goût le plus vif. Il s'y était comme dévoué dès sa jeunesse; on sait qu'il avait voulu établir un prix, lequel aurait été distribué, chaque année, par l'Académie de Marseille, à l'auteur de la meilleure dissertation sur un point de *l'histoire naturelle de la mer*. L'Académie refusa ce prix, se fondant sur ce que, constituée, comme elle l'était, *Académie des Belles-lettres*, elle manquait de juges compétents pour prononcer sur un point de science. Mais ce n'était là qu'une pétition de principe; car ce que demandait Peyssonnel, c'était précisément qu'elle devînt aussi *Académie des sciences*, et qu'elle s'adjoignît des juges compétents.

Il combattit la décision de l'Académie dans une *lettre* imprimée, adressée à Buffon et à Daubenton. Dans cette *lettre*, il parle avec grâce de ses propres travaux : « Tout homme, dit-il, les aurait pu faire comme moi;

¹ Reste la difficulté qui concerne le *lait du corail*. Peyssonnel prend ce prétendu *lait* pour le *sang* de l'animal. Donati s'exprime ainsi : « Si on regarde au microscope le polype contracté et caché, il ressemble à une goutte de lait; et tous les pêcheurs du corail, même les plus exacts, croient que c'est effectivement le *lait du corail*, d'autant plus qu'en comprimant l'écorce, on fait sortir le polype, qui conserve toujours l'apparence du lait. C'est pourquoi je pense que le lait du corail, observé premièrement par l'exact André Césalpin, n'est rien que ces polypes. » *Essai sur l'histoire naturelle de la mer Adriatique*. Cependant, M. Milne-Edwards, qui a soumis l'anatomie de ces animaux à un examen plus détaillé, ne pense pas qu'il en soit ainsi. Suivant lui, l'apparence *lactée* des liquides qui s'écoulent, quand on presse le corail, tient uniquement aux nombreux *ovules* qui s'échappent alors et se mêlent à ces liquides; car, outre leur *génération gemmipare*, ces polypes en ont, comme on sait, une autre, laquelle se fait par des *ovules*, et explique leur dispersion.

« il n'a fallu qu'observer, regarder avec attention, refaire les observations, « s'assurer de la vérité par un travail assidu; d'ailleurs les pêcheurs, les « matelots m'aidaient extrêmement; ils observaient aussi bien que moi; « bien des petits riens qui m'échappaient étaient remarqués par eux; ils « me disaient : voyez telle ou telle chose, et, sur leur dire, je faisais « des attentions, je notais, je vérifiais. »

Ajoutons que, à l'époque où Peyssonnel écrivait ces lignes, en 1756, il voyait enfin, après vingt ans de contradiction, ses découvertes adoptées par tous les naturalistes. Réaumur n'avait pas attendu si longtemps pour lui rendre justice, et pour la lui rendre complète. Dès 1742, il s'exprimait ainsi : « L'attention que M. Peyssonnel avait apportée à faire « ses observations aurait dû me convaincre plus tôt que ces fleurs, que « M. le comte de Marsigli avait accordées aux différentes productions « dont nous venons de parler, étaient réellement de petits animaux¹. »

Peyssonnel a laissé une *relation* de son voyage en Barbarie, laquelle est restée inédite, ainsi que l'ouvrage curieux qui fait l'objet de cet article.

Il s'appelait *Jean-André*, et non *Jean-Antoine*, comme le dit la *Biographie universelle*, qui ne lui accorde qu'une simple note.

Il avait réuni, en 1756, dans un petit volume in-12 : 1° la traduction de l'article des *Transactions philosophiques* sur l'ouvrage dont il vient d'être question; 2° Son projet pour l'établissement d'un prix relatif à l'*histoire naturelle de la mer*; 3° Sa lettre à Buffon et à Daubenton; et 4° quelques observations sur les courants de la mer, faites en différents endroits².

FLOURENS.

¹ Préface du tome VI^e des *Mémoires sur les insectes*. — ² Voici le titre même de

n'a point encore été remise à l'Imprimerie royale. Dès que l'auteur aura fourni la copie, l'impression sera reprise avec activité. Nous pensons que cette notice complètera le volume; car la seconde partie, qui est entièrement composée et dont il ne reste que quelques feuilles à tirer, comprend 55 feuilles ou près de 450 pages, qui, jointes à 150 pages de la 1^{re} partie, donnent déjà un total de 600 pages. Je dois profiter de cette occasion pour inviter les membres de l'Académie, qui se proposeraient de présenter à la commission quelques notices pour la 1^{re} ou la 2^e partie du tome XIV, à se mettre en mesure, en sorte que l'impression de ce tome puisse commencer aussitôt que celle du tome XIII sera terminée. La commission n'a en ce moment aucuns matériaux pour le XIV^e tome: les longs délais qu'a éprouvés l'impression du tome XIII ont pu faire perdre de vue ce genre de travail; il y a lieu d'espérer que cet inconvénient ne se renouvellera plus, et pour cela il est à souhaiter que la commission n'admette dorénavant aucune notice dont la rédaction ne soit complètement achevée. Si l'on s'était conformé à cette mesure, l'impression du tome XIII n'eût point été si longtemps suspendue par l'imperfection du travail de M. Rémusat, dont il s'était contenté de soumettre le commencement à l'examen de la commission, et qui est resté longtemps incomplet par le décès prématuré de l'auteur.

Je passe à l'Histoire littéraire de France. Dans le cours des six derniers mois de 1837, l'impression du tome XIX de ce recueil a été portée de la p. 576 à la p. 792. La 1^{re} partie de ce volume contient, ainsi que je l'ai dit dans le précédent rapport, des notices plus ou moins longues sur 117 auteurs qui ont écrit en latin ou en prose française, et qui sont morts dans les années 1256 à 1285. La 2^e partie, qui s'étend jusqu'à la page 620, fait connaître 89 troubadours qui vivaient à la même époque, et entre lesquels on distingue Sordel, Bertrand d'Alamanon, Boniface de Castellane, Blacasset, etc., etc.

L'histoire des Trouvères du XII^e siècle, continuée dans la 3^e partie, a déjà atteint la page 792. Plusieurs des articles qui la doivent étendre au delà de la page 830, ont été lus à la commission et livrés à l'impression. Parmi les notices déjà imprimées, on remarque celles qui concernent Denis Pyrame, Pierre Du Rier, etc., et divers auteurs de romans chevaleresques versifiés.

La commission s'est occupée de la rédaction des tables qui devront être placées au commencement et à la fin de ce tome XIX; elles seront livrées à l'impression aussitôt que sera terminé le corps du volume, auquel il ne manque plus qu'environ une centaine de pages.

Le tome XX commencera à l'année 1286 et finira avec le XIII^e siècle: 40 articles destinés à ce volume, et parmi lesquels se trouvent tous ceux qui appartiennent à

de consulter l'Académie sur la composition du type comme sur celle des légendes, arrête lui-même ce qui concerne les types, d'où il résulte qu'il est quelquefois impossible de faire concorder, comme il serait à désirer, les deux parties qui concourent à l'expression de la pensée que ces monuments doivent transmettre à la postérité. La médaille du musée de Versailles en offre un exemple remarquable, attendu que dans la composition du type on n'a point ménagé un espace pour l'inscription principale, et qu'il ne pourra être mis de légende qu'à l'exergue.

Depuis que la commission des *Antiquités nationales* a fait son rapport au mois de juillet dernier, peu d'ouvrages lui ont été renvoyés par l'Académie; l'époque n'est pas loin où, sans doute, divers travaux seront adressés pour le concours de 1838, et où la commission devra s'occuper de leur examen et de préparer les éléments du jugement du concours de la présente année.

Nous croyons qu'il serait à souhaiter que le rapport fût un peu plus explicite sur les ouvrages qui, sans avoir obtenu une des médailles, ont cependant paru dignes de l'attention de l'Académie. Ce serait un encouragement puissant donné aux auteurs, et on prévendrait ainsi quelques réclamations qui ne sont pas toujours sans fondement.

Je ne terminerai point ce rapport sans rendre compte à l'Académie des travaux dont je suis spécialement chargé. La 2^e livraison du tome XIII des mémoires de l'Académie, a été suivie avec beaucoup d'activité; le mémoire de M. Raoul-Rochette lu en 1837, et qui, par une disposition spéciale de l'Académie a dû trouver place dans ce volume, le complétera entièrement: il ne peut pas tarder beaucoup à être terminé, et j'aurai alors à m'occuper de la 1^{re} partie du tome XII, consacrée à l'histoire de l'Académie.

Plusieurs mémoires lus en 1832 et 1833, qui devaient entrer dans la livraison composée des tomes XII et XIII et qui sont entre mes mains, ne pourront trouver place que dans les livraisons suivantes.

La table des dix premiers volumes du recueil de l'Académie a été entièrement achevée avant la fin de 1837; je viens de la faire mettre sous presse, et j'espère que l'impression pourra en être achevée, sinon en 1838, du moins dans les premiers mois de 1839.

Je rappellerai encore à l'Académie la proposition que je lui ai faite dans mon dernier rapport, et qui est relative à la publication de la table des six derniers volumes de l'ancien recueil de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. L'Académie voudra bien se rappeler que cette table a été rédigée aux frais de MM. de Bure, éditeurs de ces six volumes, et qu'il s'agirait d'en racheter d'eux le manuscrit et de le dispo-

meilleurs modèles que ceux qu'il exhume et auxquels il prodigue les qualifications de *Richesses littéraires que nous ont laissées nos aïeux*; de *Trésors des XII^e et XIII^e siècles, enfantés par le génie de nos pères*. Recueillir ces matériaux de notre histoire littéraire est un travail fort utile; et personne ne s'y livre plus honorablement que M. Jubinal. Mais en admirant ces grossiers essais de la versification française, on ne contribuerait pas au maintien du bon goût, ni aux progrès des nouveaux talents.

Caligula, tragédie en cinq actes et en vers, avec un prologue, par M. Alexandre Dumas, représentée sur le théâtre français, le 26 décembre 1837. Paris, imprimerie de Dondey-Dupré, librairie de Marchant, 1838; 176 pages in-8° à longues lignes, et avec une préface. Pr. 5 fr.; — 40 pages in-8° à deux colonnes, et sans préface Pr. 2 fr. 50 c.

Histoire de France sous Napoléon (deuxième époque), depuis la paix de Tilsitt, en 1807, jusqu'en 1812; par M. Bignon (pair de France), membre de l'Institut. Tome septième. Paris, imprim. et libr. de Firmin Didot; Leipsig, chez Brockhaus et Avenarius, 1838; in-8°, xvi et 455 pages. Les pages préliminaires contiennent une lettre fort instructive sur la contrefaçon étrangère. Le corps du volume correspond aux deux années 1807 et 1808. Il se lit, ainsi que les précédents, avec un très-vif intérêt; mais les faits qu'il retrace sont encore trop près de nous, pour être discutés dans le *Journal des Savants*.

Histoire des sultans Mamlouks de l'Égypte, écrite en arabe par Taki-Eddin-Ahmed-Makrisi, traduite en français, et accompagnée de notes philologiques, historiques, géographiques, par M. Quatremère. Tome I^{er}. Paris, printed for the oriental translation fund of Great-Britain and Ireland: sold by A. J. Valpy; and Benj. Duprat (Paris), 1837; in-4°, iv, xvii et 252 pages. La préface consiste en une savante notice sur la vie et les écrits de Makrisi, mort l'an 845 de l'hégire, 1441 de notre ère. Nous appellerons l'attention de nos lecteurs sur ce nouveau produit de l'érudition profonde et de la saine critique de M. Quatremère.

Nous nous proposons aussi de rendre compte de l'*Exposé de la religion des Druzes*. Paris, Imprimerie royale, librairie de Potelet et de la veuve Dondey-Dupré: décembre 1838; 2 vol. in-8°, viii, dxvii, 234 et 709 pages. C'est la dernière grande publication de M. Silvestre de Sacy. Il se proposait de réunir, dans un troisième volume, divers documents relatifs à la croyance actuelle des Druzes; mais les deux volumes qu'il a publiés renferment l'ouvrage complet; et à la fin de l'Avertissement, il « remercie la providence, qui lui a permis de terminer ce travail, à un âge où l'on peut à peine compter sur le lendemain. »

JOURNAL DES SAVANTS.

MARS 1838.

Zur Gemmenkunde; antike geschnittene Steine vom Grabmahl der Heiligen Elisabeth in der nach ihr genannten Kirche zu Marburg in Kur-Hessen; archäologische Abhandlung, von Fr. Creuzer, etc. Pag. 1-212, avec cinq planches gravées. Leipzig, 1834; in-8°.

SECOND ARTICLE.

Je reprends, sans autre préambule, l'examen du livre de M. Creuzer, au point où je l'ai laissé à la fin de mon dernier article.

N° 11. Il a fallu toute la sagacité de notre auteur, avec une bonne vue, telle que celle dont il est doué, et avec l'aide d'une excellente loupe, pour découvrir ce qui est gravé sur cette pierre, et pour être en état d'en donner l'explication. Ce qui s'y distingue au premier coup d'œil est un *astre à six rayons*, placé au-dessus d'un objet à *trois pointes*; puis, dans la partie supérieure de la pierre, des lettres liées entre elles d'une manière irrégulière et bizarre, dont M. Creuzer est parvenu à former le mot ΕΥΠΛΟΙΑ. Fondé sur cette inscription, qui renferme un souhait d'*heureuse navigation*, il a pu reconnaître, dans l'*objet à trois pointes*, l'espèce d'instrument dont on armait la partie antérieure des vaisseaux, et que les Grecs nommaient ἔμβολοι ou ἔμβολα, les Latins, *rostra*; manière abrégée d'indiquer le *vaisseau entier*, qui est conforme aux habitudes de l'art antique; et, ces deux points établis, la présence de l'*astre de Vénus*, de cette *Vénus*, surnommée ΕΥΠΛΟΙΑ, telle qu'était précisément la *Vénus de Gnide*, dont nous possédons, suivant toute appa-

où ce type, expression d'une *navigation favorable*, acquiert ainsi la signification la plus sensible. Une dernière observation, que je prendrai la liberté de soumettre à M. Creuzer, concerne le *grand astre* qui formait, suivant le témoignage de Strabon¹, le sceau public des *Locriens Ozoles*. M. Creuzer semble croire que la raison de ce type était dans la position géographique que cette tribu des Locriens occupait au couchant des autres branches de la même nation. Cependant, il est de fait que *l'astre* en question figure sur la monnaie des *Opantiens*, aussi bien que sur celle des *Ozoles*; ce qui prouve que la présence de cet *astre* se rapportait à un autre motif, qu'elle se liait à un ordre d'idées plus général. De plus, nous savons que le même *astre* formait le type de la monnaie d'autres peuples grecs, tels que les habitants de l'île de *Corcyre*, et ceux d'*Itanos* en *Crète*, pour lesquels il n'est pas possible non plus d'admettre l'interprétation proposée du type en question. Mais c'est là un point que j'ai eu occasion de traiter dans un *Mémoire sur quelques monumens en rapport avec les idées astrologiques*, mémoire qui sera publié prochainement; en sorte que je ne crois pas devoir insister davantage sur cette question.

N° 12. Figure d'*Homme barbu*, assis et tourné à droite, en s'appuyant du bras gauche sur un *sceptre*, et tenant de la main droite un objet figuré comme un *rouleau*. C'est une de ces pierres, d'un travail de décadence qui accuse, comme je l'ai déjà remarqué, l'époque du m^e siècle, et qui doit appartenir à une école alexandrine du dernier âge. Entre les diverses hypothèses que propose successivement M. Creuzer, pour l'explication de ce personnage, celles d'un *Héros*, de *Mercure* et de *Jupiter*, il aurait pu comprendre, peut-être avec plus de raison, celle d'un *poète déifié*, sujet de quelques médailles grecques, représenté absolument de la même manière qu'on le voit ici, c'est à savoir, comme un *homme assis*, tenant un *sceptre* de la main gauche, et un *rouleau* de la droite. Mais, sans m'arrêter à cette idée, et sans combattre les deux premières suppositions de M. Creuzer, qui ne me semblent pas heureuses, je me borne à dire que la pierre qui nous occupe offre, suivant toute apparence, une de ces figures de *Jupiter assis*, avec le *sceptre* et le *foudre*, qui se reproduisaient si fréquemment à cette dernière période de l'antiquité, toujours d'après le même modèle, et seulement avec ces variantes de travail qui tenaient au plus ou moins d'habileté de l'artiste.

N° 13. Un *Renard*, armé d'un *fouet*, guidant un *petit char* traîné par un *Coq*. C'est une de ces images allégoriques, dans le genre grotesque, assez communes sur les pierres gravées, où l'on doit certainement voir, avec

¹ Strabon. ix, p. 638; cf. Spanheim. *ad Callimach. Hymn. in Del.* v. 303.

M. Creuzer, l'expression de cette pensée : *La Ruse aux prises avec la Vigilance*. De pareilles images, rendues par la présence des mêmes animaux symboliques, le *renard* et le *coq*, se sont produites de nos jours sur des vases peints, un desquels, du musée de Berlin, provenant de la collection de M. Dorow, où deux *Éphèbes* portant, l'un un *renard*, l'autre un *coq*, assistent à une scène *gymnastique*, a été cité par notre auteur, et ingénieusement expliqué d'après ce motif.

N° 14. Figure de *Femme casquée, vêtue et ailée*, la main droite appuyée sur un *gouvernail*, et portant dans la gauche une *corne d'abondance*. La femme représentée sur cette pierre offre l'apparence d'une figure de *Minerve*, avec les ailes qui conviennent à un être d'ordre allégorique, tel que la *Victoire*, et avec le *gouvernail* et la *corne d'abondance*, qui sont les attributs ordinaires de la *Fortune* et de l'*Abondance*. C'est donc, d'après tous ces caractères, une de ces figures *panthées*, dont l'art des siècles de décadence fit un si fréquent usage, et dont la composition offrait un phénomène tout contraire à celui qui avait signalé la première période de la civilisation antique, c'est à savoir l'accumulation des symboles et des attributs de plusieurs divinités sur une même figure, pour exprimer à l'aide d'un seul signe toute une série de formules hiératiques; tandis qu'à cette autre époque de la société païenne, l'art, procédant d'une manière toute différente, s'était plu à diviser et pour ainsi dire à décomposer la divinité, pour tirer de chacune de ses qualités morales ou de ses attributions particulières, le motif et le type d'une individualité distincte. Il y a, en effet, comme le remarque très-bien M. Creuzer, dans la figure qui nous occupe, quelque chose de *Pallas*, de *Niké*, de *Pronoea* et de *Tyché*, ou, pour me servir de dénominations latines correspondantes, quelque chose de *Minerve*, de la *Victoire*, de la *Providence* et de la *Fortune*; et, à cette occasion, notre auteur ne manque pas d'indiquer les principaux monuments de l'art antique, venus jusqu'à nous, qui appartiennent à ces différentes divinités. Mais,

moins ainsi que M. Creuzer s'est rendu compte de la représentation de cette pierre, d'après deux empreintes qui ne lui ont pas paru satisfaisantes; mais en observant que, la pierre même étant restée attachée au tombeau de sainte Élisabeth, il est possible de rectifier, sur le monument, la description, et conséquemment aussi l'explication qu'il en donne. Dans cet état de choses, il ne me conviendrait pas, à moi qui n'ai même pas la ressource de consulter les empreintes, et qui n'ai sous les yeux que la gravure publiée par M. Creuzer, d'exposer des doutes qui se trouveraient dépourvus de fondement. Toutefois, je ne puis m'empêcher de dire que cette gravure ne me représente pas le *flambeau* que M. Creuzer a cru voir sur l'empreinte¹; sans compter que cette manière de porter le *flambeau* sur l'épaule ne me paraît pas conforme à l'usage des *Lampadéphories*, tel du moins que nous le connaissons par les monuments figurés qui nous en restent, médailles, pierres gravées, et vases peints. Mais, du reste, le travail de notre auteur, en ce qui concerne la célébration même des *Lampadéphories*, est tel qu'on pouvait l'attendre de son érudition et de sa critique. Parmi les monuments qu'il cite à ce sujet, il rappelle avec raison la belle pâte antique, publiée par M. Brøndsted, qui la possède², où le nom ΛΑΜΠΑΔΙΑΣ, mal à propos rapporté au graveur et au sujet, me paraît, comme à M. Letronne, appartenir au propriétaire même de la pierre, avec cette circonstance que l'image d'un *Homme portant un flambeau*, avait été choisie à dessein pour faire allusion au nom ΛΑΜΠΑΔΙΑΣ, lequel nom, pour en faire en passant la remarque, me paraît de forme ionienne, plutôt encore qu'attique. A l'appui de cette idée, je citerai un exemple qui aurait pu déterminer la conviction de M. Creuzer, s'il se fût présenté à sa mémoire, et qui se rapporte précisément au même sujet des *Lampadéphories* : c'est la médaille de *Tarente*, où la figure d'un *Homme courant à cheval avec un flambeau allumé*, est accompagnée de l'inscription ΔΑΙΜΑΧΟΣ³, type où le nom du magistrat *Daimachos* se trouve certainement en rapport avec cette image d'une *course aux flambeaux*. Quant à la manière dont M. Creuzer explique le digamma F sur la pierre qui nous occupe, en y voyant, soit la lettre initiale d'un nom propre, comme on en a des

¹ M. Feuerbach a remarqué que ce *flambeau* était mal dessiné dans la gravure, et qu'on pouvait le prendre pour une aile rendue avec maladresse; *Kunstblatt*, 1836, n° 64, p. 268. Il y a donc là quelque chose qui laisse encore prise à l'incertitude. Du reste, la conjecture de ce critique, qui serait disposé à voir ici *Phosphoros*, ne me paraît pas heureuse; car cette manière de porter le *flambeau* sur l'épaule ne convient ni à *Lucifer*, ni à *Hesperus*. — ² *Voyages et Recherches dans la Grèce*, II, pl. xxii, p. 289-91. — ³ Voyez ma *Lettre à M. le duc de Laynes*, p. 33, 3), où j'avais cité cette médaille, pour en expliquer le type d'après cette donnée.

sur un *trophée*; et c'est ainsi qu'on la voit, entre autres monuments que je pourrais citer, sur les tétradrachmes de Lysimaque, qui nous en offrent le type le plus célèbre aussi bien que le plus accompli. Au contraire, la *Minerve Promachos* se représentait toujours *deboat*, dans une *action véhémence*, telle qu'on la voit, par exemple, sur les monnaies de Thessalie, et sur celles de plusieurs rois d'Épire et de Macédoine, entre autres, Pyrrhus, Démétrius I^{er} et Antigone Gonatas. Or ces deux images de *Pallas* diffèrent radicalement par le motif aussi bien que par la composition du type; et c'est seulement avec la première que la figure de notre pierre gravée pourrait offrir quelque analogie. J'ajoute que la *Minerve Nicéphore* des médailles de Lysimaque est évidemment la figure qui a servi de modèle pour la composition des figures de la *déesse Rome* personnifiée, comme nous la connaissons par tant de monuments de l'art antique, c'est à savoir, vêtue dans le costume d'Amazone, avec le *casque* en tête, *assise* sur un *trophée*, et tenant de la main droite une *Victoire*, et dans la gauche une *lance* ou une *épée*. C'est aussi là, si je ne me trompe, la représentation que nous offre la pierre gravée publiée par M. Creuzer. Le *costume*, qui paraît *amazonien*, ainsi que les *brodequins* que je crois voir aux jambes de cette figure, sont effectivement deux des éléments essentiels du type en question. L'objet indécis que la figure porte à la main droite doit être un de ces petits simulacres de la *Victoire*, que la rouille du temps a rendu méconnaissable, ou qui se trouve mal exprimé dans l'empreinte ou dans la gravure. En tout cas, l'hypothèse d'une *déesse Rome*¹ me paraît être celle qui s'accorde le mieux avec le travail de notre pierre et avec les principaux éléments de sa composition; et cette idée, qui m'était venue au premier abord, m'inspire d'autant plus de confiance, que c'est aussi celle qui s'est présentée à l'esprit de M. Feuerbach.

N° 17. Je me borne à indiquer le sujet de cette pierre, qui offre deux petits crustacés de mer, l'un desquels paraît être du genre des *crevettes*, telles qu'on les voit représentées sur des médailles antiques, notamment sur celles de *Tarente* et de *Corinthe*, y compris les colonies de cette dernière ville. Notre auteur renvoie sur ce point aux savantes recherches de Spanheim et à l'important ouvrage qu'a publié récemment, sous le titre de *Täxer*, M. de Koehler, le célèbre antiquaire de Saint-Petersbourg; et j'ajoute qu'il s'en faut bien que l'on ait encore épuisé

¹ Le type de la figure de *Rome*, telle que nous la connaissons par les médailles des familles romaines Cæcilia, Publicia, Postumia et Vibia, la représente *assise* sur un *amas d'armes*, s'appuyant d'une main sur la *haste*, et tenant de l'autre main le *parazonium*.

auquel elles se rapportaient. La plus usuelle de ces applications dut être, à mon avis, celle qui se fondait sur la relation astrologique de *Mars* et du *scorpion*, et qui rendit cet animal symbolique propre à servir d'*amulette* ou de *cachet* aux gens de guerre, surtout dans la dernière période de l'antiquité romaine. C'est aussi là l'opinion de M. Creuzer, mais non pas sans qu'il ait eu soin de rappeler que cette idée appartenait aussi aux temps antiques de la Grèce, puisque, sur des vases peints d'ancienne fabrique, le *scorpion*, symbole de *Mars*, figure, en guise d'*emblème*, sur les boucliers de héros grecs, tels qu'*Achille* et *Dionède*. J'adopte donc ici, sur tous les points, les idées exposées par notre auteur, et je ne me trouve en dissentiment avec lui que sur un seul article, en ce qui concerne l'explication du *scorpion*, qui sert d'*emblème* au bouclier représenté dans le plan inférieur du célèbre camée de Vienne. M. Creuzer voit ici, d'accord avec feu M. Passow, qui avait composé, sur ce symbole, une dissertation particulière¹, une allusion au *jour natal* de Tibère, le 16 novembre; et sa principale raison, c'est que la présence du *capricorne* s'y rapporte au *jour de naissance* d'Auguste. Mais je persiste à croire, comme j'ai déjà eu l'occasion de le montrer ailleurs², que la vraie explication de ce signe doit se trouver dans un ordre d'idées plus général; c'est à savoir, que le *scorpion* figure ici, comme sur les enseignes des Romains³, comme sur les bas-reliefs relatifs à la fable de *Rhèa Sylvia*, où il est associé à la *balance*, qui exprimait l'*horoscope de Rome*⁴, qu'il figure, dis-je, en qualité de *symbole de Mars*, et non pas seulement à titre de signe généthliaque de Tibère. J'aurais encore plus d'une observation à faire au sujet de l'idée qu'énonce notre auteur, dans une de ses notes⁵, sur les *scarabées*, dont on sait que la caste des guerriers, dans l'antique Égypte, se servait en guise d'*amulettes*, et qu'on suppose avoir pu être employés aussi comme *monnaies*. Il semble, d'après la manière dont il s'exprime, que M. Creuzer approuve cette opinion, exposée en dernier lieu par feu M. Stieglitz⁶; mais, sans entrer ici dans une discussion qui me mènerait beaucoup trop loin, je me borne à dire que l'hypothèse qui tend à considérer les *scarabées* égyptiens, comme des *monnaies*, est sujette à de nombreuses et graves difficultés,

¹ Fr. Passovii de *Scorpio in Gemma Augustea conjecturæ*, Vratislav. 1833. — ² Voyez mes *Monuments inédits*, *Achilléide*, p. 34, 3). — ³ Zoëga, *Bassirilievi di Roma*, t. I, tav. xvi. — ⁴ Winckelmann, *Monum. ined.* n° 110. — ⁵ P. 176, 152). — ⁶ M. Creuzer cite deux articles du *Kunstblatt*, 1833, n° 18 et 19, où sont exposées, à ce sujet, les idées de feu M. Stieglitz. Notre auteur, à l'époque où il publiait son livre (1834), n'avait pu prendre encore connaissance des *Beyträge zur Geschichte der Ausbildung der Baukunst* (Leipzig, 1834), où le même savant a reproduit son opinion avec plus de développements, *Beilage C*, t. I, p. 165-174.

composition qui nous occupe, interprétée de cette manière; mais personne ne sera tenté de reprocher à M. Creuzer de ne s'y être pas arrêté d'abord, et de ne s'y être pas renfermé exclusivement, d'après l'abondance des vues et la nouveauté des rapprochements archéologiques qu'il a répandus dans toute cette partie de son travail.

N° 23. *Hercule, nu, debout, de face, la main droite appuyée sur sa massue, tenant de la main gauche la dépouille de lion.* C'est ici une des nombreuses répétitions qui durent exister dans l'antiquité d'un type que nous trouvons reproduit par centaines sur des médailles grecques impériales, avec très-peu de variantes de détail; ce qui fait présumer la grande célébrité de ce type, tel que nous le connaissons d'ailleurs par une des *Ἐκφράσεις* de Libanius¹: *Ἡρακλῆς ἰσθῶς ἐν τῇ λιοῦτῇ*. Aussi, M. Creuzer, qui s'est arrêté à cette explication en se fondant sur ce rapprochement, aurait-il pu s'épargner le doute qu'il exprime d'abord, c'est à savoir, si cette figure ne représentait pas plutôt *Esculape*. Il est certain, en effet, que la manière dont *Hercule* s'appuie sur la *massue* qu'il tient de la main droite diffère radicalement du type adopté pour les figures d'*Esculape*, et consacré par tant de monuments de l'art. La première de ces attitudes, donnée ici à *Hercule*, répond à celle que je trouve ainsi indiquée sur une belle inscription attique récemment découverte²: *Τὸν ἄνδρα τὸν ἐπὶ τῆς βασιλείας ἰσθιηκότα*; la seconde, appropriée aux figures d'*Esculape*, est celle qui nous est signalée en ces termes dans un passage de Pausanias³: *σκήπτρῳ ὑπὸ τῇ ἀριστερᾷ μασχάλῃν ἰρεῖδόμενος*, et qui se trouve décrite d'une manière équivalente par Libanius, à l'endroit cité plus haut⁴: *Ὑπὸ μάλης τὸ ῥόπαλον ἐνιδρυμένον εἰς γῆν*. L'une et l'autre de ces attitudes significatives répondaient certainement, dans les traditions imitatives de la Grèce, à un ordre d'idées différent, à un motif parfaitement distinct; bien qu'il eût été fait application de la première de ces attitudes à *Hercule* lui-même, comme nous le voyons dans l'*Hercule Farnèse*, mais sans que la réciprocité ait eu lieu pour *Esculape*, du moins à ma connaissance. Et il suffirait de cette observation, à défaut de toute autre raison, pour prouver que la figure représentée sur notre pierre est bien réellement celle d'*Hercule*, et qu'elle ne peut être celle d'*Esculape*.

¹ Sur ces *Ἐκφράσεις*, qui sont au nombre de trente-trois, dans l'édition de Reiske, t. IV, p. 1046-1096, et 1111-1121, voyez Petersen, *Commentationum de Libanio*, Partic. II^a, Hauniæ, 1827, p. 3, sqq. — ² Cette inscription a été publiée dans le *Kunstblatt* de 1836, par M. Ross; voyez le n° 39, p. 166, lignes 18-19. — ³ Pausan. x, 30, 1. Voyez mes *Monuments inédits*, *Odysséide*, p. 252, où j'ai établi, par plusieurs exemples, l'intention et l'emploi de cette attitude significative. — ⁴ Liban. *Ἐκφρ.* xi, t. IV, p. 1067, Reisk. ex emendat. Petersen. l. l. p. 17.

stèle un grand vase ; plus loin, une *seconde stèle*, réduite à l'apparence d'une simple ligne par l'effet de la perspective. Cette description, dans laquelle je me suis attaché à suivre le texte de M. Creuzer, tout en cherchant à rendre un compte fidèle de la gravure qui l'accompagne, semble propre à justifier l'interprétation qu'il en propose. Notre auteur voit ici un *Héros accomplissant le devoir funèbre* appelé chez les Grecs κτερίσμα ; et tous les détails de cette représentation, y compris le lieu de la scène, qu'il regarde comme un *champ de mort*, lui paraissent se rapporter à une intention funéraire. Je suis aussi de cet avis, en ce qui concerne le motif général de la scène ; mais l'assentiment que je donne aux idées de M. Creuzer n'est pas non plus sans quelques restrictions, et je dois d'autant moins me faire scrupule de dire à ce sujet ma pensée tout entière, que la représentation qui nous occupe est devenue le sujet d'une controverse entre un habile critique, M. Schorn, qui avait proposé une explication différente, et M. Feuerbach, qui s'est fait sur tous les points le défenseur de l'opinion de M. Creuzer. M. Schorn a cru voir sur notre pierre un *Potier*, avec le *tour* en main, travaillant à former un *vase*, à peu près dans la situation indiquée par l'auteur de l'Iliade¹, et qui s'était d'abord présentée à l'esprit de M. Creuzer lui-même :

Ὡς ὅτε τις τροχὸν ἄρμανον ἐν παλάμῃσιν
ἔξέμανος κερμαὺς περιήσσει, αἰκνέησιν.

Mais contre cette explication, que M. Feuerbach a combattue par des raisons qui lui sont propres, il suffisait de faire valoir un argument dont il n'a pas fait usage ; c'est que le prétendu *Potier est entièrement nu* : ce qui constitue un trait du costume héroïque, et ce qui ne peut véritablement convenir qu'à un *Héros*. L'idée que c'est ici un *Héros*, tenant entre ses mains une *urne cinéraire* et accomplissant un *devoir funèbre*, est donc en effet la seule qui s'accorde avec tous les éléments de cette représentation. Mais, d'un autre côté, M. Creuzer s'est trompé en voyant une *seconde stèle*, réduite à la proportion la plus exiguë par l'effet de la perspective, dans l'objet qui se dresse derrière le *grand vase*, et qui a la forme d'une tige. Sans m'arrêter à la notion générale de la perspective, que notre auteur discute savamment dans une de ses *notes*², mais qui n'est point ici en question, je me borne à dire qu'il me paraît certain, comme à M. Schorn, que cette idée de perspective, appliquée à la prétendue *stèle* érigée sur un plan éloigné, est tout à fait contraire aux usages de l'art antique, et tout à fait sans exemple sur les monuments³ ; et

¹ *Iliad.* XVIII, 600. — ² Pag. 187, 193). — ³ Voyez, dans le *Kunstblatt*, 1836, n° 66, p. 275, *), l'observation de M. Schorn, à laquelle je souscris complètement

ces personifications d'*Athéné-Pronoea*, ou *Minerva-Providentia*, si communes sur les monuments du dernier âge de l'antiquité, et qui ne se recommandent le plus souvent, comme dans ce cas-ci, par aucun mérite particulier de composition, de style ou de travail. Il n'en est pas de même de la pierre qui suit, sous le n° 31 : c'est une gemme d'un travail exquis, d'une gravure excellente, représentant une *tête d'Apollon laurée*, au devant de laquelle, dans le champ, est une *branche d'olivier*, derrière un *cygne*, avec cette autre particularité, qui n'a pu être découverte qu'avec l'aide de la loupe, que dans les boucles de la chevelure qui descendent sur la nuque sont gravées les lettres ΠΑΙΑ(N), qui expriment l'acclamation Παιά. Au mérite de cette représentation rare et curieuse se joint encore ici, comme je l'ai déjà dit, celui du travail de la pierre; et, pour que rien ne manque à la double satisfaction qu'un pareil monument doit causer à l'antiquaire, l'explication qu'il a fournie à notre auteur est devenue entre ses mains toute une dissertation riche de faits et d'observations, et un morceau de critique archéologique du premier ordre. Le mythe d'*Apollon-Pæan*, à la fois terrible et salulaire, destructeur et sauveur, est exposé par M. Creuzer avec une abondance et en même temps une netteté de vues admirables, et l'application qu'il en fait au culte d'un Apollon Cyrénéen, à cause du *cygne* qui se rapporte directement au mythe de Cyrène, et de la *branche d'olivier*, qui peut faire allusion à Aristée, fils mythologique d'Apollon et de Cyrène, est aussi plausible qu'elle est docte et ingénieuse; de plus, elle tend à faire considérer notre pierre comme un monument de l'art cyrénéen, renommé dans l'antiquité par ses travaux de glyptique : ce qui est encore un résultat neuf et important pour l'histoire de l'art.

Après cet hommage rendu au mérite du travail de M. Creuzer, il me sera permis d'y signaler quelques légères imperfections. Au sujet des lettres ΠΑΙΑ gravées dans une *boucle de cheveux*, le savant auteur eût pu s'autoriser d'un exemple analogue que fournit une rare médaille de *Marseille*, ayant pour type une *tête d'Éphébe*, dont la mèche de cheveux, qui descend sur la joue, est formée des lettres MA. J'avais reconnu le premier cette particularité sur la médaille en question, qui était encore inédite, et j'avais eu occasion de la citer précisément à ce sujet, dans mon *Mémoire sur la Numismatique Tarentine*, lu déjà depuis plusieurs années dans une séance de notre Académie et destiné à son recueil; mais, depuis, la même médaille, avec quelques variétés nouvelles, a été publiée par M. le marquis de la Goy¹, et si j'ai perdu

¹ *Description de quelques médailles inédites de Marseille*, n° 16, 17, 18, p. 13; Aix, 1834; in-4°.

« maintenant est grande parmi les esprits..... c'est le désir des richesses
 « dont nous sommes tous malades par excès, c'est l'amour des plaisirs
 « qui, à bien parler, nous jette dans la servitude, et, pour mieux dire,
 « nous traîne dans le précipice où tous nos talents sont comme en-
 « gloutis. Il n'y a pas de passion plus basse que l'avarice, il n'y a pas
 « de vice plus infâme que la volupté. Je ne vois donc pas comment
 « ceux qui font si grand cas des richesses, et qui s'en font comme une
 « espèce de divinité, pourraient être atteints de cette maladie, sans re-
 « cevoir en même temps avec elle tous les maux dont elle est naturelle-
 « ment accompagnée..... Sitôt donc qu'un homme, oubliant le soin de
 « la vertu, n'a plus d'admiration que pour les choses frivoles et péris-
 « sables..... il ne saurait plus lever les yeux pour regarder au-dessus de
 « soi, ni rien dire qui passe le commun; il se fait en peu de temps une
 « corruption générale dans toute son âme; tout ce qu'il avait de noble
 « et de grand se flétrit et se sèche de soi-même, et n'attire plus que le
 « mépris¹. » Cet auteur n'était pas seulement un homme de talent,
 c'était aussi un homme de cœur.

On rend service en répandant de pareils ouvrages. Par cette publi-
 cation, ainsi que par la réimpression du livre de Varron *de Lingua latina*,
 le libraire Maze inaugure dignement l'estimable entreprise qu'il a
 conçue de donner une bibliothèque choisie d'auteurs grecs et latins
 en petit format, aux étudiants et aux amateurs qui ne peuvent pas
 toujours se procurer les éditions plus coûteuses². Je le félicite d'avoir
 eu pour premier collaborateur M. Egger, jeune professeur d'un savoir
 qui pourrait le faire compter parmi les émérites, une des brillantes
 espérances de notre Université, et qui promet au monde savant un
 philologue distingué. Il serait facile de faire l'éloge de son édition; des
 avis lui seront plus utiles; j'aime mieux lui indiquer ce qu'il m'a paru
 laisser encore à désirer.

A qui destine-t-il son livre? Aux jeunes gens qui veulent s'instruire
 plutôt qu'aux hommes profondément instruits³. Alors le secours d'une
 traduction est souvent nécessaire. Pourquoi ne pas joindre au texte
 l'excellente version latine de Morus, en y corrigeant toutefois quelques
 fautes légères, que M. Weiske n'a pas remarquées dans sa révision⁴,
 et dont je noterai ici deux seulement, l'une parce qu'elle fournit un
 parallèle avantageux pour Boileau, la seconde parce qu'elle touche à
 la grande question sur l'auteur et sur la date de l'ouvrage? C'est au der-

¹ Trad. de Boileau. — ² *Editio quæ multorum usui et nummis esset accommodata*. Préf. de l'éditeur. — ³ *Studiosis tironibus*. Ibid. — ⁴ *Pro versione Pearcii illam Mori adscivimus, et quidem nonnullis in locis, sicut ipse voluerat, correctam*. Weisk. præf. p. xxviii.

*ceteros et quibus de causis extollas. Tibi summum rerum judicium dii dedere; nobis obsequii gloria relicta est*¹. Qui aurait songé à ces comparaisons des états républicains et des états despotiques, dans le siècle d'Aurélien ? Tout le monde était si bien esclave qu'on n'y pensait pas. Il faut que la liberté ne soit pas abattue depuis trop longtemps pour qu'on se plaigne de l'esclavage.

Revenons au manque de traduction latine, dont nous avons fait un reproche à M. Egger. Il nous répondra qu'il n'entrait point dans le plan de sa collection de grossir ainsi les volumes. C'est un tort, à ne considérer que l'objet qu'on s'est proposé en la donnant. Il faudrait du moins, pour suppléer à la traduction, un lexique plus détaillé. On a pris l'index de M. Weiske, et M. Egger l'a enrichi d'un certain nombre d'articles, mais sans le rendre complet et suffisant. L'éditeur allemand avait eu soin d'avertir que son index n'était point rédigé pour les écoliers, mais pour les doctes; qu'il offrait moins un secours à l'inexpérience des premiers, qu'un moyen de faciliter aux seconds leurs recherches et leurs réminiscences². Aussi s'est-il dispensé fort souvent d'ajouter la traduction latine au mot grec. Il sera bon, dans la prochaine réimpression, qui aura lieu sans doute, de remplir ces lacunes, et en même temps de ne point se contenter d'inscrire dans ce vocabulaire les mots remarquables par des significations diverses, ou par une acception singulière. Une révision plus attentive en fera disparaître quelques inadvertances échappées à un premier travail. Ainsi, au mot *adjectivum*, les lecteurs rencontrent l'indication d'un exemple d'adjectif allié grammaticalement au génitif du nom avec lequel il s'accorde logiquement : *τῆς Ἀσίας ὄλη*, § 4, 2. Mais s'ils vont chercher la phrase au chapitre iv, n° 2 du texte, ils trouvent *τὴν Ἀσίαν ὄλην*, comme dans le texte de l'édition de M. Weiske. On n'a pas remarqué, en reproduisant ici l'index de l'éditeur allemand, qu'il renvoyait ailleurs qu'à son texte, par ce signe : *add. 4, 2*. En effet, la variante *τῆς Ἀσίας ὄλην*, qui lui était fournie par M. Amati, ne put être insérée que dans les *addenda*, avec d'autres notes qui ne lui parvinrent qu'après que son livre était imprimé. Il y a encore, dans un autre endroit, un désaccord pareil entre le texte et l'index. Celui-ci présente l'expression *αἰτία μίζων* avec cette interprétation allemande : *eine wichtigere Entscheidungsgrund*, tandis que le texte, dans le passage indiqué, porte *ἀρετὰς*, leçon de Gab. Pétra et de Lefèvre, qu'on a préférée à la leçon *αἰτίας* adoptée par M. Weiske.

¹ *Annal.* vi, 8. — ² *Me non subsidium illud parasse tironibus (nam his omnino talis liber non est accommodatus); sed potius viris doctis, etc. Præfat. p. xxxiv.*

ces paroles de Tacite : *Plurimi auctores consentiunt . . . regem Bocchorim, àdito Hammonis oraculo . . . id genus hominum . . . alias in terras avehere jussam. Sic . . . ceteris per lacrymas torpentibus, Mosen, unum exsulum, monuisse nequam Deorum hominumve opem expectarent, utrinque deserti, sed sibi, ut duci cœlesti, crederent*¹, etc. N'est-ce pas le même vague de notions superficielles, inexactes ? Le ton, le langage de l'auteur grec, ne font-ils pas remonter la date de la composition vers le temps des premiers Césars, contre l'opinion de ceux qui l'abaissent de deux siècles ?

Il est temps de rendre justice au mérite du nouvel éditeur, et de compter ce qui lui est dû, comme nous avons compté un peu sévèrement peut-être ce qu'on pouvait lui redemander encore. D'abord, en adoptant le texte de M. Weiske, il a revu les épreuves sans perdre un moment de l'œil le manuscrit 2036 de la Bibliothèque royale, le meilleur de tous ceux qu'on possède à présent, et son édition offre ainsi une recension nouvelle et soignée de cette précieuse copie, qui lui a fourni plusieurs corrections. Shoell a très-bien dit² que M. Weiske avait fait plutôt une collection de très-bons matériaux pour les éditeurs à venir, qu'une édition achevée. M. Egger, sans avoir atteint tout à fait le but, s'en est du moins rapproché en profitant des notes de Bast, de MM. Weiske père et fils, et de la lettre de M. Finck à M. Walz, éditeur des rhéteurs grecs. Il se félicite avec raison d'avoir corrigé le texte en plusieurs endroits. Les lecteurs lui sauront gré d'avoir indiqué précisément, par livres et par chapitres, le lieu des citations qui se rencontrent dans le cours de l'ouvrage. La notice sur *Ælius Denys*, ou *Denys le Jeune*, auteur présumé du livre, selon quelques-uns, sera jugée moins nécessaire, mais non pas sans intérêt, et elle prouvera les études approfondies du jeune philologue. Son savoir se fait encore mieux apprécier, parce qu'il y a profit plus immédiat pour le lecteur, dans les notes modestement appelées *notulæ*, qu'il ajoute à la fin, soit pour éclaircir le texte, soit pour indiquer les rapprochements qu'on peut faire, tant avec les anciens qu'avec les modernes. Les huit fragments qu'on est accoutumé de joindre au *Traité du sublime*, sans qu'on puisse les attribuer au même auteur, et un nouveau fragment tiré du Manuscrit de Florence, et inédit jusqu'ici, sont commentés de la même manière. Quoique le nouveau fragment n'ait pas fait partie du traité, mais qu'il offre seulement une série de propositions extraites par quelque grammairien des écrits du rhéteur philosophe (*ἐκ τῶν Λογικῶν ῥητορικῶν*), désormais il n'y aura plus d'édition complète sans cette addition.

¹ *Hist.* v, 3. Voyez aussi Strabon, xvi, 2, trad. franç. t. V, p. 233. — ² *Hist. de la littér. gr.* à l'article de Longin.

Telles sont les garanties de succès avec lesquelles se produit l'édition de M. Egger ; tel est le nouveau titre qu'il vient d'acquérir à l'estime des partisans de la littérature classique et aux encouragements de ceux qui doivent protéger les jeunes savants, dans l'intérêt de la science ; *proventus fructu felix, spe felicior.*

NAUDET.

La vie et le temps de Guillaume III, roi d'Angleterre, et stathouder de Hollande¹, par Arthur Trévör.

« Vous connaissez, dit quelque part Labruyère, un homme pâle et livide, qui n'a pas sur soi dix onces de chair, et qu'on croirait jeter à terre du moindre souffle. Il fait néanmoins plus de bruit que quatre autres, et met tout en combustion. Il vient de pêcher en eau trouble une île tout entière..... Il était né sujet, et il ne l'est plus ; au contraire, il est maître. Il lui a suffi pour cela de prendre son père et sa mère par les épaules, et de les rejeter hors de la maison. »

Dans cette caricature tracée par Labruyère et dans les violentes déclamations d'Arnauld contre le nouvel Absalon, le nouvel Hérode, on est bien obligé de reconnaître un des plus grands hommes d'état de l'Europe moderne, et celui d'entre eux peut-être dont l'ambition a eu l'influence la plus salutaire pour le progrès de la civilisation et de la liberté, Guillaume III.

Il y a longtemps sans doute qu'on est désabusé sur son compte des exagérations injurieuses que la haine nationale et la flatterie de cour, tout à la fois, dictaient aux meilleurs esprits du siècle de Louis XIV. Mais la vie, le caractère de Guillaume, l'histoire de son élévation sur-

C'est même un souvenir curieux dans l'histoire de ces deux princes que leur animosité ait daté de si loin, et que ce soit l'orphelin dépourvu auquel Louis XIV rendait enfin, en 1665, sa principauté démantelée, qui soit devenu, plus tard, le rival du grand roi et le chef d'une coalition contre lui.

Les États de Hollande n'avaient pas d'abord paru plus favorables que Louis XIV au fils de leur dernier stathouder et de la princesse Marie, fille aînée de Charles I^{er}. Le parti démocratique, pour écarter d'autant plus l'idée de tout privilège de succession au stathoudérat, fit supprimer la dotation attachée à la personne de chaque stathouder pour passer à ses enfants; et le jeune Guillaume fut ainsi privé de cette portion de l'héritage paternel. Cependant le soin même de son éducation occupa les États; et il fut placé, par une de leurs décisions, sous la tutelle de sa mère, de sa grand'mère et de l'électeur de Brandebourg. Sa mère mourut jeune; mais sa grand'mère du côté paternel, Emilia de Solme, femme d'une vertu sévère, réunissant au goût de l'étude l'activité de l'esprit politique, et singulièrement versée dans la connaissance du droit public et des intérêts de l'Europe, se trouvait la personne le mieux choisie peut-être pour cultiver les talents et exciter l'ambition d'un jeune prince déchu. A cette école, Guillaume se forma de bonne heure; et, dès l'âge de dix-sept ans, son instruction étendue, la gravité de son caractère, la fermeté et la précision de ses paroles étaient admises sans flatterie; car il n'avait pas de cour.

A cette époque, l'esprit de liberté toujours inquiet de la puissance du stathoudérat la limitait de nouveau. Une loi des États interdisait la réunion de cette dignité à celle de capitaine général; et la Hollande, par zèle de liberté, mettait la division et la faiblesse dans son gouvernement. Il est remarquable, au reste, que, malgré le soin qu'on avait

Guillaume se vît, à vingt-six ans, le libérateur de son pays, rétabli par le vœu de ses concitoyens dans la dignité de stathoudérat, et devenu le gendre d'un roi d'Angleterre qui n'avait pas de fils. Un autre grand rôle lui était réservé, soit qu'il le prît par conscience ou par ambition : c'était celui de protecteur du protestantisme en Europe.

Louis XIV, entraîné par ses scrupules et par les conseils despotiques de Louvois, venait d'entreprendre la conversion forcée des protestants français. Ceux du Languedoc, en particulier, fort persécutés par les rigueurs de l'intendant Basville, se réfugièrent en assez grand nombre sur le territoire libre de la petite principauté d'Orange. Louis XIV fit avancer des troupes, et somma les magistrats d'Orange de renvoyer les fugitifs. Ils obéirent; mais Guillaume se plaignit publiquement de cette violence, comme d'une première infraction à la paix de Nimègue. La révocation de l'édit de Nantes, la persécution des Vaudois lui fournirent bientôt de nouveaux griefs. Ces violences de Louis XIV n'avaient précédé que d'un an la mort de Charles II, et l'avènement de son fanatique successeur, dont elles semblaient exciter le zèle. Jacques II régna sous la protection de Louis XIV. Dans toute l'Europe on dut alors se faire cette question : Le puissant roi de France, qui a réuni à ses états la Franche-Comté et l'Alsace, qui a deux fois envahi la Hollande, qui domine en Italie, qui tient l'Espagne sous son alliance, ne veut-il pas rétablir partout l'unité religieuse pour arriver à l'unité politique? Les entreprises de Jacques II, si suspectes aux Anglais, dont elles blessaient le culte et la liberté, devenaient donc plus odieuses par leur coïncidence avec les actes récents de Louis XIV; et le prince qui protestait contre ces actes, et qui, dans sa faible puissance, avait déjà lutté contre les armes de Louis XIV, devait paraître le futur défenseur de la liberté d'une moitié de l'Europe.

La situation était changée, en effet. Le protestantisme, après avoir été d'abord agresseur, et avoir porté de si grands coups aux puissances

En face des édits et des conquêtes de Louis XIV, Guillaume parut le champion de la liberté civile et religieuse ; et de là les efforts de zèle qu'il trouva dans tous les dissidents, et l'appui passionné que les républicains de Hollande donnèrent à son agrandissement.

Le nouvel historien a faiblement indiqué ces causes. Il s'attache surtout à montrer que Guillaume n'avait formé d'avance aucun projet sur la couronne d'Angleterre ; qu'il était le plus fidèle ami de son beau-père Jacques II, et eût voulu ne jamais le remplacer. Il en donne surtout pour preuve la magnificence de l'ambassade que le stathouder et les États de Hollande envoyèrent à l'avènement de Jacques II. Nous doutons que cette preuve paraisse concluante au lecteur. Le peu de faveur que le prince d'Orange témoigna pour le duc de Montmouth et le secours immédiat qu'il envoya pour étouffer cette rébellion ne prouvent pas non plus, comme le suppose M. Trévot, que ce prince fût, pour son compte, étranger à tout dessein ultérieur sur la couronne d'Angleterre, mais plutôt qu'il la voulait pour lui, et la défendait contre tout autre.

La profonde sagacité et la longue vue de Guillaume lui montraient l'enchaînement fatal de fautes et de violences où fut entraîné Jacques II ; et, sans hâter les événements, il se tenait prêt à profiter de tout, donnant protection aux persécutés, courage aux mécontents, espérance aux ambitieux, et, dans un calme impassible, montrant à l'Angleterre le successeur désigné du roi qui la troublait.

C'est ainsi qu'après les cruautés de Jefferies et de Kirkes, après l'emprisonnement des évêques anglicans et les dernières et irréparables fautes de Jacques II, quand tout fut mûr enfin, Guillaume descendit avec 14,000 hommes sur les côtes de l'Angleterre, qui se donnait légalement à lui.

Cette portion du récit est curieuse dans M. Trévot. Il indique les plus petits ressorts des grands événements ; mais il manque de force, et par conséquent de véritable fidélité historique, pour peindre ces événements mêmes. En racontant l'arrivée du prince d'Orange à Torbay, après une tempête qui avait battu sa flotte toute la nuit, et qui la jeta précisément sur le lieu le plus favorable de la côte, il rappelle deux vers de Claudien :

O nîmîum dîlecte Deo, cui militat æther
Et conjurati veniunt ad classica venti.

Mais le débarquement du prince, sa marche sans combats, les transports du peuple, le trouble de la cour, l'incertitude des uns, la trahi-

son empressée des autres, la solitude où tombe bientôt le malheureux roi, abandonné même par sa fille, rien de tout cela n'est décrit autrement que par l'indication du fait et de la date. Le génie même de Guillaume, cette modération si hautaine, ou plutôt cette patience magnanime avec laquelle il attend la couronne qu'il est venu chercher, et, sûr de sa force comme du besoin qu'on a de lui, laisse se consommer sous ses yeux toutes les lenteurs légales qui préparent son pouvoir; rien de tout cela n'est mis en relief dans le récit de l'historien. On lit avec lui des extraits de pièces officielles; mais on n'a pas sous les yeux l'image vive et complète des événements.

Nous porterons le même jugement de la partie de l'ouvrage qui comprend le règne de Guillaume. Les discours de ce prince sont textuellement rapportés; les négociations, les traités, nettement exposés. Mais tout ce qui peut peindre les hommes et les mettre en action manque à ce récit. L'histoire des sectes et des partis qui jouèrent un si grand rôle sous Guillaume, et furent maîtrisés par sa main puissante, entraine dans le plan de l'auteur. Les caractères de tant d'hommes d'état célèbres, depuis Sunderland jusqu'à Marlborough, devaient se retrouver dans ses récits. Il n'est pas jusqu'à la controverse politique de ces temps orageux qui n'ait pu être à propos rappelée par l'historien. De Foë, l'immortel auteur de Robinson et le zélé défenseur de Guillaume, méritait un souvenir; et ses nombreux écrits polémiques auraient fourni des traits expressifs sur l'esprit et les passions du temps. M. Arthur Trevor n'entre dans aucun de ces détails, quoiqu'il ait annoncé le tableau du siècle. Il fait, avec sagesse et méthode, l'annuaire historique du règne de Guillaume: il n'est pas le peintre d'une époque mémorable, et d'un grand homme. Ajoutons que dans son récit, habituellement impartial, il a gardé contre Louis XIV un préjugé de haine dont l'expression est parfois déclamatoire.

Astoria, or an Enterprise beyond the Rocky mountains, etc. — Astoria, ou récit d'une entreprise au delà des montagnes Rocheuses, par Washington Irving, auteur du Sketch book, de l'Alhambra, etc.; 1836. Réimprimé à Paris, par Baudry, en un vol. in-8° de 336 pages.

DERNIER ARTICLE.

Dans notre précédent article, nous avons suivi cette troupe hardie de blancs, commerçants et chasseurs, qui, partant des derniers établissements de l'Union, dans le bas Missouri, avait entrepris de traverser le continent d'Amérique dans toute sa largeur, pour aller rejoindre, sur les bords de l'Océan occidental, la nouvelle colonie d'Astoria. Nous les avons accompagnés au milieu des hordes sauvages, dans les périls et les fatigues du désert; nous les avons vus enfin, à force d'énergie et de courage, surmonter cette barrière de montagnes granitiques, prolongement des Andes, qui s'étend du sud au nord dans toute la longueur de l'Amérique, comme un contre-fort entre les deux océans. Le faible ruisseau sur les bords duquel ils étaient campés descendait maintenant vers l'Océan de l'ouest; il les conduisit bientôt à une grande rivière, mais tumultueuse et rapide, appelée *Mad-River*, qui était une des principales branches de la Colombia. La caravane salua cette vue avec enthousiasme. Il ne fallait plus que construire des canots, pour s'abandonner au courant de ces eaux favorables; toutes les fatigues semblaient finies. Mais le chef, M. Hunt, avait trop de prudence pour se livrer à une si dangereuse sécurité. En effet, cette rivière, qui s'offrait à eux, pouvait être plus bas coupée de rapides qui rendraient la navigation impraticable; en s'y confiant, il fallait abandonner les chevaux, qui, dans ces solitudes désertées par les animaux comme par l'homme aux approches de l'hiver, auraient fourni une ressource, peut-être indispensable, contre la faim. De si graves motifs ne purent toutefois dominer l'entraînement de l'espérance, et l'on se mit à construire des canots. Mais, par bonheur, deux Indiens Serpents, étant survenus, détournèrent les blancs par leurs signes, de tenter cette entreprise impossible; et ils conduisirent la troupe vers un autre point plus favorable, où un des agents de la compagnie du Missouri avait déjà antérieurement établi un poste que l'on trouva abandonné. Les huttes faites de troncs d'arbres, qu'avaient dressées les premiers occupants, furent, pour la caravane fatiguée, des palais où elle se reposa délicieusement, au bord d'un cours d'eau, large et tran-

de John, désespéré, fit feu de sa carabine, tua un des sauvages, et tomba percé de leurs traits. John vit bien qu'il allait payer le prix du sang, et subir la mort la plus cruelle. Il entendait quelque peu le langage des Pieds-Noirs, et comprit qu'ils délibéraient sur le genre de tourment qu'il allait souffrir. Enfin le chef, plus raffiné dans sa vengeance, lui demanda s'il était bon coureur. Le malheureux devina le but de cette question : il comprit que sa vie allait être l'enjeu de la course; et, quoique remarquable par son agilité entre ses compagnons de chasse, il eut assez de présence d'esprit pour assurer qu'il savait mal courir. Ce stratagème lui obtint quelque avance : le chef le mena dans la prairie, à quatre cents pas de la troupe des sauvages, et le laissa fuir. Un hurlement terrible lui apprit aussitôt que la horde entière était sur ses traces. Colter vola plutôt qu'il ne courut, tirant quelque espérance de sa vélocité, qui l'étonnait lui-même; mais il avait six milles de prairie à courir avant de gagner le Missouri, et les plantes épineuses lui déchiraient les pieds. Pourtant, à moitié du trajet, le bruit des poursuivants lui sembla s'affaiblir, et il se hasarda de tourner la tête. Le corps de la horde était loin derrière; mais un seul guerrier, armé d'une lance, le suivait à cent pas. Colter redoubla d'efforts, au point que le sang lui sortait de la bouche, mais vainement; il sentit bientôt son ennemi à deux pas. Alors désespéré, il s'arrêta, et lui fit face. Le sauvage étonné s'arrêta aussi, et, brandissant son arme, la lui lança. Mais le coup faillit; l'arme frappa la terre, se rompit, et Colter saisissant le fer en tua son ennemi, puis reprit la fuite. La horde arrivée en cet endroit, et y trouvant un des siens massacré, recommença sa poursuite avec des cris horribles. Cependant Colter avait pu joindre un bois de cotonniers qui bordait le fleuve; il le traversa, se jeta à la nage, et gagna ainsi, sans être vu, une île voisine, où un immense amas d'arbres accumulés formait un radeau naturel de plusieurs pieds d'épaisseur. Il plongea dessous, et trouva enfin un endroit où il put sortir la tête de l'eau sous les branchages qui le recouvraient. A peine respirant, il entendit les sauvages arrivés au radeau, et le cherchant partout de leurs yeux perçants. Ils s'efforcèrent longtemps de le découvrir, et le malheureux tremblait qu'ils ne missent le feu à son asile; mais par bonheur l'idée ne leur en vint pas, et sur le soir ils l'abandonnèrent, convaincus qu'il avait péri. Toutefois le prudent chasseur ne quitta sa cache que bien avant dans la nuit, lorsqu'aucun bruit ne se fit plus entendre. Il plongea alors sous le radeau pour sortir, nagea longtemps, et vint aborder à une grande distance sur la rive opposée. Mais il était nu, épuisé de faim et de fatigue; ce ne fut qu'avec peine qu'il put rejoindre

rochers à pic; et qu'au delà, pendant quarante milles, ce n'était qu'une suite d'écueils, de tourbillons et de cascades infranchissables. Il fallait donc laisser là les barques, et essayer d'avancer à pied, emportant seulement les bagages et les vivres indispensables; car le poste où les chevaux avaient été abandonnés était à trois cent quarante milles en arrière. Quel parti prendre, et comment sortir de ces solitudes sans guides et sans vivres! Ce fut le sujet d'une sombre délibération.

L'unique ressource parut être de se diviser en plusieurs partis, pour ne pas s'affamer mutuellement. Il ne restait plus que cinq jours de vivres, on se les partagea; les bagages qu'on ne pouvait porter furent enfouis dans des caches, puis chaque troupe alla tenter le sort. Ce qu'il y eut de souffrances à supporter peut à peine se croire. Quelques misérables restes de poissons secs, quelques chevaux achetés difficilement, ou dérobés aux peuplades sauvages dispersées de loin en loin dans ces solitudes, furent les seuls aliments qu'on put se procurer; on mangea jusqu'aux peaux des castors tués précédemment. Après une marche à pied de plus de sept cents milles, un des associés s'arrêta de faiblesse, et resta en arrière avec deux hommes. Enfin, le reste de la troupe, rallié avec M. Hunt, gagna un cantonnement d'Indiens Serpents qui les avertirent de ne plus suivre le cours trop sinueux de la rivière, et leur fournirent des guides pour couper droit à travers les montagnes. M. Hunt prit donc cette nouvelle direction, le 24 décembre, avec trente-deux blancs, trois Indiens et cinq chevaux. Chose à peine croyable! la femme de l'interprète engagé à Saint-Louis était du voyage, et en avait supporté toutes les misères. Ayant déjà avec elle deux enfants, que souvent elle portait, elle accoucha d'un troisième sur la route, s'arrêta quelques instants, puis, sans se plaindre, rejoignit la troupe, portant sur son dos son nouvel enfant. La marche était pourtant horriblement pénible, dans le cœur de l'hiver, à travers de hautes montagnes hérissées de roches, coupées de ravines, au milieu de la neige où l'on enfonçait souvent jusqu'à la ceinture. Enfin, après treize jours d'une pareille route, ayant gravi un dernier sommet, le soleil reparut, le temps s'adoucit, et à leurs pieds, dans des vallées profondes, ils découvrirent de nombreux troupeaux de daims. Bientôt ils virent des traces de chevaux en grand nombre. Tout annonçait qu'ils étaient entrés dans un climat plus favorable, et cet espoir ne fut pas déçu. Le 6 janvier 1812 ils arrivèrent à un camp d'Indiens appartenant à la tribu des Sciatogas, où ils trouvèrent la fin de leurs peines. Ces Indiens vivaient sous des tentes couvertes de nattes, et s'habillaient de peaux comme les tribus du Missouri. Ils avaient des chevaux en abondance; mais la chasse, jointe à

marchande et faire respecter leur pavillon. Ils doivent donc regretter vivement la perte d'Astoria, si bien placée sur la côte occidentale d'Amérique. En outre, le mouvement continu des émigrants vers l'ouest les rapproche des montagnes Rocheuses. Le hardi pionnier voit d'un œil impatient cette barrière posée entre lui et l'Océan, qu'il considère comme sa limite naturelle. Dans cet état de choses, le traité provisoire entre l'Angleterre et les États-Unis expire, comme nous l'avons dit, cette année même; et, si l'Angleterre eût été tranquille dans ses possessions américaines, on peut croire que le désir de conserver la paix eût fait encore reporter à quelques années la question des limites. Mais dans ce moment l'insurrection du Canada vient d'éclater; et, si les troubles ont quelque durée dans cette colonie, l'Angleterre se trouvera gênée pour soutenir par la force ses prétentions sur les districts de la Colombie. Tout porte donc à croire que les Américains se montreront plus exigeants dans la rédaction du nouveau traité. De là peut naître une guerre où se disputera l'empire des côtes naguère inconnues de l'Océan Pacifique; et dans cette guerre le cri de ralliement des Américains sera le nom d'Astoria.

Le récit du long et pénible voyage de M. Hunt nous a fait connaître les mœurs des Indiens de l'intérieur du continent, autour de la grande chaîne des montagnes Rocheuses; il nous les a montrés hardis et cruels quand ils sont les plus forts, timides et accueillants quand ils sont opprimés. Le journal d'Astoria nous donne sur les Indiens de la côte occidentale des détails qui complètent le tableau de ces différentes races. Les Indiens de la côte sont plus petits et plus faibles que ceux de l'intérieur. Outre la singulière coutume d'aplatir la tête de leurs enfants, coutume que nous avons déjà citée, ils montrent une aversion marquée pour la barbe qu'ils s'arrachent poil à poil, tandis qu'ils laissent croître leur chevelure. Ils sont polygames comme les autres Indiens. Ils ont quelque idée vague d'un bon esprit, créateur de toutes choses, lequel réside au ciel, et lutte contre un mauvais esprit qui habite le feu dans les régions inférieures. Leurs guerres sont peu sanglantes, et se terminent d'ordinaire par des compensations en esclaves, en chevaux ou tous autres objets de service. Ils s'amusent à danser au son d'un instrument grossier, et surtout ils aiment les jeux de hasard. Ils s'y passionnent tellement qu'ils jouent tout ce qu'ils ont, jusqu'à leurs femmes et leurs enfants. Ces traits principaux se retrouvent chez les Indiens de Noutka, qui habitent la même côte, quelques degrés plus au nord, et qui nous sont connus depuis les voyages de Cook et de Vancouver. Ceci peut faire penser qu'ils ont la même origine. M. Irving trouve même assez d'ana-

gie, soit à l'Université, soit au Parlement, pour faire condamner toute autre philosophie que celle d'Aristote.

2. Quand ceux qui sollicitent cette affaire n'auraient pas le dessein de brouiller, il serait impossible qu'un arrêt sur ce sujet ne causât des brouilleries; car il ne faut pas s'imaginer que tout d'un coup cet arrêt changeât les opinions des hommes, et qu'il fit embrasser la philosophie d'Aristote à ceux qui n'y trouveraient pas de solidité. Les esprits ne sont pas si flexibles en des choses que chacun croit avoir la liberté de penser, et d'en croire ce qui lui plaît, n'y ayant que les choses de foi où l'on se croit être obligé de soumettre son jugement à l'autorité. Il semble au contraire que plus on veut asservir les hommes à certaines opinions que Dieu n'a point déterminées par sa parole, et plus ils se révoltent contre cette contrainte, et se portent avec plus d'ardeur à ce qu'on leur défend : *Punitis ingenius gliscit auctoritas*. De plus, cet arrêt ne pourra être que général, n'étant pas croyable que le Parlement veuille entrer dans la discussion des opinions particulières qu'il sera permis ou défendu d'enseigner. Or ces défenses générales ne peuvent que faire naître des contestations et des disputes sans fin, parce que chacun les interprète comme il lui plaît et les applique à ce qu'il veut, de sorte que ceux qui veulent brouiller et qui ont plus d'intrigue et de cabale, s'en servent pour vexer et pour tourmenter ceux qui n'ont pour eux que la raison.

3. Tout ce qui s'est fait jusqu'ici pour obliger les hommes à tenir ou ne pas tenir une certaine manière de philosophie, fait voir qu'il n'est pas possible d'y réussir, et qu'on ne fait, quand on le tente, que commettre l'autorité de l'église et des magistrats. Le livre de M. de Launoy, de *Varia Aristotelis fortuna*, nous en fournit des preuves bien convaincantes. On en marquera quelques points en peu de mots : 1° En 1209, les livres d'Aristote furent condamnés et brûlés à Paris, par un concile de Sens, et il fut fait défense de les lire et de les garder sous peine d'excommunication. 2° Ce même jugement fut confirmé en 1215, par un cardinal légat du saint-siège, si ce n'est que les livres de la Dialectique de ce philosophe furent exceptés. 3° En 1231, le pape Grégoire IX défendit encore les livres de la Physique d'Aristote, et les autres qui avaient été défendus par le concile de Sens, jusqu'à ce qu'ils fussent examinés et purgés de tout soupçon d'erreur. 4° Nonobstant tout cela, Albert et Saint-Thomas ne laissèrent pas, quelque temps après, d'enseigner et de commenter ces mêmes livres qui avaient été condamnés par le concile de Sens, tant ces décrets, touchant des doctrines philosophiques, ont peu de force pour arrêter les esprits même les plus religieux, qui croient avoir satisfait à tout ce que l'Église désire sur ce sujet, pourvu qu'ils n'enseignent rien qui blesse la foi. 5° En 1264, un légat du siège apostolique, nommé Simon, défendit de nouveau la lecture des livres d'Aristote de la métaphysique et de la physique. 6° Mais, deux ans après, deux cardinaux délégués par Urbain V, pour réformer l'Université, ordonnent qu'on interrogera ceux qui voudront prendre des degrés sur tous les livres d'Aristote, dont la lecture avait été auparavant interdite. Peut-on rien s'imaginer de plus inconstant ? 7° Du temps de François I^{er}, Ramus ayant fait des remarques sur la logique d'Aristote, où il lui reprochait beaucoup de fautes, fut accusé, pour ce sujet, par Antoine de Gove. Le roi voulut que cette affaire fût terminée par une manière d'arbitrage, ayant permis à l'accusé de choisir deux arbitres pour se défendre, et à l'accusateur autant, s'étant réservé de choisir le surarbitre, qui fut de Solignat, docteur en théologie. Mais les arbitres de Ramus s'étant retirés, parce qu'ils prétendaient qu'on les traitait avec injustice, et les trois autres ayant été contraires à Ramus, le roi condamna par un arrêt les remarques de Ramus et sa Dialectique, et il

distance sont d'immenses dunes d'un sable mouvant. « Je n'ai jamais pu comprendre, dit M. Hoskins, que des caravanes entières aient pu être englouties par des sables, avant d'avoir vu ces monceaux extraordinaires. Une grande tempête peut facilement les mettre en mouvement; et je crois volontiers au rapport des gens du pays, que ces dunes disparaissent tout à coup, enlevées par les vents, et reparaissent ailleurs. C'est sous de tels amas, et dans ces mêmes déserts, que l'armée de Cambyse est censée avoir été engloutie. Il est pénible de penser que près de la demeure de l'homme se trouvent de si terribles instruments de destruction. »

Les voyageurs reçurent une visite des scheiks et principaux personnages du lieu, qui se montrèrent fort polis et prévenants; ils apportèrent des fruits et un mouton, qu'on leur paya en argent. Depuis sept ans, dirent-ils, ils n'avaient pas vu d'Européens. Le principal scheik offrit aux voyageurs de leur montrer la ville: proposition qui fut acceptée avec joie.

Les rues sont étroites, tortueuses et obscures, étant presque entièrement recouvertes par les auvents des toits de chaque côté: il serait impossible à un étranger de se retrouver dans ce dédale. On quitte avec plaisir ces réduits obscurs pour entrer dans une petite place où la lumière se montre: cette place est le *bazar*.

Du bazar, on conduisit les voyageurs à l'un des jardins situés sur le côté ouest de la ville; on leur avait fort vanté ce jardin, qui passe pour le plus beau de l'oasis. M. Hoskins le trouva fort au-dessous de sa réputation. Il contenait une grande quantité d'arbres fruitiers, mêlés sans ordre et sans art. La nature avait beaucoup fait, l'art, presque rien, que de pratiquer des conduits pour alimenter le pied des arbres. Outre les palmiers, il y avait des orangers et des citronniers, plus remarquables par l'abondance que par la qualité de leurs fruits; des abricotiers chargés de fruits, et des oliviers dont les olives sont fort belles sur l'arbre; mais les habitants ne sachant pas les préparer, elles ne sont pas mangeables; ils font cependant d'assez bonne huile: il faut dire néanmoins que, ni l'olive, ni la vigne, ne viennent bien dans ce canton; la chaleur du soleil y est si forte qu'elle dessèche les fruits d'un côté de l'arbre, avant que, sur l'autre, ils aient le temps de mûrir.

Les maisons d'El-Khargeh, comme celles des villages d'Égypte, sont bâties en terre et revêtues d'un toit plat: quelques-unes sont grandes, et un bon nombre ont un premier étage. Elles présentent en général le même aspect de pauvreté et d'habitudes malpropres.

Les habitants de cette ville et de toute l'oasis n'ont pas (sauf quel-

ques exceptions) ces traits fortement marqués de l'Arabe des bords du Nil; leur teint est plus clair que celui des paysans d'Égypte, à la même latitude; mais ils sont principalement remarquables par un teint pâle et maladif, un air languissant, indolent et paresseux, un manque total de vivacité et d'énergie; ce sont autant de preuves de l'insalubrité du climat, et des fâcheux effets d'une *aria cattiva*. Cette pâleur est surtout sensible dans les femmes et les enfants; les hommes, plus exposés à l'influence d'un soleil tropical, ont l'air un peu mieux portants.

Leur maladie ordinaire, celle qui cause la mortalité la plus grande, est une fièvre intermittente qui les atteint à chaque retour de l'été ou de l'automne. Elle n'est pas causée par les exhalaisons des champs de riz, puisque les parties de l'oasis, où le riz n'est pas cultivé, y sont exposées comme les autres; ni par la grande quantité de dattes que mangent les habitants, comme quelques voyageurs l'ont présumé. M. Hoskins pense que cette maladie provient de la mauvaise qualité des eaux qu'ils boivent en trop grande quantité dans la saison des chaleurs. L'ophtalmie est une autre maladie qui cause de nombreux et de graves accidents.

Malgré les inconvénients du climat de l'oasis, l'habitant libre de cette vallée ne voudrait pas changer de condition avec celui des bords du Nil; car, quoique nominalelement placé sous la domination du pacha d'Égypte, il jouit en réalité d'une assez grande liberté. Il n'est jamais forcé de quitter son pays pour devenir soldat. Il est exempt des exactions et des mauvais traitements d'un maître hautain. Les disputes et les délits sont jugés avec impartialité par les scheiks. Un caïmacan turc réside dans El-Khargeh, uniquement pour percevoir un modique tribut annuel; mais, n'ayant point de soldats pour le protéger, une bonne politique lui conseille de se montrer accommodant, et de respecter les préjugés ou les habitudes du peuple.

Dans aucune circonstance, peut-être, le pacha n'a montré autant de bon sens que dans le gouvernement des oasis du désert libyque, qui sont à présent sous sa domination. Lorsqu'il fit invasion sur leur territoire, ses troupes trouvèrent une résistance obstinée dont ses armes triomphèrent; le fruit de sa victoire fut un tribut considérable. S'il avait laissé des soldats dans chaque district, leur dépense aurait absorbé une grande partie des revenus; leur conduite tyrannique aurait excité la colère des habitants, et, sans doute, beaucoup de ses soldats seraient tombés victimes de l'insalubrité du climat.

Le pacha a préféré de montrer de la modération dans la perception du tribut, et de laisser l'administration locale aux mains des chefs du

pays. Tant qu'il usera de cette prudence, il n'a pas à craindre que les oasis se révoltent contre son autorité.

Beaucoup de scheiks et de marchands sont riches et indépendants. Ils envoient leurs dattes au Nil, où, d'après la réputation dont jouissent les dattes de l'oasis, elles sont vendues un très-bon prix ; on rapporte, en retour, du blé dont manque l'oasis, des épices, du café, et divers ustensiles, tels qu'armes, miroirs, colliers, etc. sur lesquels on fait un grand bénéfice.

L'oasis produit du riz, mais inférieur à celui du Delta ; du blé, du millet, du dourah, et les fruits ci-dessus mentionnés. Néanmoins, la grande source de prospérité consiste dans les forêts de dattiers.

Les costumes des hommes diffèrent très-peu de ceux des paysans du Nil. Leurs habits sont généralement plus simples. Les femmes ne sont pas obligées de se couvrir le visage, et il est rare qu'un excès de modestie les pousse à cacher leur beauté. Leurs vêtements sont plus riches et plus recherchés que ceux des Égyptiennes ; la pâleur de leur teint leur donne un air plus intéressant : leurs traits sont d'ailleurs plus réguliers, et leur physionomie plus aimable.

Elles jouissent de beaucoup plus d'influence que dans la vallée du Nil ; elles sont plus respectées des hommes : ce sont elles qui tiennent l'argent, et les transactions mercantiles leur sont confiées.

Durant son séjour dans l'oasis, M. Hoskins se donna beaucoup de peine pour obtenir des renseignements sur la population ; mais on ne peut faire aucun fond sur les dires des Arabes à ce sujet. En comparant les diverses réponses qui ont été faites à ces questions, il donne comme un résultat assez probable que la population totale de l'oasis est d'environ 4,300 habitants, dont 3,000 dans la seule ville d'El-Khargeh. Il se fonde sur le nombre des hommes en état de porter les armes, qu'il multiplie par 5.

Telle est en abrégé la description de l'oasis ; elle occupe les chapitres trois, quatre et cinq : avec le sixième commence celle du grand temple, dont M. Cailliaud nous a donné déjà une idée assez nette dans son voyage à Méroé (t. I).

Ce temple est à six milles de la ville. Malgré les descriptions que notre voyageur en avait lues, il fut agréablement surpris à la vue de si belles ruines dans un pays si reculé.

Cet édifice est digne d'attention, non-seulement par son architecture, mais encore par les sculptures intéressantes et les inscriptions hiéroglyphiques dont il est orné. Il n'est pas moins remarquable par

la beauté de sa position. Les temples des bords du Nil, quoique plus magnifiques, sont rarement aussi bien situés. Il est ombragé par des palmiers élégants, des sycomores et des doums; un courant d'eau passe entre les ruines.

M. Hoskins est resté quinze jours à étudier ce temple, dessinant tous les vestiges d'architecture, copiant les sculptures et autres inscriptions hiéroglyphiques.

Ce temple consiste dans un sécos, avec un pronaos en avant, et trois propylons. La longueur totale est de 500 pieds¹; mais les propylons sont petits, et ils sont à une distance considérable l'un de l'autre. Les planches II et III présentent l'édifice sous deux de ses principaux aspects. C'est sur la partie restante du côté nord du 1^{er} propylon que se trouve la grande inscription, copiée pour la première fois par M. Cailliaud, et publiée dans ce Journal (novemb. 1822); copiée une seconde fois par M. Hyde, et publiée de nouveau par sir Archibald Edmonstone; elle l'a été une troisième, par M. Pachot, et une quatrième, par M. Hoskins, qui en donne le texte dans l'appendice. Sur le côté sud du même propylon, se lisent encore deux autres inscriptions grecques, copiées également par M. Cailliaud : nous y reviendrons plus bas.

La largeur de ce second propylon est d'environ 25 p. 8 p. (anglais). En avant, il y avait une avenue de sphinx, dont les piédestaux seuls existent; entre le premier propylon et le second, espace d'environ 47 p. également rempli par une avenue de sphinx. Le second est en partie détruit; sur le côté qui subsiste, on lit encore des fragments d'inscriptions grecques, beaucoup trop mutilées pour que M. Hoskins ait essayé de les copier. Le troisième est à 139 pieds des précédents, de la même forme que les deux autres, mais heureusement mieux conservé, comme on peut le voir dans la planche III, qui donne l'aspect le plus pittoresque du temple, et du paysage qui l'entoure. La corniche est ornée du globe ailé, et la façade orientale, ainsi que l'intérieur du propylon, sont décorés de sculptures. Le roi de Perse, Darius, y est représenté deux fois, faisant des offrandes à Ammon-Ra, Osiris et Isis. Le temple paraît avoir été dédié à Ammon-Ra, la grande divinité de Thèbes.

A 35 pieds de ce troisième propylon est un pronaos, qui paraît avoir eu 55 pieds de long, et 35 de large. Il est décoré de corniches, de sculptures et d'hiéroglyphes. Une des sculptures représente Ammon-

¹ M. Cailliaud ne compte que 191 pieds (*Voyage à Méroé*, t. I, p. 232); mais il ne s'agit probablement que du temple proprement dit.

Ra, qui reçoit *Amyrtée*; ce roi, dans Manéthon, forme à lui seul la 28^e dynastie, celle qui succède à la dynastie persane. Au reste, la lecture de ce dernier nom est encore incertaine.

Le *sécos*, ou le temple proprement dit, a 140 pieds de long. A l'exception de la façade, qui n'a jamais été finie, tout l'extérieur de cette imposante construction a été couvert de sculptures, qui, du reste, sont d'un intérêt assez faible, puisqu'elles ne représentent que des offrandes. Le style en est mauvais; elles sont massives et grossièrement exécutées. On remarque, sur le côté sud de l'édifice, la représentation d'une girafe.

A 43 pieds au S. de l'extrémité O. du temple, sont les ruines d'un petit édifice, qui peut avoir servi d'habitation aux prêtres : voilà pour la description extérieure du temple. Quant à l'intérieur, il est non-seulement fort pittoresque, mais intéressant par de très-curieuses sculptures. Une grande partie de l'édifice a été envahi par les sables : dans la partie nord, ils atteignent presque les chapiteaux des colonnes; le côté sud en est un peu plus dégagé. Il paraît que les vents violents soufflent presque invariablement du nord.

Quelques anachorètes chrétiens semblent avoir établi jadis leur pieux séjour sur le sommet du temple. On voit encore une partie d'une de leurs habitations en briques.

Le côté sud du pronaos est orné de sculptures représentant toujours le roi Darius, faisant des offrandes à Ammon-Ra. M. Hoskins les a copiées avec beaucoup de soin, ainsi que les hiéroglyphes. Une tablette hiéroglyphique contient, quatre fois répété, le nom phonétique de Darius, avec les titres de fils de Pharaoh (Phré), fils d'Isis et d'Osiris, aimé d'Ammon.

Le nom de Darius, qui se retrouve presque seul dans les hiéroglyphes de ce temple, atteste que la construction de cet édifice fut entre-

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

Nous avons annoncé dans notre dernier cahier, la perte immense que l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres venait de faire dans la personne de M. Silvestre de Sacy. Ses funérailles ont eu lieu le 23 février; et M. Jomard, président de cette Académie, y a prononcé le discours suivant :

« Messieurs, le coup subit dont l'Académie est frappée lui laisse à peine la force d'exprimer sa douleur; comment trouverions-nous des termes, en cette funèbre enceinte, pour apprécier l'homme éminent, le savant illustre qui vient de succomber? Quelle existence littéraire fut plus féconde, quelle érudition plus forte, quelle critique plus saine, quelle intelligence plus puissante? *A l'âge où l'on peut à peine compter sur le lendemain*, M. le baron Silvestre de Sacy publiait un de ses plus beaux ouvrages, un livre qui suffirait à fonder une renommée : c'est dans sa quatre-vingtième année qu'il y mettait la dernière main. Un mois ne s'est pas écoulé depuis que l'auteur déposa sur le bureau de l'Académie son *Traité de la religion des Druzes*; ainsi la nouvelle de sa mort aura retenti dans toute l'Europe, bien avant que les hommes avides de lire ses écrits aient reçu, ou seulement connu cette importante production. Que dis-je? le jour même où il a été frappé à mort, il avait fait au collège de France sa leçon accoutumée, rempli à l'Institut ses fonctions académiques, jugé des manuscrits offerts à la Bibliothèque royale; et, enfin, pour que cette dernière journée fût, comme toutes les autres, exactement remplie, il avait siégé et parlé dans la chambre politique ouverte à toutes les illustrations. On pourrait dire qu'il est mort debout, et comme un soldat sur le champ d'honneur. Et, vous le savez, messieurs, qui jamais accomplit tous ses devoirs avec une fidélité plus religieuse que notre vénérable doyen? C'est qu'il était un de ces êtres à part, qui apparaissent de loin en loin, et chez qui la vertu, le talent, et toutes les forces concourent pour former un homme privilégié... Dès 1781, il était conseiller à la cour des monnaies; bientôt après il fut nommé associé de l'Académie des Inscriptions; pendant nos jours d'orages, il vécut dans la retraite et la mit à profit pour composer ses beaux mémoires sur les rois Sassanides; dès 1808, il fut membre du corps législatif; puis professeur au Collège de France et à l'École des langues orientales, membre de la commission de l'instruction publique, et, depuis, du conseil royal; ardent promoteur de l'étude des langues sémitiques et de celle des langues de la Haute Asie; inspecteur de la typographie orientale; l'un des plus laborieux rédacteurs du *Journal des savants*; membre de toutes les grandes académies; fondateur de notre Société asiatique... Tous ces titres à l'admiration ou à l'estime de ses contemporains et de la postérité, et bien d'autres semblables, rempliraient des pages entières, aussi bien que la liste de ses écrits, dont plusieurs sont devenus classiques; sans parler de ce qui est encore son ouvrage, et qui ne lui fait pas moins d'honneur, je veux dire les

savants célèbres qu'il forma ou acheva d'instruire à ses doctes leçons; au dehors, les Kosegarten et les Freytag; chez nous, les Rémusat, les Chézy, les Quatremère, et tous ceux que leur présence me défend de nommer. C'est ainsi qu'on l'a vu tour à tour, pendant un demi-siècle, grammairien profond, savant historien, dialecticien consommé, écrivain plein de goût, professeur infatigable, citoyen courageux, penseur et homme d'État, modèle de la vie privée, adoré d'une famille digne de lui, rigide administrateur, homme de vertu antique et de piété sincère : qu'a-t-il manqué à sa gloire, à sa vie si pleine ? Rien, pas même le bonheur, au prix duquel, trop souvent, s'achète la renommée. Mais l'Académie, comment se consolera-t-elle jamais d'une aussi grande perte; quand pourra-t-elle la réparer ? Hélas ! elle perd aujourd'hui un modèle, un appui et un père.

MM. Hase, Eugène Burnouf et Amédée Jaubert ont ensuite exprimé les regrets profonds de la Bibliothèque royale, du Collège royal de France, de l'École des langues orientales vivantes, de la Société asiatique, et offert à la mémoire de M. de Sacy les hommages de ces établissements.

Le 24 février, l'Institut était encore rassemblé autour de la tombe d'un de ses membres, M. Thévenin, de l'Académie royale des beaux-arts. Le discours prononcé par M. Garnier contient des détails biographiques que nous nous empressons de recueillir. Charles Thévenin était né à Paris le 12 juillet 1764, d'une famille considérée et jouissant d'une heureuse aisance. Son père, entrepreneur des bâtiments du Roi, avait été chargé, sous la direction de l'architecte Soufflot, de la construction de la nouvelle église de Sainte-Geneviève. La carrière de l'architecture semblait donc dès lors devoir s'ouvrir pour le fils; mais un goût prononcé pour la peinture lui fit suivre les leçons de M. Vincent, dont la nombreuse école, émule de celle de David, qui comptait alors parmi ses élèves, Gérard, Gros et Girodet, pouvait aussi présenter Meynier et Thévenin. L'aisance dont ce dernier jouissait dans sa famille ne l'empêchait pas de se livrer avec ardeur à l'étude de l'art que lui avait indiqué sa vocation. Après plusieurs essais distingués, il obtint le grand prix en 1771, sur le sujet du *Départ de Régulus pour Carthage*... Dès que les armées françaises eurent mis le pied dans ce beau pays (l'Italie), il s'y rendit; il y séjourna plusieurs années avec mission de suivre les fouilles qui se faisaient à Portici. Par ce moyen, il avait toute facilité d'étudier et d'explorer cette terre classique des arts dans toute l'étendue de Rome à Naples... A son retour, si M. Thévenin ne retrouva plus la fortune qu'il pouvait espérer, il ne s'en livra qu'avec plus d'ardeur au travail. Il fut chargé, en 1800, de représenter la prise de Gaète par le général Rey. En 1806, il peignit ce célèbre passage du mont Saint-Bernard exécuté par l'armée française, en présence et sous les ordres de Bonaparte. En 1810, il représenta la bataille d'Iéna, l'attaque et la prise

sur lesquelles on se fonde pour attribuer cette profession de foi à l'historien célèbre dont elle ne porte pas le nom, il est dit que le manuscrit du Roi 2016, contenant la vie de saint Louis, par Joinville, peut n'avoir été exécuté que par les ordres de Charles V. Cependant ce manuscrit est daté : les derniers mots du texte : *que j'ai vraiment veus et oyés*, y sont immédiatement suivis de ceux-ci, de la même main : *Ce fu escript en lan de grace mil ccc et ix ou moys doctoure*. Il s'en faut que les remarques grammaticales qu'on veut opposer à une date si positive, nous paraissent d'un très-grand poids. D'ailleurs on n'imprime ici qu'une *traduction*, et non le pur texte du prétendu *Credo* de Joinville.

Relations des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France, au xiii^e siècle, recueillies et traduites par M. N. Tommaseo. Paris, Imprimerie royale, 1838; 2 vol. in-4°, xii, 565 et 831 pages. Ces deux volumes font partie de la collection de documents historiques, publiée par M. le ministre de l'Instruction publique. Ils contiennent le voyage d'André Navagero en Espagne, pendant l'année 1528; la relation de Marin Giustiniano (1535);... les commentaires de Michel Suriano (1561);... le voyage de Jérôme Lippomano (1577), etc. etc. L'éditeur avoue que parmi les auteurs de ces écrits, il n'y a de célèbre que Navagero; mais il annonce Cavalli et Suriano comme les plus féconds; Capello et Correro comme les plus remarquables par la finesse de leurs aperçus.

Rapport de M. Pardessus, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur la publication des Assises de Jérusalem. Paris, Firmin Didot, 1838; 14 pages in-4°.

— On annonce en Allemagne, comme première édition complète des Assises de Jérusalem, celle que M. E. H. Kausler se propose de publier : *Instituta regni hierosolymitani primam integra ex genuinis depromta codicibus manuscriptis, adjecta lectionum varietate, et prefatione cum glossario indicibusque*.

« Il vient de paraître une nouvelle édition de la *Métaphysique d'Aristote*, par M. Cousin. Cette seconde édition renferme, comme la première, le Rapport de M. Cousin sur le concours ouvert par l'Académie des Sciences morales et politiques, sur la métaphysique d'Aristote, ainsi que la traduction du premier livre de ce grand ouvrage. Elle comprend de plus la traduction du XIII^e livre de ce même ouvrage, qui contient la Théodicée d'Aristote. Une nouvelle préface rend compte des travaux récents entrepris en France sur l'école péripatéticienne; in-8° de 250 pages; chez Ladrangé, 1838. Pr. 4 fr. »

TABLE.

Pierres gravées de la chaise de Sainte-Élisabeth de Marburg, expliquées par M. Creuser

auquel il a donné la plus grande part de son temps et de son travail, comme à celui dont le sujet lui semblait le plus neuf et le plus intéressant : on y trouvera exposé aussi complètement, dans un aussi grand détail que possible, l'état des provinces méridionales de la France, depuis les commencements du x^e siècle, jusqu'à la fin du xiii^e, c'est-à-dire, jusqu'au temps où l'existence indépendante, la civilisation originale de ces provinces, vont se confondre et se perdre dans l'unité de la monarchie française.

Le long espoir et les vastes pensées sont aujourd'hui choses si rares en littérature, qu'on éprouve quelque surprise, quelque satisfaction à la seule annonce d'un tel ensemble de travaux, et que l'on tient compte à l'auteur, comme d'un premier mérite, du courage seul de l'entreprise. De ces ouvrages dont se composera sa trilogie historique, c'est le second qu'il a d'abord rendu public. Peut-être cette préférence n'est-elle pas, pour le moment présent, sans inconvénient. Quelque distinctes que puissent être les trois histoires de M. Fauriel, on comprend qu'elles doivent s'éclairer mutuellement, et que, par exemple, la connaissance exacte que doit donner la première de la situation de la Gaule sous les Romains aiderait puissamment à comprendre, dès le début de la seconde, ce quelle devint par suite de l'établissement des conquérants germaniques.

Le récit de cet établissement est conduit dans un premier volume, le seul dont s'occupera cet article, jusqu'à l'époque où, les possessions gallo-romaines étroitement resserrées entre les Bretons indépendants de l'Armorique, les Visigoths, les Burgondes et les Francs, paraît enfin chez ceux-ci, en 481, le chef puissant qui, par les armes, par la politique, par l'ascendant de ses grandes qualités, et aussi l'audace heureuse de ses crimes, fondera sur les débris de ce qui reste de l'empire et ceux des nouveaux royaumes barbares, le plus ancien des états modernes. Le sujet excède ici de beaucoup les bornes où le titre de l'ouvrage semblait devoir renfermer l'auteur. Il lui faut aller chercher bien loin du v^e siècle et de la Gaule, dans l'obscurité d'un passé sans limites, et dans le fond de la Germanie, ces populations appelées à renouveler le monde. Il lui faut les suivre dans leurs courses inquiètes et aventureuses, dans leurs campements multipliés, hors de la Gaule, en Italie, en Espagne, en Afrique. L'histoire particulière de nos provinces méridionales, à cette époque, devient inévitablement, par suite de l'action réciproque de tant de nations les unes sur les autres, de ce flux et reflux qui les pousse toutes ensemble, comme des flots, d'un bout de l'Europe à l'autre, une sorte d'histoire générale de l'invasion

truments aveugles de destruction, tous, plus ou moins *fléaux de Dieu*, voilà ce que reproduisent sans cesse les annales du v^e siècle, sous des noms divers qu'on a peine à retenir. Le grand caractère d'un Majorien, digne des beaux temps de l'empire, l'habileté militaire et politique d'un Stilicon, d'un Aetius, l'héroïsme d'un Ecdicius, la barbarie colossale d'un Attila, les grandes vues d'un Genseric, la magnanimité sauvage d'un Alaric, les instincts de gouvernement et de civilisation de quelques princes visigoths, d'un Ataulfe, d'un Théodoric II, d'un Euric, ne sont, dans le fracas monotone des révolutions de cet âge, que de trop rares, trop incomplètes, trop courtes exceptions. Prenons-nous en à la sécheresse, à l'aridité des histoires, ou plutôt des chroniques du temps, qui ont dépouillé les faits de leurs traits caractéristiques. « La composition des ouvrages historiques, dit M. Fauriel, indépendamment des difficultés qui lui sont propres, en présentait alors d'autres particulières, bien plus effrayantes encore pour la mollesse intellectuelle et la lassitude morale du siècle. Il était plus facile de s'étourdir sur les désastres de l'empire, d'y fermer les yeux, que d'en considérer les causes d'un œil ferme, et de les raconter avec suite, avec ensemble et vérité. Les Barbares étaient déjà là, il aurait fallu parler d'eux; or il y aurait eu du péril à déplorer, à maudire leurs victoires, et de la bassesse à les célébrer. On prenait le facile milieu, on se taisait (t. I, p. 423). »

Ce que n'ont pas dit les récits contemporains, on peut le retrouver, en quelque chose, dans les involontaires confidences des autres monuments littéraires de l'époque. M. Fauriel n'a pas négligé cette ressource. Il a fait surtout de fort nombreux, de fort heureux emprunts au recueil des poésies et des lettres de Sidoine Apollinaire, ce riche répertoire de traits précieux sur l'histoire et les mœurs de la Gaule au v^e siècle, comme il l'appelle quelque part. Sidoine naquit à Lyon, vers 430, et mourut à Clermont, en 489; il put connaître par tradition, et mieux encore comme

Rogations, récemment instituées par Mamert, évêque de Vienne. Il écrit au saint fondateur de ces cérémonies (liv. VII, ép. 1) :

« Le bruit court que les Goths sont en mouvement pour envahir le territoire romain; et c'est toujours notre pays, à nous, malheureux Arvernes, qui est la porte par où se font ces irruptions. Ce qui nous inspire la confiance de braver un tel péril, ce ne sont pas nos remparts calcinés, nos machines de guerre vermoulues, nos créneaux usés au frottement de nos poitrines; c'est la sainte institution des Rogations. Voilà ce qui soutient les Arvernes contre les horreurs qui les environnent de toutes parts. »

La vie antérieure de Sidoine, signalée par de frivoles succès littéraires que le goût ne peut avouer, par des variations politiques brusques et nombreuses, dont ses trois panégyriques, réunis par lui-même dans son recueil, ont conservé la trace, ne prépare point à l'énergie et à la constance qu'il montra dans sa nouvelle position. Il parut alors avec Ecdicius, avec cette population fidèle qu'ils animaient de leur patriotisme, le dernier représentant de l'esprit romain dans la Gaule. Rome l'ignorait ou s'en souciait peu. Au moment où les Arvernes, lassant l'opiniâtreté des Visigoths, venaient une dernière fois de leur faire lever le siège, ils apprirent, pleins de douleur et d'indignation, que le nouvel empereur Julius Nepos traitait avec Euric, et que la principale condition du traité devait être la cession de l'Arvernie aux ennemis qu'elle avait repoussés. Alors Sidoine écrivit à l'évêque Græcus, l'un des négociateurs, pour prévenir, s'il était possible, cet acte honteux, ou sauver du moins de ses suites ceux qu'il allait mettre en péril, une lettre véritablement fort belle, qui mérite d'être cherchée dans son recueil (VII, 7), et n'est pas un des moindres ornements de la narration de l'historien. M. Fauriel l'a traduite en entier, sauf, dit-il, deux ou trois traits de mauvais goût, heureusement intraduisibles.

Cet épisode, auquel je me suis complaisamment arrêté, est plein

constitution, à en faire connaître les membres, curiaux, ou décurions, ou sénateurs, comme on les appelait en divers lieux; admis, par droit de naissance, *originales*, ou par élection, *nominati*; plus ou moins importants selon leur rang d'inscription sur le registre de l'ordre; les uns, en supportant seulement les charges, *munera*, les autres, jouissant de ses distinctions, *honores*; les premiers, bornés à la délibération, les seconds, investis de la puissance exécutive, et magistrats de la cité, au nombre de deux ou de quatre, selon les localités, *duumviri* ou *quatuorviri*, au-dessous desquels agissaient, chacun dans leur sphère, d'autres magistrats d'ordre inférieur comme les édiles, des officiers subalternes, tels que les greffiers, notaires, tabellions, scribes et autres, chargés de la rédaction des actes municipaux. M. Fauriel donne de nombreux et curieux détails, la plupart empruntés au code théodosien, sur les attributions de la curie; les unes résultant de ses obligations envers le gouvernement, et dont la principale était la répartition et la levée des impôts; les autres purement municipales, et comprenant l'exercice de sa juridiction particulière en matière civile ou criminelle, l'administration de la police, des subsistances, de tout ce qui intéressait l'ordre public, la régie des biens et des produits qui composaient son patrimoine. Il y avait bien de certaines différences, M. Fauriel prend soin de le faire remarquer, entre les curies de l'Italie et celles des provinces, comme entre celles d'une même province; mais ces différences allèrent toujours s'effaçant sous l'uniformité du régime impérial. A la fin du iv^e siècle, un changement notable s'introduisit dans l'organisation de la curie gauloise. Aux *quatuorviri*, aux *duumviri*, succéda, dans le gouvernement municipal, sans être soumis à l'élection des décurions, et pour une durée de plusieurs années, d'abord de cinq, ensuite de dix, et enfin de quinze, un seul magistrat, qui tirait sa prééminence de son rang d'inscription sur l'album curial, et qui prenait le

honneurs de la cité; hommes libres distribués en corporations industrielles; colons libres aussi, à certains égards, bien qu'à peu près attachés à la glèbe; clients, affranchis, esclaves; il passe toutes ces classes de personnes en revue, et montre jusqu'à quel point elles étaient devenues romaines par les mœurs, les sentiments, les idées, jusque par les noms. Sidoine Apollinaire, auquel il associe fréquemment Salvien, lui révèle ici, dans ses mille détails, la vie toute romaine que menait la haute société gauloise, la seule de cette époque que l'on puisse bien connaître, parce qu'on ne peut consulter qu'elle, et qu'elle n'a parlé que d'elle. C'était une vie pleine de vanité, de mollesse, de corruption; mais, comme M. Fauriel le fait remarquer, après l'avoir indiqué dans son récit, cette corruption n'existait pas partout au même degré : certaines provinces retirées, montagneuses, comme celles des Arvernes, où la civilisation des Romains s'était introduite avec plus de lenteur, avaient été moins dépravées par elle; elles avaient conservé beaucoup plus de la sévère rudesse de leurs anciennes mœurs, et y puisèrent aussi, quand il le fallut, pour défendre, contre les barbares, leur nouvelle nationalité romaine, plus d'énergie et de constance. M. Fauriel, faisant une sorte de départ des vices et des vertus de l'époque entre les deux systèmes de croyances religieuses qui y régnaient ensemble, bien que déjà inégalement, reconnaît que, sauf des exceptions assez rares, la portion la plus distinguée et la plus noble de la société gallo-romaine était celle dont l'élégance s'était épurée par les mœurs et les lumières du christianisme. En tête de cette élite, il place à juste titre le clergé, dont les hauts rangs se recrutaient, ou de prêtres savants sortis des monastères de Lerins et de Saint-Victor de Marseille, ou d'hommes considérables, que le vœu des populations appelait, même sans qu'ils fussent clercs, comme il advint entre autres à Sidoine, aux fonctions de l'épiscopat, et qui y apportaient, avec l'éclat de leur position personnelle, l'influence d'une grande fortune dépensée en bonnes

de la Gaule du v^e siècle, la littérature profane, expression fidèle « de l'élégance, de la politesse factice, de la mollesse d'une société dégénérée qui, achevant de se décomposer, usait ses derniers efforts et ses derniers moments à s'étourdir sur elle-même; » la littérature chrétienne elle-même, que le sérieux, la grandeur de sa mission, n'avaient pu conserver simple et vraie. Toutes deux étaient presque également païennes par la forme; la fable, bannie des croyances, restait, comme elle le fut également plus tard, à diverses époques, le langage de l'imagination, aussi universellement reçu que pouvait l'être l'idiome dont on se servait alors, le latin. M. Fauriel finit son chapitre par rechercher dans quelles proportions cet idiome se trouvait avec ceux qui l'avaient précédé dans la Gaule, et qui n'en avaient pas totalement disparu; le grec, qui avait conservé, dans les villes d'origine phocéenne, un reste d'existence populaire; le belge, le celtique, l'aquitain, dont les deux derniers se sont perpétués jusqu'à nous dans le bas-breton et le basque. Il montre qu'en dépit de quelques résistances locales, le latin était la langue générale et nécessaire de la Gaule, celle du gouvernement, de la religion, de la littérature, langue parlée par les hautes classes, langue entendue par les populations inférieures des villes et des campagnes que prêchait le clergé dans un latin quelquefois fort étudié et fort précieux, que divertissaient des farces, des chansons également latines, lesquelles, à n'en croire que les censures de l'église, n'étaient que trop bien comprises. Cette universalité du latin est un dernier trait par lequel M. Fauriel achève de montrer à quel point la civilisation de la Gaule était devenue romaine. Qu'apporta à cette civilisation la barbarie germanique, et que lui emprunta-t-elle? quel ordre nouveau résulta du mélange? C'est ce qu'il recherche, avec la même science et le même talent, dans un chapitre correspondant, digne de grande attention, et dont je dois renvoyer à un autre article l'analyse et l'examen.

avancer de beaucoup l'époque de complète information philologique dont nous parlions tout à l'heure. Elles peuvent aussi diriger utilement cette information, indiquer un choix dans les documents, prévenir des frais inutiles et du temps perdu. Malgré la faveur et les secours accordés à la publication des ouvrages inédits en vieux français, il se passera bien des années avant qu'on ait publié, par exemple, une collection générale des *mystères* : peut-être même aurait-on grand tort de la publier, et n'est-elle pas nécessaire.

Sous ce double rapport, on ne peut trop estimer le zèle du critique patient et éclairé, qui étudie, sur les manuscrits mêmes, cette portion de notre vieille littérature, analyse les ouvrages, en cite des fragments et des scènes, et met le lecteur à portée de juger lui-même.

Tel est le véritable prix des *Études* de M. Onésime Leroy sur les *mystères*. C'est un livre de conscience, fait avec un travail sérieux et un esprit juste, sans vaines conjectures, sans affirmations systématiques. On peut y relever seulement quelques digressions inutiles, quelques ornements trop modernes, et de trop fréquentes allusions aux théories littéraires de notre temps. L'auteur pouvait se passer de cette ressource : quand on a bien approfondi un sujet d'histoire ou de littérature, il faut y rester, et tirer de ce sujet même l'intérêt et la nouveauté. Cela vaut mieux que d'y ramener les noms et les choses d'un autre temps, à la faveur de comparaisons toujours un peu forcées. Mais venons à l'ouvrage même, et cherchons le résultat du travail et des vues de l'auteur.

M. Jubinal, dans les deux volumes de *mystères* inédits qu'il a récemment publiés, n'a compris que des pièces du *xv^e* siècle, et des pièces toutes religieuses, comme l'indiquent les titres : le Martyre de saint Étienne, la Conversion de saint Paul, la Conversion de saint Denis et de ses compagnons, le Martyre de saint Pierre et de saint Paul, les Miracles de sainte Geneviève, la Vie de saint Fiacre. Ces drames, curieux

de la cour de Bourgogne, et qui dit merveilles de la sagesse et de la beauté de Clotilde, nièce du roi Gondebaud. Clovis en délibère avec ses chevaliers, et charge le noble romain d'un message secret pour Clotilde :

Ces vêtements, pour espousailles,
Qui sont d'or li presenteras.
Cet anel aussi li donras,
De par moi ; ce n'est nul diffame ;
Par si qu'elle sera ma femme :
Avoir la veuil.

Le Romain part aussitôt ; et vous êtes à la cour de Bourgogne, aux portes du palais où se tiennent des pauvres, qui font l'éloge de la charité de Clotilde, en attendant qu'elle sorte pour la messe. Le Romain, vêtu comme eux, se mêle à leur entretien ; et, quand Clotilde passe et distribue ses aumônes, il lui baise la main. Clotilde ne dit rien ; mais, rentrée dans son palais, elle fait quérir le pauvre étranger. Aurelian est introduit. Il vient sous son costume de mendiant, et saisit cette occasion de faire son message. Clotilde ne veut pas même voir les présents du roi païen, et montre grand éloignement pour ce mariage. Toutefois elle ajoute, en personne discrète :

..... gardez que cest chose
A nul homme ne soit desclose ;
Car ce qu'à monseigneur plaira
Mon oncle faire, fait sera,
A brief parler.

Aurelian rapporte cette réponse, et revient en ambassade près de Gondebaud, qui enfin accorde sa nièce au redoutable Clovis. La jeune princesse part sous bonne escorte et arrive à Soissons. Le cérémonial de l'entrevue est simple et précipité, comme on pouvait l'attendre de Clovis ; mais quelques traits du dialogue ne sont pas sans grâce :

CLOVIS. Bien puissiez venir, damoiselle !
De vostre venue ay grant joie,
Puisque vous devez estre moie (mienue).

baptisé. Clovis entre dans les fonts baptismaux comme aux premiers temps de l'Église; une colombe paraît, apportant l'huile sainte; l'archevêque adresse au roi les questions sacramentelles. Le roi répond à tout, et dit : « Je requiers avoir le baptême de sainte Église. » L'archevêque consomme la cérémonie; et le poète du xiv^e siècle met sur la scène toute la liturgie du baptême, encore plus hardiment que Schiller n'y a mis la confession et l'extrême-onction.

Nous regrettons encore ici que l'ingénieux critique, travaillant sur une pièce inédite, n'en ait pas rapporté de plus longs fragments. Je les aurais préférés à des vers modernes sur le sacre assez inutilement cités et qu'on peut lire partout.

Un autre *mystère* romanesque, du même manuscrit et du même temps, est plus longuement analysé par M. Onésime Leroy. C'est l'histoire d'une jeune femme, séduite et repentante, qui meurt sous un habit de moine, comme madame Benavidès, dans le comte de Cominge. Je ne puis partager l'admiration du critique sur la fable et les détails de cette pièce. Il y a dans l'étude du moyen âge un écueil toujours à craindre : c'est de trop admirer des choses qu'on a eu quelquefois grande peine à découvrir. Je ne puis voir, dans quelques essais curieux d'ailleurs et dignes d'attention, les développements prodigieux donnés à notre poésie dramatique par *quelques hommes supérieurs et malheureusement inconnus*. Il n'y a guère d'hommes de génie inconnus. Quelques situations heureuses, quelques vers naïfs ne sont pas un développement prodigieux.

A cette admiration un peu trop forte, je crois, mais qui soutient la patience dans de pénibles recherches, M. Onésime Leroy a joint un autre sentiment fort louable : le zèle pour sa province natale et le désir d'attribuer à l'Artois et à la Flandre une grande part dans l'origine et les progrès de l'art dramatique en France. M. Leroy est de Valen-

Si vous avez peu à manger,
Si beuvez bien à l'avenant.

à la bonne heure; mais après ce genre de preuves, on s'étonne un peu d'entendre M. Onésime Leroy, en continuant à revendiquer pour son département le mystère de la Passion, s'écrier : « Pourquoi notre province serait-elle déshéritée de toute poésie ? Il y a poésie partout où vit quelque sentiment généreux ! » et citer à l'appui ces paroles d'un poète illustre de nos jours : « Le midi et le nord de la France me paraissent, pour la poésie, bien supérieurs aux provinces centrales. L'imagination languit dans les régions intermédiaires, dans les climats trop tempérés; il lui faut des excès de température. La poésie est fille du soleil ou des frimats : Homère ou Ossian; le Tasse ou Milton. » Malheureusement pour cette règle, Racine est né à la Ferté-Milon, La Fontaine à Château-Thierry, Boileau et Voltaire à Paris, dans la cour de la Sainte-Chapelle.

M. Onésime Leroy n'en fait pas moins une digression très-intéressante sur l'esprit religieux de nos provinces du nord, leur goût pour les mystères et la grande ancienneté de leurs essais dans ce genre d'écrire qu'elles cultivent encore aujourd'hui, au point même d'éveiller la sollicitude épiscopale. Nous voyons, en effet, que dans une instruction latine du 1^{er} juin 1834, l'évêque de Cambrai recommande aux curés de son diocèse de ne point admettre aux fêtes de Noël certains spectacles, tels que l'adoration des bergers devant la crèche, et d'autres représentations figuratives de la Passion, ou de quelques-unes de ces circonstances, toutes choses qui sentent les jeux de la scène : *quæ scenicos ludos redolent*. Ne peut-on pas, avec assez de vraisemblance, reporter l'origine des mystères aux lieux où leur durée est si persévérante ? Il paraît même qu'ils s'y sont perfectionnés avec le temps. Dans le dernier siècle, un curé de village fit, en français moderne, et en grands vers, un drame de la Passion, qui se joue, les dimanches de carême, à Halluyn, à Comine, à Tourgoin, et dans le village de Lincelles, où subsiste encore aujourd'hui une confrérie dite *des rhétoriciens*, à côté d'une manufacture de tabac. M. Onésime Leroy rapporte même quelques beaux vers de ce mystère, le dernier qu'on eût fait sans doute avant ceux de Byron. Là, par exemple (et la situation est remarquable), Madeleine repentie, cherchant à consoler Judas désespéré, parle ainsi du Seigneur :

Hélas ! dès que je fus aux pieds de ce cher maître,
Je commençai, tremblante, à ne plus me connaître.

Je perdis la parole et parlai par mes pleurs;
Mais un amour secret régnait dans mes douleurs.

Seulement cette citation éloigne un peu M. Onésime Leroy du véritable but de son ouvrage, et des études d'archéologie française où nous voulons le suivre.

Après avoir très-bien établi que, poétiquement parlant, la Passion est un admirable sujet, M. Onésime Leroy fait connaître, par d'assez longues analyses, un manuscrit de Valenciennes, qui lui paraît renfermer la rédaction la plus concise et la meilleure de cette œuvre, souvent remaniée dans le xv^e siècle, et connue surtout par la version lourde et allongée de Jean Michel. Les trois chapitres qu'il consacre à ce manuscrit de Valenciennes sont pleins de curieux détails. La publication entière du texte, sur lequel il a travaillé, serait utile à l'histoire littéraire.

Après ce grand drame de la Passion, M. Onésime Leroy descend à des mystères d'un intérêt beaucoup moins grand, et où je lui reproche de vouloir toujours découvrir des points de comparaison avec nos chefs-d'œuvre classiques. Dans une de ces pièces tirées du Vieux Testament, Aman, assuré de la condamnation des Juifs, s'écrie :

Je vous aurai, très-fièrè gent,
Je vous aurai, despit commun,
Je vous auray ! Pour l'amour d'ung,
Vous en serez trestous pugnais.

Trestous pugnais ne me rappelle nullement les vers de Racine :

Un seul osa d'Aman attirer le courroux,
Aussitôt de la terre ils disparurent tous.

En général, M. Onésime ne peut trop se défier de ce goût subtil de parallèle entre des choses sans rapport. Plus de sévérité à cet égard aurait abrégé son livre, sans y retrancher rien d'utile, et en aurait rendu le dessin plus clair et mieux lié.

Mais reprenons la suite des recherches de M. Onésime Leroy. Ce

du bourreau, il y a là quelque germe d'horreur tragique. Cette scène rappelle Shakespeare, sauf le génie de l'expression; et on doit remercier M. Onésime Leroy d'avoir su la déterrer sous le fatras d'un farceur du xvi^e siècle, et d'en publier le texte original.

1^{er} ENFANT.

(au bourreau qui le saisit :)

Qu'esse cy,
Jésus ! et dont vient cest oultraige ?
Nous n'avons fait aucun dommaige
En vostre forest.

LE BOURREAU.

Il vous fault,

Pour passer temps, monter là-hault.

2^e ENFANT.

Hélas ! et fault-il que je voye
Mourir si généreux enfant !

LE VARLET (de bourreau).

Vous en aurez tanstost autant ;
Et si estes bel et mignon.

LE BOURREAU.

Aussi aura son compaignon ,
Car il m'est commandé.

3^e ENFANT.

Hélas !

On nous vent bien cher le soulas
Qu'en ce boys avons voulu prendre.

1^{er} ENFANT.

Mes compaignons, il fault entendre
Que vecy la fin de nos jours.
Nul ne nous peult faire secours,
Mourir fault, sans nulz contredits.
Je pry Dieu qu'en son paradis
Au jour d'uy le voyons tous troyz.
Adieu, mes amis.

(Ici le jette le bourreau.)

LE BOURREAU.

Hault le boys,

En vela jà ung despéché.

LE VARLET.

Il n'a guère longtems presché.
Mon maistre.

LE BOURREAU (prend le 2^e).

Au plus près de luy,
Serez ataché au jour d'uy.

cartent. Nous ne rangeons pas dans cette classe les conjectures de M. Onésime Leroy sur le véritable auteur de l'Imitation de J.-C. : elles nous semblent ingénieuses et appuyées sur un fait curieux de bibliographie; mais, en les lisant avec plaisir, on est bien un peu surpris de les trouver dans le XII^e chapitre d'un ouvrage sur l'art dramatique en France, et à quelques pages d'une analyse de l'avocat Patelin. M. Onésime Leroy pense que l'auteur de l'Imitation de J.-C. est le fameux Gerson, chancelier de l'Université de Paris; et la preuve nouvelle qu'il donne de cette opinion déjà connue, il la tire d'un manuscrit français, conservé à Valenciennes, qui jadis aurait été destiné à la duchesse de Bourgogne, et qui renferme, outre deux sermons inédits de Gerson, un traité de *l'Interne consolation*, écrit du même style que les deux sermons, et tout semblable, pour les idées principales et pour la forme, au livre de l'Imitation. S'il en est ainsi, M. Onésime Leroy aura fait une curieuse découverte; mais pour la démontrer avec évidence, il aurait besoin de multiplier les citations comparées des deux textes, d'expliquer les différences, de faire ressortir une identité qui nous paraît moins forte qu'à lui. Cela fait, il rencontrera quelques contradicteurs, et cette discussion n'est pas près de finir. Faut-il, du reste, se donner tant de peine pour découvrir et préconiser le véritable auteur de ce beau livre sur l'humilité chrétienne? N'est-il pas plus digne de lui de rester inconnu comme il a voulu l'être, et n'est-il pas bon de laisser cette différence entre ce pieux anonyme et les philosophes, cités par Cicéron, qui ne manquaient pas d'inscrire leur nom en tête des livres qu'ils écrivaient sur le mépris de la gloire? *Ipsi illi philosophi, etiam in illis libellis quos de contemnenda gloria scribant, nomen suam inscribunt.* (Pro Arc. poeta.)

VILLEMAIN.

RAPPORT sur deux pièces inédites de la Bibliothèque royale de Paris, relatives à l'histoire du Cartésianisme, lu le 2 décembre 1837, à l'Académie des Sciences morales et politiques.

SECOND ARTICLE.

J'arrive maintenant à la seconde pièce inédite que je dois faire connaître à l'Académie.

Le judicieux mémoire que je viens de transcrire, arrêta le parlement de Paris, et lui épargna une nouvelle faute envers la philosophie et la saine politique. Mais les jésuites ne se tinrent pas pour battus; ils étaient

cipaux, et, en même temps, assignait à la barre du parlement l'université d'Angers. Grandes difficultés, grave conflit, que le roi Louis XIV termina, à sa manière, par un nouvel arrêt qui cassa celui du parlement, déchargea l'université d'Angers de l'assignation, mit au néant l'opposition du père de l'Oratoire, enjoignit à ce père et à tous autres de souscrire à la conclusion et délibération des 11 et 14 février, ordonna au recteur d'empêcher qu'il ne fût enseigné et soutenu aucune opinion fondée sur les principes de Descartes: le tout à la diligence du conseiller d'État, commissaire royal dans la généralité de Tours. Cet arrêt est du 2 du mois d'août 1675.

Arrêt¹ du Conseil-d'Etat du Roy, qui confirme la condamnation du Cartésianisme, et qui ordonne aux Pères de l'Oratoire de se soumettre aux conclusions de l'Université d'Angers, en conséquence de l'ordre du Roy.

Le Roy ayant esté cy devant informé que dans l'Université d'Angers l'on y enseignoit les opinions et les sentimens de Descartes, et considéré que dans la suite cela pouvoit causer dans ce Royaume quelque desordre qu'il estoit bon de prévenir, Sa Majesté auroit, par sa lettre de cachet du trentiesme de janvier dernier, donné ordre au Recteur de ladite Université d'empêcher et faire defenses de la part de sadite Majesté aux Professeurs de ladite Université, de continuer à faire leurs leçons sur lesdites opinions et sentimens de Descartes, en quelque sorte et manière que ce soit, tout ainsi qu'il avoit esté fait en l'Université de Paris. En conséquence duquel ordre ledit Recteur de celle d'Angers, et les principaux de ladite Université s'estant assemblés le xi^e febvrier ensuivant, ils auroient conclud que ledit ordre seroit enregistré dans les registres de ladite Université, et que les principaux, supérieurs et professeurs en philosophie des colleges et maisons religieuses d'Angers seroient convoqués pour leur donner connoissance de l'intention de Sa Majesté, et en outre qu'il leur seroit enjoint de presenter à ladite Université toutes leurs thèses avant que de les exposer en public, affin d'y être examinées par le doyen de la Faculté des arts, et les autres députtez de ladite Université, et d'apporter pareillement chaque année leurs escrits pour estre aussy leur doctrine examinée à fonds. Ensuite de quoy l'assemblée desdits dénommés ayant esté faicte le xviii^e dudit mois de febvrier, et ledit Recteur leur ayant fait entendre tout ce que dessus, ilz y auroient souscrit

dans la décadence de l'université de Paris et des autres universités. Un petit livre imprimé à Amsterdam¹, par les soins de Bayle, donne l'acte de soumission de l'Oratoire, à savoir : une lettre écrite au roi et signée par Sainte-Marthe, au nom de l'assemblée de l'ordre; cette lettre, est du mois de septembre 1678. Nous nous contenterons d'en tirer les passages suivants :

« Dans la physique l'on ne doit point s'éloigner de la physique ni des principes de physique d'Aristote, communément reçus dans les collèges, pour s'attacher à la doctrine nouvelle de M. Descartes, que le Roi a défendu qu'on enseignât, pour de bonnes raisons.

« L'on doit enseigner, 1° que l'extension actuelle et extérieure n'est pas de l'essence de la matière; 2° qu'en chaque corps naturel il y a une forme substantielle réellement distinguée de la matière; 3° qu'il y a des accidents réels et absolus, inhérents à leurs sujets, réellement distingués de toute autre substance, et qui peuvent surnaturellement être sans aucun sujet; 4° que l'âme est réellement présente et unie à tout le corps et à toutes les parties du corps; 5° que la pensée et la connaissance ne sont pas de l'essence de l'âme raisonnable; 6° qu'il n'y a aucune répugnance que Dieu puisse produire plusieurs mondes en même temps; 7° que le vide n'est pas impossible. »

Enfin, en 1680, le père Valois², jésuite, déféra à l'assemblée des archevêques et évêques de France, la doctrine de Descartes. Voici le début et quelques morceaux de cette citation : « Messieurs, je cite devant vous M. Descartes et ses plus fameux sectateurs; je les accuse d'être d'accord avec Calvin et les calvinistes sur des principes de philosophie contraires à la doctrine de l'Église: c'est à vous, messeigneurs, à en juger. »

Puis, rappelant ce qu'ont déjà fait le Roi et le saint-siège, il ajoute : « Vous ne hasardez rien à vous servir de votre autorité, le saint-siège

~~à rendre compte.~~ Dans l'intervalle de temps qui s'est écoulé entre l'apparition de ces deux volumes, on sait quelle effroyable épidémie a sévi par ~~toute la~~ Sicile; et l'on pouvait craindre que ce fléau, dont les ravages ~~ont été~~ plus affreux à Palerme que partout ailleurs, n'interrompît pour longtemps, et n'arrêtât même tout à fait le cours d'une entreprise qui exigeait des dépenses considérables, et qui n'avait pas moins besoin de temps prospères que de mains habiles. C'est cependant au milieu de circonstances si contraires, privé de l'assistance de quelques-uns de ses collaborateurs les plus utiles et de ses amis les plus chers, que l'auteur a poursuivi sa noble et laborieuse entreprise; et un pareil exemple d'un dévouement à la science, qui ne recule devant aucun obstacle, et qui ne se refuse à aucun sacrifice, cet exemple, qui accroît encore le prix d'un bel ouvrage, méritait bien d'être signalé avant tout à l'estime et à la reconnaissance de nos lecteurs.

Si nous voulions suivre l'ordre dans lequel se sont succédé les volumes des *Antiquités de la Sicile*, nous devrions commencer notre analyse par celui qui contient les *Monuments de Ségeste*, et qui est le premier de la collection. Mais, malgré l'importance qui s'attache aux résultats des fouilles exécutées dans le théâtre de Ségeste, nous croyons faire une chose plus agréable à nos lecteurs, en leur offrant d'abord un aperçu du travail de l'auteur, concernant les *Antiquités d'Agrigente*. C'est là, en effet, que la matière, plus abondante et plus variée, a reçu encore, par suite de fouilles toutes récentes, un accroissement considérable, et qu'indépendamment des monuments déjà connus, deux temples nouveaux, découverts dans le cours de l'avant-dernière année, sont venus exciter au plus haut degré l'intérêt des antiquaires. C'est donc aussi sur les monuments d'Agrigente que nous croyons devoir appeler en premier lieu l'attention de nos lecteurs.

Des deux parties dont se compose ce volume, la première, qui

truction, avec $\kappa\sigma\tau\acute{\epsilon}$ et avec $\kappa\sigma\tau\omicron\upsilon\sigma\iota\sigma\iota$, comme l'a cru notre auteur, qui a fait une note exprès pour cela¹. Le texte de Diodore signifie donc que, dans la contrée qui a porté depuis le nom d'Agrigente, au lieu appelé Camicus, Dédale construisit sur un rocher escarpé, une ville extrêmement forte²; d'où il suit que la ville de Cocalus, la ville construite par Dédale, en un mot, Camicus, était située à l'endroit qui fut depuis l'acropole d'Agrigente, et, de cette manière, le témoignage de Diodore s'accorde très-bien avec celui de Polybe, et l'un et l'autre, avec l'observation des lieux, de même qu'avec ce passage d'Hérodote, VII, 179: Πόλιν Κάμικον, τὴν $\kappa\sigma\tau'$ ἰμὶ Ἀκραγαγῆτισι ἵκιστον³. Contre un pareil accord de faits et de témoignages, tous les raisonnements de Cluvier, qui voulait trouver ailleurs que sur le site même d'Agrigente, l'emplacement de la ville de Cocalus, et qui se fondait principalement sur un autre passage de Diodore, XXIII, 9, où il est question d'une place des Agrigentins, nommée Camicus: ἐν Κάμικον ἦλθε, φρούριον Ἀκραγαγῆτινων, tous ces raisonnements, dis-je, viennent échouer d'eux-mêmes, sans qu'on prenne la peine de les combattre, comme l'a fait notre auteur. Le soin qu'il a pris, sans nécessité, à mon avis, de réfuter cette erreur de Cluvier, l'a fait tomber à son tour dans une faute légère, qu'il n'a commise que pour enlever à Cluvier son principal argument, et que je prendrai encore la liberté de relever, celle de considérer cette petite place forte du territoire Agrigentin, φρούριον Ἀκραγαγῆτινων, nommée aussi Camicus, comme étant l'ancienne Camicus, c'est-à-dire l'acropole même d'Agrigente. L'ensemble du récit de Diodore prouve que ce φρούριον Ἀκραγαγῆτινων ne peut avoir été l'acropole d'Agrigente; et il était d'ailleurs tout simple que le nom de Camicus, consacré par une ancienne tradition et certainement fourni par la langue nationale, fût porté par quelque petit fort du territoire Agrigentin, à une époque, où déjà depuis bien des siècles, le nom historique d'Agrigente avait remplacé le nom mythologique de la ville de

des Grecs. Il subsiste encore de cet édifice les murs à peu près entiers de la *cella*, jusqu'à une hauteur d'environ 18 palmes; mais les antes et les colonnes, ainsi que tout l'entablement, ont disparu certainement à l'époque où le temple fut converti en une église chrétienne, puisque l'abside de cette église occupe la place de la façade antique, dirigée, suivant l'usage grec, à l'Orient. L'appareil de cette muraille indique d'ailleurs une belle époque de l'art, et le monument a de l'intérêt par la simplicité même de son plan, qui le rattache, d'accord avec sa situation sur l'acropole, aux origines de la cité grecque. Je relèverai en passant une légère faute que commet ici M. le duc de Serradifalco, et je ne la relèverai, que parce qu'elle se reproduit dans un autre endroit de son livre, à l'occasion d'un autre monument d'Agrigente: c'est la dénomination *in Antes* qu'il applique à la forme du petit temple en question; le texte de Vitruve porte *in Antis*, et il est évident que toute autre leçon serait vicieuse.

En continuant de suivre le bord oriental de cette éminence dans la direction du midi, on arrive bientôt aux ruines d'un beau temple dorique, qui s'élève à l'angle méridional de cette enceinte, sur une crête de rocher, dont l'escarpement relève encore l'effet pittoresque de ces ruines; ce temple est celui qui est vulgairement connu sous le nom de *Junon Lacinia*; c'est un des monuments les plus parfaits de l'architecture grecque; et le mérite qui le distingue, joint à la place même qu'il occupe, rend aussi vive qu'ineffaçable l'impression qu'il produit sur tous ceux qui le rencontrent le premier, en abordant, la pensée pleine de souvenirs et d'émotions, au pied des grandes ruines d'Agrigente. C'est peut-être aussi ce sentiment que j'ai moi-même éprouvé, qui fait qu'on regrette d'avoir ici à combattre, dans cette dénomination même de *Temple de Junon Lacinia*, une de ces erreurs populaires qui ajoutent à l'effet des monuments, surtout, lorsqu'à la place d'une illusion détruite, ce qui n'est qu'un assez triste profit pour la science, la sévérité

Laissons donc sur le seuil du temple Agrigentiu toutes les illusions que nous pouvions y apporter, et que notre auteur, par une sorte de zèle patriotique respectable jusque dans ses erreurs, s'efforce encore de retenir; et ne voyons dans ce temple aujourd'hui sans nom, comme sans divinité, que l'art qui l'a produit, et dont, après tant de siècles, le culte a survécu à celui de la religion qui le consacra. J'ai déjà dit que c'est un des édifices les plus parfaits du dorique grec, et si je me permettais d'adresser quelque reproche à notre auteur, ce serait peut-être d'avoir trop épargné les détails dans l'exposition d'un monument, dont les moindres éléments méritent d'être étudiés avec tout le soin possible. C'est, comme on le sait, un de ces temples hexastyles, périptères et amphiprostyles, qui se reproduisaient pour ainsi dire à l'infini, d'après un type constant, et toujours avec des variétés nouvelles; montrant ainsi cette inépuisable fécondité de l'art grec, jusque dans l'exécution éternellement répétée d'un même programme. Il a conservé presque toutes les colonnes de son *ptéroma*, avec les murs de la *cella* jusqu'à une certaine hauteur; ce qui est une circonstance bien rare dans les temples grecs. Mais presque tout son entablement a disparu, au point qu'il ne reste absolument rien de la frise ni des frontons; perte assurément bien fâcheuse, mais qui peut être en partie suppléée au moyen du temple voisin; celui de la *Concorde*, qui a conservé son couronnement à peu près intact sur ses deux façades. Comparé à celui de ce temple de la *Concorde*, l'ordre du temple de *Junon* présente des variétés et des différences qui sont indiquées dans le dessin de M. le duc de Serradifalco, mais qui méritaient d'être exprimées dans son texte. Je signalerai, entre autres choses, le double filet que porte le chapiteau, et qui manque au temple de la *Concorde*; c'est un signe d'une élégance appliquée à la mâle et noble austérité du dorique, qui semble annoncer une tendance à un goût moins sévère. J'ajouterai, comme une observation qui m'a frappé dans l'examen très-étudié que j'ai fait

justifiée par la découverte faite depuis, d'une pièce semblable, construite à la même place, dans le grand temple de Sélimonte, et surtout par celle des trois petites cella pratiquées dans l'intérieur du temple d'Hercule, à Agrigente même, dont l'apparition, due au résultat des dernières fouilles, a constitué un fait si neuf et si curieux dans l'architecture grecque. Il est bien vrai que les trois cella dont il s'agit, ayant été ajoutées lors d'une restauration du temple grec, faite à l'époque romaine, ce qui résulte, comme nous le dirons bientôt, de tous les détails de cette construction, on pourrait arguer de là que l'addition du sanctuaire érigé dans le temple de Junon, appartiendrait à une restauration semblable exécutée à la même époque. Mais cet argument serait ici sans valeur, puisque la construction de ce sanctuaire est appareillée, comme je l'ai dit plus haut, dans le même système et avec les mêmes matériaux que le reste de l'édifice, d'où il suit qu'elle date du même temps et qu'elle fait partie du plan primitif. C'est en effet ce que je persiste à croire, tout en soumettant au jugement de M. le duc de Serradifalco, les observations que je viens de faire, avec la confiance que j'ai en ses lumières, et avec le vœu que je me permets d'y joindre, de voir ces observations vérifiées par un nouvel examen du monument qui me les a suggérées.

J'ai déjà reproché à notre auteur l'extrême sobriété de détails dont il semble s'être fait une loi, dans la description des monuments antiques qu'il publie, ne permettant à sa plume que l'explication la plus rigoureusement nécessaire, et laissant à son crayon le soin de tout dire aux yeux et à l'esprit. Cette méthode peut avoir quelques inconvénients, quand il s'agit de parties d'édifices, ou de dispositions architectoniques qui ne sont pas une partie intégrante des édifices, mais qui ajoutent pourtant à leur effet, et qui enfin existent sur le terrain; j'en puis citer encore un exemple qui se rapporte à ce même temple de Junon, et qui n'est pas sans intérêt. On trouve, au devant de la façade principale du temple, une

tant que par la belle proportion et par la noble simplicité de son ensemble. L'appareil de la construction y est d'une justesse et d'une précision admirables, partout où l'édifice, moins dégradé par le temps, permet de voir à nu la construction primitive. La forme et le galbe des colonnes réunissent l'élégance, la fermeté, la noblesse qui caractérisent l'ordre dorique des beaux temps de l'art; et c'est, à mon avis, le modèle le plus accompli de cet ordre, qui existe dans toute la Sicile et la grande Grèce; un peu moins grave que celui du grand temple de Pæstum, un peu moins orné que celui du temple voisin de *Janon*, il offre toutes les conditions de la perfection, à ce point où les arts s'arrêtent en général aussi peu que les sociétés, à ce point précis qui se trouve entre l'acheminement au bien et la recherche du mieux. Il a conservé toutes les colonnes de son *ptérôma* dans leur entier, son entablement avec le fronton sur les deux façades, et jusqu'aux murs de sa *cella*, excepté celui qui séparait la *cella* du *posticum*; en sorte que, sous le rapport encore de la conservation, c'est un des monuments les plus précieux de l'architecture grecque, puisqu'il n'y manque guère que le toit. M. le duc de Serradifalco l'a reproduit dans tous ses détails, plan, coupes et élévation restaurée, avec tout le soin qu'il a pu y mettre, pl. viii-xiv; et je n'aurais à reprendre, dans la description qu'il en donne, que l'extrême brièveté de ses explications. Il y aurait peut-être aussi une légère inexactitude à relever dans la manière dont il interprète le témoignage de Diodore de Sicile, concernant la destruction des temples d'Agrigente, qui eut lieu lors de la prise de cette ville par les Carthaginois, en l'an 406 avant notre ère. M. de Serradifalco soutient avec raison que ce désastre, si grand qu'il pût être, ne doit pas s'entendre d'une destruction totale des édifices, d'où il résulterait qu'aucun des monuments d'Agrigente n'ayant été sauvé d'une ruine complète, ceux qui subsistent encore, plus ou moins dégradés, sur le sol de la ville antique, auraient été rebâtis à une époque postérieure. A cet égard, je suis tout à fait de son avis; mais il me pa-

Le temple dont il s'agit a la forme ordinaire d'un parallélogramme rectangulaire, long de 259, 2, 8 palmes, et large de 97, 10, 6. Son péristyle est formé de trente-huit colonnes doriques cannelées, disposées de manière qu'il s'en trouve six sur chacune des deux façades, ou des petits côtés, dirigés à l'orient et à l'occident, et quinze, y compris les colonnes d'angles, sur les faces latérales, avec un *pronaos* et un *posticum*, orné de deux colonnes entre les antes. Il appartient ainsi à cette forme de temples hexastyles, périptères et amphiprostyles, qui constitue la majeure partie des temples grecs de la belle époque de l'art. La longueur de la *cella*, par rapport à sa largeur qui se trouve dans le rapport de 2 1/2 à 1, est une particularité qui semble indiquer une haute époque de l'art, d'accord avec la forme des chapiteaux et avec les détails de la corniche; et cette particularité, qui se rencontre dans les deux plus anciens temples de Sélinonte¹, l'un desquels a offert, dans les sculptures de ses métopes, des monuments d'un art contemporain de l'école éginétique, ne permet presque pas de douter que le temple qui nous la présente, n'ait été l'un des plus anciens et des plus considérables d'Agrigente. Si l'on joint à ces motifs une autre considération, celle de l'étendue de ses dimensions et de la grandeur de ses masses, qui pouvaient se reconnaître sur le terrain même, jusque dans l'état de décombres où il était réduit, on ne sera pas surpris que Fazello d'abord, et ensuite d'Orville aient cru y voir le temple d'Hercule, qui dut être, au témoignage de Cicéron, in *Verr.* iv, 43, 94 : *Herculis templum est apud Agrigentinos, non longe a foro, sanè sanctum apud illos et religiosum*, un des principaux sanctuaires de la cité. Cette indication même, donnée ici par Cicéron, que le temple en question n'était pas loin du *Forum*, vient encore à l'appui de l'opinion de ces antiquaires; car, bien qu'on ne connaisse pas précisément l'emplacement de l'*Agora* d'Agrigente, il est du moins probable que cette place publique était située dans cette partie centrale de la ville, qui avoisinait le plus la mer : c'est du moins dans cette situation que les villes maritimes avaient pour habitude de construire leur *Forum*, au témoignage de Vitruve²; et le temple qui nous occupe s'élève précisément à peu de distance de la porte antique qui conduisait du centre de la ville à la mer. La conjecture de Fazello, admise par d'Orville, me paraît donc, comme à M. le duc de Serradifalco, digne de quelque confiance; et je n'aurais qu'une approbation sans réserve à donner à cette partie du travail de notre auteur, si, en parlant des objets d'art célèbres qu'il suppose avoir

¹ Ce sont les temples marqués E et F sur le plan général de Sélinonte; voyez les *Antichità di Selinonte*, t. II, tav. XVIII, XIX et XX. — ² Vitruv. I, 7, 1, et II, 8, 11.

été consacrés dans ce temple, il n'avait commis une légère méprise. C'est au sujet de la statue même du Dieu, qu'il croit avoir été le fameux simulacre, chef-d'œuvre de Myron, que les Agrigentins défendirent en désespérés contre les satellites de Verrès. Cette circonstance s'applique en effet à la statue en bronze d'Hercule, érigée dans ce temple : Cicéron, in Verr. IV, 43, 94 : *Ibi ex ære simulacrum ipsius Herculis, quo non facile quidquam dixerim me vidisse pulchrius*. Mais le chef-d'œuvre de Myron était une statue d'Apollon, restituée par Scipion aux Agrigentins, et enlevée par Verrès; et cette statue de Myron était placée dans le temple d'Esculape : Cicéron, in Verr. Act. II, l. IV, 43, 93 : *Agrigento, signum Apollinis pulcherrimum, cujus in femine litterulis minutis argenteis nomen Myronis erat inscriptum, ex Æsculapii religiosissimo fano sustulisti*; en sorte que, par une inadvertance bien excusable sans doute, M. de Serradifalco a confondu en un seul deux chefs-d'œuvre de l'art grec, et deux attentats de Verrès.

RAOUL-ROCHETTE.

(La suite au prochain cahier.)

Visit to the great Oasis of the Libyan Desert, etc. C'est-à-dire : *Voyage à la grande oasis du désert Libyque...*, par G. A. Hoskins, Esq...; avec une carte et 20 pl. représentant les temples, le paysage, etc. exécutés d'après les dessins finis sur les lieux mêmes par l'auteur; in-8° de 338 pages. Londres, Longmann, 1837.

SECOND ARTICLE.

Tout prouve, ainsi que nous l'avons vu, que le temple d'Elkargeh fut construit pendant la domination de Darius, selon toute apparence, par ses ordres et d'après sa volonté. Ce fait est mis hors de doute par la présence de la figure de ce roi, dans toutes les scènes religieuses sculptées sur les diverses parties du monument. Il n'en paraît pas moins fort surprenant de voir un roi persan favoriser à ce point la religion égyptienne, et permettre qu'on le mêle à toutes les représen-

tations religieuses, qu'on le déifie dans un temple, comme on aurait pu faire d'un Pharaon, d'un membre d'une ancienne dynastie. Ce fait extraordinaire, bien loin d'être contraire à l'histoire connue, la confirme de tout point. On en jugera par le passage suivant que nous tirons d'un mémoire inédit sur *l'état de l'Égypte pendant les derniers temps de la domination pharaonique et sous la domination persane*.

« Toute la conduite de Darius à l'égard des Égyptiens prouve qu'il sentit la nécessité de réparer le mal qu'avait causé Cambyse. Les Égyptiens se révoltèrent contre le satrape Aryandès, que Cambyse avait nommé gouverneur de l'Égypte. Les exactions de ce satrape furent cause de la révolte¹ qui se déclara peu de temps avant la guerre des Perses contre la Grèce. Darius, avant d'entreprendre cette guerre², passa en Égypte et vint à Memphis³, à la fois pour soumettre les Égyptiens et pour punir le satrape qui, outre ses exactions, avait poussé l'insolence jusqu'à trancher du souverain, en frappant des monnaies d'argent, à l'imitation des dariques d'or que Darius avait mises en circulation⁴. Ce prince, satisfait d'avoir puni l'auteur de la révolte, traita les Égyptiens avec beaucoup de douceur. « Détestant (ce sont les propres paroles de Diodore) la fureur insensée de Cambyse contre les temples de l'Égypte, il s'attacha à manifester beaucoup de clémence envers les hommes et de piété envers les dieux [du pays] : il fréquenta les prêtres égyptiens, s'instruisit de leur religion et de tous les faits [historiques] contenus dans les livres sacrés. Il apprit quelle était la magnanimité des anciens rois et leur douceur envers leurs sujets ; il voulut imiter leur conduite. Aussi les Égyptiens l'honorèrent à tel point que, seul des rois [perses], il reçut de son vivant le titre de dieu, et qu'après sa mort ils lui rendirent les mêmes honneurs qu'aux meilleurs d'entre les rois qui jadis avaient régné sur le pays. »

« Ce récit de Diodore s'accorde avec d'autres faits rapportés par

dire en passant, que toutes ces dates sont conformes à la chronologie fondée sur les anciens auteurs. Or, de ces quatre noms, il n'en est qu'un seul dont le nom phonétique soit précédé du cartouche prénom, comme celui des anciens rois égyptiens ; ce qui confirme la remarque de Diodore, que Darius reçut de son vivant le titre de dieu, de même que les rois du pays.

Après cette excursion, qu'on nous pardonnera sans doute en faveur de l'intérêt historique du fait observé, nous revenons au temple d'Ammon-Ra, pour dire, d'après M. Hoskins, que le sanctuaire de ce temple, divisé en deux parties, ne formait jadis qu'une pièce. C'est à une époque plus récente qu'il fut divisé : la preuve en est que la séparation coupe en deux la sculpture curieuse qui couvre les murs. Le toit est formé de grandes masses de pierre. Le sanctuaire, comme tout le reste du temple, est rempli de sable. Ayant présumé, d'après un fragment non enfoui, que la sculpture devait être fort intéressante, M. Hoskins le fit déblayer en grande partie. « Comme les deux pièces étaient entièrement obscures, dit le voyageur, il était égal pour nous de travailler la nuit ou le jour : la nuit avant notre départ de Khargeh ; je restai dans le sanctuaire jusqu'à trois heures du matin. Il faut avoir éprouvé combien il est pénible de dessiner tout le jour, sous un soleil du tropique, pour apprécier tout ce qu'il dut nous en coûter pour passer encore les nuits à travailler dans le sanctuaire. Ce n'était pas, je dois le dire, par un désir égoïste de posséder seuls les dessins de ces sculptures, que nous endurions tant de fatigues au péril de notre santé, peut-être même de notre vie, mais pour remporter dans notre pays ce qui nous paraissait propre à augmenter la somme des connaissances acquises sur les mœurs et les arts chez les anciens. Nous prîmes des empreintes en papier de toutes les sculptures ; ce sont celles que je publie. »

Ces sculptures, représentées sur trois planches, peuvent être comptées parmi les plus singulières et les plus curieuses qu'on ait recueillies en Égypte. Elles couvrent toutes les parois du sanctuaire. Chaque paroi est divisée en cinq zones horizontales, occupées par un sujet unique, ou par plusieurs sujets séparés l'un de l'autre au moyen d'une bande verticale ; chaque groupe de figures est accompagné d'une inscription hiéroglyphique. On ne peut rien imaginer de plus extraordinaire que cet assemblage de figures de divinités dans les plus grotesques attitudes, d'animaux, d'oiseaux, groupés d'une manière bizarre et qu'on dirait toute fantastique. Il est certain, cependant, que toutes ces scènes ont une signification précise et déterminée, et expriment des rites et

dans la grammaire hiéroglyphique de Champollion, qui s'imprime en ce moment, ou dans ses papiers inédits, et qu'ils ne sont pas le fruit des communications bienveillantes dont tous ceux qui l'ont connu savent qu'il était si prodigue.

2° Le reproche que l'on continue d'adresser à Champollion tient à une question maintenant jugée par tous les hommes impartiaux. La part que le docteur Young doit prendre dans cette belle découverte a été équitablement appréciée, quoi qu'on en ait dit, par Champollion lui-même. C'est ce qui a été démontré sans réplique, avec une complète impartialité, par M. Arago, dans son éloge du docteur Young, et par M. Silvestre de Sacy, dans celui de Champollion. Pour toute réponse à ces attaques, nous nous bornerons à transcrire le passage suivant tiré de ce dernier éloge.

« Je ne ferais point mention ici des prétentions qui s'élevèrent, dans un pays voisin, en faveur d'un homme distingué par de grands et utiles travaux dans la carrière des sciences, et auquel, par un sentiment exagéré de rivalité nationale, on essaya de faire honneur de la découverte des hiéroglyphes phonétiques, si je ne craignais qu'un silence absolu de ma part ne parût, non un aveu tacite de la justice de ces prétentions, mais la preuve qu'elles n'étaient pas sans quelque vraisemblance. Pour tout esprit impartial, elles ont été victorieusement réfutées par Champollion lui-même, dans son *Précis historique*, avec tous les égards dus à un homme du mérite de Thomas Young, ainsi que ce savant se plaisait à le reconnaître lui-même; et il n'y a pas longtemps que l'éloquent interprète de l'Académie des sciences, dans la notice qu'il a consacrée à l'illustre savant anglais, après un examen scrupuleux des titres des deux rivaux, a prononcé, dans cette même salle, en faveur de Champollion, un jugement motivé, dont sa position même garantissait l'impartialité, et qui, nous ne craignons point de le dire, sera celui de la postérité, comme il est déjà celui de l'Europe. »

En terminant la description du temple d'El-Kargeh, M. Hoskins reconnaît qu'il est beaucoup plus remarquable par sa situation curieuse et pittoresque, au milieu d'un immense désert, que comme ouvrage de l'art; l'architecture n'en est pas bonne; la sculpture en est médiocre. Est-ce un indice que les arts égyptiens avaient à ce point dégénéré dès l'époque de Darius, ou bien doit-on attribuer en partie cette infériorité, à l'éloignement de l'oasis, où l'art pouvait n'être pas cultivé avec autant de succès que sur les bords du Nil? C'est ce qu'il serait peut-être trop hardi de décider. Toutefois, le torse en basalte de Nectanébo, trouvé à Sebennytus, et déposé au cabinet des Antiques, est d'un tra-

servi peut-être à contenir une image. L'intérieur représenté dans la planche XII n'est pas moins remarquable. Le toit, maintenant en partie tombé, était supporté par des colonnes ou des piliers carrés. La croix, encore visible, atteste que l'édifice a servi d'église chrétienne. M. Hoskins observe que cette croix a la forme du *tau* égyptien. Nous avons fait la même remarque à l'occasion d'un monument chrétien de l'île de Philes¹, et nous avons indiqué les motifs qui avaient engagé les chrétiens d'Égypte à employer ce signe du paganisme. Nos remarques ont été confirmées par M. Wilkinson, et l'observation de M. Hoskins les confirme de nouveau. Outre la croix de cette forme, M. Hoskins a encore trouvé sur la coupole d'une des tombes la croix maltaise. M. Hoskins est convaincu que cette nécropole est de l'époque chrétienne. L'élégance de l'architecture de la plupart de ces tombes nous porterait à croire qu'elles sont d'une époque plus ancienne, et qu'elles ont pu être plus tard occupées par la population devenue chrétienne. Les Chrétiens n'ont pas dû mettre plus de scrupule à s'emparer des tombes des païens, qu'à faire de leurs temples des églises. Au reste, cette grande ville des tombeaux est une nouvelle preuve que l'ancienne oasis était le centre d'une population nombreuse. Au nord-est du temple d'El-Khargeh, il y a deux tombeaux creusés dans le roc; l'un d'eux, qui n'a pas été terminé, paraît n'avoir jamais servi. A environ cent pas au sud sont les restes d'un curieux édifice polygone que M. Hoskins croit avoir été le tombeau de quelque gouverneur romain.

Dans le voisinage, on trouve les ruines de deux petits temples de l'époque romaine; les murs de l'un d'eux sont encore debout et ornés de sculptures et d'hiéroglyphes; malheureusement la pierre est si faible, que ces sculptures sont presque effacées; on y distingue pourtant encore les empereurs Adrien et Antonin faisant des offrandes à di-

Ramuseum qui sont certainement de l'époque pharaonique. On le trouve aussi dans un monument de Djebel Barkal en Éthiopie. D'après la disposition du plan de l'édifice, M. Hoskins ne doute point que ce ne soit un temple, quoiqu'il soit en briques, et qu'il ne porte ni sculptures ni hiéroglyphes. Cette destination paraît fort douteuse. M. Hoskins aurait bien désiré de continuer sa route au sud, et de se rendre au Darfour. Diverses circonstances l'obligèrent à n'aller pas plus loin, et à revenir sur ses pas. En chemin, il rendit visite à deux localités où se trouvent des temples antiques, Kasr-Zayan et Kasr-Ouaty.

Le temple de Kasr-Zayan est situé sur un terrain légèrement élevé, au milieu d'une vaste plaine. L'aspect en est charmant, si l'on en juge par la planche XV, qui le représente vu de loin. L'enceinte en briques crues qui l'entoure a environ 230 pieds de long sur 84 de large. Vers l'entrée, sont des fragments de pierre, sur l'un desquels est une inscription grecque. Les sculptures de la porte d'entrée représentent l'empereur Antonin faisant des offrandes à des divinités qui portent les attributs de Cneph, Osiris, Isis et Horus. L'inscription grecque annonce que le temple est dédié à *Aménébis* (que M. Hoskins croit être Amun-Neb ou Amun-Knep) et aux divinités adorées dans le même temps, pour le salut de l'empereur Antonin. Nous l'avons donnée et expliquée dans nos *Recherches* (p. 238). La copie de M. Hoskins ne diffère de celles de M. Hyde qui nous a servi, qu'en deux points peu importants¹. Ainsi, dans cette circonstance comme en tant d'autres, le nom de l'empereur indiqué dans l'inscription grecque est le même qui se retrouve dans les hiéroglyphes.

A partir de Kasr-Zayan, on arrive à Kasr-Ouaty. La planche XVIII, qui en représente les approches, montre que ce village est situé sur une éminence qui domine au loin le paysage. Cette planche donne une idée avantageuse du paysage dans cette partie de l'Oasis. Les murs en briques qui entourent ce temple sont mieux conservés qu'ailleurs. Cet édifice a beaucoup d'analogie dans son plan avec les temples de Douch-el-Qalah et de Kasr-Zayan. La sculpture de la porte d'entrée représente un roi faisant des offrandes à Amun-Ra, Maut et Horus. La première est la divinité principale du temple. Le seul nom de roi que M. Hoskins ait trouvé parmi les hiéroglyphes est celui de Ptolémée Évergète, qui est répété en divers endroits : on ne peut donc guère douter que

¹ A la première ligne, ΤΧΟΝΕΜΤΡΕΩΣ, leçon de M. Hyde, doit désigner le nom du lieu. A la ligne 5, la leçon ΕΠΙΣΤΑΤΟΥ, au lieu de ΕΠΙΣΤΡΑΤΗΓΟΥ que donne M. Hyde, est entièrement fautive.

ce temple n'ait été construit sous son règne. Le style de la sculpture, particulièrement celle des chapiteaux du vestibule, m'aurait suffi, dit notre voyageur, pour décider l'époque de sa construction. Mais la lecture du nom de Ptolémée Évergète est une preuve bien plus décisive que toutes les conjectures fondées sur la comparaison des styles.

M. Hoskins s'était proposé de visiter les autres oasis, particulièrement celle de Dakkel à l'ouest de la grande; et il aurait essayé d'atteindre celle d'Ammon, par le désert, en suivant la route de l'armée de Cambyse. La fièvre qui l'atteignit ainsi que ses compagnons, le désir de se trouver à Thèbes en temps opportun pour commencer le voyage d'Éthiopie, le firent renoncer à son dessein; il reprit la route de l'Égypte, et regagna les bords du Nil par le même chemin qu'il avait suivi en venant.

Ainsi, son excursion s'est bornée à la grande oasis, dont son livre contient, comme on l'a vu, une description fort détaillée: les chapitres xi à xvi de cet ouvrage contiennent celle des autres oasis, mais tirée des récits des différents voyageurs qui les ont visitées, Browne, M. Cailliaud, Drovetti, sir Archibald Edmonstone, le général de Minutoli. Comme ces chapitres ne renferment rien qui ne soit déjà connu, nous croyons inutile d'en donner l'analyse; dans ces chapitres, M. Hoskins rassemble le petit nombre d'indications données par les anciens auteurs sur les oasis du désert Libyque. Quant à celle qu'il a visitée, il fait observer qu'aucun des monuments qui s'y trouvent n'est antérieur à Darius; qu'un des temples appartient au règne de Ptolémée Évergète, et que les sept autres ont été construits par les Romains. Il est donc à présumer qu'avant l'époque de la domination persane la grande oasis n'était pas peuplée, ou du moins n'était point, comme elle le devint par la suite, le séjour d'une population nombreuse.

La richesse et l'importance de cette oasis, à l'époque romaine, est attestée par les nombreux édifices sacrés qui datent de cette époque; elle ne l'est pas moins clairement par les deux inscriptions grecques gravées sur le pylone du grand temple, et qui sont des circulaires des préfets d'Égypte aux gouverneurs des nomes, ou stratèges de l'Égypte. Elles montrent que l'oasis n'avait pas moins d'importance, aux yeux de l'administration centrale, que les nomes de la vallée du Nil. La lettre du stratège de l'oasis qui précède l'un de ces arrêtés, prescrit d'exposer l'arrêté au public, non-seulement dans la *métropole*, mais dans chaque ville du nome, (βούλομαι οὖν σ. . . ἐν τε τῇ μητροπόλει τοῦ νομοῦ καὶ καθ' ἑκάστην πόλιν, αὐτὸ (διάταγμα) προδιδίναί...). Il y avait donc plusieurs villes outre la métropole.

L'ouvrage est terminé par un *appendice*, formé du texte de cinq

inscriptions que M. Hoskins a copiées de nouveau dans l'oasis : à savoir les deux grandes qui se lisent sur le pylone du temple d'El-Khargeh ; et un fragment mutilé d'une troisième, sur le même pylone ; puis les deux inscriptions de Kasr-Zayan et de Douch-el-Qalah, dont il a été question plus haut. Ces copies sont, en général, moins exactes et moins complètes que celles de MM. Cailliaud et Pacho, qui nous ont servi. Il y a cependant quelques variantes, dont on pourra tirer parti dans une nouvelle révision de ces textes mutilés. La peine que M. Hoskins a prise de les copier de nouveau, ne sera pas tout à fait perdue.

LETRONNE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

INSTITUT ROYAL DE FRANCE, ET SOCIÉTÉS LITTÉRAIRES.

Le 4 avril, M. Hersent, président de l'Académie des Beaux-Arts, a exprimé les regrets de l'Institut, aux funérailles de M. Castellan, académicien libre. « À un goût pur et noble, à une rare capacité en plus d'un genre de connaissances pratiques, théoriques et historiques, recueillies par de sérieuses études dans de lointains voyages, M. Castellan réunissait, sous le titre d'amateur, plus d'érudition variée, plus de genres de talents distingués, qu'il ne s'en rencontre le plus souvent chez ceux qui font de leur art l'occupation exclusive de leur vie. Dessinateur ingénieux, compositeur instruit et fécond, littérateur, il sut réunir un grand nombre de connaissances que la culture des procédés pratiques met si rarement l'artiste à portée d'approfondir et même de soupçonner. »

M. Reinaud, membre de l'Institut, successeur de M. Silvestre de Sacy, dans la

que les événements et les opinions ou affections politiques eussent tant d'influence sur les délibérations académiques, sur les décisions littéraires; mais ces assertions de M. P. P. sont du petit nombre de celles qu'il n'a pas eu le temps de vérifier. Rétablie en 1803, par un décret impérial, sous le nom de Classe de la langue et de littérature française, cette Compagnie ne tarda point à substituer l'*ai* à l'*oi* dans sa propre dénomination et dans beaucoup d'autres mots. Il suffit, pour s'en convaincre, de recourir aux programmes, discours, rapports, etc. publiés sous son nom jusqu'en 1816¹. A cette dernière époque, une ordonnance royale lui rendit le nom d'Académie française et non française; en sorte qu'il n'est plus étonnant qu'elle ait conservé cette orthographe dans toutes ses publications, jusqu'en 1830,² comme de 1830 à 1837. On y lit de toutes parts, *était, pouvait, reconnaître, faibles*, etc; si c'était là une *palinodie*, elle daterait de plus de 30 ans. Cependant, M. P. P. nous apprend qu'au sein de l'Académie française, les Français, en 1835, n'ont dépossédé les Français qu'à une imperceptible majorité. Nous manquons des renseignements nécessaires pour éclaircir un tel point: seulement, c'est encore l'*ai* au lieu de l'*oi* que nous retrouvons dans la plupart des ouvrages particuliers publiés, à toute époque depuis 1803, par divers membres de cette compagnie, y compris même celui qui est seul cité comme adversaire de cette prétendue innovation; car il imprimait en 1808³, à la vérité, avant d'être académicien, un *Dictionnaire des Onomatopées françaises*, où il écrivait *serait, connaît, prononçait*, etc. Peut-être n'est-il pas inutile d'ajouter que les imprimeries qui ne faisaient point cet usage général de l'*ai*, l'admettaient du moins dans les noms de nations, Français, Anglais. . . .⁴, afin d'en distinguer la prononciation de celle de Danois, Suédois, etc. — Nous devons nous borner au simple exposé de ces faits, sans entreprendre la discussion du fond de la question. Représenter la prononciation par l'orthographe, est un problème plus compliqué, plus difficile que ne l'ont cru ceux qui, à différentes époques, ont entrepris de le résoudre; et nous sommes d'ailleurs persuadé qu'il n'est plus temps de s'en occuper, quand une langue écrite est fixée, du moins dans la plupart de ses éléments, par un très-grand nombre de livres classiques imprimés. Dès lors, la meilleure orthographe est la plus étymologique, celle qui retrace le mieux les origines des mots. Mais faut-il confondre avec ces origines, les prononciations vicieuses, introduites au moyen âge, abandonnées en partie dès le xvii^e siècle, et presque totalement dans le cours du xviii^e? Tel est, à ce qu'il nous semble, le véritable état de la question par rapport à l'*oi*, qui, au surplus, ne correspond guère mieux à la vieille prononciation *oys*, que l'*ai* à l'*è* ouvert. S'il s'agit d'étymologie, *avait* (comme *aveva* en italien) se rapproche plus que *avoit* du latin *habebat*. Il est plus court et moins témé-

Un court poème de M. Théodore Lorin, intitulé *le Duelliste*, et imprimé à Soissons, chez Gibert ; in-8°, se termine par ces vers :

Que le duelliste farouche	Flétrisse ses sanglants lauriers.
Dans nos regards, sur notre bouche,	Et que la loi livre sa tête impie
Lise le dédain et l'horreur.	Au supplice honteux des lâches meurtriers.
Qu'une légitime infamie	

Chefs-d'œuvre de Shakspeare (Othello, Hamlet et Macbeth), traduction française en regard, par MM. Nisard, Lebas et Fouinet, avec des imitations, en vers français, par MM. A. de Vigny, Émile Deschamps, L. Halévy, J. Lacroix, de Wailly, M^{me} Louise Colet, et des notices critiques et historiques, par M. D. O'Sullivan, professeur au collège royal de Saint-Louis, Paris, Belin-Mandar, 1837 ; 636 pag. in-8°. Ce volume, qui fait partie de la Bibliothèque anglo-française, se recommande par la correction des textes anglais, par l'élégance et la fidélité des traductions, par le caractère instructif des notes et notices de M. O'Sullivan. Il serait permis d'admirer un peu moins Shakspeare, et un peu plus les chefs-d'œuvre des poètes dramatiques grecs et français ; mais le génie du poète anglais a droit à de très-grands hommages.

Encyclopédie des gens du monde, tome IX, II^e partie, ÉMANCIPATION-ESDRAS. Paris, impr. mécanique de Duverger, libr. de Treuttel et Wurtz, 1838 ; pag. 401-794, in-8°. MM. Audiffret, Berzélius, Blanqui aîné, Boulatignier, Depping, De Gérando, de Golbéry, Jos. Naudet, Pontécoulant fils, Reinaud, de Santarem, Schnitzler, Taillandier, Villenave, M^{me} Waldor, etc. etc. ont coopéré à ce volume. Les articles *Encyclopédie*, *Enseignement*, *Ère*, *Érudition*, *Eschyle*, etc. sont remarquables par leur étendue et par leur importance. D'autres, comme *Emprunts*, *Enfer*, *Entendement*, *Epellation*, *Époque*, *Équateur*, *Equation*, etc. pourront sembler trop succincts. Mais cette partie du tome IX offre des améliorations sensibles. La biographie contemporaine y occupe moins de place ; les doctrines romantiques et mystiques y dominent un peu moins, et l'on peut espérer qu'elles auront presque disparu de l'Encyclopédie des gens du monde, lorsqu'elle atteindra les lettres M-R.

Histoire antédiluvienne de la Chine, ou l'Histoire de la Chine dans les temps antérieurs à l'an 2298 avant notre ère, par M. le marquis de Fortia, de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. Paris, impr. de Fournier, 1838 ; in-12, xxiv et 140 pages contenant les chapitres xi-xxix. Lorsque, dans notre cahier de janvier dernier, pag. 57 et 58, nous avons ajouté le mot (*sic*) après Égypte, nous faisons remarquer cette orthographe de l'auteur, sans dire qu'il avait tort ou raison de l'em-

Éloge historique de Joseph Fourier, par M. Arago, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Paris, Firmin Didot; 70 pag. in-4°.

Philosophie des arts du dessin, par M. Masure. Paris, librairie de Parent Desbarres, 1838; in-8°. Pr. 7 fr. 50 c.

De la fortune publique en France et de son administration; par M. L. A. Macarel et M. J. Boulatignier, professeur d'administration publique; tome I^{er}. Paris, imprimerie de Paul Dupont, librairie de Pourchet père, 1838; in-8°, xii et 759 pages, avec un tableau qui présente les divisions et subdivisions des trois parties de l'ouvrage. Ces trois parties ont pour objets : I. Les ressources de l'état; II. Les dépenses publiques; III. La comptabilité. Les ressources sont ou ordinaires, se renouvelant chaque année; ou extraordinaires, ne s'offrant que rarement et après des intervalles inégaux. Les premières consistent, d'une part, dans les domaines nationaux; de l'autre, dans les contributions publiques. Le volume qui vient d'être publié ne traite que des ressources comprises sous le nom de domaines. Après avoir distingué le domaine de la couronne de celui de l'État proprement dit, les auteurs considèrent successivement dans ce second domaine : 1° Les immeubles affectés à des services publics; ou non affectés à de tels services, comme les eaux minérales, les salines, les forêts; 2° Les droits incorporels de pêche, de bacs et bateaux, de péage, de chasse, de gruerie, et les rentes nationales; 3° Les meubles, mobilier des administrations, établissements et services; Imprimerie royale, bibliothèques, archives; les collections d'objets d'art et de sciences; enfin les matières premières ou fabriquées, destinées à de grands services. Tous ces articles, si méthodiquement distribués et enchaînés, se recommandent par l'exactitude des détails. MM. Macarel et Boulatignier nous paraissent avoir atteint le but qu'ils se sont proposé, de faire un ouvrage d'utilité pratique. « C'est moins, disent-ils, un Traité qu'ils ont composé qu'un livre d'exposition, » dans lequel pourtant ils n'ont pas renoncé à exprimer leurs propres idées. Souvent, en effet, ils joignent à leurs exposés des observations qui complètent et rendent de plus en plus profitable la riche instruction qu'ils offrent à leurs lecteurs. — L'ouvrage aura six volumes. Le second est sous presse. Prix du vol. 8 fr.

Recherches sur les divers modes de publication des lois, depuis les Romains jusqu'à nos jours, par M. Berryat-Saint-Prix. Paris, imprim. de Creté, librairie de Langlois, 1838; 30 pages in-8°. L'auteur conclut de ses recherches qu'il y a eu, dans la manière de publier les lois, des progrès continuels et sensibles, que le mode actuel est le plus parfait qui ait été pratiqué, qu'il est cependant susceptible de quelques améliorations indiquées dans une note, pag. 29 et 30. — M. Berryat-Saint-Prix a publié en 1837 des *Recherches sur la législation et l'histoire des barbiers-chirurgiens*. Paris, impr.

M. W. Freytag annonce une collection complète des *Proverbes arabes de Meidani* et d'autres écrivains; texte avec traduction latine, notes, éclaircissements; in-8°. On souscrit à Bonn sur le Rhin. — Les Proverbes de Meidani doivent entrer dans la *Collection orientale*, dont le premier volume (*Histoire des Mongols*) a été annoncé dans notre cahier de novembre dernier, p. 697.

RUSSIE. — *Aperçu sur les monnaies russes*, et sur les monnaies étrangères qui ont eu cours en Russie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours; par M. le baron S. de Chandoir. Saint-Petersbourg (et Paris), Bellizard, 1836; 2 vol. in-8°, vii et 268 pages; et dans le deuxième volume, 23 pag. suivies de 52 planches. Nous reviendrons sur cet ouvrage.

ANGLETERRE.

Ouvrages publiés par M. Charles Purton Cooper, secrétaire de la Commission royale des Archives d'Angleterre. *Letters on the court of Chancery and jurisprudence of England*. London, 1827; in-8°. — *Parliamentary proceedings respecting the court of Chancery, the house of lords and the Tribunal of Bankruptcy*, 1828; in-8°. — *Notes on the extrinsic forms of conveyances in different countries of Europe*, 1831; in-8°. — *On the public records of England*, 1832; 2 vol. in-8°. — *Proposal for the Erection of a general Record office in London, with plates*, 1832; in-8°, dedicated to the late Lord Dover. — *Proceedings of his Majesty's commissioners on the public Records of the Kingdom*; in-8°. — *Paper and Documents upon the report of the house of commons on the Records Commission*, with an appendice, 1837; in-8°. — *Reports of cases decided by Lord Chancellor Brougham*, 1835; royal in-8°. — Plusieurs autres opuscules concernant les Archives, imprimés aussi à Londres, in-8°, de 1832 à 1837. — M. Cooper a pris une grande part aux volumineuses et riches collections qui sont dues à la Commission dont il est le secrétaire.

A new etymological Dictionary. . . . Nouveau Dictionnaire étymologique des mots anglais qui tirent leur origine du grec, du latin, etc. par M. Rowbotham. Londres, 1838; in-18.

TABLE.

Histoire de la Gaule méridionale, par M. Fauriel (article de M. Patin).....	Page 193
Études sur les Mystères, par M. Onésime Leroy (article de M. Villemain).....	205
Rapport de M. Cousin sur deux pièces inédites relatives à l'histoire du Cartésianisme.....	218

seigne Vitruve¹, de la disposition des temples toscans, dont la largeur se divisait en dix parties, six desquelles, à droite et à gauche, se distribuaient entre les deux *cella* latérales, et les quatre restantes étaient attribuées à la *cella* du milieu. Cette disposition est précisément celle qui se rencontre ici; d'où il résulte déjà une grave présomption que l'édifice grec qui la présente a subi, dans cette partie de son plan, une modification due sans doute à l'influence des habitudes romaines. Cette présomption se change en certitude par l'examen de la construction même de ces trois *cella*, où la couleur des pierres et la manière dont elles sont appareillées diffèrent complètement de ce qui s'observe, non-seulement dans le reste de l'édifice, mais encore dans tous les autres temples d'Agrigente. Il me paraît donc bien difficile de ne pas admettre la conséquence que notre auteur tire de ces diverses circonstances, c'est à savoir que le temple d'Hercule, qui, à raison de son ancienneté, avait pu avoir besoin de réparations dans les temps romains, reçut à cette époque la disposition, étrangère au plan primitif et au système grec, des trois petites *cella* dérivées du système toscan. Or c'est là, je le répète, un fait neuf et curieux qui méritait d'être signalé à l'attention de nos lecteurs, et à l'appui duquel M. le duc de Serradifalco n'a pas manqué de citer d'autres exemples de dispositions à peu près semblables, qui nous étaient déjà connues par des monuments romains, ou d'époque romaine². Toutefois, je me permettrai encore de faire ici une observation; c'est qu'entre les exemples cités par notre auteur, celui du temple de Jupiter Capitolin, sur le Capitole, est, à proprement parler, le seul qui offre, sous ce rapport, une analogie positive avec notre temple agrigentain. Les trois chambres du temple de Jupiter à Pompéi³ se rapportent, suivant toute apparence, à un motif différent, et la destination en est encore controversée. J'en dirai autant du temple de Jupiter, à Ostie, où les trois *cellules*, isolées des murs latéraux, au fond de la *cella*⁴, n'offrent réellement avec les trois *cella* du temple d'Hercule,

sa place dans l'histoire de l'art, et dont les conséquences, pour toute une classe de faits, qui se lient à celui-là, ne sauraient manquer d'être graves et intéressantes. On remarquera qu'ici la couleur locale, servant de fond, est un *jaune très-clair*, qui imite la couleur naturelle que le marbre et la pierre acquièrent avec le temps. Le *rouge* et le *bleu* sont distribués d'une manière qui doit tenir à un système arrêté, c'est à savoir, le *rouge* sur le *listel* qui couronne les *mutules* de la corniche et de la frise, et le *bleu* sur les *mutules* mêmes. Les *gouttes*, qui devaient être *coloriées* en *blanc*, si le système suivi sur les monuments de Sélinonte avait été appliqué, dans cette partie comme dans le reste, à ceux d'Agrigente, ne sont point *coloriées*, non plus que les *triglyphes*, dans le dessin de M. le duc de Serradifalco; ce que j'ai peine à m'expliquer, puisqu'il ne me paraît pas possible qu'un membre si important de la frise, ordinairement *colorié en bleu*, comme nous le voyons à Sélinonte, soit resté ici privé de cet ornement. D'ailleurs, nous verrons bientôt qu'il reste des traces de *bleu* sur les *triglyphes* du temple de *Castor et Pollux* récemment mis à jour. Si donc, la même couleur n'est plus sensible sur les *triglyphes* du temple d'*Hercule*, et si, par cette raison, M. le duc de Serradifalco s'est abstenu de les indiquer dans son dessin, ce ne peut être là que l'effet d'une circonstance tout à fait accidentelle. Avant de passer à un autre sujet, j'ai encore quelques observations à faire sur cette question générale du *coloriage des édifices* qui vient de recevoir, par la découverte opérée dans les ruines du temple d'*Hercule*, un élément nouveau, le plus complet et le plus authentique que nous ayons encore recouvré. M. de Serradifalco a consacré une *note* particulière, pag. 106, 74, pour constater ce fait, qu'il croit encore apparemment sujet à quelque controverse; et, ce qui pourra sembler étrange à nos lecteurs, c'est contre les doutes de M. Semper, partisan si déclaré et si absolu de l'*architecture polychrome*, qu'il prend à tâche de soutenir l'existence d'une pratique, dont les mo-

tance sans conséquence, dont on ne pouvait rien conclure contre un fait positif, ni rien arguer en faveur d'une pratique générale; et j'aurais voulu que notre auteur n'y attachât pas en effet plus d'importance que cela.

M. le duc de Serradifalco n'a pas été plus heureux, à mon avis, dans l'emploi de deux témoignages qu'il a cru pouvoir alléguer en preuve, que les anciens avaient parlé d'*édifices peints*. Ces témoignages sont celui de Pline, xxxvi, 23, 55, sur l'endaît d'un temple d'Élis, où il *entraît du lait et du safran*, et celui de Plutarque, in *Themistocl.* § viii, concernant des stèles d'un *marbre blanc qui prenait, sous le frottement de la main, la couleur et l'odeur du safran*. J'ai eu occasion de m'expliquer, dans ce journal même¹, sur la valeur qu'on pouvait attacher à ces deux témoignages, et il n'y a pas lieu pour moi de revenir sur cette discussion. Il me paraît évident que c'est sans raison suffisante qu'on a cherché dans de pareils textes des preuves à l'appui du système général de la *polychromie*; on eût mieux fait de s'en tenir au silence absolu de l'antiquité, qui ne prouvait pas davantage, mais qui du moins se prêtait mieux à l'interprétation. Mais un témoignage, d'une valeur positive et d'une grande importance, que M. le duc de Serradifalco a eu toute raison d'alléguer en faveur de son opinion, c'est celui d'une belle inscription attique, récemment découverte et publiée par M. Ross², où il est question d'un *modèle en bois destiné à la peinture encastique du triglyphe*: Παράδειγμα ξύλινον τῆς τετραλύφου τῆς ἐγκαύσεως, ainsi que de vases renfermant la *couleur noire et blanche* qui devait servir sans doute à peindre certains détails de la corniche, comme on le voit sur le *larmier* de notre temple d'Agrigente, ainsi que les *triglyphes* de la frise, où les *canaux* étaient ordinairement coloriés en noir et les *gouttes* en blanc³: ὑπελοιφὴ ἐν φιδανίῳ μέλαινα ἰστέα λευκὰ ἐν φιδανίῳ. Voilà, sans contredit, un témoignage attique de la plus haute autorité, et qui suffi-

vail de M. le duc de Serradifalco, c'est celui qui concerne la place occupée par les *antéfixes* sur le faite des façades latérales, et généralement la restauration entière de la *cymaise*. C'est là en effet un point qui, comme toutes les questions relatives à la couverture des temples grecs, a le plus exercé la sagacité des architectes et des antiquaires, et produit le plus d'essais contradictoires; et l'intérêt qui s'attache à cette question, dans l'archéologie grecque, me fait un devoir d'entrer ici dans quelques détails. On sait que les temples antiques étant restés tous privés de toute espèce de toiture, et la plupart mutilés à une certaine hauteur de leur ordonnance extérieure, la restauration du toit n'a été essayée, d'une manière plus ou moins probable, qu'à l'aide de fragments, qui avaient appartenu soit à la corniche, soit à la couverture. Dans le nombre de ces fragments les plus précieux par l'art, et les plus significatifs par l'usage, figurent en première ligne ces espèces d'ornements que nous nommons *antéfixes*, du mot latin *antefixa*, et qui se plaçaient au rebord du toit, en avant des tuiles creuses qui y aboutissaient, et de manière à en masquer le vide. L'architecture antique fit un grand usage de cette espèce d'ornement, qui fut habituellement décoré de *palmettes sculptées* ou *peintes*, quelquefois même de *figures* ou de *masques* imprimés en relief et coloriés, et qui contribuaient puissamment à la richesse et à l'effet du couronnement des édifices. Pline met au rang des plus anciennes inventions de l'art grec, celle qui consistait à imprimer des *masques en relief* sur ces sortes de *tuiles*, qu'il appelle *extremi imbrices*, xxxv, 12, 43. *Primus* (Dibutades) *personas tegularum extremis imbricibus imposuit* (ou *impressit*); et l'on sait que la Grèce, toujours enthousiaste des moindres progrès de ses arts, et toujours passionnée pour ceux de ses citoyens qui y avaient pris part, célébra par des vers Byzès, de Naxos¹, le premier qui eût l'idée de tailler en marbre ces sortes de tuiles, et qui fût parvenu à constituer tout ce système de couverture en tuiles de marbre. A dater de cette époque, qui coïncide avec la 50^e olympiade, les principaux temples de la Grèce furent couverts en tuiles de marbre; et, parmi ceux où Pausanias avait remarqué ce genre de magnificence, bien peu de nos lecteurs ignorent sans doute qu'on en a retrouvé *deux* de nos jours, le *temple d'Apollon*, de Phigalie, et celui de *Jupiter*, à Olympie. C'est plus récemment encore que nous avons acquis la connaissance des mots qui désignaient, dans le vocabulaire de l'art grec, les diverses formes d'*antéfixes*, à raison de la place qu'elles occupaient dans le couronnement et de l'espèce particulière

¹ Pausan. v, 10, 2.

Thémis, en Attique¹; tous monuments cités par notre auteur, auxquels il eût pu joindre le *Temple* et les *propylées d'Eleusis*², restaurés d'après le même système. Or il est certain que cette suppression de la *Cymaise*, sur tout le prolongement des faces latérales, constitue une interruption de lignes droites, peu agréable en soi, et peu d'accord avec le génie grec; que l'absence de cette partie, la *cymaise* destinée à l'écoulement des eaux, et pourvue à cet effet des *têtes de lion* qu'on y rapportait, est surtout choquante sur les faces latérales, où avait précisément lieu cet écoulement des eaux du toit; et qu'enfin on conçoit difficilement comment ces *têtes de lion*, servant de *gouttières*, auraient été placées seulement aux angles ou aux extrémités de l'édifice, sur les côtés; tandis qu'elles auraient été supprimées sur toute la longueur de ces côtés. Il semblait donc plus conforme aux vrais principes de l'art de continuer sur les côtés longs du temple la *cymaise*, décorée de *têtes de lion*, comme l'a fait M. Blouet dans sa restauration du *Temple d'Olympie*³, et comme on le voit à d'autres restaurations d'édifices antiques citées par notre auteur, notamment aux *Propylées de Priène*, aux *Temples de Thésée* à Athènes, de *Diane Propylée* à Eleusis, et de *Némésis* à Rhamnunte. J'insiste particulièrement sur l'exemple du *Temple de Diane*, d'Eleusis, où la *cymaise*, formant *chêneau*, et continuée le long des façades latérales, avait deux *têtes de lion*, sculptées sur chacun des morceaux dont elle se composait, correspondant en largeur à deux des tuiles de la couverture⁴: attendu que c'est là un des éléments les plus authentiques que nous ayons recouverts de tout ce système de toiture des temples grecs, si difficile, si compliqué, et jusqu'alors interprété par tant d'hommes habiles d'une manière si contradictoire; mais ces difficultés et ces contradictions provenaient en grande partie de ce que les morceaux de *cymaises* recueillis parmi les débris des temples antiques n'étaient pas assez complets, ni assez considérables pour rendre compte de la disposition des *têtes de lion*, ni de celle des *antéfixes*; et

de la Sicile et de la Grèce entière. On sait que cet édifice, parvenu à un point de la construction où il ne manquait plus que la toiture, fut surpris à cet état par la guerre désastreuse qui fit tomber Agrigente au pouvoir des Carthaginois, la troisième année de la 93^e olympiade. Tel il resta toujours depuis cette époque, au témoignage de Polybe, qui en parle, deux siècles et demi après cet événement, comme d'un temple inachevé, mais comparable, par l'invention et la grandeur, à tout ce que la Grèce renfermait d'édifices du premier ordre. Tel le vit, un siècle encore plus tard, Diodore de Sicile, qui nous en a laissé une description détaillée; monument précieux à tous égards, et regardé avec raison comme une des pages les plus curieuses de l'histoire de l'art antique. C'est avec le secours de ce texte, et à l'aide de ce qui reste encore sur place de débris du temple même, qu'à partir de 1812, époque où on y entreprit des fouilles régulières, un grand nombre d'architectes et d'antiquaires ont essayé d'en faire la restauration; et M. le duc de Serradifalco n'a eu ici qu'à mettre en œuvre des éléments déjà préparés par une foule de mains habiles, et qu'à présenter, dans une discussion sage et lumineuse, le résultat des faits acquis à la science, avec un projet de restauration qui lui est propre. Il est seulement fâcheux que M. Hittorff n'ait pu encore publier la partie de ses *Antiquités de la Sicile*, qui est relative aux monuments d'Agrigente. Les fouilles que cet habile architecte avait pratiquées lui-même en quelques endroits de l'*Olympieion*, l'avaient mis en possession de nouveaux éléments d'une restauration qui sera toujours une œuvre très-difficile, et les idées qu'il avait pu se former, d'après une étude approfondie du monument dans tous les détails qu'on en connaît, auraient certainement été d'une grande ressource pour notre auteur. Lorsque je visitai les ruines d'Agrigente, muni des plans de M. Hittorff, dont je devais la communication à son obligeance, je pus vérifier sur le terrain tous les résultats de ses explo-

vaît que nuire encore au caractère grandiose du monument. Or il n'y a guère d'autre moyen de parer à ces nécessités fâcheuses, qu'en supposant l'entrée du temple placée sur sa façade occidentale; et, comme cette façade est aujourd'hui ruinée en totalité, en y rétablissant, par la pensée, une porte unique qui occuperait la place de la colonne du milieu et des deux entre-colonnements latéraux. La seule difficulté que rencontrerait cette ordonnance, viendrait de la grande portée de l'architrave, qui aurait dû s'étendre sur plus de quatre entre-colonnements. Mais il est vrai que, les colonnes se trouvant ici engagées dans les murs, cette portion de l'architrave, si énorme qu'elle fût dans ses dimensions, aurait eu dans la muraille même un point d'appui continu. Enfin, il est probable que l'architecte, voulant donner à la façade principale tout l'effet qu'elle pourrait recevoir d'une grande solidité apparente, jointe à une disposition majestueuse, avait construit ici une porte ornée de chambranles, avec un couronnement composé d'architrave, de frise et de corniche; et c'est à ce parti, qui réunit, suivant moi, toutes les convenances, et qui concilie toutes les difficultés que s'est fixé M. le duc de Serradifalco, dans son projet de restauration, pl. xxvi.

Les particularités si nouvelles, si extraordinaires, que présente le grand temple d'Agrigente, et qui tiennent en partie à l'énormité de ses proportions, me font un devoir de m'arrêter encore sur quelques détails relatifs, soit au monument même, soit à la restauration de M. le duc de Serradifalco. Le fait le plus étrange est sans doute celui des sept colonnes de la façade orientale, qui constitue une exception si rare dans le plan des temples grecs. Cette exception n'est cependant pas sans modèle dans l'architecture égyptienne, ni sans exemple dans l'architecture grecque; et notre auteur cite quelques monuments à l'appui de cette double observation, sans oublier le portique de Thoricus, en Attique, qui est, comme la soi-disant Basilique de Pæstum, un édifice

hypostyle, puisque le jour unique qu'il eût reçu par la porte d'entrée eût été insuffisant pour éclairer cet immense vaisseau. Il suit de là que les deux lignes de piliers carrés qui partageaient la *cella* en trois galeries, et dont il subsiste encore d'assez considérables vestiges sur le terrain, étaient liées par des murs de peu d'élévation, qui n'étaient, à proprement parler, que des espèces de parapets. Quant aux figures de *géants*, qui furent employées dans cette ordonnance, et dont on sait qu'on a recueilli des débris appartenant à onze de ces figures, les unes mâles, les autres femelles, alternant probablement ensemble, toutes de 29,9 palmes de hauteur, l'arrangement de ces colosses au-dessus des piliers de la nef principale, est encore un de ces problèmes qui ont donné lieu à beaucoup d'hypothèses plus ou moins ingénieuses, mais dont la solution, restée indécise, échappera peut-être toujours à nos recherches. On connaît depuis longtemps la restauration de M. Cockerell, qui établissait au-dessus des pilastres de la nef du milieu un second ordre formé de ces figures d'Atlantes, destinées à supporter le toit. Mais cette idée se trouve détruite par le résultat des fouilles récentes qui ont prouvé que les piliers intérieurs, au lieu d'être d'une hauteur moindre que celle des colonnes du *pseudo-ptéroma*, comme l'exigeait la restauration de M. Cockerell, surpassait au contraire cette hauteur de 71°, 4 palmes; d'où il suit que le second ordre, projeté par l'architecte anglais, aurait excédé de plus de quatorze palmes l'élévation du toit. Des difficultés d'un genre différent se rencontrent dans un autre projet de restauration conçu par le docteur Lo Presti, de Girgenti, que notre auteur soumet à une analyse critique très-judicieuse. Jusqu'ici donc l'avantage semblerait acquis au projet d'un habile antiquaire de Palerme, D. Niccolò Maggiore, qui n'admet qu'un ordre de piliers, dans la composition desquels entraient les figures d'Atlantes, avec leur base

Avant de parler du système d'instruction primaire suivi en Chine, je dois nécessairement dire d'abord quelques mots sur la langue chinoise elle-même, exposer rapidement sa structure singulière, et indiquer l'effet probable que cette langue doit exercer sur le travail de la pensée. Je sens que je touche ici une question délicate, et les recherches que j'ai faites depuis quatre ans, dans l'histoire chinoise, me permettent à peine de paraître un instant dans un débat signalé naguère par les opinions contraires de MM. Abel Rémusat et Guilt. de Humboldt. Aussi je me bornerai à effleurer les principales sommités de la question, en profitant des éléments précieux que j'ai pu recueillir dans les leçons de M. Stan. Julien, ce savant si profondément initié à la connaissance de la phraséologie chinoise. Peut-être mon opinion particulière sur les difficultés opposées par la langue chinoise au travail de la pensée ne s'accordera pas entièrement avec le sentiment du savant professeur; mais je me justifierai par une simple observation. Tout ce que je dirai dans ces considérations préliminaires ne sera que l'image adoucie de l'opinion des savants anglais qui écrivent dans le *Chinese Repository*.

La langue chinoise se distingue de toutes les autres par son originalité singulière. On sait qu'elle se divise réellement en deux langues distinctes, l'une écrite et très-riche, composée d'une immensité de caractères, dont chacun exprime un mot, et qui se classent dans les dictionnaires, sous deux cent quatorze caractères primitifs ou clefs; l'autre, parlée et très-pauvre, formée seulement de douze cents monosyllabes d'intonations différentes, de sorte que chacune de ces intonations peut représenter souvent quatre ou cinq sens ou caractères différents dans la conversation, et correspond à un bien plus grand nombre de caractères écrits dans les dictionnaires. Les caractères, ou les mots, ne sont liés dans la phrase que par un petit nombre de signes grammaticaux, principalement par des prépositions de lieu. Un caractère spécial indique le

seule 360 ou même 390 millions d'individus humains, selon les derniers recensements officiels, publiés dans l'almanach impérial du céleste empire. Ce chiffre peut paraître exagéré, comparativement aux 330 millions d'hectares que comprend la surface totale de la Chine, d'après les mesures des missionnaires. Réduisons-le d'un tiers pour nous rapprocher du siècle dernier: supposons 250 millions pour la population chinoise; à ce chiffre ajoutons les habitants du Japon, ceux de la Cochinchine et du Tonquin, des royaumes de Camboge et de Siam, où la langue chinoise est la langue des classes supérieures et moyennes, où elle sert pour toutes les publications; enfin les nombreux émigrés chinois qui défrichent les côtes des îles Philippines, de Sumatra, de Java, de presque tout l'archipel indien, et nous trouverons que la langue chinoise est la langue naturelle de plus de 300 millions de créatures humaines; réparties sur une portion de la terre au moins égale à notre Europe. Ces 300 millions sont plus du tiers du genre humain, et ainsi se trouve réalisé pour ce tiers, dans son monde particulier, le phénomène vraiment surprenant d'une langue universelle.

Comment cette langue singulière s'est-elle conservée dans sa forme primitive, pendant la longue suite des siècles, et parmi un si grand nombre d'hommes; ceci tient à trois causes principales. Premièrement les Chinois, pendant longtemps, n'ont connu, du reste des hommes, que les hordes barbares et illettrées qui les entouraient. Avec des termes de comparaison si inférieurs, ils ont conçu la plus haute idée de leur supériorité intellectuelle, et leur langue écrite est devenue pour eux une sorte d'invention miraculeuse; ils l'ont regardée comme une œuvre céleste qui ne pouvait être perfectionnée; et sa forme semi-idéographique, qui permet à l'esprit un certain jeu entre la figure et le sens des caractères, leur a fait prétendre que cette langue était le dépôt incomparable de tous les principes de la science, de la morale et de l'ordre universel. En second lieu, et très-probablement, par le développement de ces

logue à nos universités. Les faits contrarient étrangement cette conjecture si plausible. En Chine, l'enseignement primaire est tout à fait libre; c'est un métier comme un autre, et rien de plus. Quiconque veut ouvrir une école primaire n'a besoin, à cet effet, d'aucun diplôme, et ne subit aucun examen préliminaire. Son succès dépend entièrement de son habileté, qui lui attire des écoliers, et lui fournit le moyen de vivre; seulement cette habileté est contrôlée par un examinateur en tournée, que le mandarin de l'arrondissement envoie, deux fois par an, pour inspecter les maîtres des écoles primaires. Ceux qui ne peuvent subir l'examen sont tenus de fermer leurs écoles. Cette liberté de l'enseignement se lie assez bien avec l'organisation des villages chinois, qui se gouvernent comme de petites communes indépendantes. Les habitants choisissent, parmi les dix familles les plus imposées du village, un chef ou maire, qui dirige toutes les affaires de la commune, répartit l'impôt, en opère la perception, et est chargé de la poursuite des coupables, lorsqu'un délit se commet dans son canton. D'après ce même principe de liberté, il n'existe maintenant, dans les campagnes de la Chine, ni écoles publiques ni écoles de charité, défrayées par le gouvernement. Les écoles ne sont fondées qu'autant que les habitants du lieu sentent le besoin de l'instruction première; et puisque chaque village chinois a son école qui se soutient par elle-même, il s'en suit que les paysans chinois raisonnent certainement mieux, à cet égard, que les cultivateurs de beaucoup de parties de la France.

Les écoles particulières des villages sont appelées *hio-kouan*. D'après le docteur Morrisson, qui a résidé si longtemps à Canton, les enfants payent un droit d'entrée, la première fois qu'ils viennent à l'école. Ce droit varie de 1 fr. 50 cent. à 5 francs, selon le plus ou moins d'aisance des parents ou tuteurs de l'enfant; le maître compte sur cette offre, mais ne demande rien. Outre ce droit, chaque écolier paye, à deux jours fériés de l'année, aux cinquième et huitième lunes, une pe-

est spéciale, et créée en faveur des familles tartares, dont tous les enfants naissent militaires. Sauf cette exception, le gouvernement ne prend à sa charge que les frais des salles d'examen, dites écoles supérieures, dans lesquelles les concours pour les grades littéraires ont lieu à certaines époques de l'année; et, comme ces concours fournissent les candidats aux emplois administratifs, on voit que le gouvernement chinois ne s'occupe effectivement de l'instruction publique que pour choisir ses employés. Mais il est vraisemblable que ce système économique est assez récent, et que l'enseignement primaire n'a pas toujours été abandonné à la libre concurrence.

En effet, si nous remontons vers l'antiquité, nous trouvons que dans l'histoire des trois premières dynasties chinoises, avant l'ère chrétienne, les écoles se confondent avec des établissements destinés à recevoir et à nourrir les hommes âgés, qui s'étaient distingués par leurs services; et ces établissements étaient à la charge de l'État. Très-probablement, les vieillards pensionnés s'engageaient moralement à exercer l'enseignement gratuit, suivant l'usage qui paraît se retrouver dans les anciennes institutions de l'Inde. Après cette première époque, les Han durent faire de grands efforts pour relever l'institution détruite par les guerres civiles. Ils joignirent aux gouverneurs de chaque district des inspecteurs chargés de choisir et de surveiller les maîtres d'école, et alors tous les établissements destinés à l'instruction paraissent avoir été défrayés par le gouvernement, comme les anciennes maisons des vieillards. Plus tard, vers le VIII^e siècle de notre ère, les Thang instituèrent les concours littéraires, et donnèrent toutes les places administratives aux candidats gradués dans les concours. Cette institution s'est maintenue, comme on le sait, depuis ce temps jusqu'à nos jours, et la récompense qu'elle assure au savoir littéraire, doit avoir contribué puissamment à répandre ce genre d'instruction, en multipliant les candidats. Ceux d'entre eux qui obtiennent les grades inférieurs, mais qui désespèrent de subir les hauts examens, ouvrent des écoles pour utiliser les connaissances qu'ils ont acquises, et de là résulte le nombre considérable d'écoles réparties dans tout l'empire. Mais comment ces écoles livrées à la simple concurrence peuvent-elles trouver assez d'élèves pour se soutenir, et, puisque ces écoliers se trouvent, quel est le motif principal qui porte les cultivateurs chinois à rechercher si vivement l'instruction pour leurs enfants mâles? La réponse à cette question se trouve encore dans l'institution des concours littéraires. Devant la loi, en remplissant les conditions des examens, tous les Chinois sont également aptes aux emplois administratifs, de quelque rang de la société

qu'ils sortent; et, d'après les renseignements les plus positifs, la grande ambition de tout Chinois, riche ou pauvre, est de compter un fonctionnaire dans sa famille. Il prépare donc son fils pour le but éloigné des examens, et de là provient principalement cette haute estime accordée par toute la nation au savoir littéraire, comparativement à toute autre espèce de connaissances. La propagation étonnante de l'instruction primaire en Chine est donc le résultat direct et constant de l'institution des concours littéraires, qui crée chaque année un nombre proportionné de maîtres et d'élèves.

L'enseignement primaire étant aujourd'hui tout à fait libre, sauf l'inspection plus ou moins soignée des examinateurs en tournée, voyons quelles sont les méthodes mises en pratique par les maîtres. L'éducation des enfants Chinois commence vers l'âge de cinq ou six ans. Ils entrent alors aux écoles, pour étudier les caractères de leur langue, et continuent, même dans les classes pauvres, jusqu'à l'âge de treize et quatorze ans. D'après les missionnaires européens du XVIII^e siècle, Duhalde rapporte que les maîtres chinois présentent d'abord aux commençants une sorte d'A B C élémentaire, composé de quelques centaines de caractères, exprimant les choses les plus connues, les plus ordinaires, et tracés en gros traits sur des feuilles de papier, avec la figure juxtaposée de l'objet que chacun d'eux représente. Ces figures, dit Duhalde dont j'abrège le texte, sont destinées à fixer l'attention des enfants; mais malheureusement elles sont empreintes des mêmes folies superstitieuses qui se retrouvent dans les grandes compilations encyclopédiques des Chinois: le soleil y est représenté par un coq à trois pattes, placé dans un cercle; la lune, par un autre cercle renfermant un lapin qui pille du riz; le tonnerre, par une sorte de démon qui frappe sur cinq ou six tambours. On conçoit l'effet pernicieux que de semblables images doivent produire sur l'esprit des enfants; mais leur

plus parfaites, les plus propres à former l'instruction morale et littéraire de l'homme. Les enfants doivent les apprendre par cœur, sans se tromper d'un seul caractère, et cette étude est la plus fatigante qu'on puisse imaginer; car les *se chou*, et surtout les *se* sont d'une extrême difficulté à comprendre; très-souvent le sens est impossible à déterminer, sans le secours des commentaires. Or non-seulement les enfants ne lisent pas les commentaires: le maître même ne leur donne aucune explication, et il est d'usage que le sens des caractères ne soit expliqué aux enfants que lorsqu'ils les savent parfaitement par cœur. Un tel genre de travail doit donc autant fatiguer leur esprit que s'ils apprenaient par cœur deux ou trois milliers de logarithmes, à neuf décimales, tels que ceux de nos tables européennes.

En même temps qu'ils fortifient ainsi leur mémoire aux dépens de leur intelligence, les enfants se perfectionnent dans l'écriture et prennent les plus grands soins pour se former une belle main, genre de mérite très-estimé dans les concours littéraires. Lorsqu'ils connaissent un assez grand nombre de caractères pour pouvoir composer, ils apprennent les règles du *wen tchang*, ou beau style, même dans les écoles de village, d'après M. Voisin, et commentent des phrases isolées de Confucius et des King que le maître leur dicte. Comme je l'ai dit, à deux époques fixes, au printemps et en hiver, un examinateur est envoyé par le mandarin du district pour inspecter les maîtres et faire composer les élèves. Ceux-ci doivent suivre les écoles pendant toute l'année, sauf un mois de vacances au nouvel an, pendant les grands froids, et cinq ou six jours de repos au milieu de l'année. Le paiement au maître se fait au moins pour un an; et généralement, après six ou huit ans d'études, les enfants savent lire et écrire assez pour les besoins de la vie ordinaire. Ceux qui se préparent pour les concours littéraires continuent d'étudier pendant un temps beaucoup plus long.

rendre l'esprit paresseux pour toute espèce d'effort. L'expérience ne confirme que trop bien les indications fournies par le raisonnement. Le Chinois ne conçoit pas même ce que c'est que la grammaire. En mathématiques, il sait seulement assez pour acheter et vendre. Il sait très-mal l'histoire de son pays, et en géographie, il ne connaît généralement rien au delà des limites de son canton. En astronomie, il est d'une ignorance complète, et, suivant les renseignements les plus certains, le calendrier impérial est encore aujourd'hui préparé par le collège des missionnaires Lazaristes, qui est toléré à Péking. Peu de lettrés reconnaissent l'existence des langues européennes, et ils ne peuvent admettre que ces langues possèdent une littérature.

Pour arrêter cette perte immense d'intelligences, les premiers efforts doivent se porter naturellement vers la routine des écoles actuelles, et déjà cette réforme est commencée avec quelque succès par les Chinois convertis au christianisme, qui tiennent des écoles dans le Sse-Tchuen. Il est évident que les enfants apprendraient le chinois bien plus aisément, s'ils passaient par une série de livres dont les premiers ne comprendraient que des caractères très-simples, représentant, autant que possible, des idées familières et arrivant ainsi graduellement aux caractères plus compliqués. Il faudrait que le maître expliquât chaque mot appris, comme dans nos méthodes européennes; qu'il joignît à cette explication des anecdotes amusantes, des notions utiles, et de cette manière, disparaîtrait une grande partie de l'ennui et de la torpeur mentale qui résultent de la méthode actuelle. Mais l'on peut dire hardiment que le mal ne serait pas entièrement détruit, à cause de la forme même de la langue chinoise qui ne se prête pas au développement de l'intelligence comme une langue alphabétique, et c'est cette langue chinoise elle-même qu'il faudrait changer.

Pour atteindre ce but, un correspondant du *Chinese Repository* propose l'introduction immédiate en Chine d'une écriture alphabétique

pour la propagation des connaissances utiles s'est constituée à Macao, et fait traduire en chinois différents traités élémentaires des sciences et des arts de notre Europe. Mais la réforme de l'éducation chinoise et la transformation de la langue semi-idéographique en langue alphabétique seraient des conquêtes bien autrement importantes pour le perfectionnement intellectuel des Chinois. Cette révolution ne peut s'opérer, il est vrai, que par des efforts continus. Il faudra d'abord former des lettrés qui répandront l'instruction parmi leurs compatriotes, et très-probablement ces lettrés ne se plieront bien à cette étude nouvelle qu'autant qu'ils auront été convertis au christianisme et dégagés de la masse de préjugés dont tout Chinois est imbu dès son enfance. Sous ce rapport, je crois que les missionnaires catholiques qui ont déjà pénétré dans le Sse-Tchuen, qui ont autour d'eux trois à quatre cent mille néophytes et ont déjà fondé des écoles chrétiennes, auraient plus de facilité pour former des maîtres de la nouvelle langue que les missionnaires protestants, dont les rites froids et austères paraissent peu convenir aux peuples asiatiques. Ceci est l'opinion même du gouvernement anglais des diverses présidences de l'Inde. Il appelle aujourd'hui des missionnaires catholiques. Certes, les traductions de la Bible protestante, répandues par M. Gutzlaff et d'autres missionnaires anglais sur les côtes de Chine ont été bien plutôt nuisibles qu'utiles à la propagation du christianisme, les naturels étant loin d'être préparés pour une lecture qui doit sembler un peu étrange, quand la foi n'en couvre pas les nudités.

Sans doute, on ne peut fixer avec certitude l'époque où les vieux préjugés asiatiques céderont à l'influence des idées européennes. Il y aura encore bien des peines éprouvées, bien des sacrifices accomplis. Le gouvernement chinois pourra fermer ses ports, s'il n'a plus besoin de l'argent des Européens, et imiter l'exemple des Japonais, ses voisins. Mais la Chine n'est pas isolée comme le Japon : les missionnaires pour-

éclairci, rectifié par la critique. Tacite l'a écrit à une époque où la Germanie, à peine ouverte aux Romains par la guerre et le commerce, était encore, par leur curiosité mal satisfaite, une région pleine de mystères et même de merveilles : les notions nécessairement imparfaites qu'il avait pu recueillir sur ses diverses populations, et l'ensemble de leurs mœurs et de leurs usages, il lui est arrivé, presque inévitablement, de les traduire par les équivalents inexacts d'une autre civilisation, par des expressions qui, à force d'être abrégées, ne montrent pas suffisamment tout ce que voyait l'historien, ou bien qui, employées par lui à divers usages, laissent dans le doute sur le sens précis qu'il y a attaché. Ajoutons qu'il les a quelquefois faussées, soit en les généralisant plus qu'il n'en avait le droit, soit en les tournant, comme ont fait chez nous Montaigne et Rousseau de l'innocence, de la pureté prétendue d'un état de nature imaginaire, à la satire de la corruption romaine. Tacite est sans doute ici, comme partout, un fort grand peintre par la vigueur du dessin, par l'éclat du coloris ; mais on peut, on doit même se défier en quelques points de son exactitude. C'est avec ce sage esprit de réserve que M. Fauriel lui a emprunté les traits par lesquels il a caractérisé l'état primitif des conquérants germains de la Gaule, dans un tableau qui se fait lire avec intérêt, même après ceux qu'en a retracés un autre professeur de la faculté des lettres, M. Guizot, dans ses mémorables leçons de 1813, de 1828 et de 1829. Tous deux, obéissant aux convenances ou aux habitudes de l'enseignement, ont méthodiquement exposé des détails jetés par Tacite, avec une sorte de confusion qui, en un pareil sujet, n'était pas sans art : peut-être M. Guizot a-t-il mieux conservé à sa peinture, même dans ce cadre didactique, ce que le modèle offrait de fortuit, d'incohérent, de rude ; peut-être, chez M. Fauriel, le grossier produit de la force des choses ressemble-t-il trop à une organisation, comme lui-même l'appelle ?

meilleure clef pour bien entrer dans l'esprit de ces lois et de ces coutumes. Cette méthode, fort naturelle et fort généralement suivie, n'a pas toujours été sans inconvénients ; elle a conduit à antidater, d'après des analogies trompeuses, certains faits, certaines institutions. M. Fauriel, qui le montre fort bien par la critique de plusieurs opinions hasardées, le montre encore, si je ne me trompe, par son propre exemple, lorsqu'il va toucher lui-même l'écueil qu'il avait signalé. Cherchant à mettre en relief les caractères les plus propres à faire comprendre le rôle qu'ont joué dans l'histoire les Germains, « des peuples toujours en mouvement, toujours en guerre, la faisant par besoin et par goût, se la proposant comme un but ; des peuples à chaque instant arrêtés dans le développement naturel de leur civilisation, par les entreprises et les menées de chefs égoïstes et turbulents, sur lesquels la société n'a point encore de prise certaine, » il s'arrête avec raison à ce que dit Tacite, comme avant lui César, comme après lui Ammien Marcellin et d'autres historiens encore¹, de ces chefs (*principes*) qu'entourait une sorte de cortège guerrier, de compagnons dévoués à leur personne et à leur fortune, associés à leurs projets (*comites*), les suivant dans l'espoir du butin, et pour la satisfaction de leurs inclinations belliqueuses, dans des entreprises souvent indépendantes des affaires de la cité. Montesquieu² voit là l'origine du vasselage ; mais, après en avoir décrit, avec les expressions de Tacite, la forme première, il ajoute : « Il y avait chez les Germains des vassaux et non pas des fiefs ; il n'y avait point de fiefs, parce que les princes n'avaient point de terres à donner ; ou plutôt les fiefs étaient des chevaux de bataille, des armes, des repas. » M. Fauriel, contredisant Montesquieu, suppose des terres à ces princes ; ces terres, il les leur fait donner par le public, et il attache, dès cette époque, à leur possession l'idée d'une distinction politique, d'une supériorité sociale, l'honneur attribué plus tard au bénéfice territorial, à la propriété foncière (t. I, p. 497). Ce système, qui, je crois, appartient en propre à M. Fauriel, il le tire d'une phrase de Tacite qu'il traduit ainsi : « C'est un usage des tribus germaniques de distribuer de leur gré, à chacun des princes, une certaine quantité de bétail ou de produits de la terre qui sert à leurs besoins, en même temps qu'elle est un honneur. » Il le tire surtout de ce qu'il ajoute que, selon toute apparence, il faut entendre par le mot latin *fruges*, non pas seulement comme il traduit, des produits de la terre, mais des terres en nature.

¹ Voyez, dans le Tacite de la bibliothèque latine de M. Lemaire, t. V, p. 114, un curieux *excursus* de M. Naudet, intitulé *de Comitibus*. — ² *Esp. des Lois*, liv. XXX ch. III.

Je crains bien que M. Fauriel n'ait beaucoup abusé du passage de Tacite, lequel est ainsi conçu (*Germ.* xv) : *mos est civitatibus ultro ac viris conferre principibus vel armentorum vel frugum, quod pro honore acceptum etiam necessitatibus subvenit*. Ces principes paraissent être, non pas ceux que veut M. Fauriel, lesquels donnaient à leurs comites et ne recevaient pas, mais les magistrats ou les rois que Tacite désigne indifféremment par le même titre : ce *quod..... armentorum vel frugum*, c'est une sorte de tribut en troupeaux et en grains, analogue à ces amendes fiscales dont il est dit, ch. xii : *pars malctæ regi vel civitati... exsolvitur*, payé volontairement *ultro*, et par tête *virum*, mot qui, d'après la place qu'il occupe dans la phrase, doit s'entendre des contribuables et non pas de ceux auxquels était destinée la contribution. Le sens que je me permets de substituer à celui qu'a préféré M. Fauriel n'est pas nouveau; je le trouve dans les diverses traductions de Tacite qui sont sous ma main, notamment dans une que distingue une parfaite intelligence du texte, celle de M. Burnouf. Si Tacite, comme le veut M. Fauriel, eût donné ici des terres en propre aux chefs germains, il n'eût pu, sans se contredire, affirmer plus loin, ch. xxi, qu'on ne connaissait point en Germanie ces sortes de propriétés. Il est vrai que M. Fauriel, plus conséquent que ne le serait son auteur, n'admet point (t. I, p. 466) ce qu'il nous apprend du système d'agriculture nomade, en vertu duquel de nouveaux champs étaient chaque année occupés par les peuplades germanes, et distribués, selon les rangs, entre leurs membres, sans que jamais la terre manquât à ces partages multipliés. César cependant, que Tacite appelle quelque part le meilleur des garants, *summus auctorum*, lui prête ici, ce qui n'est pas toujours, son autorité; il dépose, livre VI, ch. xii de sa Guerre des Gaules, du même fait, dans des termes qui n'ont rien d'équivoque assurément, et il se donne pour l'expliquer, par des raisons politiques et morales, peut-être au-dessus de l'intelligence des barbares et de leur ébauche de société, une peine

siècle. Si l'on excepte l'usage persistant, du moins chez les Burgondes, moins avancés que les Visigoths, des compensations pécuniaires pour toutes sortes de délits, sans en excepter le meurtre, la sévérité toute germanique de certaines dispositions pénales, soit à l'égard des attentats qui compromettaient l'honneur des femmes et l'intégrité du mariage, soit contre les infractions au devoir de l'hospitalité, les règles de ce patronage qui par des liens volontaires, mais fort étroits, dévouaient l'homme au service de l'homme, et préparaient de loin les relations féodales de vassal et de seigneur au moyen âge, d'autres traits moins saillants qui m'échappent, mais que n'a point omis M. Fauriel, tout le reste est romain dans ces lois rédigées au nom des barbares par des Romains, comme aussi dans l'administration qu'elles établissent, comme dans les formes du gouvernement, dans les offices de la cour des nouveaux rois. Car ce ne sont plus de simples chefs de bandes « chargés de conduire et de gouverner, en guerre, des hommes qui ne les suivent qu'aussi longtemps qu'ils y trouvent leur profit, leur plaisir et leur honneur; ce sont des chefs civils et politiques, des législateurs dont le soin principal est de maintenir l'ordre intérieur de la société, et ne faisant la guerre qu'accidentellement, quand elle est dans l'intérêt national, de véritables monarques dans le sens général attaché à ce mot chez tous les peuples policés; » disons de plus encore, avec les paroles de l'historien, que ces héritiers de l'empire « aspirent à régner à la romaine et même y sont parvenus. » Leur autorité de plus en plus absolue a fini par remplacer, presque complètement, cette volonté publique qui se déclarait auparavant dans les assemblées nationales des peuplades germaniques par le vote de chaque homme libre sur les affaires de tous. Ces *ingenui*, ces *nobiles*, ces *principes*, autrefois représentants de la cité, ont pris place hiérarchiquement dans les fonctions civiles, politiques, militaires, et sous des titres pompeux, empruntés au cérémonial de Rome et de

l'existence d'écrivains latins de nation gothique qui fleurirent probablement de la fin du cinquième siècle à celle du sixième, et dont, plus probablement encore, quelques-uns appartiennent aux Visigoths de la Gaule ou de l'Espagne. Tels sont, entre autres, Athanarid, Heldebald, Marcomir, fréquemment cités par le géographe anonyme de Ravenne, qui les qualifie du titre de philosophes. Tel est surtout un historien des guerres d'Attila dans la Gaule, Rotherius, auquel M. Fauriel s'arrête davantage. D'autre part les Gallo-Romains, par une sorte d'émulation, travaillaient, pour le compte des barbares, à assouplir les langues qu'ils avaient apportées dans la Gaule, à les plier aux usages de la politique. Sidoine¹ raille un certain Syagrius, brillant élève de Virgile et de Cicéron, qui, devenu législateur et même poète au service des Burgondes et dans leur langue, leur Solon, leur Amphion, s'était rendu si expert à manier l'idiome germanique, qu'en sa présence les barbares tremblaient de faire un barbarisme, *te presente, formidat facere lingue sue barbaras barbarismum*. La masse elle-même de la population conquérante apprit, ainsi que ses chefs, le langage du pays conquis, et finit par oublier, par perdre le sien propre, les Burgondes plus tôt, les Visigoths plus tard, et moins complètement, comme le fait remarquer M. Fauriel, qui suit jusqu'au vi^e siècle la trace du dialecte gothique. Le latin adopté par eux, ce n'était pas, l'historien le fait remarquer judicieusement, le latin grammatical enseigné dans les écoles, écrit par les lettrés, parlé par les hautes classes, mais un latin rustique, antérieur à celui auquel on donne d'ordinaire pour première origine l'invasion des langues germaniques, qui avait dû résulter bien auparavant du mélange des idiomes celtique, aquitain, phocéén, avec la langue introduite dans la Gaule par la conquête romaine. Selon l'opinion fort vraisemblable de M. Fauriel, les Germains n'apportèrent à ces éléments déjà anciens de la langue romane, seulement que leur contingent de nouveaux mots, d'acceptions nouvelles. M. Fauriel entre à cet égard,

entend cela au propre de forteresses réellement possédées par Aper, en plusieurs endroits des montagnes d'Auvergne, et qui lui servent de retraites. Mais n'est-il point possible que Sidoine ait parlé au figuré, que cet écrivain, si rempli d'allusions classiques, se soit souvenu de cet *asile*, où Horace, avant Boileau et tant d'autres, fuyait les ennuis de la ville ;

Ergo ubi merita montes et in arcem ex urbe removi ;

(Sat. II, vi, 16.)

de ces demeures pastorales des montagnes de la Norique que Virgile peint dépeuplées par la contagion, et qu'il désigne précisément par le mot de *Castella* ?

Tum sciat aërias alpes et norica si quis

Castella in tumulis.

Nunc quoque post tanto videat desertaque regna

Pastorum, et longe saltus lateque vacantes.

(Georg. III, 474.)

Que mes citations renversent ou non les châteaux-forts d'Aper, peu importe, puisqu'il en reste à l'opinion avancée par M. Fauriel d'autres plus inattaquables, où je ne l'inquiéterai point. Il est temps que je termine une analyse déjà bien longue, en indiquant succinctement le sujet des dernières pages de ce onzième chapitre, si riche en faits et en aperçus. L'auteur y expose la situation du clergé catholique aux temps et aux lieux dont il s'occupe. Il le représente prêtant au gouvernement des barbares, dans lesquels il voit avec ses chefs saint Augustin, saint Prosper, saint Euchère, Salvien et autres, les instruments des desseins de la Providence, l'appui de son autorité morale et de sa puissance politique; mais En même temps intervenant auprès d'eux, pour les Gallo-Romains, avec dévouement, avec habileté; jouant entre les vainqueurs et les vaincus, entre les deux sociétés violemment rapprochées par l'invasion, un rôle d'intermédiaire utile à tous, et où il trouve lui-même

le consultera sans cesse, pour connaître l'état passé des systèmes stellaires qu'elle y trouvera fixé si exactement. Mais nous, contemporains, en songeant à cette gloire si juste, et si simplement acquise, n'aurions-nous pas aussi un sérieux enseignement à recueillir des circonstances dans lesquelles ce monument scientifique a été élevé? Il sort d'un pays qui était, il y a moins de cent cinquante ans, étranger aux sciences de l'Europe, à ses arts, à sa civilisation. Les moyens de l'exécuter, de le publier, ont été libéralement fournis par la munificence d'un gouvernement dont nous sommes habitués à supposer que le principe et l'essence est d'être contraire à toute extension des connaissances humaines; tandis que nous, par l'influence d'institutions toutes différentes, nous sommes peut-être et nous deviendrons probablement de plus en plus incapables de léguer à l'avenir une œuvre pareille de science patiente, laborieuse et profonde. Comparez nos excitations fébriles de popularité, avec la tranquille abstraction de M. Struve, s'excusant dans son introduction d'avoir été trop souvent contraint de quitter son observatoire de Dorpat, pour aller à Saint-Petersbourg, ce foyer du pouvoir et de la faveur, où la juste confiance du souverain et de ses ministres l'appelait, pour aider de ses conseils à la création d'un nouvel et plus magnifique établissement consacré aussi à l'astronomie! Lorsque les dignités, les richesses, et toutes les vanités passagères de la vie s'offrent comme une chance accessible à quiconque sait captiver les regards de la foule, comment les esprits supérieurs, qui auraient pu travailler pour l'avenir, résisteraient-ils à la tentation de se saisir du présent? et quelle abnégation, quel courage ne leur faudrait-il pas pour le dédaigner? Les grandes découvertes scientifiques par lesquelles un pays voisin s'est illustré, en reculant si loin les bornes des connaissances humaines, sont peut-être dues, en très-grande partie, à l'impossibilité de franchir certaines barrières de rangs et de distinctions sociales, jointe à l'espérance presque assurée d'un sort fixe et tran-

la réflexion d'une lumière artificielle sur des sphères de métal poli. D'après l'immensité de leur nombre, si l'on imagine un rayon visuel infiniment délié, dirigé vers un point quelconque du ciel, on doit concevoir qu'on trouvera presque toujours une étoile, et peut-être plusieurs, situées sur son prolongement. Or, en effet, on connaît déjà des milliers de ces directions sur lesquelles deux ou plusieurs étoiles se voient simultanément presque au même point des fils micrométriques; quelquefois à des distances angulaires si excessivement petites, qu'il faut employer les télescopes les plus puissants, et, sur quelques-unes, des grossissements qui amplifient jusqu'à mille fois les diamètres, pour résoudre leur image commune en deux astres distincts. On les appelle alors *étoiles doubles* ou *multiples*, selon le nombre d'éléments stellaires dont elles sont composées; et l'on étend d'ordinaire cette dénomination jusqu'aux groupes dont les éléments sont séparés par un angle visuel, qui n'excède pas trente-deux secondes de degré. Les fils d'araignée employés dans l'instrument de M. Struve, et que l'on amène sur l'image des étoiles pour en fixer la position, sous-tendent à peu près la soixante-quatrième partie de cet intervalle. On limite la dénomination d'étoile double à cet angle de trente-deux secondes, parce qu'il suffit pour comprendre les plus larges des groupes stellaires jusqu'ici connus, dont les éléments ont présenté les caractères d'une connexion physique, et que l'existence d'une telle connexion semble moins présumable à mesure que l'écart s'agrandit.

Toutefois, de ce que deux ou plusieurs étoiles paraissent ainsi très-voisines angulairement, on ne doit pas conclure qu'elles sont effectivement rapprochées et encore moins dépendantes les unes des autres. Elles peuvent encore être séparées par des distances immenses sur chacune des droites où nous les apercevons. Leur rapprochement sera alors purement *optique*. Mais il se peut aussi qu'il soit réel comparativement à leurs distances aux autres astres; et qu'en conséquence de

belle œuvre peut-être, du célèbre mécanicien et opticien Fraunhofer. L'empereur Alexandre en a enrichi l'observatoire de Dorpat.

Concevez un long tube de métal ayant à ses deux bouts des pivots parfaitement travaillés, que reçoivent et contiennent des trous circulaires de même diamètre percés dans des plaques fixes. Puis supposez que la droite idéale menée par ces points extrêmes, est dirigée suivant l'axe idéal de la rotation diurne du ciel, et reste invariablement sur cette direction. Si l'on attache au tube un cercle divisé dont le plan soit parallèle à cette ligne, il contiendra dans son prolongement les deux pôles de rotation célestes; et si le cercle porte une lunette mobile, dont l'axe optique reste toujours parallèle à son plan, cet axe, dirigé vers une étoile quelconque, sera exactement à la même distance angulaire du pôle visible que l'étoile elle-même; car les dimensions, non-seulement de l'appareil, mais de la terre entière, sont comme nulles comparative-ment à la distance où ces astres sont de nous. Donc, une fois ces alignements établis, si l'on fait tourner le long tube central au moyen d'une horloge, avec une vitesse de rotation angulaire exactement égale à celle du ciel, la lunette, se mouvant comme l'étoile, restera toujours dirigée sur elle; et, si l'on a tendu à son foyer des fils micrométriques, l'image de l'étoile une fois amenée sur un point de ces fils y restera toujours, précisément comme si le ciel et la lunette étaient fixés. On conçoit toutefois que cette coïncidence ne sera parfaite qu'autant que l'instrument sera parfait lui-même, et rigoureusement réglé dans toutes les parties de son mécanisme, aussi bien que la meilleure montre. Mais tel est celui de Fraunhofer. On n'y voit dans la position apparente de l'étoile que les petites variations, impossibles à éviter, mais calculables, que la réfraction atmosphérique produit.

Les avantages d'un semblable appareil sont évidents. L'astronome n'a plus aucune peine pour suivre l'astre ou le système d'astres qu'il veut observer. Une fois qu'il l'a amené dans sa lunette, l'instrument

reste à raconter. Je les extrais surtout de la lettre de M. Struve à M. D'Ouvaroff. Cette lettre, par parenthèse, est écrite en français; et en bon français, comme on a pu le voir par le passage que je viens de citer.

En comparant ses observations propres avec celles du premier Herschell, M. Struve établit comme connues, en 1837,

58 étoiles doubles dans lesquelles il s'est opéré un changement de position relative non douteux;

39 où ce changement est probable;

66 où il n'est qu'indiqué;

en tout cent soixante-trois nouveaux systèmes solaires découverts depuis l'année 1780.

Les étoiles doubles, qui sont angulairement les plus voisines, sont en général celles où les changements relatifs sont les plus manifestes. C'est un nouvel indice de leur production par une force physique, la distance devant en affaiblir l'action.

Il y a quatre systèmes stellaires doubles dont le temps de révolution est parfaitement connu, parce que, depuis les premières observations de Herschell, les corps qui les composent ont décrit, et même quelques-uns plus d'une fois, leurs orbites entières. La forme de ces orbites et les lois suivant lesquelles elles sont parcourues, prouvent que la force qui règle les mouvements est dirigée suivant la droite qui joint les corps de chaque système, et que son intensité est réciproque au carré de leur distance mutuelle, comme cela a lieu dans notre système solaire pour tous les corps qui en font partie. On sait aussi très-approximativement la période de révolution de trois autres couples, parce que, depuis qu'on les observe, ils ont décrit une portion de leur orbite assez considérable, pour qu'on ait pu calculer le reste suivant les mêmes lois

ces phénomènes se reproduisent dans les étoiles doubles ou multiples, et ils y sont généralement plus marqués que dans les simples. M. Struve les rapporte en détail; mais, les ayant déjà décrits pour la plupart dans les articles que j'ai rappelés, je ne les répéterai pas ici.

Plusieurs lui ont présenté aussi des changements d'intensité progressifs qu'il considère comme indubitables. Cela est très-conforme aux phénomènes que l'on a observés dans un assez grand nombre d'étoiles simples, dont quelques-unes même ont paru tout à coup dans le ciel, y ont brillé pendant plusieurs années d'un éclat changeant, mais en restant fixes à la même place, puis se sont graduellement affaiblies et ont cessé d'être visibles, s'étant probablement éteintes. Ces soleils lointains peuvent donc éprouver ainsi d'immenses convulsions intérieures, accompagnées de dégagements proportionnés de chaleur et de lumière, qui expliquent très-bien les changements de coloration observés dans plusieurs d'entre eux.

Si les soixante-neuf millions de lieues qu'embrasse le grand axe de l'orbe terrestre ne sont pas comme un point tout à fait insensible comparativement à la distance des étoiles les plus rapprochées de nous, les rayons visuels menés de la terre à une même étoile pendant le cours d'une année, doivent la projeter sur des points différents de la sphère céleste, et lui faire décrire en apparence une petite ellipse dont la position ainsi que la grandeur angulaire dépendent de la situation de l'étoile et de sa distance à notre soleil; en sorte que cette distance serait connue par le calcul, si l'angle sous-tendu par la petite ellipse, et que l'on nomme la parallaxe annuelle, pouvait être mesuré. Une détermination aussi importante a naturellement provoqué, de la part des astronomes, les plus grands efforts. Mais en vain ont-ils appelé le calcul à leur secours pour connaître le temps et les astres les plus favorables à l'observation; en vain ont-ils employé toutes les variétés d'instruments fixes ou mobiles, et les plus précis dont ils disposent; les erreurs de ces instruments et des observations se sont jusqu'ici trouvées du même ordre de grandeur que la quantité qu'il fallait déterminer; et l'on a pu seulement en conclure que, parmi toutes les étoiles auxquelles ces épreuves ont été appliquées, il n'en est aucune dont la distance au soleil ne surpasse plus de quatre cent mille fois celle de cet astre à la terre. Car pour une telle limite de distance, la parallaxe annuelle, qui aurait été de 1", n'aurait pu échapper à la délicatesse des mesures. M. Struve a essayé d'appliquer à la même recherche la puissance et les propriétés spéciales de son admirable instrument. Il a choisi pour cette application la brillante de la Lyre; mais tout mécanisme matériel devient gros-

plus favorables; et il présente, à peu près comme je viens de le faire, les trois genres de conditions qui les recommandent à l'examen des astronomes. Il est d'autant plus nécessaire de le dire, que l'on a quelquefois attaché trop d'importance au caractère tiré de l'éclat seul; et peut-être les expressions employées par M. Struve lui-même, dans sa lettre à M. D'Ouvaroff, prêteraient à cette interprétation, si la discussion détaillée qu'il a faite de ce point délicat d'astronomie, dans l'introduction de son grand ouvrage, ne prouvait que son sentiment est réellement tel que je viens de le présenter. L'esprit de critique propre au Journal des Savants sort un peu des habitudes ordinaires : il aime beaucoup plus à faire ressortir la vérité, qu'à découvrir l'erreur.

Je terminerai cet article par une réflexion que j'ai vu jaillir d'un entretien sur ces grands objets, avec un des premiers géomètres de notre siècle, dont je m'honore d'être l'ami.

Tous les mouvements qui s'exécutent dans notre système solaire, et probablement aussi dans le reste du monde, sont réglés par l'intensité de l'attraction qu'exercent l'une sur l'autre deux unités de masse, placées à l'unité de distance. Si cette intensité devenait plus grande ou moindre qu'elle ne l'est aujourd'hui, les vitesses absolues des mouvements changeraient, ainsi que la forme et les dimensions des orbites décrites. La mesure de cette intensité est ainsi empreinte dans les mouvements eux-mêmes, et le calcul peut la déduire de chacun d'eux, en les ramenant à des termes comparables. Or, quelque phénomène d'attraction que l'on prenne pour donnée, parmi ceux que notre système solaire présente, que ce soit l'action de la terre sur les matières terrestres de nature quelconque, ou son action sur la lune, ou celle des planètes entre elles et sur les comètes, ou enfin celle du soleil sur tous ces corps et sur leurs parties si diverses, si différemment constituées, l'intensité conclue de la force attractive se trouve toujours la même identiquement. L'induction la plus vraisemblable porte à croire que ce résultat général doit s'étendre aux systèmes stellaires, puisque la force qui régit leurs orbites suit encore la loi réciproque du carré des distances, précisément comme notre attraction; ce qui semble étendre celle-ci à toutes les portions de matière existantes dans l'univers. Voilà donc un élément physique, cette intensité, qui se trouve avoir une valeur définie, spéciale, laquelle n'est affectée à aucune particularité des corps, ni de leurs molécules, puisqu'elle est la même pour tous et pour toutes sans exception. Quelle raison suffisante pourrait la leur attacher ainsi en commun, avec une valeur déterminée, spéciale, quoique indépendante de leurs diverses qualités? On n'en conçoit aucune; et, dans l'é-

Les papyrus étaient arrivés dans un grand désordre, par la négligence de ceux qui les avaient vendus, ou par celle des emballeurs. Des morceaux appartenant au même manuscrit, se trouvaient souvent dispersés dans plusieurs caisses; il fallut réunir ces débris épars. Après cette première et difficile opération, les papyrus entiers, ainsi que les moindres fragments, furent copiés et restitués, mis en ordre et divisés en un certain nombre de catégories, d'après la nature du sujet. Je puis dire que le musée ne possède pas une ligne inédite de grec qui n'ait été transcrite de ma main, dans la première moitié de l'année 1828. La totalité de ces copies forme une collection de 63 pièces, quelques-unes d'une étendue assez considérable, dont le sujet est plus ou moins curieux; plusieurs ont un très-haut intérêt.

Une pareille collection méritait d'être publiée; et elle l'aurait été depuis longtemps, si cette publication, qui exige la gravure d'un grand nombre de *fac-simile*, ne devait pas entraîner de grandes dépenses. Les circonstances l'ont retardée jusqu'ici; j'ai pu en reprendre le projet; et, depuis six mois je m'en occupe, en y employant tout le temps que me laissent mes autres travaux.

En attendant, j'ai publié, à diverses reprises, comme échantillons de cette collection précieuse, deux papyrus de peu d'étendue, curieux par leur sujet¹. En rendant compte, dans ce journal, dès le mois de février 1828, du beau travail de M. Peyron sur les papyrus du musée de Turin, j'ai annoncé l'existence d'une pièce importante, citée dans le grand papyrus dont il a donné l'explication; cette pièce, qu'on croyait perdue, se trouve dans la collection de Paris; « Elle contient, ai-je dit, 69 lignes « de 70 lettres environ chacune. Je l'ai lue, copiée et restituée (p. 110) ». Pendant son séjour à Paris, M. Peyron a vu la copie de cette pièce, ainsi que toutes les autres. Au reste, la collection entière de mes copies a toujours été à la disposition de ceux qui en ont eu besoin et qui m'en ont

ce papyrus? C'est ce que l'on comprendra facilement, quand on saura que le manuscrit, qui paraît appartenir à un *Traité de dialectique*, contiennent, dans ce qui nous en reste, un recueil d'exemples, cités à l'appui des règles exposées précédemment. Tous ces exemples, au nombre de vingt-quatre, et tirés d'anciens poètes, sont des propositions négatives, ἀξιωμα ἀποφατικῆς, répétées littéralement chacune deux, trois, quatre et jusqu'à huit fois, pour établir que telle ou telle de ces propositions négatives est un ἀξιωμα ἀληθές, ou ψευδές ou bien οὐδέποτε, vrai, faux, ou ni l'un ni l'autre, et qu'on peut ou qu'on ne peut pas y opposer une proposition affirmative, ἀξιωμα καταφατικόν.

Ce traité avait donc été rédigé d'après les principes admis par les stoïciens, et principalement par Chrysippe, dans ses ouvrages sur la dialectique; c'est ce qu'on peut voir dans Diogène Laërce¹, qui nous donne une idée assez complète de ces distinctions subtiles. Je développe ce point dans mon commentaire.

L'époque de ce manuscrit est un élément qu'il importe de se procurer. Je puis au moins donner la limite inférieure de cette époque. Voici comment : le papyrus est *opisthographé* ou écrit aussi par derrière. Les pièces écrites de l'autre côté, que j'appellerai le *verso*, consistent dans le récit de songes obtenus et racontés en grec barbare par un égyptien, un νέμετος ou inspiré du temple de Sérapis, et dans des *comptes* tenus par un personnage attaché à ce temple.

Par des raisons qu'il serait trop long de déduire, j'ai acquis la certitude que le *recto*, ou le côté qui contient les fragments, a été écrit avant l'autre. Les pièces écrites sur le *verso*, l'ont été l'an 22 du règne de Philométor, en 160 avant J. C. Le morceau sur la dialectique est donc antérieur à cette époque; de combien? Je l'ignore. Mais un manuscrit grec du II^e et peut-être du III^e siècle avant J. C. est à coup sûr d'une antiquité fort respectable, et que n'atteignent, d'une manière

« combien est vrai cet ancien adage : *Un homme bon ne saurait naître d'un mauvais père.* »

V, Col. 10. Οὐχ ὡς πάντας ἐλομένους παρέσθαι. « Ce n'est pas ainsi que nous donnons la sépulture aux navigateurs qui ont péri. » Ce vers est le 1261^e de l'*Hélène*. Dans l'un des trois exemples, le copiste a lu ἐλομένων, faute corrigée dans les deux autres.

VI, Col. 10. Οὐκ ἔστι τῷ θρέψαντι ἥδιον γῆλον. « Nulle terre n'est plus chère que celle qui nous a nourri. » Fragment du *Phoenix*, également conservé par Stobée¹.

VII, Col. 10 fin. Οὐκ ἔστι οὐθέν διὰ τέλους εὐδαμονεῖν. L'auteur n'est pas désigné; mais ce fragment doit être tiré de celui de l'*Augé*² d'Euripide, dont Stobée a conservé ces trois vers :

Πᾶσιν γὰρ ἀνθρώποισιν, οὐχ ἡμῖν μόνον
ἢ καὶ περὶ πικρὰ ἢ γέροντι δάμνην βίαν
ἴσφημι, κοῦδὲς διὰ τέλους εὐδαμονεῖν.

La phrase est tirée du dernier vers, que le dialecticien a changé pour l'approprier à son sujet. Il voulait une proposition négative; or le vers commençant par ἴσφημι et κοῦδὲς ne pouvait convenir à une proposition absolue; il a donc changé la tournure et dit : οὐκ ἔστι οὐθέν, κ. τ. λ. Οὐκ ἔστι obligeait de mettre οὐδένα, qui ne pouvait entrer dans le vers, il a donc employé le neutre οὐθέν et changé εὐδαμονεῖ en εὐδαμονεῖν que la syntaxe appelait nécessairement. Quant à la forme οὐθέν pour οὐδέν, elle n'est ni du temps d'Euripide ni du dialecte attique³. Cette pensée qu'Euripide a reproduite dans l'*Andromaque*⁴, et Sophocle dans l'*OEdipe roi*⁵, ainsi qu'au commencement des *Trachiniennes*, fait, comme on sait, le fonds du discours de Solon à Crésus, dans Hérodote. Au reste, il serait long de rapporter tous les textes tant grecs que latins, où elle a été mise en œuvre.

VIII, Col. 12 fin. Οὐκ ἔς ἀνὴρ ἀγροίκος, οὐδὲ σκαιός. Ce vers, cité comme

parle a été élevé à Thèbes. Cette circonstance rend bien vraisemblable que c'est Pindare lui-même qui s'exprime ainsi, et que nous avons là un fragment de quelque-une de ses odes perdues.

On sait qu'il se met quelquefois en scène¹, et qu'il parle souvent de Thèbes, sa patrie, à laquelle il donne des épithètes honorifiques ou flatteuses : *μαίαιρα*², *λιπυραί*³, *πλούτατος*⁴, comme ici, *κλυτὴ Θῆβαι*; il l'appelle sa mère, *μήτηρ ἐμὴ*,... *χεύουσιν Θῆβαι*⁵. Cette mention de Thèbes, et l'éloge de sa patrie, qui s'y trouve exprimé, sont tout à fait dans le goût de Pindare.

Le style et le dialecte du fragment appuient d'ailleurs cette conjecture. Quant au mètre, ceux qui savent la difficulté de rétablir celui des fragments isolés de Pindare trouveront sans doute téméraire tout essai pour découvrir celui de cette ligne poétique. On peut remarquer cependant que les quatorze premières syllabes forment un vers construit comme celui qu'Héphestion nomme *Éolique*, tel que celui de Sapho : *ὄρπακι βροδονῶ σὺ μάλιστα' ὑπέρσθω*, (— — υ υ — υ υ — υ υ — —), justement comme : *οὔτοι με ξείνον, οὐδ' ἀδελήμονα μουσῶν*.

Ce mètre a été employé par Pindare lui-même⁶; le reste, *ἐπαίδουσιν κλυτὴ Θῆβαι*, (υ — — — υ — — —), composé de deux épitrites premiers, ne serait qu'une partie de vers. On peut couper encore la phrase de cette autre manière :

*οὔτοι με ξείνον, οὐδ' ἀδελήμονα
μουσῶν ἐπαίδουσιν κλυτὴ Θῆβαι. . . .*

Le premier vers sera identique avec celui d'Alcée (— — — υ υ — υ υ — —), *οἶνος, ὃ φίλι πᾶσι καὶ ἀλαδία*⁷; et le second, dans le mètre iambique, marche comme celui-ci de Pindare, cité par Strabon⁸ : *Λίγυρτίαν Μίνδιτα, παρ' κρημνὸν [θαλάσσης]*, ou cet autre, *ἵππων ἄωτων· μῦσαι δ' οὔτω τοι πείρα*⁹.

Au reste, je laisse ce point à ceux qui ont plus d'habileté que moi

lettres assyriennes, si l'on en croit les historiens d'Alexandre¹ : « Mangez, buvez, amusez-vous; le reste ne vaut pas une chiquenaude. » C'est cette pensée, devenue célèbre, que Choerile avait mise en vers², et qu'Aristote³ ainsi que le philosophe Chrysippe avaient condamnée, et que l'auteur de ce vers blâme à son tour.

LETRONNE.

(La suite au cahier prochain.)

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LIVRES NOUVEAUX.

FRANCE.

Dictionnaire français-allemand et allemand-français, de Henschel; ouvrage entièrement neuf. Paris. impr. de Paul Renouard, librairie de Levrault-Pitois, 1838; 2 forts vol. in-8°, ensemble 2600 pages, à deux colonnes. Pr. 32 fr.

Prométhée, tragédie d'Eschyle, traduite en vers français par M. Puech, professeur agrégé de l'Université, au collège royal de Saint-Louis; avec le texte grec en regard. Paris, imprimerie de Firmin Didot, librairie de Hachette, 1838; in-8°.

Les origines du théâtre moderne, ou Histoire du génie dramatique depuis le 1^{er} jusqu'au xvi^e siècle, précédées d'une Introduction contenant des études sur les origines du théâtre ancien; par M. Charles Magnin (l'un des conservateurs-administrateurs de la Bibliothèque royale). Paris, impr. de Henry, libr. de Hachette, 1838; in-8°. Tome premier (l'Avertissement, l'Introduction et la première partie : époque romaine, génie dramatique depuis le 1^{er} siècle jusqu'au vii^e); viii, xxxii et 522 pag. Des recherches méthodiques et d'ingénieux aperçus recommandent cet ouvrage dont il sera rendu compte dans un de nos cahiers prochains. L'auteur trouve, dans les trois expressions *Opéra*, *Théâtre français*, *Théâtres des boulevards*, la distinction de trois classes de représentations scéniques qui ont coexisté au moyen âge, et même dans l'antiquité grecque et romaine : le drame liturgique ou solennel, l'aristocratique et le populaire.

Tesoro del teatro español desde su origen (año 1389) hasta nuestros días. Ce trésor du théâtre espagnol, publié par don Eugenio de Ochoa, est divisé en quatre parties : I. depuis 1356 jusqu'à la fin du xvi^e siècle; II. Lope de Vega; III. Calderon; IV. Depuis 1700 jusqu'au temps présent. La quatrième partie remplira 2 volumes, et les trois autres parties correspondront aux trois premiers tomes; 5 vol. in-8° à deux colonnes. On souscrit à la librairie européenne de Baudry, à raison de 9 fr. par volume.

¹ Ap. Strab. xiv, p. 672. — Arrian. Anab. ii, 5, 5. — ² Cf. Nāke ad Chæril. fragm. p. 197 sq. — ³ Ap. Cic. Tuscul. v, 35, — Fin. ii, 32.

Éléments de Paléographie, par M. Natalis de Wailly, chef du bureau de la section administrative des Archives du royaume. Paris, Imprimerie royale, 1838; tome I^{er}, xii et 716 pages. Ce volume contient les trois premières parties de l'ouvrage : I. Chronologie; II. Style et formules; III. Paléographie proprement dite, écritures. Le tome II^e, dont l'impression s'achève, renfermera la 4^e partie, qui a pour objet l'étude des sceaux; puis un Appendice composé d'observations sur les planches qui le suivront. Nous nous proposons de faire mieux connaître cet ouvrage, qui nous semble recommandable par l'exactitude des recherches, par la distribution méthodique des matières et par l'élégante précision du style. La position de l'auteur aux Archives du royaume lui a permis de consulter, sur chaque détail, les monuments placés dans ce vaste établissement.

ALLEMAGNE.

Notitia historico-diplomatica Archivi et litterarum capituli Albensis, Transilvaniae, auctore Josepho C. Kemedi, membro eruditæ societatis Hungariæ. Cibinii, apud bibliopolam W. H. Thierry, 1836; 2 vol. in-8°. 271 et 275 pages.

Die Alexandrinischen bibliotheken, etc.; les Bibliothèques d'Alexandrie sous les rois Ptolémées, avec les poésies homériques recueillies par Pisistrate, la Chronologie des bibliothécaires d'Alexandrie, etc.; par M. Ritschel. Breslau, 1838; in-8°.

Bibliothèques humoristiques des dames, par M. Saphir. Vienne, 1838; 2 vol. in-8° (en allemand).

Ueber die Verwandtschaft der indogermanischen, etc. Sur l'affinité des langues indogermanique, sémitique et tibétaine, avec une introduction; par M. Wüllner. Munster, Thessing, 1838; in-8°.

Fables de Lokmân, corrigées sur deux manuscrits de la Bibliothèque royale de Paris et de la Bibliothèque de l'Université d'Oxford, avec une version française, des remarques et un vocabulaire arabe-français, par M. Schier. Dresde, Arnold, 1838; in-4°, 2^e édition.

Leibnitzii opera philosophica omnia. Recensuit et pluribus ineditis auxit E. Erdmann. Berolini, Eichler, 1838; 2 vol. in-4°.

Reise nach dem... Voyage à l'Altai et à la mer Caspienne, fait par ordre de S. M. l'empereur de Russie, en 1829, par MM. Alexandre de Humboldt, Gustave Rose et Ehrenberg; partie géodésique, rédigée par M. G. Rose. Berlin, 1837; in-4°, avec une carte dressée d'après les observations astronomiques de MM. Wischenewre, Humboldt et Ermann.

Die Forst Insecten. Les insectes des forêts ou figures et description des insectes

The Wonders of Geology. Les merveilles de la Géologie, ou exposition des phénomènes géologiques et des principales découvertes des géologues modernes, par M. Gédéon Mantelle, auteur d'une géologie du sud-est de la Grande-Bretagne. Londres, 1838; 2 vol. in-8°, avec des planches.

A general Treatise on Insects, by James Wilson. London, Simpkin, 1838; in-4°, with 540 plates engraved. Pr. 15 sh.

An introduction to the modern classification of Insects, by Westwood. London, Longman, 1838; in-8°. — Cet ouvrage, dont on a une 1^{re} livraison, qui sera suivie de onze autres, doit être accompagné de plusieurs milliers de gravures en bois. Prix de la livraison : 2 sh. 6 d.

An Essay on the Antiquity of Hindoo Medicine. Essai sur l'antiquité de la Médecine hindoustane, par M. Forbes Royle. Londres, Allen, 1838; in-8°.

The Works of W. Hogarth. Œuvre de Will. Hogarth; recueil de planches restaurées par d'habiles graveurs, avec plusieurs articles qui ne se trouvaient pas dans la collection, et un essai biographique sur Hogarth et ses productions. Londres, Baldwin et comp., 1838, in-fol. Pr. 13 l.

ASIE. — *The second Report of the Society for diffusion of useful knowledges in China.* Second Rapport de la Société instituée pour la propagation des connaissances en Chine. Canton, 1837; 29 pag. in-8°. — Cette Société publie en chinois des Traités élémentaires de belles-lettres, de géographie, d'histoire, de sciences physiques et mathématiques. Le gouvernement chinois a obligé cette association de transporter ses presses à Singapour.

Guldusta inischdt. Rhétorique pratique persane, par Mannâlâl, dédiée à M. Prinsep, secrétaire de la Société asiatique de Calcutta : imprimée à Calcutta, en 1836; gr. in-4°, 482 pag., contenant des extraits de poètes persans et hindoustans.

An Essay on the primitive universal Standard of Weights and Measures. Essai sur l'étalon primitif universel des poids et mesures, par le capitaine T. Jervis, membre du corps des ingénieurs de Bombay. Calcutta, 1835.

NOTA. On peut s'adresser à la librairie de M. LEVRULT, à Paris, rue de la Harpe, n° 81; et à Strasbourg, rue des Juifs, pour se procurer les divers ouvrages annoncés dans le *Journal des Savants*. Il faut affranchir les lettres et le prix présumé des ouvrages.

JOURNAL DES SAVANTS.

JUIN 1838.

FRAGMENTS INÉDITS de *Thespis*, d'*Ibycus*, de *Sapho*, d'*Anacréon*,
de *Pindare*, d'*Euripide*, de *Timothee*, et d'autres poètes grecs,
cités dans un papyrus du Musée royal.

DEUXIÈME ARTICLE.

XII. Col. 2 : ΟΥΚΗΝΑΡΑΟΥΘΕΝΙΠΗΜΑΕΛΕΥΘΕΡΑΝΔΑΚΝΟΝΨΥΧΗ
ΝΟΜΟΙΩCΑΝΔΡΟΣΩCΑΤΙΜΙΑ.

οὐκ ἦν ἄρ' οὐθὲν πῆμ' ἰλευδέραι δάκρυον
ψυχὴν ὁμοίως ἀνδρὸς, ὥς ἀπμία.

Le copiste du manuscrit néglige bien souvent les élisions; il écrit ἄρα οὐδὲν, et πῆμα ἰλ. Le sens est : « Ainsi il n'est aucune douleur qui déchire l'âme d'un homme libre, à l'égal du déshonneur. » Ces deux trimètres, à en juger par la pensée, le style et le rythme, pourraient bien être d'Euripide, source principale où l'auteur a puisé ses exemples. Il ne désigne le poète, à la vérité, que par l'indéterminé τίς; mais c'est ce qu'il a déjà fait deux fois pour le fragment de la Sthénobée, n° III, et celui de l'Augé, n° VII.

XIII. Col. 5, fin. C'est encore un anonyme qui a fourni cet hexamètre d'une élégante facture :

Οὐ μοι ἔτ' εὐκαλάδων ὕμνων μέλει, οὐδ' ἔτι μολπῆς.

« Je ne me soucie plus ni de chants ni d'hymnes harmonieux. »

XIV. Col. 12. Je mets ici un autre fragment qui paraît tiré de quelque poëme du cycle troyen; la diction en est toute homérique, et décèle une époque ancienne. C'est Agamemnon qui parle (εἰ Ἀγαμέμνων οὕτως ἀπόφασιν), ΟΥΚΕΦΑΜΗΝΑΧΙΑΗΙΧΟΛΩΣΕΙΝΑΛΕΚΙΜΟΝΗΤΟΡΩΔΕΜΑΛΕΓΠΑΤΑΩΣΕΠΕΙΗΜΑΛΑΜΟΙΦΙΛΟΧΗΝ.

Οὐκ Ἰφάμειος Ἀχιλλῆϊ χολώσεται ἄλλαιμος ἦτορ
 ὦδ' ἢ μάλ' ἀπαγγέλλας· ἰππὴν μάλ' αἰεὶ φίλος ἦεν.

« Je ne croyais pas irriter d'une manière aussi terrible le cœur vaillant d'Achille, parce qu'il était mon ami. »

Ces deux vers se rapportent évidemment à une dispute d'Agamemnon avec Achille; peut-être à celle dont il est question dans l'extrait des Cypriaques donné par Proclus : on y voit qu'après le départ de Philoctète, Achille, rappelé à Troie, eut une querelle avec Agamemnon : καὶ Ἀχιλλεύς ὑπερον κληθεὶς διαφίρεται πρὸς Ἀγαμέμνονα¹. Dans ce cas, nous aurions deux vers à ajouter aux fragments si rares des poëmes cypriaques.

XV. Col. 7. ΟΥΚΟΙΔΑΤΑΛΗΘΕΣΓΑΡΑΦΑΔΑΕΣΦΑΚΑΙ; cette ligne forme un trimètre iambique : οὐκ οἶδα· τὰληθὲς γὰρ ἀσφαλὲς φερεται. « Je ne sais; car dire la vérité est un parti sûr. » Ceci faisait partie d'un dialogue. A une question, l'interlocuteur répond franchement qu'il ne sait pas; et il motive sa réponse.

XVI. Col. 11. Ce fragment est encore plus insignifiant : ΟΥΚΑΠΙΩ ΜΙΚΩΝCEΜΕΓΑΛΑΔΟΥΚΕΧΩ; ce qui paraîtrait devoir se lire : Οὐκ ἀξιώ, Μίκων, σί· μάλ' αἰεὶ οὐκ ἔχω.

Je n'en comprendrais pas le sens, et ne me rendrais pas compte de la syntaxe. Cependant ΜΙΚΩΝ, répété trois fois, ne peut être changé. D'après le mot μάλ' qui suit, je lis μικῶν (ou μικῶν) pour μικρῶν. Outre μικρός, les Doriens paraissent avoir dit μικός par un seul κ, puisqu'on trouve μικύς, μικιζόμενος, πάμμικρος, et les noms propres Μικίων, Μικυλος, Μί-

le dialecte dorique avait été employé pour les vers iambiques, dans la pièce d'où celui-ci est tiré; et, dès lors, que nous avons là un fragment de quelque comédie dorienne, peut-être d'Épicharme.

XVII. Col. 14. Celui-ci est plus court et plus nul, s'il est possible: ΟΥΚΕΙΔΟΝΑΝΕΜΩΚΕΑΚΟΡΑΝ; οὐκ εἶδον ἀνεμώνια κόραν. « Je n'ai pas vu une (ou de) jeune fille rapide comme le vent. » C'est le dernier passage cité dans le papyrus. Ce fragment paraît appartenir au mètre crétique. Si je ne me trompe, nous avons ici la plus grande partie d'un tétramètre; il ne manque, en effet, qu'un tribraque au commencement et un iambe ou un pyrrhique à la fin,

υ υ υ οὐκ εἶδον ἀνεμώνια κόραν υ —

pour avoir un vers tel que celui-ci d'Aristophane¹,

ἐν ἀγορᾷ δ' αὖ πλάτανον εὔ διαφυτεύουσιν.

υ υ υ — — υ υ υ — υ υ υ — υ —

III. Fragments inédits dont les auteurs sont nommés.

XVIII. Col. 5. Euripide. (Ἐλεγον Εὐεπίδης.)

Dans ces deux vers, on reconnaît parfaitement ce poète: ΟΥΚΕΙ ΓΥΝΑΙΞΙ ΤΟΥΤΟ ΝΕΑΝΙΑΣ ΧΡΕΩΝ ΑΛΛ' ΕΝΙ ΔΗΡΩΙΚΑΙ ΕΝΟΠΛΟΙΣ ΤΙΜΑΣ ΕΚΕΙΝ.

Οὐκ ἐν γυναιξὶ τοὺς νεανίας χρεῶν,
ἀλλ' ἐν σιδήρῳ, καὶ ἐν ὀπλοῖς τιμὰς ἔχειν.

« Ce n'est pas dans les femmes, mais dans l'emploi du fer et des armes que les jeunes gens doivent mettre la gloire et l'honneur. »

XIX. Col. 7. *Du Cyclope de Timothée*. Ce poète comique est cité par Athénée², qui donne le titre de deux de ses pièces, savoir, le *Κυνάειον* ou le *petit chien*, dont il rapporte trois vers³; et le *Κύκλωψ*, la même pièce d'où est tiré notre fragment, et dont il cite plusieurs vers, qu'on n'a pas encore complètement restitués⁴.

Le fragment ne consiste qu'en ces quarante lettres: ΟΥΤΟΙΤΟΝΓΥΠΕΡΑΜΠΕΧΟΝΤΑΟΥΤΡΑΝΟΝΕΙCΑΝΑΒΗCΕΙ. C'est le Cyclope qui parle (εἰ Κύκλωψ ὁ Τιμοθέου πρὸς πρᾶ οὕτως ἀπφήνατο). Il me paraît que l'exemple cité faisait partie d'un chœur de la pièce, et qu'on peut les séparer ainsi :

¹ Georg. fragm. n° 162. Dind. — Hephaest. p. 73. — ² Cf. Schweigh. *ad Athen.* VIII, p. 338, a. — ³ vi, p. 243. d. — ⁴ xi, p. 465.

—^{υυ}—υυ—υ—υ
 —υυ—υυ—
 Οὐτοι γὰρ ὑπεραμπίχοντα
 οὐρανὸν εἰσπαύσει.

« Certes tu ne monteras pas dans le ciel, qui enveloppe tout au-dessus « de nos têtes. » (Le verbe *ὑπεραμπίχοντα* n'était pas connu.)

Le premier vers est un archilochien, semblable à celui-ci d'Eschyle : *κραιπνοφόροι δὲ μ' ἔπιμασαν αὐρα*¹. Le deuxième vers est un de ces dactyliques trimètres, si fréquents dans les lyriques et les tragiques, comme *ἀδυμνή χαλαδῆσιν* de Pindare², et *ἄλιοι, ἄλιοι αἰτῶ* de Sophocle³. Quant à *οὐρανὸν εἰσπαύσει*, c'est une expression fréquente dans les poètes⁴. Si l'on remarque ce long mot, ce *sesquipedale verbum*, *ὑπεραμπίχοντα*, qui sent l'affectation dithyrambique, surtout joint à l'autre verbe *εἰσπαύσει*, composé de cinq syllabes, on sera disposé à croire que Timothée a mis dans la bouche du Cyclope quelque lambeau d'un poète tragique, dont il voulait railler l'emphase et la bouffissure. La muse tragique, que Callimaque appelait *μοῦσα ληκυθία* (*muse ampoulée*), servait fréquemment de but aux plaisanteries des poètes de la comédie ancienne et moyenne (*tragica... ampullatur in arte*, dit Horace⁵).

XX. Col. 8. *De Thespis*. Voilà un nom qui éveille l'attention au plus haut degré. Si le vers cité est réellement de Thespis, ce sera peut-être le seul que l'on connaisse; car les trois que rapporte Plutarque⁶ ne sont probablement pas de lui, comme l'a montré Bentley⁷, encore moins les six autres qu'a cités Clément d'Alexandrie⁸. Tous ces vers paraissent être de fabrique récente. Je crains qu'il n'en soit de même de celui que cite notre papyrus; ce vers est ce qu'il y a de plus insignifiant au monde, si même il signifie quelque chose, tel qu'il est :

ΟΥΚΕΚΑΘΡΗΚΑΙΔΑΙΔΩΝΔΕΚΟΙΑΕΤΩ.

Οὐκ ἐξαρήσας οἶδ'· ἰδὼν δὲ σὺ λίγω,

« Non. Je le sais pour l'avoir bien vu; et l'ayant vu, je te le dis. » Le composé *ἔξαδρίω* manque aux lexiques.

XXI. Col. 9. *D'Ibycus*. ὁ Ἴζυκος ὁ ποιητὴς οὕτως ἀποφαίνεται. Ce qui suit paraît être un seul vers : ΟΥΚΕΣΤΙΝΑΠΟΦΘΙΜΕΝΟΙΣΖΩΑΚΕΤΙΦΑΡΜΑΚΟΝΕΥΡΕΙΝ.

Οὐκ ἔστι ἀποθνήσκουσιν ζῶας ἐν φάρμακον εὐρεῖν.

« On ne peut trouver un moyen de rappeler les morts à la vie. » C'est un vers tétramètre anapestique catalectique.

(—υυ—υυ— —υυ—υυ— —)

Ce mètre est rare parmi les fragments d'Ibycus, qui a employé surtout le dactylique. On trouve néanmoins, parmi ces fragments, un anapestique tétramètre et un dimètre, tous deux catalectiques¹.

Il est à remarquer, qu'en retranchant ἀπό devant φθνήσκουσιν, ce qui ne change rien au sens, on a encore un vers hexamètre :

Οὐκ ἔστι φθνήσκουσιν ζῶας ἐν φάρμακον εὐρεῖν.

XXII. Col. 13. *D'Anacréon*. Fragment de trente-cinq lettres, assez insignifiant pour nous : ΟΥΔΕΥΤΕΜΠΕΔΟΕΙΜΙΟΥΔΑΚΤΟΙΣΙΠΡΟΧΗΝΗΣ, οὐδ' αὖτ' (soit οὐδ' αὖτ') ἔμπροσθ' εἰμι, οὐδ' ἀσπίσι προσήνης. Je n'aperçois pas bien le sens de cette phrase isolée : « Allons² ! je ne suis ni tenace « (ferme dans ma résolution), ni doux aux citoyens. » C'est peut-être Polycrate, tyran de Samos, qui parle. Ce fragment n'enrichira pas beaucoup plus notre collection anacréontique que celui-ci, que M. Cramer³ a découvert récemment : αἱ δὲ μοι φρένες ἐκκακωφίαται, où M. Bergk a trouvé la fin et le commencement d'un tétramètre choriambique⁴. Notre fragment paraît former deux vers glyconiques de même mesure l'un et l'autre :

Οὐδ' αὖτ' ἔμπροσθ' εἰμι, (— — — υυ — —)
οὐδ' ἀσπίσι προσήνης.

justement comme cet autre vers d'Anacréon : ὦ Λύκασι, σὺ δ' ἡβῶς⁵, et ces deux autres d'Euripide : Πηλέως εἰς γάμον ἦλθον⁶; et χείρων ἰξονόμασσι, non ἰξονόμασσι⁷.

De Sapho. Notre papyrus contient deux fragments de l'illustre Lesbienne. Le premier, d'un seul vers, le second de deux vers seulement :

¹ *Fragm.* II, 1 et XLIII, ed. Schneidew. — et *Prolegom. de Vita et carm. Ibyci*, p. 76. — ² Buttmann, *Lexilog.* t. II, p. 231. — ³ *Anecdota græca*, t. I, p. 288, 3. — ⁴ Dans le *Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft*, 1836, n° 68, S. 546. — ⁵ *Fragm.* v, ed. Bergk. — ⁶ *Iphig. Aul.* v. 1044; Barn. Πηλέως est ici un spondée, comme en d'autres passages (*Matth. Gramm.* § 82, A. 2.) — ⁷ *Ead.* v. 1066.

le dernier est le plus intéressant de tous ceux que le papyrus nous a conservés.

XXIII. Col. 14. Ce fragment est annoncé ainsi : *εἰ Σαπφὴ οὕτως ἀπέφασκεν*; puis viennent ces vingt-huit lettres : ΟΥΚΟΙΔΟΤΤΙΘΕΩΔΥΟ ΜΟΙΤΑΝΟΗΜΑΤΑ. Elles forment justement un de ces vers éoliques (—υ—υυ—υυ—υυ—υυ) qui, selon Héphestion, avaient été employés par Sapho, dans toutes les pièces dont était composé le deuxième livre de ses poésies¹.

Οὐκ οἶδ' ὅττι διὸ δύο μοι τὰ νοήματα,

ce qui paraît signifier : « Je ne sais en quoi m'importent (ou me concernent) les deux pensées du dieu. »

XXIV. Col. 8. L'autre fragment se compose des lignes suivantes : ΟΥΔΙΑΝΔΟΚΙΜΟΙΜΙΠΡΟCΙΑΟΙΣΑΝΦΑΟCΑΛΙΩΕCCECΘΑΙCΟΦΙΑΝΠΑΡΘΕΝΟΝΕΙCΟΥΔΕΝΑΠΩΧΡΟΝΟΝΤΟΙΑΤΤΑΝ. Sans changer une lettre, nous avons deux excellents vers choriambiques avec base, mètre qui était celui de toutes les pièces contenues dans le troisième livre des poésies de Sapho². Je les lis et les dispose ainsi :

Οὐδ' ἴαν δαιμόϊμ προσδίδω φάος εἰλίω
ἴσσιδαι σφίαν παρδόνει εἰς οὐδύνα πο χρόνεν
παιάντα.
—υ—υυ—υυ—υυ—υυ—

littéralement ; « Je ne pense pas que, dans aucun temps, il puisse exister « une jeune fille telle pour la science³. »

Οὐδ' ἴαν : je crois qu'il faut ainsi lire, et prendre ἴαν pour ῥίαν, comme Homère a dit ἴφ' ἡματι pour ῥίφ' ἡμέρᾳ⁴. Οὐδ' ἴαν est pour οὐδ' ῥίαν en prose. Quant à δαιμόϊμ, la leçon n'est pas sans importance. D'après un grammairien⁵, les Éoliens donnaient la forme en μ à δαιμόϊω, ainsi qu'à εἰλυδισγῶ ; ils disaient δαιμῶϊμ, εἰλυδισγῶϊμ ; cette assertion, jusqu'à présent sans autorité, a maintenant celle de Sapho. δαιμῶϊω est donné

Je n'ai pas fait plus de bruit des fragments du XIII^e livre de l'Iliade (v. 27 à 47; 107 à 111; 151 à 173), quoiqu'ils soient fort curieux, au moins sous les rapports prosodique et paléographique. Je les ai réservés aussi pour la publication générale. Il en a été de même d'autres faits, bien plus importants que des vers isolés; car ils mènent à la solution de hautes questions historiques, vainement débattues jusqu'ici. Si cette publication tarde trop à mon avis, je promets de les faire connaître d'avance, et peut-être sous peu, dans un Mémoire, préparé depuis longtemps, sur *l'année vague et l'année fixe des anciens Égyptiens* *. LETRONNE.

*Essai de classification chronologique des comédies de Plaute*¹.

PREMIER ARTICLE.

Le *Rheinische Museum* (1^{re} année 1833) contient une étude chronologique sur une partie du théâtre de Plaute. L'article écrit en latin, signé de M. Windischmann, et intitulé *Didascalie Plautinae*, m'a suggéré l'idée, et fourni les premiers éléments de celui-ci.

Ce n'est pas une étude d'une haute importance, mais ce n'est pas non plus une curiosité tout à fait oiseuse que de rechercher les dates approximatives des pièces de Plaute; ne fût-ce que pour observer la marche du génie de l'auteur, ses progrès, ses chutes, ou ses caprices. On aime aussi à saisir parfois, dans quelques inspirations du poète, le reflet des événements, des opinions et des mœurs du temps.

¹ Lorsque je fis lecture de cet article, mon savant confrère, M. Letronne, me donna connaissance d'une dissertation de M. Petersen sur le même sujet, insérée dans le *Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft*, 1836, col. 606-619. Je l'ai lue avec soin et avec intérêt, avant d'imprimer mon écrit, auquel toutefois je ne changerai rien, quoique je ne sois pas toujours d'accord avec M. Petersen. Je me bor-

remarqué, il est vrai, que ce n'était point l'usage, dans les didascalies, non plus que dans toute autre inscription, où les noms des magistrats servaient à fixer une date, de mettre ces noms au nominatif; mais il a passé par-dessus la difficulté. Il aurait dû réfléchir aussi que cette manière d'abrégier les termes de filiation, *fil.* pour *filias*, n'était point du tout dans le style ordinaire. Pourra-t-on encore être satisfait du complément supposé pour la lettre B *ædiles plebis*, et tolérer l'oubli des deux lettres A M? Nous n'essayerons pas l'impossible, c'est-à-dire, de tirer de ce fragment trop fruste un témoignage précis; mais ce qu'il montre nous suffit pour assurer que les noms plus ou moins inexactement écrits, ne pouvaient être que ceux des artistes qui avaient contribué à la représentation. Il se pourrait que le B eût fait partie du mot *tibiis*, que l'A eût été un des éléments du mot *sarranis*, et que l'M fût le reste de *totam*, le tout subordonné au verbe *egit* ou *egerant* qui n'existe plus. Mais prétendre découvrir là un indice d'année dans un nom de magistrat, c'est se flatter vainement.

L'autre didascalie, trouvée encore par M. A. Mai sur un feuillet détaché dans un état de conservation beaucoup meilleur, n'a pas fourni une matière plus certaine aux conjectures de M. Windischmann. La voici :

GRÆCA ADELPHOI MENANDRU
CN. BALBIO C. TERENTIO ÆDILIB. PL.
J. PUBLIUS POLLIO
MARCI POR (*Oppii*)
TIBIIS SARRANIS TOTAM
C. SULPICIO C. AURELIO CONSULIBUS.

Le savant Italien était induit, par les termes de la première ligne, à rendre cette didascalie au théâtre de Térence. Mais M. Windischmann se persuade qu'il y a eu erreur dans la lecture de cette ligne, parce qu'il est impossible, selon lui, d'attribuer à une seule des représentations de Térence, toutes les circonstances consignées dans les lignes qui suivent. « D'abord Pollion était un acteur contemporain de Plaute. » Cela est vrai¹. « Ce Pollion ne se trouve nommé dans aucune des didascalies que contiennent les éditions de Térence. » Cela est vrai encore; mais la conclusion de M. Windischmann n'est plus aussi vraie. Car peut-on affirmer que ce soit chose impossible, que le contemporain de la vieillesse de Plaute eût aidé la jeunesse de Térence à se produire, lorsque de la mort du premier au début du second il n'y a qu'un intervalle de dix-huit ans; et les didascalies que nous avons à présent sur les comédies de Térence

¹ Plaut. *Bacchid.* II, II, 36.

doivent-elles faire supposer qu'il n'y eut point d'autres représentations que celles qu'on avait mentionnées, et que jamais d'autres acteurs que ceux dont elles gardent les noms ne remirent sur la scène et les *Adelphes* et l'*Andrienne*? Enfin, en citant cette phrase si connue d'une lettre de Symmaque : *Non idem honor in pronuntiandis fabulis Publio Pollioni qui Ambivio fait*¹, comment M. Windischmann n'a-t-il pas compris qu'il rencontrait là une réfutation plutôt qu'une preuve de son assertion? Car si l'on compare des acteurs, si l'on compare leurs succès, la comparaison ne s'établit guère qu'entre des contemporains, entre des rivaux, et le rival d'Ambivius vivait incontestablement en même temps que Térence. Mais au dire de M. W. si l'on change le nom de Balbius en celui de Bæbius, correction qui nous paraît d'ailleurs très-plausible, on rattachera invinciblement à l'année 554, cette didascalie qui s'accorde avec Tite-Live nommant les édiles de cette année, L. Térentius Massaliota et Cn. Bæbius Tamphilus², et de plus les consuls P. Sulpicius Galba et C. Aurelius³; tandis que le poète Térence ne fit son début que quarante ans plus tard⁴. Voilà de forts arguments, il faut en convenir; car nous ne voulons pas chicaner sur quelques différences de lettres prénominales dans la désignation des magistrats. Mais les fastes consulaires portent aussi les noms des consuls Ser. Sulpicius Galba et L. Aurelius Cotta sous l'année 610, sans nommer, à la vérité, les édiles. Pollion aurait été bien vieux alors; mais les Romains ne dédaignaient pas les vieux acteurs. Roscius jouait dans un âge assez avancé pour être obligé de faire baisser le ton et ralentir le mouvement de la modulation qui réglait son débit⁵. Ésopus chaussait encore le cothurne quoiqu'affaibli par l'âge⁶. On vit une actrice centenaire sur un théâtre de mimes; une autre exécuta des intermèdes bouffons dans sa cent quatrième année, elle avait débuté à quatorze ans; et un même danseur, nommé Stéphanion, parut dans les jeux séculaires d'Auguste, et dans ceux de Claude, à soixante-trois ans d'intervalle⁷. En dernière analyse, nous réduirons la discussion, sans prétendre rien décider, à ces questions : Si l'on veut absolument que la didascalie se rapporte à un spectacle de l'an 554, ne serait-il pas aussi probable de croire que les *Adelphes* auraient été imités de Ménandre par un poète antérieur à Térence, que de dire, sans voir le manuscrit palimpseste, que M. A. Mai a fait une grosse faute en le lisant? et n'est-il pas permis de conjecturer que Pollion a joué en 570 et en 610, plutôt que de déclarer falsifiée la première ligne de l'inscription afin d'accommoder l'explication des suivantes? Car

¹ Lib. X, ep. 2. — ² xxxi, 50. — ³ xxxi, 5. — ⁴ Il fallait dire 34 ans. — ⁵ Cic. de Orat. 1, 60. — ⁶ Id. ad Div. vii, ep. 1. — ⁷ Plin. Hist. nat. vii, 49.

pour sortir d'embarras, je ne proposerai pas d'avoir recours à cette hypothèse, qu'ici le nom *Adelphoi* serait l'équivalent de *Synapthnescontes* ou *Commorientes*, titre d'une pièce de Plaute, une de celles qu'on a perdues, et que Térence lui-même cite dans le prologue de ses *Adelphes* comme œuvre de son illustre devancier, mais imitée du poète Diphile¹.

Rendons, il le faut, cette didascalie aux éditions de Térence, comme le veut très-raisonnablement M. A. Mai; renonçons à bâtir, sur le fragment informe de la première didascalie des argumentations téméraires, et tâchons de retrouver des notes chronologiques dans les comédies mêmes du poète.

Il faut commencer par rendre compte du travail de M. Windischmann et par constater ce qui lui est dû.

La première pièce dont il essaye de déterminer la date est le *Pœnulus*².

« Au commencement du prologue, l'*Achille* d'Aristarque se trouve cité. Cette tragédie ne vint à la connaissance du peuple romain que par l'imitation d'Ennius, et l'on sait que le poète de Rudies ne vit Rome pour la première fois qu'en 550 (204), amené par Caton, alors questeur. Or le *Pœnulus* doit être postérieur au moins de quelques années. »

M. Windischmann confirme son argumentation, et obtient un résultat plus précis par ces vers de la comédie même (il s'agit d'un étranger, d'un voyageur qu'on présente au maître d'une maison publique pour qu'il le loge) :

ADVOCAT. *Nam hic latro in Sparta fuit,
Ut quidem ipse nobis dixit, apud regem Attalum.
Inde nunc aufugit quoniam capitur oppidum.
COLL. Nimis lepide de latrone, de Sparta optume³.*

L'allusion est ici évidente; l'auteur a voulu parler du siège et de la

du fils, lorsqu'il désignait le roi qui avait eu dans sa garde le soldat revenant de Sparte après la conquête, c'est-à-dire après l'an 559.

Qu'on ajoute à cela deux autres citations tirées de la même pièce :

*Neu dissignator præter os obambulet*¹.

Præsertim in re populi placida, atque interfectis hostibus

*Non decet tumultuari*²;

et l'on acquerra la certitude, selon M. Windischmann, que la comédie a été jouée entre l'année 561 et l'année 563. « En effet, dit-il, ce fut l'an 560 que Scipion sépara les sénateurs de la multitude au théâtre, et le vers *neu dissignator, etc.* a trait à cette innovation, dont le peuple fut très-irrité, et dont le poète n'aurait pas osé parler quand l'offense était toute récente. *Re placida* et *interfectis hostibus* montrent clairement qu'on était dans un temps où la guerre contre Antiochus n'avait pas encore éclaté; elle commença l'an 563. C'est dans les jeux romains de l'an 562 (car l'histoire dit que la nouvelle distribution des places eut lieu dans ces jeux) que le *Pænulus* fut donné pour la première fois. »

Je ne puis tomber entièrement d'accord avec M. Windischmann sur ce premier article de sa chronologie. D'abord rien n'est moins assuré que les conséquences et les inductions tirées des deux dernières citations dont il s'autorise. On n'avait point attendu que des gradins particuliers eussent été réservés aux sénateurs pour créer l'office des agents qui faisaient ranger les spectateurs dans la *cavea*; et nul signe certain ne nous force à penser que Plaute, par ces termes généraux, *re placida*, *interfectis hostibus*, ait fixé l'époque de sa représentation à la paix qui précéda la guerre d'Antiochus, plus qu'à toute autre paix.

Il y a une note chronologique plus précise et plus explicite, c'est la mention du siège de Sparte; c'est cela qu'il faut regarder, en tâchant de découvrir des indications qui ont échappé au savant allemand, et une interprétation plus exacte des passages qu'il a cités.

Le choix du sujet, le titre de la comédie (*Pænulus*) annoncent assez que l'objet principal des allusions du poète a dû être Carthage. Il serait difficile d'en douter après avoir lu toutes ses plaisanteries sur la langue et sur le costume d'Hannon et de sa suite, dans les scènes qui se succèdent après l'entrée de ce personnage. Y avait-il longtemps que Scipion avait battu Annibal et emmené à Rome des Carthaginois en-

¹ Prol. v. 19. — ² Act. III, sc. 1, v. 21.

levés à leur patrie, lorsque le vieillard, à qui on rappelait la perte de ses deux filles, qui lui avaient été ravies dès leur bas âge, s'écriait ¹:

*Plurimi ad hunc modum
Periere pueri liberi Carthagine!*

Le militaire qui menaçait sa maîtresse de la battre, et de la rendre plus noire que les gens qui portaient l'eau pour rafraîchir les chevaux dans le cirque :

*Jam, pol, ego illum pugnis totam faciam, ut sit morula;
Ita replebo atritudo, atrior multo ut siet
Quam Ægyptii aut qui cortinam per circum ferunt....*

ne désignait-il pas les Africains esclaves qu'on employait depuis peu à cet usage? Les chants de victoire qui avaient célébré le retour des légions d'Afrique retentissaient encore.

Je lis dans Tite-Live une phrase qui, éclairée par quelques rapprochements, pourra fixer nos incertitudes. « Si la fin de la guerre contre Carthage arriva très à propos pour qu'on n'eût pas à combattre en même temps Philippe, la défaite de ce roi ne fut pas moins opportune au moment où Antiochus allait commencer les hostilités ². » Or les vers cités plus haut : *hic latro in Sparta fait, etc.* donnent lieu de présumer que la guerre contre le tyran de Sparte occupait en ce temps les esprits à Rome. Un autre vers de la pièce confirme encore cette opinion : *narrabo tibi res spartiaticas* ³. Le nom d'Antiochus n'était pas non plus étranger aux sujets de conversation de la ville. Le poète savait sans doute qu'il amuserait le public en lançant ce trait contre le roi d'Asie :

*Curer mollius
Quam regi Antiocho oculi curari solent* ⁴.

sans que la renommée eût appris à Rome la mort d'Attale, ce fidèle allié, ce roi si riche, qui avait naguère dédié une couronne de 240 livres d'or à Jupiter Capitolin¹.

Mais s'il est impossible de rétablir l'ordre des temps dans le récit de la comédie, on y rétablirait aisément l'ordre des choses par le déplacement d'un point et par un léger changement dans un mot, *ad* au lieu de *apud*, ce qui d'ailleurs rendrait le vers plus correct. Ainsi on remplacerait la leçon vulgaire par celle-ci :

*Hic latro in Sparta fuit,
Ut quidem ipse nobis dixit. Ad regem Attalum
Inde nunc aufugit, etc.*

Alors tout s'explique naturellement : « Il était à Sparte comme soldat mercenaire, *latro*, » ce que le poète n'empêchait pas les spectateurs d'entendre ainsi : « le brigand était à Sparte. » Puis, pour la phrase suivante : « la ville étant prise, il s'enfuit auprès du roi Attale, » apparemment comme transfuge, et selon les principes de ces soldats mercenaires, prêts à servir celui qui les payait.

Ce calcul avance de trois ans la première représentation du *Pœnulus*, sur celui de M. Windischmann².

Quant au *Trinummus*, qui vient ensuite dans sa dissertation, je diffère encore d'opinion avec lui. M. Ritter, dans un article des *Ephemerides scholasticæ*, avait dit, d'après une plaisanterie du poète sur les Syriens, que la comédie était postérieure à la soumission d'Antiochus en 564. Mais il avait noté aussi, dans la même pièce, un sarcasme cruel dont les Campaniens étaient l'objet; et M. Windischmann, s'attachant à cette dernière remarque, demeure convaincu que le spectacle dont le *Trinummus* fit partie dut suivre de près la vengeance des Romains contre le peuple de Capoue, l'an 543³.

Pour prononcer entre les deux avis, il faut examiner le passage en question. Un esclave, s'efforçant de dégoûter un vieillard de l'acquisition d'une terre, lui dit : « Les Syriens mêmes, l'espèce d'hommes la plus dure au mal, n'y vivraient pas six mois. Je t'en crois, lui répond le vieillard; mais maintenant la race campanienne est bien plus endurante que les Syriens. »

¹ Tit. Liv. xxxii, 27. — ² M. Petersen ne parle du *Pœnulus* que pour donner son assentiment aux calculs de M. W... — ³ M. Windischmann dit 542; il suit une autre supputation des années de Rome.

rait bien froide si elle est trop tardive. » Qu'il ne se figure pas cependant que les Campaniens fussent oubliés, après que les armes romaines eurent passé dans l'Orient. Vingt-trois ans étaient révolus depuis qu'on avait exterminé le sénat de Capoue¹; dix-huit, depuis qu'on avait exercé les dernières poursuites pour consommer la confiscation du territoire campanien², lorsqu'un sénatus-consulte ordonna, l'an 565, qu'il n'y aurait plus qu'à Rome d'archives de l'état civil pour les Campaniens : on leur accorda, l'année suivante, la permission d'épouser des femmes romaines³. N'est-ce pas en ce temps que se place le mieux l'épigramme de Plaute ? Quand toutes les considérations que nous avons pesées, n'auraient pas autant de force qu'elles en ont selon nous, il faudrait encore les adopter pour l'honneur du poète; car il n'est pas permis, quand le sang coule encore sous la hache des bourreaux, de rire des vaincus qu'on égorge, ou qui ensevelissent les restes mutilés de leurs pères, de leurs fils, de leurs frères⁴.

M. Windischmann en vient, après, à la comédie des *Captifs*; et il trouve les raisonnements de M. Ritter si plausibles, pour ranger cette comédie parmi celles qui ont paru dans les dix dernières années de Plaute, entre 560 et 570, qu'il souscrit absolument à cette opinion,

¹ Tit. Liv. xxvi, 15, 16. — ² Idem, xxviii, 46. — ³ Idem, xxxviii, 36. *Campani, quum eos ex S. C. quod factum erat priore anno, consorts Romae conscri coegissent (nam antea incertum fuerat, ubi censerentur), petierunt ut sibi cives romanos ducere uxores liceret. . . . res impetrata.* — ⁴ M. Petersen pense, comme nous, que cet ouvrage est de la vieillesse de Plaute; il se fonde à le croire sur la tendance morale qu'on remarque dans la composition, sur les tirades contre la corruption des mœurs, sur le calme et la gravité de l'action. Mais nous ne pouvons plus le suivre lorsqu'il prétend fixer précisément la date à l'année 186-568, d'après ces vers (act. I, sc. II, v. 46) :

*Si te surripuisse suspicer
Jovi coronam de capite à Capitolio, etc.*

Il s'est souvenu du vers d'Horace :

du parasite, composés tout exprès pour jeter du ridicule sur plusieurs mets recherchés des gourmands, et défendus par les censeurs¹.

Que le *Miles gloriosus* soit antérieur aux *Captifs*, c'est ce qu'on croira sans peine, quand même on n'aurait pas la preuve qu'en donne M. Windischmann, et qui, d'ailleurs, ne serait pas décisive.

Car de ce que le prologue des *Captifs* contient ces vers :

*Hic neque perjurus leno'st, nec meretrix mala,
Neque miles gloriosus.*

résulte-t-il que Plaute ait désigné là sa propre comédie ? Il nomme seulement des personnages vulgaires, des rôles qui se retrouvent dans toutes les comédies grecques, et non pas en particulier un de ses ouvrages; de même que Térence dans son prologue de l'*Eunuque* :

*Qui magis licet CURRENTES SERVOS SCRIBERE,
BONAS MATRONAS facere, MERETRICES MALAS,
PARASITUM EDACEM, MILITEM GLORIOSUM?*

de même qu'Ovide dans ces deux vers :

*Dum FALLAX SERVUS, DURUS PATER, IMPROBA LENA,
Vivent, dum MERETRIX BLANDA, Menandros erit².*

Une note plus importante pour le calcul de M. W. lui est fournie par un passage, sur lequel les commentateurs, depuis le grammairien Festus, se sont beaucoup exercés.

*Nam os columbatum poetæ esse inaudivi barbaro,
Quoi bini custodes semper totis horis adcubant³.*

On convient généralement que le poète latin, *poetæ barbaro*, objet de la moquerie peu généreuse de Plaute, est Nævius, qui s'attira, par

fumées du vin¹. Je ne sais si la comparaison des monceaux d'argent du militaire avec le mont Etna² ne porte pas un reflet de l'éclat récent des victoires de Sicile. Mais d'un autre côté, lorsqu'une messagère d'intrigue demande, avant d'entrer en pourparler, qu'on lui montre un signe de ralliement, pour savoir si l'on est de la même confrérie des Bacchanales,

Cedo signum, si harenæ Baccharum es³,

elle nous renvoie après cette conspiration des Bacchanales, qui causa un si grand émoi dans Rome. Les personnages de cette comédie parlent souvent d'éléphants terrassés, ou mêlent à leurs discours des similitudes empruntées de la nature de cet animal⁴; ils s'adressaient donc à des spectateurs que les guerres d'Afrique et celles d'Asie avaient familiarisés avec ce genre d'images, et qui riaient sans doute alors de la simplicité de leurs pères, qui avaient appelé les éléphants des bœufs de Lucanie, *boves Lucæ*.

Nous nous en tiendrons au terme moyen pour la solution du problème, et nous verrons dans le *Miles gloriosus*, une comédie jouée d'abord avant 550, et reproduite, avec quelques additions de détails, dans le cours de l'année 567, ou peu après⁵.

Pour les *Ménechmes*, Plaute a marqué lui-même un terme au delà duquel on ne peut pas mettre cette production.

*Non ego te novi Menæchmum?
Qui Syracensis perhibere gnatus esse in Sicilia,
Ubi rex Agathocles regnator fuit et iterum Phintia,
Tertium Liparo, qui in morte regnum Hieroni tradidit,
Nunc HIRAO EST.*

La pièce fut donc jouée du vivant d'Hieron II, qui mourut l'an 539.

¹ *Neque præripio palpamentum, neque pravorto poculum,
Neque per vinum unquam ex me exoritur disidium in convivio.*

ne fût déjà victorieux; on en douterait moins encore, si M. Windischmann n'avait point omis, dans la citation, ces quatre vers, qui commencent la phrase :

Bene valete, et vincite

Virtute vera, quod fecistis antithac.

Servate vestros socios, veteres et novos;

Augete auxilia vestris justis legibus.

Quels étaient les alliés nouvellement acquis? Les peuples d'Étolie en Grèce? Masinissa en Afrique? On sent que la bataille de Zama devait bientôt arriver, se préparait déjà peut-être. La fortune était revenue auprès des aigles romaines¹.

M. Windischmann arrête ici le cours de ses recherches, il n'aperçoit plus d'indices assez manifestes, il se contente de jeter en finissant quelques annotations fugitives. Je traduirai ses paroles : « Restent treize « comédies², desquelles je pense que deux furent jouées en temps de « paix, l'*Amphitryon*, si j'interprète bien le langage de Mercure : *Propte-* « *rea pace advenio, et pacem ad vos adfero*³; en second lieu le *Truculentus*, « à cause de ce passage : *Postremo in magno populo, in multis hominibus*, « *Re placida atque otiosa, victis hostibus, Amare oportet omnes qui quod* « *dent habent*⁴. C'est durant la guerre que furent écrites : l'*Asinaire* (prol. « v. 15 : *Ut vos item ut alias pariter nunc Mars adjuvet*,) et le *Rudens* (prol. « v. 82, *Valete ut hostes vestri diffidant sibi*). Dans l'*Aululaire*, les *Bacchis*, « *Carculion*, *Épidique*, le *Marchand*, la *Mostellaire* et *Stichus*, je n'ai rien « trouvé, je l'avoue, qui puisse en faire distinguer les dates conjectu- « ralement. Je les abandonne à de plus habiles. Nous savons seulement « qu'*Épidique* a la priorité sur les *Bacchis*. Je range *Casine* parmi

¹ M. Petersen (col. 614) fait remonter dix ans plus haut cette comédie. Le vers *Augete auxilia, etc.* lui semble rappeler le souvenir de l'armement des huit mille esclaves après la bataille de Cannes (216-538). Plaute aurait mal choisi l'objet de ses allusions devant un public romain. Mais, heureusement pour lui, les Romains ne

qu'il a exécuté : « Dès mes premiers pas dans l'étude des sciences, attiré
 « par le charme des recherches historiques, je me suis attaché de pré-
 « férence à suivre à travers les siècles le développement de l'intelli-
 « gence humaine, et à rechercher dans les écrits des inventeurs les
 « idées premières qui avaient présidé aux grandes découvertes. Je dois
 « les plus vives émotions à ces hommes courageux qui ont su trans-
 « former les cachots et les bûchers en tribunes de vérité; et j'ai toujours
 « cherché à connaître toutes les particularités de leur vie. »

Pour exécuter ce dessein il s'est appliqué, depuis longues années et dans de nombreux voyages, à la recherche des manuscrits en langues orientales aussi bien qu'en langues européennes. « Je fus bientôt, dit-il, « frappé de la multitude de faits curieux, d'observations intéressantes « que contenaient des livres presque entièrement oubliés de nos jours; « et je ne tardai pas à découvrir une foule de documents précieux gisant « inédits dans la poussière des bibliothèques et menacés d'une destruc-
 « tion prochaine. » De plus, par un examen rigoureux et un rapproche-
 ment détaillé des récits des historiens connus, il vit que l'on n'avait pas
 toujours rendu justice à l'Italie; il se proposa de revendiquer pour cette
 belle contrée, à l'époque où elle renfermait des républiques si brillantes,
 la plus grande portion des travaux qui ont amené la renaissance des
 lettres.

Il déclare ensuite qu'il ne s'est pas seulement proposé un but scienti-
 fique : il a porté plus haut ses vues, et son intention a été de donner
 à la jeunesse de notre temps une leçon dont elle paraît avoir grand
 besoin.

« J'ai voulu tracer aussi, dit-il, la vie des savants illustres, et peindre
 « cet élan noble et généreux qui les avait portés à poursuivre sans
 « relâche, et à travers mille dangers, des vérités qu'ils ne devaient
 « atteindre qu'à force de privations et de misères. Cette lutte persé-
 « vérante, ce grand drame intellectuel m'a paru renfermer de hautes

« la sphéricité et la rotation de la terre. C'est elle qui a dit pour la première fois que le cours des comètes était régulier, et que leur apparition n'avait rien de menaçant. Au reste, ces aperçus étaient mêlés à beaucoup de rêveries..... »

Parmi les pythagoriciens, l'auteur cite particulièrement Archytas de Tarente, comme ayant appliqué le premier la géométrie à la mécanique, et donné un essai sur le fameux problème de la duplication du cube, problème qui fut, comme l'on sait, l'occasion de découvertes remarquables sur les courbes autres que le cercle, et de l'emploi de l'analyse (dite des anciens), dans les recherches géométriques. Platon reçut les instructions d'Archytas, et s'empressa de se procurer, à prix d'argent, les manuscrits que les disciples de Pythagore avaient laissés. Malheureusement, tous ces ouvrages ne sont pas venus jusqu'à nous : on en connaît à peine quelques fragments. C'est Eutocius, scoliaste d'Archimède, qui nous a conservé la solution du problème de la duplication du cube par Archytas, avec celles de Platon et de plusieurs autres géomètres anciens¹.

Pour nous, le chef de l'école sicilienne est Archimède, qui nous a laissé sur les sciences mathématiques des monuments du premier ordre, d'autant mieux appréciés que l'on a poussé plus loin ces sciences. Leibnitz disait : « Ceux qui sont en état de le comprendre admirent moins les découvertes des plus grands hommes modernes. »

Quant à ce qui regarde le perfectionnement de l'arithmétique dans l'école de Pythagore, un passage de Boèce a conduit quelques archéologues à penser qu'on y avait connu des méthodes pour abréger l'expression écrite des nombres, parmi lesquelles il pouvait s'en trouver une analogue à celle dont on se sert généralement aujourd'hui, c'est-à-dire où les chiffres prenaient, outre leur première valeur, une seconde valeur due à leur position. On sait avec quelle facilité cette notation peut exprimer les plus grands nombres. Elle s'est liée naturellement à la

les divers termes de l'énoncé du problème, ce qui, en langage ordinaire, s'appelle *résoudre l'équation* ¹.

Cependant, malgré cette teinte arabe, l'algèbre, lorsqu'elle s'introduisit en Europe, fut regardée comme venant de l'Inde. C'est ce qu'affirment plusieurs auteurs du moyen âge, que M. Libri a cités. De plus, on a trouvé dans ces derniers temps, des traités d'algèbre et de géométrie composés par des Hindous, et qui, en effet, montrent un caractère original; mais il reste à déterminer l'époque de leur composition, ce qui est un point difficile ².

Le livre de Mohammed ben Musa, composé sous le califat d'Almon (vers la moitié du ix^e siècle), étant le plus ancien et le plus développé des traités d'algèbre orientaux parvenus à la connaissance des Européens, est pour nous le vrai point de départ de la science moderne. Cette considération a porté M. Libri à reproduire, dans la 12^e note finale du volume, la version latine de la partie de l'ouvrage de Mohammed qui est contenue dans les manuscrits de la Bibliothèque du roi. On y pourra comparer le texte publié à Londres, en 1831, par M. Rosen.

La note 14 contient, en 69 pages, le *Liber augmenti et diminutionis vocatus numeratio divinationis, ex eo quod sapientes Indi posuerant, quem Abraham compilavit et secundum librum, qui Indorum dictus est, composuit*. Au bas des pages, M. Libri a mis la traduction des opérations en caractères algébriques modernes.

Ce manuscrit, imprimé pour la première fois, attribue bien positivement, comme on le voit, aux Hindous l'invention de l'algèbre; mais on désirerait connaître l'époque de la composition de l'ouvrage, et quel

¹ Dans le deuxième volume, page 506, M. Libri fait remarquer que les mêmes termes étaient employés pour désigner la rédaction des membres démis ou fracturés.

— ² Voici les titres de leurs traductions en anglais : *Bija Ganita, or the algebra of*

« qu'il avait pu tirer d'Euclide, il a voulu composer un ouvrage en « quinze chapitres pour instruire les Latins dans cette science. »

Ce prologue, dont le texte se trouve dans la 1^{re} note finale, est suivi de la table des chapitres de l'ouvrage, dont voici le premier article : *De cognitione novem figurarum Yndorum (sic) et qualiter cum eis omnis numeris scribatur, et qui numeri et qualiter retineri debeant in manibus et de introductionis (sic) Abbaci.* Dans ce passage, surtout en le fortifiant de ce que l'auteur a dit dans le prologue, ne semble-t-il pas que Fibonacci s'attribue franchement l'introduction en Europe du système arithmétique indien ?

La note 2^e fait connaître le contenu de la *Practica geometriæ composita a Leonardo Pisano de filiis Bonacci, anno 1220*. Ce livre contient, comme son titre l'indique, des règles pour mesurer les champs, les hauteurs, et de plus des méthodes pour extraire les racines carrées et les racines cubiques ; mais c'est dans la note 3^e que M. Libri a publié le quinzième chapitre de l'*Abacus*, qui renferme spécialement l'algèbre ; voici le sommaire :

Incipit capitulum quintumdecimum de regulis geometriæ pertinentibus et de quæstionibus algebræ et almachabilæ. Partes hujus ultimi capitali sunt tres, quarum una erit de proportionibus triam et quatuor quadrincitarum¹ ad quas multæ quæstionum geometriæ pertinentium solutiones redigantur. Secunda erit solutione quarundam quæstionum geometricalium : tertia erit super modum algebræ et almachabilæ.

Ce chapitre, imprimé pour la première fois, occupe 173 pages. On n'en avait encore parlé que vaguement dans les histoires des mathématiques, excepté dans l'ouvrage publié par M. Cossali, sous le titre d'*Origine, trasporto in Italia. . . dell' algebra*, Parme, 1797, 2 vol. in-4°.

Ce savant, en critiquant quelquefois avec trop d'amertume notre Montucla, avait fait connaître des pages du livre de Fibonacci, traduites avec les signes algébriques en usage, ce qui en facilite beaucoup

sur les problèmes indéterminés, on voit que Fibonacci avait embrassé la science dans une grande étendue; et comme il ne s'était jamais occupé des erreurs telles que l'alchimie, la magie, qui se mariaient aux doctrines positives, même encore trois siècles après lui, ses ouvrages, ainsi que le dit M. Libri, ne sont pas moins remarquables pour ce qu'ils ne contiennent pas que pour ce qu'ils contiennent. » En récapitulant ce qu'on lui doit, on trouve qu'il « a été le plus grand géomètre du moyen âge; que, seul pendant trois siècles, il a soutenu l'honneur des mathématiques pures chez les chrétiens, et qu'il a établi à la renaissance, la supériorité scientifique des Italiens. » Après avoir ainsi apprécié le mérite de Fibonacci, notre auteur passe en revue quelques écrits postérieurs, la plupart traductions d'ouvrages orientaux, et qui courent à prouver que « les sciences et la littérature des Hindous avaient commencé, au moyen âge, à pénétrer en Europe, par l'entremise des Arabes. »

Ainsi que nous l'avons dit en commençant, M. Libri ne se renferme pas dans ce qui regarde les mathématiques pures : c'est l'ensemble des sciences dont il croit pouvoir, avec justice, attribuer à l'Italie les premiers progrès dans l'Occident. Il fait donc entrer dans sa narration toutes les découvertes qui ont eu une influence bien marquée sur la civilisation : telles sont la boussole, la poudre à canon, le papier, etc. Il met au nombre de ces grandes circonstances les voyages de Marco Polo, à qui ses compatriotes donnaient avec mépris le sobriquet de *Milione*, quoiqu'il leur eût fait connaître, le premier, la plus grande partie de l'Asie centrale et orientale; et ce n'est pas la seule occasion que notre auteur a de montrer que souvent les hommes qui ont rendu de vrais services à leur pays ont été traités avec dédain. Il en fut ainsi pour Fibonacci qu'on surnomma *Bigellone* (*Loardaud*); « probablement, dit M. Libri, parce que l'étude des sciences l'absorbait tout entier et l'empêchait de se livrer au commerce, occupation favorite de ses concitoyens. »

qui s'est proposé de redresser les erreurs accréditées qu'il chemin, et de ramener à leur juste valeur les des intérêts de parti, discute l'opinion des savants. On

DAS ALEXANDRINISCHE MUSEUM; eine von der königl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin im Juli 1837, gekrönte Preisschrift, von G. Parthey, Dr., etc. — Le MUSÉUM D'ALEXANDRIE, Mémoire couronné par l'Académie royale des sciences de Berlin, en juillet 1837; par G. Parthey, Dr., avec un plan d'Alexandrie. Berlin, à la librairie de Nicolai, 1838; un volume in-8°, 220 pages.

L'auteur de cet ouvrage, M. Parthey, est déjà connu des lecteurs de ce Journal par une intéressante monographie dont nous avons rendu compte¹, intitulée *de Philis Insula*. Cette nouvelle production, couronnée par l'Académie de Berlin, ne peut qu'être digne de l'honneur qu'elle a reçu de la part d'un corps qui compte dans son sein tant d'hommes éminents et d'habiles connaisseurs dans les diverses branches de l'antiquité.

Cet ouvrage est le fruit d'une lecture étendue, élaborée par un esprit judicieux. Elle contient la réunion de tous les faits qui peuvent être de quelque intérêt dans l'importante histoire du Muséum d'Alexandrie. Ils y sont présentés avec une grande netteté et une concision que plusieurs trouveront excessive et taxeront peut-être de légèreté, mais qui, nous l'avouons, ne nous déplaît pas, à cette époque où l'on fait tant de gros livres qui renferment fort peu de chose.

Le plan suivi par M. G. Parthey est très-simple. Après une introduction substantielle, il donne des détails sur la topographie de la ville, sur sa fondation, ses édifices, sa bibliothèque; il traite successivement des diverses branches des connaissances humaines dont on s'occupait dans le Muséum, à savoir : la critique, la grammaire, la métrique, la musique, la mythographie, la poésie, l'histoire, la chronologie, l'histoire natu-

siège de l'école alexandrine fut détruit; même depuis cette destruction, de beaux talents continuèrent de s'y développer; cette école brilla encore pendant longtemps de l'éclat emprunté à sa gloire première, jusqu'à ce qu'enfin, après une durée de près de mille ans, lors de l'invasion des Arabes, elle fut enveloppée dans le grand naufrage de l'antiquité classique.

Ces réflexions préliminaires de notre auteur sont suivies de considérations sur les communications de l'Égypte et de la Grèce, avant l'époque d'Alexandre. Nous en présenterons un extrait.

Les rapports antérieurs des deux pays n'avaient été que fort légers et sans effet durable. Jusqu'à la guerre des Perses, l'Égypte était restée à peu près dans son isolement de l'étranger; et, depuis ce temps, les Grecs furent trop occupés de leurs propres affaires pour tourner leurs regards au dehors. Le secours que les Ioniens et les Cariens portèrent à Psammitichus, le port libre établi pour les Grecs à Naucratis, la révolte d'Inaros, l'expédition hardie d'Agésilas, laissèrent peu de traces profondes. Les Grecs étant alors dans tout le développement de leur force intellectuelle, ne pouvaient exercer une influence décisive en dehors d'eux-mêmes.

Jusqu'à l'époque des conquêtes d'Alexandre, la mythologie si étonnamment variée des Hellènes, leur histoire héroïque, n'étaient point sorties de la Grèce; elles étaient restées un fonds inépuisable pour les conceptions de ses poètes et de ses artistes. Mais alors cette religion se trouva en contact avec les cultes des peuples de l'Asie occidentale et moyenne : la sagesse des brahmes et des gymnosophistes, les dogmes des adorateurs du feu, ceux des Chaldéens, le culte de la nature chez les Syriens, et la science mystérieuse des prêtres de l'Égypte furent connus des Hellènes bien mieux qu'ils n'avaient pu l'être jusqu'alors par les rapports de quelques voyageurs isolés. Pour la première fois, les Hellènes devenaient conquérants; ils soumettaient à leur domination une

avant Alexandre, un art distinct : elle avait atteint le plus haut point de splendeur avec Démosthène et ses contemporains ; après eux se perdit sa valeur politique ; le rhéteur prit la place de l'orateur. Rarement des discours furent improvisés, comme auparavant, dans le premier feu de l'inspiration, encore moins pour stimuler le peuple ; mais ils furent longtemps élaborés, et lus ou récités par cœur. Sans doute il ne faut pas méconnaître ce qui a pu être produit d'excellent en ce genre ; mais on doit convenir que cette éloquence qui remue les masses, qui les façonne et les entraîne à la volonté de l'orateur, n'a trouvé, dans l'époque alexandrine, aucune occasion de s'exercer.

M. G. Parthey passe en revue de cette manière les autres branches de la science et de la littérature grecque ; puis il arrive aux Égyptiens, sur lesquels il fait les réflexions suivantes :

La religion de l'Égypte était intimement liée avec la nature de ce fleuve étonnant auquel le pays doit sa formation. Mais on y chercherait en vain les fictions ingénieuses et riantes de la mythologie hellénique, et ces jeux d'esprit inépuisables qui confondaient, d'une manière si séduisante, le nom et la personne, le mot et l'idée. Les dieux de l'Égypte, autant que nous pouvons les comprendre, semblent à peine montrer quelque chose de plus que cette opposition du bon et du mauvais principe, qui, sous la forme du Nil fécondant et du désert aride, était toujours et immédiatement sous les yeux de l'habitant du pays. Quand on entre dans le détail, tout est obscur et incertain, et c'est en vain qu'on s'est efforcé jusqu'ici de percer cette obscurité profonde.

On ne sait rien des progrès de l'Égypte dans le champ de la littérature. Le peuple auquel les Grecs, d'une voix unanime, ont attribué l'invention de l'écriture, n'a laissé aucun ouvrage. Nulle part on ne trouve la moindre indication qu'une branche de poésie ait été florissante ; et quand on accorderait que les Égyptiens ont eu des rapsodes qui chantaient les

des Grecs, un modèle de disposition sociale. Le repos de la vie politique chez les Égyptiens, où une seule famille de rois se transmettait le trône par un héritage non interrompu, et agissait toujours dans le même sens, formait le plus remarquable contraste avec ces états si morcelés, dont chacun parcourait, au moins une fois, comme un cercle inévitable, en passant de la démocratie à l'aristocratie et à la tyrannie, pour revenir à l'ochlocratie.

Cette introduction, dont nos lecteurs ont maintenant une idée assez exacte, prépare convenablement aux recherches contenues dans l'ouvrage même; elle dessine nettement ces traits caractéristiques des deux peuples; elle fixe l'état et la nature des rapports qui avaient pu exister entre eux, au moment de la fondation d'Alexandrie.

Le premier point dont s'occupe l'auteur, c'est la topographie de la ville, et la recherche de l'emplacement qu'occupaient ses établissements scientifiques, principalement le *museum*. Par malheur, tout ce qu'on peut dire à ce sujet ne s'élève pas au-dessus de la conjecture; et M. G. Parthey n'a peut-être pas mieux réussi que ses prédécesseurs : nous nous bâtons d'ajouter que ce n'est point sa faute. Le sol actuel a été tellement remué, depuis les temps anciens, qu'il a conservé à peine quelques vestiges d'anciens édifices; et si l'on excepte le phare, les deux obélisques placés en avant du *Cesareum*, et la colonne de Pompée, il ne reste plus aucune trace des magnifiques monuments qui embellissaient Alexandrie. Le trait le plus saillant de son ancienne topographie a entièrement disparu, puisqu'on ne peut maintenant retrouver même la place de cette ancienne colline élevée, dont parle Strabon¹, appelée *Paneum*, et du sommet de laquelle on découvrait toute la ville. Il est donc à peu près impossible de découvrir dans cette plaine, qui s'étend entre la mer et le lac Maréotis, des traits auxquels on puisse appliquer le peu de renseignements que nous donnent les anciens.

Strabon compte, pour la largeur de l'isthme, 7 ou 8 stades¹, Josèphe² et Philon³ 10 stades. Cette différence peut s'expliquer par les points divers auxquels les mesures se rapportent; l'une est un *minimum*, l'autre est un *maximum*. Toutes les deux, appliquées sur le terrain, sont beaucoup trop courtes, prises même en stades olympiques; mais il est bien vraisemblable que les attérissements ont agrandi l'isthme du côté du lac Maréotis.

Si Diodore⁴ donne 40 stades d'une porte à l'autre, c'est apparemment qu'il aura, par erreur, compris la longueur de quelque faubourg de chaque côté. Les 34 stades d'Étienne de Byzance peuvent se rapporter à une époque différente. Il n'y a pas de preuve certaine que les dimensions d'Alexandrie aient été données dans un autre stade que l'olympique: et nous sommes de l'avis de M. Parthey qu'on n'est pas suffisamment autorisé à dire que Strabon n'a donné, sur Alexandrie, que de fausses mesures, parce qu'il n'a pas connu lui-même la valeur des divers stades qu'il employait.

Nous avons déjà dit que l'emplacement même du musée ne peut être indiqué que par conjecture. M. Parthey trouve que deux des principaux renseignements sont en contradiction l'un avec l'autre.

Au rapport de Strabon, dit M. Parthey, le musée, avec sa bibliothèque, n'était pas voisin de la mer, puisqu'il nomme d'abord tous les édifices qui bordaient les ports, et cite plus tard le musée, comme faisant partie du palais des rois. D'une autre part, la bibliothèque qui fut détruite par l'incendie de la flotte, devait être située immédiatement sur le bord de la mer. Pour concilier ces deux notions, on pourrait dire que l'édifice du musée, après l'incendie, fut reconstruit à une autre place, où il était au temps de Strabon; mais pendant les 13 ans qui se sont écoulés depuis le siège de la ville par César, jusqu'au voyage de Strabon, a-t-on pu exécuter un si grand travail?

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

Rapport du secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, sur les travaux des Commissions de cette Académie pendant le premier semestre de l'année 1838; lu dans la séance du 29 juin.

A l'exemple de mon illustre et à jamais respectable prédécesseur¹, je comprendrai toutes les publications entreprises par l'Académie dans l'exposé des travaux de ses Commissions diverses.

Le premier des recueils qu'elle publie, celui de ses propres Mémoires est parvenu aux tomes XII et XIII de la nouvelle série². La seconde et dernière partie du treizième sort aujourd'hui même de l'Imprimerie royale³; l'autre a paru en 1837⁴; et la deuxième du tome XII en 1836, en attendant la première qui, réservée à l'Histoire de l'Académie depuis le commencement de 1831 jusqu'à la fin de 1837, ne doit être publiée qu'après tout le tome XIII. Je crois pouvoir annoncer qu'elle le sera en 1839⁵.

L'Académie a destiné le tome XI à une table alphabétique des matières traitées dans les dix précédents. La copie de cette table⁶ jusqu'à la lettre K inclusivement est livrée et remplira environ 220 pages dont 120 sont imprimées. Je ferai ce qui sera en mon pouvoir pour que le volume entier s'achève aussi dans le cours de l'année prochaine.

¹ M. Silvestre de Sacy.

² L'ancienne série comprend l'Histoire et les Mémoires de l'Académie des inscriptions et

et entre lesquels se rencontrent ceux qui concernent Mathieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis et régent du royaume; Robert de Luzarches, architecte de la cathédrale d'Amiens; le franciscain Jean de Parme, à qui l'Évangile éternel a été attribué; Géleus, évêque d'Angers, etc. etc. Plus de cinquante des articles à placer après ceux-là, c'est-à-dire sous les années 1290 à 1300, sont rédigés: ils figurent, entre autres personnages, Étienne de Salanhac, Michel Scot, Pierre-Jean d'Olive, ... Guillaume de Morbeka, Roger Bacon.... Dans la série chronologique des troubadours, M. Émeric-David a préparé des Notices sur la vie et les ouvrages de Giraud de Cabrière, Arnaut de Marsan, Amanieu des Escas, Pierre III, roi d'Aragon, ... Jean Estève, etc.; et M. Amaury Duval s'est occupé des nombreux trouvères qui ont écrit sous le règne de Philippe-le-Bel jusqu'en 1300. Il est donc à présumer que ce vingtième volume verra le jour vers la fin de 1840¹.

Les Rapports de M. de Sacy ont indiqué tout le contenu du tome XX de la collection des Historiens de France². Le corps du volume est imprimé en entier³. La rédaction des tables sera bientôt terminée; celle des préliminaires est entreprise; et les six derniers mois de 1838 suffiront sans doute pour achever la publication.

Dans la partie orientale du nouveau Recueil des Historiens des Croisades, les extraits de la Chronique arabe d'Abou'lféda remplissent environ 200 pages, en bonnes feuilles, ou en épreuves, ou en copie. C'est tout ce que l'éditeur, M. Reinaud, se propose de tirer de cette Chronique. Il prépare l'Extrait d'Ibn-Alatir qui doit la suivre et qui, sans doute, éprouvera moins de retards typographiques après la session des Chambres.

L'impression de la partie grecque du même Recueil pourra commencer avant le 1^{er} janvier, par des Extraits de Zonare, d'Anne Comnène, de Jean Cinname, de Nicéas Choniates, que M. Hase a collationnés sur plusieurs manuscrits, et dont il a revu les versions latines: il y joindra quelques pièces inédites.

La partie latine et française de cette même collection d'Historiens des Croisades est plus avancée. La copie entière d'un premier tome a été, depuis plus d'un an, livrée à l'imprimerie royale par l'éditeur, M. Beugnot, qui a reçu 78 cahiers en bonnes feuilles, et 8 autres en épreuves, en tout 688 pages, contenant les quatorze premiers livres de Guillaume de Tyr, en latin et en français, avec dix-neuf chapitres du XV^e. Tout ce qui suit, jusqu'à la fin du livre XXII, et y compris ce qu'on a du XXIII^e, doit remplir environ 200 pages, outre les préliminaires et les tables ou appendices du volume. La publication ne peut manquer d'avoir lieu dans le cours de l'année 1839.

Le tome XX de la collection des Ordonnances des Rois de France, est imprimé jusqu'à la page 520, où il atteint le mois de mai 1496⁴. L'éditeur, M. de Pastoret, a

térieurs du même genre, M. de Sacy s'est plaint, à plusieurs reprises, de l'usage qui s'introduisait de ne demander à l'Académie que des légendes, et d'arrêter, sans la consulter, la composition des types; « d'où il résulte, disait-il, qu'il est quelquefois impossible de faire concorder, comme il serait à désirer, les deux parties qui concourent à l'expression de la pensée que les monuments doivent transmettre à la postérité. » J'ai dû adresser les mêmes observations à M. le ministre de l'intérieur, en lui présentant les inscriptions qu'il avait demandées, et réclamer, pour l'Académie, l'une de ses plus anciennes attributions, celle que l'Ordonnance royale de 1701 exprimait en ces termes : *Faire les médailles, veiller à tout ce qui peut contribuer à leur perfection, tant pour l'invention et les dessins que pour les inscriptions et les légendes.*

Depuis la dernière séance publique de l'Académie, vingt-sept ouvrages, opuscules ou Mémoires, tant imprimés que manuscrits, ont été envoyés à la Commission des Antiquités de la France. Deux de ces ouvrages concernent les possessions françaises dans le nord de l'Afrique : ils décrivent des monuments antérieurs à la conquête du pays par les Arabes ; ils joignent à ces détails des observations curieuses sur l'emplacement des anciennes cités, et renferment aussi beaucoup d'inscriptions latines recueillies, soit dans l'intérieur du territoire, soit sur divers points du littoral. D'autres Mémoires offrent la description d'enceintes, de retranchements qu'on fait remonter aux siècles qui précéderent la domination romaine dans les Gaules ; quelques-uns expliquent des monuments qui datent de cette domination même. Mais le plus grand nombre des écrits examinés par la Commission, retracent des établissements ou des traditions du moyen âge : ce sont des précis historiques sur plusieurs villes, châteaux, églises, abbayes ; des notices de monuments, d'archives communales ou provinciales ; des recherches et des commentaires sur des poèmes en langue romane, ou sur des manuscrits relatifs à l'histoire de France. Ces productions diverses viennent de donner lieu, au sein de la Commission, à des Rapports particuliers qui vont fournir les éléments du Rapport général qu'entendra bientôt l'Académie. On désire qu'il ne se borne point à faire connaître les ouvrages auxquels les médailles sont décernées, mais qu'il distingue aussi par quelque mention les travaux qui, sans avoir été jugés dignes de ces récompenses solennelles, mériteraient d'autres encouragements. J'ajouterai que l'Académie a pris deux fois la résolution de publier, sous le titre de *Mémoires des savants étrangers*, une collection des meilleures dissertations historiques et archéologiques qui lui ont été ou lui seront présentées. Des considérations si graves conseillent cette publication, qu'elle ne pourrait être différée que par l'absence des moyens de l'exécuter. •

1739), dans lequel il emploie, pour comparer et mesurer les intervalles musicaux, un système de logarithmes dont la base est 2 : trente-cinq ans après, le géomètre Lambert fit paraître, dans les recueils de l'Académie de Berlin, un mémoire sur le *tempérament en musique* où les intervalles musicaux sont comparés et mesurés par l'emploi d'un système de logarithmes dont la base est $\sqrt[3]{2}$; ces systèmes de logarithmes, désignés par le nom de *logarithmes acoustiques*, ont été adoptés par les deux géomètres susnommés, parce que, entre autres propriétés, ils ont celle de donner l'énonciation immédiate des valeurs des intervalles musicaux, les unités d'intervalles étant l'octave, pour le système d'Euler, et le $\frac{1}{12}$ d'octave, ou *chrome moyen*, pour celui de Lambert : les logarithmes vulgaires sont bien loin d'offrir de pareils avantages ; car, en les considérant comme *acoustiques*, il faudrait prendre pour unité l'intervalle dont le rapport constituant est $\frac{1}{1}$, et dont la valeur est de 3 octaves $\frac{1}{1000}$, ce qui est inadmissible¹.

« M. le baron Blein, dans la première édition de son traité, n'a fait aucun usage des logarithmes, et ne les a même pas mentionnés ; il a voulu suppléer cette lacune dans sa nouvelle rédaction ; mais malheureusement, au lieu de suivre l'exemple remarquable qu'Euler et Lambert lui avaient donné, en employant les systèmes logarithmiques spécialement adaptés aux calculs musicaux, il leur a substitué les logarithmes vulgaires. Une communication qu'il a faite à la commission, postérieurement à l'envoi de son manuscrit à l'Académie, semblerait annoncer l'intention de faire à son mode logarithmique des améliorations fort désirables.

« L'exposition de la génération harmonique commence par la génération de l'accord parfait majeur que M. le baron Blein déduit de la triple résonnance d'une corde sonore qui fait entendre, avec le son principal, l'octave de la quinte et la double octave de la tierce, ou, en terme équivalent, la 12^e et la 17^e aigüe du son générateur.

« Rameau avait déduit l'accord parfait mineur des phénomènes observés sur trois cordes sonores, l'une montée au ton du générateur ut, et les deux autres respectivement à la 12^e et à la 17^e graves de ce générateur ; si l'on fait résonner la corde ut, les deux autres frémissent sans résonner et leurs ondulations les divisent, savoir : celle qui est montée à la 12^e en trois parties séparées par deux points de repos, et celle qui est montée à la 17^e en cinq parties séparées par quatre points de repos. On a aussi déduit l'accord parfait mineur de l'accord parfait majeur, en rendant la tierce de ce dernier génératrice de la quinte par son abaissement d'un demi-ton. M. le baron Blein trouve les trois sons de l'accord parfait mineur dans la triple résonnance d'un cylindre de fer suspendu verticalement, et qui, frappé, donne pour générateur

montra de très-bonne heure une vocation prononcée pour les arts; il étudia d'abord sous la direction de M. Devosges, fondateur de l'Académie de Dijon, école justement renommée, que David, notre grand peintre, et le célèbre statuaire Julien, considéraient comme la plus importante de France après celle de Paris. Ayant obtenu dans cette école d'honorables succès, Claude Ramey, entraîné par le désir de se perfectionner dans son art; et brûlant d'essayer ses forces dans une arène plus vaste, vint à Paris en 1780 avec ses amis intimes, Prudhon et Naigeon. M. Gois père, statuaire, à qui il fut recommandé, se chargea de le diriger dans ses études, et Claude Ramey ne tarda pas à se placer en première ligne parmi les élèves de l'Académie. Son séjour à Paris fut marqué par une suite non interrompue de triomphes. En moins de deux ans il obtint successivement toutes les récompenses offertes à l'émulation des élèves, et enfin le grand prix de Rome, objet de ses constants efforts. Pendant son séjour en Italie, il prépara par de nombreuses études les éléments qui devaient servir à fonder sa réputation, et puisa dans cette patrie des beaux-arts de nobles inspirations. De retour en France en 1787, Claude Ramey se livra d'abord à des travaux particuliers qui lui furent confiés dans sa ville natale par M. de Montigny, son protecteur et juste appréciateur de ses talents. Il revint ensuite à Paris, où il commença le modèle d'une statue de soldat mourant, ouvrage qu'il destinait à sa présentation à l'Académie, mais que la marche des événements l'empêcha d'achever. Nous ne suivrons pas cet artiste dans toute l'étendue de sa laborieuse carrière; nous nous bornerons à citer sommairement les principaux ouvrages auxquels il a dû la réputation méritée qu'il s'est acquise. Appelé à participer aux premiers encouragements qui furent accordés aux arts par le gouvernement, après les grands événements de 1789, il exécuta dès lors, et successivement, deux pendentifs pour le Panthéon national, une statue en marbre représentant Sapho, plusieurs bustes des grands hommes de l'antiquité. Sous l'empire il fit pour le palais du sénat un statue de Scipion l'Africain, une autre du général Kléber, et la belle statue en marbre de l'empereur Napoléon, qui fait aujourd'hui partie de la collection des galeries historiques de Versailles, où l'on voit également de lui la statue du prince Eugène Beauharnais en costume de grand dignitaire. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons encore une naïade pour la fontaine Médicis au Luxembourg, la statue de la Prudence; placée au-dessus de la porte d'entrée de la Banque de France, et faisant pendant à celle de la Justice, exécutée par son ami Cartelier. Il fit en outre, pour l'arc de triomphe du Carrousel, un bas-relief en marbre, dont le sujet est l'entrevue des deux empereurs à Austerlitz; la statue colossale du cardinal de Richelieu, placée aujourd'hui dans la grande cour du palais de Versailles; les bustes de la famille de Praslin, et enfin la statue en marbre de Pascal, dont le

L'Académie rappelle qu'elle décernera, s'il y a lieu, dans sa séance publique de 1840, un prix sur chacune des questions suivantes :

I. *Quels sont les progrès que le droit des gens a faits en Europe depuis la paix de Westphalie?* II. *Déterminer les moyens à l'aide desquels on peut constater, avec le plus de certitude, la vérité des faits qui sont l'objet des débats judiciaires, soit en matière civile, soit en matière criminelle. Comparer les divers modes de procédés employés pour obtenir ce résultat, chez les peuples les plus civilisés; en faire connaître les inconvénients et les avantages.* Chaque prix est de la somme de quinze cents francs.

Les mémoires devront être parvenus au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1839.

L'Académie devait décerner, dans sa séance de 1838, un prix sur la question suivante : *Lorsqu'une nation se propose d'établir la liberté du commerce, ou de modifier sa législation sur les douanes, quels sont les faits qu'elle doit prendre en considération pour concilier, de la manière la plus équitable, les intérêts des producteurs et ceux de la masse des consommateurs?* Cette même question avait été proposée en 1834; aucun des mémoires n'ayant encore rempli les conditions exigées par le programme, l'Académie retire la question et la remplace par la suivante :

« Il y a peu d'années encore, un gouvernement du nord de l'Allemagne a conçu la pensée de procurer, à tous les états qui l'entourent, les avantages mutuels d'une association commerciale, en reportant toujours aux frontières extérieures le cordon des douanes des états ainsi coalisés, et livrant à la liberté complète le commerce intérieur de l'association. L'Académie propose, comme sujet de prix, de déterminer quelle est déjà l'influence produite, et quelle sera l'influence future de l'association commerciale allemande : 1° Sur la prospérité des peuples associés, sur le développement de leur industrie, sur l'extension de leur commerce extérieur; 2° sur l'industrie et le commerce des autres nations; 3° quelles associations analogues pourront naître par l'effet de cet exemple, et par la nécessité de créer un nouvel équilibre dans le négoce des nations; 4° quels changements devront résulter de ces espèces de confédérations commerciales, dans le système des lois économiques qui régissent aujourd'hui les nations? » Ce prix est de trois mille francs.

Les mémoires devront être déposés à l'Institut, le 31 décembre 1839.

L'Académie rappelle qu'elle décernera, s'il y a lieu, en 1839, le prix sur la question suivante : *De l'abolition de l'esclavage ancien* : 1° *Par quelles causes et comment l'esclavage ancien a-t-il été aboli;* 2° *à quelle époque cet esclavage, ayant entièrement cessé dans l'Europe occidentale, n'est-il resté que la servitude de la glèbe?* Ce prix est de la somme de quinze cents francs.

Les mémoires devront être remis au secrétariat de l'Institut le 31 décembre

corrections, de négligences, restaient dans l'ancienne version latine, œuvre primitive de Raphael Volaterranus et d'André Divus; elles ont disparu dans la nouvelle et sont remplacées par une explication claire et précise. Toutes les fois que pour faciliter l'intelligence de certains passages difficiles on a dû insérer dans la traduction des mots nécessaires qui ne se trouvaient pas dans l'original, on a pris soin de mettre ces mots en caractères italiques. Partout la diction homérique est conservée scrupuleusement, ainsi que la marche des périodes. C'est ce qui manquait principalement aux anciennes traductions; et cependant c'est de la liaison plus ou moins étroite des membres de chaque phrase que résulte l'appréciation de l'ancienneté relative des différentes parties des poésies homériques. Longtemps la question du cycle épique fut agitée en Allemagne, et elle était loin d'être décidée, même lorsque parut, en 1827, le premier recueil des fragments de ces poètes, contemporains d'Homère pour la plupart. Après plusieurs tentatives, M. Welcker publia, en 1835 l'ouvrage le plus profond et le plus complet sur le Cycle qui eût paru jusqu'alors. A l'aide de cet ouvrage, il devenait possible de coordonner les poèmes qui composaient ce Cycle, et d'accroître encore par de nouvelles recherches le nombre des fragments, déjà considérables, recueillis par M. Welcker. C'est ce qui a été fait avec succès dans l'édition publiée par MM. Didot. Beaucoup de fragments inédits ont accru la collection donnée par Welcker, et ont rendu la nouvelle édition d'autant plus précieuse que le texte en a été corrigé en plusieurs endroits. La traduction de tous ces fragments n'existait point encore. L'examen du premier chant de l'Iliade (celui de tous dont l'ancienne traduction avait été le plus soignée) démontre la supériorité de la nouvelle. Nous nous bornerons à citer quelques exemples.

V. 3. Le mot *πρόιαψεν*, traduit jusqu'alors par *præmaturè misit*, n'a jamais eu cette signification. *Πρό* n'a pas ici d'autre valeur que dans *propellere*. Ne pouvant traduire le mot grec *πρόιαψεν* par *promittere*, qui n'a point une signification semblable, on a employé l'expression dont s'est servi Virgile : *demittere*. — V. 15. *Χρυσίῳ ἀνὰ σκήπτρῳ* avait été traduit par *aureo cum sceptro*. Jamais *ἀνὰ* n'a eu la signification de *cum*, mais bien celle de *super*, ou du moins de *in*. Comme les *στόμματα* étaient suspendus au sceptre d'où ils tombaient flottants, on a dû traduire ici *de sceptro* (*suspensas*); on aurait pu mettre aussi *in sceptro suspensas*. — V. 39. *Χαρίντι' ἐπὶ κνέρι* avait été traduit par *temphum coronavi*, contre l'autorité de tous les meilleurs grammairiens. Apollonius dit même : καὶ ὥς δ' ἀπέδρασε τὸ σκεπένωσα; et Platon, dans la paraphrase qu'il donne de ce passage, l'explique ainsi : εἴ τι πάποτε ἢ ἐν ταῖς αἰσθηματικαῖς ἢ ἐν ἱερῶν θυσίαις κεχαρισμένον, κ. τ. λ. — V. 189. *Στήθεσιν λαοίεσσιν* ne doit point être traduit par *pectore furibundo* : λαίεσιν κῆρ n'offre point ce sens. —

Geschichte.... Histoire de la littérature française moderne, par M. Mager. Berlin, Heymann, 1828; 2 vol. in-8°.

ANGLETERRE.

An History of english Rhythms. Histoire de Rhythmes anglais, depuis le v^e siècle, par M. Idwin Guest. Londres, Pickering, 1838; 2 vol. in-8°.

The biographical Treasury. Trésor biographique comprenant des mémoires, esquisses ou courtes notices sur la vie de plus de 12,000 personnages célèbres de tous les siècles et de tous les pays, depuis les temps historiques les plus reculés jusqu'à nos jours, avec environ 3,500 maximes ou préceptes; par M. Samuel Maunder. Londres, Longmann, 1838; in-8°.

Queen Elizabeth and her Times. La reine Élisabeth et son temps : Recueil de lettres originales, choisies dans la correspondance inédite de lord Burgley, comte de Leicester; par M. Th. Wright. Londres, Colburn, 1838; 2 vol. in-8°.

The History of Eastern India. Histoire, antiquités, topographie et statistique des Indes Orientales, d'après les documents originaux des Indes; par M. Montgomery Martin. Londres, Allen, 1828; 2 vol. in-8°, avec des planches. Il y aura un troisième tome.

Utopia. L'Utopie de Thomas Morus, avec la Nouvelle Atlantide de Bacon, l'analyse de la République de Platon; des notes, etc....; par M. A. S. John. Londres, Rickerby, 1838; 4 vol. in-8°.

ITALIE. — *Lexicon epigraphicum morcellianum*, auctore Schiozzi. Bononiam, 1835-1838; 15 fascic. in-4°. Pr. 18 lire, 15°.

Elementi di Anatomia fisiologica, Éléments d'Anatomie physiologique appliqués aux beaux-arts, par M. Bertinatti. Turin, 1837, 1838; 2 vol. in-8°, avec un atlas in-fol. contenant 15 planches. Pr. 36 lire.

NOTA. On peut s'adresser à la librairie de M. LEVRAULT, à Paris, rue de la Harpe, n° 81; et à Strasbourg, rue des Juifs, pour se procurer les divers ouvrages annoncés dans le *Journal des Savants*. Il faut affranchir les lettres et le prix présumé des ouvrages.

TABLE.

contemporains, vers le panégyrique ou la satire? Ajoutons que le gouvernement d'alors, arbitre suprême des discussions même littéraires, ne laissait ni à l'éloge, ni au blâme, cette indépendance qui, usant les préjugés contraires, eût bientôt amené les esprits à une appréciation du passé plus désintéressée et plus juste. Il a fallu le cours du temps, l'avènement successif des générations et d'idées nouvelles, un plus grand détachement du passé, un plus grand souci de l'avenir, plus de franchise dans le débat contradictoire des opinions enfin émancipées par l'essai et l'établissement d'un gouvernement libre, pour que le xviii^e siècle prit sa place parmi les époques désormais accomplies, que la postérité peut juger, non pas avec indifférence, mais sans faveur et sans colère. Quand M. Villemain, qui, dans son enseignement à la faculté des lettres, parcourait depuis quelques années les divers âges de notre littérature, est arrivé, conduit par l'ordre chronologique, à retracer l'histoire des lettres françaises au xviii^e siècle, il a profité, en la hâtant, de la maturité du sujet; il l'a traité, je n'ai pas besoin de dire avec beaucoup de savoir et de goût, d'esprit et d'éloquence, mais avec une bonne foi, une discrétion fort difficiles et fort méritoires dans un moment où les ombrages d'un pouvoir à qui l'histoire, la philosophie, les lettres elles-mêmes étaient devenues suspectes, où les préoccupations politiques d'un immense auditoire, fort avide d'allusions, d'applications aux choses présentes, auraient facilement changé nos principales chaires en tribunes publiques. Comme ceux de ses collègues qui furent alors avec lui l'objet d'un empressement si flatteur, M. Villemain sut échapper aux dangers de sa popularité, et n'en user qu'au profit de son enseignement. Constatant les faits en historien, les jugeant en moraliste et en critique, disant tout ensemble le bien et le mal, mêlant à l'enthousiasme de ses éloges la sévérité de ses censures, fidèle à la vérité et aux convenances sacrées de sa mission, habile à déconcerter, sans

L'admiration fort légitime, mais trop exclusive, de nos chefs-d'œuvre littéraires, et encore de ceux seulement qui avaient fait notre gloire dans les deux derniers siècles, le mépris des productions étrangères, l'oubli de l'antiquité, avaient, il y a quelques années, singulièrement restreint le point de vue de la critique. Elle ne voulait rien comprendre hors de nos habitudes arbitrairement érigées par elle en principes de l'art. De là beaucoup de prétendues règles dont, par l'étude comparée des littératures, M. Villemain a ébranlé l'autorité, non pas peut-être le premier, mais plus efficacement que d'autres, parce qu'il l'a fait avec plus de science et de mesure. S'il rejetait le joug imposé par la pratique, ce n'était pas pour subir celui des théories spéculatives construites *a priori*, au dire de leurs auteurs du moins, par un esprit de système aventureux, qui ne prétendait à rien moins qu'à tout renouveler, même ce qui ne peut changer, ce qui est immuable comme la nature de l'homme. A part ces quelques lois de notre esprit, qui doivent le régler dans toutes ses œuvres, quelles qu'en soient la date et la patrie, M. Villemain ne crut et n'apprit à croire qu'à l'inspiration puissante et féconde des beaux modèles, des grands événements, des sujets librement et hardiment choisis, de la passion, du talent, du travail, qu'à *ce grand art d'écrire*, comme il dit sans cesse, et ce n'est point sa moins utile leçon, avec l'accent convaincu d'un homme qui le respecte et le pratique, et qui sait bien que dans ce seul mot sont comprises toutes les lois véritablement obligatoires de la littérature. De là, pour faire la part de l'originalité et des procédés de l'imitation, pour distinguer le vrai du convenu et le beau du factice, une justesse d'appréciation également éloignée et du respect servile des poétiques, bien passé de mode il est vrai, et, ce qui est plus ordinaire aujourd'hui, de cette recherche orgueilleusement subtile de beautés et de vices occultes, dont la découverte vous sépare du peuple des juges et de l'auteur lui-même, qui ne s'en était pas douté.

in-folio, Bayle découvre à nu l'incertitude des faits, la vanité des doctrines, les petitesse du génie, ébranle, en se jouant, toute certitude, et met en pièces la crédulité et la gloire. »

L'esprit du xviii^e siècle, qui n'était pas, on vient de le voir, tout à fait nouveau, ne se montre d'abord que discrètement. Il prélude à ses hardiesses, dans la critique, par les paradoxes de Fontenelle, de Lamotte, de Terrasson; dans la morale et la politique, par les utopies de l'abbé de Saint-Pierre; tandis que les traditions de l'âge précédent se perpétuant avec moins de génie dans les écrits des Massillon, des d'Aguessseau, des Vertot, des Rollin, des Lessage, des Prévost, des L. Racine, des J. B. Rousseau, par l'esprit sérieux et régulier de leurs œuvres, par la pureté de leur goût, par l'abondance et le nerf, la simplicité et le naturel de leur style. Ce n'est pas que, même chez ces continuateurs du siècle de Louis XIV, on ne puisse surprendre quelques signes du changement des esprits, entrevoir l'annonce d'une ère nouvelle. « L'éloquence de la chaire commence à remplacer la foi par la morale, la charité purement religieuse, par un esprit de douceur et de justice sociale. Massillon, dans la chapelle de Versailles, parle de l'élection des rois et des droits du peuple Le poète élégant et timide, fils du grand Racine, traduit avec enthousiasme Milton, que Boileau peut-être n'avait jamais entendu nommer..... A l'imitation du sublime religieux se mêle, dans les écrits de J. B. Rousseau, la licence effrénée des mœurs..... Ce sublime n'est pour lui qu'une forme de style étrangère à l'âme..... » D'autre part, comme par compensation, au milieu des raffinements de pensée et de langage, que Boileau et Racine avaient déjà condamnés chez Fontenelle, et qui depuis avaient fait école, quelque chose du goût sain et pur, de la simple élégance, de la noblesse aisée qui avaient recommandé les écrivains d'une époque antérieure, se conserve chez les novateurs qui aspirent à s'ouvrir d'autres voies, et particulièrement chez le plus hardi, le plus puissant, celui

fluences réciproques qui du siècle de Louis XIV avaient fait sortir le siècle de la reine Anne, et de celui-ci tirèrent notre xviii^e siècle. Voltaire surtout lui sert comme d'intermédiaire entre les deux pays, les deux sociétés ; avec lui, il passe et repasse le détroit, et après avoir fait poser en quelque sorte devant un si curieux, un si ardent observateur, tant de séduisantes nouveautés, le jeu du gouvernement parlementaire, la liberté illimitée de la controverse, l'empire exercé sur l'opinion et sur le pouvoir par la littérature sérieuse, un nouvel entendement humain, un nouveau système du monde, une autre poésie, un théâtre inconnu et, pour un Français, bien étrange, il le montre qui, à son retour, s'empresse de reproduire pour ses compatriotes tout ce qui, dans le gouvernement et les mœurs, la philosophie, les travaux scientifiques, la littérature de l'Angleterre, a frappé sa vive imagination ; louant avec enthousiasme ses orateurs et ses hommes d'état ; expliquant l'artifice de sa constitution et le caractère de ses lois ; commentant Newton, Locke, Bolingbroke ; dérochant à Thompson et à Pope le secret de cette poésie qui demande aux vérités morales et aux découvertes de la science de graves inspirations ; cherchant à introduire sur notre scène quelque chose du mouvement et des grands effets de la scène anglaise ; enseignant à la France, qui les ignorait encore, les sublimes beautés et presque le nom de Shakspeare, de ce poète qu'il devait plus tard, dans un jaloux caprice, traduire en ridicule, après l'avoir recommandé à l'admiration, dont il devait renverser outrageusement la statue érigée par lui-même.

M. Villemain, qui fait voir à quel point Voltaire a profité d'autrui, est bien loin de le rabaisser au rôle d'imitateur ; il ne l'appelle point ainsi sans dire ingénieusement que « l'imitation fait partie de son être original. » Du reste, un des résultats qui sortent le plus fréquemment de ses analyses, c'est que jamais le génie de Voltaire ne se montre avec plus d'avantage que lorsque, dégagé du soin de répéter un modèle étranger, ou de se plier à des formes convenues, il s'abandonne à son naturel, et s'exerce sur des idées et des sentiments qui lui sont propres. Voltaire, si plein de raison et de goût, si ami du simple et du vrai, perd quelquefois de ces qualités, lorsqu'il fait effort pour atteindre aux grands effets de l'éloquence, pour donner à ses drames cette pompe et cette dignité un peu factices qu'on reproche avec quelque raison à notre théâtre, ou bien encore, lorsque dans un sujet tout moderne il suit servilement la trace de l'antique épopée. Il les retrouve tout entières, quand ses sentiments et sa conviction personnelle, les passions et les idées de son temps, se produisent sous sa plume, soit dans le

mouvement entraînant d'une scène pathétique, soit dans l'expression grave et touchante de ces idées morales à la défense desquelles il voue son talent, soit dans la vive exposition des vérités arrachées par le génie de l'homme aux mystères de la nature, soit dans l'abandon facile de ses poésies fugitives, de ses pamphlets, de ses lettres.

M. Villemain, en vingt endroits de son livre, caractérise ce génie mobile, qui recevait tant d'impressions diverses, se montrait sous tant de formes; il excelle à saisir ce protée au milieu de ses métamorphoses; à le faire paraître sous ses traits véritables avec les mérites qui le distinguent particulièrement, la netteté de sa pensée et de son expression, ses grâces simples et naturelles, sa vivacité, sa chaleur, sa rapidité, sa verve emportée et moqueuse.

Mais à ces éloges généraux, souvent ramenés par l'examen des diverses productions de Voltaire, il mêle de sévères critiques.

En louant, comme il le devait, l'artifice habile de ses tragédies, le sentiment moral qui y préside, les développements pathétiques qui les animent, il fait voir par d'intéressants parallèles que, dans l'expression des sentiments de la nature, dans la peinture des caractères individuels et des passions populaires, l'auteur d'*OEdipe*, de *Brutus*, de *Zaïre*, de la *Mort de César*, enchaîné par nos habitudes dramatiques, n'a pas toujours atteint à la vérité naïve de Sophocle, à l'énergie et à la profondeur de Shakspeare.

Rapprochant la *Henriade* des vraies épopées, il montre que son auteur, dénué des fortes passions qui les ont inspirées, écrivant au milieu des dissipations du monde, pour une société frivole, ne considérant un poème épique que comme un accident passager de sa destinée littéraire, ne pouvait, ne méritait pas d'accomplir une de ces œuvres qui sont l'occupation d'une vie tout entière, la gloire d'une nation, et dont,

ne devaient même avoir de noms que beaucoup plus tard et presque de nos jours. Mais le génie de Montesquieu ne peut longtemps demeurer captif au milieu des séductions de ce monde curieux et dissipé, qu'il faut d'abord amuser pour acquérir le droit de l'instruire. Il s'en affranchit par les voyages et la retraite; il visite l'Angleterre; il parcourt l'Europe; il ajoute aux connaissances qu'il a rassemblées par l'érudition, l'instruction vivante de la politique active, l'étude des gouvernements et des hommes. Puis il s'enferme à La Brède et y prépare silencieusement, lentement les grands monuments qui doivent étonner ses contemporains et illustrer son nom dans la postérité. L'étude de cette vie, de ces travaux, de leur originalité, de leur valeur et de leur influence, de la polémique qu'ils ont provoquée et qui dure encore, a permis à M. Villemain de renouveler, sans se répéter, dans d'intéressantes et instructives leçons, un sujet qu'il avait déjà traité avec éclat sous une autre forme. C'est ainsi que sa revue historique et critique de la littérature anglaise l'a engagé avec lui-même dans une lutte dangereuse, et où c'était beaucoup faire que de laisser la victoire indécise¹. La dignité plus soutenue de quelques-uns de ces morceaux, l'allure plus libre de leçons sorties de la parole, et qui ont gardé quelque chose de leur origine, mettent d'ailleurs, entre les uns et les autres, des différences déjà remarquées par un critique d'un jugement pénétrant et délicat².

Dans ce livre, ordonné comme un tableau, et qui en porte le nom, les figures de Voltaire et de Montesquieu occupent, pour ainsi dire, les devants de la composition; plus loin, sur des plans divers, se groupent les nombreux écrivains d'une époque « où l'esprit des lettres faisait partie de l'esprit du monde, où l'art d'écrire était puissant et à la mode, » et qui tous, par conséquent, servent à l'expliquer. Je ne nommerai pas cette foule, souvent illustre, que M. Villemain passe en revue, qu'il caractérise et juge avec une brièveté pleine de sens, poètes tragiques, comiques et autres, moralistes, métaphysiciens, historiens, érudits patients et modestes, savants mondains et parés, auteurs de toutes sortes, tous mêlés

toire, et où s'ouvrent à tout instant, sur les littératures de l'antiquité et des temps modernes, sur la littérature actuelle elle-même, de riches perspectives, l'auteur ne suit absolument ni l'ordre des dates, ni l'ordre des genres; il les alterne ou les associe et les confond avec une liberté qui produit la variété et l'intérêt, et qui au fond exprime mieux qu'une méthode plus sévèrement didactique, la diversité complexe de son sujet. Son livre est d'une lecture facile et attirante; mais l'agrément de la forme n'y altère point la solidité du fond et ne la cacherait qu'à des lecteurs superficiels.

Si l'on demandait quelle est sur le xviii^e siècle la conclusion générale de M. Villemain, je répondrais que, sans l'avoir expressément énoncée à la fin de ces volumes, il l'a çà et là exprimée, par exemple, dans ces lignes que je transcris comme un éloge de l'impartialité, de l'élévation de ses vues :

«..... Cherchons comment le mal et le bien, l'égoïsme épicurien et l'amour de l'humanité, l'esprit vague de licence, et l'esprit généreux de réforme se sont trouvés parfois confondus. Étudions surtout comment la philosophie du xviii^e siècle, instable, multiple, parlant des langues diverses, s'est combattue et corrigée elle-même, et voyons si, malgré ce qu'on lui reproche de faux principes et de fausses conséquences, ce n'est pas d'elle que sont sortis un meilleur ordre politique, une législation plus équitable, des mœurs plus douces, l'égalité civile et la liberté publique de la pensée, ces grandes choses, en un mot, maintenant obtenues, ou demandées ou souhaitées par tous les peuples civilisés.»

Ce qu'il y a dans le livre de M. Villemain, et d'histoire et de considérations ingénieusement vraies sur des diverses manières d'écrire l'histoire, fait préjuger bien favorablement de la composition historique qu'il prépare depuis plusieurs années, et qui sans doute ne se fera pas longtemps encore attendre. Espérons toutefois que M. Villemain ne fait pas, par les deux volumes que nous venons d'analyser, ses adieux à la

Massyles et les Massésyles étaient les premiers peuples nomades qui se fussent offerts aux regards des Romains, et, quoique, depuis, Massinissa eût mis tout en œuvre pour les amener à un genre de vie plus d'accord avec les progrès de la civilisation, cependant, sous le règne de son petit-fils, ainsi que le fait observer Salluste¹, ils étaient toujours beaucoup plus occupés du soin de leurs troupeaux que de tout autre objet; et, suivant l'assertion du même écrivain², à l'époque de la guerre de Jugurtha, les Gétules, autre peuple pasteur, étaient encore presque inconnus aux Romains. Polybe, voulant désigner d'une manière caractéristique ces hommes courageux et endurcis à la fatigue, qui avaient été pour Rome des alliés si utiles ou des ennemis si dangereux, leur donna l'épithète de *Nomades*. Les Romains, en faisant passer ce mot dans leur langue, le reproduisirent sous une forme insolite, celle de *Numida*. Ce dernier nom, adopté par les historiens latins, Salluste, César, Tite-Live et autres, resta attaché aux peuples qui habitaient une partie de l'Afrique septentrionale. La Numidie forma une division importante du territoire que les Romains occupaient dans cette partie du monde, et ce nom se perpétua jusqu'à l'époque où la puissance romaine céda aux armes victorieuses des Arabes musulmans. Il est même extrêmement remarquable, quoique le fait n'ait été signalé par personne, que jusqu'à nos jours, dans la langue des Arabes, les peuples indigènes qui habitent le nord de l'Afrique sont désignés par un nom qui retrace parfaitement celui de *Nomades*. Comme cette assertion peut, au premier abord, sembler un paradoxe, je me hâte de fournir les preuves sur lesquelles est appuyée mon opinion. La langue que parlent les habitants indigènes du nord de l'Afrique est souvent désignée par le nom de *Chawia*³ ou *Schawia*⁴; et les peuples chez qui elle est en usage sont également nommés *Schawis*, *كشاش*. On lit dans l'histoire d'Égypte de Makrizi⁵, qu'un vizir du royaume de Fez implora le secours des *Schawis* et leur envoya des sommes d'argent considérables.

traitables conservaient les mœurs et les habitudes de leurs ancêtres, les désignèrent par un nom qui exprimait ces habitudes pastorales; et cela, probablement, sans se rappeler que, dans des temps fort anciens, les pères de ces mêmes hommes avaient, pour la même raison, reçu des conquérants grecs et romains une dénomination qui exprimait une idée parfaitement analogue.

Je ne m'étendrai point ici sur ce qui concerne l'histoire des Numides: cette histoire, presque entièrement dénuée d'intérêt, n'offre, comme on sait, qu'une suite de guerres, d'incursions, de scènes de carnage; et je ne pourrais offrir à la curiosité de mes lecteurs aucun fait nouveau et digne de leur attention.

Mais il est un point qui, si je ne me trompe, mérite une discussion un peu approfondie. M. Gesenius, dans plusieurs passages de son savant ouvrage sur les inscriptions phéniciennes, prétendu que la langue punique était la langue que parlaient jadis les Numides. Comme je ne saurais souscrire à cette opinion, je vais examiner les raisons sur lesquelles cet érudit si estimable et si judicieux a cru pouvoir appuyer son hypothèse.

1° Salluste, dans le récit de la guerre des Romains contre Jugurtha, traitant de l'origine des Numides, atteste que les renseignements dont il donne le précis se trouvaient consignés dans des ouvrages puniques qu'il s'était fait expliquer, et qui avaient, disait-on, pour auteur le roi Hiempsal.

2° Cicéron, dans un de ses discours contre Verrès¹, rapporte que la flotte de Massinissa, ayant enlevé du temple de Junon, situé dans l'île de Malte, des dents d'ivoire d'une grandeur extraordinaire, ce monarque les fit remettre à leur place, et ordonna de graver sur le monument une inscription en caractères puniques, attestant que ce vol sacrilège avait été commis à l'insu du prince, et que la restitution avait été effectuée immédiatement. Or, suivant le récit de Valère-

t-on qu'à cette époque les Prussiens, les Suédois, les Russes et les Turcs n'avaient pas d'autre langage que le français? Si un voyageur, arrivant dans le royaume de Lahore, entendait commander l'exercice en langue française, serait-il autorisé à admettre comme certain que l'idiome du Pendjab est identique avec celui que l'on parle en France? Il est à croire que les Numides, n'ayant à leur disposition qu'une langue rude, grossière, imparfaite, employaient de préférence le langage poli et élégant que l'on parlait à Carthage. C'est ainsi que, depuis la conquête de l'Afrique par les Arabes, les hommes instruits, parmi les peuples de cette contrée, ont étudié avec empressement l'idiome de leurs vainqueurs, et que, sauf un petit nombre d'exceptions, les ouvrages composés par des écrivains d'origine berbère ont été rédigés en langue arabe. Le passage de Valère-Maxime, rapproché de celui de Cicéron, ne prouve pas davantage. Il est probable que l'inscription gravée par ordre de Massinissa dans le temple de Malte, était en caractères puniques; car il est douteux que, sous le règne de ce prince, les Numides eussent une écriture particulière. La langue de l'inscription pouvait être la langue numide, mais il n'est pas même nécessaire d'admettre ce fait; et l'on peut croire que Massinissa employa de préférence le langage comme le caractère punique. Valère-Maxime ayant lu dans des écrivains antérieurs qu'un monument avait été gravé par ordre de Massinissa, a conclu naturellement que ce prince avait dû faire usage de l'écriture et de la langue usitées parmi ses sujets.

L'inscription numidique, dont on invoque le témoignage avec tant de complaisance, en supposant qu'elle ait été bien lue, bien expliquée, dit-elle réellement ce qu'on lui fait dire? Pour moi, je ne puis me persuader qu'un monument d'un style si hideusement barbare ait été élevé aux frais et par ordre d'un roi de Numidie, d'un fils de Massinissa. Sans doute, on est en droit de croire que les Numides, entièrement livrés à la vie militaire ou à la vie pastorale, étaient de mauvais

dénominations phéniciennes adoptées réellement par les Numides n'avaient éprouvé aucune altération. Les noms *Adherbal*, *Bomilcar*, etc. attestent suffisamment l'opinion que je soutiens. Donc, le nom de *Hiempsal*, qui a une physionomie tout à fait étrangère, n'a rien de commun avec le mot *Hakembaal* et ne peut pas être regardé comme ayant une origine punique.

D'ailleurs, l'existence d'inscriptions puniques dans le royaume des Numides ne prouverait point qu'elles eussent été gravées par les ordres d'individus natifs de cette contrée. Il existait sans doute à *Cirtha*, et dans les autres villes des états de *Syphax* et de *Massinissa*, un assez grand nombre de Carthaginois, que les chances de la guerre, les affaires commerciales ou d'autres motifs y avaient amenés, et qui, sur cette terre étrangère, avaient conservé l'usage de leur alphabet et de leur langue maternelle.

Quant au mot qui, suivant M. Gesenius, représente le nom des *Mas-sésyles* ou *Massésyliens*, son étymologie me paraît fort douteuse. A-t-on jamais vu un nom de peuple commençant par un mot qui signifie *Operu, facta*? Je dirai tout à l'heure ce que je pense de l'origine de ce nom.

Tous les noms propres de personnes, tels qu'ils se trouvaient chez les Numides, ceux du moins dont les historiens grecs et latins nous ont conservé le souvenir, sont, malgré l'assertion de M. Gesenius, étrangers à la langue phénicienne. Les mots *Massinissa*, *Gulussa*, *Hiempsal*, *Jugurtha*, *Massiva*, *Gauda*, *Massugrada*, *Narava*, *Nabdalsa*, etc. ne peuvent, j'ose le dire, être ramenés à des racines hébraïques. Les efforts qu'a faits à cet égard le docte écrivain que je combats n'ont abouti qu'à des résultats peu satisfaisants. Si l'on veut examiner les noms des villes situées dans l'étendue de l'empire des Numides, on trouvera également qu'ils offrent des formes tout à fait insolites, qui n'ont pas le moindre rapport avec la langue punique. Il faut toutefois excepter la capitale du royaume des Numides, la ville de *Cirtha*, dont le nom est phénicien et signifie *ville*. Mais ce fait peut s'expliquer d'une manière fort naturelle. A l'époque où *Syphax* fonda cette place, les Numides, adonnés jusqu'alors à la vie pastorale, accoutumés à vivre exclusivement sous des tentes, n'avaient point dans leur langue un mot qui exprimât l'idée de ville. Aussi, lorsque leur souverain voulut se créer une capitale, il dut emprunter à la langue des peuples voisins, c'est-à-dire des Carthaginois, le nom qui allait désigner la nouvelle ville. C'est ainsi, et par le même motif, que les Berbères, ne trouvant point dans leur idiome un mot qui indiquât une

ville, ont adopté le mot arabe *médina*, *مدينة*, dont ils ont légèrement modifié la forme.

Au rapport de Salluste¹, la ville de Leptis Magna devait sa fondation aux Sidoniens; mais les habitants, ayant contracté de nombreux mariages avec les Numides, avaient, par suite de ces alliances, altéré leur langage. Donc, dans l'opinion de l'historien latin, la langue des Numides était complètement différente de l'idiome phénicien.

Enfin, le monument bilingue qui existe à Thugga vient encore à l'appui de mes assertions. En effet, comme ce monument se trouve dans une ville qui faisait partie de l'ancien royaume des Numides, il est probable que l'inscription inconnue qui accompagne l'inscription punique est véritablement numide. Or il n'est guère à présumer que les deux inscriptions soient tracées dans la même langue et seulement en caractères différents. On peut croire, avec beaucoup plus de vraisemblance, qu'une des inscriptions est la traduction de l'autre. Ce monument, autant du moins qu'on en peut juger par les copies imparfaites qui en ont été publiées jusqu'ici, est une pierre tumulaire élevée en l'honneur d'un Numide, dont elle offre la longue généalogie. Je dis que le personnage dont le cippe nous a conservé le souvenir était un Numide; et en effet, l'inscription punique paraît avoir été gravée avec une négligence qui tient de la barbarie, tandis que l'inscription correspondante, quoique fruste et incomplète, a été tracée avec infiniment plus de soin et d'exactitude; et, pour le dire en passant, cette circonstance opposera toujours un grave obstacle au déchiffrement entier de l'inscription. En effet, les noms que nous offre cette pierre, appartenant à la langue des Numides, présentent des formes étrangères, inconnues, qui n'ont pas le plus léger rapport avec ces dénominations significatives dont les monuments phéniciens et puniques nous retracent de nombreux exemples.

Il est certain que longtemps avant l'établissement des colonies phé-

Essai de classification chronologique des comédies de Plaute.

DEUXIÈME ARTICLE.

Nous reprenons le travail où M. Windischmann l'abandonne assez avancé déjà; non pas que nous nous estimions de ceux auxquels il le cède, *sagacioribus relinquo*; mais nous profiterons de l'avantage que nous donne notre commerce intime de plusieurs années avec le poète lui-même.

On voit que M. Windischmann était fatigué à la fin de ses recherches; il est facile d'en juger à l'inattention avec laquelle sa vue a passé sur les endroits qu'il a notés. Le vers du prologue d'*Amphitryon* ne saurait être une annonce de la paix publique¹, et l'expression *flos poetarum fuit*² veut dire, non pas que Plaute était à la fleur de son âge quand il écrivit la *Casine*, mais qu'il florissait et brillait entre tous les poètes.

Ce prologue, fait dans un temps où Plaute avait cessé de vivre, où ses ouvrages comptaient déjà parmi les ouvrages anciens³, ne nous apprend rien sur l'époque probable de la première représentation, sinon que l'auteur jouissait alors de tout l'éclat de sa renommée. Il avait atteint probablement une des dix dernières années de sa vie; car on était venu à ces jours de crise dans lesquels la vieillesse latine tâchait de repousser par tous les moyens possibles, et surtout par le ridicule, les nouvelles modes grecques. Un libertin dans cette comédie s'écrie avec un fier dédain, maligne ironie du poète satirique: « Qu'on m'apprête un festin qui m'enivre, un magnifique service, je ne veux plus vivre comme un Latin: *nil moror barbarico ritu esse.* » Et quand je lis ce dialogue d'un mari tout confus, tout troublé en présence de sa femme, qui lui avait

Quasque incipistis res, quasque inceptabitis;

Et uti bonis vos vestrosque omnes nuntiis

Me adficere vultis,

.....

Lucrum ut pereunte vobis semper subpetat¹, etc.

Et plus bas :

Debetis velle quæ volumus; meruimus

Et ego et pater de vobis et republica².

Et ailleurs :

Virtute dimit (Jupiter) vos victores vivere³.

Ce monologue d'Alcimène est encore bien remarquable :

Sola heic mihi nunc videtur quia ille hinc abit, quem ego amo præter omnes;

Plus ægri ex abitu viri, quam ex adventu voluptatis cepi.

Sed hoc me beat saltem, quod perducellis vicit, et domum

Laudis campos revenit, id solatio est; abest, dummodo

Laudis parta domum recipiat se : feram et perferam usque

Abitum ejus animo forti atque obfirmato, id modo si mercedus

Datur mihi, ut meus victor vir belli claudat, satis

Mihi esse ducam : virtus præmium et optatum.

Virtus omnibus rebus anteit profecto.

Libertas, salus, vita, res, parentis,

Patria et prognati tutantur, servantur;

Virtus omnia in se habet; omnia adsunt bona, quem penes est virtus⁴

C'est l'âme du sénat romain qui a dicté ces vers. Voilà par quelle fermeté il soutint et répara le désastre de Cannes, et comment il triompha d'Annibal par l'inébranlable constance de Fabius Cunctator, aidée de l'épée de Marcellus, en attendant le génie de Scipion.

Scopularum confidentia, virtute uberiorum freti,

.....

Es nunc legiones, copias exercitusque eorum

Vi, pagando, perjuriis nostris, euge, potiti.

Id virtute hujus conlega meaue comitate

*Factum est*¹

Cela ne ressemble-t-il pas à ce commencement du rapport d'un consul vainqueur au sénat : *P. C. quod bello armisque in Latio agendum fuit, id jam deum benignitate ac virtute militum ad finem venit; cæsi ad Pedum Asturamque sunt exercitus hostium*², etc.?

Mais quelle expédition Plaute avait-il en vue? C'est ce qu'il est impossible de deviner; et, pour comble d'embarras, il se rencontre dans la comédie un vers interpolé qui nous renverrait à plus de dix ans après la mort du poète. Une courtisane déclare qu'il lui faut de l'argent comptant; parce qu'on ne lui fait crédit ni chez le boulanger ni chez le marchand de vin :

Græca mercamur fide,

Quoniam a pistore panem emimus, vinum ex anopolio;

et Plinie assure qu'il n'y eut point de commerce de boulangerie à Rome jusqu'à la guerre contre Persée : *pistores Romæ non fuisse ad Persicam usque bellam, annis ab urbe condita super DLXXX*³; et le témoignage de Plinie semble confirmé par celui de Varron : *nec pistoris nomen erat, nisi ejus qui ruri far pinsebat, nominati ab eo quod pinseret*⁴.

Il faut renoncer à toute conjecture; à moins que, saisissant le fil le plus mince pour se conduire, faute de mieux, on ne remarque d'abord dans le prologue l'expression *vortit* barbare qui indiquera l'opposition des Romains et des Grecs, et qu'on n'insiste sur ces vers :

Quia triduum hoc unum modo foro operam adiduum dedi,

*Dum reperiam, QUI QUÆRITET ARGENTUM IN FœNUS*⁵.

nil invenisse, si ce n'est, ce que tout le monde sait, qu'Épidique est plus ancien que les *Bacchis*¹.

Mais en quelle année les jeux scéniques furent-ils égayés par les plaisanteries d'Épidique?

C'était une année dans laquelle les plaintes du peuple s'élevèrent avec plus de force contre les injustices commises au profit des familles privilégiées, ou furent exprimées plus hautement par une voix puissante.

Lorsque les soldats, malheureux débris de l'armée de Cannes, relégués en Sicile, vinrent demander à Marcellus qu'il leur fût permis au moins de mourir en combattant pour la république, au lieu de languir inutiles sous le poids d'une condamnation, ils disaient :

« Nous savons que les autres qui ont échappé comme nous au carnage et qui furent nos tribuns militaires, briguent et obtiennent des honneurs, exercent des commandements. Êtes-vous donc indulgents et faciles pour vous-mêmes, P. C. sévères seulement envers nous, êtres vils? Le consul, les premiers de l'État pourront fuir sans ignominie quand il n'y aura plus de ressource, et les soldats sont envoyés au combat pour mourir, quoiqu'il arrive²! »

Ces paroles ou d'autres équivalentes se répétèrent sans doute plus d'une fois dans les conversations de la multitude, lorsque Caton revint de sa questure d'Afrique, où il n'avait pas été lié avec Scipion par cette affection filiale qui, dans les idées des Romains, devait unir le questeur au prêteur ou au consul³. Lorsqu'il fut ensuite lui-même promu au consulat, ces accusations prirent plus de hardiesse et de consistance. Nous aurons lieu d'observer plus d'une fois le poète comique faisant cause commune avec le sévère antagoniste des novateurs et des privilégiés. C'est ce que nous voyons déjà dans Épidique :

EPIDICUS. *Quid herilis noster filius? valet?* THESAFRIO. *Pugilice alque athletice.*

EPID. *Voluptabilem mihi nuntium tuo nuntio adtulisti. Sed ubi*

Est is? TH. Adveni simul

MEGADORUS. *Nulla igitur dicat : equidem dotem ad te adtati
Majorem multo, tibi quam erat pecunia.*

*Enim mihi quidem equum et PURPURAM atque AURUM dari,
Ancillas, mulos, muliones, pedisequos,
Salutigerulos pueros, VEHICULA quæ vehat.*

EUCLIO. *Ut matronarum hic facta pergnovit probe !*

MEGADORUS. *Nunc, quoquo venias, plus plaustrorum in ædibus
Videas quam rari, quando ad villam veneris.*

.....

Stat fullo, phrygio, aurifex, lanarius.

Canpones patagiarii², etc.

Suivent douze vers tout remplis de noms d'ouvriers et de marchands occupés de la toilette des dames. Mais les termes de la loi Oppia, *aurum*, *purpuram*, *vehicula*, n'auront pas été mis là sans dessein et sans à-propos ; et le mot *plaustrorum* laisse voir que le luxe alors n'avait pas encore fait assez de progrès pour qu'on distinguât bien dans l'usage les voitures de ville et celles qui servaient aux exploitations agricoles : le carrosse de plus d'une patricienne était encore un chariot, quoiqu'il y eût déjà quelques chars ornés d'ivoire, *eburata vehicula*³. Ce n'était pas assurément la femme de Caton qui se faisait voiturer ainsi ; mais les élégants avaient ramené pour les leurs des ouvrages de charrons grecs, chars de triomphe pour la coquetterie et la vanité.

Quant aux *Bacchis*, dont l'âge est consigné dans la pièce même, du moins relativement à Épidique, en quel temps les placer ? non loin, sans doute, de l'année qui vit paraître Épidique. Ne serait-ce pas lorsqu'on se plaignait des vices introduits dans les familles romaines, dans l'éducation de la jeunesse par les légions revenues de Grèce et surtout d'Asie ? Le pédagogue Lydus n'aurait été que l'interprète des mécontents, qui s'affligeaient de l'oubli, du mépris dans lequel tombait l'ancienne discipline, l'ancienne éducation⁵. Et cette saillie de Chrysale :

d'ailleurs ce qu'il y avait de glorieux dans la victoire avait été conquis d'avance dans la journée des Thermopyles¹. Quelque retentissement de l'émeute des Bacchanales, ou des bruits précurseurs de cet événement, semblent se faire entendre dans ce vers :

*Bacchides ! non Bacchides, sed Bacchæ sunt acerrumæ*² ;

comme dans ce passage de l'Aululaire peut-être, lorsqu'un cuisinier s'enfuit de chez l'avare qui le bat :

Neque ego unquam, nisi hodie ad Bacchas veni in Bacchanal coquinatum,

.....

Atat, perii, hercle, ego miser. Aperit Bacchanal.

Les deux comédies ne furent pas séparées, je crois, par un très-long intervalle; elles ne remontent pas beaucoup en deçà, et ne vont guère au delà de l'année 559.

Alors se consommait cette grande révolution dans la vie privée et dans les habitudes intellectuelles de l'élite des Romains, révolution commencée par la conquête de Syracuse, étendue par la conquête de la Grèce, décidée par la conquête de l'Asie. Les autorités ne manquent pas à cette assertion. Écoutons d'abord Plutarque en prenant Amyot pour trucheman³ :

« Au demourant, Marcellus estant r'appellé par les Romains pour la
 « guerre qu'ils avoyent dans leur país et à leurs portes, s'en retourna
 « emportant quant et luy la plus grande partie des plus beaulx tableaux,
 « peintures, statues et austres tels ornements qui feussent à Syracuse,
 « en intention d'en embellir son triumphe, et puis après en parer et
 « orner la ville de Rome, laquelle auparavant n'avoit ny ne connoissoit
 « rien d'exquis ny de singulier en tels ouvrages : car ceste polisseuse
 « et ceste grace et gentillesse d'ornements de peinture et de sculpture
 « n'y estoit point encore entrés, ains estoit seulement pleine d'armes
 « barbaresques, de harnois et de dépouilles toutes souillées de sang. . .
 « et pourtant en acquit encore Marcellus de tant plus la
 « bonne grace et la faveur du commun populaire, pour avoir ainsy embelli
 « et esguayé la ville de Rome des ingénieuses délices et élégantes vo-
 « luptez des Grecs; mais à l'opposite Fabius Maximus feut plus agreable
 « aux vieulx pour n'avoir rien emporté de semblable hors de la ville
 « de Tarente, quand il la print. et au contraire
 « les gents d'honneur reprenoyent Marcellus, premièrement pour ce
 « qu'ils disoyent qu'en ce faisant il avoit suscité une grande haine et

¹ Tit. Liv. XXXVII, 59. — ² Act. III, sc. 1, v. 4. — ³ Édit. de Bastien, t. III. p. 121.

« envie contre la ville de Rome et puis pour ce qu'il avoit
 « rempli le commun populaire de curiosité oisive et de babil, attendu
 « qu'il ne faisoit plus aistre chose, la plupart du jour que de s'amuser à
 « causer et deviser de l'excellence des ouvriers et de leurs arts et ou-
 « vrages, là où auparavant ils n'avoient accoutumé que de labourer ou
 « de faire la guerre, sans sçavoir que c'estoit de délices ny d'oisive su-
 « perfluité. »

Les vieux, comme dit Plutarque, avaient horreur de la Grèce et de l'Asie, ils les confondaient dans une même haine. Les Grecs, pour eux étaient, non pas seulement dans la Grèce proprement dite (*parva Græcia*¹), mais aussi dans les royaumes des successeurs d'Alexandre, dans les cités de l'Ionie et des îles de la mer Égée, d'où étaient venus, d'où venaient sans cesse fondre au sein de Rome les fléaux corrupteurs. Caton devait frémir quand on lui disait que Fulvius Nobilior avait consacré aux Muses les dépouilles de la guerre². Aussi lui reprochait-il d'avoir mené parmi les légions, sous sa tente, des aventuriers, des parasites. Ce parasite, c'était Ennius³. Caton ne cessait point de déclamer, ou pour garder l'expression toute romaine de Tite-Live⁴, d'aboyer contre Scipion, le chef du parti des Hellènes, qui s'était plu à porter le pallium et à chausser le brodequin en Sicile⁵, et il rassemblait sous son étendard tous ceux qui pensaient que la vertu romaine ne pouvait se conserver qu'avec la rusticité et l'ignorance des ancêtres. Caton ne se contentait pas de signaler l'introduction des arts et du luxe comme un signe de décadence, selon le langage que lui a prêté Tite-Live, studieux explorateur de ses écrits : *In Græciam Asiamque transcendimus, omnibus libidinum illecebris repletas, et regias etiam attractamas gazas; eo plus horreo ne illæ magis res nos ceperint, quam nos illas. Infesta, mihi credite, signa ab Syracusis illata sunt hanc urbi. Jam nimis multos audio Corinthi et Athenarum ornamenta laudantes mirantesque, et antefixa fictilia deorum romanorum ridentes*⁶. Il éclatait en invectives bien autrement

entre les Romains appelaient les agréables, les plaisants, les citadins, *scurrae* :

*Tum isti, qui ludunt datatim, cœvi scurrarum in via,
..... omnes subdum sub solam¹.*

Il fallait qu'il y eût alors une grande animosité, que les partis fussent en présence et pour ainsi dire sous les armes ; la pièce serait ainsi rattachée aux derniers temps de la vie de Plaute. Un renseignement plus précis ne laisse plus de doute sur l'année même. Un des personnages, en donnant les adresses de différentes espèces d'habitants de Rome, dit qu'on trouvera les libertins et les dissipateurs près de la basilique, *sub basilica querito*² ; on n'en comptait alors qu'une seule à Rome, et nous avons déjà vu qu'elle fut bâtie par Caton pendant sa censure, l'an 570, au delà duquel Plaute ne prolongea pas sa carrière.

Dans *Pseudolus*, figure un niais, messenger d'un militaire ; et ce militaire est un Macédonien, détesté des deux amants qu'il désole³. Le discours du grand machinateur d'intrigues est semé de mots, de phrases grecques. Ce fourbe veut se faire passer pour un esclave d'une autre maison que la sienne, et le nom seul de Syrus, qu'il s'avise de prendre, inspire à l'interlocuteur une défiance qui fait rompre brusquement l'entretien.

« HARPAX. — Comment t'appelles-tu ? »

« PSEUDOLUS, à part. Ballion a un esclave nommé Syrus. Je dirai que c'est moi.
« (Haut.) Je me nomme Syrus. »

« HARP. — Syrus ! »

« PSEUD. — Oui, c'est mon nom. »

« HARP. — Assez causé. Si ton maître est chez lui, fais-le venir, pour que je m'acquitte de mon message, quel que soit le nom que tu portes⁴. »

Dans une autre scène, Pseudolus entendant le fripon qu'il emploie comme auxiliaire mêler à ses impostures une maxime de philosophie, s'écrie, comme certain désormais du succès de ses complots : Le voilà

plus négligées de Plaute ; et cependant elles viennent dans l'ordre des temps à la suite de ses chefs-d'œuvre.

En ce qui concerne *Stichas*, je ne veux pas tirer un argument décisif de la chanson toute grecque chantée par un des convives.

ὁ κέρην κέρν', ἡ τρὶς κέρν', ἡ μὲν τέτταρα'.

Je n'alléguerai pas comme preuve convaincante la mention des danseurs ioniens².

Mais lorsqu'on lit dans Tite-Live que les vices des nations étrangères furent apportés à Rome par les armées d'Asie, que ce furent les soldats de ces armées qui introduisirent les lits d'airain, les couvertures précieuses, les tapisseries au petit point et les autres tissus et les meubles de luxe; que ce fut depuis ce temps qu'on connut dans les festins les joueuses de harpe, les joueuses de luth et tous les artistes dont la présence ajoutait à l'agrément des festins : *Li primum lectos æratos, vestem stragulam pretiosam, plagulas et alia textilia..... adveixerunt. Tunc psaltriæ sambucistriæque, et convivalia ludionum oblectamenta addita epulis*³; et lorsqu'on lit ensuite dans les scènes du poète cette description des richesses rapportées d'outre-mer par le maître de *Stichus*:

Tam Babylonica peristromata, consutaque tapetis

Advexit nimium bonæ rei.....

.....fidicinas, tibicinas,

Sambucinas advexit.....

Postea unguenta multigenorum multa'...

alors il devient comme évident que le luxe asiatique était entré à Rome avant que *Stichas* se montrât sur le théâtre des Romains, peut-être un peu après *Pseudolus*, qui a aussi sa nomenclature de beaux ouvrages d'Orient :

Il faut prévenir une objection. Tout au commencement de la pièce, un honnête campagnard dit à un fripon de citadin : « Tout le monde ne peut pas sentir les parfums étrangers, *odore unguenta exotica*. » Si l'auteur voulait rappeler ici l'ordonnance des censeurs, de 565, ce ne serait qu'une addition faite dans une seconde ou dans une troisième représentation. Mais il est possible que les plaintes des moralistes sévères, les sarcasmes des *rustici* contre les *urbani*, aient précédé de longtemps l'ordonnance.

En récapitulant les articles de la discussion qui précède, on peut établir entre les pièces de Plaute l'ordre chronologique suivant : trois de ses meilleures compositions dramatiques auront été des premières en date : la *Mostellaria*, vers l'an 537; *Amphitryon*, peut-être un an ou deux après; les *Ménechmes*, vers 539 ou 540. Puis viennent entre 544 et 548 le *Rudens* et le *Mercator*; le *Miles gloriosus* est à peu près du même temps, 549, 550. La *Cistellaria* a paru, peut-être plus tard de deux ans, bien inférieure à ses aînées. Le *Persan*, comédie fort médiocre d'invention, dut être donnée en 555 ou en 556. Mais le *Poenulus* venait avec *Épidique* et l'*Aululaire* soutenir la réputation du poète en ce temps (559); c'était l'année du consulat de Caton. Dans les années suivantes, de 560 à 568, Plaute prenait sa revanche d'une manière encore plus éclatante, en produisant *Pseudolus*, peut-être l'*Asinaire*, le *Trinummus* et les *Bacchis*. *Stichus* et le *Truculentus* se mêlent à ce groupe, quoique peu dignes d'y tenir leur place. *Casine*, a suivi aussi l'an 566, sans se faire beaucoup attendre. Enfin un ouvrage faible, *Curculion*, une belle inspiration de morale et de poésie, les *Captifs*, terminent les travaux de l'auteur, presque en même temps qu'il cesse lui-même de vivre, l'an 570.

Ainsi, sur cette liste, les œuvres du poète se succèdent, non suivant une progression constante, régulière, idéale, mais avec les intermit-
tences, les inégalités, les écarts du génie de l'homme, et d'une manière

importé récemment à Rome germait, florissait dans ce petit cercle d'hommes d'élite. Mais Plaute ne vivait pas dans la compagnie des gens de bon ton, des élégants. Il se moquait de l'urbanité dans ses satires comiques, il vantait les mœurs rustiques, les mœurs anciennes, l'ancienne simplicité. Il garda les formes du vieux langage, parce qu'il était du parti plébéien, du parti de l'antique Latium, du parti de ceux qui se vantaient, comme Marius s'en vanta plus tard encore, de ne savoir pas les lettres grecques, et qui montraient au doigt les disciples des lettrés et des philosophes, en disant : « Celui-ci c'est un Grec, c'est un écolier ¹. » Ces gens-là ne changeaient point leur ignorance et leur grossièreté romaine contre les délicatesses des Grecs; changer, selon eux, s'était se corrompre, et on les flattait en leur disant comme le prologue de Casine : « vous aimez les vieilles comédies, les vieilles expressions, de même que vous aimez le vin vieux. »

NAUDET.

OPINIONS populaires et scientifiques des anciens sur les éclipses².

On s'étonnera peu sans doute qu'Hérodote et ses contemporains, ayant de si étranges idées sur le soleil et ses mouvements, aient ignoré la véritable cause des éclipses. Les historiens des mathématiques et de l'astronomie, en rapportant quelques preuves de l'ignorance des Grecs sur ce sujet, même à des époques assez récentes, en ont témoigné leur surprise; ils ont presque douté de la réalité des faits; dans tous les cas, ils n'ont su comment accorder ensemble l'état des connaissances positives, et l'imperfection des théories. Cela vient encore, à

pas fait mention s'il l'eût connue. C'est dans l'optique seulement qu'il en parle, sans toutefois en marquer la quantité, ce qui a donné lieu de présumer¹ que le phénomène ne lui avait été connu qu'après la composition de l'Almageste.

On ne s'étonnera donc pas que Plin ne puisse comprendre que la lune s'éclipse lorsque les deux astres sont à la fois sur l'horizon, et qu'il regarde le fait comme merveilleux, presque comme un prodige qui s'est produit une *seule fois* à sa connaissance².

Quant à Ptolémée, il n'en dit pas un mot dans le long chapitre qu'il consacre à la théorie des éclipses de lune. Certainement il ne pouvait en ignorer l'existence, puisque le phénomène se reproduit, pour les éclipses de lune, une fois pendant chaque période lunaire. Mais un tel phénomène aurait fort embarrassé sa théorie, et peut-être a-t-il jugé plus sûr de n'en pas parler du tout. C'est le parti que d'autres astronomes avaient adopté; car Cléomède, qui écrivait un siècle après Ptolémée, assure que, jusqu'à son temps, aucun mathématicien ou philosophe, égyptien, chaldéen et autre, n'avait jamais fait mention, dans ses catalogues, de pareilles éclipses, quoiqu'on y eût consigné un si grand nombre d'éclipses totales et partielles³. Cet auteur assure que, de son temps encore, il y avait des gens qui combattaient le système de l'interposition, en lui opposant le fait des éclipses horizontales⁴. Embarrassé lui-même de l'objection, il ne sait d'abord comment en sortir: il prend enfin le parti de douter de la réalité du fait; il n'est pas même éloigné de croire, avec d'autres, qu'on l'a inventé tout exprès malicieusement pour tourmenter les pauvres astronomes⁵; comme poussé à bout, il se hasarde à conjecturer, supposé la réalité du fait, qu'il pourrait bien être causé par quelque propriété de l'air, et être analogue à ce qui se voit quand on met une bague au fond d'un vase: cachée par les parois quand il est vide, elle devient visible lorsqu'on le remplit d'eau⁶. C'est là l'explication véritable qu'on trouve exprimée plus clairement encore

A cette explication appartient l'expression qu'Homère emploie à propos d'une éclipse de soleil : *ἥλιος δ' οὐρανοῦ ἱξάπλωι*¹, *sol de caelo perūt*. Le sens que le poète attache à l'expression *οὐρανοῦ ἱξάπλωι* est expliqué par deux autres passages².

D'après l'idée que, pendant les éclipses, les astres mouraient ou quittaient le ciel momentanément, ces phénomènes causaient une extrême terreur. Dans un passage très-remarquable, Plutarque cite les anciens poètes Mimnerme, Cydias (inconnu), Archiloque, Stésichore et Pindare, qui, à l'occasion des éclipses, se lamentent, pensant que l'astre lumineux est *dérobé* du ciel³. Le passage de Pindare auquel il fait allusion a été conservé par Denys d'Halicarnasse⁴; ceux des autres poètes cités sont perdus. Ainsi, entre le vi^e et le v^e siècle avant notre ère, l'idée que le soleil et la lune étaient *dérobés* (*κλιπόμενοι*), *enlevés* du ciel lors des éclipses, se présentait naturellement à la pensée des poètes, et faisait partie des préjugés dominants. Cela est confirmé par un texte de Plin⁵ qui rappelle, sans les citer, les vers de Pindare et de Stésichore.

On s'imagina que ce déplacement ou cette destruction momentanée de l'astre pouvait être l'effet de la volonté particulière des dieux, ou de procédés magiques qui avaient la puissance d'éteindre l'astre ou de l'attirer sur la terre. Les femmes de Thessalie, magiciennes consommées, furent censées spécialement investies de ce pouvoir malfaisant, qu'elles exerçaient principalement sur la lune.

Tiedemann⁶ pense que cette superstition n'a pris un véritable crédit que vers le temps d'Alexandre; mais une croyance aussi absurde ne peut naître ni se développer à l'époque où les sciences se perfectionnent; il faut, au contraire, qu'elle ait été de bonne heure enracinée dans les esprits du vulgaire pour résister ensuite aux progrès des connaissances; elle y reste alors comme un souvenir profond qu'entretiennent les fictions et les allusions des poètes. Je pense donc que cette superstition est primitive, et probablement aussi ancienne que la croyance à la nécro-

Ménandre l'avait employée dans sa Thessalienne ¹, et il en est fait mention souvent dans les poètes anciens ².

C'est à cette superstition que se rattache l'usage de produire un grand bruit, au moment d'une éclipse, soit en frappant des vases de métal, soit en faisant crier des chiens pour empêcher les paroles magiques de parvenir jusqu'à l'astre, et l'affranchir de l'influence qu'elles exerçaient sur lui, ou le délivrer de l'animal qui voulait le dévorer. Cet usage tient à l'idée que l'astre est un être animé qui peut mourir comme tout autre. Il faut qu'elle soit bien naturelle à l'homme, puisqu'on a retrouvé cet usage dans l'Inde, en Chine, chez les Arabes, les sauvages de l'Amérique septentrionale, les Péruviens, les Caraïbes, etc.

Cette superstition, très-répandue parmi les Grecs et les Romains ³, se retrouve encore à des époques fort récentes. Plutarque la représente comme existante et habituelle de son temps ⁴; en effet, sous le règne de Tibère, les soldats de Pannonie employèrent ce moyen lorsqu'une éclipse vint les frapper d'effroi au milieu de leur révolte ⁵; et nous voyons par les homélies de S. Maxime, évêque de Turin, que les Chrétiens eux-mêmes n'étaient pas délivrés de cette superstition au v^e siècle ⁶.

Les opinions des anciens Grecs à l'égard des éclipses paraissent donc s'être réunies dans l'idée que l'astre abandonne momentanément le ciel : les uns y voyaient l'effet de la volonté des dieux ; les autres une influence magique.

J'ai montré qu'à l'égard du mouvement propre du soleil, Hérodote était placé sous l'influence des préjugés populaires. Il devra paraître tout naturel que, relativement aux éclipses, il n'ait pas été beaucoup plus avancé.

Cet historien parle quatre fois de l'apparition d'éclipses de soleil ; et les expressions dont il se sert attestent que le nom d'éclipses lui était inconnu ; aucune n'indique qu'il sût la cause du phénomène. Dans l'un,

¹ . . . *Fabulam, complexam ambages feminarum detrahentium lunam*. Plin. XXX, 2. — Cf. Meineke, *ad Menandr. et Philem. reliq.* p. 76. — ² Sosiphan. *ap. Schol. Apoll. Rhod.* III, 533. — Anthol. *Adesp.* 113. — Virg. *Ecl.* VIII, 69. — Tibull. I, II, 32. — Horat. *Epod.* v, 46. — xvii, 73. — Lucan. VI, 500. — Martial, ix, 30. — Sil. Ital. VIII, 500. — Claudian. *in Ruf.* 1, 147. — ³ Plin. II, 12. . . . *et in luna veneficia arguente mortalitate et ob id crepitu dissono auxiliante*. — Plut. *De facie in orbe lunæ*, p. 944, B, t. IX, p. 721, Reisk. *Διὸ καὶ προεῖν ἐν ταῖς ἐκλείψεσιν Εἰσθᾶσιν οἱ Πάειστοι*. — *Schol. Theocrit. Idyll.* II, 36. — ⁴ Plut. *Paul. Æmil.* § 17 : *Τῶν δὲ Ῥωμαίων, ὥσπερ ἐστὶν πεποιημένον, χαλκοῦ τι πατάγοις ἀνακαλουμένων τὸ φῶς αὐτῆς*. — Tit. Liv. XXVI, 5. *Qualis [æris crepitus] in defectu lunæ, silenti nocte, fieri solet*. — Cf. Juven. vi, 443, ibique Rupert. — ⁵ Tacit. *Annal.* I, 28. — ⁶ S. Maxim. *Homil.* p. 703, c. Paris, 1618.

que du spirituel et judicieux Thucydide, qui, de plus; avait suivi les leçons d'Anaxagore¹.

On doit remarquer que Thucydide parle seulement d'éclipses de soleil, et qu'il ne dit rien de celles de lune; et cependant elles avaient dû être bien plus nombreuses que les autres, dans le même espace de temps. Évidemment les éclipses de lune n'étaient pas pour lui des présages ou des signes de la colère céleste; il ne les comptait pas au nombre de ces *signaux accidentels* dont il signale l'apparition. Et ici se montre le premier exemple de la différence que les anciens ont mise si longtemps entre les deux genres d'éclipses. Celles de soleil n'étaient donc pas encore des phénomènes purement naturels; mais on commençait à se faire une idée plus juste de la cause des éclipses de lune. Si Thucydide n'est pas sûr que les unes ne puissent arriver que dans la néoménie, il sait fort bien que les autres n'arrivent que dans l'opposition². C'est pour lui un événement naturel, dont il ne tient pas même compte. Aussi Dion, le disciple de Platon, lors de son expédition en Sicile³, ne se laissa pas effrayer par une éclipse de lune, dont la cause physique lui était connue. Mais la connaissance de cette cause n'était pas tellement répandue que ce phénomène n'inspirât plus aucun effroi aux esprits superstitieux. C'est ainsi que celle du 27 août 413 frappa d'épouvante les Athéniens prêts à quitter Syracuse⁴. La crainte gagna le faible et superstitieux Nicias qui, écoutant plus les devins que la raison, attendit pour partir le retour de la pleine lune suivante⁵; mais il était trop tard, et l'armée fut détruite.

Un siècle plus tard, Alexandre, le disciple d'Aristote, quoique selon toute apparence au-dessus des préjugés populaires, fut obligé de s'y soumettre par prudence, lors de l'éclipse de lune qui eut lieu onze jours avant la bataille d'Arbèles. Il fit un sacrifice à la lune, au soleil et à la terre, divinités dont on dit, selon les termes d'Arrien⁶, que l'éclipse est l'ouvrage. Il consulta le devin Aristandre qui lui annonça qu'une bataille aurait lieu dans le mois: en ceci le jongleur ne devait pas craindre de se compromettre; car les Grecs avaient déjà passé le Tigre, et les deux armées étaient en présence. En leur prédisant la victoire, il ne s'avancait pas non plus beaucoup; d'ailleurs, il ne faisait que diriger contre les barbares leur propre superstition, qui ne devait pas être inconnue des Grecs: depuis longtemps ils avaient appris d'Hérodote que les Perses

¹ Antyllus ap. Marcell. Vit. Thucyd. § 12. — ² VII, 50: ... ἡ σελήνη ἐκλείπει· ἐτύγχανε γὰρ φανείνῃ οὐσα. — ³ Plut. in Nic. c. 24. — ⁴ Thucyd. Plutarch. l. I. — ⁵ Trois fois neuf jours. — ⁶ Ἐθεὺς τῇ τε σελήνῃ καὶ τῷ ἡλίῳ καὶ τῇ γῇ, ὅταν τὸ ἔργον τοῦτο λόγος εἶναι κατέχει. Arrian. Anab. III, VII, 9.

Les éclipses avaient lieu quand ce trou venait à se boucher momentanément¹. Il est clair que le philosophe pouvait, aussi bien qu'Hérodote et le vulgaire, tirer des présages d'un tel phénomène². Car, dans son hypothèse comme dans l'explication populaire, la cause naturelle étant méconnue, il fallait bien admettre qu'une volonté suprême enlevait l'astre de sa place ou bouchait l'ouverture.

La même observation s'applique aux hypothèses d'autres physiciens. Parménide et Antiphon croyaient que la lune est un corps lumineux par lui-même³. Démocrite⁴ en faisait aussi un corps igné, comme le soleil : c'est-à-dire que les uns et les autres n'avaient nulle idée de la cause des éclipses. Xénophane regardait tous les astres comme des rochers enflammés, qui s'éteignaient et se rallumaient le soir et le matin ; il expliquait de la même manière les éclipses⁵ : Diogène d'Apollonie, disciple d'Anaximène, et contemporain d'Anaxagore ou, selon d'autres, élève de ce dernier⁶, appliquait à ce phénomène son système sur le froid et le chaud ; il croyait que l'éclipse de soleil avait lieu lorsque le froid, l'emportant sur le chaud, éteignait ce grand lumineux⁷. Héraclite, et depuis Épicure, pensèrent⁸ que le soleil et la lune ont une face convexe et une autre concave, l'une opaque, l'autre lumineuse, et que les éclipses ont lieu quand ces astres tournent vers nous leur face obscure.

L'opinion de Thucydide, rapportée plus haut, donne lieu de douter que Périclès, comme pensent Cicéron⁹ et Plutarque¹⁰, connût la véritable cause des éclipses de soleil. Selon Cicéron, il avait puisé cette connaissance dans les leçons d'Anaxagore. Il fut donc plus heureux que Thucydide, auquel Anaxagore n'en avait rien dit ; du moins, l'historien n'en a rien su. Ceci ferait douter qu'Anaxagore fût aussi avancé que ces auteurs l'ont cru.

d'accord sur la réalité de l'astrologie ou g  n  thiologie, la divination chaldéenne par excellence. On doit expliquer par là les données contradictoires qui nous ont été transmises par les anciens sur les opinions chaldéennes; et, en particulier, la différence entre l'opinion que Vitruve, Cléomède et le faux Plutarque attribuent à B  rose, et celle que Diodore prête aux Chaldéens. Quand on voudrait supposer que ce fut là une opinion particulière à un individu, on n'en serait pas moins for  c   de reconnaître que la cosmographie chaldéenne était bien imparfaite puisqu'un astronome, et B  rose l'était, avait pu s'attacher encore à une idée si étrange.

Ce qui prouve que Bérose n'a point professé une doctrine qui lui fût propre, c'est que, selon le même Diodore, les Chaldéens, qui prédisaient à point nommé les éclipses de lune, « donnaient de très-mauvaises raisons des éclipses de soleil, et n'osaient ni les prédire, ni assigner avec précision l'époque de leur retour¹. » Il résulte de ce passage remarquable, que si les Chaldéens connaissaient la période lunaire², et s'en servaient pour prédire assez exactement le retour des éclipses de lune, ils ne croyaient pas pouvoir l'appliquer aux éclipses de soleil, parce qu'elles leur parurent, de même qu'aux Grecs, offrir la plus grande irrégularité : cela seul prouve qu'ils étaient bien loin de l'idée de les rapporter au centre de la terre : et, en effet, comment auraient-ils pu avoir cette idée, puisqu'ils croyaient, ainsi qu'Héraclite et Épicure, que la terre est concave comme la lune. Diodore nous apprend aussi que les Chaldéens donnaient de mauvaises explications des éclipses de soleil; c'est assez dire qu'ils n'en connaissaient pas plus que les anciens Grecs la véritable cause, aussi les regardaient-ils comme des présages de l'avenir. Il en était de même des mages, leurs voisins. Au témoignage de Diodore, les Chaldéens croyaient la terre creuse et concave (κοιλὰ καὶ σφαερική), et apportaient beaucoup de bonnes

goriciens, pour élever les corps célestes jusqu'à dix¹, nombre, selon eux, le plus parfait de tous, avaient imaginé l'existence d'une terre, dite *antichthone* ou terre opposée, qu'ils supposèrent graviter entre le milieu du monde, occupé par le feu, et notre terre après laquelle ils faisaient graviter successivement la lune, le soleil, les cinq planètes, et le ciel flottant, selon eux, un dixième corps², système qui, pour le rappeler en passant, n'a rien de commun avec celui de Copernic, auquel on a cru pouvoir le comparer. Quant à leur fameuse *antichthone*, elle n'a pas d'autre origine que celle que je lui attribue, c'est-à-dire une simple considération, tirée de la puissance des nombres. Ce corps, en passant entre la lune et le soleil, était censé produire la plus grande partie des éclipses de lune; mais comme l'interposition d'un seul corps ne suffisait pas apparemment pour expliquer la fréquence de ces éclipses, d'autres pythagoriciens imaginèrent qu'il existait plusieurs *antichthones* invisibles, dont l'interposition ramenait plus fréquemment ce phénomène. Nous avons vu (p. 435) qu'Anaxagore avait eu la même idée. C'est l'auteur du *Traité du ciel* qui nous l'apprend. « Quelques-uns pensent, dit-il³, qu'il peut y avoir plusieurs corps qui gravitent autour du milieu [occupé par le feu], ce que l'interposition de la terre nous empêche d'apercevoir; c'est pour cela, disent-ils, que les éclipses de lune sont plus fréquentes que celles de soleil : dans cette hypothèse, ce ne serait pas seulement la terre, ce serait ainsi chacun de ces corps qui empêcherait la lumière du soleil d'arriver à la lune. » Delambre, qui cite ce passage⁴, attribue cette opinion à Aristote, parce qu'il n'a pas remarqué le verbe *φασί* : « Aristote, dit-il, raisonne comme un homme qui n'a aucune idée bien nette des mouvements célestes. » Mais Aristote ne fait pas ici de raisonnement; il rapporte celui des autres, et il était si loin d'approuver ces rêveries, qu'il reproche aux pythagoriciens, en cet endroit même, de « chercher beaucoup moins à subordonner

importante pour la précision d'une telle annonce, la connaissance des distances relatives de la lune et de la terre au soleil. Aristarque fut le premier qui, un siècle après Platon, essaya de la déterminer par une méthode très-ingénieuse en principe, mais dont l'application est fort difficile. Aussi trouva-t-il la distance de la terre au soleil dix-neuf fois (au lieu de quatre cents fois) plus grande que celle de la lune à la terre¹. Cette erreur énorme était pourtant à peu près inévitable. Il admettait encore que la lune n'a point de parallaxe sensible, puisque², selon lui, la terre n'est qu'un point par rapport à la sphère de la lune. Hipparque démontra que cette parallaxe est d'environ un degré (57'; elle varie de 54' à 61'); à plus forte raison Aristarque supposait-il qu'il en était ainsi du soleil, dont la parallaxe, qui est d'un peu moins que 9" (8" 84), a toujours échappé aux moyens d'observation des anciens. Hipparque, qui ne sut jamais précisément si elle était nulle ou sensible, la fit de 3', par pure hypothèse³. On juge, d'après cela, entre quelles limites, un siècle avant Aristarque, Hélicon⁴ a dû circonscrire la prédiction qu'il fit d'une éclipse du soleil, à moins que le hasard ne soit venu en aide à sa science. Car, sans la connaissance des parallaxes, les éclipses de soleil ne peuvent se calculer. Hipparque lui-même, un siècle après Aristarque, n'aurait pu encore arriver à quelque précision. Il ne se trompait que de quelques minutes sur la parallaxe de la lune; mais il faisait celle du soleil beaucoup trop forte; et de plus, il admettait, entre les distances relatives de la terre et de la lune au soleil, les mêmes rapports qu'Aristarque⁵. Enfin, Ptolémée, qui nous présente toutes les méthodes d'Hipparque, perfectionnées par deux siècles d'observations et de calculs, était évidemment hors d'état, par l'erreur de ses parallaxes, de faire des prédictions d'éclipses de soleil avec une certaine précision et avec quelque assurance, comme l'a démontré Delambre⁶ dans l'analyse du VI^e livre de l'Almageste.

• de ses titulaires, il n'est aucun d'eux qui ne le considérât comme y appartenant par
 • des travaux du premier ordre. En effet, des *Recherches sur la décomposition mutuelle*
 • des sels insolubles et des sels solubles le placèrent, dès son début dans la science, à côté
 • des maîtres qui établirent les premières bases de la statistique chimique. Presque
 • aussitôt qu'il les eût publiés, il découvrit le chlorure d'azote, et montra à tous, par
 • les graves accidents dont il fut deux fois victime, que deux fois il avait eu le cou-
 • rage d'affronter la mort même, pour conquérir à la science le composé le plus
 • dangereux qu'elle possède. Il mit fin à de longues discussions élevées par les savants
 • les plus distingués sur les combinaisons du phosphore avec l'oxygène; en même temps
 • qu'il décrivit l'acide hypophosphoreux dont l'existence n'avait jamais été soupçonnée.
 • Dans un travail non moins remarquable que le précédent, il révéla aux chimistes
 • les propriétés d'un corps (l'acide hyponitrique) que tout le monde croyait connaître,
 • et que pourtant personne n'avait étudié sous sa véritable forme. L'acide oxalique
 • uni à l'oxyde de plomb n'ayant présenté, à l'analyse qu'il en fit, que de l'oxygène
 • et du carbone sans hydrogène, il partit de ce fait et de la composition de l'oxalate
 • de chaux pour se livrer à des considérations aussi inattendues qu'importantes sur
 • des acides ternaires : enfin il évalua, autant qu'il est possible de le faire aujour-
 • d'hui, l'influence chimique de l'oxygène dans la respiration.

• Qui donc fut plus digne d'entrer dans la section de chimie que l'auteur des
 • travaux que je viens de rappeler? et cependant parmi eux ne se trouvent pas des
 • recherches qui, quoique du domaine de la physique, fournissent à la chimie les
 • données les plus positives qu'elle possède maintenant pour pénétrer dans la cons-
 • titution la plus intime des corps. Les écrits de M. Dulong ont encore un autre
 • mérite que l'importance de la matière; car, modèles de rédaction, ils se recomman-
 • dent au maître comme à l'élève par une clarté et une simplicité qui n'ont pu naître
 • que du savoir le plus profond dans les sciences mathématiques et physiques..... »

M. Thenard : « La perte que nous déplorons aujourd'hui est grande, irréparable
 • peut-être; elle devient pour nous plus douloureuse encore en nous rappelant celle
 • des Malus, des Petit, des Fresnel, des Fourier, des Ampère qui, comme Dulong,
 • cultivaient la physique avec éclat, et qui, comme lui, se sont éteints au milieu de
 • leur brillante carrière..... »

• Dulong n'était pas seulement un savant physicien; c'était encore l'un des chi-
 • mistes les plus distingués par la finesse et l'élévation de ses vues. C'était en même
 • temps un écrivain dont les mémoires doivent être cités comme des modèles de
 • style..... »

espèces de phoques et des groupes génériques entre lesquels elles se partagent, t. XI; De la sociabilité des animaux, t. XIII. Les Annales des sciences naturelles ont publié aussi plusieurs morceaux; et entre autres, par extrait, un Mémoire sur les genres gerboise et gerbille, qui doit paraître prochainement en entier dans les Mémoires de la Société zoologique de Londres. La plupart des articles *Mammalogie*, dans le Dictionnaire des sciences naturelles, ont été rédigés par M. F. Cuvier, ainsi que l'article *Instinct*.

M. F. Cuvier était, depuis 1831, un des auteurs du Journal des Savants (V. cahiers d'août 1831, novembre 1832, février et décembre 1833, février 1834, février et décembre 1836, mars et juillet 1837, et janvier 1838).

Outre ses travaux scientifiques, qui ne se bornent pas à ceux qui ont été publiés, car il existe de lui, sur l'instinct des animaux, de curieux mémoires qui devaient servir de base à ses futures leçons au Muséum d'histoire naturelle, M. F. Cuvier a rédigé un grand nombre de rapports sur les écoles primaires de l'Académie de Paris, et plus tard sur presque toutes les Universités de France qu'il a parcourues comme inspecteur général, rapports dans lesquels on trouve l'indication d'un grand nombre d'améliorations qui se sont déjà réalisées, et d'un nombre plus considérable encore qu'il serait bon d'introduire dans l'enseignement de tous les degrés, et qui témoignent que leur auteur était doué de l'esprit le plus élevé en même temps qu'il était animé du plus ardent amour du bien.

— L'Académie des sciences morales et politiques, dans sa séance du 7 juillet, a élu M. Passy en remplacement de M. le prince de Talleyrand.

M. Dumont a été élu, le 21 du même mois, par l'Académie des beaux-arts, en remplacement de M. Ramey père.

LIVRES NOUVEAUX.

FRANCE.

Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne sous Louis XIV, extraits de la correspondance de la cour et des généraux, par le lieutenant général de Vault, directeur général du dépôt de la guerre, mort en 1790; revus, publiés et précédés d'une introduction, par le lieutenant général Pelet, pair de France, directeur général du dépôt de la guerre. Tome III. Paris, Imprimerie royale, 1838; in-4° de 1054 pages. Se vend chez Firmin Didot. Pr. 12 fr. le volume. Ce volume fait partie de la première série des Documents inédits sur l'histoire de France, publiés par ordre du Roi. Il

France, pendant la première moitié du xii^e siècle. Paris, F. Didot, 1838; in-8° de 124 pages.

Dissertation sur quelques points curieux de l'Histoire de France et de l'Histoire littéraire, par Paul L. Jacob, bibliophile. — N° 1 : sur la mort tragique de la comtesse de Châteaubriant, in-8° de 88 pages. — N° 5 : la vérité sur les deux procès criminels du marquis de Sade; in-8° de 32 pages. Paris, imprimerie de M^{me} Poussin; librairie de Téchener, 1838.

Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société royale et centrale d'Agriculture; année 1837. Paris, imprimerie et librairie de M^{me} Huzard; in-8° de 524 pages.

Lettres inédites de Fénelon au maréchal et à la marquise de Noailles. Paris, Adrien Leclerc, 1838; in-8° de 60 pages.

Histoire de Lille, capitale de la Flandre française, depuis son origine jusqu'en 1830; par M. Lucien de Rosny. Imprimerie de Prignet, à Valenciennes; à Paris, chez Téchener, 1838; in-8° de 284 pages. Pr. 5 fr.

Études archéologiques, historiques et statistiques sur Arles, contenant la description des monuments antiques et modernes, ainsi que des notes sur le territoire, par M. Julien Estrangin. Imprimerie d'Olive, à Marseille; librairie d'Aubin, à Aix, 1838; in-8° de 416 pages.

Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde. Archives de la société pour l'histoire ancienne d'Allemagne; par Perts. 6 volumes in-8°. Hanovre, Hahn, 1836-1838; cah. V. et VI du 6^e volume (dernier); 1 rxd. 6 gr.

Geschichte der letzten systeme der philosophie, etc. Histoire des derniers systèmes de philosophie en Allemagne, depuis Kant jusqu'à Hegel; par L. Michelet. In-8°. Berlin, Duncker, 1838; tome II (et dernier); 4 rxd.

ANGLETERRE.

Early mysteries and other latin poems of the twelfth and thirteenth centuries. Anciens mystères et autres poèmes latins du XII^e et du XIII^e siècle, publiés d'après les manuscrits originaux du Musée britannique et des bibliothèques d'Oxford, de Cambridge, de Paris et de Vienne; par Thomas Wright. Londres, Nichols et fils, 1838; in-8° de xxviii et 135 pages.

Travels in the western Caucasus. Voyage au Caucase occidental fait en 1836, avec une excursion en Mingrétie, Turquie, Moldavie, Gallicie, Silésie et Moravie; par Edm. Spencer, autour de *Travels in Circassia*. In-8°. Londres, Colburn, 1838.

History of the arrival of Edward IV in England. Histoire de l'arrivée d'Édouard IV en Angleterre et de la restitution de ses royaumes à Henri VI en 1471; par J. Bruce. In-4°. Londres, 1838.

Memoirs of the life and character of Henri V, as prince of Wales and king of England. By the Rev. J. Endell Tyler. B. B. 2 vol. in-8°. Londres, Bentley, 1838.

BUREAU DU JOURNAL DES SAVANTS.

PRÉSIDENT : M. Barthe, garde des sceaux.

ASSISTANTS : MM. Quatremère de Quincy, Lebrun, secrétaire du bureau et éditeur du Journal, Lacroix, Ét. Quatremère, membres de l'Institut.

AUTEURS : MM. Daunou, Biot, Raoul-Rochette, Cousin, Letronne, Chevreul, Eug. Burnouf, Flourens, Naudet, Villemain, membres de l'Institut; Patin, professeur à la faculté des lettres....

JOURNAL DES SAVANTS.

AOUT 1838.

PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ, *tragédie d'Eschyle, traduite en vers français*,
par J. J. Puech, professeur agrégé de l'Université au collège
royal de Saint-Louis, traducteur des Coéphores; in-8° de 128 p.
Paris, 1838.

Cette antique tragédie, si unanimement admirée aujourd'hui, que M. Andrieux¹, M. Lemercier² ont célébrée à l'égal de M. Schlegel³, que M. Puech s'appliquait à traduire dans le temps où M. Quinet⁴ la renouvelait, la transformait à la façon de Shelley, par un hardi mélange d'idées empruntées au christianisme et à la philosophie moderne, a été longtemps l'objet d'un mépris tout aussi unanime. En vain le peuple athénien, juge compétent et éclairé de ses plaisirs littéraires et du mérite de ses poètes, l'avait honorée d'une couronne; en vain Aristote l'avait citée comme le modèle du genre dans lequel son sublime auteur s'est exercé, il a longtemps plu à nos critiques de la faire descendre du rang où l'avait placée l'antiquité, de n'y voir qu'une production bizarre, irrégulière, monstrueuse. Ce qu'il y a de singulier, c'est que cette prévention contre un des chefs-d'œuvre du théâtre pri-

¹ Dissertation sur le Prométhée enchaîné d'Eschyle, lue par M. Andrieux, à l'Académie française, en 1820, et insérée, le mois de juin de la même année, dans la Revue encyclopédique, tome VI. — ² Cours analytique de littérature, tome I. — ³ Cours de littérature dramatique, tome I. — ⁴ Prométhée, poème, par M. Edgar Quinet. Paris, 1838.

mitif d'Athènes n'était pas l'erreur particulière de quelques détracteurs superficiels de la tragédie grecque, de quelques admirateurs exclusifs de notre tragédie. Dacier, ce disciple superstitieux des anciens, découvrait, dans le Prométhée, des choses qui n'étaient pas moins, disait-il, *contre la nature que contre l'art*; il l'appelait un *monstre dramatique*¹. Brumoy², plus réservé dans ses expressions, ne le jugeait pas avec beaucoup plus de faveur. Lefranc de Pompignan³, Rochefort⁴, Barthélemy⁵ mêlaient à leurs éloges des censures semblables. Faut-il s'étonner du ton dédaigneux de Fontenelle, de Voltaire, de Laharpe en parlant d'un ouvrage abandonné par les plus ardents défenseurs de l'antiquité? « On ne sait ce que c'est, disait Fontenelle⁶, que le Prométhée d'Eschyle. Il n'y a ni sujet ni dessein, mais des emportements fort poétiques et fort hardis. Je crois qu'Eschyle était une manière de fou, qui avait l'imagination très-vive et pas trop réglée. » Voltaire n'y faisait pas tant de façons; il n'adoucissait sa critique par aucun éloge; les compositions d'Eschyle n'étaient pour lui que des pièces *barbares*. « Qu'est-ce, ajoutait-il⁷, que Vulcain enchaînant Prométhée sur un rocher par ordre de Jupiter? Qu'est-ce que la Force et la Vaillance qui servent de garçons bourreaux à Vulcain? » Remarquons en passant que, dans l'ouvrage d'Eschyle, Vulcain n'a pas de *garçons bourreaux*; c'est lui au contraire qui sert d'exécuteur aux ordres de la Force, et de cette autre divinité allégorique qu'il plaît au critique ou plutôt au parodiste d'appeler la Vaillance, mais que le poète, d'après Hésiode, nomme plus raisonnablement *Κράτος*, la Puissance, comme l'on traduit aujourd'hui. On ne pouvait attendre de Laharpe beaucoup d'indulgence pour une pièce si maltraitée par Voltaire qu'il n'avait guère l'habitude de contredire, dont le plus souvent il adoptait de confiance et commentait les jugements. Comme son maître il estimait fort peu le Prométhée, et, sans même daigner s'arrêter à lui faire son procès, il se contentait de lui prononcer son arrêt en ces termes : « *Cela ne peut pas même s'appeler*

Blâment-ils dans cette pièce l'usage du merveilleux, ou seulement la nature particulière de ce merveilleux? Dans l'un et dans l'autre cas ils auraient montré peu de connaissance de ce qu'était la tragédie chez les Grecs. Le merveilleux faisait essentiellement partie de ce genre, né au milieu des cérémonies du culte, auxquelles il ne cessa de se mêler, et consacré dès l'origine à célébrer les dieux, qui y remplirent toujours un rôle très-important. Ce ne fut point un caprice d'Eschyle qui l'introduisit dans la tragédie. Eschyle l'y trouva tout établi; il fit, avec plus de génie seulement, ce qu'on avait fait avant lui, ce que firent, dans l'enfance de notre scène, les auteurs de mystères : il transporta dans ses drames les aventures que lui fournissaient les légendes du polythéisme, les prenant comme les lui donnait la religion, comme elles étaient dans la croyance commune, ne craignant pas qu'on lui demandât compte de leur invraisemblance ou de leur absurdité, qui ne le choquaient peut-être pas beaucoup plus que son public, ne songeant qu'à tirer de ce fonds, qui n'était pas de son choix, et dont il n'était pas responsable, des tableaux pathétiques et sublimes, dignes de son génie et de ce peuple d'artistes qu'il voulait émouvoir. Y a-t-il réussi dans le Prométhée? C'est la seule question que la critique littéraire puisse légitimement élever. Il appartient à une autre critique d'expliquer la fable mythologique sur laquelle repose cette pièce. Que cette fable soit obscure pour nous, même après tant d'ingénieuses interprétations, dont le nombre s'est encore augmenté dans ces derniers temps¹, qu'elle l'ait été même, comme je le crois, pour les Athéniens, il suffit, et l'on n'en peut douter, que le culte public la consacraît, pour que le poète pût s'en emparer et en faire le sujet d'une tragédie; à cette condition toutefois, qu'il en tirerait une œuvre véritablement dramatique. Lucien, dans des dialogues satiriques où il s'est plu à parodier quelques scènes de cette tragédie, a bien pu se moquer du merveilleux sur lequel elle se fonde; mais sa spirituelle critique, qui fait si finement ressortir les absurdités reçues du paganisme,

Pourquoi Jupiter punit-il si cruellement dans Prométhée le protecteur de la race humaine, celui qui a dérobé pour elle le feu du ciel, qui lui a enseigné les arts et les sciences? Comment les innocents efforts de la civilisation naissante peuvent-ils être l'objet de la jalousie, de la colère, de la vengeance des dieux? Je ne le comprends pas, et nul moderne, croyant à la providence divine, ne le peut comprendre; mais c'était un dogme de la religion des anciens, qui se perpétua dans leurs croyances, et dont on retrouve la trace jusque dans des monuments poétiques bien voisins du christianisme, les odes d'Horace, par exemple. Le dogme admis, comme il l'était par les spectateurs athéniens, et comme nous devons l'admettre littérairement pour juger comme eux, il m'est impossible de ne pas être vivement frappé du génie avec lequel Eschyle l'a exprimé; de ce tableau énergique de la tyrannie qui écrase à plaisir sa victime, et de la liberté indomptable qui résiste à l'oppression. J'admire ce caractère de Prométhée si habilement développé, et que font si heureusement ressortir les personnages secondaires dont il est entouré; j'admire ce plan simple et fécond, où une seule et unique situation se représente cependant sous des aspects toujours nouveaux, où la variété des détails, même les plus épisodiques, ne sert qu'à faire plus fortement ressortir l'unité imprimée à l'ouvrage. A ces marques, je reconnais le grand poète, le poète dramatique, le fondateur d'un art simple encore, mais accompli dans sa simplicité, que d'autres génies créateurs ont pu agrandir et renouveler, mais qui, dans cette première forme qu'il avait reçue d'Eschyle, avait atteint à une élévation, à une grandeur, à une gravité sévère, à une imposante régularité, qu'il n'était pas possible de surpasser.

Ce sujet même de Prométhée, si étrangement impénétrable à qui veut en percer les mystères, a dans son obscurité quelque chose qui plaît à l'imagination. Il la transporte par delà les temps historiques, par delà les temps fabuleux, à cette époque primitive dont les cosmogonies présentent un si confus et si attachant tableau; où le monde venait de se former; où les forces de la nature, à peine dégagées du chaos et abandonnées à leur irrégulière énergie, luttaient encore entre elles; où les divinités qui les représentaient se disputaient l'empire de l'univers; où la race mortelle, qui ne faisait que de naître, proscrite en naissant par des puissances jalouses et ennemies, pleine d'ignorance et de faiblesse, n'avait point encore une histoire qui pût être chantée par les poètes. Le dieu qui la protège, qui cherche à l'élever au rang qu'elle doit un jour occuper dans l'ensemble des êtres, qui lui donne, avec le feu du ciel qu'il a ravi pour elle, cet esprit de vie d'où doit sortir la civi-

lisation humaine, ce dieu est le héros qu'Eschyle ose produire sur la scène. Il nous le représente puni de ses bienfaits envers les hommes, pour lesquels il s'est dévoué à d'inévitables tortures. Quelle source profonde d'intérêt dans cette conception où Tertullien, où Lactance et d'autres encore n'ont pas craint de voir une sorte de pressentiment confus du plus grand mystère de notre religion ! Il n'y a dans cette tragédie que des dieux ; mais c'est la cause de l'humanité qui s'y plaide ; Prométhée en est le représentant, et excite en nous, par le tableau de son infortune, la plus vive, la plus douloureuse sympathie. En même temps quel monde poétique Eschyle découvre à notre vue par la puissance surnaturelle de son art ! Ce ne sont point ici de ces dieux machines auxquels le spectateur ne peut croire, parce qu'il les confond involontairement avec les personnages mortels auprès desquels on les lui montre, et dont rien ne les distingue. Ici, par un heureux accident, dont aucune pièce fondée sur le merveilleux n'offrirait un autre exemple, l'illusion est complète ; rien ne la trouble, rien ne l'altère ; tous les personnages sont du même ordre, tous nous sont donnés pour des dieux, et la manière dont le poète les fait agir et parler, la liberté avec laquelle il s'écarte pour de tels acteurs des vraisemblances ordinaires, nous persuadent de leur nature divine. Les choses ne se passent pas, en effet, dans cette tragédie comme entre de simples mortels ; le commerce de ces êtres merveilleux qui s'y produisent à nos regards est aussi merveilleux qu'eux-mêmes. Ils communiquent ensemble des extrémités de l'univers aussi rapidement que par la pensée. A peine Prométhée a-t-il été attaché au fatal rocher que toute la nature est troublée de son sort ; le marteau de Vulcain se fait entendre jusqu'au fond des mers ; les Océanides et l'Océan lui-même arrivent en un instant auprès de leur infortuné parent, et, quand celui-ci a proféré contre Jupiter cette menace terrible qui le fait trembler au sein de sa puissance tyrannique, le maître des dieux en est instruit au moment même ; son messenger paraît tout à

des équivalents, et n'y apporterait point un peu de cette chaleur que donne la création ! Traduisez le grand artiste, comme celui-ci a traduit la nature, avec amour. La fidélité, la ressemblance suivront d'elles-mêmes, et sans cette gêne, cette froideur qui trahissent le calcul. Les beautés que vous devrez rendre vous seront moins un obstacle qu'un secours; vous vous sentirez soulevé, soutenu par elles.

Je crois donner une grande louange à M. Puech, en disant que, s'il n'a pas atteint à cet idéal de la traduction, il en a du moins approché beaucoup, presque autant peut-être que le pouvait un traducteur d'Eschyle. Car il y a double difficulté, je dirais volontiers double impossibilité à traduire parfaitement Eschyle en notre langue, en notre langue poétique, en notre langue tragique surtout. Le style de notre tragédie, tel que l'ont fait progressivement Racine et Voltaire, et le goût de la société française, est dans ses hardiesses d'une réserve et dans sa vérité d'une dignité qui lui rendent presque impossible de suivre les allures, à la fois singulièrement hautes et familières, de la tragédie grecque, et surtout de la tragédie d'Eschyle. Comment, d'une part, atteindre à ces figures d'une grandeur démesurée, d'une audacieuse incohérence, à ces mouvements tumultueux et désordonnés, à ce langage enfin extraordinaire et inouï, par lequel Eschyle tâche de se proportionner au gigantesque sujet de la lutte de l'homme, et quelquefois des dieux, contre la destinée ? Comment, d'autre part, se rabaisser à ce ton naïf, simple, voisin des entretiens ordinaires, qui est comme le point de départ du poète, le sol d'où son vol d'aigle s'élance ? Je sais bien que nous sommes en quête aujourd'hui d'un sublime et d'un naturel inconnus à nos pères; mais nous ne les avons pas encore trouvés, et, en attendant cette découverte qui tarde un peu, M. Puech a fait sagement de s'en tenir aux procédés de versification et de style qui sont dans le génie et les habitudes de notre langue, au risque de paraître quelquefois, ce qu'il m'a paru, je dois le dire, et je ne lui en fais pas un bien grave reproche, car il était difficile qu'il en fût autrement, tantôt trop timide,

la pièce, est quelquefois bien familière : c'est peut-être l'exemple le plus remarquable qu'on puisse citer de cette aisance avec laquelle les Grecs avaient varié le ton de leurs ouvrages. Le poète, dans la plus haute et la plus sublime production dont l'histoire du théâtre conserve le souvenir, ne craint pas de s'approcher des limites de la comédie. Or, est-il possible, M. Pasch me paraît les lui faire véritablement dans les vers que je vais transcrire, et qui, comparés à ceux du texte (v. 338-353), comparaison que chacun peut faire et que je me contente d'indiquer, montreraient, je crois, avec évidence, comment, sous le sérieux et la dignité d'un langage trop conforme à celui de notre tragédie, s'effacent et disparaissent et le mensonge des offres généreuses faites par l'égoïste et timide Octan, et la raillerie de Prométhée, qui n'est point sa dupe, la partie comique de la tragédie, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Prométhée. De tout ce que j'ai fait, complice audacieux,
Tu restas impuni. Combien tu fus heureux !
Mais cesse de vouloir fléchir ce dieu terrible.
Tu n'en obtiendras rien : son cœur est insensible. . . .
Tu pourrais bien gémir d'être venu vers moi !

L'Octan. Tu conseilles, ami, les autres mieux que toi,
J'en ai, dans ton malheur, une preuve certaine.
Mais ne réprime pas le sile qui m'entraîne.
Jupiter, j'en suis sûr, se rendant à mes vœux,
T'affranchira bientôt de ces injustes accords.

Prométhée. Je loue et je louerai toujours un si beau sile.
Aux devoirs d'un ami tu n'es pas infidèle.
Mais ne fais rien pour moi ; car, malgré ton désir,
Tes généreux efforts ne pourraient me servir.
À l'abri du danger demeure avec prudence.
Je suis bien malheureux, mais, malgré ma souffrance,
Le mal des autres dieux ne me réjouit pas.

M. Vendel-hey!, par une conjecture qu'il soutient d'une manière spécieuse, a essayé de mettre tout le monde d'accord en partageant le morceau entre l'Océan et Prométhée. A quelque personnage, du reste, qu'il faille le donner, il marque l'extrême limite où parvient quelquefois, loin des familiarités de son dialogue, l'audacieux génie d'Eschyle; il nous servira à montrer dans quelle mesure il a été possible à M. Puech de reproduire cette autre face de son modèle.

.....
 Crois-moi, je plains le sort de mon frère, d'Atlas,
 Qui, debout sur la rive où s'éteint la lumière,
 Supporte incessamment et le ciel et la terre,
 Colonne indestructible et fardeau si pesant!
 Je plains aussi Typhon, ce monstrueux géant,
 Qui de la Cilicie habitait les retraites,
 Et dont un bras puissant a courbé les cent têtes.
 Seul des dieux conjurés il arrêta l'effort.
 De sa bouche en sifflant sortait un bruit de mort;
 De ses yeux jaillissait un regard de Gorgone;
 Déjà de Jupiter il renversait le trône;
 Mais ce trait vigilant qui part du roi des cieux,
 Cette foudre qui tombe en vomissant des feux,
 Étouffa son orgueil et sa menace altière.
 Jusqu'au fond du cœur même atteint par le tonnerre,
 Il perdit sa vigueur et tomba foudroyé.
 Maintenant, vain débris, il languit tout broyé
 Près d'un étroit passage entr'ouvert par les ondes,
 Et soutient de l'Étna les racines profondes.
 Sur le sommet Vulcain frappe le fer brûlant,
 Et de ces monts un jour, en fleuve se roulant,
 La flamme doit bondir dans la plaine fertile
 Et de ses flots ardents dévorer la Sicile.
 Par ces traits embrasés, par ces torrents de feux,
 Sans apaiser jamais ses transports furieux,
 Encor tout calciné par la céleste flamme,
 Typhon exhalera le courroux de son âme.

Une telle entreprise, qui a peu de chances aujourd'hui d'attirer l'attention des gens du monde, sera sans doute encouragée par les suffrages des lecteurs sérieux; elle obtiendra l'approbation de l'université qu'elle honore. Elle avait tenté, il y a quelques années, un autre membre de ce corps, aux essais trop tôt interrompus duquel on me pardonnera de consacrer quelques lignes en finissant. Feu M. Anceau, jeune homme plein de savoir, de talent et de modestie, dont la courte existence s'est renfermée tout entière dans l'enceinte des collèges, où il obtint des succès brillants, de l'École normale, qui le compta au nombre de ses meilleurs élèves, de l'université, qui fondait sur lui des espérances bientôt détruites par une mort prématurée, dans les loisirs que lui laissaient les fonctions de l'enseignement auxquelles il se livrait avec un zèle qui a usé ses forces et abrégé sa vie, s'occupait à traduire quelques morceaux choisis des tragiques grecs. Plusieurs de ces traductions que m'avait confiées son amitié sont restées entre mes mains; une, entre autres, qui, à peu près inédite, et je crois tout à fait inconnue, peut se placer naturellement à la fin de cet article auquel elle donnera quelque valeur. C'est la traduction de ce fragment précieux que les vers d'Attius, ou plutôt de Cicéron lui-même, on peut le conclure de ses propres paroles, nous ont conservé de la tragédie par laquelle se terminait la trilogie de Prométhée. Prométhée qui, après une longue suite d'années, a reparu à la lumière, et a été, par l'ordre de Jupiter, attaché au Caucase et livré à la faim insatiable d'un aigle qui dévore ses entrailles toujours renaissantes, y décrit ainsi ses souffrances aux Titans ses frères qui sont venus le consoler :

O race des Titans, par le ciel enfantée,
 Vous que le nœud du sang unit à Prométhée,
 Voyez-le sur ce roc où les dieux l'ont fixé,
 Tel que le frêle esquif, par les vents menacé,
 Qu'à l'aspect d'une nuit où s'amasse l'orage

Il approche, il s'abaisse, il couvre sa victime;
 Ses ongles recourbés me déchirant les flancs;
 Il dévore à loisir mes membres palpitants:
 Las enfin de creuser ma poitrine vivante,
 Il pousse un vaste cri, d'une aile triomphante
 Se joue en remontant au séjour éthéré,
 Et s'applaudit du sang dont il est enivré.
 Mais quand mon cœur rongé croît et se renouvelle,
 Le monstre, que la faim aiguillonne et rappelle,
 Vient chercher de nouveau son horrible festin.
 Je renais pour nourrir l'implacable assassin
 Qu'un tyran a chargé d'éterniser mes peines.
 Hélas! Vous le voyez, esclave dans ces chaînes
 Dont Jupiter sur moi fait peser le fardeau,
 Je ne puis de mes flancs écarter mon bourreau.
 Inutile à moi-même, il faut, sans résistance,
 Subir de mon rival l'inflexible vengeance.
 J'implore enfin la mort et je ne l'obtiens pas;
 Jupiter à mes vœux interdit le trépas:
 Rien n'assoupit mes maux; par les ans amassées
 Ces antiques douleurs dans mon corps sont fixées.
 Jouet d'un âche orgueil, ce cadavre animé
 Se dissout aux rayons d'un soleil enflammé,
 Et, sous l'astre ennemi qui le perce et l'embrase,
 D'une sueur sanglante arrose le Caucase.

Dans cette énergique traduction, M. Puech reconnaîtra le système d'élégante fidélité qui lui a si bien réussi, et dont, plus heureux que son prédécesseur, il a été appelé à faire sur l'œuvre entière d'Eschyle une application plus complète.

PATIN.

MÉMOIRES pour servir à une description géologique de la France, rédigés par ordre de M. le Directeur de l'administration des ponts et chaussées et des mines, sous la direction de M. Brochant de Villiers, inspecteur général au corps royal des mines; par MM. Dufrenoy et Elie de Beaumont, ingénieurs des mines. Tomes II, III et IV. Paris, F. G. Levrault, libraire, rue de la Harpe, n° 81; Strasbourg, rue des Juifs, n° 33. — 1834, 1836, 1838.

L'idée de représenter la constitution minérale d'un pays au moyen de cartes géographiques et de coupes verticales donnant l'ordre de la superposition des diverses couches terrestres appartient à Guettard,

membre de l'ancienne Académie des sciences, qui s'était formé dans l'art d'observer la nature à l'école du célèbre Réaumur. Cette idée est si simple qu'elle se présenta sans doute, avant Guettard, à l'esprit de tous ceux qui donnèrent quelque attention à la configuration du sol et à sa nature minérale; mais de la concevoir et d'apprécier l'utilité dont sa réalisation pouvait être, il y avait loin à la mettre à exécution, parce qu'il fallait, pour y parvenir, non-seulement être au courant de toutes les connaissances minéralogiques du temps, mais encore avoir fait une étude spéciale et approfondie du pays dont on voulait dresser la carte minéralogique. Aussi n'est-ce point au début de sa carrière que Guettard eut la pensée de publier un atlas minéralogique de la France; lorsqu'il parla de l'entreprendre, il avait inscrit ses titres de naturaliste dans plusieurs volumes de mémoires; de nombreux voyages lui avaient appris à connaître la structure minérale des contrées qu'il voulait décrire, et l'attention publique était fixée par ses travaux mêmes sur l'importance des résultats que devait avoir la publication de l'ouvrage qu'il projetait. En effet, l'identité de nature des terrains de la côte du sud de l'Angleterre et de ceux de la côte du nord-ouest de la France, avait déjà été démontrée par Guettard, et ce fait, cinq ans après avoir été publié, était devenu pour Desmarests, qui suivait de près Guettard dans la voie qu'il avait ouverte, un des arguments sur lesquels il appuyait l'opinion qu'avant les temps historiques l'Angleterre tenait à la France: enfin Guettard, à la simple vue des matières employées par les Chinois à la fabrication de leur porcelaine, ayant pu indiquer plusieurs localités de la France où l'on en trouve de semblables, et l'expérience étant venue d'ailleurs confirmer ce qu'il avait avancé sur la possibilité de faire cette belle poterie en Europe, il avait donné ainsi une preuve incontestable de la grande utilité qu'il y a de connaître les minéraux d'une contrée. M. Bertin, ministre secrétaire d'État, qui avait dans

volume ont été pour M. Tessier le sujet de deux articles imprimés dans le *Journal des Savants* : l'un fait partie du cahier de mai 1830 ; il est consacré à un travail de M. Élie de Beaumont, intitulé : *Observations géologiques sur les différentes formations qui, dans le système des Vosges, séparent la formation houillère de celle du lias* ; l'autre, inséré dans le cahier de février 1832, concerne trois mémoires de M. Dufrénoy : le premier traite de l'existence du gypse et de divers minerais métallifères dans la partie supérieure du lias du sud-ouest de la France ; le second comprend des considérations générales sur le plateau central de la France, et particulièrement sur les terrains secondaires qui recouvrent les pentes méridionales des massifs primitifs qui le composent : enfin le troisième a pour objet la relation des terrains tertiaires et volcaniques de l'Auvergne.

Dans le compte que nous allons rendre des trois derniers volumes, nous ne suivrons point l'ordre chronologique des publications, mais autant que possible, l'ordre des matières ; nous examinerons d'abord les mémoires concernant les terrains non volcaniques, et ensuite ceux qui se rapportent à l'histoire des terrains produits par les feux des volcans.

Ce premier article sera consacré à quatre mémoires de M. Dufrénoy qui ont les liaisons mutuelles les plus intimes, puisqu'ils ont rapport à la chaîne des Pyrénées, une des limites de la carte géologique de France.

MÉMOIRE sur les caractères particuliers que présente le terrain de craie dans le sud de la France, et principalement sur la pente des Pyrénées ; par M. Dufrénoy.

Longtemps on considéra le terrain de craie comme presque uniquement composé d'un calcaire tendre, blanc, dont la masse n'est interrompue que par quelques lits minces de silex. Depuis une vingtaine d'années les géologues anglais ont réuni à ce terrain un grès vert qui,

qu'en se soulevant elles plièrent les couches de la craie, qui alors étaient horizontales, et leur donnèrent la position inclinée qu'elles ont aujourd'hui sur leurs contre-forts, non-seulement du côté de la France, mais encore du côté de l'Espagne; enfin, par suite du soulèvement, des masses calcaires isolées ont été élevées au centre même de la chaîne.

C'est après que le bassin de craie du Midi fut limité au sud par les Pyrénées, que le fond reçut les dépôts tertiaires qui recouvrent une grande partie de la craie, en ne laissant à découvert que deux bandes, presque parallèles, courant à peu près de l'est à l'ouest. Ces bandes, quoique plus étendues qu'on ne l'avait admis avant M. Dufrénoy, sont loin d'occuper, relativement aux terrains tertiaires, une étendue proportionnelle aussi grande que celle qu'occupe le terrain craieux du bassin du Nord, relativement aux terrains tertiaires de Paris qu'il entoure presque complètement.

Si maintenant nous examinons chacune de ces bandes, nous verrons que celle du Nord s'appuie immédiatement sur le terrain jurassique, dont les couches, ainsi que les siennes, sont horizontales (sauf quelques exceptions); que l'étage inférieur de cette bande est de grès siliceux vert, et que l'étage supérieur présente un calcaire qui, semblable à la craie des environs de Paris dans quelques endroits, est dans d'autres dur et cristallin. Enfin, cette bande contient trois séries de fossiles: la première série comprend les espèces qui se trouvent aussi dans la craie du bassin du Nord; la seconde comprend les *sphéralites*, les *hyarites*, etc. qui sont particuliers au bassin de craie du Midi; la troisième comprend les *miliolites*, les *nummulites*, les *mélonies*, etc. qui, jusqu'au travail de M. Dufrénoy, avaient toujours été considérées comme appartenant exclusivement aux terrains tertiaires. Enfin cette bande renferme plusieurs masses gypseuses, qui paraissent devoir être associées au terrain qui la constitue.

La bande de craie du Midi repose sur l'étage inférieur du calcaire

trouvent; c'est-à-dire qu'ils n'appartiennent pas, selon lui, à la formation du calcaire dans lequel ils sont enclavés. Tous présentent cette circonstance, qu'ils sont voisins de roches granitoides et que le calcaire qui les accompagne est cristallin.

M. Dufrénoy pense que leur formation est postérieure à celle du terrain de craie et antérieure à celle du terrain tertiaire. Il lui semble probable qu'elle coïncide avec le soulèvement de la chaîne des Pyrénées.

Quant au groupe du Canigou, il est d'une formation plus moderne; son apparition a été simultanée avec celle de l'ophite, qui, comme nous l'avons vu, a eulieu longtemps après les dépôts tertiaires.

Enfin, le calcaire saccharoïde blanc de Vicdessos appartient à l'étage inférieur du calcaire jurassique, et le calcaire saccharoïde de la vallée de Suc était dans l'origine un calcaire à fossiles. C'est le voisinage du granit qui lui a donné sa texture cristalline. Ces calcaires sont donc plus modernes qu'on ne l'avait pensé.

MÉMOIRE sur la nature et la position géologique des marbres désignés sous le nom de calcaires amygdalins ; par M. Dufrénoy.

Tout le monde connaît le *marbre griotte* et le *marbre campan*. Tous les deux contiennent un schiste argileux, mêlé au carbonate de chaux; ce schiste est rougeâtre dans le premier et verdâtre dans le second. Tous les deux présentent souvent des noyaux arrondis ou amandes calcaires, qui leur ont fait donner le nom de *calcaire amygdalin*. Ce calcaire fait partie des terrains de transition anciens: il se trouve non-seulement dans les Pyrénées, mais encore dans la montagne Noire située au delà de Carcassonne, à la limite du département de l'Aude. Eh bien, M. Dufrénoy a fait l'observation que ces noyaux ne sont autre chose que de la matière calcaire qui s'est moulée dans des coquilles de nautilus, d'où il tire cette curieuse conséquence: qu'à l'é-

publiés, par ordre du roi, par le comte Solar de la Marguerite, premier secrétaire d'État pour les affaires étrangères. Turin, 1836; cinq vol. in-4°.

Ces quatre ouvrages, qui ont paru successivement à Turin, se rattachent à une grande collection historique qui se publie par ordre du roi de Sardaigne. Dès l'année 1832, MM. Cibrario et Promis furent chargés par le gouvernement de visiter la Savoie, la Suisse et une partie de la France pour y chercher des médailles, des sceaux, des documents de tout genre relatifs à l'histoire de la maison de Savoie. En quatre mois ils examinèrent, un peu à la hâte peut-être, les archives et les bibliothèques de dix-huit villes principales, parmi lesquelles on compte Berne, Bâle, Strasbourg, Paris, Lyon, Besançon, Aix et Grenoble¹; et le résultat de leurs recherches fut la publication de deux des ouvrages dont nous devons rendre compte. En 1833 le roi Charles Albert créa une commission chargée de publier une collection d'écrits inédits ou rares appartenant à l'histoire du Piémont et de former un code diplomatique des États Sardes. Cette commission a fait paraître, il y a deux ans, le premier volume des Chartes (dont M. Daunou a déjà donné, en 1837, une savante analyse dans le bulletin de ce journal), et elle vient de publier cette année un volume de Statuts municipaux. Pendant qu'on préparait ces deux volumes le comte Solar de la Marguerite, ministre des affaires étrangères, a donné en cinq volumes les *Traité*s de la maison de Savoie avec les puissances étrangères, depuis la paix de Cateau-Cambrésis. Avant d'examiner ces quatre ouvrages confiés à la direction de différentes personnes, mais qui tendent évidemment à un même but, il ne sera peut-être pas inutile de jeter un coup d'œil sur les collections historiques italiennes qui ont précédé

digieux accroissement¹. Ce pape protégea aussi le grand ouvrage de Baronius² dans lequel on a fait un si fréquent usage des anciens documents comme preuves de l'histoire, et qui, malgré ses imperfections et les critiques dont il a été l'objet, est une mine féconde où l'on trouve un grand nombre de chartes et de monuments du plus haut intérêt. Avant Baronius, un illustre érudit, Sigonius, avait fouillé dans toutes les bibliothèques et les archives de l'Italie pour écrire son histoire de *Regno Italiæ*³, et ses recherches sur l'histoire de Bologne; mais on fit alors peu attention à ses travaux sur le moyen âge, et le savant de Modène ne dut sa grande célébrité qu'à ses recherches sur les antiquités romaines.

Malgré de tels exemples, cette méthode d'écrire l'histoire par les documents ne fut pas généralement adoptée, et, sauf un petit nombre d'ecclésiastiques, tels que Ciaconio, dans ses *Vies des Pontifes*⁴, Ughelli, dans son *Italia sacra*⁵, Ghirardacci⁶, dans son Histoire de Bologne, on continua à négliger l'étude des anciens monuments qui seuls peuvent donner de l'autorité à l'histoire⁷. Toutefois on doit faire une mention spéciale de Pellegrini⁸, qui, dans son travail sur les princes lombards du royaume de Naples, fit connaître plusieurs documents et chroniques intéressantes, et de Guichenon, qui, lié avec les plus

¹ La dernière édition du *Bullarium* (Rome, 1739-44) est en 28 vol. in-fol.; et l'on a imprimé depuis plusieurs volumes de supplément. — ² Le premier volume de Baronius parut d'abord à Rome en 1588. — ³ Bononie, 1574; in-fol. Sigonius publia en 1576 le catalogue des archives qu'il avait examinées et des chroniques qu'il avait consultées. — ⁴ La première édition de Ciaconio parut à Rome en 1601; plus tard Aleandro, Vittorelli, etc. l'enrichirent de nombreuses additions. La meilleure édition est celle de Rome, 1677, en 4 vol. in-fol. auxquels il faut ajouter les deux volumes publiés par Guarnacci, en 1731. — ⁵ L'*Italia sacra* fut publiée d'abord en 1644; elle a paru de nouveau à Venise, en 1717 (10 vol. in-fol.), avec les addi-

savants Bénédictins français, inséra un grand nombre d'anciennes chartes dans son *Histoire généalogique de la maison de Savoie*¹.

Quant aux collections diplomatiques publiées au xvii^e siècle en Italie, il n'y en guère qu'une (le *Bullarium Casinense*² de Margarini) qui mérite d'être citée, et elle ne peut soutenir nullement la comparaison avec quelques grands recueils formés dans le même siècle au dehors, parmi lesquels se distinguent spécialement les *Acta Sanctorum*, appelés communément *les Bollandistes*, et les immenses travaux de Mabillon, de Baluze³ et de Leibnitz, qui ont illustré plusieurs des points les plus importants de l'histoire de l'Italie.

Au xviii^e siècle, c'est encore à l'étranger que paraissent d'abord les collections les plus volumineuses sur l'histoire italienne. Les *Acta* de Rymer, publiés par ordre du gouvernement anglais, la collection de Dumont, celles de Martène et Durand, le *Thesaurus novissimus* de Petz, renferment bon nombre de pièces sur l'Italie. Enfin le Trésor des histoires de l'Italie par Grævius et Burmann⁴, le Code diplomatique de Lunig⁵, complètent cette belle série de travaux faits au dehors sur l'histoire de la péninsule.

Enfin le zèle des savants italiens se réveilla, et il sortit du collège Ambrosien de Milan, magnifique institution créée par la libéralité du cardinal Borromée⁶, l'homme qui devait donner une nouvelle direction aux études historiques de ses concitoyens⁷ : cet homme fut Muratori. Déjà, vers la fin du xvii^e siècle, il avait fait paraître quelques volumes d'*Anecdotes*⁸ tirées de la bibliothèque Ambrosienne; et ce ne fut qu'en 1723 qu'il entreprit la publication des

¹ Lyon, 1660; in-fol. La correspondance autographe de Guichenon, où il est souvent question de ses travaux historiques, se conserve à Paris, à la bibliothèque de l'Institut. — ² *Venetis*, 1650; 2 vol. in-fol. — ³ Les *Miscellanea* de Baluze ont paru de nouveau à Lucques, en 1761, en 4 vol. in-fol. Mansi a enrichi cette édition d'une foule de pièces relatives à l'Italie. — ⁴ *Lugduni Batavorum*, 1704 et seq.; 45 parties in-fol. — ⁵ *Codex Italiae diplomaticus*. Francofurti, 1725; 4 vol. in-fol. — ⁶ Ce bel établissement est trop peu connu de nos jours; c'était une espèce d'institut avec une bibliothèque immense, un musée, une imprimerie orientale, etc. etc. Le collège ambrosien était très-largement doté, et les membres de ce collège devaient travailler à l'avancement des sciences et des lettres. C'est là que Giggeius a préparé son beau lexique arabe, et Ripamonti et Argelati leurs grands travaux historiques. — ⁷ Parmi les causes qui conduisirent à l'étude du moyen âge en Italie, il faut compter les discussions de différents États italiens avec l'empereur et le pape, sur leur indépendance. De ces contestations sont nés l'ouvrage de Spannaghel, intitulé : *Notizia della vera libertà Fiorentina* (1724; 3 part. in-fol.); l'*Imperii Germanici Jus ac possessio in Genaa Ligustica* (Hanoveræ, 1751; in-4°), et plusieurs écrits intéressants sur Naples et sur la Sicile. — ⁸ *Anecdota ex codicib. bibl. Ambrosianæ erata*.

Scriptores rerum italicarum, dont, grâce à son infatigable activité, il fit paraître en quinze ans vingt-sept volumes in-folio¹. Malgré quelques imperfections de détail, cet ouvrage est l'un des plus beaux monuments historiques qui existent; il fut suivi des *Antiquitates mediæ ævi*², où Muratori discuta les points les plus importants de l'histoire de l'Italie, et où il inséra des chartes inédites et quelques nouvelles chroniques. L'exemple de Muratori anima les savants italiens, qui depuis lors se livrèrent avec ardeur à l'étude des monuments du moyen âge. A Naples et en Sicile, parurent successivement les recueils historiques de Caruso³ et de Giordano⁴; les recherches de Mongitore sur l'église de Palerme⁵; le *Codex diplomaticus* de Giovanni⁶; l'Histoire du Mont-Cassin, par Gattola⁷; l'Histoire ecclésiastique de Nola, par Remondini⁸; celle des Chartreux par Tromby⁹; les Annales diplomatiques de Meo¹⁰; et deux recueils¹¹ fort intéressants de chroniques napolitaines. A Rome, la nouvelle édition d'Anastase, par Bianchini¹², et celle du *Ballarium*; la collection commencée par Assemani¹³ sur l'histoire du midi de l'Italie, et les travaux de Cenni¹⁴ et de Cancellieri firent connaître beaucoup de pièces inédites. Dans les légations, Sarti¹⁵, Trombelli¹⁶ et Savioli¹⁷ travaillèrent sur différents points de l'histoire diplomatique de Bologne. Frizzi réunit beaucoup de documents inédits sur l'histoire de Ferrare¹⁸, et Colucci fit paraître une belle collection de chroniques et d'antiquités du Picenum¹⁹, en dix volumes in-folio.

En Toscane, après les recherches de Della Rena sur les anciens ducs et marquis de cette province (recherches dont la partie la plus

Mediol. 1697-98; 2 vol. in-4°. Il publia aussi des *Anecdota græca*. En 1717, Muratori commença la publication des *Antiquitates estenses*, où se trouvent des documents fort importants. — ¹ Le dernier volume des *Scriptores*, qui contient quelques additions et des tables trop peu développées, fut publié par Argelati, en 1751, après la mort de Muratori. — ² Mediolani, 1738 et seq.; 6 vol. in-fol. — ³ *Bibliotheca historica regni Siciliae*. Panormi, 1723; 2 vol. in-fol. — ⁴ *Delectus scriptor. rer. Neapolit.* Neapoli, 1735; in-fol. — ⁵ Mongitore, *Bulle et instrumenta Panormitane ecclesie*.

ments de l'église de Venise, collection précieuse et trop peu connue, où se trouvent réunies des milliers de chartes ecclésiastiques; et Mittarelli donna pour la collection de Muratori un supplément qui est devenu presque introuvable¹. Ses annales des Camaldules², si riches en anciens diplômes inédits, son catalogue des manuscrits de l'abbaye de Muran, seront toujours consultés avec fruit.

En même temps Lupi publia son beau code diplomatique de Bergame³, et Rossi⁴ ses monuments de l'église d'Aquilée. Les marches de Trévise et de Vérone, l'histoire des Eccelins furent étudiées par Verci⁵, qui fit connaître une foule de chartes inédites. A Milan, Argelati, éditeur de Sigonius et collègue de Muratori, mit au jour ses travaux sur les écrivains de cette ville⁶ et sur les monnaies⁷ d'Italie, qui furent ensuite continuées par Zanetti⁸. Carli donna ses Antiquités italiennes du moyen âge⁹, et Giuliani rassembla, en douze volumes in-4°, une collection précieuse d'actes publics ou privés, et de monuments figurés sur l'histoire de la Lombardie¹⁰. Enfin les moines de Cîteaux publièrent les Antiquités lombardo-milanaïses¹¹, qui furent suivies plus tard des Institutions et Code diplomatique¹².

C'est à Milan aussi que Tiraboschi, connu principalement par son histoire littéraire de l'Italie, se présenta d'abord au public avec des travaux diplomatiques. Ce savant, qui a produit un si grand nombre d'excellents ouvrages, fit paraître, en 1766, ses *Vetera humiliatorum monumenta*¹³. Nommé plus tard bibliothécaire du duc de Modène, il donna l'histoire de l'abbaye de Nonantola, où se trouvent beaucoup de chartes des rois lombards et carlovingiens¹⁴, et le Code¹⁵ diplomatique de Modène. A la même époque Alfò insérait dans son histoire

¹ Mittarelli, *ad scriptor. rer. italic. accessiones hist. Faventinae*. Venet. 1771; in-fol. — ² Mittarelli, *Annales Camaldulenses*. Venet. 1755; 9 vol. in-fol. — ³ Lupi, *Codes diplomaticus civitatis et ecclesiae Bergomatis*. Berg. 1784; 2 vol. in-fol. — ⁴ De Rubeis,

parut en 1813, et bientôt la princesse quitta ses États : mais l'impulsion était donnée, et jusqu'à l'année 1837 il a été publié dix volumes in-4° qui ne sont pas assez connus en France. Cette publication, cependant, éveillera l'attention des érudits lorsqu'ils apprendront que les archives de Lucques contiennent environ quatre cents chartes originales du VIII^e siècle et un nombre bien plus considérable encore des siècles suivants. Ces chartes doivent paraître pour la plupart dans cette excellente collection, dont nous hâtons de tous nos vœux la continuation.

Cette énumération trop longue peut-être, et cependant fort incomplète, d'ouvrages importants et volumineux (auxquels on pourrait ajouter une multitude incroyable d'histoires ecclésiastiques ou municipales, de catalogues de manuscrits, d'histoires littéraires, de biographies, de dissertations et de mémoires sur différents points de l'histoire du moyen âge) nous a semblé nécessaire pour montrer quels avaient été l'origine et les développements de l'histoire diplomatique en Italie, et afin que l'on pût mieux comprendre quels sont à présent dans cette contrée les besoins des érudits.

En suivant ce rapide exposé on a pu voir les historiens italiens négliger d'abord les sources et les preuves de l'histoire, puis reproduire les diplômes et les chartes qu'ils rencontraient sans en discuter l'authenticité. Plus tard, les progrès de la diplomatique permettent de choisir les documents, d'en déterminer l'âge, et de les soumettre à une critique sévère. Enfin, une époque arrive où non-seulement l'historien discute les sources, mais où il veut aussi que le lecteur assiste à cette discussion : alors on donne des *fac simile* des pièces les plus importantes, et on les décrit toutes avec le soin le plus minutieux. Un nombre prodigieux de documents a été publié ainsi en Italie; souvent même les éditeurs y ont joint de savants commentaires; mais ce qui manque surtout, c'est l'ensemble, ce sont des collections générales qui réunissent des pièces dis-

seulement au Piémont. Un ouvrage de cette nature sera consulté par les érudits de toutes les nations : or il peut arriver qu'une pièce importante soit très-répandue à Turin, où elle aura été insérée dans un petit ouvrage récent, et qu'elle soit absolument inconnue à Pétersbourg ou à Liabonne, où ne parviendront que les volumes de la commission ; et, quant à la rareté, il nous semble qu'on n'a pas même cherché à déterminer le sens de ce mot, qu'il est si difficile, au reste, de bien définir. En effet, on ne donne presque jamais la bibliographie du document que l'on publie, et quand on le fait, c'est d'une manière incomplète : comment donc juger si une pièce est rare ou ne l'est pas ? Pour en citer un exemple, dans le volume des Chartes¹, on trouve un diplôme d'Othon I^{er}, daté du 30 juillet 963, et l'éditeur dit, en note, que ce diplôme a été publié par Guichenon. Nous ajouterons qu'il se trouve aussi dans le *Codex Italiae diplomaticus* de Lunig², et que, si l'auteur avait consulté ce recueil, il aurait pu en tirer quelques bonnes variantes. Cette charte est citée aussi par Muratori et par Terraneo : elle passe pour apocryphe, et on ne saurait l'appeler rare. De même un diplôme de 967, publié par Lunig³ et par Moriondo, est reproduit ici sans citer le savant allemand. Puisqu'on donne des documents si souvent publiés, pourquoi négliger des pièces plus anciennes, comme, par exemple, la charte d'Adelgisus, de l'année 840, qui avait été publiée par Ughelli⁴, et tant d'autres pièces du même genre ? En général, on indique trop rarement les auteurs⁵ qui ont déjà publié plusieurs des documents reproduits dans cette collection ; et cependant la plus stricte justice voudrait que l'on citât toujours les éditeurs plus anciens, afin d'attribuer à qui de droit le mérite d'avoir publié le premier une pièce intéressante, et pour ne pas faire supposer à tort que les documents inédits sont très-nombreux dans la nouvelle publication. Souvent des originaux qui existaient encore il y a un siècle ont péri depuis, et l'on n'en possède

maintenant que des copies plus ou moins inexactes; d'autres fois l'original existe encore, mais il a été détérioré, et on ne peut plus le lire en entier. C'est surtout alors qu'il est indispensable de recourir aux éditions précédentes, et si elle avait pris ce parti, la commission piémontaise aurait pu donner quelquefois un texte plus correct. Pour ne citer qu'un seul exemple à l'appui de notre remarque, si l'on avait consulté le *Codex de Lunig*¹, pour une charte qui a été reproduite à Turin d'après une copie fautive², au lieu de *rattis..... petitionibus*, qu'on a imprimé et qui ne présente pas de sens, on aurait trouvé *rectis..... petitionibus*, qui est la véritable leçon.

Il serait facile de multiplier ces réflexions et de signaler beaucoup d'autres faits qui prouvent que les différents membres de la commission historique piémontaise ont travaillé sans s'astreindre à suivre aucune règle commune. Il en est résulté dans l'ouvrage une grande inégalité, suite nécessaire de l'inégalité des moyens de chaque collaborateur. Si l'on avait formé un plan général de travail, les différents membres de la commission auraient fait un échange continu de leurs lumières, et la collection, dirigée par les plus habiles et les plus exercés, n'aurait pas offert le spectacle singulier de deux confrères qui viennent, dans la même page, soutenir des opinions diamétralement opposées³.

Des recueils de chartes et de diplômes n'offrent pas une lecture bien attrayante : il faut donc que l'éditeur facilite le travail du lecteur, et qu'il signale lui-même les faits les plus remarquables. Des notes courtes, mais substantielles, des citations exactes et faites d'après un système uniforme⁴, des indications sur les particularités que peut présenter l'écriture du document original, des *fac-simile* pour les cas les plus singuliers; la description des sceaux, une bonne table analytique, un dictionnaire géographique, et une introduction générale destinée à résumer et à coordonner les faits les plus saillants contenus dans les documents que l'on publie; voilà, à notre avis, quels sont actuellement les éléments nécessaires d'une bonne publication diplomatique. Or, excepté la table (qui est beaucoup trop restreinte), rien de tout cela

¹ Tom. III, col. 919.—² *Chartar.* tom. I, col. 201.—³ Voyez, à la colonne 842 du volume des Chartes, la discussion qui s'est élevée entre deux membres de la commission sur les origines du dialecte sarde.—⁴ Il faudrait, outre la page et le volume, citer toujours l'édition dont on s'est servi. La bibliographie n'est pas seulement un amusement dispendieux; c'est aussi un excellent instrument de travail. En citant toujours avec soin, non-seulement l'auteur rend service au lecteur, mais il s'astreint lui-même à vérifier les faits, à ne pas citer de mémoire, et à ne pas faire de l'érudition de seconde main.

ne se trouve dans le premier volume des Chartes. Dans la savante introduction de M. Sclopis, au volume des Statuts, on lit, il est vrai, un exposé très-bien fait des divers systèmes de Sigonius, de Muratori et de Leo, sur l'origine des municipalités modernes. Ce morceau est très-intéressant; mais on aurait aimé beaucoup à voir le savant organe de la commission développer les motifs qui ont fait choisir certains statuts de préférence aux autres, et l'on aurait surtout désiré de trouver dans un résumé de ces statuts une esquisse de l'histoire de la législation en Piémont. On doit regretter aussi que l'on n'ait pas publié un plus grand nombre de ces lois municipales. Avec un autre volume on pourrait¹ probablement faire paraître tout ce qui reste des anciens statuts du Piémont. Peut-être on aurait dû insérer dans cette collection les *Statuta Sabaudie*, rédigés à différentes époques par les ducs de Savoie. Ces lois pouvaient servir beaucoup à éclaircir un point fort obscur de l'histoire du moyen âge; savoir, comment dans les états monarchiques on faisait marcher de front les droits du prince et les droits municipaux de chaque ville.

Quant à la table des mots, ou pour mieux dire au *glossaire*, nous faisons des vœux pour que, dans les volumes suivants, on lui donne beaucoup plus d'extension. Ce latin barbare du moyen âge semble bien facile parce que tous les solécismes y sont permis; mais la difficulté vient d'autre part, et elle n'est pas petite. Chez tous les peuples le latin se ressentait alors de la langue vulgaire, et il lui faisait de nombreux emprunts de formes et de mots. C'est ce qui rend si difficile l'intelligence de certains passages; c'est ce qui augmente si considérablement le volume des glossaires, car ils sont une espèce de collection de mots de toutes les langues et de tous les patois.

Nous voudrions donc que les personnes qui, pour la première fois, publient des textes latins du moyen âge, eussent le soin de former une

Piémont offrirait un grand nombre de mots que Du Cange et Carpentier n'ont pas connus, et qu'on aurait dû citer dans les tables. Les *Statuta Sabaudie*, que nous avons mentionnés, en présentent un plus grand nombre encore. Nous ne citerons à ce propos que le mot *deburlatio*², qui s'y trouve employé à propos de certains jeux : *ad propriarum facultatum deburlationem, alienarum subtractionem*. Il est évident qu'ici *deburlatio* ne vient nullement du mot *burla*, qui, en italien et en langue romane, veut dire *farce* ou *niche*. Ce mot vient du verbe milanais *borlà*, c'est-à-dire *tomber*, *ruiner*. *Deburlatio propriarum facultatum* signifie donc la *ruine de son propre patrimoine*. Les mots et les locutions de ce genre, qui tiennent souvent aussi à des usages particuliers de chaque contrée, ne sauraient être expliqués avec justesse que par les personnes du pays, et c'est pour cela surtout que l'on doit désirer qu'elles veuillent bien s'en occuper.

Dans ce premier article, nous nous sommes renfermé dans les généralités : nous examinerons plus tard chacun de ces ouvrages en particulier. Les importantes publications de la commission piémontaise doivent exciter l'attention des savants : elles mériteront tous les suffrages, si, comme on doit l'espérer, elle parvient à mettre plus d'ensemble dans ses travaux et à faire prendre la même direction à tous les collaborateurs.

G. LIBRI.

Sar la prétendue communication de la mer Morte et de la mer Rouge.

Une importante question de géographie physique a été soulevée pour la première fois dans ce journal (octobre 1835, p. 596-602), et recommandée aux recherches ultérieures des voyageurs en Orient. Des observations récentes ont fait faire à cette question des progrès qui en avancent beaucoup, si même ils n'en décident pas tout à fait la solution. Je pense que nos lecteurs me sauront gré de les tenir au courant d'une discussion qui s'est produite sous leurs yeux.

Ils peuvent se souvenir qu'elle s'est élevée à l'occasion de l'intéres-

ce n'est que dans les contrées où allèrent s'établir autrefois les peuples sortis des Gaules que l'on trouve les sons de l'*z* et de l'*œ*, qui manquent à tous les autres dialectes italiens. — ¹ *Statuta Sabaudie*. Taurini, 1530; in-fol. f. XLVIII.

sant et beau voyage de MM. Léon de Laborde et Linant dans l'Arabie Pétrée. C'est la carte jointe à ce voyage qui en a fourni les éléments.

Cette carte donne avec de grands détails la vallée étroite et longue qui court presque du nord au sud, de l'extrémité de la mer Morte jusqu'à la mer Rouge, au golfe de l'Akaba. Cette vallée, dont on n'avait aucun indice avant le voyage de Seetzen en 1808, fut depuis reconnue par Burckhardt en 1812, et successivement par MM. Banks, Mangier et Irby, Léon de Laborde, Linant et Callier.

Aucun de ces voyageurs n'a parcouru cette vallée dans toute son étendue : les uns n'en ont vu que la partie septentrionale, à l'endroit où elle débouche dans la mer Morte; les autres seulement la partie méridionale, du côté de la mer Rouge. Burckhardt n'avait fait que la traverser vers le milieu.

Néanmoins, d'après la direction de cette vallée étroite, qui semble n'être que le prolongement de la mer Morte et l'ancien lit d'un fleuve, Burckhardt n'hésita point à la considérer comme ayant jadis servi d'écoulement au Jourdain, qui, selon cette hypothèse, aurait seulement traversé la mer Morte pour terminer son cours dans la mer Rouge.

Cette conjecture de Burckhardt est si naturelle et si vraisemblable, qu'elle fut adoptée par le savant éditeur de ses voyages, M. W. M. Leake, par M. Carl Ritter, M. de Hoff, MM. Léon de Laborde et Linant, etc. Elle était devenue une opinion à peu près générale parmi les géographes; aussi, sur la plupart des cartes récentes, le fond de la vallée est qualifié d'*Ancien cours du Jourdain*. C'est qu'en effet, outre son extrême probabilité sous le point de vue géographique, cette opinion avait encore l'avantage de paraître se lier assez naturellement avec le récit de Moïse, sur la destruction des villes de la Pentapole, considérée comme l'effet d'éruptions volcaniques et de tremblements de terre survenus dans le bassin de la mer Morte. Rien ne pouvait être plus séduisant que de ramener ainsi dans une époque historique un de ces phénomènes de géologie

dans l'hypothèse que je soumis à nos lecteurs, ne fût-ce, comme je le disais, que pour donner à quelque voyageur, muni des moyens nécessaires, le désir de résoudre définitivement cette question intéressante. J'indiquai que le moyen d'y parvenir était de parcourir la vallée dans toute sa longueur pour s'assurer si elle est, comme je le pense, partagée en deux versants (p. 601).

M. Callier fut chargé par la Société de géographie de rédiger quelques instructions pour M. le comte de Bertou, qui, dans une lettre écrite de Jérusalem, le 29 avril 1837, annonçait l'intention de parcourir les bords de la mer Morte. M. Callier, non moins désireux que moi-même de voir nos doutes s'éclaircir dans un sens ou dans l'autre, indiqua au voyageur les recherches à faire pour la solution de la question importante qui nous avait occupés. Il lui exposa nettement en quoi consistait la difficulté. Je dois ajouter que M. de Bertou était d'autant plus apte à cette exploration, qu'il partageait l'opinion commune; il devait donc se montrer plus difficile sur les preuves de l'opinion contraire. Son témoignage, s'il nous était favorable, n'en pouvait avoir que plus de poids.

Ce voyageur vient de transmettre le résultat de ses recherches; M. Callier en a fait un exposé très-intéressant dans une note insérée au Bulletin de la Société de géographie, et dont voici un extrait sommaire.

Deux faits principaux ressortent de ces observations; tous deux concourent à démontrer que le Jourdain n'a jamais pu couler dans la mer Rouge.

Le premier est l'existence bien constatée d'un *point de partage* dans la vallée, qui la divise en deux versants, comme je l'avais présumé, situé à environ 23^h 25' de la mer Morte, et 15^h 35' de la mer Rouge, beaucoup plus près de la première que de la deuxième.

Je cite les paroles du rapporteur : « Après avoir marché durant trois heures le long des montagnes de l'Ouest, d'où s'écoulaient un grand nombre de torrents qui se rendent dans la mer Morte, notre voyageur

se rendre d'un côté dans le lac Asphaltite, de l'autre dans le golfe d'Élana. Les Arabes ont appelé ce lieu *es Saté*, le toit, pour désigner les deux versants.

« Après avoir ainsi reconnu l'existence d'un point de partage dans la vallée, M. de Bertou a lui-même renoncé à l'opinion qu'il adoptait comme tous les géographes. »

Ainsi l'extrémité de la mer Morte n'est point une vallée ouverte par où le Jourdain aurait pu prendre librement son cours du nord au sud. C'est au contraire une vallée fermée, dont l'inclinaison est en sens inverse du cours du Jourdain.

Ce fait positif résout, à ce qu'il semble, la question que j'ai soulevée, et confirme tout ce que M. Callier et moi avons conclu, lui, d'observations recueillies sur les lieux, moi, de la carte de MM. Léon de Laborde et Linant, combinée avec les remarques de Setzen sur la direction de tous les cours d'eau qui tombent dans la mer Morte à son extrémité méridionale.

Un autre trait bien remarquable, récemment observé, est une dépression considérable dans le bassin de la mer Morte, constatée par les observations barométriques de MM. Moore et Beke, suivies de celles M. de Bertou. M. Callier, en calculant ces observations, démontre qu'elles sont incohérentes, difficilement comparables, et certainement entachées d'erreurs, puisqu'il y a environ 200 mètres de différence entre elles. On ne peut donc compter sur l'exactitude de la mesure; elle exige d'autres observations faites avec de meilleurs instruments. Mais le fait même de la dépression résulte de trois observations indépendantes l'une de l'autre, on peut donc le considérer comme prouvé; la quantité seule est incertaine. C'est un fait entièrement analogue à celui qui est constaté pour la mer Caspienne. Un premier nivellement avait donné 51 toises au-dessous de la mer Noire; le nivellement qu'on vient d'exécuter, par des moyens qui ne permettent pas d'admettre une erreur de plus d'un mètre, réduit la dépression à 15 toises 9 dixièmes. La quantité seule était incertaine, mais le fait était constant.

Il en sera de même de la différence de niveau de la mer Morte; cette différence sera très-probablement fort inférieure aux 607 mètres qu'ont trouvés MM. Moore et Beke, d'après le degré d'ébullition de l'eau, et même aux 406 mètres qui résultent de l'observation barométrique de M. de Bertou. M. Callier pense qu'une dépression de 200 mètres n'est peut-être pas fort loin de la vérité. Quand elle n'aurait pas plus de 100 mètres, et elle ne peut guère être moindre, elle serait encore le triple de celle de la mer Caspienne.

D'après cette nouvelle considération, l'écoulement du Jourdain dans la mer Rouge est rendu encore moins probable; elle résout la question dans le sens que nous avons annoncé; on voit maintenant que, si l'une des deux mers a jamais coulé dans l'autre, ce sera plutôt la mer Rouge. Mais tout indique que les deux bassins sont séparés depuis la constitution définitive de toute cette région, et j'ai montré que le texte de la Bible, bien examiné, est plutôt favorable que contraire à cette solution.

Je terminerai cet article en rappelant la conclusion générale que je tirais des faits qui m'étaient alors connus; je n'ai pas un mot à y changer.

« Les circonstances diverses de géographie physique qu'offre cette région semblent donc se réunir pour attester que le vaste réceptacle de la mer Morte est le centre d'un grand bassin où se rendent toutes les eaux du système montagneux qui s'étend de vingt-cinq ou trente lieues plus au sud; qu'il tient, par conséquent, à la constitution même du pays; qu'il est contemporain du soulèvement des montagnes qui l'environnent, et qu'il ne saurait dépendre d'un mouvement volcanique local, tel que celui qu'on suppose avoir eu lieu lors de la destruction des villes de la Pentapole (année 1835, p. 602). »

Un peu auparavant j'avais dit (p. 601) : « Le changement de direction des vallées latérales et le double versant de la grande vallée ne peuvent être dus au simple soulèvement d'un bourrelet montagneux; ils doivent tenir à la constitution même du système des montagnes dont les eaux se déversent dans chacune des deux parties de l'El Ghor. Evidemment, aussitôt que les hauteurs qui le forment furent soulevées, les eaux qui descendent dans la partie nord coulèrent vers la mer Morte, et y formèrent l'amais d'eaux dont la masse subsiste depuis une époque géologique dont il est impossible d'assigner la date absolue, mais qui se reporte nécessairement au delà des limites de l'histoire. »

HISTOIRE DES MONGOLS DE LA PERSE, écrite en persan par Raschid-eldin; publiée, traduite en français, accompagnée de notes et d'un mémoire sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par M. Quatremère, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professeur au Collège royal de France et à l'École spéciale des langues orientales. Tome I^{er}.— Paris, Imprimerie royale, 1836; in-folio de CLXXV et 450 pages.

Un décret du 22 mars 1813 avait ordonné, sur les fonds de l'imprimerie nommée alors impériale, l'impression d'une suite d'ouvrages inédits, écrits dans les différentes langues de l'Orient. Plus tard, en 1824, une décision royale statua que ce projet serait repris; enfin, en 1833, un rapport de M. Barthe, garde des sceaux, en en proposant au Roi l'exécution, désigna les ouvrages qui devaient entrer dans la collection dite *orientale*, ainsi que les savants chargés de les traduire et de les annoter. Le premier qui ait été publié est l'Histoire des Mongols¹ de Perse, par Rachid-eldin², ou simplement Rachid; et cet ouvrage méritait d'autant plus la préférence dont il avait été l'objet, que c'est un des monuments historiques de l'Orient musulman les plus importants, et que le savant auquel ont été dévolues sa publication, sa traduction et son annotation, est un des érudits les plus distingués de l'Europe, un des hommes dont s'honore justement la France et que l'étranger lui envie.

Le premier volume de cette histoire et de toute la collection a paru il y a déjà quelque temps. Ceux qui l'ont vu n'ont pu qu'admirer le luxe vraiment oriental de l'impression, des titres, imités des *unwân* عنوان orientaux, et des vignettes qui l'embellissent. C'est au zélé administrateur de l'Imprimerie royale qu'on doit le soin et la recherche qui règnent dans cette publication, une des plus belles qui soient sorties dans ces dernières années des presses françaises. Ce sera un utile ornement aux principales bibliothèques royales ou publiques de l'Europe, et ce volume pourra contribuer à répandre le goût des

¹ Ou *Mogol*, d'après l'orthographe persane. Rachid-eddin écrit مغول au lieu de مغل, qui est plus usité.—² M. Quatremère a conservé l'orthographe arabe en écrivant *Raschid-eldin*, au lieu de suivre la prononciation comme on le fait lorsqu'on écrit Rachid-eddin.

études orientales : on doit seulement regretter que, par son format et son prix naturellement élevé, il ne soit ni d'un usage, ni d'une acquisition faciles à la plupart des orientalistes. Quoi qu'il en soit, il ne doit pas rester ignoré aux lecteurs du Journal des Savants, dont les rédacteurs rendent fidèlement compte des principaux ouvrages de science ou d'érudition qui paraissent en Europe.

Le magnifique volume dont il s'agit commence par la vie de Rachid. C'est le morceau de biographie et de bibliographie orientale le plus étendu et le plus soigné que je connaisse. Il est écrit dans un style élevé et les faits y sont souvent accompagnés de réflexions judicieuses. M. Quatremère l'a divisé en deux parties. Dans la première, il nous fait connaître Rachid comme homme d'état; dans la seconde, comme historien. Je n'essayerai pas de le suivre dans ses savants aperçus, dont les matériaux lui ont été fournis par de nombreux ouvrages orientaux, la plupart manuscrits; il me suffira d'indiquer les points les plus essentiels. D'après les calculs de M. Quatremère, Rachid naquit en 645 de l'hégire (1247 de J. C.), dans la ville de Hamadan. Il pratiquait la médecine, et ce fut son habileté dans cet art qui lui donna accès à la cour des sultans de Perse et lui attira leur faveur. Il passa une partie de sa vie au service d'Abaka-khân, sultan tartare de Perse, de la dynastie des Houlacides (ou descendants de Houlagou), et de ses successeurs. Enfin Gazan-khân, qui aimait la littérature et les sciences, et qui avait su apprécier la haute capacité de Rachid, l'éleva à la dignité de vizir, dans l'année 697 (1297-98). Rachid fut maintenu dans ce poste par le frère et le successeur de Gazan, Oldjaïtou, autrement dit Khodabendeh; et non-seulement il conserva auprès de ce souverain la même faveur dont il avait joui sous son prédécesseur, mais encore il fut de sa part l'objet d'une libéralité sans bornes, telle qu'aucun souverain n'en avait jamais déployé de pareille à l'égard d'un sujet. C'est ainsi qu'il s'exprime lui-

parce qu'il fut coupable, mais parce que sa dépouille a tenté la cupidité d'un despote avide.»

M. Quatremère a ajouté sous forme d'appendice, à la première partie du mémoire sur Rachid, ce qu'il a pu recueillir sur la vie des enfants de cet historien, homme d'état. Pour abrégé je ne le suivrai pas sur ce terrain.

Dans la seconde partie, ai-je dit, le savant académicien a considéré Rachid comme littérateur et comme écrivain. Il nous apprend que cet homme recommandable avait cultivé la médecine, l'agriculture, l'architecture, la métaphysique et la théologie; qu'il savait le persan, l'arabe, le mongol, le turc, l'hébreu et même le chinois. Il paraît qu'il avait surtout une grande facilité à écrire; car dans l'espace de onze mois, au milieu des obstacles et des distractions que lui occasionnaient les devoirs de sa charge, il écrivit trois grands ouvrages, un traité sur l'ignorance de Mahomet et une foule de lettres et d'opuscules variés. M. Quatremère cite, parmi les ouvrages de Rachid, un traité d'économie rurale en vingt-quatre chapitres et plusieurs ouvrages de philosophie religieuse où sont examinées les questions les plus intéressantes pour l'humanité : celle du bien et du mal; la vie, la résurrection des corps l'éternité bienheureuse et malheureuse, l'inspiration, la révélation, etc. etc. Il nous fait connaître les précautions que Rachid avait prises pour empêcher la perte de ses ouvrages et pour en multiplier les copies, et il remarque que ces précautions n'ont pas eu un plus heureux succès que celles que l'empereur Tacite imagina pour assurer la conservation des écrits de son illustre parent.

Ce fut Gazan-khân qui chargea Rachid de composer une histoire des Mongols en langue persane. Il lui parut, avec juste raison, que cet ouvrage devait être d'un grand intérêt, non-seulement pour les Mongols,

montre sincèrement attaché à la religion, d'un autre côté il évite avec soin les déclamations inutiles, et déploie partout une impartialité toujours estimable, surtout chez un historien. Admirateur des Mongols, il vante leurs prodigieux exploits, et raconte sans dissimulation, mais aussi sans exagération, les cruautés atroces exercées par ce peuple, le sac des villes les plus florissantes, le massacre de populations nombreuses égorgées de sang-froid; il peint même avec calme et réserve les profanations commises par les Mongols dans les mosquées de Bokhara et d'autres cités..... »

M. Quatremère expose les motifs qui l'ont déterminé à se borner, comme l'annonce le titre même de son ouvrage, à donner l'histoire des Mongols de la Perse. Il fait ensuite connaître les manuscrits qui ont servi à son édition. Ils fourmillent des erreurs communes à la plupart des manuscrits orientaux; erreurs qui sont le désespoir des éditeurs, et dont je connais, aussi bien que tout autre, les graves inconvénients.

Nous avons à nous occuper actuellement du travail de Rachid. Il commence par une préface en prose, entremêlée de vers, et écrite, comme tous les morceaux orientaux de ce genre, dans un style pompeux, et avec un surcroît de métaphores et d'allégories souvent peu intelligibles pour les lecteurs européens. Heureusement le savant traducteur a rendu ces figures le plus clairement possible, et il en a souvent expliqué le sens dans des notes où se développe la plus vaste érudition. On sait que les auteurs musulmans commencent toujours leur avant-propos par les louanges de Dieu et du prophète. Rachid s'est conformé à l'usage établi, si ce n'est qu'il n'a consacré que quelques lignes à cet objet, tandis qu'il a longuement célébré les princes ses protecteurs; et ses louanges dépassent toutes les bornes de l'exagération. Encore M. Quatremère nous a-t-il sagement fait grâce d'une autre préface où Rachid a inséré spécialement un éloge fastidieux du sultan Gazan. Je ne m'occuperai pas de ces louanges ridiculement hyperboliques; mais

Or il existe deux genres de traditions : l'une continue, qui est complètement instructive, et ne peut laisser matière à aucun doute; c'est ainsi que nous connaissons, par une tradition directe, l'existence des prophètes, des rois, des hommes illustres qui ont vécu dans les siècles passés, ainsi que l'existence des villes et des contrées éloignées, comme la Mecque, l'Égypte et autres pays également reculés et célèbres, et qui, sans que nous les ayons vus, nous sont connus parfaitement, et de manière à ne laisser dans notre esprit aucune incertitude; l'origine de toutes les religions et de toutes les sectes repose aussi sur cette tradition continue.....

« Il existe une seconde tradition non continue, et que l'on nomme *isolée*, qui admet la vérité et l'erreur, qui est susceptible de variations et de contradictions. Les faits historiques et les événements dont les hommes écrivent le récit appartiennent, pour la plupart, à ce genre de tradition non immédiate. Or nous savons de science certaine, et par une expérience indubitable, qu'un événement qui s'est passé hier, s'il est raconté aujourd'hui par la personne qu'il concerne, ne se présente pas à son esprit d'une manière exactement conforme à la réalité, et que, dans chaque réunion où cet homme en fait le récit, les mots et les expressions qu'il emploie offrent des changements; de là vient que dans les choses mêmes qui touchent la religion, quelque soin qu'on y apporte, il se glisse de nombreuses variations; et cependant on ne doit pas rejeter entièrement ce qui est controversé, car ce scepticisme pourrait, dans le cœur de celui qui le manifesterait, affaiblir le sentiment religieux.

« On sait parfaitement que les histoires de tant de peuples différents, de tant d'époques éloignées, ne sauraient être connues avec une entière certitude; que les récits qui nous ont été et nous sont encore transmis sur cette matière n'ont ni une autorité légale, ni une vérité incontestable; que chacun écrit les faits suivant ce qui lui a été transmis par une tradition immédiate, ou suivant le récit qu'on lui en a fait; que souvent le narrateur, au gré de son caprice, ajoute aux faits ou en retranche, et, même quand il ne ment pas ouvertement, il met quelquefois dans ses expressions un peu de recherche et d'exagération qui peuvent fournir matière à contradiction.....

« D'après cela, si un chroniqueur voulait se faire une loi de ne raconter que des faits certains et à l'abri de toute objection, alors il ne pourrait écrire aucune histoire, car tout son récit doit être appuyé, ou sur le témoignage d'hommes importants et témoins oculaires des faits, ou sur des traditions, ou puisé dans la lecture de livres plus anciens; et

tous ces cas, ainsi que je viens de le dire, peuvent ouvrir la porte à bien des incertitudes.....

« Le devoir d'un historien consiste à réunir les faits et les événements qui concernent chaque peuple et chaque classe d'hommes, suivant ce qu'eux-mêmes racontent dans leurs livres; à puiser ces renseignements dans les livres les plus célèbres qui aient cours chez ces peuples, et dans le témoignage des hommes les plus connus et les plus distingués de chaque nation, en leur laissant la responsabilité du récit.... en sorte que le bien, le mal, le blâme et la louange lui sont complètement étrangers, puisqu'il n'a fait que transcrire les faits et les récits tels qu'ils lui ont été contés, sans avoir eu aucun moyen de vérifier les opinions et de s'assurer de leur exactitude..... »

Après cet avant-propos vient la table détaillée des matières du *Jâmi attawdrikkh*, matières dont j'ai donné plus haut un aperçu, et la préface particulière du *Tarikh-i gâzânî*, dans laquelle l'auteur fait connaître les sources où il a puisé, et la manière dont il a exploité les documents divers auxquels il a eu recours. Vient enfin l'histoire complète de Houlagou¹, qui occupe trois cent trente-huit pages de ce beau volume. Elle est divisée en trois parties. La première contient la généalogie de ce prince, le dénombrement de ses femmes, de ses enfants, de ses petits-enfants et de ses gendres. La seconde contient ce qui a précédé l'avènement de ce prince, les divers événements qui signalèrent son règne, les combats livrés à différentes époques, et les victoires remportées par ce monarque. La troisième partie enfin roule sur les qualités de Houlagou, les maximes et sentences qu'il a prononcées, les règlements qu'il a promulgués, les faits et les événements qui ont eu lieu sous son règne, mais qui n'ont pu trouver place dans les deux parties précédentes.

Houlagou était petit-fils de Genghiz-khân. Rachid expose sa généalogie, mais il ne donne pas la date de sa naissance. Houlagou eut un

la suite de quelques faits d'armes, Khour-schâh se soumit, il baisa la terre devant Houlagou, et ce prince le reçut avec bonté et l'encouragea par des paroles bienveillantes. Khour-schâh était accompagné de plusieurs personnages distingués, entre autres du Khâja-nacir-eddin-Touci dont Rachid cite deux vers qu'il fit à cette occasion. — Ce Nacir-eddin n'est autre que le célèbre astronome de ce nom à qui on doit le traité de morale, intitulé اخلاق ناصري *Akhlaqu-i naciri*¹. Ce fut pour lui que Houlagou fonda l'observatoire de Maragah, édifice célèbre qui a été l'objet d'un mémoire de feu M. Jourdain, et auquel Rachid consacre un chapitre entier de son histoire.

Mais revenons à l'infortuné Rokn-eddin Khour-schâh, fils d'Ala-eddin, dernier roi de Ismaéliens. Après l'avoir comblé d'honneurs et l'avoir marié à une fille mongole, Houlagou le fit partir pour la cour du Caân.

Le souverain mongol envoya un émissaire qui fit mettre à mort ce malheureux prince sur la route même; bien plus, ses parents et toutes les personnes de sa suite, jusqu'aux femmes et aux enfants, furent impitoyablement massacrés.

Ensuite Houlagou marcha contre Bagdad, où régnait le khalife Mostacem, prince sans capacité. On était alors dans le 4^e mois de l'année 655 de l'hégire (1257). Houlagou envoya des ambassadeurs au khalife pour lui ordonner de se soumettre ou de s'attendre aux terribles effets de sa colère. D'abord Mostacem ne se laissa pas intimider: «J'ai à ma disposition, lui fit-il répondre, des millions de cavaliers et de fantassins propres à la guerre, et qui, lorsque le moment de la vengeance sera arrivé, anéantiront les flots de ton armée.» Nouveau message de la part de Houlagou irrité, qui signifie au khalife qu'il va marcher contre Bagdad, à la tête d'une armée aussi nombreuse que les fourmis et les sauterelles. La résolution de Houlagou trouble enfin le khalife; il prend conseil de son vizir, qui l'engage à céder aux désirs du prince mongol, et à lui envoyer de riches présents en lui adressant des excuses; à offrir de faire la *khotba*² et de frapper monnaie au nom de

¹ On peut voir ce que j'ai dit sur cet ouvrage, au commencement de ma notice sur l'*Akhlaqu-i muhcini*, dans le Journal asiatique, année 1837. — ² La *khotba*, خطبة équivaut aux prières du prône. Elle a lieu le vendredi à midi. On y prie pour le souverain régnant de droit ou de fait (voyez la traduction des principaux prônes dans mon Eucologe musulman). Il est bon de faire observer ici que les chrétiens orientaux ne nomment jamais dans leurs prières publiques le sultan de Constantinople, qui est cependant leur souverain. Ils prient seulement pour les rois chrétiens, الملوك النصارى, ainsi qu'on peut le voir au canon de la messe de la liturgie grecque-arabe.

ce prince; mais les émirs ayant eu connaissance de ces dispositions en détournèrent Mostacem, qui leur céda et réunit une armée considérable. Toutefois il finit par lui envoyer quelques présents, en faisant néanmoins menacer Houlagou de la colère divine, s'il cherchait à renverser le trône du vicaire de Mahomet. Ces menaces accrurent au plus haut point la colère du prince mongol. Il répondit au député du khalife par trois vers, dont M. Quatremère nous donne la traduction suivante :

« Bâtis autour de lui une ville et un rempart de fer, élève une tour
« et une courtine d'acier, assemble une armée composée de démons et
« de génies, ensuite marche contre moi, tout enflammé du désir de la
« vengeance. Quand tu serais dans le ciel, je t'en ferai descendre, et,
« malgré toi, je t'amènerai dans la gueule du lion. »

Aussitôt après, Houlagou s'occupa à équiper et à organiser son armée. Il se mit ensuite en marche, et il s'empara d'abord des environs de Bagdad; mais il ne voulut pas s'avancer contre cette ville sans consulter son astrologue, afin qu'il lui indiquât le moment favorable pour se mettre en route. Celui-ci, bon musulman et peu courtisan de son naturel, répondit en propres termes que les rois qui avaient osé attaquer le vicaire du prophète avaient perdu le trône et la vie; que si le prince persistait dans sa résolution, ses chevaux mourraient et ses soldats seraient attaqués de diverses maladies; que la pluie ne tomberait pas; que des vents violents souffleraient; que des tremblements de terre se feraient sentir; enfin que le grand monarque mourrait avant la fin de l'année. L'astronome Nacir-eddin fut d'un avis contraire, et rien ne put arrêter désormais Houlagou. « Le cœur du roi, dit Rachid, reprit une énergie comparable aux couleurs qui parent la tulipe dans les premiers jours du printemps. »

Après quelques négociations inutiles, Houlagou vint camper à l'orient de Bagdad le 11^e jour de muharrem, 1^{er} mois de l'année 656 (1258). Bientôt les tours et les remparts furent renversés, et les soldats mongols pénétrèrent dans la ville. La garnison fut égorgée sans miséricorde. Le khalife abandonna sa capitale, et, suivi de ses trois fils et des principaux personnages de l'état, il alla se présenter devant Houlagou. Ce prince, pour mieux cacher sa perfidie, bien loin de témoigner aucune colère, reçut le khalife avec douceur et bienveillance, et lui dit d'ordonner aux habitants de Bagdad de déposer leurs armes et de sortir de la ville. Le khalife obtempéra aux volontés de Houlagou; mais comme ses pauvres sujets désarmés sortaient de la ville, ils étaient mis à mort par les Mongols. Le mercredi, 7^e jour de safar 656, la

ville de Bagdad fut entièrement livrée au meurtre et au pillage. Houlagou entra dans le palais du khalife, et le malheureux Mostacem, qu'il fit amener devant lui, fut forcé de lui découvrir tous ses trésors. Ces richesses, que les khalifes avaient amassées durant cinq cents années, furent amoncelées, dit l'historien, comme des montagnes, autour de la tente du prince. Il serait trop long de rapporter toutes les atrocités que commirent les Mongols; ils mirent le sceau à leurs cruautés en faisant mourir le khalife et presque tous les membres de la famille d'Abbas.

Pour ne pas dépasser les bornes que je dois m'imposer, je ne dirai rien des autres faits militaires de Houlagou et de ses généraux et des actes barbares qui les accompagnèrent. Je ne parlerai pas de la prise d'Arbèle, ville célèbre par la bataille que Darius y perdit contre Alexandre, de celle d'Alep et des autres villes de Syrie; de l'expédition d'Égypte, où les armes mongoles éprouvèrent enfin un échec. Je ne dirai rien non plus des dissensions qui éclatèrent entre Houlagou et son frère aîné Bérikai, dissensions qui eurent pour résultat de sanglantes batailles. Les exploits de Houlagou eurent enfin un terme; et ce terme fut son décès: «le gain de la vie, a dit un poète persan célèbre, n'est autre chose que la mort.» — En réhi premier, 3^e mois de l'an de l'hégire 663 (1265), Houlagou, après avoir consacré plusieurs jours à la chasse et aux festins, tomba malade. Les médecins lui firent prendre une potion qui bientôt lui causa un évanouissement auquel succéda l'agonie et la mort. Ce prince était âgé de 48 ans. Au moment des funérailles de Houlagou, on jeta dans sa tombe une immense quantité d'or et de pierreries, puis on y enterra plusieurs belles filles parées de magnifiques ornements, afin, disent les historiens, que le khân n'éprouvât pas l'ennui de la solitude.

Actuellement que j'ai fait connaître les principaux faits contenus dans les pages de Rachid, que M. Quatremère a rendues dans un style

sur la divination et sur l'usage de certaines pierres pour obtenir de la pluie, p. 267 et 428; celles sur les différentes espèces de papier usitées dans l'Orient, p. 332 et suivantes.

Dans celle sur Zohak, p. 62, nous y apprenons qu'il faut prononcer *Zahhák* le nom de ce tyran fameux; dans celle sur le poète Ansari, p. 64, que ce nom doit être prononcé *Onsori*.

A la p. 21, M. Quatremère explique le mot *urdú* اردو. On sait que ce même mot, qui signifie *camp*, est employé par les musulmans de l'Inde, pour désigner le dialecte hindoustani du Nord qui fut effectivement formé au milieu des camps mongols : on le nomme proprement زبان اردو *zabân-i urdú* (langue de camp), et simplement aussi *urdú*. — Nous apprenons, p. 6, les divers sens du mot بیاض *bayâz*. Dans l'Inde, il signifie simplement *album*.

Il y a une note très-intéressante sur le mot *khân* خان, p. 84 et suivantes. Aux observations fort justes de M. Quatremère, je puis ajouter que dans l'Inde on donne actuellement ce titre à tous les Pathans, de même qu'on donne à tous les Mongols le titre d'*acá* آقا ou آغا, nom que les souverains mongols prenaient aussi autrefois. Tous ces titres ont, du reste, beaucoup perdu de leur valeur. En Turquie, on nomme tout le monde *sultan*. Dans l'Inde, le titre de صاحب *sahib* qui se prend pour *empereur* dans l'expression *Tippou sahib* (le sultan Tippou), par exemple, ce titre, dis-je, équivalait tout à fait à notre mot *monsieur*. Le mot *scháh* (roi) lui-même se donne aux faquiers; à la vérité on doit alors le mettre avant le nom de l'individu¹ : enfin, il n'est pas jusqu'au titre pompeux de *khalife* qui ne s'y donne aux tailleurs d'habits et aux cuisiniers.

La note sur le lion est un véritable mémoire plein d'intérêt. Aux preuves que M. Quatremère a données, que le lion est presque inconnu dans la presqu'île de l'Inde, je puis ajouter que le nom persan du lion شیر *schir* (ou *scher* d'après la prononciation indienne), s'y donne au tigre. Le mot sanscrit सिंह *singh*, qui désigne réellement le lion, est quelquefois même employé en hindoustani pour indiquer le tigre; d'ailleurs, on l'emploie surtout comme un titre honorifique signifiant *belliqueux*, *brave*; il est alors synonyme de *bahádar* بهادر, mot que M. Quatremère nous apprend être mongol d'origine.

A propos des Cosaques (Kazzak), M. Quatremère fait observer, p. 406, avec juste raison, que ce n'est pas proprement un nom de

¹ Voyez mon Mémoire sur la religion musulmane dans l'Inde, p. 21.

peuple; mais que ce mot, qui de la langue des Turcs orientaux a passé dans l'idiome des Persans, depuis les conquêtes de Tamerlan, signifie, d'après le dictionnaire original intitulé *Logat-i Turki*, « un voleur de grand chemin. » A l'appui de cette citation, je dois dire qu'en hindoustani ce mot, qui est très-usité, n'a pas d'autre sens, et que c'est même la seule expression qu'on emploie pour désigner ce que les Persans nomment *rah-zan* ره زن (coupeur de chemin).

M. Quatremère explique, p. 426, le mot گورنش par *le salut qu'on fait à un souverain*. Ce mot a pris dans l'Inde un sens plus vague; il signifie simplement *salutation*. On le prononce *kornisch* et au pluriel *kornischdt*.

Je ne pousserai pas plus loin cet examen. Ce que j'ai dit me paraît suffisant pour prouver l'intérêt réel de l'ouvrage dont il s'agit, je dis plus, pour convaincre le lecteur qu'il est sans contredit une des publications les plus importantes parmi celles qui ont été faites concernant l'Orient.

GARCIN DE TASSY.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

ne seront reçus que jusqu'au 1^{er} janvier 1839. Les noms des auteurs devront rester inconnus.

II. Une autre somme de 6,000 francs est destinée à récompenser les meilleures traductions d'ouvrages de morale qui seraient publiées d'ici au 1^{er} janvier 1839. Le prix sera décerné dans la séance publique du mois de mai 1839.

III. L'Académie avait proposé en 1831 un prix de 10,000 francs pour la meilleure tragédie, ou pour la meilleure comédie, en cinq actes et en vers, composée par un Français, représentée, imprimée et publiée en France, qui serait morale et applaudie. Ce concours est prorogé jusqu'au 1^{er} janvier 1840. L'Académie ne s'occupera du jugement d'après lequel le prix sera décerné, qu'un an au plus tôt après la clôture du concours.

Prix extraordinaire fondé par M. le baron Gobert. — A partir du 22 mars 1840, l'Académie s'occupera du jugement du *grand prix* fondé par M. le baron Gobert, pour le *morceau le plus éloquent d'histoire de France* (expressions textuelles du testament). Ce prix, conformément à l'intention du testateur, se composera des neuf dixièmes du revenu total qu'il a légué à l'Académie, et qui est évalué à 10,000 francs; l'autre dixième étant réservé pour l'écrit, sur l'histoire de France, qui aura le plus approché du prix. L'Académie comprendra dans son examen du prix à décerner, s'il y a lieu, dans la séance publique annuelle de 1840, les écrits historiques qui auront paru depuis le 8 août 1834, époque de l'acceptation régulière du legs. Les ouvrages couronnés conserveront le prix annuel, d'après la volonté expresse du testateur, jusqu'à déclaration de meilleurs ouvrages.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

La séance publique de l'Académie des inscriptions et belles-lettres a eu lieu le 10 août, sous la présidence de M. Jomard. Après un rapport de M. le comte Alex. de Laborde sur les mémoires envoyés au concours relatif aux antiquités nationales, M. Daunou, secrétaire perpétuel, a lu une notice sur la vie et les ouvrages de M. le baron Silvestre de Sacy; M. Emeric David, un mémoire sur la dénomination et les caractères de l'architecture gothique, et M. le vicomte Le Prévost d'Iray, un mémoire concernant l'influence de la Grèce en général, et de Corinthe en particulier, sur les arts de l'Etrurie et de Rome même, dans le cours du vii^e siècle avant l'ère vulgaire. L'heure trop avancée n'a pas permis d'entendre les mémoires de M. Pardessus sur les caravanes de commerce dont parlent les prophètes hébreux, et de M. Naudet sur

démie des inscriptions et belles-lettres, comme à l'Académie française, un capital dont l'intérêt est évalué approximativement à 10,000 francs, a demandé que les neuf dixièmes de cet intérêt fussent proposés en prix annuel « pour le travail le plus savant ou le plus profond sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent; » et l'autre dixième pour celui dont le mérite en approchera le plus, déclarant vouloir en outre « que les ouvrages gagnants continuent à recevoir chaque année leurs prix, jusqu'à ce qu'un meilleur ouvrage les leur enlève, et qu'il ne puisse être présenté (à ce concours) que des ouvrages nouveaux. » L'Académie décernera, dans sa séance publique de 1839, le prix fondé par le baron Gobert, à l'ouvrage sur l'histoire de France et les études qui s'y rattachent qu'elle jugera « le plus savant ou le plus profond » parmi ceux qui auront été publiés, en français ou en latin, depuis le 1^{er} janvier 1838 jusqu'au 1^{er} avril 1839, et déposés au secrétariat de l'Institut avant ce dernier terme.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres a élu M. Garcin de Tassy en remplacement de M. le prince de Talleyrand.

ACADÉMIE DES SCIENCES.

L'Académie des sciences a tenu sa séance publique annuelle le lundi 13 août. Le président, M. Becquerel, a lu un discours intitulé : *Recherches sur le dégagement de la chaleur*; et M. Flourens, secrétaire perpétuel, l'Éloge historique de M. Laurent de Jussieu. Les résultats des concours et les sujets proposés ont été proclamés comme il suit :

SCIENCES MATHÉMATIQUES. — L'Académie annonce que le grand prix des sciences mathématiques sur la résistance des liquides, proposé au concours pour 1838, et le prix extraordinaire sur l'application de la vapeur à la navigation, seront décernés, s'il y a lieu, dans la prochaine séance publique.

La médaille fondée par Lalande a été décernée en 1837 à M. Guinand fils, pour les succès qu'il a obtenus dans la fabrication du flint-glass exempt de stries et de bulles, et cela à l'aide de procédés dont plusieurs membres de l'Académie ont été témoins.

D'après un rapport de M. Coriolis sur le concours pour le prix de mécanique de la fondation Montyon, l'Académie a décidé qu'il n'y avait point lieu à décerner le prix cette année.

Le prix de statistique, fondé par Montyon, a été partagé entre M. Vicat, pour ses *Recherches statistiques sur les substances calcaires propres à fournir des chaux hydrauliques et des ciments dans les bassins du Rhône et de la Garonne*, et

« tables numériques existantes, on puisse calculer, d'après ces séries, le lieu d'une planète à toute époque donnée. » Pour les développements de cette question, voyez notre numéro de septembre 1837. Les mémoires devront être arrivés au secrétariat de l'Académie avant le 1^{er} mai 1839. Les noms des auteurs seront contenus, comme à l'ordinaire, dans des billets cachetés.

La médaille de 635 francs, fondée par Lalande, sera décernée en 1839, comme les années précédentes, à la personne « qui, en France ou ailleurs, aura fait l'observation la plus intéressante, le mémoire ou le travail le plus utile aux progrès de l'astronomie. »

En vertu de l'une des fondations de Montyon, l'Académie adjugera en 1839 une médaille d'or de la valeur de 500 fr. en faveur de celui « qui s'en sera rendu le plus digne en inventant ou en perfectionnant des instruments utiles aux progrès de l'agriculture, des arts mécaniques et des sciences. »

Un prix de 530 francs, fondé par M. de Montyon, sera de même adjugé en 1839 « au meilleur ouvrage concernant la statistique de la France. »

SCIENCES PHYSIQUES. — L'Académie avait proposé pour sujet du grand prix des sciences physiques, à décerner en 1837, la question suivante : « Déterminer, par des recherches anatomiques et physiques, quel est le mécanisme de la production du son chez l'homme et chez les animaux vertébrés et invertébrés qui jouissent de cette faculté. » Cette question n'ayant point été résolue, l'Académie la remet au concours pour l'année 1839, en la restreignant dans les termes suivants : « Déterminer, par des recherches anatomiques, par des expériences d'acoustique et par des expériences physiologiques, quel est le mécanisme de la production de la voix chez l'homme et chez les animaux mammifères. » Le prix consistera en une médaille d'or de la valeur de 3,000 francs. Les mémoires devront être remis au secrétariat de l'Académie avant le 1^{er} avril 1839.

Le prix de physiologie expérimentale, consistant en une médaille d'or de la valeur de 895 francs, a été adjugé à M. Bernard Heyne jeune, de Wurtzbourg, pour son ouvrage intitulé : *Recherches expérimentales sur la régénération du système osseux.*

Le prix Montyon de médecine et de chirurgie n'a point été décerné cette année. Des médailles d'or de 500 francs ont été accordées à titre d'encouragement à MM. Tuefferd, Brisset, Fiard, Perdrau et Bousquet.

Le prix Montyon relatif aux arts insalubres a été également réservé.

L'Académie rappelle qu'en vertu de la fondation faite par M. Manni, professeur à l'université de Rome, elle a proposé pour sujet d'un prix de 1500 francs qui sera décerné, s'il y a lieu, dans sa séance publique de 1839, la question suivante : « Quels sont les caractères distinctifs des morts apparentes ? Quels sont les moyens de prévenir les enterrements prématurés ? »

L'Académie propose pour sujet du grand prix des sciences physiques qu'elle distribuera, s'il y a lieu, dans sa séance publique de 1839, la question suivante : « Déterminer par des expériences précises quelle est la succession des changements chimiques, physiques et organiques, qui ont lieu dans l'œuf pendant le développement du fœtus chez les oiseaux et les batraciens. Les concurrents devront tenir compte des rapports de l'œuf avec le milieu ambiant naturel ; ils examineront par des expériences directes l'influence des variations artificielles de la température et de la composition chimique de ce milieu. »

Le prix consistera en une médaille d'or de la valeur de 3,000 francs. Les mémoires devront être remis au secrétariat de l'Académie avant le 1^{er} avril 1839. Ce terme est de rigueur.

L'Académie propose pour sujet d'un prix de 10,000 francs qui sera décerné, s'il y a lieu, dans sa séance publique de 1842, la question suivante: « La vertu préservative de la vaccine est-elle absolue, ou bien ne serait-elle que temporaire? Dans ce dernier cas, déterminer par des expériences précises et des faits authentiques le temps pendant lequel la vaccine préserve de la variole. Le cow-pox a-t-il une vertu préservative plus certaine ou plus persistante que le vaccin déjà employé à un nombre plus ou moins considérable de vaccinations successives? En supposant que la qualité préservative du vaccin s'affaiblisse avec le temps, faudrait-il le renouveler, et par quels moyens? L'intensité plus ou moins grande des phénomènes locaux du vaccin a-t-elle quelque relation avec la qualité préservative de la variole? Est-il nécessaire de vacciner plusieurs fois une même personne, et, dans le cas de l'affirmative, après combien d'années faut-il procéder à de nouvelles vaccinations? » Les mémoires devront être remis au secrétariat de l'Académie avant le 1^{er} avril 1842, terme de rigueur.

LIVRES NOUVEAUX.

FRANCE.

I Manoscritti italiani delle regio biblioteche di Parigi, etc. Manuscrits italiens des bibliothèques royales de Paris, décrits par le docteur Marsand, professeur émérite de l'Université de Padoue. Paris, Imprimerie royale; tome II, v et 514 pages in-4°. Le premier volume, publié en 1835, également aux frais de l'État, contenait les notices de 703 manuscrits de la Bibliothèque du roi. Ceux dont le nouveau volume donne la description sont au nombre de 363, savoir: 193 appartenant à la Bibliothèque du roi, 99 à celle de l'Arsenal, 44 à celle de Sainte-Geneviève, et 27 à la bibliothèque Mazarine. On pourrait s'étonner qu'une bibliothèque qui a eu Mazarin pour fondateur renfermât un si petit nombre de manuscrits italiens, si l'on se rappelle qu'en 1668, Louis XIV a ordonné d'échanger contre des livres imprimés de la Bibliothèque du roi plus de 2,000 manuscrits de la bibliothèque Mazarine, parmi lesquels il s'en trouvait un grand nombre dans la langue italienne. Nous avons lieu de croire maintenant exact et complet l'inventaire fait dans nos quatre grandes bibliothèques, par le savant et consciencieux professeur. C'est un service rendu à la fois à notre pays et au sien. Une table des matières fort bien conçue ajoute à l'utilité de cette publication.

Mémoires, correspondances et manuscrits du général Lafayette, publiés par sa famille. Six volumes in-8°, Paris, Fournier, 1838. Les trois derniers volumes viennent de paraître.

De l'Épopée avant Virgile et de l'Énéide; leçon d'ouverture à la Faculté des lettres, par M. Patin (2^e semestre 1838). In-8°, 12 pages. Imprimerie de Paul Dupont.

Le miracle de Théophile, mis en vers au commencement du XIII^e siècle, par Gauthier de Coinsy; publié, pour la première fois, d'après un vieux manuscrit de la bibliothèque de Rennes, par P. Maillat. Rennes, imprimerie de Vatar, librairie de Molliex; in-8°.

Nueva relacion que contiene los viages de Tomas Gage en la Nueva Espana. Paris, imprimerie d'Everat, librairie de Rosa; 1838. Deux volumes in-12, ensemble de 696 pages. Pr. 7 fr.

Histoire de Lille, capitale de la Flandre française, depuis son origine jusqu'en 1830; par M. Lucien de Rosny. Imprimerie de Prignet, à Valenciennes. A Paris, chez Téchenet, 1838. In-8° de 284 pages. Pr. 5 fr.

Études archéologiques, historiques et statistiques sur Arles, contenant la description des monuments antiques et modernes, ainsi que des notes sur le territoire, par M. Jean-Julien Estrangin. Impr. d'Olive, à Marseille; libr. d'Aubin, à Aix, 1838. In-8° de 416 pages.

Mémoires d'agriculture, d'économie rurale et domestique, publiés par la Société royale et centrale d'agriculture. Année 1837. Paris, imprimerie et librairie de M^{me} Huzard. In-8° de 524 pages.

Traité des droits d'auteur, dans la littérature, les sciences et les beaux-arts, par Augustin-Charles Renouard, conseiller à la Cour de cassation. Paris, imprimerie de Paul Renouard, librairie de Jules Renouard; tome I^{er}, 480 pages in-8°. L'ouvrage doit former deux volumes. « Le premier comprend l'histoire du droit des auteurs, expose l'état des législations françaises et étrangères et la théorie philosophique de ce droit. Le second est consacré à l'examen des questions pratiques de jurisprudence. » Le nom de l'auteur, qui a déjà publié un *Traité des brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation*, l'autorité que sa position ajoute à celle que lui donne la spécialité de ses études, et les circonstances au milieu desquelles paraît cet ouvrage, tout concourt à lui donner un haut degré d'intérêt.

ANGLETERRE.

Correspondence of William Pitt, earl of Chatham; Correspondance de William Pitt, comte de Chatham, publiée par les exécuteurs testamentaires de son fils John, comte de Chatham, d'après les manuscrits originaux. Londres, Murray, 1838. Tome I^{er}; in-8° de 480 pages.

An expedition of Discovery into the interior of Africa, etc. Voyage d'explorations dans l'intérieur de l'Afrique en 1837, par le capitaine J. E. Alexandre. Londres, Colburn, 1838. Deux vol. in-8°.

PAYS-BAS.

Bibliotheca Reuvensiana. Descriptio atque edidit C. Leemans, litt. doct. musci antiq. neerland. conservator primarius; praefigitur editoria epistola de vita Reuvensii. Lugduni

Batavorum, apud S. et J. Luchtmans, acad. typogr. et C. C. Van der Hoek; 1838. In-8° de LXXV et 408 pages. La vente des livres de cette bibliothèque, riche surtout en ouvrages archéologiques, aura lieu à Leyde, le 8 octobre 1838. Gaspard Jacques Christian Reuvens, né à la Haye en 1793, professeur d'archéologie à l'Université de Leyde, est mort à Rotterdam en 1835. Il a publié, entre autres écrits estimés : Collectanea litteraria, sive conjectures in Attium, Diomedem, Lucilium, Lydam, etc. Lugd. Bat. 1815; in-8°. — Disputatio de simulacris quibusdam tympanorum Parthenonis, etc. (Classical journal, n° LV, september 1823.) — Lettres à M. Letronne sur les papyrus bilingues et grecs, et sur quelques autres monuments gréco-égyptiens du Musée d'antiquités de l'Université de Leyde. Leyde, 1830; in-4°.

ITALIE.

Le Fabbriche e i monumenti cospicui di Venezia. Édifices et monuments remarquables de Venise, illustrés par Leopoldo Cicognara, Antonio Diedo et Giannantonio Selva. Seconde édition, avec des additions et des notes. Venise, Giuseppe Antonelli, 1838; grand in-folio; tome I (1^{re} et 2^e livraisons). — La première édition de cet important ouvrage avait paru à Venise chez Alvisopoli, de 1815 à 1820, en 2 volumes in-folio. Cicognara, que les arts viennent de perdre, avait publié, entre autres ouvrages estimés, une histoire de la sculpture en 8 vol. in-8° avec atlas, une histoire de la calcographie et des nielles, et un catalogue des livres d'art.

Fisica dei corpi ponderabili, ossia trattato della costituzione generale de' corpi. Physique des corps pondérables, ou traité de la constitution générale des corps, par M. Amédée Avogadro, professeur de physique à l'université de Turin. Turin, Imprimerie royale, 1837; tome I^{er}; in-8° de XXXII et 910 pages, avec 9 planches.

Diritto naturale privato e pubblico. Droit naturel privé et public, par le docteur Pietro Baroli, professeur de philosophie à l'université de Pavie. Crémone, Giuseppe Feraboli, 1837; 6 vol. in-8° de XVI et 344, 336, x et 324, 426, VIII et 272, 374 pages.

Les tomes I et II contiennent le droit naturel privé, les tomes III et IV le droit naturel public interne, et les tomes V et VI le droit naturel public externe.

l'écoulement des eaux, présentait déjà du temps des Romains de grandes difficultés. Après une longue suite de tentatives, qui n'eurent pas toujours un résultat satisfaisant, M. Fossombroni fut chargé de la direction de ces travaux, et il acheva le desséchement de cette province qui est maintenant une des plus fertiles de l'Italie. On aime à voir, à quarante ans de distance, le même M. Fossombroni, devenu premier ministre du grand-duc de Toscane, porter ses vues sur les Maremmes, et user de son influence pour faire appliquer à cette contrée les mêmes principes qui lui avaient servi ailleurs si utilement. Bien que (comme nous le verrons plus loin), sous le rapport financier et sous celui de la salubrité, la bonification des Maremmes ne semble pas devoir offrir les avantages qu'on s'était promis, on doit cependant reconnaître que M. Fossombroni a poursuivi la réalisation de ses desseins avec une persévérance et une vigueur d'esprit peu communes, et qu'il a montré des connaissances théoriques et pratiques très-étendues dans le mémoire qui fait partie de l'ouvrage dont nous devons rendre compte.

Malheureusement il n'en est pas tout à fait ainsi de la relation rédigée par M. Tartini, qui a parlé de ces grands travaux plutôt en amateur qu'en homme du métier; et l'on doit vivement regretter que le gouvernement toscan n'ait pas suivi les sages conseils de M. de Prony, qui, dans un excellent rapport lu à l'Académie des sciences, le 27 novembre 1837, s'exprimait en ces termes :

« Il serait à désirer, lorsque l'assainissement des Maremmes sera complètement terminé, qu'on publiât sur cette grande et belle entreprise un ouvrage détaillé dont la rédaction ne pourrait être mieux confiée qu'à ceux qui ont conçu les projets et dirigé l'exécution de la bonification. »

Certes, si l'on avait écouté les avis de M. de Prony, on aurait eu une relation historique qui eût fait connaître toutes les parties délicates, et pour ainsi dire *intimes* de cette difficile opération; mais le rédacteur de cet ouvrage s'est trop souvent borné à des généralités peu utiles, et,

Sous le rapport historique, la question n'est pas moins compliquée; car c'est surtout dans les provinces qui paraissent avoir été autrefois les plus peuplées, les plus florissantes, que règne à présent le mauvais air. En Toscane, c'est dans les Maremmes, où l'on voit encore les restes de plusieurs des principales villes étrusques : dans les États du pape, c'est dans l'*Agro Romano*, c'est autour du Capitole que l'air se trouve, à certaines époques, si chargé de miasmes pestilentiels. Or, bien que quelques passages d'anciens auteurs semblent prouver que surtout dans certaines parties du littoral, qu'à Rome même l'air était malsain, il est impossible cependant de croire que, si ces qualités n'avaient pas empiré, la population eût pu être si nombreuse autrefois, là où elle ne saurait demeurer à présent sans s'exposer aux plus graves dangers. Mais l'histoire ne nous apprend ni comment ni à quelle époque s'est opéré ce changement, et c'est en cela surtout que réside la plus grande difficulté. On sait, il est vrai, que, par les invasions des barbares, plusieurs des villes principales de la péninsule furent dévastées; que les routes, les canaux, que tous les grands travaux publics, en un mot, furent négligés, et l'on voit dans les lettres de Cassiodore que Théodoric faisait de vains efforts pour arrêter le mal. Plus tard, les eaux se répandirent dans les plaines, les campagnes se couvrirent de forêts, et la plus grande partie de l'Italie devint inculte. Mais on comprend difficilement pourquoi, lorsqu'au sortir de la barbarie on recommença à défricher les terres et à régler de nouveau le cours des rivières, certaines provinces seulement purent reprendre leur ancienne prospérité. Parmi les contrées malheureuses qui furent vouées à la stérilité, il faut compter surtout les Maremmes de la Toscane, dont l'état économique et physique n'a fait qu'empirer depuis le moyen âge. Cette riche province, qui s'étend sur le littoral depuis les environs de Livourne jusqu'aux frontières des États-Romains, a été partagée successivement entre une multitude de maîtres; elle n'a été définitivement cédée tout entière à la Toscane qu'à une époque assez

les personnes appelées à les diriger. Ainsi, on ne saurait indifféremment combler d'abord une portion quelconque de terrain; et il est à craindre souvent qu'en comblant des marais inférieurs, l'eau ne remonte et n'inonde des campagnes plus élevées. D'ailleurs, on ne peut employer que des eaux assez chargées de limon pour que les atterrissements s'effectuent dans un temps assez court : autrement l'opération devient trop dispendieuse, et l'on court risque de combler les canaux avant que la *colmata* soit achevée¹. Ces prises d'eaux, ces détournements de rivières, peuvent rarement s'effectuer sans compromettre le système d'écoulement qui existait déjà; mais avec du soin et de la persévérance on surmonte ces difficultés et on évite ces inconvénients. D'ailleurs, ces travaux s'exécutent bien plus facilement dans un pays comme la Toscane, où depuis plusieurs siècles on ne cesse de s'y livrer et où ils paraissent avoir pris naissance. En effet, un passage de Pline, plusieurs fois cité, semblerait indiquer que les Étrusques ont connu autrefois ce procédé². Il est vrai que chez les Romains on ne trouve aucune trace de ces espèces d'alluvions artificielles; mais, comme elles sont déjà mentionnées en Toscane dans des statuts du xii^e siècle³, et que d'ailleurs on ne les voit adoptées à cette époque par aucun autre peuple, on est conduit à penser que l'invention en est due aux Toscans, et qu'au lieu d'être une découverte des siècles barbares, les premières colmates ont été exécutées par les Étrusques, si célèbres par leurs connaissances hydrauliques. Frère Ptolémée de Lucques⁴ parle dans sa chronique, à l'année 1181, des *terræ colmatæ ab aqua Piscis*, et l'on peut remarquer à ce sujet que ce mot *colmata*, qui est tantôt adjectif, tantôt substantif, et qui désigne une des plus importantes applications de la science des eaux, ne se trouve pas dans les meilleurs glossaires de la basse latinité. Depuis la renaissance, les colmates sont fréquemment citées par les historiens de la Toscane. Laurent

résultat scientifique, et qu'ils seront toujours étudiés avec fruit par les ingénieurs. Mais après la question hydraulique reste la question économique et celle de l'assainissement; car le gouvernement toscan n'a pas eu seulement pour but dans les Maremmes de combler des marais pour montrer les effets des atterrissements, comme on ferait des expériences en grand, mais il a dû se proposer aussi d'assainir cette province, et de faire un utile emploi des sommes très-considérables qu'il y a versées. Le mémoire de M. Fossombroni prouve que, sans croire à un assainissement complet, on a espéré atténuer beaucoup l'infection, et que l'on a cru faire une magnifique opération financière, en rendant à la culture des terres depuis longtemps devenues stériles; mais les chiffres que l'on trouve dans les tableaux statistiques et dans la relation rédigée par M. Tartini démontrent que, jusqu'à présent, il n'y a pas eu d'amélioration dans l'air des Maremmes; et ils prouvent, de plus, d'une manière péremptoire que, considérée sous le rapport financier, la bonification de cette province a été une opération désastreuse pour la Toscane. Les développements dans lesquels nous allons entrer montreront clairement la vérité de ces deux assertions.

Nous avons déjà vu qu'outre les émanations des marais, il existe dans les Maremmes un autre principe d'insalubrité dont on ne connaît ni l'origine ni la nature, et qui cependant se manifeste par les effets les plus pernicioeux. Dans le rapport déjà cité, M. de Pröny dit que cela dépend d'une action chimique exercée par l'atmosphère sur les premières couches du sol : M. Fossombroni, qui a consacré un long chapitre de son mémoire à la recherche des causes de l'infection des Maremmes, après avoir parlé des émanations des marais et du mélange de l'eau douce avec l'eau de la mer, signale comme cause de l'insalubrité des lieux non marécageux une couche qui se serait formée au fond de l'eau par la décomposition des débris organiques, lorsque ces endroits

pays malsains qui depuis les temps historiques n'ont jamais été submergés. D'ailleurs, cette théorie repose nécessairement sur la supposition que l'exhaussement du littoral des Maremmes n'est dû qu'aux atterrissements et aux alluvions; et cependant plusieurs circonstances pourraient faire croire que le sol de quelques parties de l'Italie a été partiellement soulevé depuis les temps historiques par des forces souterraines, et que cela a donné lieu à des phénomènes analogues à ceux qu'on a observés dans le royaume de Naples au temple de Sérapis. Si pareille chose avait eu lieu pour les Maremmes, il en résulterait de graves objections contre l'opportunité des travaux entrepris dans cette contrée; car on ne parviendrait en tout cas qu'à combler des bas-fonds qui, au bout d'un temps plus ou moins long, se retrouveraient dans les circonstances primitives, si la lisière du littoral était de nouveau soulevée. Mais, sans poursuivre ces idées théoriques auxquelles nous avons été conduit par l'examen de l'hypothèse de M. Fossombroni, nous ferons remarquer que, d'après les tableaux statistiques officiels insérés dans l'atlas de cet ouvrage, depuis le commencement de la bonification, les maladies ont augmenté en été dans le rapport de cinq à deux, tandis que dans la même saison la population a augmenté à peine d'un tiers¹. Nous ne voulons pas déduire de là que les travaux déjà exé-

¹ Dans le septième tableau statistique inséré dans l'atlas, on trouve que la population de la partie malsaine des Maremmes a augmenté en été de la manière suivante :

En été.	1825.....	15187	habitants.
	1828.....	16188	
	1835.....	19548	
	1837.....	20683	

On voit aussi par le huitième tableau, dont nous allons reproduire les résultats, que dans les trois mois d'été, juillet, août et septembre, le nombre des malades admis dans l'hôpital de Grosseto a été, pour les mêmes années, toujours en augmentant :

Années.	Juillet.	Août.	Septembre.	Total.	malades.
1825.....	63.....	111	123.....	297	
1828.....	150.....	101	110.....	361	
1835.....	101.....	179	133.....	413	
1837.....	222.....	266	256.....	744	

Ainsi, avant le commencement des travaux, il y avait en été 15187 habitants et 297 malades, et en 1837, après neuf années de dépenses et de travaux, la population était de 20683 âmes, et le nombre des malades s'était élevé à 744, par une progression toujours croissante. Nous avons pris pour base de ces calculs la population de toutes les communes soumises à l'influence du mauvais air, parce que toutes ces communes envoient des malades à l'hôpital de Grosseto. Si l'on ne prenait

cités doivent nécessairement rendre le climat plus malsain; mais, certes on est loin de pouvoir en conclure, comme l'a fait M. Tartini¹ dans sa relation, que ces travaux aient contribué déjà à l'assainissement des Maremmes, puisque les chiffres officiels démontrent positivement le contraire. Ainsi, quant à l'assainissement, il est fort douteux qu'on puisse y parvenir en comblant les marais et en faisant disparaître les eaux stagnantes; et cependant il est reconnu que, sans faire cesser l'insalubrité du climat, toute autre amélioration deviendra inutile²; car ce qui manque dans les Maremmes, ce n'est pas la terre, ce sont les hommes; et la population ne pourra jamais augmenter d'une manière permanente, tant que le climat ne sera pas devenu meilleur.

Toutefois, nous le répétons, le gouvernement toscan n'a pas pu vouloir dépenser plusieurs millions pour faire seulement une expérience hydraulique; il faut donc chercher un autre but à ces travaux, et nous croyons que c'est surtout dans un but financier qu'ils ont été entrepris. Mais en examinant les résultats qu'on peut obtenir et les dépenses qui ont été déjà faites (auxquelles il faudra en ajouter beaucoup d'autres dans la suite), on voit facilement que les grandes sommes qu'on a jetées dans les Maremmes doivent être considérées à peu près comme perdues.

en considération que la population de cette localité, on parviendrait à des résultats analogues, puisque, d'après le septième tableau, la population de Grosseto était, en 1825, de 756 âmes, et qu'en 1837 il y en avait 1103. — ¹ A plusieurs reprises, M. Tartini dit que le climat des Maremmes est devenu moins insalubre depuis les derniers travaux; et il parle toujours avec une grande assurance de l'assainissement total auquel on doit arriver. Voici quelques-uns des passages auxquels nous faisons allusion.

« Soppressi i centri delle perniciose esalazioni, resa sicura la vita umana dai pericoli della mal' aria..... Liberati in gran parte i terreni Maremmani dalla invasione di acque pestilenziali e così attenuate le cause della mal' aria, non poteva non destarsi come da letargo la popolazione..... Perchè migliorato il clima i lavoratori si trattengono in Maremma senza pericolo..... Ma ora che questi effetti salutari vincendo ogni difficoltà si sono ottenuti e son fatti palesi, tutto cambia d'aspetto. Quella terra del

déjà cultivés : ce sont des vignes, des bois, des pâturages, etc.¹, tandis que les terrains comblés sont dénués de toute culture; et certes c'est se tenir au-dessous de la réalité que d'estimer dans le rapport de 2 à 3 la valeur des terres en friche aux terres déjà cultivées et productives².

Ainsi, lorsque toutes les opérations seront terminées, si les terrains comblés lui appartenaient en entier, le gouvernement pourrait retirer au plus de ces travaux 40000 livres de Toscane par an; c'est-à-dire, moins de 35000 francs. Or, les dépenses qui ont été faites jusqu'à présent s'élevant, comme nous l'avons déjà dit, à environ sept millions de francs, il en résulte que l'on aura placé l'argent à moins de *cinq pour mille*, ou, ce qui revient au même, à moins d'un *demi pour cent* par an. Et, si l'on tient compte des dépenses qu'on devra faire encore, de l'intérêt de l'argent déjà déboursé, des terrains qui ne sont pas susceptibles de devenir productifs ou qui appartiennent à des particuliers, et des indemnités qu'il faudra payer aux propriétaires, il en résultera sans aucun doute une diminution telle dans les intérêts de la somme totale dépensée, qu'on n'en retirera pas *un quart pour cent* par an; c'est-à-dire, que le capital sera réduit à *un vingtième*. Un placement de ce genre est toujours mauvais; mais il le devient davantage dans un pays comme la Toscane, où, par diverses circonstances, l'agriculture étant en souffrance et l'industrie peu développée, le gouvernement est forcé d'appauvrir des provinces plus pittoresques que riches, pour aller ensevelir des millions dans de stériles marais. Il est à regretter qu'on n'ait pas songé à faire ces calculs avant d'entreprendre les travaux, et surtout que les évaluations préventives se soient trouvées si inexactes³: les dépenses jusqu'à présent ont plus que triplé, et le produit n'est pas le cinquième

sul bonificamento delle Maremme Toscane, p. 288 et 292). Il est vrai qu'à Follonica on a aliéné 936 carrés pour 1393 livres de rente, et qu'ailleurs on a vendu 5819 carrés pour 150000 livres. Mais c'étaient des bois, et, si l'on en déduit le prix des

Machiavel, dans son histoire de Florence dédiée au pape Clément VII, ne s'occupe que de politique et de guerre; il ne nomme qu'une fois le Dante, pour dire que, par les conseils de cet homme, la seigneurie dont il était membre arma le peuple et beaucoup d'habitants des campagnes contre la faction des *Noirs*. Mais aujourd'hui quel historien de Florence s'arrêterait là, en parlant du Dante? Qui ne serait tenté de lui donner, dans l'histoire de son temps, un rôle proportionné à sa gloire dans la postérité? et, si les détails manquaient pour cela, qui ne voudrait du moins mêler à son récit quelques considérations nouvelles sur la *divine comédie*, sur le génie du poète, sur l'influence de l'ouvrage? Que sera-ce des beaux-arts, dont Machiavel ne dit pas un mot, et qui sont aujourd'hui l'inséparable cortège du nom de Florence! Il faut donc chercher l'histoire de la *Toscane* ailleurs que dans l'éloquent Florentin, et la demander à quelque moderne qui aura déchiffré, dépouillé, comparé les monuments originaux de toute sorte, pour en tirer une histoire complète et détaillée, telle que nous la concevons aujourd'hui. Heureux, s'il joint à ce mérite le talent d'abrégé et d'éclaircir en racontant, et s'il est animé de cette chaleur qui répand l'intérêt et la vie dans l'histoire! Pour un tel peintre nul sujet ne saurait être mieux choisi, plus attachant, plus varié. Mais que de conditions ne doit-il point réunir, depuis la connaissance de l'organisation obscure et compliquée du moyen âge, jusqu'à cette imagination qui en ressuscite les brillants tableaux, et depuis l'intelligence de tous les détails de commerce, de finances et de guerre, jusqu'au goût exquis et à la vive sensibilité pour les arts!

Cette réunion de talents divers, cette variété de connaissances, ces coups d'œil opposés, pour ainsi dire, nous les imaginons difficilement dans un même historien : nous pouvons les espérer, je le crois, de l'homme d'état célèbre qui, dans sa carrière récemment interrompue, avait montré tant de vigueur et de facilité d'esprit, et qui, maintenant

époques et des événements dont il a déjà parlé; par exemple, la fatale peste de 1348, qui, décrite d'abord dans le récit chronologique, reparait ensuite avec de nouveaux détails et de singulières anecdotes dans le chapitre spécialement consacré à la peinture des mœurs. Il n'y a pas là cependant répétition et double emploi : M. Delécluze sait toujours ajouter quelque chose à ses premiers récits, et on ne voudrait rien retrancher des faits et des détails de son ouvrage; mais il est certain que cette méthode de couper en deux parties l'histoire a de graves inconvénients qui sont sensibles même sous la plume incomparable de Voltaire. Les faits se trouvent d'un côté, les explications de l'autre : on lit dans un volume les événements de la guerre; on voit dans le volume suivant comme elle se dirigeait et se préparait. Les grands historiens de l'antiquité ne connaissaient pas ce défaut, ou, si vous voulez, cet abus de la méthode moderne : tout se suit et se soutient dans leur récit, de manière à expliquer les faits et à les peindre à la fois, sans faire de dissertations isolées. Quoi qu'il en soit de cette remarque, chacune des deux parties du travail de M. Delécluze offre un mérite distinct et réel. Le récit, qui semble bien resserré pour une histoire si longue, n'en renferme pas moins beaucoup de circonstances peu connues ou montrées sous un jour entièrement neuf; quelques-unes même des singularités de la démocratie de Florence sont mieux expliquées dans cette partie de l'ouvrage que dans le chapitre *ex professo* sur le gouvernement.

L'auteur s'attache moins aux guerres et aux transactions politiques de Florence avec le reste de l'Italie, qu'aux vicissitudes intérieures de l'état florentin; et plusieurs de ses récits ont, sous ce dernier rapport, un grand caractère d'intérêt et de vérité. Nous citerons surtout l'époque inscrite par M. Delécluze sous le nom de *monarchie*, et succédant à celle qu'il appelle *oligarchie*, mais où déjà dominaient les premiers Médicis. Rien de plus curieux pour les détails que le meurtre du grand-duc Alexandre, assassiné par Lorenzino, son parent, bel es-

profonde apathie du peuple de Florence après le meurtre du grand-duc Alexandre, prouvent que l'ordre de sentiments qui animaient Lorenzino n'était nullement populaire, et appartenait tout au plus à quelques lettrés pervers. Quand Rienzi avait également évoqué d'antiques souvenirs, et s'était fait tribun par réminiscence, il avait, quelque temps du moins, agité et gouverné le peuple des sept collines : il retrouvait une image du forum ; mais *Lorenzino des Médicis* assassinant dans une ruelle son cousin le grand-duc, attiré sous prétexte d'un rendez-vous galant, puis, le crime commis, s'enfuyant de nuit, sans autre effort, sans projet, avec un seul complice, cela n'est qu'un crime de petite cour, ou une vengeance italienne, et non le symptôme sérieux d'un fanatisme politique conservé chez un peuple.

Soixante ans auparavant, la conjuration des Pazzi avait été un attentat bien autrement caractéristique et mémorable. Là s'était montrée non pas la scélératesse empruntée et vaniteuse d'un sophiste, mais une haine d'aristocrates et de prêtres florentins encouragés par les conseils et l'absolution de Rome. Mais aussi qu'était-il arrivé ? toute la fureur du peuple s'était tournée contre les conspirateurs : c'était le peuple qui les avait saisis au sortir de l'église, lieu de leur embuscade ; et la mort de Julien de Médicis n'avait fait que consacrer la dictature de son frère Laurent. Il était donc visible que, dans cette époque spécialement qualifiée d'oligarchie par M. Delécluze, déjà la révolution des esprits était faite, et le pouvoir d'un seul, et d'une seule famille, accepté de préférence aux orages de l'ancienne république. Cette vérité frappe dans quelques pages énergiques et simples de M. Delécluze sur la mort des Pazzi, l'exécution de leurs complices et l'acharnement qui poursuivait jusqu'à leurs cadavres. Mais il faut voir tout le tableau de la conspiration dans un écrit latin de Politien, heureux et élégant génie, devenu l'historiographe de la nouvelle monarchie populaire fondée par les Médicis, bien avant qu'ils aient pris le titre de grand-duc. On sent, par le noble et ingénieux langage de Politien, le progrès des arts et du goût qui concourt avec l'établissement des Médicis, et va faire partie de leur puissance ; les scènes sanglantes, les passions forcenées du moyen âge s'éloignent : elles ont jeté leur dernière fureur dans quelques crimes inspirés par l'ambition des familles pontificales, mais elles ne souilleront plus Florence ; la politesse des mœurs, le luxe des arts, le goût des savants loisirs, vont y régner sans partage, et de là se répandront sur Rome, en portant, avec Léon X, le goût et la protection des lettres dans cette chaire pontificale que l'espagnol Borgia avait remplie de ses corruptions et de ses crimes. Cette influence de la civilisation floren-

tine s'était marquée dès le temps même où le moine Savonarole avait osé, presque seul, dénoncer les crimes d'Alexandre VI; mais Savonarole, démocrate austère, prêchant à la fois la réforme du gouvernement et celle des mœurs, avait succombé dans sa double lutte contre les vices de Rome et contre les Médicis. Laurent le Magnifique, au contraire, réussit à augmenter du même coup sa puissance et la civilisation de son pays. On sait avec quel soin et quel succès populaire un savant anglais a, de nos jours, retracé cette époque. Les griefs des patriotes florentins du xvi^e siècle, énergiquement reproduits par M. de Sismondi, n'ont pas prévalu sur l'intéressant tableau que William Roscoe a fait de l'administration des Médicis. Là, comme ailleurs, les souvenirs littéraires en ont effacé beaucoup d'autres; et le bien que les Médicis ont fait aux arts a justifié leur mémoire.

Talìa Fœsuleo quondam meditabar in antro,
Rure suburbano Medicum, qua mons sacer urbem
Mœoniam longique volumina despicit Arni.

Ces vers harmonieux semblent retracer l'image qu'on se fait encore aujourd'hui de Florence, sous les premiers Médicis.

Cette impression n'est nullement combattue par M. Delécluze qui, dans un récit fort abrégé et dans les réflexions plus étendues qui s'y rapportent, a su cependant caractériser par des traits nouveaux Cosme et Laurent le Magnifique; mais il n'en remarque pas moins que le génie de Florence les avait dès longtemps précédés; et c'est au Dante qu'il aime à en reporter la gloire. Il lui attribue le principe même des grandes découvertes maritimes du xv^e siècle; et il placerait volontiers le génie qui les inspira sous cette constellation de la croix du sud, que la prescience du poète devinait à l'horizon, avant que les yeux des navigateurs l'eussent aperçue.

« Dante, dit M. Delécluze, a été pour Florence, pour la Toscane, pour toute l'Italie même, ce qu'Orphée, Homère et Pythagore furent pour la Grèce antique: un poète religieux, national, qui féconda les germes de toutes les connaissances humaines dans sa patrie, et fixa la langue du pays, etc. »

M. Delécluze, s'attachant à cette idée, montre par d'ingénieux détails combien de notions élevées, combien de vues et de souvenirs préocupaient la pensée du peuple auquel la lecture du Dante était universellement familière; et il explique par là d'une manière glorieuse pour le poète l'intelligence supérieure de ses concitoyens, et ce mouvement d'i-

d'exister à Florence est surtout le sujet qu'il a voulu connaître et peindre. Comment, au milieu de cette singulière ville, l'esprit de travail et d'épargne se mêlait au goût de la pompe et des fêtes; comment la merveilleuse activité de l'industrie était incessamment traversée, sans être interrompue, par la turbulence des factions publiques ou privées; comment la place publique et le marché étaient dérangés par des émeutes sans cause, sans nom, qui semblaient tenir à une folle vivacité des habitants, quoiqu'ils eussent d'ailleurs tant de constance pour amasser, tant de sérieux dans le travail, tant de génie dans les arts : voilà ce que M. Delécluze paraît avoir finement apprécié, et ce qu'il reproduit avec force dans quelques tableaux de son histoire. Les critiques de détail, même les plus fondées, ne détruiraient pas ce mérite. L'ouvrage laisse souvent à désirer plus de concision et de pureté dans l'expression. Il serait facile d'indiquer à cet égard quelques changements nécessaires pour une autre édition; mais l'auteur qui aime son sujet, et le connaît bien, écrit avec naturel et intérêt : cela répond et supplée à beaucoup de choses.

Il est un autre caractère marqué dans le livre de M. Delécluze, et qui mérite d'être relevé, à une époque où le paradoxe et la vanité gâtent souvent l'histoire : c'est le goût du vrai, et cette probité de l'esprit que l'effet ne séduit pas, qui n'exagère, ne dissimule rien, et rend les faits dans leurs justes proportions : c'est aussi, et plus encore, ce sentiment moral qui se mêle à tout, et cette rectitude d'impressions et de jugements qui inspire confiance au lecteur, en faisant estimer l'homme dans l'écrivain.

VILLEMAIN.

DIE STUPA'S (Topes) oder die architectonischen Denkmale an der

cette période, le bouddhisme dominait à l'ouest de l'Indus, en opposition au brahmanisme qui régnait à l'est de ce fleuve, et sur les bords du Gange. Le plateau de l'Afghanistan actuel, au delà de Caboul jusqu'à Bamiyan, et vers le passage de l'Hindu-khau, se couvrit de ces constructions colossales, inconnues jusqu'à ces derniers temps, dans lesquelles furent découverts ces trésors de monnaies avec légendes romaines, grecques-bactriennes, grecques-indo-scythiques, sanscrites et pehlvis, qui ont excité un étonnement général dans le monde savant.

Vers la fin de cette période, lorsque la dynastie des Thang (618-907 de J. C.), déjà attachée au bouddhisme (le culte de Foë), monta sur le trône, Bamiyan se montra dans les annales chinoises, mais pendant peu de temps. Vers l'an 627, il y est fait mention d'un prince de Bamiyan (Fan-yan-na) qui envoyait son tribut à l'empereur de Chine. On ignore combien de temps dura ce tribut; mais il ne put subsister beaucoup au delà de cette époque, puisque les Arabes, dès l'an 639, sous Omar, paraissent déjà en conquérants dans cette contrée, et commencent leurs guerres avec les pays turkestan et tibétains.

Dans ces mêmes annales, comme aussi dans d'autres ouvrages chinois, le nom de Fan-yan-na, et les pays voisins, se présentent au jour de l'histoire. Depuis le IV^e siècle jusque vers le milieu du VII^e, les prêtres bouddhistes de la Chine accomplirent, à différentes reprises, des pèlerinages dans le pays de leurs patriarches, en suivant diverses routes à travers l'Asie moyenne. Des relations détaillées et exactes de ces voyages nous ont été heureusement conservées dans la collection des écrits religieux et des histoires bouddhiques. L'une de ces relations, objet d'un remarquable travail d'Abel Remusat, publié après sa mort, conduit le pèlerin Fa Hian, vers l'année 400 de notre ère, à travers le Khotan (Yarkend) et le Kaferistan, jusqu'à la rivière de Caboul; l'autre, trouvée plus tard par J. Klaproth, conduit le pèlerin Hiüan Tshang, entre les années 633 et 650, à travers la Bactriane, et Fan-yan-na,

duise de Balkh à Caboul. M. A. Burnes est le premier Européen qui soit parvenu dans la vallée de Bamiyan, le 22 mai 1832, en venant du sud; malheureusement il ne put y rester qu'un seul jour; aussi n'en rapporta-t-il qu'une connaissance très-superficielle. L'année suivante, M. Charles Masson y séjourna plus longtemps, il y fit des fouilles, et découvrit plusieurs idoles. En 1834, M. Honigberger, se rendant à Bamiyan, se disposait à y faire des recherches et des fouilles, lorsqu'il excita les soupçons du gouverneur, et fut enfermé dans la forteresse d'Akrobat; il dut s'estimer heureux, après avoir recouvré la liberté, de pouvoir continuer sa route vers Bokkara.

Ce qui attire surtout l'attention dans ce lieu, ce sont les sculptures de deux figures colossales nommées *But* (idoles), nom par lequel le lieu est encore désigné dans tout le Khorasan : la plus grande partie de la population habite maintenant dans des grottes creusées sur le flanc de montagnes escarpées. On prétend, dans le pays, qu'elles sont l'ouvrage d'un roi nommé *Julal*. Les habitants appellent ce lieu *Ghulgula* ou *Ghulgala*. Déjà M. Wilford avait donné ce renseignement. Beaucoup de ces grottes doivent, par leur grandeur, avoir été des temples, mais sans colonnes, ornés seulement de niches et de sculptures. Il y a aussi des peintures fort endommagées par la fumée; les sculptures ont été mutilées par les musulmans. La grandeur et l'importance de ces ruines sont attestées par le plus récent des explorateurs de cette région, le général Court.

M. A. Burnes, en désignant une montagne conique, près de Bamiyan, par l'épithète *honeycombed* (percée comme une ruche à miel), fait souvenir d'un passage où Abulféda décrit une montagne près de Bamiyan, d'où l'on tirait de l'argent, et qu'il appelle *Bangahir*; il dit : *incolæ Bangahir fecerunt forum suum in cribrum, ob multas quas ibi fecerant foveas*; il parle de la grande richesse des mines d'argent de cette montagne.

M. A. Burnes ne parle nullement de cette dernière circonstance. La

première description exacte et le premier dessin qu'on en ait eus sont dus à M. A. Burnes. Ces idoles gigantesques sont taillées dans la paroi verticale de la montagne. L'une représente un homme; l'autre, à ce que croit M. Burnes, une femme. Dans l'état où ils se trouvent, il est impossible de rien décider à cet égard. Selon les bouddhistes, ce sont *Shahama* et son disciple *Sahala*; selon les Hindous, ils représentent *Blim* et sa femme, personnages rattachés aux anciennes traditions des Pârauides, les ennemis des Brâhmes; les Persans mahométans les nomment *Key-Umarock* (*Kayomorts* du Zend-Avesta). Ils sont tournés vers l'orient; les gens du pays assurent qu'ils sourient au lever du soleil et s'attristent à son coucher. Ce qui est plus sûr, c'est que la face de ces colosses est entièrement méconnaissable. Les musulmans ont depuis longtemps l'habitude de ne jamais passer devant ces figures sans leur tirer des coups de fusil; et l'on raconte qu'Aureng-Zeb, le destructeur des monuments païens, passant avec son armée dans cet endroit, mutila la tête de ces idoles à coups de canon.

Le grand colosse a 120 pieds de haut et 70 pieds de large; il est taillé en haut relief dans une espèce de niche¹. Ses membres ont été mutilés par le canon; tous les traits de la figure, au-dessus de la bouche, ont disparu; ses oreilles sont longues et pendantes, comme dans toutes les figures de Bouddha. La tête paraît avoir été ornée d'une tiare. Le corps était couvert d'un manteau, revêtu d'une espèce de stuc. On voit encore une infinité de chevilles de bois qui ont dû servir à faire tenir l'enduit. Les contours en sont grossiers. Les deux mains ont disparu.

L'autre idole, que les gens du pays appellent tantôt la femme, tantôt le frère de la plus grande, et qui, d'après les traditions bouddhistes, doit représenter le disciple, quoiqu'un peu mieux conservée, est encore si mutilée que M. Burnes avoue ne pouvoir en rien dire de positif. Sa hauteur est de 70 pieds; les nombreux trous carrés creusés

kyala, les restes de quinze autres destructions en forme de dôme, qu'à cause de leur état de construction on pouvait de loin prendre pour des monticules naturels. En fouillant la plupart de ces topes, il recueillit un grand nombre de monnaies et d'autres objets d'antiquité, analogues à ceux qu'on avait trouvés dans le premier tope de Manikyala, avec diverses inscriptions en caractères qu'on ne peut encore déchiffrer. L'un de ces topes a encore 60 à 70 pieds de haut. C'est là que M. Court découvrit le vase de bronze qui renfermait, entre autres objets précieux, des monnaies romaines appartenant aux derniers temps de la république¹. Les plus récentes des monnaies trouvées dans l'un et l'autre de ces topes paraissent celles de l'époque sassanide, sur lesquelles se

¹ La description de cette découverte se trouve dans l'extrait d'un mémoire de M. le général Court, sur l'ancienne Taxila, extrait publié dans le *Journal of the asiatic society of Bengal*, novembre 1834, t. III, p. 536. M. Raoul-Rochette a donné, sur cette découverte et sur les médailles que M. Court a trouvées dans ce tope, des détails fort intéressants (deuxième supplément à la Notice sur quelques médailles grecques, etc. p. 6 et suiv. *Journal des Savants*, 1836, p. 70 et suiv.). Les objets précieux trouvés dans ce tope par M. le général Court, ayant été récemment offerts au roi de la part de cet officier général, et donnés par le roi au Cabinet des antiques, où ils sont maintenant exposés, il ne sera pas inutile de rappeler ici, d'après le récit même du général Court, les circonstances curieuses qui les concernent.

En fouillant le tope de Manikyala, M. Court rencontra, à la profondeur de 3 pieds, une pierre carrée sur laquelle étaient déposées quatre monnaies de cuivre, dont une du roi Mokadphisès (ou Kadphisès); les trois autres de Kanerkès. A 10 pieds plus bas, il trouva une cellule de la forme d'un parallélogramme, solidement bâtie en pierres bien appareillées, unies par du mortier; les quatre côtés répondaient aux quatre points cardinaux. Elle était couverte par une seule pierre massive dont la face intérieure porte trois inscriptions en caractères qui paraissent pehlvis. (Cette pierre a été offerte au roi, qui l'a donnée au Cabinet des antiques, où elle est exposée. Les inscriptions, au nombre de trois, qui la couvrent sont les plus longues que l'on connaisse; elles appellent toute l'attention des orientalistes, qui peuvent maintenant les étudier à loisir.)

voit la tête de Sapor II (310 à 380 de notre ère), quoique les légendes en pehlvi qu'elles portent n'aient pas encore été déchiffrées.

Une troisième espèce de monnaies découverte dans ces deux grands topes comprend celles qu'on a nommées *indo-scythiques*, parce qu'elles offrent des têtes de rois qui semblent appartenir à la race des Scythes, à en juger d'après le costume et les attributs. Les légendes grecques qui les accompagnent, les noms de Kanerkès et de Mokadphisès (ou Kadphisès), exprimées en caractères grecs, excitent l'intérêt au plus haut degré. L'art grec, quoiqu'en décadence, se montre dans le type de ces médailles; elles attestent que l'influence de la civilisation grecque subsistait encore à la cour de ces princes *indo-scythes*, probablement Gètes ou Saces qui, un siècle et demi avant notre ère, mirent fin à la monarchie gréco-bactrienne, et étendirent leur domination jusqu'à l'embouchure de l'Indus, au nord-est, et au delà de l'Hypanis jusqu'au Gange. Ils furent repoussés des environs de ce fleuve par Vicramadityas, avec lequel commence la nouvelle ère indienne, mais ils dominèrent encore longtemps à l'ouest de l'Indus. Leur histoire ne subsiste plus pour nous que dans quelques noms isolés. Les contrées où ces médailles se trouvent répondent à l'Afghanistan actuel, et s'étendent au nord jusqu'au passage de l'Hindu-khau, vers Bamiyan. Elles comprennent aussi tout le Kaboulistan, ou le plateau de Kaboul, jusqu'à Peschawer et à Jelalabad, jusqu'à la plaine de l'Indus, près d'Attock. A l'orient de ce

une espèce de pâte ayant la couleur de terre d'ombre, et qui commençait à se pénétrer de vert de gris. La pâte était légère, sans odeur et encore humide.

Dans cette pâte, et autour de la boîte d'argent, M. Court trouva sept médailles romaines d'argent, rangées circulairement. (Ce sont les médailles du temps de la république dont M. Raoul-Rochette a donné la description et l'époque (deuxième supplément, p. 7-9). La septième, dont l'empreinte, d'après le dessin de M. Prinsep, lui avait paru trop effacée pour pouvoir en reconnaître le type, est une médaille fort connue de la famille Julia. Elle rentre ainsi dans l'époque assignée aux six autres.)

Enfin, dans la boîte d'argent s'en trouva une plus petite en or (0^m 035 de haut, 0^m 025 de diamètre) avec un couvercle, contenant quatre médailles d'or d'un poids égal de 37 grains (1^{gr},96) chacune, parfaitement conservées.

Avec ces quatre médailles, se sont trouvées quatre perles, une améthyste du poids de 28 grains (1^{gr},48), et un saphir pâle du poids de 20 grains (1^{gr},06).

Tous ces objets sont maintenant exposés au Cabinet des antiques, ainsi que d'autres objets analogues trouvés par le général Ventura, dans le tope de Manikyala, et donnés au roi par le général Allard. Ils consistent en deux vases en pierre ollaire, dont l'un contenait une boîte en cuivre : celle-ci une autre en argent, et une troisième en or, où l'on avait renfermé des fragments d'os calcinés dans une feuille d'or battu ; l'autre, une boîte en cuivre : celle-ci une autre en or, contenant de petites perles et des os calcinés dans une feuille d'or battu.

fleuve, sont les groupes de topes à Manikyala, « dont les deux principaux, dit M. Ritter, sont comme les premiers grands pylônes d'une longue suite de plus de cent monuments pareils placés des deux côtés de la grande route royale. »

Les diverses espèces de monnaies découvertes dans ces topes ont été classées et décrites en détail dans ce journal, par notre savant collègue M. Raoul-Rochette; nous devons nous contenter de renvoyer à son travail, et nous borner à l'analyse des considérations historiques développées par M. C. Ritter, sur l'origine et le vrai caractère de ces curieux monuments.

Il en distingue quatre groupes principaux à l'ouest de l'Indus; celui de Manikyala est à l'est de ce fleuve.

Le premier groupe existe à Peschawer, à l'ouest d'Attock, dans le bassin de la rivière de Kaboul. Les topes de ce groupe sont moins connus que ceux de Manikyala, quoique, d'après les observations de MM. Gerard, Honigberger et Burnes, il s'y trouve un des plus grands topes connus, plus grand peut-être que celui de Manikyala. On n'en possède pas encore de description. La mort de M. Gerard l'a empêché de publier les notes qu'il avait recueillies.

C'est près de Peschawer que M. Court a découvert dans une fouille un masque en bronze, grand comme nature, avec une inscription pehlvi. Ce monument, unique jusqu'à présent dans son genre, est des plus curieux par le travail, le caractère et les détails. Les cheveux sont ramenés au-dessus de la tête, où ils forment un nœud attaché à la base par un serpent qui relève trois têtes sur un seul tronc; les oreilles sont pendantes; les yeux, à demi fermés, ont les prunelles incrustées en argent. La lèvre supérieure est garnie d'une moustache, le menton couvert d'une barbe fort courte, dont les poils sont artistement peignés. Sans cette particularité, on aurait pu voir dans ce masque une figure de Bouddha. Il est probable que c'est un portrait de roi, dont le nom

de maison. M. A. Burnes pense que ces groupes formaient autant de villages distincts. On les attribue dans le pays aux Cafres ou infidèles. M. Ritter ne doute point que ces grottes, comme celles de Bamiyan, n'aient servi d'habitation à des communautés de bouddhistes, dans le voisinage desquelles les nombreux topes de Jelalabad ont été élevés en l'honneur de leur culte. Jelalabad doit être dans le royaume de Tholy, que le bouddhiste Fahian a traversé en 400, et qu'il décrit avec des détails qui conviennent à cette ville et à ses environs.

Les topes, au nombre de 30 à peu près, qui entourent cette ville, ont été vus superficiellement par MM. Moorcroft et Trebeck, et plus à loisir par le docteur Gerard. Les gens du pays les appellent *barjs* (mot arabe qui signifie *tour*); ils sont voisins les uns des autres, des deux côtés du Surkh-rud qui descend du Sufaid-khau, et arrose la partie septentrionale de la vallée. Ces topes ont été entièrement noircis par le temps. Dans la plaine, on voit les ruines d'un grand nombre qui ne sont plus que des monceaux de pierre. Jusqu'à M. Honigberger, la main des hommes ne les avait pas touchés. Ce voyageur en a fait fouiller plusieurs. Dans la plupart, il existe à la hauteur du sol une petite chambre carrée, dans les angles de laquelle ont été placées diverses reliques. La grandeur de ces monuments varie depuis 30 jusqu'à 50 pieds de haut, depuis 80 jusqu'à 110 pieds de circonférence. Aucun ne paraît atteindre la dimension de ceux de Manikyala.

Le troisième groupe existe dans les environs de Caboul. C'est à M. Ch. Masson, au docteur Gerard et à M. Honigberger qu'on doit toutes les recherches dont ce groupe a été l'objet. Les topes sont situés le long de la chaîne qui supporte le plateau de Caboul. La plaine adjacente a été évidemment le bassin d'un lac. C'est là qu'en 1833, le docteur Gerard trouva un bas-relief très-curieux, représentant Bouddha. (La figure en est donnée par le *Journal of the asiat. society of Bengal*, t. III, pl. 26, p. 449.) Le dieu y est représenté assis, les jambes croisées, les mains réunies, dans cette position tranquille que lui donnent toutes les sculptures indiennes; plusieurs groupes de figures l'entourent, et des flammes sortent de ses épaules : particularité qu'on n'observe sur aucune des figures connues de Bouddha, et qui paraît être un symbole d'inspiration¹. Ce bas-relief fut trouvé, non dans un tope, mais dans une masse de briques et de débris qui ressemblaient aux ruines ordinaires d'une ville détruite; en fouillant cette masse, on par-

¹ Mon savant confrère, M. Burnouf, m'a dit que plusieurs textes expliquent très-bien cette particularité.

vint à une chambre en pierre, parfaitement conservée, dont les murs étaient ornés de pierres colorées et de dorures : selon toute apparence, elle faisait partie d'un temple de Bouddha, ou d'un oratoire dans une maison particulière qui fut abandonnée lors de la destruction de la ville. L'image elle-même a été partiellement mutilée ; les têtes des figures accessoires ont été frappées par le marteau. On reconnaît dans ces mutilations la main des musulmans, auxquels on dut sans doute la destruction de la ville.

La découverte de ce monument a de l'importance, en ce qu'elle donne une preuve directe de l'existence, en ce même lieu, du culte de Bouddha. Les fouilles exécutées par M. Honigberger dans plusieurs topes de ce groupe ont été décrits par feu Jacquet, dans le *Journal Asiatique* (3^e série, tome II, p. 254 et suiv.) M. Ritter en donne un résumé fort exact. Nous renverrons à la narration originale que chacun de nos lecteurs peut consulter facilement.

Le quatrième groupe est celui de Beghram, au nord de Caboul, et tout à fait au pied de l'Hindu-khau, à l'entrée du passage qui conduit à Bamian. Ce groupe est jusqu'à présent le moins connu de tous. M. Ch. Masson, le seul qui ait exploré ce canton, n'en donne qu'une description insuffisante. C'est en juillet 1833 qu'il partit de Caboul pour explorer les cantons au nord de cette ville, à la base des montagnes de l'Hindu-khau, avec l'intention surtout de déterminer l'emplacement d'*Alexandria ad Caucasum*. Il fut récompensé de ses peines par la découverte d'un grand nombre d'objets intéressants ; il découvrit l'emplacement d'une ancienne ville, d'une immense étendue, dans la plaine appelée maintenant Beghram. Il apprit bientôt qu'un grand nombre de médailles étaient continuellement trouvées dans la plaine de Beghram. Il s'en procura lui-même 1865 en cuivre, et 14 tant en or qu'en argent ; il estime que l'on n'en trouve pas moins de 30,000 par an dans les environs de cette ville, indépendamment des sceaux, anneaux et autres ornements. Mais les

POÈMES ISLANDAIS (*Völuspá, Vafþrúdnismál*,
l'Edda de Sæmund, publiés avec une
 un glossaire, par F.-G. Bergmann, nou-
 tique. Paris, 1838; Imprimerie royale.

Dans l'ardeur qui anime les jeunes savants, les littératures étrangères, l'islandais ne pouvait être négligé. Depuis quelque temps faire des incursions dans cette littérature occupe en outre plusieurs savants distingués d'Allemagne. Les anciennes compositions islandaises ont un intérêt spécial, des rapports qui existent entre les traditions scandinaves et entre le génie des peuples du Nord et celui des peuples du Nord de l'Europe. Pour les contrées méridionales, la littérature islandaise peut être qu'un objet de curiosité, et qu'un moyen d'apprécier le génie, les mœurs, l'imagination, les idées, enfin l'état intellectuel et moral des anciens Scandinaves. Il y a, du reste, si loin de la littérature ancienne des peuples du Nord à celle qui fait le charme des peuples méridionaux; la première a quelque chose de si rude, de si étrange, que les traductions qu'on fait de ses compositions paraissent ou obscures ou bizarres, et que ce n'est qu'en les défigurant, pour ainsi dire, qu'on parvient à les faire goûter à des lecteurs habitués à suivre les règles classiques. La poésie du Nord se ressentait de l'état âpre et nébuleux de son climat. A la vérité, des images hardies, des expressions énergiques, des traits d'imagination vraiment poétiques viennent de temps en temps étonner le lecteur; mais ces beautés sont entourées de passages qu'on ne peut comprendre sans un commentaire, à cause des allusions vagues et obscures qu'ils renferment, ou de passages qui n'offrent que peu d'attrait pour des nations à qui les objets dont ils parlent sont étrangers ou indifférents.

Cette observation s'applique surtout aux poèmes de l'Edda, qui abondent en traits relatifs aux croyances des anciens Scandinaves. Dans les temps modernes on a recueilli et rassemblé ces traits pour en composer un système mythologique, à l'aide duquel on parvient, non sans peine pourtant, à expliquer les poèmes. Cependant il est évident que le système ne peut être complet; car les poètes n'ont pas tout dit. Devant supposer la mythologie du Nord familière à leurs compatriotes, ils se sont contentés souvent de vagues allusions qui pouvaient suffire à leurs auditeurs; mais ce sont des énigmes pour nous qui les lisons six à huit

siècles après leur composition, et longtemps après l'extinction totale de la religion des païens septentrionaux. Des noms propres et des épithètes qui en sont formées remplissent ces poèmes; il faut des paraphrases pour reproduire ces expressions dans les langues du Midi; encore est-il très-difficile de produire exactement par une circonlocution le sens d'une épithète allégorique. D'ailleurs, le langage poétique des anciens Scandinaves admettait beaucoup de licences; mais d'un autre côté leur versification s'astreignait à des règles qui tenaient à l'idiome islandais, et qui produisaient des beautés, ou du moins ce que l'on regardait comme tel. Malheureusement elles se perdent dans une traduction. Les Allemands ont quelquefois essayé de les reproduire; leur idiome s'y prête: en français, ces imitations sont impossibles, ou manquent leur but.

Il résulte de toutes ces observations que les poésies de l'Edda plairont difficilement en France, et que les savants qui ne se laisseront pas rebuter par les difficultés, pour les étudier, auront encore besoin d'un commentaire qui leur aplanisse la voie, et écarte une grande partie des épines dont elle est hérissée. Pour ceux-là, l'ouvrage de M. Bergmann, qui donne le texte avec une traduction, beaucoup de notes et un glossaire, vient à propos: c'est même le premier ouvrage de ce genre que l'on ait tenté en France. Il avait bien paru des traductions et même le texte de quelques parties de l'Edda, mais dépourvu de l'appareil des explications et des gloses nécessaires pour l'intelligence de poèmes aussi difficiles.

Cependant on sera surpris d'abord que M. Bergmann, sur environ trente-six poèmes dont se compose l'Edda de Sæmund, n'en donne que trois, et que ces poèmes ne forment qu'une faible portion du volume qu'il publie. Nous ne recevons donc ici que la douzième partie de l'Edda; et si l'auteur voulait la donner tout entière, en conservant la même proportion entre le texte et les notes que dans ce volume-ci, il en faudrait encore six à huit autres. Dans sa préface, l'auteur s'excuse

héroïques qui forment le second volume de cette édition, ni le *Hávamál*, poème éminemment propre à faire connaître l'état social et la moralité des peuples du Nord à cette époque.

Laissant donc de côté tout ce que M. Bergmann n'a pas donné de l'Edda, voyons le travail entrepris pour les trois morceaux qu'il en a extraits.

L'auteur s'est cru obligé, comme je l'ai déjà indiqué, à les faire précéder d'une introduction générale sur la langue, la littérature et la mythologie islandaises, et sur le recueil de l'Edda. Déjà plusieurs savants avaient cherché à prouver que Sæmund ne peut avoir fait le recueil de poésies qu'on lui attribue. M. Bergmann produit de nouveaux arguments dans cette cause. Sæmund, surnommé *frøde* (sapiens), vivait au XI^e siècle, c'est-à-dire dans le I^{er} siècle après l'introduction du christianisme, et il était prêtre. Or est-il probable qu'un prêtre chrétien, quelque amour qu'on lui suppose pour l'ancienne poésie de ses ancêtres, se soit occupé à recueillir et à transcrire les monuments poétiques de la superstition païenne à peine étouffée, sans y ajouter aucun correctif, sans y mêler aucune expression d'un sentiment chrétien ? M. Bergmann trouve aussi dans les remarques en prose, jointes à quelques poèmes de l'Edda pour les expliquer, une preuve que Sæmund n'a pas fait ce recueil. Ces passages intercalés sont, selon lui, de la mauvaise prose qu'un homme réputé savant n'aurait pas faite, et, comme la prose intercalée dans les vers doit avoir pour auteur le même qui a formé le recueil, on ne peut, dit M. Bergmann, attribuer l'une et l'autre à Sæmund. Cet argument, susceptible d'être contesté, n'est pas aussi fort que le premier qui a paru suffisant aux savants du Nord.

M. Bergmann va plus loin ; il soutient que l'Edda de Sæmund, quoique appelée vulgairement l'ancienne ou la vieille, l'est moins que celle de Snorro, composée par un grammairien du XIII^e siècle pour établir les règles de l'art poétique et métrique d'après les anciens mo-

d'autres écrivains ont adopté. Voilà aussi ce qu'a fait l'auteur. Son orthographe diffère de celle qu'on a suivie tant dans l'édition de Copenhague que dans celle de Stockholm. Dans la première, par exemple, on a écrit *av* au lieu d'*ö*, parce que les Islandais, avant d'adopter généralement l'*ö*, exprimaient cette voyelle ou diphtongue par *av*. M. Bergmann se sert, comme l'éditeur de l'Edda de Stockholm, de l'*ö*, ainsi que du *ð* que les Islandais ont emprunté des Anglo-Saxons, et à la place duquel l'Edda de Copenhague a toujours la simple lettre *d*, quoiqu'elle ne représente pas tout à fait le *ð* ou *dh*. Il est vrai que dans la prononciation le *d* et le *ð* ont souvent dû se confondre, et que dans les manuscrits les deux lettres sont mises l'une pour l'autre. Cependant puisqu'on a conservé le *p* ou *th*, il convient aussi, pour l'exactitude étymologique, de maintenir le *ð*. C'est ce qu'a fait l'éditeur de l'Edda de Stockholm, et M. Bergmann a eu raison de suivre son exemple. D'un autre côté, celui-ci rejette le *z*, le *q* et le *c*, lettres qui manquent à l'alphabet runique, et qui dans les inscriptions sont remplacées, la première par *ds*, *ðs*, ou *ts*, la deuxième et la troisième par *k*. Par la même raison l'auteur aurait voulu supprimer l'*y* comme ayant été inconnu aux anciens Islandais, mais il n'a pas voulu, pour le moment, pousser la réforme jusque-là; il ne dissimule pas en général qu'il médite une réforme plus complète, mais qu'avant d'y procéder pour la suite de son travail il désire connaître l'avis des savants. Il paraît même vouloir étendre cette réforme sur toutes les langues, et dans une note on le voit proposer d'écrire en français *bōf*, *ōf*, *sōl*, pour bœuf, œuf, seul. Je ne me crois appelé à prononcer ni sur cette réforme, ni sur la proposition que fait l'auteur d'écrire les langues orientales en caractères européens.

M. Bergmann n'a pas eu pour le *j* le même ménagement que pour l'*y*, et il rejette cette lettre, quoique Rask l'ait employée constamment dans l'Edda de Stockholm, et quoiqu'elle soit maintenant en usage tant

runique exprime par f , et qui représente un son intermédiaire entre l' é et l' i , se rapprochant toutefois plus de l' i que de l' é . Par cette dernière raison, il vaudrait mieux, ce me semble, conserver l' i comme fait l'alphabet runique, et indiquer par quelque signe la modification du son.

Enfin, dans la transcription des poèmes islandais, M. Bergmann suit l'exemple des frères Grimm, qui mettent en quatre vers les strophes que Finn-Magnusen et Rask, dans leurs éditions de l'Edda, ont écrites en huit. M. Bergmann réfute les arguments de Rask en faveur de la dernière méthode; celle-ci s'accorde mieux avec la popularité de la poésie, car de petits vers sont faciles à retenir; cependant pour les manuscrits on a souvent préféré la première méthode. Le poème des *Nibelungen* est en strophes de quatre vers doubles, et le chant teutonique sur la victoire remportée par Louis le Bègue en Vimeu sur les Normands, chant qu'on a retrouvé récemment dans la bibliothèque de Valenciennes, est écrit d'une manière semblable.

Pour faire voir la différence entre le texte islandais des deux éditions de l'Edda, et la leçon adoptée par M. Bergmann, je vais transcrire les deux premières strophes de *Völuspá*. Voici d'abord le texte d'après les deux éditions de l'Edda :

ÉDITION DE STOCKHOLM.

I. Hljófs bið ek allar
Helgar kindir
Meiri ok minni
Mavgo Heimþallar
Vildo' at ek Valfavður
Vél framtaljak
Fornspiöll fira
Þau ek fremst of-nam.

II. Ek man jötna
Ar of-borna
Þa er forþom
Mik frædda höfðo :
Nio man ek heima
Nio iviði
Rejotvið mæran
Fyrir mold neþan.

ÉDITION DE COPENHAGUE.

Hlieds bið ec
Aðlar kindir
Meiri oc minni
Mavgo Heimdallar.
Vildo it' ec Valfavður
Vel fyr telia
Fornspiöll fira
Þau er fremst um man.

Ec man iotna
Ar vm borna
Þa er forðom mic
Födda höfðo.
Nio man ec heima
Nio ividi
Miótvid möran
Fyri mold nedan.

M. Bergmann écrit ces deux strophes ainsi qu'il suit :

Hliðs bið-ek allar helgar kindir
Meiri ok minni mögu Heimþallar;
Vilda-ek Val-föður vél framtalia
Forn-spiöll fira þau ek fremst of-nam.

Ek man lötna ár of-borna
 Þá-ér forðum mik frædda höfðu :
 Niu man-ek heima, nfu ívidi
 Miðtvið mæran fyrir mold nēdan.

On peut remarquer que ses variantes portent non-seulement sur l'orthographe, mais sur les mots mêmes. L'auteur cherche à justifier dans les notes les leçons qu'il a adoptées de préférence à celles de l'une ou l'autre des deux Eddas imprimées, et quelquefois de toutes les deux¹.

Avant de clore son introduction, M. Bergmann expose tout le système de la versification islandaise. Le mécanisme de cette versification avait déjà été expliqué par plusieurs auteurs danois et suédois, ainsi que par quelques savants d'Allemagne. En France, M. Bergmann est le premier qui fasse connaître cette matière avec autant de détails et d'une manière aussi approfondie. Il ne se borne pas à répéter d'autres auteurs; on s'aperçoit qu'il a fait lui-même une étude de cette versification assez singulière, dont une des gênes et des beautés consistait dans l'obligation de l'allitération, c'est-à-dire de la simple ou double répétition d'une même consonne en deux hémistiches consécutifs. Les Anglo-Saxons et les Finnois aimaient comme les Scandinaves cette répétition de consonnes ou de syllabes: les poésies de ces deux peuples en fournissent la preuve². On essaya de l'introduire même dans la langue latine³, et il y a de vieilles poésies slaves qui en contiennent aussi des traces⁴. Ce genre de beauté a donc été goûté par des peuples d'origine diverse; mais il a fini par céder au plaisir que donnait la rime.

¹ Le texte de Völuspá, tel que le donne M. Bergmann, se rapproche davantage d'une seconde version, que l'éditeur de l'Edda de Copenhague insère au supplément sous le titre de *Additamentum continens apographum carminis Völuspæ hactenus ineditum, sed a reliquis ordine differens*. On pourra en juger par la première strophe que voici :

Hlióds bið ec allar
 Helgar kindir
 Meiri ok minni

Il faut maintenant aborder les poèmes islandais pour lesquels M. Bergmann a fait son ouvrage. Le premier est Völuspá, assurément une des compositions poétiques les plus remarquables que le Nord nous ait conservées; c'est aussi celle qu'on a le plus souvent traduite ou imitée¹. Un des traducteurs et commentateurs la compare à une voix mystérieuse qui frappe notre oreille dans le silence d'une nuit obscure². La vision d'une *vala* ou prophétesse qui, en termes souvent douteux et en phrases pleines d'allusions mythologiques et dont les transitions nous échappent quelquefois, chante l'origine du monde, la création de l'espèce humaine, les travaux des dieux, l'arrivée du génie du mal, la perversité des hommes qui en est la suite, le renouvellement futur de l'univers et le rétablissement de la justice: voilà un sujet éminemment poétique et un document important pour l'histoire des cosmogonies et mythologies anciennes.

Les opinions les plus diverses ont été mises en avant sur cette composition. Tandis que les uns attribuent à Völuspá une très-haute antiquité et y voient l'écho des accents prophétiques d'une sibylle grecque ou les débris des doctrines théosophiques de l'Orient³, d'autres ont cru y reconnaître des traces d'idées chrétiennes, et devoir admettre que ce poème est de la fin du paganisme, ou que du moins les chrétiens y ont fait des interpolations; c'est ainsi qu'on a vu le jugement dernier, tel qu'il est annoncé par les livres chrétiens, dans la strophe suivante qui est la 65^e dans l'édition de Stockholm, la 58^e dans celle de Copenhague, et la 59^e dans le texte de M. Bergmann:

pá kēmr inn. Ríki at Regin-dómi	Alors il vient d'en haut présider au jugement des grandeurs,
Oflugr ofan, sá-ēr öllu ræðr	Le souverain puissant qui gouverne l'univers.
Semr hann dōma ok sakar leggrr,	Il tempère les arrêts, il calme les dissensions,
Vē-skōp setr þau-ēr vëra skulo.	Et donne des lois sacrées, inviolables à jamais.

Cette strophe manque en effet dans le manuscrit en parchemin que l'on possède à Copenhague⁴.

D'autres ont vu même le mot de religieuses dans l'épithète donnée aux Valkyries :

Nú ero taldar nonnor Herians
Görvar at riða grund Valkyrior (vers 103 et 104).

¹ Voyez, sur les diverses éditions et traductions de Völuspá, Lindfors, *Inledning till isländska Litteraturen*, cap. 1. — ² Studach, *Sæmunds Edda des Weisen, aus dem Isländ. übersetzt und mit Anmerkungen begleitet*; part. I. Nuremberg, 1829; in-4^e, page 4. — ³ Voyez la préface d'Afzelius, *Edda de Stockholm*, 1818. — ⁴ Voyez les notes sur Völuspá, *Edda de Copenhague*, t. III.

que M. Bergmann traduit ainsi :

Voilà énumérées les *servantes* du Combattant,
Les Valkyries pressées de voler dans la campagne.

Dans l'Edda, édition de Copenhague, on avait traduit

Jam sunt recensita
Nymphae Herianis (Othini).

Cependant, M. Studach dans sa traduction allemande, aussi littérale que possible, avait mis :

Genannt sind nun
Herians Nonnen
Walküren gerüstet
Zum Ritt auf Erden¹.

« Les voilà énumérées, les nonnes d'Hérian, les Valkyries, etc. » Et M. Geier, historien suédois, regarde comme positive la mention des nonnes ou religieuses, dans le poème de Völuspá². M. Studach a pourtant averti dans ses notes qu'il ne faut pas se tromper sur le mot de nonnes (*nōnnar*, pluriel de *nanna*, femme), mot, dit-il, plus ancien que le christianisme. Il cite en effet un grand nombre de langues anciennes et modernes qui ont ce nom ou un mot approchant, mais dans des acceptions bien différentes les unes des autres³. L'Edda de Copenhague a aussi une note sur ce mot, en avertissant que *nanna*, singulier de *nōnnor*, n'a rien de commun avec le mot de *nanna*, nonne, religieuse⁴.

M. Bergmann ne fait pas d'observation sur le passage du poème qui contient le mot de *nōnnor*. Dans ses remarques générales sur Völuspá, il déclare n'y avoir trouvé aucun vers qu'on puisse soupçonner de n'être pas authentique. Il croit voir tant dans le fond que dans la forme de ce poème la preuve que Völuspá est un des plus anciens monuments de la littérature scandinave, et qu'il a été composé à une époque où le paganisme scandinave était encore en pleine vigueur, mais où se manifestaient

contre la religion de son siècle, et espérant, en patriote et en philosophe, voir un jour la justice présider aux destinées du monde.

Cependant rien n'annonce, à mon avis, l'intention du poète de prédire sous forme de prophétie, comme dit encore M. Bergmann, la chute de l'ancienne religion scandinave. Voulant exposer la cosmogonie du Nord, il était amené naturellement à parler de l'introduction du mal, et de l'espoir de voir le bien triompher un jour dans l'univers. Toutes les religions ont énoncé cet espoir; les Scandinaves ont à cet égard partagé les idées d'autres peuples du paganisme. S'il est donc parlé dans *Völuspá* des jours futurs qui verront le génie du mal dompté et la justice reprendre ses droits, je ne crois pas qu'on doive y voir d'autre intention que celle de manifester l'espoir de la régénération du monde corrompu.

MM. Studach, Finn-Magnusen et d'autres savants ont supposé que la *vala*, qui est censée prédire l'avenir, prononça ses paroles mystérieuses dans une grande solennité religieuse, celle qui se célébrait au solstice d'été; que la mention d'*Heimdall*, père des hommes, dans la première strophe, y fait allusion, et que la prédiction du dépérissement du monde s'unit ici à une allégorie relative au dépérissement de la chaleur et du jour, qui commence après le solstice d'été. C'est, comme on voit, une simple conjecture, fondée sur l'opinion que la religion scandinave était allégorique, ce qui reste à prouver.

Le défaut de liaison entre quelques strophes a frappé l'attention de plusieurs traducteurs et commentateurs. Herder regardait *Völuspá* comme des fragments de très-vieilles traditions qui nous sont parvenues dans un ordre qui laisse beaucoup à désirer¹.

Les manuscrits n'ont pas en effet la même suite dans les strophes dont quelques-unes ont même paru incomplètes. Aussi les éditeurs les ont rangées différemment; et M. Bergmann, s'autorisant de leur exemple, établit un nouvel ordre qui lui semble être le plus convenable; mais, pour cet arrangement, il est obligé de mettre six à sept vers dans quelques strophes, au lieu de quatre qu'ont toutes les autres. Dans un poème aussi obscur, il est permis de chercher à mettre un peu de clarté à l'aide de la transposition des idées, pourvu que l'on ne pousse pas cet effort trop loin. Cependant, jusqu'à ce que l'on sache si le poème est complet ou s'il y manque des passages, on ne pourra décider si tel ou tel arrangement est le meilleur. On pourrait parvenir à une disposition

¹ *Volkslieder*, t. II, p. 195.

très-raisonnable des strophes, et s'éloigner pourtant beaucoup de l'original.

Le deuxième poème que M. Bergmann a reproduit est le *Vafthrúdnismál*, ou l'entretien entre le Jote ou géant [Vafthrúdnir avec le dieu Odin. Celui-ci descend chez le géant sans se faire connaître, lui demande l'hospitalité et lui propose une lutte de science. La proposition est acceptée, avec la condition que celui qui succombera perdra sa tête. Le géant adresse à l'étranger des questions mythologiques qui sont promptement résolues par le dieu déguisé. A son tour Odin propose des énigmes que le géant devine toutes, à l'exception de la dernière dans laquelle il reconnaît le savoir d'Odin : aussi est-il forcé d'avouer sa défaite.

Ceux qui sont pénétrés d'admiration pour toute l'Edda ont fait ressortir l'exposition dramatique du sujet, la rapidité et la vivacité du récit, la simplicité du langage : ils y ont même vu une allégorie de la lutte entre la doctrine mystique des Jotes, Jettes ou Finnois, et du peuple goth qui finit par rester vainqueur¹. M. Bergmann, tout en choisissant ce poème de préférence à beaucoup d'autres, le regarde pourtant comme un des moins beaux de l'Edda. Il convient de quelques beautés que d'autres savants y ont reconnues : il accorde même au poète de la délicatesse dans les pensées, de la finesse dans les expressions ; mais il ajoute : « Ce n'est ni sous le rapport de la disposition ou du plan, ni sous celui des pensées ou du fond que notre poème laisse beaucoup à désirer ; c'est dans le style que réside le principal défaut de *Vafthrúdnismál*. Le style en est généralement trop prosaïque, et les mêmes phrases, qui reviennent dans presque chaque strophe, répandent sur tout le poème quelque chose d'uniforme et de monotone. Il est vrai que le dialogue comporte un style moins poétique ; mais toujours faut-il que dans un poème le langage se soutienne au-dessus de la prose ordinaire. D'un autre côté, il faut convenir que les répétitions proviennent en partie de la nature même du sujet de *Vafthrúdnismál*. Comme les mêmes

M. Bergmann pense que *Vafthrúdnismál* est du x^e siècle, comme il suppose que *Völuspá* a été composé dans le siècle précédent. Ce sont de simples conjectures, fondées plutôt sur un sentiment vague que sur quelque chose de positif.

L'auteur a terminé son choix par le poème de *Lokasenna*, qui, dans l'édition de Stockholm, s'appelle *Lokaglepsa*, et dans celle de Copenhague *Aegisdrecca*. Le poète y fait rassembler tous les dieux au festin donné par *Ægir*, et arriver le génie du mal, *Loke*, qui se plaît à apostropher rudement les dieux et les déesses, à adresser à chacun d'eux une méchanceté ou une malice, jusqu'à ce qu'enfin *Thor*, le dieu puissant, mette fin à ce scandale, en menaçant *Loke* de son marteau redoutable. C'est assurément une composition très-singulière : la chronique scandaleuse de l'Olympe scandinave y est révélée avec une malice grossière, mais qui n'est pas entièrement dépourvue d'esprit.

Le peu de ménagement que le poète garde pour les dieux du paganisme a fait penser qu'il vivait à une époque où la mythologie avait cessé d'être un objet de culte dans le Nord¹. M. Bergmann est aussi de cet avis. Il présume que *Lokasenna* aura été composé peu de temps avant que le christianisme eût triomphé en Islande; il voit dans le poème le persiflage de la mythologie, et dans le poète un *incrédule* et un *esprit fort*. Je ne sais pourtant si l'auteur a raison. Voyez les mystères qu'au moyen âge on représentait sur le théâtre. On y met quelquefois dans la bouche du diable des discours dans le genre de ceux que le poète scandinave fait débiter par le méchant *Loke*. Dira-t-on que l'auteur dramatique tournait la religion chrétienne en dérision, ou que cette religion était arrivée au terme de sa décadence? Non, certes; le poète, dans sa simplicité, croyait devoir charger le rôle de Satan de toute la méchanceté de son caractère. Ne serait-il pas possible que le poète islandais eût eu aussi l'idée de mettre en scène les mauvaises inclinations de *Loke*, l'ennemi des dieux? Il faut convenir toutefois qu'il y a mêlé de la malice, et, comme cette qualité ne s'accorde guère avec la naïveté du premier âge, on est toujours réduit à supposer que le poète vivait dans les derniers temps du paganisme, sans qu'on puisse dire avec M. Bergmann que *Lokasenna* a dû être composé dans les dernières années du x^e siècle.

A l'égard de la traduction qui accompagne le texte des trois poèmes,

¹ « Cæterum monendum est, carmina Lokaglepsa et allegoriam Harbarzliód, omnibus in rebus mythologicis fide et auctoritate fere destituta, ignobiliorem ævi feturam redolere, » dit un peu crûment M. Afzelius, dans la préface de l'*Edda*, édit. de Stockholm.

L'auteur a cherché, comme il en avertit dans l'avant-propos, à la rendre aussi fidèle que possible; il a pris en effet beaucoup de peine pour donner l'équivalent d'expressions quelquefois très-difficiles à rendre en français. Il n'y a que quelques passages qui pourraient donner lieu à de légères remarques critiques; par exemple, lorsque le poète de Völuspá, en parlant du mouvement des étoiles, se sert de l'expression *gömlu göngo*, qui signifie littéralement *vieille marche* ou *route ancienne*, M. Bergmann traduit cette expression par *orbites éternelles*. Le mot *orbite* suppose des idées astronomiques que les Scandinaves ne possédaient pas. Le passage, *hyggst vetr hvetr fyrir*, est rendu par : *car l'homme en colère ne craint pas le diable*. La mention du diable est un anachronisme. L'auteur a mieux traduit dans les notes : « Homme en colère n'hésite devant rien. » *Freyr er bestr ultra ballriða* « Freyr est le meilleur de tous les preux chevaliers. » Cette expression rappelle trop la chevalerie chrétienne pour pouvoir convenir à la mythologie scandinave; mais ces taches sont légères en comparaison des grandes difficultés que l'auteur a eu à vaincre pour rendre les expressions islandaises en français sans s'éloigner du sens ainsi que du génie de l'idiome scandinave.

Il me reste à parler du glossaire qui termine l'ouvrage, et qui, étant précédé aussi d'une introduction, contient une théorie complète à laquelle l'auteur paraît avoir donné beaucoup de soin. M. Bergmann remonte à l'origine du langage et explique la signification primitive des voyelles et consonnes, en se servant de la connaissance des langues anciennes de l'Orient; et cette explication très-détaillée a pour but d'amener la théorie des *thèmes* qui, comme dit l'auteur, forment *la charpente ou le corps des mots*, et sous lesquels il a rangé les mots islandais qui selon lui en dérivent : il les compare aux mots d'autres langues, soit orientales, soit occidentales qui paraissent être de la même famille. L'auteur pense qu'on en viendra à ranger tous les glossaires dans cet ordre, et que si l'on trouve d'abord quelques-unes

rielle), *percevoir* (signification moitié matérielle, moitié métaphorique), et *voir* (signification entièrement idéale); et de ce thème il fait dériver en latin *spicere*, et en islandais *spakr*, *spakligr*, prudent, sage, *spaki*, prudence, sagesse, *spá* (pour *spaka*), vision, prophétie, comme dans le mot *vélsþa*, vision de mystère, prophétie.

La théorie de l'auteur, dont la discussion exigerait une connaissance presque universelle des langues, est au moins fort ingénieuse, et les développements que M. Bergmann donne à son système annoncent des connaissances philologiques extrêmement étendues. En général la publication de ce volume est un beau début de la part du jeune savant, et autorise à espérer des résultats plus importants encore de ses travaux d'érudition.

DEPPING.

MÉMOIRES pour servir à une description géologique de la France, rédigés par ordre de M. le Directeur de l'administration générale des ponts et chaussées et des mines, sous la direction de M. Brochant de Villiers, inspecteur général au corps royal des mines, par MM. Dufrénoy et Elie de Beaumont, ingénieurs des mines.

DEUXIÈME ARTICLE ¹.

Les trois mémoires dont nous allons rendre compte dans cet article concernant les terrains tertiaires du midi de la France et plusieurs formations des terrains tertiaires du nord du même pays, nous avons pensé qu'il serait convenable de rappeler les idées principales que l'on a émises sur la constitution générale des terrains tertiaires de Paris, afin de lier les travaux de MM. Elie de Beaumont et Dufrénoy aux recherches antérieures.

Tout le monde sait que MM. Cuvier et Al. Brongniart ont fait époque en géologie, par le parti qu'ils ont su tirer de la considération des espèces de fossiles que recèlent les terrains parisiens dont les matières constitutives ont été amenées par les eaux, ou bien se sont déposées de leur sein à la place qu'elles occupent actuellement; et c'est surtout sous ce point de vue que la Description géologique des environs de Paris, en devenant classique pour tous ceux qui ont voulu étudier à fond l'o-

¹ Voir le premier article, dans le cahier du mois d'août 1838.

origine des couches terrestres formées par la voie humide, a acquis dans le monde savant la célébrité dont elle est si justement en possession.

A partir de la craie, dernière assise des terrains secondaires, les terrains tertiaires de Paris se composent de couches horizontales¹ de diverses-matières superposées dans un ordre déterminé par l'époque de leur formation respective, de sorte qu'une couche plus ancienne qu'une autre ne se trouvera jamais assise sur celle-ci; mais si dans un lieu quelconque on fait une coupe verticale qui mette la superposition des couches tertiaires à découvert, depuis la surface du sol jusqu'à la craie, il arrivera bien rarement de trouver réunies toutes les couches qui constituent le terrain tertiaire de Paris considéré dans son ensemble. Il y a plus, les terrains de diverses formations n'y sont pas superposés de manière que les couches récentes couvrent toujours complètement les anciennes; on voit même des couches plus nouvelles que d'autres, qui dans l'ordre de superposition géologique devraient conséquemment être placées sur ces dernières, occuper pourtant une position moins élevée, comme le remarque M. d'Omalus. Au reste, on ne doit jamais perdre de vue que les couches d'un même terrain sont rarement continues lorsqu'elles occupent une grande étendue, qu'elles peuvent se trouver à des hauteurs très-différentes, enfin que dans un même bassin les couches d'un terrain inférieur à celui qui le recouvre en général peuvent dans quelques endroits paraître à nu: par exemple, la craie est presque à découvert près de Meudon, de Bougival, à Beaumont; on voit, pour ainsi dire à la surface du sol, le calcaire grossier à Bicêtre, etc. et le gypse à Ménilmontant, à Romainville, etc.

Si nous considérons maintenant l'origine des couches des terrains tertiaires relativement à la nature des eaux qui les ont déposées, nous voyons que la distinction des terrains d'eau douce et des terrains marins, établie comme l'ont fait MM. Cuvier et Al. Brongniart, d'après la

par exemple, pour concevoir de la même manière un fait particulier aux terrains tertiaires parisiens, fait qui consiste en ce qu'ils se composent de plusieurs superpositions alternatives de terrains marins et de terrains d'eau douce. Ainsi MM. Cuvier et Brongniart reconnaissent, en partant de la craie,

1° Un *premier terrain d'eau douce*, comprenant l'argile plastique, des lignites, un premier grès. Avec l'argile plastique on fait de la faïence fine, des creusets, des poteries rouges, des poteries-grès, etc.;

2° Un *premier terrain marin*, comprenant le calcaire grossier et le grès qu'il contient souvent : le calcaire grossier fournit à la ville de Paris la plus grande partie de la pierre à bâtir qu'on y emploie;

3° Un *deuxième terrain d'eau douce*, comprenant le calcaire siliceux, le gypse à ossements, les marnes d'eau douce;

4° Un *deuxième terrain marin*, comprenant les marnes gypseuses marines, le troisième grès, un sable marin supérieur, un calcaire et des marnes marines supérieures;

5° Un *troisième et dernier terrain d'eau douce*, comprenant les meulrières non coquillières, les meulrières coquillières, les marnes d'eau douce supérieures;

6° Un *terrain de transport et d'alluvion*, comprenant des cailloux roulés, le poudingue ancien, un limon d'atterrissement ancien et moderne, des marnes argileuses noires, des tourbes.

Suivant MM. Cuvier et Brongniart, après que la craie se fut déposée du sein d'une mer qui couvrait tout le bassin de Paris et qui nourrissait des espèces d'animaux que nous représentent les fossiles de la craie, *cette mer se retira*, et le terrain marin qu'elle laissa fut occupé par des *eaux douces* qui donnèrent lieu à des dépôts d'argile plastique, de coquilles (d'eau douce), de végétaux terrestres qui sont devenus des lignites : ces *eaux disparurent*, et une *seconde mer* vint couvrir le terrain d'eau douce et déposer des bancs puissants, en grande partie formés des enveloppes testacées de mollusques, tous différents de ceux de la craie. *Cette mer s'étant retirée*, le sol qu'elle laissa découvert fut envahi par des *eaux douces* qui, insuffisantes pour le couvrir complètement, inondèrent les parties basses seulement et formèrent des lacs au sein desquels se déposèrent des couches alternatives de gypse et de marne qui enveloppèrent à la fois et des débris d'animaux habitant ces eaux douces, et des ossements d'animaux terrestres qui erraient sur leurs bords. Soit que l'eau de ces lacs eût disparu, soit qu'elle s'y fût conservée, MM. Cuvier et Brongniart admettent l'inondation d'une *troisième mer*, qui déposa successivement quelques espèces de coquilles bivalves

et de coquilles turbinées, des huîtres, puis une grande masse de sable absolument dépourvue de fossiles, enfin des coquilles. Cette mer se retire comme les autres, et les cavités du sol qu'elle laisse à découvert se remplissent d'eaux douces dans lesquelles se formeront des dépôts d'animaux, qui, fossiles aujourd'hui, occupent les sommets des coteaux tertiaires du bassin de Paris; enfin, il faut admettre encore que des eaux vinrent sillonner ce sol, le dégrader dans plusieurs parties, et y déposer des cailloux roulés, de la vase, du limon.

M. Constant Prevost, frappé d'abord des objections que l'on peut élever contre les alternatives de retraite et de retour de la mer et des eaux douces dans un même lieu, quand même il existerait une limite absolument tranchée entre les dépôts des fossiles marins et des fossiles d'eau douce, a dû, à plus forte raison, rejeter l'opinion qui admet ces alternatives, après que ses propres observations lui eurent appris qu'il y a de fréquents exemples d'une même localité où ces différents ordres de fossiles sont pour ainsi dire pêle-mêle; dès lors, il a expliqué la formation des terrains tertiaires par l'hypothèse des affluents, ou, en d'autres termes, par des eaux douces qui affluèrent à certaines époques dans le bassin de Paris, qui, suivant lui, comprenait le sud de l'Angleterre, les bassins de la Seine et de la Loire, et s'étendait au sud jusqu'aux hauteurs du plateau de l'Auvergne, lorsque la craie s'y déposait au sein d'une mer profonde. Le niveau de la mer s'étant abaissé, la forme des bords du bassin changea, et des eaux des continents voisins, prenant un nouveau cours, purent y déboucher et y déposer l'argile plastique qu'elles tenaient en suspension. Ce dépôt se prolongea pendant ceux de l'argile sableuse et du calcaire grossier inférieur. A cette époque, des mollusques de rivage vivaient sur les bords du bassin en même temps qu'il se formait des dépôts littoraux et des dépôts pélagiens. La mer du bassin de Paris, continuant de s'abaisser, ne forma plus qu'une lagune saumâtre; c'est alors que le bassin de Paris, proprement dit, fut séparé du bassin de la

sont pêle-mêle dans une même couche, il faut avoir égard aux observations de M. C. Prevost, en tant qu'on les fait porter, non contre la réalité d'un principe, mais sur l'application qu'on peut faire de ce principe à un cas particulier. Quant aux explications que M. C. Prevost propose de substituer à celles de MM. Cuvier et Brongniart, il est plusieurs points qui prêteraient à une discussion, si l'espace qui nous est accordé dans ce journal n'était pas limité. Nous citerions des idées de M. Herschel le fils, qui sont aussi celles de M. Élie de Beaumont, relativement à l'influence que peut avoir eue, conformément à la théorie de Deluc, l'abaissement du terrain qui servait de fond aux eaux dans lesquelles se formaient des dépôts; enfin nous examinerions à quel point sont satisfaisantes, pour l'explication des phénomènes géologiques, les notions que l'on a mises en avant relativement à la composition chimique des eaux qui ont pris part à ces phénomènes. Peut-être aurons-nous l'occasion de revenir sur ce sujet.

Après les travaux suivis avec tant de persévérance par M. C. Prevost dans l'intention de ramener l'explication de la formation des terrains tertiaires à des causes qui agissent encore de nos jours, nous citerons un opusculé extrêmement remarquable de M. J. Desnoyers, qui, au grand regret des amis des sciences d'observation, semble avoir abandonné, pour l'érudition, la carrière de l'histoire naturelle où il a débuté d'une manière si brillante. M. J. Desnoyers pense que tous les bassins tertiaires, loin d'être contemporains, ont été formés successivement, probablement par de fréquentes oscillations du sol produites par les agents volcaniques. Ces bassins ont été ensuite successivement remplis par des dépôts qui présentent la plus grande diversité, soit que l'on considère la composition chimique des eaux douces ou salines qui remplissaient ces bassins, soit que l'on considère la diversité spécifique des matières qui se déposaient, soit enfin que l'on ait égard à la diversité des états moléculaires où une même matière pouvait se trouver suivant

lacustre de Paris, il a été conduit à reconnaître au moins trois périodes géologiques, y comprise l'époque actuelle.

La période la *plus ancienne* qui succéda immédiatement à la formation du terrain lacustre supérieur de Paris, et qui est antérieure au creusement de la plupart des vallées actuelles, est la plus vaste et la plus variée dans ses produits; elle comprend des dépôts marins, fluviatiles et lacustres.

Les dépôts *continentaux*, c'est-à-dire ceux qui ont été formés sur les continents, comprennent des brèches osseuses et ferrugineuses, plusieurs des dépôts que M. Buckland a appelés *antédiluviens*.

Les dépôts *marins* comprennent le *crag* du Norfolk, du Suffolk et d'Essex, les tufs marins du Cotentin, les faluns de la Loire et de Dax, le *calcaire-moellon* et les sables marins de l'Hérault, la molasse coquillière des bassins du Rhône et de la Suisse, etc.

Le bassin de la Loire présente la couche la plus ancienne de cette période reposant sur le terrain lacustre du bassin de la Seine.

Les terrains de cette formation, quelle que soit leur origine, sont surtout caractérisés par les ossements de grands mammifères qu'ils renferment, et par le mélange, variable avec les bassins, d'espèces fossiles inconnues réunies à des espèces analogues à celles qui vivent dans des contrées voisines.

La période *moyenne*, postérieure à la forme générale de nos continents actuels, commence immédiatement après la destruction en Europe des grands mammifères; elle comprend des *terrains marins* et des *terrains formés hors des mers*.

Les premières ne renferment que des fossiles marins identiques avec les espèces actuellement vivantes.

Les secondes comprennent une grande partie du dépôt que M. Buckland a appelé *diluvium*.

M. Desnoyers pense que le changement de niveau des mers, qui a donné lieu à nos bassins actuels, a déterminé la période moyenne, laquelle a été plus rapide, plus tourmentée, plus *torrentielle*, dit-il, qu'aucune autre.

Enfin la période *moderne* ou *contemporaine* présente, suivant M. Desnoyers, des phénomènes géologiques tout à fait analogues à ceux de la période précédente; pour s'en convaincre il suffit d'examiner les travertins d'Italie, ceux de l'Auvergne, les dépôts des lacs de Hongrie, des lacs d'Écosse, la formation des tourbes, les alluvions des grands fleuves, etc. etc. Les différences ne portant guère que sur l'intensité des effets, on est conduit à admettre la liaison la plus grande entre

les formations contemporaines et les formations de la période moyenne; dès lors on ne peut se refuser de reconnaître une grande analogie entre les causes qui agissent actuellement et celles qui ont agi autrefois dans la formation des terrains par la voie humide.

Enfin M. Deshayes, qui semble avoir consacré sa vie à l'étude des coquilles, a été conduit, par l'examen approfondi de celles qui se trouvent à l'état fossile dans les couches tertiaires, à établir trois *étages* dont le bassin de Paris ne contient que les deux premiers; résultat tout à fait conforme à la manière de voir de M. Desnoyers.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer permettent d'examiner rapidement les trois mémoires auxquels cet article est consacré, puisqu'il suffit d'en présenter une courte analyse pour que nos lecteurs saisissent les rapports qu'ils ont avec les travaux antérieurs.

Mémoire sur les terrains tertiaires du bassin du midi de la France,
par M. Dufrénoy.

M. Dufrénoy, après avoir rappelé les travaux les plus remarquables dont les terrains de Paris ont été le sujet, signale le *grand pas* que M. Desnoyers a fait faire à l'étude des terrains tertiaires en général par le travail que nous avons analysé; s'il y reconnaît quelques inexactitudes, il en attribue la cause à la nécessité où s'est trouvé l'auteur de s'en rapporter, pour un assez grand nombre de localités, à de simples descriptions et non à ses propres observations.

M. Dufrénoy admet deux étages de terrains tertiaires dans le bassin de Paris :

Le *tertiaire*, composé de l'argile plastique du *calcaire grossier* de la pierre à plâtre;

Le *quaternaire*, composé du grès de Fontainebleau et des *meuliers coquilliers* associés à du calcaire d'eau douce.

4° Le calcaire-macella de Montpellier;

5° La molasse coquillière de Beziers et de Bordeaux, qui généralement est mince et peu développée;

6° Les faluns des Landes, semblables à ceux de la Touraine: ils n'occupent guère que les parties basses du terrain tertiaire;

7° Quelques grès;

8° Des argiles sableuses et des minerais ferrugineux, lesquels sont remarquables en ce qu'ils fournissent la plus grande partie des minerais qui alimentent nos forges. Ils forment des dépôts minces sur les cotéaux de craie et de calcaire jurassique du Périgord, de la Saintonge et du Quercy.

Lorsque le terrain d'eau douce existe, le calcaire forme l'assise inférieure de l'étage moyen; il contient souvent des couches de sable ou d'argile. S'il manque, il est souvent remplacé par la molasse qui repose alors comme lui sur le calcaire grossier.

La molasse coquillière est toujours supérieure au calcaire d'eau douce; il en est de même des faluns, qui ont avec elle la plus grande analogie.

Le calcaire d'eau douce, à Agen et à Villeneuve d'Agen, présente deux variétés: l'une est blanche, de dureté variable, l'autre est colorée par du bitume en gris-bleuâtre. A Beaumont, le calcaire d'eau douce est mêlé de rognons siliceux, et même de pierres meulières.

Le calcaire d'eau douce de Castres renferme de nombreuses concrétions calcaires cylindroïdes qui sont caractéristiques pour la formation de tous les gisements de calcaire qui en présentent de semblables.

M. Dufrenoy, après avoir fait remarquer la nature calcaire des galets disséminés au milieu des argiles et des poudingues tertiaires dans toute la bande des terrains de cette formation qui sont déposés au pied des Pyrénées, tandis que les galets de la molasse qui s'appuie contre les montagnes de la Vendée et du Limousin tirent leur origine des terrains

dans les autres ; résultats , comme on le voit , tout à fait conformes à ceux de M. Desnoyers.

M. Dufrénoy pense que les argiles , les minerais de fer , les sables qui couvrent la plupart des plateaux des terrains secondaires de la France centrale , se relieut d'une manière continue aux couches supérieures des terrains de Paris , notamment aux argiles ocreuses de Meudon et des bois de Montmorency , qui renferment du silex , de la craie et des blocs de meulière. En conséquence , il ne regarde point les minerais de fer du Nivernais , du Berry , de la Dordogne , comme des *produits d'alluvion* , mais comme appartenant à la partie supérieure de l'étage moyen des terrains tertiaires.

L'étage moyen tertiaire du bassin du Midi correspond , suivant M. Dufrénoy , au grès de Fontainebleau et aux meulières du bassin de Paris ; cette formation recouvre donc , d'une manière presque continue , tous les terrains secondaires de la France ; et en Espagne et dans la partie basse de la Suisse elle a encore une étendue considérable.

Enfin M. Dufrénoy pense qu'on pourrait , jusqu'à un certain point , distinguer deux assises dans cet étage moyen :

1° Le calcaire d'eau douce associé à la molasse , au grès siliceux et aux argiles avec minerais de fer.

2° La molasse coquillière et les faluns.

III. Étage supérieur.

S'il recouvre des surfaces très-étendues , il est presque toujours très-mince , et alors il a été longtemps confondu avec le terrain d'alluvion ; lorsqu'il a une certaine épaisseur , il contient des coquilles nombreuses , et dans ce cas il est identique avec le terrain tertiaire des collines sub-apennines. Il se distingue d'ailleurs parfaitement de l'étage moyen ; car , dans le ravin de l'Infernet , près d'Aix , la brèche calcaire du Tolonet , qui fait partie de cet étage des terrains tertiaires , se montre en couches inclinées par suite du soulèvement des Alpes occidentales , tandis que , chose remarquable , l'étage tertiaire supérieur est placé au-dessus en couches horizontales.

Suivant M. Le Play , la séparation des deux étages est , en Espagne , encore plus évidente que dans le bassin du midi de la France.

L'étage supérieur est encore distinct de l'étage moyen dans les pays de plaines , et dans cette circonstance encore la considération des fossiles conduit à la même conséquence que les considérations purement géologiques.

Les terrains de l'étage supérieur renferment des ossements des mammifères antédiluviens, et des coquilles d'espèces différentes de celles de l'étage moyen, et qui, pour la plupart, se retrouvent dans les mers actuelles. Quoi qu'il en soit de cette identité, M. Dufrénoy reconnaît, avec M. Élie de Beaumont, que cet étage supérieur des terrains tertiaires a été formé avant le soulèvement de la chaîne principale des Alpes; soulèvement qui est la douzième ou dernière révolution que le globe a éprouvée, et qui a donné lieu au *diluvium*.

L'étage supérieur tertiaire est principalement composé de dépôts de galets, de couches de sables, d'argiles grossières et sablonneuses; dans les Apennins, il présente en outre des marnes calcaires; enfin, dans quelques parties, un calcaire d'eau douce terreux, grossier, recouvre des sables marins grossiers, et termine cette formation. Il est bien important de ne pas confondre ce dernier calcaire d'eau douce avec la molasse coquillière de l'étage moyen.

Dans le bassin tertiaire du nord de la France, on dirait que l'étage supérieur manque, si l'on ne pouvait citer quelques dépôts de galets qui recouvrent les sommités de plusieurs collines jurassiques de la Normandie (Calvados et Manche).

Dans le centre de la France, les amas de galets de Charlieu (bassin de la Loire) appartiennent à l'étage supérieur tertiaire, car ils sont identiques à ceux de la Bresse; il en est de même du tuf à ossements de Boulade et de Perriers, près d'Issoire, et probablement des matières qui remplissent les cavernes à ossements.

L'étage supérieur tertiaire, dans la partie du bassin du Midi, qui se termine au Rhône, ne constitue qu'une simple pellicule; mais aux environs de Perpignan il a une certaine épaisseur. Dans la Bresse, au contraire, les dépôts d'argile et de galets, appartenant à cet étage, sont très-puissants, quoiqu'ils le soient moins encore que dans les collines subapennines.

les deux premiers étages du bassin tertiaire du Midi, et qu'il considère les terrains de la Loire, y compris les faluns de la Touraine, comme correspondant à la formation du grès de Fontainebleau et aux meulières coquillières de Meudon et de Montmorency. En cela, il s'éloigne de l'opinion de M. Desnoyers, qui regarde le bassin de la Loire et une partie du bassin de la Gironde, y compris les faluns des Landes, comme appartenant à l'étage supérieur des terrains tertiaires.

OBSERVATIONS sur l'étendue du système tertiaire inférieur dans le nord de la France, et sur les dépôts de lignites qui s'y trouvent, par M. Élie de Beaumont.

L'objet principal de ces observations est de démontrer que le terrain crétacé ne limite point au nord le bassin tertiaire de Paris, comme on pourrait le penser lorsqu'on se dirige des environs de Gisors et de Chaumont vers Épernay, en passant par Beaumont-sur-Oise, Clermont en Beauvoisis, Nesle, Ham, La Fère, Laon, Craone et Reims : en effet, si, à la droite de l'observateur, les plateaux du calcaire grossier semblent être la fin du terrain tertiaire aboutissant à une suite de plateaux moins élevés, composés de craie, ou de terrains carbonifère et ardoisier, ou bien d'un dépôt meuble continu avec celui qui recouvre une grande partie de l'intérieur de la France, et qui, suivant l'auteur, appartient à l'étage moyen du terrain tertiaire, cependant, en regardant avec quelque attention à gauche, il aperçoit des tertres d'une étendue variable, formés de sables qui, analogues à ceux qu'il peut voir à la base des plateaux du calcaire grossier, se rapportent réellement à l'étage inférieur du terrain tertiaire.

Ces tertres, au milieu des sables qui les constituent principalement, offrent à l'observateur des grès renfermant des moules de coquilles bivalves rappelant les tellines ou les cythérées. Les sables sont blancs, jaunes, rougeâtres, on enfin verts lorsqu'ils contiennent de la chlorite.

Le terrain qui constitue ces tertres a été observé en Belgique par M. d'Omalius d'Halloy; il s'y compose de sable, d'argile plastique, de lignites et même de succin.

C'est encore à ce terrain que l'auteur rapporte les minerais de fer, appelés improprement d'*alluvion*, qui donnent lieu, dans les Ardennes, à un grand nombre d'exploitations.

Les tertres dont nous venons de parler, appartenant à l'étage inférieur tertiaire du bassin de Paris, et se retrouvant en Belgique et en

Angleterre où on les appelle *oatlyers*, sont, suivant M. Élie de Beaumont, des témoins de l'étendue primitive de ce bassin.

M. Élie de Beaumont rapporte encore au même étage les lignites du plateau du bois de Vermand, près de Holnon, ceux qui se trouvent dans le Soissonnais à découvert, parce que probablement les couches qui les recouvraient dans l'origine ont été enlevées par les courants diluviens auxquels un soulèvement du sol a donné lieu. En conséquence, ces lignites sont analogues à ceux de Marly, comme l'avaient pensé déjà MM. Cuvier et Brongniart.

Enfin, M. Élie de Beaumont, en allant de Reims à Épernay et à Vertus, a observé que le calcaire grossier est peu à peu remplacé par des marnes verdâtres dans lesquelles il finit par ne plus apparaître qu'en larges masses lenticulaires, au sein desquelles on aperçoit un développement progressif de calcaire siliceux et de meulières, conformément à ce que M. Dufrénoy a observé sur les confins du nord-ouest de la Brie, en approchant de Paris, ainsi que nous allons le voir dans l'analyse du mémoire suivant.

MÉMOIRE sur la position géologique du terrain siliceux de la Brie et des meulières des environs de la Ferté, par M. Dufrénoy.

Si l'on examine au-dessus de Paris la vallée de la Seine, on voit que le calcaire grossier d'origine marine arrive presque exclusivement au jour sur la rive gauche du fleuve, tandis que les formations d'eau douce constituent les collines de la rive droite; et, à quelques lieues de cette ville, au nord-est, le calcaire grossier ou les sables marins ne s'y voient plus qu'accidentellement; car le calcaire d'eau douce devient prédominant, surtout dans le plateau de la Brie que limitent la Seine et la Marne. Mais ce calcaire d'eau douce est loin d'être pur, car presque partout il est tellement pénétré ou mélangé de silice, que M. Brongniart

vent sur les sommets de Meudon et de Montmorency; mais c'est à la ressemblance minéralogique que s'arrête l'analogie mutuelle de ces pierres siliceuses; car *les meulières du calcaire siliceux sont d'une formation géologique toute différente de celle des meulières coquillières de Meudon et de Montmorency*, et cette différence d'origine est le point principal que M. Dufrénoy s'applique particulièrement à démontrer dans le mémoire que nous analysons.

M. Dufrénoy pense que, la silice s'étant déposée en même temps que le calcaire d'eau douce, la formation résultant de ces deux matières constitue l'assise supérieure de l'étage inférieur du terrain tertiaire parisien, tandis que les meulières coquillières de Meudon et de Montmorency appartiennent à la dernière assise de l'étage supérieur du même bassin (étage qui n'est, bien entendu, que l'étage moyen des terrains tertiaires).

Si l'on a été longtemps incertain sur la position géologique qu'on devait assigner au calcaire siliceux, il faut en attribuer la cause à l'absence du gypse dans la plus grande partie du pays que ce calcaire recouvre, et il est remarquable que, lorsqu'on croyait, avant le travail de M. Dufrénoy, observer à Saint-Ouen que le calcaire siliceux était inférieur au gypse, on assimilait au terrain le plus moderne de Paris les meulières de La Ferté, qui ne sont, comme nous l'avons dit, qu'une dépendance de la formation du calcaire siliceux.

M. Dufrénoy a observé la superposition du calcaire siliceux sur le gypse à Fontenay-sous-Bois, à Nogent, à Quincy. Cependant il n'en conclut pas que toute la formation du calcaire siliceux de la Brie est plus moderne que celle de la pierre à plâtre; il est disposé, au contraire, à admettre que celle-ci est enclavée dans ce même calcaire.

Le calcaire siliceux est certainement plus ancien que le grès marin supérieur; car celui-ci repose sur le premier, non-seulement à Pantin, comme M. Élie de Beaumont l'a remarqué le premier, mais encore dans la forêt de Gros-Bois et à la Butte des Griffons, suivant l'observation de l'auteur.

Enfin, si tous les caractères géologiques s'accordent pour établir l'identité de formation entre le calcaire siliceux et le silex carié de La Ferté et de Montmirail, on peut voir à Flagny et à la Cour de France, dans une même coupe de terrain, les deux formations de meulières séparées l'une de l'autre par le grès marin supérieur.

E. CHEVREUL.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

M. Percier, membre de l'Académie des beaux-arts, est mort le 5 septembre. Un discours a été prononcé à ses funérailles par M. Lebas. Nous en extrairons quelques détails biographiques.

M. Charles Percier naquit à Paris en 1764. La modeste fortune de son père ne lui permit pas de recevoir les bienfaits d'une brillante éducation; mais la nature et son génie surent y suppléer. Une vocation marquée pour l'architecture détermina sa famille à le confier aux soins de M. Peyre. Après s'être constamment distingué dans les concours de l'École royale d'architecture, il obtint le grand prix de Rome en 1786. Il partit alors pour l'Italie, où la vue des chefs d'œuvre des grands maîtres produisit sur son esprit une telle impression, que cette terre classique des beaux-arts devint pour lui une idole au culte de laquelle il a consacré sa vie entière, et dont le souvenir, à ses derniers moments, était seul capable d'apporter quelque adoucissement à ses souffrances. Ce n'est qu'à la vue des admirables et nombreuses études qu'il y a faites, que l'on peut juger de toute leur importance. De retour en France à une époque bien désastreuse pour les arts et où tant de monuments furent détruits, il s'appliqua avec une ardeur constante à reproduire, par le dessin, les plus remarquables édifices de notre patrie. La collection qu'il en a faite devient d'autant plus précieuse qu'elle nous conserve le souvenir de monuments à jamais perdus. Il ne servait pas seulement les arts par ses travaux; mais, par sa parole brillante et animée, il savait communiquer aux autres l'infatigable zèle qui l'animait; de sa conversation, toujours féconde, jaillissaient des traits de lumière. Ses connaissances profondes et variées, une mémoire des plus fidèles, et une éloquence aussi naturelle que persuasive, lui avaient acquis, au suprême degré, l'art de faire partager son noble enthousiasme aux personnes qui l'approchaient, et particulièrement à ses nombreux élèves. Aussi de quel respect, de quelle reconnaissance n'était-il pas entouré? Combien sa vie n'a-t-elle pas été embellie par l'amitié des artistes les plus célèbres? Rappellerai-je ici ce nom qui vient se placer sur toutes les bouches, le nom de cet ami que cherchent tous les yeux,

de VIII et 238 pages, avec 5 gravures. On se rappelle qu'en 1819, M. Mazois, dans un ouvrage dédié à M. Percier, que les arts viennent de perdre, nous avait fait connaître, sous le titre de *Palais de Scaurus*, tous les détails de la maison de ville des Romains, l'atrium, le gynécée, la pinacothèque, l'exèdre, etc. M. Haudebourt nous initie, à son tour, à tous les secrets de la villa romaine. Son livre est un ingénieux commentaire de l'épître XVII^e du second livre de Pline le jeune, où cet écrivain donne, en termes assez obscurs, la description de sa maison de campagne située près de Laurente. C'est en même temps un tableau piquant et fidèle des mœurs de la société antique à l'une de ses plus brillantes périodes.

Biographie universelle ancienne et moderne. Supplément, tome LXV (GAAR-GOZ). Paris, imprimerie de Paul Dupont et compagnie, librairie de Michaud, 1838; in-8° de 572 pages. MM. Artaud, Capeligue, Depping, Durozoir, Eckard, Eyriès, F. Pillet, Michaud jeune, Parisot, Renaudin, de Reiffenberg, Tabaraud, Villenave, Walckenaer, Weiss, etc. etc. ont coopéré à ce volume. Parmi les articles les plus remarquables par leur importance ou par leur étendue, nous citerons ceux de Gail et de M^{me} de Genlis par M. Durozoir, de Gall par M. Renaudin, de Ginguené par M. Michaud, de Goëthe par M. Parisot, de Gosselin par M. Walckenaer.

Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest. Tome III; 1837. A Poitiers, imprimerie de Saurin, librairies de Fradet et de Barbier; à Paris, chez Derache; 1838. — In-8° de 348 pages, 7 planches. Ce volume contient le compte rendu de la séance publique du 20 août 1837, et onze mémoires, dont les principaux sont : un essai sur les monuments celtiques de l'arrondissement de Loudun; — des notices de M. de la Massardière, sur le Vieux-Poitiers, — de M. de Chergé, sur le château et la sainte chapelle de Champigny; — de M. de la Fontenelle, sur le duc d'Aquitaine, Guillaume Fier-à-Bras, et la duchesse Emme, etc.

Mémoires et analyses des travaux de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts de la ville de Mende, chef-lieu du département de la Lozère; 1835, 1836. In-8° de 204 pages. Imprimerie d'Ignon, à Mende.

Mémoires de la Société royale des sciences, de l'agriculture et des arts, de Lille; années 1836, 1837 et première partie de 1838. In-8°.

Connaissance des temps ou des mouvements célestes, à l'usage des astronomes et des navigateurs, pour l'an 1841; publiés par le Bureau des longitudes. Paris, Bachelier, 1838; in-8°, 417 et 178 pages. Pr. 5 fr.

Annuaire pour l'an 1838, présenté au roi par le Bureau des longitudes. Paris, Bachelier, 1837 (1838); in-18, 632 pages. Pr. 1 franc. — Les pages 221-618 contiennent des notes scientifiques par M. Arago, sur le tonnerre.

JOURNAL DES SAVANTS.

OCTOBRE 1838.

DES JOURNAUX CHEZ LES ROMAINS; *Recherches précédées d'un mémoire sur les Annales des pontifes, et suivies de fragments des journaux de l'ancienne Rome; par J. Vict. Leclerc, membre de l'Institut de France, doyen de la Faculté des lettres de Paris.*
Un volume in-8°, III-440 pages.

Il y a dans la science de l'histoire deux sortes de doute et de critique; l'une inspirée par un orgueil ambitieux, l'autre née d'un pur désir du vrai : celle-ci prudente, sincère, sans amour-propre, sans parti pris d'avance pour ou contre aucune idée, soumet tout récit, toute assertion à un examen rigoureux, mais en ne cherchant qu'à s'instruire, et ne se laisse imposer par aucune autorité, si grande qu'elle puisse être, mais en accordant au sens commun des hommes qui nous ont précédés un juste crédit; l'autre, souverainement dédaigneuse de toute croyance générale et ancienne, armée de défiance contre tout ce qui est tradition, passionnée pour le paradoxe, enthousiaste d'innovation, et se flattant d'innover en renouvelant, par l'exagération, des singularités déjà vieilles, finit par tomber, du haut de son mépris pour l'opinion d'autrui, dans la plus étrange crédulité en soi-même, et par s'attacher avec une conviction opiniâtre à ses propres systèmes et prendre pour authentiques les fantaisies d'une érudition vaste et hasardeuse. Ambition de renommée, que ce doute hypercritique! Vanité, que ces systèmes de découvertes! Il est bien à souhaiter, quand ces conjectureurs aventureux, d'autant plus, à

matières en apparence très-diverses de nature et d'intérêt, sont cependant liés ensemble par des rapports intimes, de manière à former les parties nécessaires d'un seul et même ouvrage; et non pas un simple recueil de pièces détachées; et la double publication revient à une parfaite unité de sujet, en montrant, dans la succession des *journaux* aux *Annales des pontifes*, la perpétuité d'une rédaction officielle, année par année, jour par jour, des éléments de la narration historique chez les Romains, depuis les temps les plus anciens jusqu'à la décadence de l'Empire. Des deux mémoires, le plus considérable et par son étendue et par son importance n'est pas celui dont le nom frappe les yeux d'abord au frontispice de l'ouvrage, et qui semble là vouloir primer sur l'autre par la différence même des caractères d'imprimerie, quoiqu'il ne vienne que le second par l'ordre chronologique des faits et dans la disposition du livre. Je n'aurais pas remarqué cette espèce d'interversion dans le titre, de peu de conséquence au fond, et sauvée d'ailleurs par l'habile contexture de la phrase, si je ne voyais dans le petit artifice d'imprimeur et de libraire auquel l'auteur a eu la complaisance de se prêter, un exemple des sacrifices que les meilleurs esprits font au goût du public et à la frivolité du commun des lecteurs, même dans les plus graves

relativement aux mœurs, aux institutions de Rome et des nations italiennes; mais je ne peux pas m'empêcher de réclamer contre l'extrême sévérité des expressions tout au moins. Sans nier les fautes qu'il a commises, on doit penser à l'immense lacune que ferait dans l'histoire romaine la perte de ses récits. Nous avouerons que Caligula le traitait d'écrivain verbeux et négligent; il faut aussi qu'on se souvienne qu'il se faisait nommer le Pompéien dans le palais d'Auguste.

Revenons aux Annales des pontifes. Dans tout pays où règne une forte aristocratie, l'histoire écrite prend naissance. L'ignorance pourra être profonde dans la nation, les mœurs de la multitude et même des grands peuvent être encore barbares; mais il y a des familles intéressées par orgueil et par politique à garder la trace des événements, la gloire des ancêtres, l'autorité des exemples utiles; il y a un corps de noblesse toujours occupé de maintenir sa domination par la force morale en même temps que par la force matérielle, et qui s'entoure soigneusement de l'illustration des souvenirs nationaux en même temps qu'il affecte la possession exclusive et jalouse des dignités civiles et des commandements militaires. Que les castes ou les classes à qui appartient l'empire soient sacerdotales, et dès lors nécessairement assez éclairées, assez instruites pour assurer leurs prérogatives sociales par une supériorité spirituelle, ou simplement guerrières, mais du moins assez opulentes pour avoir des lettrés à leurs gages, ou bien qu'elles cumulent, comme dans la cité romaine, les magistratures et les armes avec les offices religieux; toujours comprennent-elles le besoin de traditions, non pas livrées aux vagues souvenirs et aux imaginations du vulgaire, mais précises, impérissables, consignées sur le bois, ou la pierre ou l'airain, en un mot, d'archives à elles, qu'elles produisent quand il le faut, et qu'elles se réservent comme un des mystères de la souveraineté. Pour cette œuvre, quelque peu avancée que soit la civilisation, la science en propre ou d'emprunt ne manque point à l'aristocratie. Ainsi l'histoire commence par les historiographes, conservateurs officiels des actes et des mémoires de la vie publique au profit de l'ordre prééminent dans l'état. Avant d'être un art, un emploi du talent, une expression du génie, l'histoire est un instrument de la puissance, et; comme le dit naïvement Vopisque, sans se douter de la portée de ses paroles, et avec d'autant plus d'énergie, un privilège du gouvernement, *pontifices, penes quos scribendæ historiæ POTESTAS fuit*¹. Car les pontifes étaient les élus des patriciens, étaient membres des familles patriciennes. A la religion, ce gage long-

¹ In Tacito, c. 1

temps révéral, longtemps inviolable du pouvoir politique de la noblesse romaine, les législateurs attachèrent l'histoire, comme pour mettre à la fois au service des privilégies tout ce qui pouvait consacrer dans les esprits leur usurpation, les souvenirs et les croyances. On sait avec quelle opiniâtreté les patriciens se tinrent armés de superstitions simulées ou réelles pour repousser les prétentions du peuple aux droits de la liberté et au partage de l'administration publique; comment ils refusèrent, pendant près d'un siècle et demi après l'expulsion des rois, le consulat aux plébéiens, de peur, disaient-ils, de faire un sacrilège en laissant tomber les auspices dans des mains profanes. Ces fonctions sacrées exigeaient dans ceux qui les possédaient des connaissances spéciales et une certaine culture d'esprit. Sans doute les nobles romains se glorifièrent longtemps de leur rusticité, d'une rudesse sauvage. Les lettres et les arts comme ornement de l'intelligence, comme amusement de la vie, furent en grand mépris chez les Romains. Ils dédaignèrent la science purement spéculative. Mais la science usuelle, pratique, indispensable pour les affaires, les patriciens ne manquèrent point de l'acquérir¹. Dès la plus haute antiquité le sénat, on le sait, entretenait perpétuellement dans les villes d'Étrurie douze enfants de familles patriciennes pour apprendre les cérémonies et les rites des augures. Cette coutume avait rendu la langue étrusque familière à beaucoup de jeunes Romains, et quelquefois les consuls profitèrent de cet avantage pour faire des reconnaissances ou envoyer des espions, dans les guerres contre les Toscans². A plus forte raison les patriciens savaient-ils presque tous écrire, puisqu'il y avait des écoles élémentaires fréquentées par les fils des plébéiens même, bien des années sans doute avant la mort de Virginie, qui fut rencontrée par l'agent du décemvir en se rendant à l'école. Ainsi quelque conséquence qu'on ait voulu tirer de la déclaration de Tite-Live sur l'état des études élémentaires à Rome dans le premier

à un certain Clodius, peu célèbre, à ce qu'il paraît, *Κλοδίου τις*; il démontre de plus, qu'ils ne disent point ce qu'on prétend qu'ils assurent; par exemple: « qu'on n'avait point d'annales faites avant l'irruption des Gaulois, et que celles qui portaient le nom des prêtres ou des magistrats de l'ancienne Rome étaient des ouvrages supposés. » On ne trouve rien de cela dans les passages allégués, qui d'ailleurs, eussent-ils toute cette portée, seraient contre-balancés par les textes assez clairs de Denys d'Halicarnasse, de Diodore, de Polybe, et par les témoignages plus explicites et plus positifs de Cicéron. Mais tout ce qu'on en peut raisonnablement déduire, c'est que les tables généalogiques, les éloges funèbres et les monuments particuliers d'histoires de famille, fabriqués après l'invasion des Gaulois et l'incendie de Rome, avaient dû altérer le récit des faits généraux, et que beaucoup d'écrits où se conservait la mémoire des temps primitifs, avaient été détruits dans ce désastre. Mais de prétendre que tout, absolument tout, archives publiques et privées, avait péri, c'est ce qu'on ne saurait accorder aux sceptiques modernes. Il ne faut pas non plus accepter sans restriction l'assertion peu mesurée de Tite-Live lui-même: *Si quæ in commentariis pontificum aliisque publicis privatisque erant monumentis, FLERAQUE, incensa urbe, interiere*. Non, les mémoires des pontifes ne s'étaient pas perdus; non, les autres monuments historiques ne restèrent pas, pour la plupart, ensevelis sous les ruines.

Sans parler des antiquités d'art, soit celles que les barbares ne purent point anéantir, comme le rempart d'Ancus et la *cloaca maxima* de Tarquin, soit celles qui furent aussitôt restituées après leur retraite, comme le poteau de la sœur d'Horace, restauré d'âge en âge (*hodie quoque publice semper reffectum manet*¹⁾), qu'on veuille seulement examiner les monuments écrits: combien y en avait-il qui survécurent! Énumérons ici sommairement ceux dont il est resté trace; on trouvera dans le livre de M. Leclerc

particulièrement les vases sacrés, les instruments du culte national. Les pontifes ne manquèrent pas sans doute à leur devoir, et, parmi les objets de leurs soins, ils ne purent oublier les tableaux sur lesquels ils traçaient la chronique de Rome et auxquels s'attachait un double intérêt, politique et sacré. Ils auraient été avertis d'ailleurs par l'exemple des précautions que prenaient, dans cette alarme, de simples particuliers pour les *sacra* de leurs foyers domestiques, comme cet Albinus qui recueillit les vestales sur sa route en fuyant. On ne demandera point comment, sauvées alors, les Annales échappèrent ensuite aux ravages du temps. Ces pages vénérables étaient écrites sur des planches de bois coloré de blanc, *album, tabulae dealbatæ*; mais la matière fragile et périssable devenait immortelle par l'attention si diligente des Romains à garantir de tout accident, à rajeunir, à renouveler au besoin, avec une scrupuleuse exactitude, les titres de l'Empire. Une telle conservation serait-elle plus difficile à comprendre que celle de tant de manuscrits sur des parchemins, sur des papyrus? que celle des comptes de Philippe le Hardi et de Philippe le Bel sur des tablettes enduites de cire? lesquelles ont assurément traversé plus de siècles que les Annales des pontifes n'en vécurent pour arriver aux temps de Fabius Pictor, de Caton, de Cicéron même.

Ce n'est point sur des analogies et des probabilités seulement que s'appuie l'opinion de la transmission authentique des Annales, elle se vérifie par des textes précis. Les personnages que Cicéron fait parler dans ses dialogues philosophiques, allèguent en maint endroit les Annales comme existantes encore. Cicéron lui-même les invoque en son propre nom, dans ses traités *des Orateurs célèbres* et *du Souverain bien*; il atteste qu'on possédait encore dans son siècle les lois de Numa, certainement plus anciennes : *quas in monimentis habemus..... quas scitis exstare*¹. Pour nier la durée des Annales, il faut admettre que Cicéron, Terentius Varron, et, avant eux, Sempronius Asellio, et Caton le Censeur, et Polybe,

sition? Si, en sa qualité d'étranger, et n'ayant pas, comme Polybe, une recommandation toute puissante, il n'obtint pas la communication des *Annales*, il ne laisse pas ignorer qu'il suit les traces des écrivains plus heureux qui les avaient lues; il les a désignées souvent en termes non équivoques : *ἱερῆς βίβλου, ἱεραις ἀρχαῖς, τῶν ἱεροφανῶν γραφῇ*, 2. 4. 2. Ce n'est que depuis Vespasien, qui rassembla comme dans un musée historique, dans le Capitole, tous les monuments écrits de l'antiquité romaine, que les *Annales*, ainsi que les autres pièces des archives publiques, devinrent un objet d'érudition offert aux hommes lettrés et studieux, au lieu d'être une propriété mystérieuse du gouvernement. Déjà le pontificat du plébéen Coruncanus, en l'année 501, les avait rendues plus abordables, mais sans faire tomber les barrières par lesquelles la politique les défendait de tout contact vulgaire.

Ici M. Levesque s'est flatté de triompher en mettant Tite-Live en contradiction avec Cicéron. « Le grand pontife, dit l'auteur du traité de *Oratore*, exposait dans sa maison cette table blanchie, afin que le peuple eût le moyen de la consulter : *potestas ut esset populo cognoscendi*. Et, chez l'historien, le tribun Canuleius commence ainsi une argumentation : *Si nous ne sommes admis à consulter ni les fastes, ni les Annales des pontifes, etc.* M. Leclerc observe judicieusement, en passant, que Tite-Live, qu'on veut opposer bien vainement à Cicéron, apporte ici au moins un témoignage de plus pour l'antiquité des *Annales*; le fait est de l'an 310. Mais la difficulté principale se résout, selon M. Leclerc, toujours un peu sévère pour Tite-Live, en lui imputant une confusion de temps. « Les *Annales* qu'il suppose en ce moment inaccessibles au peuple l'ont-elles donc toujours été? L'idée de publicité était tellement inséparable, à certaines époques, des actes des pontifes, que le même Tite-Live racontant, d'après une tradition vraie ou fausse, que le roi Ancus Martius fit promulguer par le grand pontife les ordonnances de Numa, s'exprime ainsi : *Pontificem in album relata proponere in publico jubet*, ce qui s'accorde merveilleusement avec

éclaircissements donnés sur cette partie du vocabulaire bibliographique des Romains : *Annales pontificum* et *pontificales*, *pontificii Libri*, *Libri sacerdotum*, etc. etc. Il explique aussi, d'une manière très-naturelle et tout à fait convaincante, comment l'Annuaire des pontifes, qui consistait d'abord en relations écrites sur des tables de bois peintes en blanc, sans autre ordre que la succession chronologique des faits, prit, depuis que les grands pontifes en eurent discontinué la rédaction l'an 623, la forme de volumes, et se divisa en livres au nombre de quatre-vingts, selon Servius; de même que Vargunteius divisa en dix-huit livres les Annales d'Ennius, et Octavius Lampadio celles de Nævius en sept livres. Ces changements ne portent nulle atteinte à l'opinion qu'on doit avoir sur les Annales des pontifes. Que peut-on effectivement en inférer? sinon que, quand ce mémorial eût été mis dans un plus grand jour et qu'il eût cessé d'être une occupation obligée d'archivistes comptés parmi les chefs de l'oligarchie romaine, il devint un objet d'étude archéologique pour les lettrés et les savants, et fut en conséquence, recueilli, transcrit, conservé dans plusieurs copies avec un soin tel que pouvaient l'inspirer le patriotisme et l'amour de la science.

L'existence des Annales une fois démontrée, quelle peut être leur valeur historique? C'est ce que M. Leclerc examine dans la troisième partie de sa dissertation. De ce qu'elles ne comporteraient que de simples indications fort sommaires et fort arides des consulats et des autres magistratures, des guerres et des traités de paix ou d'alliance, des édifications de temples ou d'autres bâtiments publics, des famines et des éclipses, doit-on en conclure qu'elles n'ont pas été d'un grand prix pour les historiens, et qu'elles n'ont pas beaucoup éclairé l'histoire? Il s'y mêlait bien des fables, des fables ridicules, mais de ce mélange n'a-t-il pas été possible d'extraire des vérités essentielles, fondamentales, une série de faits, sinon universellement incontestés

DOCUMENTI, Monete e Sigilli appartenenti alla storia della monarchia di Savoia, raccolti in Savoia, in Svizzera ed in Francia, per ordine del re Carlo Alberto, da Laigi Cibrario, socio della R. Accademia delle scienze di Torino, ecc. e da Domenico Casimiro Promis, conservatore del Medagliere di S. M.; pubblicati per ordine di S. M. — Torino, 1833; un vol. in-8° de 121 et 389 pages, avec une planche.

SIGILLI de' principi di Savoia, raccolti ed illustrati d'ordine del re Carlo Alberto, dal cav. L. Cibrario e da D. C. Promis, deputati sopra gli studj di storia patria. — Torino, 1834; un vol. in-4° de xv et 374 pages, avec 33 planches.

HISTORIÆ patriæ monumenta, edita jussu regis Caroli Alberti. — *Chartarum* tomus I. — Augustæ Taurinorum, 1836; un vol. in-fol. de cxix et 1756 col.

MONUMENTA historiæ patriæ, edita jussu regis Caroli Alberti. — *Leges Municipales.* — Augustæ Taurinorum, 1838; un vol. in-fol. de xxiv pages et 1994 col.

TRAITÉS publics de la royale maison de Savoie avec les puissances étrangères, depuis la paix de Château-Cambresis jusqu'à nos jours; publiés, par ordre du roi, par le comte Solar de la Marguerite, premier secrétaire d'État pour les affaires étrangères. Turin, 1836; cinq vol. in-4°.

SECOND ARTICLE¹.

Après avoir, dans un premier article, rendu compte en général des

et Promis n'avaient recherché que des manuscrits importants et volumineux concernant l'histoire du Piémont, comme ces manuscrits sont toujours en petit nombre, ils auraient pu espérer de prendre connaissance des plus intéressants; mais leur but a été principalement de rassembler des chartes et des pièces détachées. Or d'ordinaire il n'existe pas de catalogue détaillé de ces pièces; elles sont réunies par milliers dans les archives et dans les bibliothèques, et quelquefois, surtout en province, elles ne sont pas même classées. Il en résulte donc une impossibilité absolue de découvrir et de copier les plus importantes lorsqu'on n'a que quelques heures pour les examiner. Aussi le voyage de MM. Cibrario et Promis n'a-t-il produit qu'une centaine de chartes qu'on a pu découvrir au hasard et en courant, tandis qu'on peut affirmer qu'il existe en France, à Paris surtout, plusieurs milliers de pièces inédites relatives à l'histoire de la Savoie et du Piémont.

Au reste, si les deux érudits Piémontais ont parcouru trop à la hâte les villes dont ils voulaient connaître les richesses littéraires, il est probable que la faute en est aux personnes qui les ont chargés de cette mission, et qui leur ont accordé trop peu de temps pour l'accomplir. Bien que l'on n'ait pas jugé à propos de publier les instructions qui leur furent remises avant de quitter Turin¹, cependant une phrase qui résume ces instructions a été reproduite et elle prouve que les recherches dont ces érudits furent chargés avaient moins pour objet d'éclaircir l'histoire du Piémont que de satisfaire à la vanité d'une famille. Nous avons déjà cité cette phrase: elle porte « que les deux voyageurs devront chercher les monuments propres à illustrer l'histoire des premiers temps de la monarchie de Savoie. Or, nous demanderons s'il est possible de faire remonter la *monarchie* de Savoie jusqu'au temps où les ancêtres des princes actuels du Piémont n'étaient que de petits feudataires sans aucune importance politique, et fort soumis à leurs puissants voisins²? Quoique à la rigueur, l'étymologie

se rapportent à ces illustres guerriers. Une collection de ce genre, qui comprendrait tout ce qui a été écrit par ces mains victorieuses, formerait sans aucun doute la plus belle illustration de cette maison. Mais, comme on a voulu à toute force célébrer d'obscures gloires, pour ne pas faire trop pâlir les comtes de Savoie, on s'est bien gardé de mettre en avant leurs célèbres successeurs, qui n'ont pas fourni un seul document au recueil dont nous parlons. De cette manière, un voyage qui devait servir à l'étude de la diplomatie est devenu un moyen de faire des généalogies; l'histoire du pays s'est effacée devant celle d'une famille, et, par suite de cette tendance, on a rapetissé encore le Piémont en séparant son histoire de celle de l'Italie, dont on semble avoir oublié qu'il fait partie¹.

L'histoire ne doit pas être entendue dans un sens si borné; il ne faut pas non plus qu'elle devienne un panégyrique, car elle perdrait alors son caractère principal, celui de servir d'enseignement à la postérité. Elle doit raconter comment Emmanuel Philibert, placé entre deux puissants rivaux, sut recouvrer ses états, et chasser les étrangers de son pays; mais elle doit aussi perpétuer le souvenir des cruautés exercées par Charles Emmanuel envers les Vaudois, cruautés qui émurent jusqu'à cette âme impassible d'Olivier Cromwell². Ces faits, répétés aux descendants de ces princes, doivent leur inspirer l'amour

¹ Dans les actes des anciens comtes de Savoie, le nom de l'Italie se trouve souvent répété: *Sabaudia comes et marchio in Italia* est le titre que prenaient les ancêtres des princes actuels; mais depuis quelque temps on semble craindre, à Turin, de prononcer ce nom. — ² On ne connaît que trop les malheurs de ces montagnards inébranlables, si attachés à leurs privilèges. Cromwell s'intéressa vivement au sort de ces infortunés. Il écrivit en leur faveur à presque toutes les puissances du continent, et envoya un ambassadeur à Turin pour arrêter les massacres. Plusieurs de ses lettres, avec les réponses des souverains qu'il avait sollicités en faveur des Vau-

ils auraient pu consulter l'original qui se conserve aux Archives, et qui aurait fourni plusieurs leçons plus correctes ¹. Au reste, toutes les personnes qui fréquentent les dépôts littéraires de Paris savent combien de richesses restent encore à exploiter; et nous verrons bientôt que MM. Cibrario et Promis sont bien loin d'avoir épuisé cette mine féconde.

Après la relation du voyage, on trouve dans le volume dont nous parlons une section que les auteurs appellent *Documents*, et que l'on pourrait à plus juste titre nommer *Généalogie*. En effet, bien que leur but fût de rendre compte des documents qu'ils ont insérés dans ce volume, d'en faire connaître l'origine et l'importance, de les analyser et d'en donner le résumé, ils n'ont consacré à cette tâche qu'une vingtaine de pages, après en avoir donné presque le triple à la recherche de l'origine de cet Humbert qui est considéré comme la souche de la maison de Savoie. Aux différents systèmes qui avaient été proposés jusqu'ici, les auteurs se sont efforcés de substituer une autre hypothèse d'après laquelle Humbert serait le fruit d'un premier mariage d'Irmengarde, qui épousa depuis Rodolphe, roi de Bourgogne, avec un comte Manasse, qu'on suppose avoir été comte de Savoie et de Nyon. Nous ne nous arrêterons pas sur un point hypothétique et de fort peu d'importance; car on ne doit pas trop se prêter aux exigences des gé-

numéro du volume, ni le fonds où ce registre se trouve, ne nous a pas permis de le retrouver. Quant au second document, il est tiré d'une copie insérée dans le second volume du Trésor des Chartres (Cibrario e Promis, *Documenti, monete e sigilli*, p. 150 et 202). — ¹ Nous allons donner ici le commencement de cette pièce en mettant le texte publié par MM. Cibrario et Promis en regard de celui que nous avons tiré du document original qui se trouve aux Archives du royaume (*Trésor des Chartres*, J. 392, n° 8).

TEXTE PUBLIÉ À TURIN.

Nos Thomas et Amedeus de Sabaudia filii

DOCUMENT ORIGINAL.

Nos Thomas et Amedeus de Sabaudia filii

roi, dans le fonds Clairambaud¹, et qui passe pour un des plus complets, nous y avons trouvé l'indication d'un grand nombre de pièces relatives à la Savoie, au Piémont et à Gênes; pièces dont Guichenon ne semble pas avoir connu l'existence, et qui ont échappé aux recherches des deux érudits Piémontais. Cette facile découverte nous a conduit naturellement aux Archives du royaume, où, grâce à l'ordre qui règne dans ce vaste établissement, nous avons pu prendre connaissance d'environ trois cents pièces² historiques du genre de celles que cherchaient MM. Cibrario et Promis, et dont quelques-unes remontent au commencement du XIII^e siècle. Ces pièces sont pour la plupart originales et inédites, et elles offrent toutes des particularités dignes d'intérêt. Les faits curieux sur les usages et les mœurs de cette époque y abondent. Sans nous arrêter à en faire ici l'analyse, ce qui nous entrainerait trop loin, nous donnerons en note le catalogue des plus anciennes³ et nous nous bornerons à en reproduire une qui est fort curieuse pour le fond

¹ *Mélanges*, vol. 373. — Nous devons surtout à l'extrême obligeance de M. Teulet, employé aux Archives, et l'un des secrétaires de la Société de l'Histoire de France, d'avoir pu consulter ces pièces, dont il avait formé un catalogue à part, qu'il a bien voulu mettre à notre disposition. — ² Voici l'indication des principales pièces antérieures à l'année 1350 qui se trouvent aux Archives et que nous avons examinées.

1210. — La comtesse Adélaïde de Piémont prête hommage au dauphin de Vienne. — *Trésor des Chartres*, J. 609, n° 1¹ (copie authentique en latin).

1228? — Lettres par lesquelles le podestat et la commune d'Asti promettent de ne pas molester les sujets du roi de France. — *Trésor des Chartres*, Reg. XXI, f. cxvi, n° xi (en latin).

1250? — Lettres par lesquelles Amédée, comte de Savoie et marquis en Italie, prie l'évêque de Toulouse et deux autres nobles de l'aider à arranger quelques affaires pécuniaires. — *Trésor des Chartres*, J. 310, n° 39 (en latin).

1270. — Lettres par lesquelles Hugues, duc de Bourgogne, reconnaît avoir reçu onze mille livres viennoises de Philippe, comte de Savoie, et d'Alix sa femme. — *Trésor des Chartres*, J. 247, n° 37³⁰ (en français).

1270. — Alix, comtesse palatine de Savoie et de Bourgogne, reconnaît tenir les fiefs de Dôle et de Rochefort à foi et hommage du duc Hugues de Bourgogne. —

année, en la possession du vicomté de Maulevrier, qui avoit esté donné à ses prédécesseurs par les roys de France. » — Guichenon ne dit pas que les ancêtres d'Amé VIII s'étaient dessaisis de ce fief pour payer un mémoire de fourreur. Voici, au reste, ce curieux document.

Ratificatio obligationis facte in Castelleto Parisius a domino Eaduardo comite de Savoia erga Gilebertum scotum civem Parisiensem.

« Philippus Dei gracia Francorum rex notum facimus universis tam presentibus quam futuris nos infrascriptas vidisse litteras formam que sequitur continentes :

« A tous ceux qui ces présentes lettres verront et orront, Hugues de Crusy, garde de la prevosté de Paris, salut : Nous faisons assavoir par devant nous vint et fu personnelment en propre personne très-haut, noble et puissant homme, Mons^r Édouart, à présent conte de Sa-

1283. — Acte relatif au mariage du bâtard de Thomas de Saluces avec la fille d'Henri d'Éléna. — *Trésor des Chartres*, J. 508, n° 2 (en latin).

1286. — Acte par lequel Amédée, comte de Savoie, prend sous sa protection spéciale les habitants de Lyon avec leurs familles. — *Trésor des Chartres*, J. 262, n° 6 (en latin).

1291. — Ratification de l'hommage prêté en 1210 par la comtesse Adélaïde au dauphin de Vienne. — *Trésor des Chartres*, J. 609, n° 1² (copie authentique (en latin).

1295. — Lettres par lesquelles on notifie les conventions relatives au mariage qui doit avoir lieu entre Jean, marquis de Montferrat, et Marie, fille de Robert, comte de Clermont. — *Trésor des Chartres*, J. 408, n° 8 (en latin).

1304. — Philippe le Bel assigne dix livres tournois par jour au comte de Savoie. — *Trésor des Chartres*, Reg. xxxvi, pièce ccxvix (en français).

1304. — Philippe-le-Bel donne en fief 2500 livres de rente à Amédée de Savoie. — *Trésor des Chartres*, Reg. xxxvi, pièce ccxviii (en français).

1304. — Trois lettres d'Amédée, comte de Savoie, concernant le château de Châteauneuf en Mâconnais, et la ville de Sainte-Marie-au-Bois, que le roi lui avait donnés. — *Trésor des Chartres*, J. 501, n° 6 (en français).

1304. — Amédée, comte de Savoie, prête hommage au roi pour les 2500 livres de

voie, afferma en bonne vérité, confessa et reconnut endroit lui devoir et estre bonnement et loyalment tenuz et obligiez envers son bon amé Gillebert Lescot, pelletier et bourgeois de Paris, à ses hoirs et à tous ceulx qui ont et auront cause de lui, et à chascun par soi, pour le tout en la somme de dis mille livres de bons petis tournois, bonne et forte monnoie, tant de la vente, bail et délivrance de pelletterie bonne, vraie, loel et bien marchande, et d'argent sec presté dudit Gilebert pour grant besoing et païé à plusieurs personnes marcheans pour raison de plusieurs denrées vendues, livrées et baillées pour feu mons' Amé, jadis conte de Savoie, père du d. Édouart ou temps qu'il vivoit, duquel Diex ait l'ame, comme pour le d. M^r Édouart pour ses livrées prises et eues pour lui de ses gens, depuis l'an mil ccc vint et deus darreniere-ment passées, et de certain et fin compte fait dudit Mons^r le conte Édouard audit Gilebert sans nulle fraude, decevance ou erreur et sans nul villain acquest, si comme Mons^r le conte Édouard le confessa et

fortifications de son château de Saint-Laurent, qui ont été détruites par les troupes du roi. — *Trésor des Chartres*, J. 501, n° 7; et *Trésor des Chartres*, Reg. XLII, pièce VI^m v (en latin).

1312. — Enquête faite à la demande des Avignonnais, sur certains droits imposés nouvellement par les Génois. — *Trésor des Chartres*, J. 496, n° 10 (en latin).

1319. — Lettres par lesquelles Jean de Cabillot, du consentement d'Amédée de Savoie, renouvelle et amplifie les franchises *Villæ Torscoderenis*. — *Trésor des Chartres*, J. 260, n° 5 (en latin).

1323. — Louis de Savoie, sire de Waud, reconnaît s'être accordé avec Eude, duc de Bourgogne. — *Trésor des Chartres*, J. 248, n° 24 (en français).

1328. — Édouard de Savoie abandonne à Gillebert Lescot, pelletier de Paris, le vicomté de Maulevrier en paiement de six mille livres tournois pour pelletteries fournies à Amédée de Savoie. — *Trésor des Chartres*, Reg. LXVI, pièce IIII^m IX (en français).

1328. — Édouard, comte de Savoie, confirme les libertés et les franchises octroyées à la ville d'Ayriac par Jean de Chaudiac. — *Trésor des Chartres*, Reg. VI^m XVII, pièce CIII^m (en latin).

1330. — Demandes du dauphin pour lui et ses adhérents contre le comte de Savoie. — *Trésor des Chartres*, J. 277, n° 14 (en français).

1331. — Aimon de Savoie confirme les franchises accordées à la ville d'Ayriac. — *Trésor des Chartres*, Reg. VI^m XVII, pièce CIII^m (en latin).

1333. — Lettres par lesquelles le vicaire à Gênes du roi Robert, et l'Abbé du peuple de Gênes nomment deux ambassadeurs pour traiter avec le roi de France. — *Trésor des Chartres*, J. 497, n° 11 (en latin).

1333-1396. — Un cahier de cinquante feuillets in-folio contenant vingt-sept pièces relatives aux affaires de Gênes. Il y a des procurations données à différentes personnes par la commune de Gênes pour traiter avec le roi de France; le consentement de plusieurs particuliers génois pour la cession de Gênes à la France; l'instrument de cette cession, etc. etc. — *Supplément au Trésor des Chartres*, J. 990 (en latin).

1334. — Lettres de Philippe le Bel au comte de Savoie, vicomte de Maulevrier,

s'en tint à bien paiez et agreez; et pour ce que la droïte et pure volenté estoit dudit Mons^r Édouard acquittier l'ame, les debtes et le fait de son dit cher père, lui aussi et la dicte somme des dictes dis mille livres tournois paier au dit Gilebert à ses hoirs et à ceulx qui ont et auront cause de lui, si comme afferma de vérité estre y tenus de faire; lui, sur ce bien avisé, de son bon gré et de sa certaine science, pour son grant et évident proufit et par son conseil o grant délibération pour ce, ycellui monsieur Édouart, présent et establi par devant nous, recognut et confessa endroit lui avoir baillé, quictié, octroïé et du tout en tout délaissé au dit Gilebert Lescot, à ses hoirs et à ceus qui ont et auront cause de lui, dès ores endroit transporté jusques ou temps au jour et à l'eure que ycellui Gilebert, ses hoirs ou ceus qui ont et auront cause de lui, seront du tout entièrement et parfaitement paiez et agreez des dictes dis mille livres tournois deues pour les causes devant dictes et des cours, despens, doinages, mises, journées et interest qui fais et encou-

qui accordent le droit à lui et à tous les habitants de ce vicomté de ressortir du parlement de Paris. — *Trésor des Chartres*, J. 501, n° 9 (en français).

1335. — Frédéric de Saluces investit Antoine de Brandi de la moitié de Carmagnole. — *Trésor des Chartres*, J. 508, n° 3 (en latin).

1335. — Frédéric de Saluces investit Berrettin de Brandi de la partie qui lui reste de Carmagnole. — *Trésor des Chartres*, J. 508, n° 3. (en latin).

1335. — Hommage fait au roi de France par le marquis de Montferrat, pour mille florins de Florence à prendre sur le trésor royal. — *Trésor des Chartres*, J. 620, n° 22 (en français).

1337. — Accord fait entre le roi et les communes de Gênes et de Savoie. — *Trésor des Chartres*, Reg. LXXI, pièce XXVI (en latin).

1337. — Ordonnance du roi de France sur les marchands de Gênes et de Savoie. — *Trésor des Chartres*, Reg. LXXI, pièce XXI, et K, 166, n° 4 (en latin).

1338. — Accord par devant le prévôt de Paris entre l'ambassadeur de la ville de Gênes et le roi. — *Trésor des Chartres*, J. 497, n° 13 (en français).

1338. — Privilèges accordés par Philippe, roi de France, aux marchands génois à Nîmes. — *Trésor des Chartres*, Reg. LXXI, pièce VII^{me} IX (en latin).

1338. — Accord entre les gens du roi de France et les ambassadeurs de la com-

notre sire demander. Et vout et acorda le dit Mons.^r le conte Édouart que à euls tous ses subgez et justissables obéissent, et par la teneur de ces présentes lettres leur manda et commenda, mande, commende et enjoint, requérant aus autres que il y obéissent en ce faisant tout autant et aussi comme au dit Mons. le conte se il y estoit présent, pour la cause devant dicté. Et est assavoir que ledit Mons.^r le conte Édouart accorda, promist et enconvenança au devant dit Gilebert, à ses hoirs et à ceux qui de lui auront cause, que il mectra et establira pour sa justice et seigneurie que il a aus dix lieux garder, deffendre et exercer ses droits, ses causes et ses querelles, ou nom de lui et pour li, par tout où il appartendra, regardans les dictes choses et les dépendances d'icelles aus perils de dit Mons. le conte Édouart, baillif, procureur et autres gens sanz le droit du dit Gilebert, de ses hoirs et de tous ceus qui ont et auront cause de lui amenuisier et sanz leur condition estre pire, mais pour proufiter et amender ycelles, bonnes personnes et loyaus, agréables audit Gilebert, à ses hoirs et à ceus qui ont et auront cause de lui et non autres, qui bien et souffisamment garderont, deffendront et exerceront la jurisdiction et les drois du d. Mons.^r le conte et les drois des dessus dis establis par tout le temps dessus dit aus propres cous, perils et despens du dit Mons.^r le conte; li quiaux baillis et autres establis de par le dit Mons.^r le conte seront sairement au dit Gilebert, à ses hoirs et à chascun par soy, à leur commandement ou à ceus qui cause auront de euls, que riens ne recevront, ne ne recelleront des choses dessus dictes baillées, ne empescheront ou amenuiseront, ainçois leur esclarciront leur droit et leurs amendes par tout où elles seront, ne point ne les targeront, ne délaieront, ainçois les taxeront et jugeront ou feront jugier et taxer selonc la coustume du pais et serviront et s'i porteront bien et loialment, appelé avecques euls le receveur des dis Gilebert, de ses hoirs et de ceus qui ont et auront cause de lui, sanz lequel il ne le peuent, pourront ne ne devront faire,

chascune par soy ledit Mons.^r le conte promist par son sairement à faire loer, greer, ratefier, aprouver et confermer à nostre S^r le roy de France par ses lettres pendanz et souz son seel à greigneur confirmation et seurté. Enseur que tout vult et acorda et à ce se obliga le dit Mons.^r le conte que par voie de execucion il et ses biens soient contrains par la main du Roy nostre sire, par les justices d'icellui seigneur especialment, sans aucune exception de fait ou de droit et sanz point decliner la juridiction du Roy nostre seigneur ne des justices d'icellui seigneur et justices en aucune manière, à faire enterignier et acomplir les choses dessus dictes et chascune d'icelles de point en point, bien et loyalement, en la manière qu'il est ci-dessus devisé et escript, et quant à toutes les choses dessus dictes et chascune par soy tenir, garder, enterigner, loialement et fermement acomplir, sanz jamès venir ne faire venir encontre par aucun art, engin, cautele, lesion ou autrement, comment que ce soit, ledit Mons.^r le conte obliga et soumist, oblige et souzmet, sans aucune exception de fait ou de droit, à la juridiction du Roy nostre sire tous ses biens et les biens de ses hoirs meubles et non meubles, présens et avenir, où que il soient et puissent estre trouvez et especialment sa chastellenie visconté de Maulevrier, le ressort et les appartenances d'icelle, pour estre prins, saisis, arrestez, levez, venduz et exploictiez par le prevost de Paris et par quelconques autres justices du Roy nostre sire qu'il plaira au porteur de ces lettres. Pour ces lettres du tout enterigner et pour les couz, frès, despens, dommages, journées et intérêts il vult et acorda expressément qui soient creuz, ou le porteur de ces lettres, pour tout, par leur simple sairement sanz charge d'autre preuve faire ou contraire, ne autre declaration faire ne taxation de juge avoir ne demander, auroient, feroient ou encourroient par deffaute des acors, promesses, condicions dessus dictes non tenues, non gardées, non enterignées, non acomplies, et que iceux couz, despens et domages soient demandez, euz et exploictiez par voie de exécucion,

principaux privilèges accordés en février 1277 par le roi de France aux marchands italiens, et acceptés par Falcon Caci, leur mandataire spécial, plus d'une année après. On ne voit donc pas comment aurait pu avoir lieu la grande persécution que Villani place au 14 avril 1277.

Ces pièces mériteraient sans doute de figurer dans les volumes des Chartes que publie la commission historique piémontaise, et il est à désirer qu'on les fasse copier exactement sur les originaux pour les insérer dans les volumes qui doivent suivre le premier. Après avoir exploité les Archives du royaume, on devrait consulter les chartes et les différentes collections de la Bibliothèque royale et des autres bibliothèques de Paris : les fonds Clairambaud, Colbert, Béthune, Dupuis, etc. etc. donneraient une riche moisson de pièces relatives au Piémont et à la Savoie.

Si nous ne craignons de dépasser les limites qui nous sont prescrites, nous montrerions par de nombreux exemples que MM. Cibrario

cives eiusdem civitatis. Si quis autem de universitate predicta aut de familiis eorundem crimen quod penam mortis exigat commiserit, in posse dicti domini regis quod abait, committentem ultra legem patrie in qua iudicari debet, non permittet idem dominus rex in persona vel in rebus gravari, nec pro lubrico carnis aliquis eorum punietur, nisi fuerit de raptu vel adulterio accusatione legitima precedente convictus. Si iniuria vel rapina facta fuerit dicto domino regi vel aliquibus de regno suo, per aliquos de communi civitatum predictarum aut per ipsum commune, non propter hoc arrestari faciet idem dominus rex aliquem de dicta universitate manente apud Nemausum qui super hoc culpabilis aut merito suspectus non fuerit, vel res ipsius; set si commune requisitam in defectum fuerit emendandi quod fuerit emendandum, poterit illos de civitate maleficorum huiusmodi de regno suo expellere. Concesso sibi unius anni et quadraginta dierum spatio recedendi infra quod debita sua recolligant et valeant sua negotia expedire. Concessit preterea prefatus dominus rex quod omnibus et singulis de dicta universitate licitum sit habere tabulam compsoariam et stationem in dicta civitate Nemausi sicut habent in nundinis Campanie, usuris cessantibus omnino, debita vero ipsorum mercatorum bona et

procédé de M. Colas, qui a été employé avec succès dans des publications numismatiques récentes, et qui donne aux figures un relief si frappant.

Ce volume est aussi divisé en deux parties : la première est destinée à faire connaître l'origine des sceaux, leur emploi au moyen âge, les diverses substances dont ils étaient formés, leurs différences suivant les personnes qui les employaient, les modifications et les altérations qu'ils ont subies, et en général toutes les circonstances à l'aide desquelles la connaissance des sceaux peut servir à jeter du jour sur l'époque à laquelle appartiennent les chartes ou les documents que l'on veut examiner et sur la discussion de leur originalité. Ces remarques et ces observations générales, que MM. Cibrario et Promis ont empruntées souvent au Nouveau traité de Diplomatique des bénédictins, sont suivies de recherches spéciales relatives aux sceaux des princes de la maison de Savoie. Ici les auteurs ont rapporté plusieurs faits intéressants sur l'histoire des arts en Piémont et surtout sur celle de la broderie, qui à cette époque appartenait aux arts du dessin par la perfection à laquelle elle était parvenue. On y trouve à la fin *les chapitres de l'ordre du collier de Savoye*, écrits en français en 1409, et l'on ne comprend pas bien par quelle raison on les a placés après l'*Introduction*, sans aucune transition, ni pourquoi on a reproduit un fragment des *Novelle antiche*, tiré d'un fabliau très connu où l'on raconte gravement comment Saladin fut armé chevalier par Hugues de Tabarie.

La seconde partie contient la description des sceaux qui sont publiés dans l'ouvrage, au nombre de deux cent neuf. Le premier, qui est probablement apocryphe, est relatif à la comtesse Adélaïde de Suze, qui, au onzième siècle, apporta en dot aux comtes de Savoie une partie du Piémont.

À ce propos les auteurs s'expriment de la manière suivante : « Notre recueil commence heureusement par le sceau de cette femme immortelle dont le nom est si grand dans l'histoire du XI^e siècle. » Une

nombre d'archives et de bibliothèques, cette marche rapide était absolument incompatible avec le travail lent et pénible qui est nécessaire pour préparer un recueil diplomatique. Les livres de ce genre ne sont pas des œuvres d'imagination, et les connaissances paléographiques les plus étendues peuvent à peine abréger quelques heures de travail. La plus sévère exactitude doit présider à ces publications; car ce sont là les matériaux de l'histoire, et souvent un nom mal lu dans une charte, une abréviation mal interprétée, peuvent induire en erreur sur un fait important¹. Le temps est un élément indispensable de succès, et celui qui n'a pas la force de volonté nécessaire pour se livrer à un travail ingrat et opiniâtre, ne doit pas publier de Cartulaires. Les mots et les lettres qu'il faut reproduire si scrupuleusement sont, dans la diplomatique, comme les chiffres qui ont tant d'importance dans les observations météorologiques. Il ne faudrait pas, sans doute, que des hommes supérieurs se livrassent exclusivement à ces travaux; mais il est utile de ne pas méconnaître ce genre de recherches, car elles sont un complément indispensable au véritable savant, qu'elles habituent à l'exactitude et à la patience. Quelques esprits dédaigneux semblent, il est vrai, prendre en pitié les hommes qui se vouent à un si rude métier. À leurs plaisanteries on peut répondre par l'exemple de Leibnitz qui, certes, ne manquait ni d'esprit ni d'intelligence, et qui ne trouva pas au-dessous de sa dignité de se faire l'éditeur d'une collection de chartes et de documents historiques.

G. LIBRI.

SCRIPTURÆ linguæque Phœniciæ monumenta quotquot supersunt, edita et inedita, ad autographorum optimorumque exemplarium fidem edidit, additisque de scriptura et lingua Phœnicum com-

chaux, ou bien, placés sur des balistes, des catapultes, ont servi en guise de projectiles pour battre les murs de la place, ou écraser les bataillons des assaillants¹. Aussi il est remarquable, que, sauf un petit nombre de médailles, aucun monument phénicien n'a jusqu'à présent été découvert dans la Phénicie.

Quant à la ville de Carthage, dont les ruines sont aujourd'hui l'objet des explorations savantes de plusieurs amateurs éclairés de l'archéologie, il est douteux, ce me semble, qu'elles puissent récompenser, par des découvertes importantes, le zèle et le courage de ceux qui fouillent avec tant de persévérance ces respectables débris. Sans doute si Carthage, après sa destruction, était restée ensevelie sous ses ruines, on serait presque certain de pouvoir, en faisant des fouilles plus ou moins profondes, exhumer des monuments antiques, qui retraceraient à nos yeux le souvenir des conquêtes ou des opérations commerciales des compatriotes d'Annibal. Mais une cité romaine s'était élevée sur l'emplacement de l'ancienne rivale de Rome, et était devenue la seconde ville de l'Empire. Il est bien à présumer que les ruines de l'ancienne cité avaient dû servir de carrière, avaient été fouillées dans toutes les directions par les nouveaux colons qui y trouvaient de magnifiques matériaux tout taillés et tout prêts à être mis en œuvre. Il est donc difficile de croire qu'aucun monument antique ait échappé à des recherches actives, dirigées par le besoin et la cupidité. Les Vandales et ensuite les Arabes continuèrent, à coup sûr, à exploiter ce terrain.

Aussi on peut penser que les recherches entreprises de nos jours n'auront d'autre résultat que la découverte de monuments contemporains des Romains. Je sais qu'à l'époque de la domination romaine, il existait à Carthage même, et sur son territoire, une population indigène qui parlait la langue punique. Mais cette population se composait d'individus, et n'offrait point une communauté, guidée par un

tion romaine, et qui présentent des inscriptions en langage punique; mais il n'y faut pas chercher autre chose que des formules insignifiantes, des noms de personnages obscurs. Car, si je ne me trompe, les monuments connus jusqu'à ce jour n'offrent à nos regards le nom d'aucun personnage connu, d'aucun général, d'aucun magistrat dont l'histoire ait conservé le souvenir. Du reste, il est peu probable que l'on puisse découvrir ou un décret public, ou un monument de quelque importance. Si je propose ici mes doutes, je n'ai point dessein, comme on peut croire, de décourager ceux qui s'occupent avec tant d'ardeur à explorer le sol de Carthage. Je désire même qu'un événement heureux vienne donner à mes prévisions un démenti complet. D'ailleurs, si Carthage et ses environs éprouvaient à un trop haut point l'influence de la domination romaine, cette influence se faisait sans doute moins sentir dans l'intérieur des terres, où, suivant toute apparence, la population punique avait conservé avec moins d'altération son caractère, ses usages et sa langue.

Après ces observations préliminaires, auxquelles je crains d'avoir donné un peu trop d'étendue, je m'empresse de revenir à l'examen que je dois faire du travail de M. Gesenius. Le premier volume, qui renferme le texte de l'ouvrage, puisque le second ne contient que les planches, se divise en deux parties, composées de quatre livres, et formant un total de 480 pages. L'auteur, dans sa préface, se plaint d'abord avec assez de raison que, depuis le milieu du dernier siècle, époque où Swinton et surtout l'illustre abbé Barthelémy commencèrent, par des travaux sérieux, par des explications savantes, à attirer sur les monuments phéniciens l'attention des philologues et des antiquaires, ce genre d'étude a fait peu de progrès d'une importance réelle; il atteste que, sur quelques points, la science, en ce genre, a plutôt reculé qu'avancé; que des érudits modernes, se laissant guider par une imagination capricieuse plutôt que par les calculs d'une exploration sage et méthodique, ont hasardé, pour l'explication des monuments phéniciens, des hypothèses vagues, incohérentes, et dont le seul exposé suffit pour faire sentir leur invraisemblance.

Parmi les causes qui ont, jusqu'aujourd'hui, arrêté les progrès des études phéniciennes, l'auteur signale l'extrême imperfection des copies que retracent à nos yeux la plupart des légendes gravées sur les pierres ou sur les monnaies antiques. Il atteste combien il a été frappé de ce défaut, en comparant les gravures aux originaux. Aussi M. Gesenius n'a rien négligé pour éviter un défaut aussi grave, et pour représenter les inscriptions de ces monuments avec une fidélité scrupuleuse. Dans

cette vue, l'auteur se transporta à Londres et à Leide, où il examina à loisir les monuments eux-mêmes, et en prit des empreintes exactes en plâtre, en soufre ou en papier mouillé. Le temps ne lui ayant pas permis de visiter les autres villes dont les cabinets renferment des monuments plus ou moins précieux, il a trouvé d'utiles secours dans la complaisance de plusieurs savants dont il cite les noms avec honneur, et qui ont mis à sa disposition toutes les empreintes qu'il pouvait désirer. Aussi M. Gesenius s'est vu en état d'offrir aux regards des savants une collection complète et exacte de toutes les légendes phéniciennes et puniques qui ont échappé aux ravages du temps et de la barbarie. Lorsque deux gravures d'un même monument présentaient des différences essentielles, l'auteur a cru devoir placer en regard ces diverses copies, et les comparer l'une à l'autre. Toutes les médailles dont l'ouvrage offre les légendes ont été dessinées avec le soin le plus minutieux sur les originaux eux-mêmes. Grâce à tant de recherches, l'auteur, comme il l'atteste, a pu réunir dans son recueil 77 inscriptions phéniciennes, et environ 60 légendes de médailles. Il a pris soin d'indiquer dans quels lieux, dans quels cabinets existent ou sont déposés les monuments qui ont été la matière de ses observations.

Parmi les causes qui ont produit, dans l'explication des monuments phéniciens, d'assez nombreuses erreurs, l'auteur en signale deux que je ne dois point passer sous silence. La première est le peu d'attention que l'on a fait aux règles de la paléographie, le peu de soin que l'on a pris de rapprocher et de confronter les monuments phéniciens des différents pays, des différents âges, pour constater les formes que chaque lettre a reçues de la main des graveurs; les ressemblances ou les différences que l'on peut observer dans la figure d'un même caractère. 2° La hardiesse arbitraire avec laquelle on a réuni pêle-mêle les mots des différents dialectes orientaux, pour en composer des légendes qui, comme on voit, pèchent par leur base, et ne peuvent soutenir l'exa-

d'Énée et de ses compagnons que les Carthaginois parlissent un ou plusieurs idiomes; mais *bilingues* signifie « un homme qui sait varier à son gré son langage, afin de tromper les autres, » et, par suite, « un fourbe, un perfide. » De même, quand Silius Italicus¹ s'exprime en ces termes :

Discinctos inter Libyas, populosque bilingues,

l'épithète de *bilingues* doit également se traduire par : « fourbes, perfides. » Plus loin², lorsque Scipion dit à Massinissa :

Dimitte bilingues
Ex animo socios,

il faut, je crois, traduire : « vos perfides alliés, » et non pas « vos alliés qui parlent simultanément deux langues. » C'est dans le même sens, si je ne me trompe, qu'il faut entendre l'épithète *bisulcilinguæ*, que Plaute applique aux Carthaginois. Le troisième chapitre, dont l'objet est, à coup sûr, d'une haute importance, présente un système complet de paléographie phénicienne. L'auteur prend chaque lettre en particulier, en présente la forme qui est présumée la plus ancienne, expose les changements, les altérations que sa figure n'a pu manquer de subir dans la suite des âges. Il indique avec soin tous les monuments, lapidaires ou numismatiques, sur lesquels nous retrouvons chacune de ces variantes. Il indique les sigles, les abréviations que l'on trouve quelquefois sur ces inscriptions. Il fait observer que, dans la plupart des monuments, les mots sont tracés de suite et sans aucune séparation. Il remarque avec raison que les Phéniciens ne paraissent point avoir eu de signes particuliers pour exprimer les voyelles, et que les lettres qui, chez les Hébreux, remplissent les fonctions de voyelles longues, de lettres de prolongation, sont souvent omises, même dans des endroits où elles sembleraient assez

M. Gesenius lui-même, dans son Histoire de la langue hébraïque¹.

Quant au caractère hébreu proprement dit, l'auteur n'en fait pas remonter l'origine au delà du III^e siècle de notre ère. J'aurais de la peine à admettre ce fait. Sans doute la tradition juive qui regarde ce caractère comme originaire de Babylone, et en attribue l'introduction parmi les Juifs à Esdras lui-même, est peu certaine, n'étant appuyée que sur des témoignages bien postérieurs à cet événement; d'ailleurs aucun monument trouvé à Babylone ne nous représente une écriture semblable ou tant soit peu analogue au caractère hébraïque. On pourrait donc soupçonner que les Juifs empruntèrent leur nouvelle écriture non pas aux Babyloniens, mais aux Syriens. Les Hébreux, à leur retour de la captivité, se trouvèrent environnés de nations syriennes d'origine. Ces peuples parlaient la langue syriaque, et possédaient une écriture particulière, probablement dérivée de l'alphabet phénicien. On peut croire que cette écriture se retrouve, sinon dans sa forme primitive, du moins avec peu d'altérations, sur les monuments palmyréniens. En pénétrant chez les Juifs de la Palestine et chez ceux de l'Égypte, elle y donna naissance au caractère hébraïque et à celui que nous retrouvons sur l'inscription de Carpentras et sur quelques fragments de papyrus. Mais rien ne nous oblige à croire que ce dernier caractère ait été en usage à Jérusalem, et soit l'origine de l'alphabet palmyrénien. Il est plus vraisemblable que tous ces alphabets étaient contemporains, et dérivèrent tous d'un autre plus ancien; et l'on conçoit très-bien comment les Juifs ont pu donner à leur caractère d'écriture le nom d'*écriture assyrienne* כְּתָב אֲשׁוּרִי. Cette dénomination ne nous oblige pas à voir dans les Babyloniens les inventeurs de cet alphabet. Mais des auteurs d'une époque qui n'est pas extrêmement ancienne ont pu facilement se tromper en confondant le mot *assyrien* avec celui de *syrien*; et l'on sait, en effet, combien de fois cette erreur a été commise par les historiens grecs et latins. Le caractère hébraïque a pu s'introduire

s'apercevoir si son style conserve une régularité parfaite, une forme entièrement analogue aux règles d'une syntaxe minutieuse. Mais, dans des inscriptions dont le langage est prosaïque au dernier point, on ne saurait, je crois, à moins d'en avoir la certitude entière, admettre une anomalie aussi frappante. Je préférerais donc l'ancienne leçon עברו.

En second lieu, il est un point sur lequel je ne puis partager l'opinion du docte philologue. Lorsque je publiai l'interprétation de quatre inscriptions puniques découvertes sur l'emplacement de Carthage, je supposai que les deux mots נר נא devaient se traduire par *hoc quod vovit*; que le mot נא était une abréviation du terme נא, qui, dans la langue hébraïque, répond au *qui* relatif. M. Gesenius n'a pas cru devoir se rendre aux preuves par lesquelles j'avais appuyé mon hypothèse. Il pense qu'il faut lire נר נא pour נא, et traduire *vir vovens* (est). Il objecte que la suppression du נ à la fin du mot présente une difficulté réelle, et que le fait serait sans exemple. Mais je répondrai, ainsi que je l'ai fait précédemment, que les Hébreux, dès le temps où leur langue était le plus florissante, avaient retranché la première et la troisième lettre du mot, qui se trouvait réduit à la seule lettre נ. Or la forme נא est précisément la forme intermédiaire entre le mot primitif נא et l'abréviation נ. Je ne vois donc pas que cette supposition présente réellement une difficulté insurmontable. D'ailleurs, dans une inscription punique dont je donnerai plus bas la gravure et l'interprétation, on lit également נר נא, et la personne qui a fait le vœu est une femme. Peut-on réellement admettre que, devant le nom de cette femme, on eût placé les mots *vir vovens est*?

La seconde inscription, qui est l'objet des savantes observations de

proprement *mère de la confusion*, peut se prendre par extension dans le sens de *pudica*, et être regardé comme un nom propre de femme. Le mot רגל על, qui signifie la grâce, la faveur de Baal, nous représente le nom du célèbre général carthaginois. Quant au dernier mot de l'inscription, les interprètes ont cru unanimement devoir lire ברמלך; mais j'avoue que j'aurais bien de la peine à admettre dans une inscription phénicienne la forme בר, qui est évidemment syriaque ou chaldaïque. J'ai eu occasion de me convaincre que, sur quantité de monuments phéniciens ou puniques, l'ouvrier chargé de graver l'inscription a omis le ain. א. En effet, cette lettre, ne présentant que la figure d'un très-petit cercle, a pu souvent, aux regards d'un artisan peu habile, passer pour un simple point ou pour un accident du modèle qui était sous ses yeux. Dans le cours de ces recherches, j'aurai plus d'une fois occasion de faire observer l'absence du ain; et partout on reconnaîtra d'une manière évidente que la faute doit être attribuée à celui même qui a gravé l'inscription sur la pierre. D'après cela je n'ai point hésité à restituer un ain et à lire עבד מלך, le serviteur de Moloch.

Légion d'honneur.

IV. GRANDS PRIX DE GRAVURE EN TAILLE DOUCE. — Le sujet du concours était : 1° *Une figure dessinée d'après l'antique*; 2° *une figure dessinée d'après nature et gravée au burin*. Le premier grand prix a été remporté par M. Victor-Florence POLLET, né à Paris, le 22 novembre 1811, élève de M. Richomme, membre de l'Institut, chevalier de la Légion d'honneur, et de M. Paul Delaroche, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur. Le deuxième premier grand prix a été remporté par M. Charles-Victor NORMAND, né à Paris, le 23 mars 1814, élève de MM. Richomme et Drölling, membres de l'Institut, chevaliers de la Légion d'honneur. Le second grand prix a été remporté par M. Auguste-Thomas-Marie BLANCHARD, né à Paris, le 18 mai 1819, élève de M. Blanchard, son père. Le deuxième second grand prix a été remporté par M. Charles-Joseph ROUSSEAU, né à Paris, le 26 septembre 1818, élève de M. Pigeot et de M. Paul Delaroche, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur.

V. GRANDS PRIX DE COMPOSITION MUSICALE. — Le sujet du concours a été, conformément aux règlements de l'Académie : 1° pour l'admission des candidats à concourir : un sujet de fugue à quatre parties, à un ou deux contre-sujets, et un morceau vocal en chœur avec accompagnements; 2° une cantate, d'après laquelle les grands prix sont décernés. Le titre de la cantate est LA VENDETTA; les paroles sont de M. le comte de Pastoret. Le premier grand prix a été remporté par M. Ange-George-Jacques BOUSQUET, né à Perpignan, âgé de 20 ans, élève de M. Berton, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, et de M. Leborne, pour le contre-point. Le second grand prix a été remporté par M. Edme-Marie-Ernest DELDEVEZ, de Paris, âgé de 21 ans, élève de M. Berton, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, et de M. Halévy, membre de l'Institut, chevalier de la Lé-

La Société royale des sciences à Gœttingue propose, entre autres sujets de prix, la question suivante : « Quoique Jean Backmann et d'autres écrivains aient fourni des matériaux estimables pour l'histoire de la culture de la pomme de terre en Europe, ce sujet n'a pourtant pas encore été traité d'une manière complète. Il n'existe pas non plus de recherches satisfaisantes sur les changements qu'a produits cette branche si importante de l'agriculture. La Société demande donc une histoire aussi complète que possible de l'introduction de la culture de la pomme de terre dans les divers pays d'Europe, avec un exposé de l'influence que la propagation de ce tubercule a exercée sur l'agriculture européenne. » Le prix sera de douze ducats; les mémoires devront être envoyés avant le 1^{er} juin 1840.

Parmi les questions que la Société dite de Jablonowski, à Leipsig, a mises au concours pour les années 1839 et 1840, on remarque la suivante :

« Les grandes acquisitions que la géométrie a faites dans notre temps, grâce aux efforts surtout des mathématiciens français et allemands, motivent la question de savoir ce qu'il faut et ce que l'on peut en admettre dans les éléments; si l'on peut faire entrer ce surcroît dans les doctrines élémentaires, sans nuire à leur forme systématique, ou si les nouvelles méthodes exigent une réforme complète du plan de la géométrie d'Euclide, et, en ce cas, quelle est la réforme nécessaire. » Les mémoires

Mémoires de l'Académie royale des sciences de l'Institut de France. Tomes XIV, XV et XVI. Paris, imprimerie de Firmin Didot frères, 1838; 3 vol. in-4° de cxxviii-715, xxxix-651, et ccxxxix-555 pages, avec 5 tableaux et 14 planches. Le tome XIV contient: Éloges historiques de Georges Cuvier, par M. Flourens, et de Joseph Fourier, par M. Arago. Notice de M. Puissant, sur les opérations géodésiques et astronomiques qui servent de fondement à la nouvelle carte de France. Mémoires de M. Dutrochet, sur l'usage physiologique de l'oxygène considéré dans ses rapports avec les excitants; sur le mécanisme de la respiration des insectes; — de M. Libri, sur l'intégration des équations linéaires aux différences du second ordre, et des ordres supérieurs à coefficients constants ou variables; — de M. Turpin, sur l'organogénie et la physiologie des végétaux, considérés comme étant de grandes associations de végétaux plus simples, confervoides, et simplement agglutinés; — de M. Magendie, sur l'origine des bruits normaux du cœur; — de M. Larrey, sur les effets consécutifs des plaies de la tête et des opérations pratiquées à ses différentes parties; de M. Poisson, sur le mouvement d'un corps solide; — de MM. Serres et Nonat, sur la psorentérie ou le choléra. Rapport de M. Biot, sur les expériences de M. Melloni, relatives à la chaleur rayonnante. Tome XV. Éloge historique de Jean-Antoine Chaptal, par M. Flourens. Deux mémoires de M. Auguste de Saint-Hilaire, sur la structure et les anomalies de la fleur des résédacés. Rapports de M. Dutrochet, sur un mémoire de M. Coste intitulé: Recherches sur la génération des mammifères; développement de la brebis; — de M. Poncelet, sur un mémoire de MM. Robert et Morin, capitaines d'artillerie, concernant les expériences faites à Metz en 1834, sur la pénétration des projectiles dans divers milieux résistants, et sur la rupture des corps par le choc. Mémoires de M. Biot, sur des méthodes mathématiques et expérimentales, pour discerner les mélanges et les combinaisons chimiques définies ou non définies, qui agissent sur la lumière polarisée, suivies d'applications aux combinaisons de l'acide tartrique avec l'eau, l'alcool et l'esprit de bois; — de M. Dutrochet, sur l'endosmose des acides; — de M. Turpin, sur l'étude microscopique comparée de la barégine de M. Longchamp, observée dans les eaux thermales sulfureuses de Barèges, et de la barégine recueillie dans les eaux thermales sulfureuses de Nérès, par M. Robiquet; — de M. Chevreul sur la teinture; introduction et considérations générales; — de M. Turpin, sur un organe nouveau placé entre les vésicules du tissu cellulaire des feuilles dans un certain nombre d'espèces végétales faisant partie de la famille des aroïdes, et auquel l'auteur propose de donner le nom de Biforine; — de MM. J. Dumas et P. Boulay fils,

l'écriture occidentale, subdivisée en alphabets grec, latin, tudesque et slave. M. Patthier s'est surtout attaché à exposer l'origine et la formation des écritures figuratives égyptienne et chinoise. En présentant la synthèse de la formation et du développement similaire de ces écritures, comme une étude persévérante de la langue chinoise actuellement parlée l'autorise, dit-il, à la concevoir, l'auteur croit avoir donné une démonstration irréfragable et décisive du véritable système de l'écriture hiéroglyphique expliquée par Champollion.

Voyage en Islande et au Groenland, exécuté pendant les années 1835 et 1836, sur la corvette *la Recherche*, commandée par M. Tréhouart, lieutenant de vaisseau, dans le but de découvrir les traces de *la Lilloise*; publié, par ordre du roi, sous la direction de M. Paul Gaimard. Géologie et minéralogie, par D. Eugène Robert. Atlas, 1^{re} livraison, 18 planches. Paris, imprimerie de Rignoux, librairie d'Arthus Bertrand. Pr. 14 fr. la livraison.

Recherches sur l'origine de l'impôt en France; par M. Potherat de Thou. Paris, Levrault, 1838; in-8°.

Mémoire sur le choléra-morbus asiatique qui a régné à Toulon pendant l'année 1835; par M. Reynaud, docteur en médecine, premier chirurgien en chef de la marine, etc. Paris, Imprimerie royale, août 1838; 159 pages in-8°.

Quatrième lettre sur l'histoire des Arabes, avant l'islamisme, par Fulgence Fresnel. Paris, Imprimerie royale, 1838; 111 pages in-8°. (Extrait du Journal asiatique, 3^e série.)

Mémoire sur la condition de la propriété territoriale en Chine, depuis les temps anciens, par M. Ed. Biot. Paris, Imprimerie royale, 1838; 84 pag. in-8°. (Extrait du Journal asiatique, 3^e série.)

Mémoire sur le goût des livres chez les Orientaux, par M. Quatremère, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, Imprimerie royale, 1838; 48 pag. in-8°. (Extrait du Journal asiatique, 3^e série.)

Note sur la commission explorative et scientifique d'Algérie, présentée à M. le ministre de la guerre, par le colonel Bory de Saint-Vincent, de l'Institut. Paris, imprimerie de Cosson; 1838. Brochure in-4°.

Catalogue général des livres composant les bibliothèques du département de la marine et des colonies. Tome I. Théologie; — législation et administration de la marine; législation et administration en général; — sciences et arts relatifs à la marine. (N° 1 à 3504.) Paris, Imprimerie royale. 1838. In-8° de xxiv et 468 pages. Ce catalogue, conçu d'après un système ingénieux, et exécuté avec soin, fait connaître les richesses

phies. L'auteur s'attache à décrire les antiquités romaines de la Transylvanie, telles que médailles, inscriptions, sculptures, restes d'édifices. Plusieurs monuments

Car. Caspari, Lipsiæ. Baumgaertener, 1838; in-4°.

Repertorium bibliographicum, in quo libri omnes ab arte typographica inventa usque ad annum M. D. typis expressi, ordine alphabetico vel simpliciter enumerantur, vel adcuratius recensentur; opera Lud. Hain. Stutgardiæ, 1836-1833, 4 vol. in-8°; à Stutgard, chez Cotta; à Paris, chez J. Renouard. Pr. 48 fr.

Regesta sive rerum Boicorum autographa, e regni scriniis fideliter in summa contracta; ed. de Freyberg. Monaci; typ. reg. 1838; vol. VII.

Bericht über.... Compte rendu des mémoires lus à l'Académie des sciences de Berlin, et destinés à la publication. Mai et juin 1838; in-8°.

RUSSIE.

Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg, vi^e série. Sciences politiques, histoire, philologie, tom. IV, 3^e livraison. Pétersbourg 1838; in-4°.

Ce cahier contient deux mémoires de M. Fraehn, orientaliste, l'un en allemand, l'autre en latin. Le mémoire allemand traite des anciennes tombes de la Sibérie méridionale, dont les fouilles ont fourni des descriptions d'une date certaine. L'auteur rappelle dans l'introduction que le long des rivières Ischim, Irtych, Jénisey, Séleuga jusqu'au cours moyen de l'Amur, et même au delà de la frontière de la Si-

Maurice, lu à la séance anniversaire du jeudi 24 août 1837, par M. Julien Desjardins, secrétaire et l'un des membres fondateurs de cette société; membre honoraire de l'Institution littéraire et scientifique du cap de Bonne-Espérance, de la Société asiatique de Calcutta, etc. Maurice; imprimerie de Mamarot et compagnie, 1837. Ce rapport présente le résumé d'observations météorologiques faites par M. J. Desjardins dans son habitation d'Argy au quartier de Flacq, à 20 milles de Port-Louis; des extraits de la topographie médicale de l'île Maurice, par M. Desnoyers; un examen des ouvrages récemment publiés, ou des faits recueillis dans ces derniers temps, sur la botanique et la zoologie de cette île. L'auteur du rapport annonce la prochaine publication d'un *Hortus mauricianus* par M. W. Bojer, membre de la société.

ÉTATS-UNIS.

The credit system, etc. Du système de crédit en France, dans la Grande-Bretagne et aux États-Unis, par H.-C. Carey, auteur des Principes d'économie politique. Philadelphie, librairie de Carey, Lea et Blanchard; Paris, Galignani, 1838; in-8° de 130 pages. Après des considérations sur l'origine et les progrès du crédit en général, l'auteur examine l'état actuel du crédit en France, en Angleterre et aux États-Unis. La principale conclusion qu'il tire de cet examen c'est que plus un gouvernement met de restrictions à la liberté des transactions commerciales, moins il y a de sécurité pour les capitaux, et par conséquent de richesse publique. Le système financier des États-Unis paraît à M. Carey bien préférable à celui de l'Angleterre et surtout de la France, où, suivant lui, une défiance excessive arrête les progrès de l'industrie. Enfin, parmi les divers états de l'Union, il n'y en aucun où le crédit public soit aussi florissant que dans le Massachusetts et le Rhode-Island, parce que les opérations de banque et de commerce y sont affranchies de tout contrôle.

NOTA. On peut s'adresser à la librairie de M. LEVRULT, à Paris, rue de la Harpe, n° 81; et à Strasbourg, rue des Juifs, pour se procurer les divers ouvrages annoncés dans le *Journal des Savants*. Il faut affranchir les lettres et le prix présumé des ouvrages.

M. Prichard s'est proposé deux principaux objets : le premier, de montrer que toutes les races humaines, quelque *différence actuelle* qui les distingue, descendent les unes des autres, et toutes d'une; et le second, de chercher à fixer le nombre de ces races *actuellement* distinctes.

La question de l'unité primitive des races humaines forme ainsi la première partie de l'ouvrage de M. Prichard, et ce qu'on pourrait en appeler la partie conjecturale, du moins par rapport à l'autre, qui en est assurément la partie positive, et qui est aussi celle qui va m'occuper d'abord.

Camper est le premier qui ait cherché des caractères précis pour la distinction des races humaines dans l'étude comparée des têtes osseuses. Ses observations sur les rapports opposés du crâne et de la face, ou, à parler plus exactement, du front et de la mâchoire supérieure, dans le *négre* et dans le *blanc*, furent, pour l'histoire naturelle de l'homme un progrès réel. Dans le *négre*, le front recule et la mâchoire supérieure avance : c'est tout le contraire, du moins relativement, dans l'homme de *race blanche* ; ce n'est plus la mâchoire supérieure, c'est le front qui se porte en avant et qui fait saillie.

On a beaucoup abusé sans doute, et dans plus d'un sens, des observations ingénieuses de Camper. On a voulu tirer de sa *ligne faciale* une mesure précise et presque mathématique de la capacité du crâne, et par suite du développement du cerveau, et par suite du degré de l'intelligence. Or, la *ligne faciale* ne donne aucune de ces choses ; elle ne donne que la saillie relative du front et de la mâchoire supérieure, c'est-à-dire un simple *caractère anatomique*, mais un *caractère anatomique* précieux, et qui, pour nous en tenir ici à ce qui regarde l'espèce humaine, est l'un de ceux qui distinguent le plus nettement la *race nègre* de la *race blanche*. Malheureusement, ce *caractère anatomique* ne s'ap-

une signification beaucoup trop restreinte, car ni toutes les nations de race *caucasique* n'habitent le *Caucase*, ni toutes celles de race *mongole* ne dérivent des peuples mongols si admirablement décrits par Pallas, il substitue à ces deux dénominations, inexactes sans contredit, ces deux autres, qui n'offrent guère plus d'exactitude peut-être, savoir, celle de race *iranienne* pour la race *caucasique*, et celle de race *tartarienne* pour la race *mongole*¹. Dans le sens strict de l'histoire naturelle, les véritables dénominations de ces deux grandes races sont celles de race *blanche* et de race *jaune*.

Je reprends l'examen des sept races proposées par M. Prichard. Les trois premières, la *caucasique*, la *mongole* et la *négre*, sont essentiellement distinctes, comme je viens de le dire: il en est de même de l'*américaine*. M. Cuvier dit, à la vérité, que « les Américains n'ont pas de caractère à la fois précis et constant qui puisse en faire une race particulière »². Mais, outre que, comme on le verra bientôt, l'*appareil pygméal* de leur peau constitue ce caractère à la fois précis et constant que demandait M. Cuvier, les caractères mêmes tirés du crâne et de la face suffiraient seuls pour marquer, dans le type américain, un type spécifique et propre. Les principaux caractères de ce type sont le volume de la partie postérieure du crâne, la saillie des os du nez, la largeur des orbites, etc.

M. Prichard a supprimé la race *malaise*. Il est vrai que le type *malais* manquait jusqu'ici, même dans M. Blumenbach qui l'a établi, de caractères précis. J'ai cru trouver ces caractères sur deux têtes de notre musée, l'une de *Javanais*, l'autre de *Madarais*: deux têtes singulièrement remarquables par la largeur des bosses pariétales, et surtout par la manière dont l'occipital s'aplatit brusquement au-dessous de ces bosses.

Les *Papous* forment aussi une race distincte. Selon MM. Quoy et Gaimard, qui les ont étudiés avec soin, les *Papous* « tiennent le milieu

pigmental ou de coloration se trouve dans la peau de l'homme de race rouge ou américaine, comme mes nouvelles recherches l'ont également montré. M. Cuvier, qui dit que « les Américains n'ont pas de caractère à la fois précis et constant, » et qui ajoute « que leur teint rouge de caïre n'en est pas un ¹, » eût assurément pensé tout le contraire s'il eût su que ce *teint rouge de caïre* dépendait d'un appareil particulier, d'un appareil très-compiqué, et que l'anatomie pouvait isoler et détacher de toutes les autres parties de la peau.

J'avoue que ces recherches sur la structure de la peau, que je cite ici, ne s'étendant encore qu'aux trois races que je viens de nommer, ne décident rien pour les autres races. Il est pourtant aisé de voir que le nombre total des races humaines, donné par la structure de la peau, sera nécessairement beaucoup plus restreint que celui de ces mêmes races, donné par les caractères secondaires tirés de la forme des osseuses. Il est aisé de voir aussi que cet appareil qui manque dans la peau de certaines races, et qui existe dans la peau de certaines autres, sera une difficulté de plus pour l'opinion que soutient M. Prichard, de la transformation successive de toutes les races humaines les unes dans les autres. Quelque influence que l'on veuille accorder à toutes ces causes externes, et les seules agissantes pour la transformation des races, le climat, le régime, les habitudes, etc. il est difficile d'admettre que cette influence puisse aller jusqu'à donner ou retrancher un appareil.

Au reste, pour bien entendre toute cette question de la transformation, ou (ce qui revient au même, puisque ces races sont actuellement distinctes) de l'unité primitive des races humaines, il faut commencer par en bien poser les termes. L'espèce humaine est une; car ce qui constitue l'espèce est la succession, et la succession, ou filiation combinée, est constante pour tous les rameaux de l'espèce humaine. Les races humaines sont seules multiples.

Ceux qui, comme M. Prichard, soutiennent l'opinion que ces races

preuves directes; mais, à défaut de ces preuves, tout ce qu'un esprit méthodique et profond, aidé du savoir le plus vaste, peut faire pour éclairer une question d'un intérêt aussi élevé, M. Prichard l'a fait. Il réunit les témoignages de l'histoire à ceux des sciences; il s'attache surtout à l'étude des modifications que les causes externes, le climat, le régime, les habitudes; l'empire de l'homme, etc. font subir aux animaux, et particulièrement aux animaux domestiques. C'est là, c'est dans le rapprochement de tant de modifications singulières et variées, éprouvées par les animaux domestiques, que M. Prichard triomphe. Ce qu'il a rassemblé sous ce rapport, et pour démontrer une opinion qui n'est peut-être pas démontrable, de faits piquants et nouveaux, forme presque, dans son livre, un livre à part, et qui mérite un examen particulier. Cet examen fera le sujet d'un second article.

FLOURENS.

THEORY of the inverse ratio which subsists between the respiration and irritability, in the animal kingdom. — THÉORIE de la raison inverse qui existe entre la respiration et l'irritabilité dans le règne animal; par M. Marshall-Hall, membre des Sociétés royales de Londres et d'Édimbourg. Londres, 1832.

Duverney est le premier qui ait nettement vu ce grand fait, savoir, que, quelque variées que soient les modifications qu'éprouve le mécanisme respiratoire dans les différentes espèces, le but de ce mécanisme est toujours le même, de présenter le sang à l'air, et de le présenter par la plus grande surface possible.

C'est en effet de l'étendue de cette surface par laquelle le sang est présenté à l'air, c'est, en d'autres termes, de la quantité de sang qui respire, que dépend, dans chaque animal, l'énergie de toutes ses autres facultés, de sa sensibilité, de ses mouvements, etc.

Dans les reptiles, où il n'y a qu'une partie du sang qui respire, parce que la circulation pulmonaire n'y est qu'une fraction de la circulation générale, toutes ces facultés, la sensibilité, le mouvement, etc. ont peu d'énergie; elles en ont beaucoup plus dans les mammifères, où tout le sang respire, où la circulation, où la respiration sont complètes, où, en

un mot, tout le sang de la circulation générale passe dans la circulation pulmonaire; et elles en ont beaucoup plus encore dans les oiseaux, où non-seulement la respiration est complète, mais double; où non-seulement l'air pénètre dans les poumons, mais passe des poumons dans des cellules particulières de l'abdomen, et jusque dans les cavités des os.

Il y a donc, dans les différentes espèces, un rapport général, un rapport constant entre la quantité de sang qui respire et l'énergie de toutes les autres facultés¹; rapport qui a été admirablement exposé par M. Cuvier dans ses *Leçons d'anatomie comparée*², et qui forme assurément l'une des plus belles lois de l'économie animale.

Et cette belle loi, développée surtout avec détail par M. Cuvier, pour les animaux aériens, peut être suivie aujourd'hui, et presque avec autant de détail, jusque dans les animaux aquatiques, dont le mécanisme respiratoire commence, en effet, à être beaucoup mieux connu.

Je viens de dire que le but final de tout mécanisme respiratoire est de présenter le sang à l'air par la plus grande surface possible. Or, cela posé, il est aisé de voir que ce mécanisme, pris en totalité, se divise et se décompose en quelque sorte en deux autres, l'un par lequel s'effectue le déploiement de l'organe qui reçoit l'air, et l'autre par lequel s'opère le renouvellement de cet air plus ou moins altéré, plus ou moins vicié par l'acte de la respiration.

Dans les vertébrés aériens, ou à sacs pulmonaires, les mammifères, les oiseaux, les reptiles, le déploiement de l'organe respiratoire se fait par l'air même qui pénètre dans cet organe; et le renouvellement de l'air se fait par le jeu d'un appareil extérieur, qui est le thorax, quand le thorax est mobile, comme dans les mammifères, comme dans les oiseaux, et qui est l'appareil hyoidien, quand le thorax est immobile, comme dans plusieurs reptiles, et nommément dans les tortues, dans les grenouilles, dans les crapauds, etc.

il y a deux ouvertures distinctes à la cavité branchiale, l'une pour l'entrée et l'autre pour la sortie de l'eau.

C'est ce qu'on savait déjà d'une manière générale pour la plupart des *crustacés décapodes*, et ce que M. Milne-Edwards vient de montrer avec détail pour tous ces animaux¹. C'est aussi ce qui a lieu pour les *mollusques céphalopodes*. Dans tous ces *mollusques*, la *seiche*, le *calmar*, le *poulpe*, l'eau qui va respirer pénètre dans le sac des branchies par l'ouverture même de ce sac; et, après avoir respiré, elle en sort par l'ouverture de l'entonnoir².

Dans les *poissons*, dans les *crustacés décapodes*, dans les *mollusques céphalopodes*, c'est-à-dire dans tous les animaux les plus élevés parmi ceux qui ont des branchies, il y a donc deux ouvertures branchiales distinctes, l'une pour l'entrée, et l'autre pour la sortie de l'eau. D'où il suit que, dans tous ces animaux, l'effet définitif de la respiration se trouve comme doublé. Dans les animaux aériens, l'expiration se faisant par la même ouverture que l'inspiration, le temps de l'expiration est perdu pour la respiration. Dans les animaux aquatiques dont je viens de parler, il n'y a point de temps perdu : l'eau qui a respiré sort par une ouverture distincte; l'inspiration n'est point retardée par l'expiration; l'inspiration est presque continue, ou, en d'autres termes, et comme je viens de le dire, la respiration est presque doublée.

La respiration de ces animaux, comparée à celle des autres animaux aquatiques à branchies également closes, mais à une seule ouverture branchiale donnée, soit pour l'entrée, soit pour la sortie de l'eau, est donc une sorte de respiration double; et ces animaux à respiration aquatique double sont aussi, de tous les animaux aquatiques ou à bran-

¹ Voici les deux principaux résultats des recherches de M. Milne-Edwards :
^{1°} Des deux ouvertures branchiales des *crustacés décapodes*, l'ouverture *afférente*, placée, comme on sait, de chaque côté de la bouche, a seule une position constante :

va voir, qu'elle n'est que là. Mais commençons par exposer, en peu de mots, la théorie même de M. Marshall-Hall.

Selon lui, on a confondu jusqu'ici dans un seul mot, le mot *irritabilité*, deux propriétés distinctes : l'une, l'*activité*, c'est-à-dire l'*énergie* du mouvement, et l'autre, l'*irritabilité* propre de la fibre. Or, de ces deux propriétés, la première seule est en raison directe de la quantité de respiration ; la seconde est en raison inverse. Les animaux qui ont le plus d'*activité* de mouvement, les oiseaux comparativement aux mammifères, les insectes comparativement aux mollusques, etc. sont ceux qui ont la plus grande quantité de respiration. Les animaux, au contraire, qui ont le plus d'*irritabilité musculaire*, les mollusques comparativement aux insectes, les reptiles ou les poissons comparativement aux mammifères ou aux oiseaux, dans toutes les classes le fœtus comparativement à l'animal adulte, sont ceux qui ont la plus petite quantité de respiration.

Ainsi, deux échelles inverses : l'une, de l'*activité* de mouvement, qui croît des mollusques aux insectes, des reptiles aux oiseaux, etc. du fœtus à l'adulte ; et l'autre, de l'*irritabilité* de la fibre, qui croît au contraire de l'insecte au mollusque, de l'oiseau au reptile, etc. de l'adulte au fœtus.

Dès lors toute contradiction disparaît. Quand M. Cuvier dit que la fibre tire de la respiration l'énergie de son irritabilité, c'est de l'*activité* du mouvement qu'il veut parler ; et quand M. Marshall-Hall dit que l'*irritabilité* est inverse de la respiration, c'est de l'*irritabilité* propre de la fibre qu'il parle.

Toute contradiction disparaît sans doute, si l'*activité* du mouvement et l'*irritabilité* sont en effet, et comme le dit M. Marshall-Hall, deux propriétés distinctes. Mais si, comme je le disais tout à l'heure, il n'y a, au fond, qu'une seule propriété, si l'*irritabilité* est l'unique source du

expériences plus curieuses encore de Trembley sur les polypes d'eau douce.

L'énergie et la persistance de l'irritabilité tiennent donc à des conditions organiques diverses; l'une est donc indépendante de l'autre; l'une peut donc suivre la raison directe de la respiration, et l'autre la raison inverse; et ce n'est pas, comme le dit M. Marshall-Hall, l'irritabilité tout entière, c'est la persistance seule de l'irritabilité qui est en raison inverse de la quantité de respiration.

Considérée de ce point de vue, la théorie de M. Marshall-Hall paraîtra peut-être perdre une partie de son originalité, mais elle n'aura certainement rien perdu de son importance. La loi qui, dans les différentes espèces, règle le rapport de la respiration et de l'irritabilité, est une des premières bases de toute la physiologie comparée. Or cette loi n'était pas encore nettement posée. Il fallait beaucoup de sagacité pour arriver, comme l'a fait M. Marshall-Hall, à la poser d'une manière plus précise; il en fallait même beaucoup pour s'apercevoir qu'elle l'était mal. Au reste, cette sagacité ingénieuse est, si je puis ainsi dire, le ressort actif de tous les travaux de M. Marshall-Hall; elle brille dans cet écrit que je viens d'examiner, dans son ouvrage sur la *Circulation du sang dans les vaisseaux capillaires des reptiles et des poissons*¹, dans une foule d'expériences sur le système nerveux, et, plus encore peut-être que partout ailleurs, dans son dernier ouvrage sur les *Fonctions réflexes de la moelle épinière*², ouvrage de l'ordre le plus élevé en physiologie, et dont je me propose de rendre compte dans un second article.

FLOURENS.

DES JOURNAUX chez les Romains, etc.; par Jos. V. Leclerc, doyen

arides annales des pontifes à l'art de Tite-Live et de Tacite. Quelle maigre pâture pour les *subbasilicani*, les *sabrostrani*, les *canalicola*, les *aprici senes*¹, ces flâneurs des basiliques, des environs de la tribune et du forum ! Il y eut donc des incrédules, même dès la première apparition de ce trésor archéologique. Mais beaucoup de très-doctes personnages s'en servirent comme d'une valeur véritable, et allèrent jusqu'à vouloir corriger, avec le secours de ces fausses lumières, et Suétone et Tite-Live, précisément les auteurs auxquels le fabricant anonyme avait dérobé le plus de lambeaux pour composer son œuvre. De nos jours encore, malgré les discussions qui avaient commencé à dévoiler le mensonge, on a vu alléguer le témoignage de ces *Acta populi romani* dans des écrits estimables. Il ne sera plus permis maintenant de tomber dans une telle erreur après la critique péremptoire de M. Leclerc. C'est un spectacle aussi intéressant pour les lecteurs studieux qu'honorable pour son érudition, de le voir examiner, article par article, les prétendus journaux, noter les anachronismes, les erreurs de topographie, les invraisemblances, déchirer tout ce travestissement dont s'était affublé l'imposteur plagiaire, le lui arracher pièce à pièce, et restituer à chacun son bien, ce morceau à Cicéron, cet autre à Pline, celui-ci à Tite-Live, celui-là au grammairien Asconius : justice tardive, mais enfin complète.

Demandons-lui compte à présent des vrais journaux, des *Acta populi*, *Acta urbis*, *Acta diurna*, dénominations diverses d'une seule et même publication.

Un passage de Suétone a beaucoup embarrassé la question de la naissance des journaux. Ceux qui tenaient pour la découverte apocryphe donnèrent un démenti à l'historien, ou essayèrent de changer son texte ; car il n'y avait pas moyen de faire concorder le nouvelliste de l'an 585 de Rome avec le récit qui attribuait, selon la version généralement reçue, la création du journal à Jules César. Ernesti, au contraire, a pris avec d'autres savants la défense de Suétone, et ne veut point absolu-

fait irruption dans le *tabularium* sacré, et les tribuns du peuple dans l'assemblée du sénat, les pontifes renoncèrent à écrire leur annuaire, qui n'était désormais que de l'histoire, qui n'était plus un privilège, un pouvoir, *pene quos scribendae historiae potestas fuit*¹. Il demeure donc bien démontré par le témoignage d'Asellio que le *Diarium*, dans lequel il est impossible de voir autre chose que les *Acta diurna*, devança de près d'un siècle le consulat de Jules César. Mais que faire alors du passage de Suétone? ce que M. Leclerc en a fait, l'interpréter convenablement: *Inter honore, primus omnium instituit, ut tam senatus quam populi diurna acta conficerentur*², et *publicarentur*; « il introduisit l'usage de rédiger et de publier les actes du sénat aussi bien que ceux du peuple, » et non pas « les actes du sénat et ceux du peuple. » En effet cette dernière version prête à Suétone trop gratuitement une double erreur qu'il n'a pas pu commettre; d'abord, celle que nous venons de relever quant aux actes du peuple, ensuite celle qui touche le sénat; car il faudrait supposer qu'on ne rédigeait point les actes de cet ordre avant César, *instituit ut tam senatus..... acta conficerentur*, ce qui n'a pas besoin d'être discuté; tandis que Suétone n'a point eu d'autre intention que d'établir une parité entre les *acta senatus* et les *acta populi* pour la publicité, *publicarentur*; et c'est en cela seulement que consistait l'innovation de César. N'importait au consul populaire, à l'héritier de Marius, au futur empereur par la force démocratique, d'exposer aux regards de tous la vie intérieure de l'oligarchie, et d'énervier sa puissance morale en lui ôtant le secret de ses délibérations.

Qu'étaient-ce que les journaux? C'est la question qui s'élève tout d'abord, une fois que l'ancienneté de leur origine est avérée.

M. Leclerc nous avertit de ne pas nous imaginer qu'il y eût, dès le temps de la république, ou même sous l'empire, « des entrepreneurs de feuilles véritablement quotidiennes, quoique le mot de journaliste

ou un proscrit? et que même aux portes de Rome, dans leurs *villa* de Tusculum ou de Tibur, les chefs de cette grande nation, gouvernée par les comices, n'eussent pas soin de se faire apporter chaque jour le bulletin des discours de Saturninus, le nombre des voix obtenues par Vatinius ou par Caton?»

«C'est ce même besoin des esprits, ces mêmes sollicitudes de la vie publique, qui firent naître la *gazzetta* vénitienne, d'abord manuscrite, et qui chez nous ont fait circuler les nouvelles à la main, longtemps avant que l'imprimerie pût librement répandre les faits de chaque jour, de chaque heure, avec une prodigieuse rapidité.»

Après l'entraînement de cette élégante et spirituelle argumentation, si je tourne en arrière mes regards, je m'aperçois que je suis ramené, probablement par ma faute, parce que je presse indiscrètement les expressions de l'auteur, ou parce que je ne saisis pas assez nettement les nuances fines de ses idées; je suis ramené, sinon tout à fait au même point, du moins sur la voie d'où l'on m'avait détourné d'abord.

Je devais, disait-on, me garder de transporter, par une méprise d'imagination, dans Rome antique, notre organisation moderne du service des journaux; et cependant on me fait entrevoir l'intérêt privé spéculant sur le besoin de la communication des nouvelles entre le peuple romain et les provinces, entre les chefs de la république absents et le sénat et leurs partisans; en un mot, la publicité quotidienne de tout ce qui se passait dans la ville et au dehors parvenant régulièrement, exactement, aux riches dans leurs *villa*, aux généraux dans leurs camps, aux gouverneurs des provinces dans leurs prétoires, aux publicains dans leurs bureaux.

C'est un tort, je le confesse, de chercher une précision excessive dans ces connaissances auxquelles on n'arrive que par des inductions, sur des indices fugitifs, épars, au défaut d'explications expresses et formelles, que les anciens n'ont pas songé à nous laisser. Mais il reste

Ce n'est pas que des personnages obscurs, des particularités vulgaires ne prissent quelquefois place dans les *Acta*; mais ces particularités s'y introduisaient, non comme sujets de nouvelles, mais à la suite de faits graves ou remarquables parmi les autres circonstances. Les *Acta* n'ont départaient point de leur caractère de chronique officielle et publique.

Sans doute le cercle de leurs narrations s'étendit par le progrès du temps, et leur forme ne demeura point immuable. Le *Diarium*, dans lequel Sempronius Asellio, vers l'an 630, ne voyait que des notes sommaires d'événements et de dates, et en quelque sorte de simples tablettes chronologiques, dont il opposait la sécheresse aux enseignements développés de l'histoire, dut allonger ses pages et donner à son style une prolixité nouvelle pour se convertir en ces *Acta* où le grammairien Acconius puisa tant de commentaires sur la partie historique des plaidoyers de Cicéron, et d'où Mucien extrayait onze livres de discours d'hommes d'état. La révolution du gouvernement changea aussi l'esprit des *Acta* sous les Césars, et beaucoup de choses qui n'étaient autrefois qu'accessoires devinrent les principales, et celles qui avaient fait d'abord la substance nécessaire ne furent plus que rares et accidentelles. Les nouvelles politiques s'effacèrent, les anecdotes de curiosité oiseuse occupèrent la plus grande place; il ne s'agissait plus de donner communication aux citoyens des affaires et des destinées de la république, mais d'effrayer la haine ou d'amuser le désœuvrement des sujets, tandis que le gouvernement se renfermait dans l'intérieur et dans le secret du palais de Tibère ou de Domitien. Au lieu de ces débats judiciaires du forum qui avaient ému tout un peuple, au lieu de ces querelles où s'était décidé, par la force de la parole et souvent par la violence des armes, le sort des nations avec la fortune des tribuns et des consuls, d'un Curion et d'un Pompée, d'un Clodius et d'un Milon, les *Acta* étaient remplis alors de détails descriptifs de constructions théâtrales, de récep-

qui auraient tenté de spéculer sur la malignité ou la curiosité publique et de diriger l'opinion ?

Ce n'est pas à l'homme perdu dans la foule que le journaliste va s'attaquer; il faut qu'il heurte les puissants. Dans Athènes il aurait triomphé, il eût été brisé à Rome. Cicéron a marqué ainsi la différence des deux républiques : « Périclès fut impunément diffamé par des poètes satiriques sur la scène, cela n'aurait pas été toléré à l'égard de Scipion ou de Caton. »

L'aristocratie romaine avait en effet pris ses précautions dès l'an 302, dans les Douze Tables. Parmi le petit nombre de crimes entraînant peine de mort, on inscrivit l'injure faite par des écrits¹. Par la suite l'énormité de la peine fut tempérée, mais l'histoire nous apprend que l'effet suivit toujours la menace des lois. Nénius, pour des épigrammes contre Scipion et contre les Métellus, faillit périr en prison, et alla finir ses jours dans l'exil. Le poète Accius, dans le vi^e siècle, fit condamner un auteur de mimes qui l'avait joué sur la scène. Il est vrai que le chevalier Lucilius ne put obtenir la même réparation d'un même tort². Cette inconstance dans l'application de la loi pourrait s'expliquer aisément sans se justifier; d'abord ce n'était pas le même préteur qui prononça les deux jugements; ensuite, le poète de Pezzaro était inoffensif et jouissait d'une grande considération dans la bonne compagnie de Rome; les patriciens étaient ses amis. Lucile avait pour lui sa dignité équestre, mais contre lui ses satires³. S'il y eut un interrègne de la législation répressive pendant les tribuns de Gracchus, de Saturninus et de leurs successeurs jusqu'à Marius, Sylla vainqueur la rétablit pour frapper tout audacieux sans pouvoir⁴. Auguste lui rendit une vigueur nouvelle⁵, et, après lui, les Césars montrèrent bien qu'ils n'étaient pas dans l'intention de la laisser tomber. Auguste avait donné le premier l'exemple de brûler un écrit par la main du bourreau, c'était l'histoire de Labiénus; chose inouïe, dit Sénèque le père, une exécution de livre, *supplicia de studiis sumi*⁶.

Le métier de journaliste était trop dangereux ; et qui aurait pu l'entreprendre ? des affranchis ? des Grecs ? de petits plébéiens, qui auraient voulu faire ainsi leur fortune ? car tout ce qui ressemblait de près ou de loin à l'état de *scribe* répugnait à l'orgueil du citoyen romain. Mais le profit n'était pas assez brillant pour éblouir la crainte. Cette industrie aurait eu à combattre, comme toutes les autres industries, une concurrence invincible dans l'esclavage domestique. On cite, comme un exemple de modestie rare en son temps, Caton, qui, menant avec lui son fils pendant la guerre civile, n'avait que douze esclaves à sa suite¹. Et pour donner une idée de la pauvreté à laquelle Scaurus se trouva d'abord réduit lorsque mourut son père, on dit qu'il ne possédait pas plus de dix esclaves². Tous les services, qui sont à présent des objets de spéculations industrielles, étaient alors des offices d'esclaves dans chaque maison. Il n'y avait pas d'homme un peu dans l'aisance qui n'eût ses *librarii* (écrivains, copistes), ses *tabellarii* (porteurs de messages). L'entrepreneur n'aurait pu offrir que ce que chacun faisait faire par ses gens, copie de la chronique officielle ; toute autre feuille eût été sans crédit, sans valeur, sans garantie, d'une exécution impossible d'ailleurs, soit quant à la nature des matériaux dont elle se composerait, soit pour l'envoi périodique des exemplaires. Seulement frivole et anecdotique, elle n'avait pas un intérêt assez fort, assez général ; politique et sérieuse, elle ne pouvait se passer du secours de l'autorité pour circuler publiquement, ou d'agents innombrables pour passer clandestine. Et quelle fortune aurait suffi à l'entretien seulement des messagers pour courir dans l'Italie, dans la Gaule, dans l'Espagne, dans l'Afrique, dans l'Asie ? Toutes les fois qu'il est parlé des *Acta* dans les lettres de Cicéron, dans celles de Pline, je vois toujours une correspondance officieuse d'amis qui envoient ou qui demandent des copies : Credo te ex eorum literis cognoscere, qui ad te *Acta* debent *perscri-*

vinces, c'était par l'épée qu'on gouvernait l'opinion des sujets de l'empire, et non par la parole. En faisant un appel à leurs affections ou à leurs haines, on eût mis en question leur asservissement. Grande est la différence des rapports de Rome ancienne avec les provinces, et de ceux de la capitale avec les autres parties du royaume dans les états modernes. Mais, au défaut d'estafettes du gouvernement, y avait-il des particuliers qui se fussent chargés de transcrire et de porter les nouvelles par spéculation d'intérêt? Pour des communications accidentelles, particulières, en petit nombre, cela s'est pu faire. Pour des communications générales, constantes, régulières, pour un service en grand, nul récit n'autorise à penser qu'il ait rien existé de pareil; nul ne fait soupçonner la concession d'un tel privilège par le gouvernement à des particuliers, car elle eût été nécessaire, indispensable dans l'esprit de l'administration romaine, autant que dans toute espèce de gouvernement despotique. Nous avons, au contraire, des motifs de nous décider pour la négative. S'il y avait eu des entrepreneurs de nouvelles publiques, que signifiaient ces offres et ces demandes de copies de journaux si fréquentes dans les correspondances de Cicéron et de Plin, et tout ce commerce de pure et gratuite obligeance? En vérité, ces hommes, qui ne regardaient pas à cent mille francs pour quatre colonnes, et à vingt mille pour une table de citronnier, auraient été, dans ce seul genre de dépense, d'une ladrerie bien déhontée, d'importuner leurs amis, et d'attendre de leur complaisance une satisfaction précaire, s'il leur eût été loisible de prendre un abonnement chez Chrestus. Que serait devenu aussi l'office des crieurs, *præcones*, ces voix publiques, ces gazettes parlantes, qui disparaissent devant les gazettes qui se lisent? Cependant on ne saurait douter qu'ils n'aient continué toujours d'être nombreux et très-occupés. On ne voit jamais que, quand les empereurs voulaient porter quelque chose à la connaissance du peuple, ils l'aient inséré dans le journal. On voit, au contraire, qu'ils employaient toujours à cet ef-

de la publicité des *Acta*. Rien qui ressemble au mouvement incessant de divulgation chez les modernes, à cette publicité ardente, infatigable, qui se répand dans les rues, sur les places, dans les promenades, qui court au-devant des curieux, qui poursuit les indifférents à domicile, et qui s'étale en vente dans des boutiques de lecture; rien qui se puisse comparer à ces volcans en éruption permanente, épanchant leur lave par des milliers de canaux régulièrement ouverts chaque matin. La publicité telle que l'entendit César lui-même pendant son consulat factieux, telle surtout que l'entendirent avant lui l'aristocratie romaine, après lui Auguste et les empereurs, n'avait qu'une demi-activité. Distinguons deux parties dans les *Acta* : celle des décrets, des ordonnances, des règlements, de tout acte entraînant une exécution immédiate, se notifiait à qui de droit, seulement à qui de droit; pour le reste, qui consistait en matériaux de la chronique politique, civile, judiciaire, urbaine, dépôt de souvenirs authentiques plutôt qu'instrument de notification, il y avait une publicité, pour ainsi dire passive, répondant à quiconque la consultait, mais attendant qu'on vînt la chercher. De ce fonds sortaient les nouvelles, mais extraites ou copiées par les amis ou les *operarii* des Célius, des Cornificius, des Cicéron, des Pline, et transmises avec additions et commentaires. Voilà ce qui se recherchait dans les provinces, dans les villes, dans les camps, au dire de Tacite : *diurna populi romani per provincias, per exercitus curatius leguntur*¹; publicité semblable à celle qui avait eu lieu pour les Annales des pontifes, *potestas ut esset populo cognoscendi*²; seulement plus libre, plus ouverte, plus communicative.

Enfin, pour se former une idée assez nette du caractère de cette publicité des *Acta*, s'il fallait une comparaison prise des choses modernes, on pourrait considérer chez nous la publication des actes de l'état civil, qui s'affichent à la porte des mairies pour être lus par tout venant, publication, s'il m'est permis de me servir de ces termes, sédentaire, et non ambulante, tant qu'elle demeure dans son état officiel; et qui peut entrer ensuite dans la circulation des nouvelles du jour par des copies ou des analyses, ouvrages de l'industrie ou de la curiosité privée, sans uniformité textuelle, sans conditions de garantie; bien entendu encore que la similitude n'est admise que par rapport à la forme de la publication, et non pour l'étendue et la variété des sujets.

Je n'oppose pas, je sou mets ces idées à M. Leclerc; car je le tiens ici pour l'autorité qui prononce; il s'est acquis, par la supériorité de ses

¹ Ann. XVI, xx, 22. — ² Voyez le cahier précédent, p. 596.

deux mémoires, le domaine éminent des *Annales* et des *Journaux* chez les Romains; à lui désormais appartient la décision souveraine en cette matière.

NAUDET.

MANOSCRITTI *inediti di Torquato Tasso ed altri pregevoli documenti....* — *Manuscripts inédits de Torquato Tasso, et autres documents intéressants, relatifs à sa biographie, possédés et illustrés par le comte Mariano Alberti, avec gravures et fac-simile.* Lucques, 1837-1838, quatre livraisons in-folio de 52 pages et xxiii planches.

TRATTATO *della dignità ed altri inediti scritti di Torquato Tasso...* — *Traité de la dignité et autres écrits inédits de Torquato Tasso, avec une notice sur les manuscrits italiens qui se trouvent dans les bibliothèques du midi de la France, etc.; par le chevalier Costanzo Gazzera.* Turin, 1838; in-8° de 202 pages, avec un fac-simile.

L'annonce récente d'écrits inédits du Tasse, de lettres qui semblaient destinées à dévoiler enfin la cause de ses malheurs, a dû exciter l'attention de tous ceux qui s'intéressent encore, en Europe, aux destinées d'un grand poète. Tant de génie et de si longues souffrances, ses amours mystérieuses, son ardente dévotion, sa fin prématurée au moment où on lui préparait des couronnes au Capitole, tout concourt, dans le

ses poésies, et une lettre de cette Éléonore d'Est qui semble avoir exercé une si grande influence sur la vie du poète. Ces différentes pièces sont reproduites en *fac-simile* ; on y a joint plusieurs portraits, et les dessins des broderies ou des tableaux à l'aiguille que l'on assure être l'ouvrage des deux sœurs, Éléonore et Lucrèce d'Est.

Tous les biographes ont parlé de l'intérêt que portaient au Tasse ces deux princesses ; plusieurs écrivains ont même pensé que les relations du poète avec Éléonore avaient amené le duc de Ferrare à sévir si cruellement contre lui. Cependant, jusqu'à présent, ce n'étaient là que des inductions, assez probables sans doute, mais sans aucune preuve directe. Au moment de l'apparition des *Manoscritti inediti* de M. Alberti, on annonça que ce mystère allait être éclairci, et que l'on saurait enfin quelle était l'Éléonore que le Tasse avait aimée ; car on en citait jusqu'à trois. Mais il faut avouer que tous les doutes sont loin d'être levés par les parties que nous connaissons de cette publication. La lettre de la princesse, qui envoie au Tasse une broderie qu'elle avait faite, est sans doute fort aimable ; elle laisse même percer un petit grain de jalousie contre sa sœur, qui, dit-elle, « est plus habile dans ce genre de travaux, et qui sait « mieux que moi les rendre très-précieux à Votre Seigneurie¹ » ; mais cette lettre ne sort pas des limites d'une coquetterie spirituelle, et ne ressemble nullement à la correspondance de deux amants. Si, malgré les boucles de cheveux que Lucrèce Borgia envoyait dans ses lettres au cardinal Bembo, comme on peut s'en convaincre en visitant la bibliothèque Ambrosienne de Milan, il s'est trouvé des historiens qui ont douté des amours du savant cardinal avec cette femme trop célèbre, on doit avouer que le doute est encore plus raisonnablement permis après la lecture des pièces publiées par M. Alberti. Le madrigal, la note écrite au dos d'une lettre où le Tasse dit qu'il gardera jusqu'à la mort le présent d'Éléonore, la lettre où il parle de la blessure qu'il a reçue à une campagne où cette princesse était, ne semblent pas non plus ajouter beaucoup à ce que l'on savait déjà. Il est difficile de ne pas croire que le Tasse ait fait la cour à Éléonore, et peut-être à sa sœur aussi ; mais les lettres dont nous parlons ne tranchent pas la question de ses amours.

Et ici nous demandons la permission de dire un mot sur une question qui a été agitée dernièrement par deux érudits italiens et que, par une singularité assez étrange, on a voulu faire juger par l'Institut de France. M. Rosini, dernier éditeur des œuvres du Tasse, avait cru, avec beaucoup de probabilité, que les malheurs du poète devaient

¹ *Manoscritti inediti di Torquato Tasso* ; fascicolo III, tav. xvi.

et, après l'avoir lu, le lui renvoyer enrichi du travail de ses mains, n'avait plus rien à refuser à l'homme avec qui elle en usait ainsi. Mais, nous voulons rappeler une foule d'exemples qui prouvent qu'au *xv^e* siècle la pudeur des femmes était moins farouche qu'à présent, et qu'elles pouvaient alors, sans trop se compromettre, parler tout haut de livres qu'une femme ne devrait pas même lire en secret aujourd'hui, nous examinerons la question sous un autre point de vue, qui est le plus important pour la publication dont il s'agit.

Nous le disons à regret, mais malheureusement il n'est que trop vrai qu'une partie notable du public, que des hommes éclairés, ont accueilli avec défiance la publication de M. Alberti. Sans attaquer directement l'authenticité des lettres du Tasse (que l'on doit croire autographes puisque tant de personnes honorables l'affirment), on a jeté du doute sur les pièces accessoires, qui forment la partie la plus curieuse et la plus importante de cet ouvrage. Ces broderies, ces lettres d'Éléonore ont paru suspectes. On a eu surtout de la peine à se persuader que le *Labyrinthe d'Amour* fût le livre que la princesse avait emprunté au Tasse. A la vérité ce ne sont là que des doutes, et il nous est impossible de les éclaircir à trois cents lieues de distance; mais ces doutes ont produit une fâcheuse impression sur bien des esprits, et ils ont empêché que ces manuscrits alassent prendre place dans une des plus riches bibliothèques de l'Italie. Peut-être ces craintes sont-elles exagérées; toutefois il est de l'intérêt de M. Alberti de les dissiper, et jusqu'à présent il n'y a répondu que par des certificats, très-honorables il est vrai, mais aussi très-circonspects, et qui n'attestent que l'authenticité d'un petit nombre de pièces. M. Alberti en promet beaucoup d'autres, et c'est pour celles-là principalement que l'on est dans l'incertitude. Le public a le droit d'être éclairci sur un point si délicat : M. Alberti a pu se tromper; on a pu le tromper. Il faut donc, dans l'intérêt de sa publication, et pour dissiper ces doutes, qu'il fasse

bibliothèque Albani¹, fut acheté par la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, et c'est là que M. Gazzera l'a trouvé. Il vient de le publier à Turin avec d'autres pièces du Tasse également inédites, en y ajoutant une introduction destinée principalement à faire connaître les manuscrits relatifs à l'Italie qui se trouvent dans le midi de la France. Les renseignements qu'il donne sont en général fort exacts², et doivent intéresser tous ceux qui aiment la littérature italienne. M. Gazzera, qui du reste se montre fort reconnaissant de l'accueil qu'il a reçu partout, semble surpris et mécontent de rencontrer dans le pays qu'il a parcouru tant de manuscrits et de monuments littéraires qui ont dû nécessairement sortir d'Italie. Ces plaintes seraient légitimes si la conquête et le droit du plus fort avaient seuls fait sortir de la Péninsule ces objets précieux; mais il n'en est pas toujours ainsi; et il ne faut pas se plaindre des étrangers lorsqu'ils se sont procuré, à des prix quelquefois excessifs, des manuscrits qu'on n'a pas su conserver en Italie.

Parmi les pièces publiées pour la première fois par M. Gazzera, on trouve un plan de la Jérusalem délivrée, telle que l'auteur l'avait ima-

« Tasso, *de vulgari eloquio sive idiomate*, sæc. xv, memb. 8. » (Hænel, *catalogi* col. 166.) — Il est inutile de dire qu'un manuscrit du xv^e siècle ne peut pas contenir un ouvrage du Tasse, et tout le monde comprend qu'il s'agit ici d'un écrit fort célèbre du Dante. Nous ajouterons, pour achever la rectification, que nous connaissons le manuscrit dont parle M. Hænel; qu'il est du xiv^e siècle, et que c'est un in-4°.

¹ Plusieurs de ces manuscrits, qui arrivèrent en France d'une manière presque mystérieuse, furent achetés par la bibliothèque de Montpellier; d'autres ont été vendus aux enchères, à Paris, et sont devenus la propriété de différents particuliers. Le rédacteur de cet article en possède un certain nombre, parmi lesquels il se bornera à indiquer ici le manuscrit *autographe* de la traduction de l'Énéide, par Annibal Caro, en deux gros volumes in-4°. On sait que cette célèbre traduction fut publiée, pour la première fois, en 1581, à Venise, après la mort de Caro. Le manuscrit autographe porte, presque à chaque page, d'importantes et nombreuses corrections inédites. Cela prouve que le manuscrit sur lequel a été faite l'édition de 1581 était antérieur à celui dont nous parlons ici, et auquel le traducteur n'a cessé de travailler. Nous reviendrons probablement, dans une autre occasion, sur les manuscrits de la bibliothèque Albani que nous avons pu rassembler. — ² Nous nous permettrons cependant de relever une légère inexactitude. Aux pages 22-23 de la *Notizia* placée en tête de son livre, M. Gazzera parle de lettres autographes de Galilée qui se trouveraient à la bibliothèque de Carpentras. Le rédacteur de cet article est resté longtemps dans cette ville pour étudier les manuscrits de Peiresc, et il croit pouvoir affirmer que les lettres dont parle M. Gazzera ne sont que des copies que Peiresc avait fait faire pour les conserver dans sa collection. Tous les recueils manuscrits du xvi^e siècle contiennent des copies des lettres les plus importantes de Galilée et de ses contemporains. Les manuscrits de Peiresc qui sont à Carpentras ne renferment guère que des copies; sa correspondance originale a été dispersée. Il en existe des volumes à Rome, à Montpellier, à Paris, etc.

verrà qu'elle a été écrite dans un de ces instants de bonheur qui furent si rares dans la vie du Tasse. Il rend compte de l'accueil favorable que l'on a fait à Rome aux douze premiers chants de son poème qu'il y avait envoyés manuscrits. Il se dit très-occupé; il parle de la faveur du duc et de l'envie de ses ennemis. Voici ses paroles : « Je suis sans cesse avec le duc, que j'accompagne, tantôt dans les lagunes de Comacchio, tantôt dans les bois et dans les campagnes. Mes ennemis me portent envie, mes amis sont dans la joie; mais je ne la partage pas, car je voudrais pouvoir m'occuper de la correction (de mon poème), et j'ai très-peu de temps. Je ne crois pas pouvoir commencer l'impression avant Noël. La

vita e sedisfatta, rimettendomi per ciò à l'altrui (ser) giudicio, ch' io in questa materia non ne ho punto. Manderò le stanze come sia venuta una copia dei dodici primi canti, ch' aspetto di Roma, onde altri potrà facilmente trascriverle, ne può tardar una settimana à venire. Dal mio originale sarebbe impossibile, ch' altri ch' io medesimo le cavasse, ne vorrei questa fatica in tante mie occupationi. Che sono la revisione del libro e l'esser col Duca continuamente (seguilandolo ho), il qual seguito hora per le lacune di Comacchio, hor per selve e per campagne, con invidia degli emuli, con allegrezza degli amici, ma non mia, che vorrei poter attendere alla revisione, e v' ho pochissim tempo. Si che non spero di cominciare la stampa inanzi Natale. I favori son grandi, gli gusto, ma non me ne inebrio: vorrei qualche cosa più di sodo. Desidero di parlar con V. S. inanzi ch' ella si parta e com' habbia letto tutto il libro al Duca, che sarà all' arrivo de dodici canti o poco poi, spero che potrò involarmili otto o dieci giorni, i quali tutti voglio spender con V. S. hò da conferirle molte cose intorno alla somma della mia vita, et alcune intorno al giudicio che si fa del poema in Roma, il quale in somma è tale (perdonate voi la vanità, che ne sete cagione perch'io voglio usare que' termini à punto ch' essi usano) ammirano (l'ele) i concetti, l'elocutione e lo stile in ogni parte, salvo ch' in alcuni pochi luoghi notati, par loro ch' il numero per altro stimato heroico si potesse addolcire. Della favola sperano bene e lodano il principio, ma non affermano cosa alcuna del tutto sì che non ne habbiano visto il tutto. M'hanno dimandato l'argomento in prosa, et io l'ho mandato loro. Lodano il procedere così (l'ho l'h) lo chiamano poetico et heroico, sperano che non debba mancar à questo poema il diletto che si trova ne' romansi. Non dicono quello à punto, ma equivalente. M'hanno sin' al decimo (che più oltre non ho nova c' habbian visto) fatto quatro opposizioni (una a l'op) la prima ad alcune stanze che seguono alla propositione (la quale) eshortatorie à i principi christiani, le quali non vorrebbero in quel luogo (il), la seconda à un episodio come à poco legato con la favola, la terza al costume ch' in un luogo par che Goffredo non sia simile à se stesso, ma à questa si rimedia con la mutatione di due stanze, la quarta è intorno al tempo nella quale s'ingannano credendo ch'io m'inganni, e sò donde procede l'inganno. Ma di tutte queste cose à bocca più comodamente. V. S. saluti in mio nome il sig^r Pavolo e M. Domenico e viva lieto. Di Ferrara, il vi di giugno.

Di V. S. M. M.

Aff^m ser : TORQ. TASSE.

Nous avons donné cette pièce en conservant autant que possible l'orthographe et les corrections que le Tasse a faites en écrivant; les mots entre parenthèses et en italique représentent ces corrections. Nous disons « autant que possible », parce que quelquefois les irrégularités d'un manuscrit exactement copié passent pour des imperfections même à des yeux exercés, et disparaissent au tirage. C'est à des circonstances de cette nature qu'il faut attribuer les S capitales du mot *Sabaudia*, qui se trouvent dans la colonne du *Document original*, et les D du mot *Dei*, qui sont dans les deux colonnes à la fois de la note ⁽¹⁾ de la page 606 du cahier d'octobre de ce Journal, ces S et ces D ne devant pas être des capitales. Il est à peine nécessaire de faire remarquer que dans le même article, à la fin de la page 621, il manque ces mots : *pour les chartes françaises*, et qu'à la troisième ligne de la note ⁽²⁾ de la page 623, il manque le mot *sic*.

Nous ne voulons point renouveler ici des regrets déjà si souvent exprimés et toujours superflus. Mais nous n'hésitons pas à dire que la perte de cette véritable encyclopédie, rédigée sous la forme ethnographique, se fait sentir journellement à tous ceux qui vivent dans l'étude de l'antiquité. Sans doute le style actuel d'Étienne de Byzance est parfois obscur et pèche souvent par le manque de pureté; mais l'origine de ces défauts est facile à indiquer. Hermolaus et ses propres abrégiateurs se sont permis de retrancher une grande partie des citations, et n'ont pas eu le soin de rétablir les liaisons devenues nécessaires par de nombreuses coupures. Ils voulaient d'ailleurs éviter la monotonie des formes explicatives dans les différents articles d'un dictionnaire et la répétition de termes dont l'emploi multiplié serait devenu fastidieux. De là cette foule de pronoms relatifs beaucoup trop éloignés de leurs sujets et même sans sujet. De là aussi ces doubles emplois, tels que *Σαρμάτις*, *Σαυερμάτις* et *Συρμάτις*; *Πάρισις*, *Πραῖσις* et *Πρίσις*; *Θύμεις* et *Τίςεις*; *Ῥαδινουσία* et *Ῥοδινουσία*; doubles emplois très-concevables dans le travail original de l'auteur, parce que dans le principe cette variété d'orthographe était justifiée par des exemples.

Les travaux de Thomas de Pinédo, d'Holsténus et de Berkélius ont contribué, nous l'avouons, à améliorer le texte d'Étienne de Byzance; mais ils ne suffisaient plus aujourd'hui. Depuis lors, en effet, la philologie et la critique littérale ont fait tant de progrès et poussé si loin leurs découvertes, tant de passages ont été remaniés, tant de corrections proposées et adoptées, qu'on sentait généralement le besoin d'une édition nouvelle, refaite entièrement d'après les travaux antérieurs et qui pût tenir lieu de toutes les autres.

Cette tâche, si pénible et si difficile, vient d'être remplie en partie par un savant professeur de Leipsick, M. Westermann, déjà connu dans la science par plusieurs ouvrages remarquables sous le rapport historique et philologique. Son dernier travail est du genre de ceux qui ne peuvent être appréciés qu'après un long examen et par un usage de chaque jour. Aussi n'avons-nous pas la prétention de porter un jugement; nous voulons seulement attirer l'attention du monde érudit sur une publication si longtemps désirée, et examiner avec l'éditeur lui-même quelles sont les sources qu'il a consultées, s'il n'en a point oublié, s'il a bien fait toutes les corrections nécessaires, enfin si le travail qu'il nous donne aujourd'hui peut tenir lieu de ceux des éditeurs précédents.

Et avant tout, nous professons une sincère admiration pour le savoir et les profondes connaissances du nouvel éditeur; et si parfois nous ne sommes pas du même avis que lui, si nous trouvons que son attention ne

s'est pas toujours soutenue et s'est lassée quelquefois au milieu de cet énorme *farrago* de leçons et de variantes dont il parle dans sa préface, nos observations, faites toujours sous la forme dubitative, ne peuvent en rien diminuer le mérite de son livre. Les réserves d'un assentiment d'ailleurs bien réel disent souvent beaucoup plus que les phrases laudatives d'un enthousiasme préparé à l'avance. L'intérêt seul de la science et de la vérité historique doit guider la critique, et nous nous estimerons heureux si nous parvenons à attirer de nouveau l'attention de M. Westermann sur certains passages peu corrects, selon nous, et si nous pouvons le ramener quelquefois à notre opinion.

Le volume dont nous allons rendre compte se compose de 358 pages; savoir 319 pour le texte, 15 pour la table des matières et xxiv pour la préface. Les passages des différents auteurs cités par Étienne de Byzance sont indiqués au bas des pages, sans notes ni variantes. Nous concevons très-bien que l'éditeur ait pu réserver ses commentaires pour les volumes suivants, qui doivent aussi comprendre les variantes. Nous aurions préféré cependant de trouver ces dernières au bas des pages, afin que le lecteur pût au premier coup d'œil comparer les éléments fournis par les manuscrits et le texte refait par M. Westermann. Cette addition, du moins nous le pensons, n'aurait pas beaucoup augmenté les frais du volume, et tout le monde y aurait trouvé un avantage, que le système adopté par le libraire ne peut compenser en aucune manière. Nous regrettons aussi que la table des matières soit incomplète; il y manque une partie bien importante, à savoir les noms mentionnés dans les différents articles de l'ouvrage d'Étienne de Byzance, et en dehors de l'ordre alphabétique. Cette table avait déjà été donnée par les éditeurs précédents, Thomas de Pinédo, Berkélius, et même par l'édition de Bâle; nous nous expliquons donc difficilement l'oubli de M. Westermann.

Nous disions plus haut que l'éditeur avait réservé ses notes et ses commentaires pour les volumes suivants; mais nous avons éprouvé une juste crainte en lisant page 11 de la préface: « *Quippe noluit impræsentiarum quicquam redemptor honestissimus præter nudum textum a me curari; quem ubi satis multi fuissent qui emerent, tum demum adnotationem criticam ad instar appendicis a me scribendam se redempturum esse mihi recepit (sic).* » Nous espérons que le libraire éditeur du travail de M. Westermann reviendra de cette décision un peu irréfléchie; et il comprendra que même son intérêt matériel, sans parler de l'intérêt scientifique, exige la prompte publication des commentaires. C'est le seul moyen, en effet, d'assurer le débit d'un livre qui, ainsi réduit à un

texte pur, présente beaucoup moins de ressources aux savants. Étienne de Byzance est peut-être l'auteur dont l'ouvrage a subi le plus d'altérations, et par cette raison cet ouvrage est peut-être aussi celui qui, ramené par une main habile à sa pureté primitive, s'éloigne le plus des textes fournis par les manuscrits. Nous ne comprenons donc pas comment il serait possible de se passer du commentaire, puisque chaque leçon, chaque correction a besoin d'être justifiée, soit par un manuscrit, soit par une note explicative.

Dans cet état de choses, la nouvelle édition d'Étienne de Byzance, sans notes et sans variantes, échappant à l'examen et à la critique, nous serons obligé d'attendre la publication du commentaire de M. Westermann pour être à même d'examiner si l'éditeur a tiré tout le parti possible des travaux antérieurs, des manuscrits existants; et quel peut être le nombre des corrections qui lui sont personnelles, c'est-à-dire qui sont dues à son jugement, à sa critique éclairée, ainsi qu'à ses connaissances en fait de géographie, d'histoire et de philologie. Cependant, ce qui résulte pour nous de la lecture de son volume, c'est un nouveau texte, épuré autant que possible, préférable de beaucoup à celui des éditions précédentes; mais pour qu'il ait force de loi, pour qu'il puisse être cité en toute confiance, il doit être appuyé par le savant commentaire de M. Westermann. D'après l'insistance que nous y mettons, le libraire comprendra toute l'importance de cette publication, et nous nous estimerons heureux si nous contribuons à le faire revenir d'une décision prise avec trop de précipitation.

Quelque fastidieuse que doive être la lecture suivie des différents articles d'un dictionnaire, nous n'avons pas craint cependant d'entreprendre ce long et pénible travail pour avoir une idée un peu exacte du mérite de l'édition donnée par M. Westermann. Toutefois il nous est impossible de noter les rectifications heureuses qu'il a introduites dans

mot *Δείμα* et qui se trouve dans le manuscrit Coislin, n° 218, et l'autre intitulé *Ἰκέρια*, et conservé par Constantin Porphyrogénète¹. Un troisième fragment, sur la Sicile, est donné par le même auteur², qui l'a extrait presque mot pour mot d'Étienne de Byzance.

Le premier de ces fragments, que M. Westermann a introduit dans le texte en imprimant dans la préface³ la même partie telle qu'elle était dans les éditions précédentes, se trouve, comme nous venons de le dire, dans le manuscrit Coislin, n° 218. Ce manuscrit, lu et consulté si souvent, ne l'a pas été avec toute l'attention désirable. Ainsi, dans le feuillet coupé, donné, page 112 de l'édition, sous forme de *fac-simile*, on distingue encore, ligne 25 : *γοῦσαι Δάειον*. Εἰ, au lieu de *οῦσαι Δάειον*. Εἰ; lig. 26, *ου* pour *οὐ*; lig. 28, *ρεῦσαι* pour *εὔσαι*; lig. 30, *ε* *ως* pour *ὥς*; lig. 37, *οἰ* pour *οἱ*, et lig. 43, *γῶν* pour *ἐν*. Puis, pag. 113, lig. 24, on lit : *ἰόντες αὐτὴν καλεῖ*, au lieu de la phrase simple *ἰόντες καλεῖ*, donnée par toutes les éditions.

Le second fragment *Ἰκέρια*, imprimé aussi dans le texte, a été collationné par nous sur les deux manuscrits de la Bibliothèque royale, n° 2009 et 2967, qui contiennent l'ouvrage de Constantin Porphyrogénète, *de Thematibus*, et d'après lesquels nous proposerions les corrections suivantes : Pag. 143, lig. 6, *Ἰσπανία* au lieu de *Σπανία*⁴; lig. 16, *ἀπὸ τῆς Ἰκέρης γαικῆς* au lieu de *ἀπὸ τοῦ Ἰκέρης γαικῆς*, comme plus bas, lig. 25, *ἀπὸ τῆς γαικῆς Ἰκέρης*; lig. 37, les deux manuscrits ajoutent : *οὕτω Φύλαρχος* (leg. *Φύλαρχος*) *μὲν ἐν τῇ ζ' καὶ τοῦς, κ. τ. λ.* Cette rectification est d'autant plus importante qu'Athénée⁵ cite effectivement l'écrivain Phylarque, sans indiquer toutefois, comme ici, le livre : *ὅτι Φύλαρχος φησι, Θεόδοτος....* *φησὶ δὲ, καὶ τοῦς, κ. τ. λ.* toujours le même Phylarque.

Le troisième fragment, *Σικελία*, se trouve réimprimé pag. xi de la préface; nous rétablirons une ligne qui a été omise. Au lieu de *Στίφανος γράφει. Σικελία ἐκλήθη, ὥς, lisez : Στίφανος γράφει. Σικελία ἢ νῆσις Σικανία πρῶτον ὀνομάζετο, ὅτι Σικελία ἐκλήθη, κ. τ. λ.*

Vient ensuite la liste des articles contenus dans le livre XI ou XIV, liste conservée par le même manuscrit du fonds Coislin, commençant au mot Ἑῆς et finissant à Ἑῶρος. Il est échappé à l'attention de l'éditeur quelques fautes typographiques, que nous allons rectifier. Ainsi : Ἑῆς pour Ἑῆς; Ἑῶρος pour Ἑῶρος; Ἑῶρος pour Ἑῶρος; Ἑῶρος pour Ἑῶρος; Ἑῶρος pour Ἑῶρος, enfin Ἑῶρος pour Ἑῶρος, et Ἑῶρος pour Ἑῶρος.

Un grand nombre de manuscrits ont été consultés par M. Westermann, ainsi qu'il le dit dans la préface; nous regrettons toutefois qu'il n'ait pas eu connaissance des deux qui appartiennent à la Bibliothèque royale, et qui portent les numéros 1412 et 1413. Nous croyons donc nécessaire d'en dire quelques mots et d'attirer sur eux l'attention du savant éditeur, qui certes n'aurait pas négligé ce moyen d'améliorer son édition, s'il avait pu penser que ces documents n'avaient point été consultés sérieusement. Et cependant c'est là l'exacte vérité, comme nous espérons le démontrer.

Ces deux manuscrits, de format in-4° et tous deux écrits à Florence, sont du xv^e siècle. Nous nous contenterons de donner le titre et la souscription de chacun d'eux. N° 1412, titre : Στεφάνου Βυζαντίου περὶ πόλεων καὶ δήμων. Souscription : Τέλος τοῦ περὶ τῶν πόλεων Στεφάνου · Θεοῦ τὸ δωρον καὶ πόρος Μιχαήλου Ἀργείου. Γραφὴν ἐν Φλωρεντίᾳ τῇ πόλει, ἐν ἔτει ς Ϟ δ', μηνὶ Ἰαννουαρίῳ ἐν τῇ μεγαλοπόλει Φλωρεντίᾳ. Μιχαὴλ Σουλιδάρδης.

N° 1413, titre : Στεφάνου Βυζαντίου · περὶ πόλεων καὶ δήμων κατὰ σοιχόν (sic), ἥτοι κατὰ ἀλφάβητον. Ἀρχὴ τοῦ Α. Souscription : Τέλος τοῦ περὶ πόλεων καὶ δήμων ἀπάσης τῆς οἰκουμένης Στεφάνου Βυζαντίου · τῇ συντελεσθῇ τῶν καλλῶν (leg. καλλῶν) Θεῷ χάρις. Ἐν Φλωρεντίᾳ. Ce dernier est moins incorrect que le précédent; toutes les citations d'auteurs y sont écrites à l'encre rouge.

Nous n'avons point entrepris la collation de ces deux manuscrits; mais nous les avons consultés dans quelques passages douteux, et nous avons acquis la certitude que le travail complet pourrait donner un résultat satisfaisant. Voici, par exemple, plusieurs observations ou corrections qui nous ont été suggérées par un examen rapide :

Pag. 8, l. 40 : ὡς διχθήσεται ἐν τῇ πρὶ * * ἡ, κ. τ. λ. Le manuscrit n° 1413 remplit très-bien cette petite lacune : ὡς διχθήσεται ἐν τῇ περὶ αὐτῶν σοιχείῳ, comme on le verra à leur ordre alphabétique.

Pag. 73, l. 27, les manuscrits donnent φησὶν au lieu de φασὶν, leçon qui me semble préférable en rapportant ce mot à Strabon de la ligne précédente, lequel accuse effectivement Antiphane d'avoir débité des mensonges.

Ibid. l. 35 : λέγεται pour λέγονται dans les manuscrits, leçon qui pourrait

se soutenir : λέγειν ἑστὶ πατρωνυμικῶς Βερωνιάδου, on dit aussi patronymiquement Βερωνιάδου.

Pag. 98, l. 3. Je retrancherais la conjonction καὶ, comme dans des manuscrits. Au moyen de cette suppression l'article deviendrait complet et ne se terminerait pas par une phrase inachevée.

Pag. 154, l. 22: καὶ ὁ πόλις Καλλιὰς, ὡς Ιαυονίης. Les éditions précédentes portaient καὶ Σπυρίας, et la correction, adoptée par M. Westermann, est de Thomas de Pinédo. Cependant, en examinant ce passage et la citation de Pausanias, donnée aussi par Thomas de Pinédo, je soupçonnais que le mot ΣΠΑΝΙΑΣ pouvait bien être une corruption de ΠΑΥΣΑΝΙΑΣ, ce dernier mot ayant été d'abord écrit en abrégé comme tant de noms d'auteurs. Cette observation m'a fait, à tout hasard, recourir aux manuscrits, et j'ai été heureux de voir ma conjecture vérifiée dans le manuscrit 1413, où l'on trouve effectivement Παυσωνίης, et à la marge Σπυρίας. Il me semble qu'il ne peut y avoir de doute sur cette correction, puisqu'on lit dans Pausanias¹ : Καὶ πρὸς Καλλιὰς Κάμψουτος οἱ ἐργασίμωτοι καὶ Ὀρισέσιος ἦσαν, κ. τ. λ.

Pag. 167, l. 11. Le même manuscrit : Ἐν Κύπρῳ. Ταύτης οἱ οἰκίστας Κορυνίται, au lieu de ἐν Κύπρῳ. καὶ τρίτη * * ταύτης οἱ οἰκίσται Κορυνίταις. La première leçon me semble préférable puisqu'elle donne un sens complet. Si cependant on voulait faire usage des éléments καὶ τρίτη fournis par quelques manuscrits, il ne serait pas impossible de supposer que la particule γα a été prise pour le chiffre γ' et de lire καὶ γα ταύτης, κ. τ. λ. On ne comprend pas d'ailleurs comment le mot τρίτη peut être justifié puisque l'auteur dit immédiatement : Ἰσὶ καὶ πόλις, κ. τ. λ.; il aurait dû : καὶ τετάρτη πόλις, κ. τ. λ.

Pag. 173, l. 1. A la marge du manuscrit 1413 on lit : Κυδωνία, τὰ νῦν Χαρία, synonymie du moyen âge dans laquelle on retrouve le nom moderne de la Canée.

Ἀσέλας πόλις Κελύας ἀπὸ Ζάρεα πῦ κήσαντες αὐτὴν ὁ πολίτης Ἀναξαρ-
 ρίους, ὡς Καρυανίδης· ὅρ' ὡς Διοσκουρίδης ἰατρὸς χειραγῶν καὶ Ἀνακταῖδης
 ὁ Ἀναξαρξίους.
 Ἄρως, πόλις Ἀργυρίου. Ὁ πολίτης Ἀρυσίτης, ὡς Ὁσας, Ὁσισίτης.
 Ἄρως, πόλις Ἀσέλας, ἀπὸ Ἀσέλας πῦ ἄλως πῦ κήσαντες αὐτὴν ὁ πολίτης Ἀρυσίτης
 καὶ ὁ Ἀρυσίτης.
 Ἀρυσίτης καὶ τὴν Τερμάδα· ἄλως καὶ διχα πῦ α· ὡς, ῥαπῶ (leg. ῥ. αἰ). Περσῶ;
 ὁ πολίτης Ἰπυσίτης καὶ Πάισις.
 Ἀρῶντος ποταμὸς παρὰ τὸ ἄρῶντος, ὅτι ἀπὸ Κασσίου ἀρῶντος.
 Ἀρῶντος πόλις τῆς Μισσηνίας, παρὰ τὸ ἄρῶν, ἀρῶν· εὐφραδίατος γάρ· ὡς οὖν ἀπὸ
 τῷ οὐρανῷ, οὐρανῶν, καὶ λάμπῃ, λαμπρῶν, οὕτω καὶ ἄρῶν, ἀρῶν.

Passons maintenant à l'examen du texte et voyons s'il est susceptible de quelques autres améliorations, après avoir demandé à M. Westermann la permission de lui soumettre encore nos scrupules et nos observations sur plusieurs passages qui nous semblent peu corrects.

Le nombre des différences introduites par l'iotacisme dans les mots et principalement dans les noms propres est infini. Mais c'est là un des privilèges de la critique littéraire de pouvoir ramener, autant que possible, les textes à leur pureté première et indiquer certaines corrections qui n'ont pas besoin d'être justifiées par des manuscrits. On sait, par exemple, combien les mots *οἰκίω* et *οἰκίζω* ont été confondus par les copistes; ne pourrions-nous pas profiter de cette observation et lire pag. 4, lig. 12 : καὶ Ἀμαρτίνην φησὶν Ὀρεινὴν, au lieu de καὶ Ἀμαρτίνην φησὶν Ὀρεινῶν, passage de Callimaque qu'Étienne de Byzance rappelle au mot *Ἀμαρτία*, en disant : ἀπὸ τρεῖς τοισάντων ὈΚΙΣΜΕΝΗ. Καλλίμαχος Ἀμαρτίνην αὐτὴν φησιν. Puis on pourrait écrire, pag. 25, l. 22, οὐράνης au lieu de

entre l'ethnique et le prototype. Comme aussi, pag. 245, l. 12, *Σαλλονῆνος* au lieu de *Σαλλοντηνός*; pag. 230, l. 27, *Περραισῆνος*.... *Ἀσσωεῖνος* au lieu de *Περραισσηνός*.... *Ἀσσωρηνός*, d'autant mieux que M. Westermann donne lui-même l'ethnique *Ἀσσωρῆνος* au mot *Ἀσσωρίον*; pag. 250, l. 30, *Σηῆνοι* pour *Σητηνοί* et pag. 300, l. 16, *Φοροερνταῆνος*, leçon fournie par le manuscrit 1413, au lieu de *Φοροερντατηνός*.

Puis, à cause de la confusion fréquente de l'*ι* et de l'*η*, on écrirait, pag. 116, l. 16, *τὴν θῆδὸν Λαρινίτιν*, au lieu de *τὴν θῆδὸν Λαρινίτην*, puisque Étienne de Byzance dit au mot *Λαρινία* : *τὸ ἰδιὸν Λαριναῖος καὶ Λαρινίτης καὶ θηλυκῶς Λαρινίτης*. Cette correction d'ailleurs se trouve déjà indiquée dans le Thesaurus de M. Didot. Et à cause de l'*ι* et l'*αι* sans cesse confondus, je lirais, pag. 65, l. 25, *Αύλαιῶται* au lieu de *Αύλιῶται*, afin de mettre en rapport l'ethnique et le prototype, comme dans Suidas : *Αύλαι, ἑπίκειον Κιλικίας πλησίον Τάρσου· οἱ οἰκοῦντες Αύλαιῶται*. Ne pourrait-on pas aussi, pour la même raison, adopter la correction proposée par Berkélius au mot *Ζύγμα* qu'il lit *Ζύγαινα*, léger changement qui rétablirait l'ordre alphabétique interverti en cet endroit : *Ζοῦχες, Ζύγμα, Ζυγαγίς*. Ce nom, avec la diphthongue *αι*, est effectivement cité par Ptolémée : *Νῆσι δὲ παράκειται τῇ χώρα, χωρὰ μὲν τὸν Ἀραβικὸν κόλπον, Αἶνον Τιμαγέτους, Ζύγαινον, κ. τ. λ.* M. Westermann a eu sans doute quelque raison particulière, à nous inconnue, pour ne pas adopter cette correction.

Puisque nous en sommes sur les mots qui intervertissent l'ordre alphabétique dans l'ouvrage d'Étienne de Byzance, nous ferons observer qu'il en est plusieurs dont la modification pourrait rétablir un ordre qui ne paraît pas régulier. Ainsi *Ἰλανός*, placé entre *Ἰλαεῖδοι* et *Ἰλζα*, indique évidemment que l'auteur a dû écrire dans l'origine *Ἰλαυνός*, comme certains géographes, tels que Ptolémée et Marcien d'Héraclée¹. *Ἰμλος, Ἰμσσα, Ἰμσός*; au lieu d'*Ἰμσσα* je lirais *Ἰμσα*, d'autant plus que l'ethnique est *Ἰμσαῖος*; comme aussi on pourrait corriger *Ἀγία* au lieu d'*Ἄγεια* placé entre *Ἄγτιμα* et *Ἀγνηῖνα*. On trouve encore *Δελθάνιοι*, venant après *Δελφίσιον* et avant *Διξαμναί*; d'un autre côté on lit dans Tacite² : « Contra Messenii veterem inter Herculis posteros divisionem Peloponnesi protulere, suoque regi *Dentheliatem* agrum in quo id delubrum, cessisse, » etc. Thomas de Pinédo, au moyen d'Étienne de Byzance, veut corriger ce passage de Tacite, et lire *Delthaniatem* au lieu de *Dentheliatem*. Il me semble qu'il serait plus logique, au contraire, de corriger Étienne de Byzance par Tacite et de lire *Δονθάλιοι* au lieu de *Δελθάσιοι*; on y trouverait le double avantage de rendre à peu près uniforme l'or-

¹ Page 100 de notre édition. — ² *Annal.* IV, 43.

thographe dans les deux écrivains, et de rétablir l'ordre alphabétique dans l'ouvrage du géographe byzantin. Entre *Δέρια* et *Δέρτων* on voit encore *Διεχίοι*, *Θράκιον ἔθνος*. *Ἡρόδοτος Διερσαίους αὐτοὺς φησιν*. Il est évident qu'il faut lire *Διέρραϊοι* au lieu de *Διεχίοι*; Hérodote lui-même indique cette correction en écrivant *Διερσαίους*. On sait effectivement que dans certain dialecte on changeait volontiers un des deux ρ en σ, comme dans *Δυσέρχον* pour *Δυρράχον*. De même le mot *Κασπίνδρα*, par sa position alphabétique entre *Κασπία* et *Κασσιώτης*, doit être écrit *Κασπίνδρα*, comme dans les écrivains grecs et latins; et l'article entier doit être modifié d'après cette dernière orthographe. Nous pourrions soumettre à la même analyse critique tous les autres mots qui dans le lexique semblent occuper une place irrégulière: peut-être trouverions-nous le moyen de ramener soit ces mots, soit les mots qui les avoisinent, à leur véritable forme, et rétablir l'ordre alphabétique si fréquemment interverti; mais nous craindrions d'allonger notre article, déjà trop étendu, et ces exemples suffisent pour montrer qu'il y a encore beaucoup à faire sur le géographe byzantin.

Nous signalerons aussi quelques petites négligences qui, sans diminuer le mérite de M. Westermann, déparent cependant son travail, si estimable d'ailleurs. Ainsi, nous aimerions à trouver de l'uniformité dans l'orthographe du même mot répété à différents endroits; à ne pas lire par exemple, pag. 75, l. 21, *Σιζίνυτος* et pag. 248, l. 24, *Σιζίννυτος*; pag. 33, l. 41, *Παλάρπος*, et pag. 221, l. 11, *Παλλάρπος*; pag. 36, l. 31 et pag. 78, l. 13, *Μισοπία*, et pag. 198, l. 13, *Μισοπία*; pag. 18, l. 9, *Βρετανικῆς* et ailleurs *Βρετανική*. D'autres fois un mot écrit avec une majuscule commence ailleurs par une minuscule; ainsi, pag. 190, l. 13; pag. 198, l. 8 et pag. 283, l. 3, on lit *αἰπῶν*, tandis que partout ce titre d'ouvrage est écrit *Αἰπῶν*. De même le mot *Ἐρυθρὰ θάλασσα* est tantôt écrit avec un Ε tantôt avec un Ι. Puis ce sont les accents, pag. 57, l. 9, *Ῥυνδάκῃ*, et pag. 47, l. 42 et pag. 146, l. 3, *Ῥυνδάκω*; pag. 74, l. 26, *Ῥυνδάκου*; pag. 200, l. 32, *Ῥυνδάκόν*; pag. 143, l. 35, *Ἀβραῶν*, et partout ailleurs *Ἀβραῶν*; pag. 79, l. 8, *κυνοσπαράκτος* au lieu de *κυνοσπάρακτος*, ce qui change le sens; ou bien les esprits, pag. 151, l. 19, *Αἶμον*, et pag. 23, l. 20, *Αἶμος*; ou bien encore les iota souscrits, pag. 306, l. 11, *Ἀχλαῖος*, et pag. 224, l. 2, *Ἀχλαῖος*. A propos des iota souscrits, nous remarquerons que l'éditeur ne les met jamais dans les noms propres adverbiaux, comme *Ἀθῆναι*, κ. τ. λ.; il écrit aussi, suivant l'usage adopté en Allemagne, les deux ρρ sans esprits, comme dans les mots *Πύρρα*, *Δυρράχον*. Quant au ν euphonique, il est partout très-bien observé. Nous n'épuiserons pas la critique du manque d'uniformité sans dire que les chiffres dans l'article

Ἀπυλλανία ne sont pas accentués, tandis qu'ils le sont partout ailleurs. Peut-être aussi aurait-on pu ramener à la seule forme, Ἰούλιος, les mots Ἰόλαος, pag. 147, l. 37, et Ἰουλλος, pag. 113, l. 28, puisqu'il est bien évidemment question du même écrivain dans ces différents passages.

Voilà sans doute bien des détails minutieux, mais on nous les pardonnera en considération du soin scrupuleux avec lequel nous avons lu le livre de M. Westermann. On sait que la correction typographique est bien difficile, pour ne pas dire impossible, à atteindre, et on nous saura gré, nous l'espérons, d'avoir cherché à contribuer avec M. Westermann à l'amélioration du texte d'Étienne de Byzance. Nous continuerons notre examen, et nous soumettrons encore au savant professeur plusieurs observations qui pourront peut-être modifier quelques-unes des notes destinées à entrer dans son commentaire.

Pag. 6, l. 11. Au lieu de Ἐρεσίαι, le manuscrit grec n° 902 porte Ἀρεσίαι, leçon préférée par Rochefort¹ : Ἀρεσίην ἢ Ἀρεσίην χάρις Μυθίας· ἀπὸ Ἀρεσίας νύμφης. Τὸ ἰδιὸν Ἀρεσίηνος.

Pag. 28, l. 4. Ὑδροῦσα. Cette ville étant appelée Ὑδροῦς par Étienne de Byzance à son ordre alphabétique, peut-être pourrait-on lire ici Ὑδροῦς au lieu de Ὑδροῦσα. Il est en effet possible de supposer que l'erreur vient d'un copiste qui aura pris le Λ du mot suivant pour un Α, dans un manuscrit en majuscules, où ces deux mots étaient écrits ΤΑΡΟΥΣΑΕΓΟΜΕΝΗ, et qui aura ajouté une lettre par inadvertance, comme il en avait retranché une à l'article Ἀλανός, que les éditions précédentes lisaient ὄρες Ἀρματίας, au lieu de ΟΡΟΣΣΑΡΜΑΤΙΑΣ.

Ibid. l. 11. Le manuscrit grec n° 902, extrait mot pour mot Étienne de Byzance : Ἀκράγατος, πόλις Σικελίας, ἀπὸ ποταμοῦ παραρρέοντος. Φησὶ γὰρ Δοῦρις ὅτι αἱ πλεῖσαι τῶν Σικελῶν (leg. Σικελῶν) πόλεις ἐκ τῶν ποταμῶν ὀνομάζονται. Οἱ δὲ ἀπὸ τοῦ Ἀκράγατος, διὸς καὶ Ἀκράγης τῆς Ὠκεανοῦ. Τὸ ἰδιὸν Ἀκράγατῆος.

Pag. 34, l. 5. Dans le même manuscrit : Ἀλλόγεις (sic), ἴθις δυνατάτοι Γαλαπῶν. Πολύσιος διὰ τοῦ ἰ χράφει τὸ Ἀλλόγεις (sic). Voyez aussi Theognostus, dans les *Anecdota græca* de M. Cramer, t. II, pag. 40.

Pag. 37, l. 23. Les mots ἀφ' ὧν ne sont pas bien amenés. On pourrait peut-être rectifier ce passage au moyen de l'*Etymologicum magnum* : Ἀμαραντὸς πόλις ἐν τῷ Πόντῳ. Ὡς δὲ ἴσιν, ὅρα τῆς Κολχίδος, ἐξ ὧν κατεφέρεται ὁ Φάσις ποταμός.

Pag. 38, l. 3. Après le mot Βακτριανός le manuscrit grec 902 ajoute :

¹ *Notices et Extraits des manuscrits*, tom. I, pag. 136.

ὃ ἀπὸ τῶν εἰς ες γυναικῶν, ὡς τοῦτο ἢ ἀπὸ [τῶν] διὰ τοῦ ια θαλυκῶν, ὡς Ὀλκία, Ὀλκίανος, Ἀσία Ἀσιανός; phrase qui paraît extraite d'Étienne de Byzance.

Pag. 42, l. 40. Au lieu de Κατοπήριον on trouve Κατοπήριον dans les scholiastes d'Homère¹, qui semblent avoir copié Étienne de Byzance: Ἀντιμάδην καὶ δυοδάμενον, περὶ τὸ καταγίγιναι ἀπὸ τοῦ Κατοπήριου. Ce dernier mot nous paraît aussi de bonne formation, et c'est également dans le même sens qu'on lit dans le scholiaste d'Euripide²: Σκοπιὰς θεῶν φησι τὸν ΚΑΤΟΠΕΥΤΗΡΙΟΝ τόπον, οὗτοι καλούμενον, ὅπ' ἐν Παργασσῷ κατοπήριους Ἀπόλλων τὸν Δάφην κατατόξουσιν. Le *Thesaurus* de Londres indique le mot Κατοπήριος, comme étant employé par Strabon; mais la citation est sûrement inexacte, car je n'ai pu découvrir ce passage.

Pag. 48, l. 19. Au lieu d'Ἄφρος, il paraîtrait qu'on peut lire Ἄφως, si l'on en croit le manuscrit 902, qui se sert du mot Ἄδως pour exemple: Ἄφως θηλυκόν· πόλις δὲ ἐστὶ Θράκης. Ὁ πολίτης Ἀφᾶιος· ἐγὼ δὲ φημι Ἀφρινός, καὶ τὸ Ἄφως μυκιστογραφῶ, ὡς τὸ Ἄδως. Cette dernière orthographe se trouve vérifiée par Philothée, patriarche de Constantinople, manuscrit grec, n° 41, fol. 2, verso: Οἱ ἱερεῖς καὶ ὑπέρημοι, ὃ τε Ἡρακλείας, ὁ Θεοδοσίανης, ὁ Κυζίκου, ὁ Σηλυβρίας, ὁ Ἄπρω, ὁ Ἀμάστριδος, κ. τ. λ. D'après l'exemple donné ensuite par Étienne de Byzance, la leçon Ἄφρος paraît cependant avoir aussi quelque probabilité.

Pag. 52, l. 18. Il serait bien possible que la synonymie Λάμπη fût une corruption du mot Ἄρπη donné par Tzetzès (in *Lycophr.* vs. 603): Ἡ δὲ Ἀργύριππα, πόλις τοῦ Διομήδους, μετακλήθη Ἀπουλοῖς ἈΡΠΟΙ. Le nom Ἄρπη est certainement d'usage très-ancien; car la légende des médailles, quelques-unes d'une très-haute fabrique, est ΑΡΠΙΑ, ΑΡΠΙΑΝΟΣ (rétrograde), ou ΑΡΠΙΑΝΩΝ.

Pag. 68, l. 41. Ἀψυρίδες.... ὑπὸ Ἀψύρτου. Peut-être doit-on lire ἀπὸ au lieu de ὑπὸ, selon la méthode adoptée par l'auteur; comme aussi pag. 225, l. 35, ἀπὸ Πάργου, au lieu de ὑπὸ Πάργου.

Pag. 69, l. 19. On trouve ici un assez grand changement. M. Westermann retranche παλαιότατον (παλαιότατον dans nos manuscrits), et remplace ce mot par ἀνδρὸς σοφοῦ. A moins que l'éditeur n'ait trouvé cette dernière leçon dans un manuscrit, ne pourrait-on pas lire simplement: κτίσμα παλαιότατον Βασιλῆως, παιδὸς Βύλου σοφωτάτου?

Pag. 111, l. 9. A la marge de l'exemplaire de Huet, on lit: Ἰσως· ἐφάψεται, ἢ περιμίει, Δωδωναῖον Χαλκῆιον· ἐν ἄλλῃ, λέγεται. Sensus est: *Ex eo quod templum Jovis Dodonæi..... ortum est proverbium, Æs Dodonæum.*

¹ *Iliad.* II, 521. — ² *Phæn.* vs. 240.

In alio Menedemonis (sic) exemplari, pro eo, ἀλλὰ τρεῖς ποδας πολλούς, legitur λίσσας ἢ τρεῖς ποδας πολλούς. Huet a fait un nom propre de μὲν ὁ Δῆμων.

Pag. 114, l. 18. Huet proposait : Ἰσως· καὶ μοι ῥίπτων π Δωπεύς ἀνὴρ ἀγγυῶ, προσῆν ἱλαφρῶς ἐνδὺς σχῆμά π.

Ibid. l. 30. J'écrirais Τίμμη au lieu de Τίμμηα, comme on lit à la marge de l'exemplaire de Huet.

Pag. 115, l. 22. Ἐλεκησός. Ce mot ayant pour ethnique Ἐλεκησινός et Ἐλεκησσιος, doit être Ἐλεκησνός, comme dans la liste donnée pag. xx de la préface.

Pag. 118, l. 39. Καρ[ικ]ομαμφίται. Puisque ce mot est en rapport avec son prototype, je proposerais de n'y rien changer, et de lire, pag. 158, l. 38 : Καρικομαμφίται, au lieu de Καρομαμφίται.

Pag. 132, l. 13. Μύχδνος; ne pourrait-on pas corriger Μύγδνος, comme pag. 171, l. 25.

Pag. 139, l. 16. Cette épigramme, qui nous a conservé le nom du père d'Hérodote, commence ainsi dans les différentes éditions d'Étienne de Byzance et dans les scolies d'Aristophane¹ :

Ἡρόδοτον ΛΥΞΕΩ κρύπτει κόνις ἥδε θανόντα.

D'un autre côté on lit dans Tzetzes² :

Ὁ συγγραφεὺς δ' Ἡρόδοτος, ὁ παῖς ὁ τοῦ ὈΞΥΛΟΥ,

et sur ce mot Ὀξύλου une scolie qui est bien certainement de l'auteur lui-même, et dans laquelle il corrige le mot Ὀξύλου en Ξύλου, d'après la même épigramme citée plus haut. Voici la scolie entière telle qu'elle a été publiée par M. Cramer³ : Ξύλου παῖς Ἡρόδοτος γεγραμμένος εὐρίσκειν ἀμφέβαλον ὁπότερον δεῖ γράφειν· Λουκιανῷ δὲ καίτις ὁρῶς καὶ ἀναμφ..... (fort. ἀναμφισβήτητος) γράφοντι οὐκ ἐπειδόμεν· φησὶ γὰρ Ἡρόδοτον Ξύλου τὸν Ἀλικαρνασσίδην· ὅτι πολλὰ τοῦ ψευδογεγραμμένου ἐπείσθην δὲ ὡς Ξύλου δεῖ γράφειν ἐπιτυχὼν τούτῃ [τῷ] ἐπιγράμματι, οὗ Ζήνων ἐν... τετάρτῃ τῶν εὐδυνῶν μεταμονεύει.

Ἡρόδοτον ΞΥΛΕΩ κρύπτει κόνις ἥδε θανόντα,

Ἰάδης ἀρχαίης ἱστορίας περὶ τανιν·

Δαριδὸς ἐκ πατρός βλασίων τ' ἄπο· τὼς [sic] γὰρ ἄτλητον

Μῶμοι ὑπεκπροφυγὼν Θούριον ἔσχε νῖν.

Ἐκ τούτου δῆλον ὅτι Ξύλου δεῖ γράφειν καὶ οὐκ Ὀξύλου.

¹ *In Nubes*, vs. 331. — ² *Chil.* I, 19. — ³ *Anecd. gr.* tom. III, pag. 350.

Le passage de Lucien¹ cité ici par Tzetzés porte *Λύξου* dans la plupart des éditions; mais bien certainement les manuscrits dont s'est servi Tzetzés donnaient *πύλου*, et plusieurs critiques, tels que Gronovius et Ursinus², préféraient cette dernière leçon qu'ils introduisaient aussi dans l'épigramme, après avoir eu entre les mains un des manuscrits de Tzetzés qui contenait ces détails. C'est probablement l'un des deux manuscrits qui sont aujourd'hui à la Bibliothèque royale, et qui portent les n^{os} 2644 et 2750. Du reste, ces deux versions différentes de la même épigramme, rapprochées l'une de l'autre, peuvent offrir quelque intérêt sous le rapport historique et philologique. C'est ce qui m'a engagé à m'étendre un peu sur ce passage d'Étienne de Byzance.

Pag. 143, l. 27. Sur l'exemplaire de Huet on lit : *Magnum aliquid illic videtur inesse vitium, quod ita fortasse sanaveris* : Τὸ μὲν Ἰέρη διὰ δύο συλλαβῶν, κατὰ τὸν τόνον παροξυνόμενον καὶ ἐν ἀπλῶ σχήματι, καὶ ἐν συνδέσει. Ἰέρη γινεῖται Ἰέρης, ὁμοίως τῇ εὐθείᾳ ὁ Ἰβηρης.

Pag. 144, l. 14. *Idrieus* peut être *Idrieus*, comme pag. 127, l. 10 et 21; de même, pag. 214, l. 19, *Mίνωος* pour *Μίνω*, comme pag. 173, l. 2. En effet, *ΙΔΡΙΕΩΣ* est la leçon des monnaies de Carie frappées par le roi Idrieus; et cette leçon numismatique est certainement de la plus incontestable authenticité.

Pag. 155, l. 34. Je proposerais : *ἀφ' οὗ ἐκλήθησαν Καμπανοὶ*, au lieu de la répétition *κτίσμα..... ἐκτίσθησαν*.

Pag. 168, l. 33. Sur l'autre exemplaire, qui contient quelques notes manuscrites d'un savant anonyme, on lit : *Τῶν εἶσω γ' οὐσῶν*, au lieu de *τοῦ εἰσάγγελος*. Il faudrait alors laisser *ἀλλὰ τῶν* au lieu de *ἀλλ' αὐτῶν*.

Pag. 195, l. 5. Huet propose : *ἀφρολόγος*, au lieu de *ἀξιόλογος*.

Pag. 210, l. 34. *Νικίου, κώμην Αἰγ.* M. Westermann n'a pas répété le mot *κώμην*, sans doute parce que le nom resté dans les écrivains arabes dérive de *Νικίου*; c'est ce qui l'a empêché de faire la correction, comme pag. 9, l. 45 : *Ἀγμύρην πόλιν, [πόλιν] Αἰγύπτου*; et pag. 233, l. 23, *Πεπίου [πόλιν], πόλιν Καρίας*. Voyez aussi les articles *Πανὸς κώμην* et *Πανὸς πόλιν*. Je ferai observer de plus qu'Étienne de Byzance retranche quelquefois le mot *πόλιν*, comme à l'article *Χαιρίου*, qu'il écrit : *Χαιρίου, πόλιν Αἰγυπῆα, κατ' ἕλκεσιν τοῦ πόλιν*.

Pag. 219, l. 6. J'aimerais mieux *Ἀδριακὸν*, au lieu d'*Ἀδριακόν*, et *παρὰ* pour *περί*.

Pag. 222, l. 37. Ces mots *Πανοπὺς ὁμοίως τῇ πρωτοτύπῃ* sembleraient

¹ *De Domo*, 20. — ² Voy. les notes de l'édition de Lucien, par M. Lehmann, tome VIII, pag. 101 et 452.

indiquer qu'on doit lire *Πανοπις* au lieu de *Πανόπ*, à moins que l'auteur n'entende ici par prototype le nom du fondateur : ce serait alors une exception à la règle suivie par Étienne de Byzance,

Pag. 246, l. 1. *Σαμνίον Βρεττανίας*, peut-être *Βρεττίας*?

Pag. 249, l. 11. *Σιλευκόβηλος, πόλις Συρίας πλησίον*. D'après la méthode adoptée par l'auteur, je soupçonne une lacune après ce dernier mot, quoique l'éditeur ne l'indique point; voyez les articles *Σίρις*, *Στόρα*, *Σύαγρα*, *Τράμπυα*. Peut-être doit-on lire : *Σιλευκόβηλος, πόλις Συρίας πλησίον [Λαρίσης]*, suivant la position que lui donne Ptolémée.

Pag. 253, l. 8. *μεγάλω κόλπω*; j'aimerais mieux *Μεγάλη*, pour indiquer un nom propre.

Pag. 258, l. 16. *Σολύμους κελουμένους περιθών Μανυσίου*. Je ne comprends pas le mot *περιθών*, donné aussi par les éditions précédentes. Saumaise proposait *περιθόντος*. Le texte d'Étienne avec *περιθών* (comme avec *περιθόντος*) n'offre certainement aucun sens; il y a là une lacune. Quant au nom de Maussole, la véritable leçon est *ΜΑΥΣ-ΣΩΛΛΟΥ*, d'après l'orthographe des médailles.

Pag. 262, l. 36. *Κιλικίας*; peut-être doit-on lire *Σικελίας*.

Pag. 278, l. 38. *Ἀπὸ Φύλλης χωρίου ἐς Τίον πόλιν καὶ ποταμὸν Βίλαιον σάδοι τριακῆσσι ἰσθμίοις*. Puis au mot *Φύλλα*, pag. 304, l. 25 : *Ἀπὸ Φύλλης χωρίου εἰς Τίον πόλιν καὶ ποταμὸν Βίλαιον σάδια π'*. Il y a évidemment erreur dans l'une des deux citations; j'ai déjà concilié ces deux passages d'Étienne de Byzance, dans mes notes sur Marcien d'Héraclée, p. 186.

Pag. 288, l. 22. *Τρεμύλη*, etc..... donné par nos deux manuscrits, au lieu de *Τρεμίλη*, est peut-être la véritable leçon.

La table, quoique incomplète, ainsi que nous en avons averti le lecteur au commencement de cet article, nous semble faite avec le plus grand soin. Toutefois nous ferons observer qu'elle ne donne point le nom d'Anacréon cité à l'article *Τίως*; nous y remarquerons encore une fausse indication dans l'article de Sophocle : *Λαρισσάσις*, pag. 311, l. 23, lisez, *Λημνίασις*; et une légère omission dans l'article consacré à Asinius Quadratus, où son Histoire romaine n'est point mentionnée, histoire citée cependant par Étienne de Byzance, aux mots : *Ἄνδιον, ὁξύβοις* et *θαψίπολις*. Au nombre des améliorations introduites dans le texte par le nouvel éditeur j'indiquerai un passage du poëte Callinus, pag. 282, l. 33, faussement attribué dans les éditions précédentes à Callimaque. Cette correction me semble très-judicieuse, parce qu'Étienne de Byzance n'aurait pas écrit *παρὰ Καλλιμάχου ποιητῆ*, mais simplement *παρὰ Καλλιμάχου*, comme on peut le voir dans tous les endroits où il cite ce der-

nier écrivain. La restitution du nom de Callinus a de plus l'avantage d'augmenter le nombre des sources où a puisé notre géographe¹.

Telles sont les observations que nous a suggérées la lecture du livre de M. Westermann. Nous pensons qu'il approuvera notre franchise, et qu'il ne trouvera point notre examen critique trop minutieux. Le texte d'Étienne de Byzance est loin d'être correct, et il exercera encore longtemps la sagacité des philologues, avant qu'il soit arrivé à sa dernière perfection. En attendant le commentaire qui doit faire suite au texte d'Étienne de Byzance, et qui ne saurait manquer d'être digne du savoir de l'habile éditeur, nous croyons devoir remercier, au nom de la science, M. Westermann du grand travail qu'il vient de nous donner. La première partie a été achevée d'une manière très-honorable, et nous avons tout lieu d'espérer que la fin répondra au commencement².

E. MILLER.

¹ Afin d'enrichir la liste des écrivains de l'antiquité, je consignerai ici les noms de deux auteurs, l'un égyptien et l'autre babylonien, inconnus, je pense, jusqu'à ce jour, et mentionnés dans le manuscrit grec 2506; le premier, sous le nom de ΦΝΑΙΣ ὁ Αἰγύπτιος, fol. 21 r°, et fol. 79 r°; et le second, sous celui de ΜΕΣΣΑΞ ὁ Βαβυλώνιος, fol. 201 v°. On trouve encore cité dans le même manuscrit, fol. 166 v°, un autre astrologue nommé ὁ ΦΑΩΠΕΝΤΙΝΟΣ.

² Nous compléterons ici l'errata donné par l'éditeur, page xxiv de la préface. Fautes d'accents, pag. 14, lig. 16, βοσκήμασιν ἐστιν; lisez, βοσκήμασιν; p. 36, l. 2, Αλωπ.; lis. Ἀλωπ.; p. 42, l. 1, ἐν η; lis. ἐν ῆ; p. 65, l. 25, οἰκούντες; lis. οἰκοῦντες; p. 98, l. 20, Κορο[μάτιοι]; lis. [Κορο]μάτιοι, puisque Κορο est la partie suppléée; p. 124, l. 41, η; lis. ῆ; p. 131, l. 38, ὡς ἔ; lis. ὡς ἔ; p. 181, l. 4, πρῶτω; lis. πρῶτω; p. 224, l. 39, η; lis. ῆ; Saumaise proposait και; p. 228, l. 8, Πανσαρκαι; lis. Πανσαρκαι; p. 252, l. 26, αὐτῇ; lis. αὐτῇ ou αὐτῇ; p. 278, l. 36, κτίσῃν; lis. κτίσῃν; p. 311, l. 18, Απολ.; lis. Ἀπολ.; p. 313, l. 32, Ἀγιοι; lis. Ἀγιοι. Fautes d'orthographe: Pag. 17, lig. 26, συναίρεισιν; lis. συναίρεισιν; p. 57, l. 8, Ἡρώδης; lis. Ἡρόδης; p. 68, l. 34, Σκυδικόν; lis. Σκυθικόν; p. 70, l. 40, Βράθρα; lis. Βάραθρα; p. 88, l. 17, περιπόικιλται; lis. περιπόικιλται; p. 101, l. 4, Ὑραίων; lis. Ὑραίων; p. 226, l. 21, ἐνέμοτο; lis. ἐνέμοτο; p. 239, l. 7, Σιώνη πτέριος; lis. Σιώνη πτέριος; p. 240, l. 16, Λευκόσφορος; lis. Λευκόσφορος; p. 300, l. 14, Πελλιναῖος; lis. Πελλιναῖος.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

M. Broussais, membre de l'Académie des sciences morales et politiques, est mort le 20 novembre. Des discours ont été prononcés à ses funérailles par M. Droz, président, au nom de l'Académie; et par M. le baron Larrey, au nom des membres du conseil de santé des armées. Nous en extrairons les détails biographiques suivants :

« L'homme dont nous déplorons la perte prématurée laisse un nom qui, depuis trente ans, retentit en Europe, et qui ne périra jamais. Né avec de rares talents, que secondait un caractère capable de vaincre tous les obstacles, M. Broussais a vécu au milieu des discussions soulevées par la hardiesse de ses vues; et le nombre de ses antagonistes, autant que celui de ses enthousiastes, constate sa renommée. . . Il était dans la destinée de M. Broussais d'avoir à lutter sans cesse contre de grandes difficultés. C'est au milieu des camps, lorsqu'il avait une vie toute de fatigues, de privations et de dangers, qu'il sut trouver le temps de se livrer aux méditations qui devaient bientôt donner un si grand éclat à son nom. . . . M. Broussais, professeur à la Faculté, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, commandeur de l'ordre royal de la légion d'honneur, naquit à Saint-Malo en 1772. Après avoir reçu une excellente éducation, sous les yeux de son père, chirurgien distingué de cette ville, et après avoir servi quelque mois comme volontaire dans les armées de la république, il étudia la médecine et particulièrement l'anatomie, sous les auspices de deux hommes célèbres, Duret et Billard, officiers de santé en chef de la marine au port de Brest. Ses progrès furent rapides. Nommé successivement chirurgien de 3^e classe et de 2^e classe, il fut embarqué, en cette dernière qualité, sur un des vaisseaux de l'État. De retour en 1800, il se rendit à Paris, où il entendit les leçons des grands médecins et chirurgiens de cette époque, tels que Pinel, Corvisart, Hallé, Sabatier, Desault et Bichat. En 1804 il fut nommé médecin militaire, et fit plusieurs campagnes en Belgique, en Hollande et en Allemagne. « Nous l'avons vu, a dit M. Larrey, prodiguer ses soins, après la mémorable bataille d'Austerlitz, aux malades frappés d'une épidémie meurtrière (le typhus nosocomial) qui se déclara principalement parmi les prisonniers russes et autrichiens. M. Broussais fut ensuite envoyé en Italie, et chargé de la direction médicale des hôpitaux d'Udine. C'est là qu'il recueillit les matériaux du plus célèbre de ses ouvrages : l'Histoire des phlegmasies chroniques. En 1809 M. Broussais fut envoyé comme médecin principal aux armées d'Espagne. Il fut nommé en 1814 second professeur de l'hôpital d'instruction du Val-de-Grâce; et, en 1820, médecin en chef du même hôpital, par la démission de M. le baron Desgenettes; c'est dans ces doubles fonctions que sa clinique acquit tant d'importance, et attira la foule des élèves de l'école et des hôpitaux de Paris. M. Broussais, après avoir illustré l'enseignement pendant longues années, fut appelé, en 1836, à faire partie du conseil supérieur de santé. Il était membre de l'Académie royale de médecine depuis 1823, professeur de pathologie générale à la Faculté depuis 1831, et membre de l'Académie des sciences morales et politiques, où ses travaux sur la métaphysique l'avaient fait admettre à l'époque du rétablissement de cette Académie, en 1832. »

ACADÉMIES ÉTRANGÈRES.

L'Académie royale des sciences de Turin (classe des sciences morales, historiques et philologiques) remet au concours, pour l'année 1840, la question suivante, qu'elle avait posée en 1830 : « L'Académie demande un travail historique et critique sur les institutions municipales en Italie depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à la fin de la domination de la maison de Souabe (Hohenstaufen) (de 1076 à 1254). L'Académie désire spécialement : Qu'après avoir fait un résumé des dernières institutions municipales de Rome, on distingue les changements qui se sont succédé dans les divers états de l'Italie sous les Goths, sous les Grecs, sous les Lombards, sous les Carolingiens, pendant la période où les princes italiens, français et allemands se disputèrent l'autorité, et enfin sous les empereurs et les rois des deux maisons de Franconie et de Souabe. Quant à la question de la destruction plus ou moins complète des institutions romaines, on devra examiner les opinions qui ont été émises, dans l'un ou l'autre sens, par les critiques, et notamment par Sigonio, Fumagalli, Lupi, Siamondi, Muratori, Savigny, Léo et Pagnoncelli. Les concurrents devront appuyer leur discussion, autant que possible, sur des diplômes impériaux et autres chartes portant concession de droits municipaux, ou établissant que certaines villes ont joui de ces droits sans en avoir obtenu la concession. Le prix sera une médaille d'or de la valeur de six cents livres. Les mémoires, écrits en italien, en français ou en latin, devront être adressés à l'Académie avant la fin de décembre 1839. Le jugement sera prononcé dans le premier trimestre de l'année 1840.

LIVRES NOUVEAUX.

FRANCE.

Le Livre des Rois, par Aboulkassim Firdousi, publié, traduit et commenté par M. Jules Mohl, tome I. Imprimerie royale, 1838, in-fol. de xcii et 569 pages.

Ce volume fait partie de la collection orientale qui a été commencée, en 1837, par la belle édition de l'Histoire des Mongols de la Perse, publiée par M. Quatremère. La popularité immense dont jouit en Orient le Livre des Rois a retenti depuis longtemps en Europe, et de nombreux extraits et essais de traduction en différentes langues montrent l'empressement que les savants de tous les pays ont mis à s'en occuper. Le Livre des Rois, outre son mérite comme œuvre poétique, est d'un grand intérêt pour la science sous deux rapports, d'abord parce que c'est une épopée nationale, qui fournit des données indispensables à l'histoire de la poésie épique, sujet qui a acquis une grande importance depuis que l'on a commencé à étudier le génie des peuples dans leurs productions primitives, ensuite parce qu'il contient le récit le plus complet que les Orientaux nous aient laissé de l'ancienne histoire de la Perse. Il s'agit donc de déterminer, d'un côté l'origine et la nature des traditions que nous fournit le Livre des Rois, de l'autre leur résultat pour l'histoire ancienne. M. Mohl s'est occupé dans sa préface de la première de ces questions en donnant une esquisse de l'histoire des traditions et de la poésie épiques en Perse.

du XIII^e siècle, avec une table chronologique des chartes et des personnes, et une table alphabétique des noms de pays et de lieux; — de M. Benjamin Guérard sur le manuscrit de la Bibliothèque du roi coté 4628 A (recueil de pièces); — de feu M. Raynouard sur *Flamenca*, poème provençal, manuscrit de la bibliothèque de Carcassonne, n° 68; — un Lexique de synonymes grecs, publié d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale, par M. Boissonade; — une notice de M. Jules Berger de Xivrey sur la plupart des manuscrits grecs, latins, et en vieux français, contenant l'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand, connue sous le nom de Pseudo-Callisthènes, suivie de plusieurs extraits de ces manuscrits; enfin, le volume doit être complété par une notice de MM. Bachon et Tasta sur un atlas en langue catalane de l'an 1374, conservé parmi les manuscrits de la Bibliothèque du roi. Cette dernière notice ne pourra être publiée qu'après le 1^{er} janvier 1839.

Discours philosophiques d'Épictète recueillis par Arrien, et traduits du grec en français par A. P. Thurot. Paris; imprimé par autorisation du Roi, à l'Imprimerie royale, 1838, xxiii et 490 pages in-8°; se trouve chez L. Hachette, libraire de l'Université. Il n'existait qu'une seule traduction française des discours d'Épictète, celle de Jean Goulu, général des Feuillants, publiée il y a plus de deux cents ans (Paris, 1630, in-12), faite sur un texte inexact, et fort peu intelligible. M. A. P. Thurot a bien mérité des amis de la science philosophique en donnant une nouvelle version de cet ouvrage d'Arrien, précieux monument de l'état de la philosophie stoïcienne dans le II^e siècle de notre ère, et l'un des restes de l'antiquité qui nous font le mieux connaître la morale du Portique. Le texte grec, que M. Thurot n'a pas cru devoir joindre à sa traduction, a eu un grand nombre d'éditions, dont les meilleures sont celles de Schweighæuser (Leipsick, 1799, 4 vol. in-8°) et de M. Coray (Paris, Eberhart, 1827, in-8°).

Biographie de M. l'amiral comte Truguet, pair et maréchal de France, par M. de Norvins. (Extrait des Annales maritimes.) Paris, Imprimerie royale, novembre 1838, in-8° de 34 pages.

Tableau général du commerce de la France avec ses colonies et les puissances étrangères pendant l'année 1837. Paris, Imprimerie royale, novembre 1838, in-fol. de xxxii et 582 pages.

Lettre sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme, de l'époque du petit Zobba, du siège de Médine et de l'introduction du judaïsme dans l'Yaman; par M. Perron, D. M. P. Paris, Imprimerie royale, 1838; 67 pages in-8°, avec un tableau. (*Extr. du Journ. asiat.* 3^e série.)

Grammaire égyptienne, ou principes généraux de l'écriture sacrée égyptienne appliquée à la représentation de la langue parlée, par Champollion le jeune; publiée sur le manuscrit autographe par l'ordre de M. Guizot, ministre de l'instruction publique, deuxième partie. Paris, typographie de Firmin Didot frères; 1838, pages 245 à 460, petit in-folio. Cette deuxième partie contient la fin du chapitre ix, traitant des signes numériques; le chapitre x, des pronoms; le chapitre xi, des adjectifs; le chapitre xii, des verbes et de la conjugaison; le chapitre xiii, des particules. L'exécution typographique et lithographique de cet ouvrage important nous paraît s'améliorer encore à mesure qu'il avance vers sa fin. L'éditeur, M. Champollion Figeac, annonce qu'il sera terminé dans quelques mois, et suivi du glossaire de tous les signes et groupes employés comme exemples dans la grammaire, avec leur interprétation.

Cours de l'histoire de la philosophie morale, professé en 1819 à la faculté des lettres

de l'Académie de Paris, par V. Cousin; première partie, école sensualiste, publiée par M. Vacherot, agrégé de philosophie, docteur ès-lettres. Paris, imprimerie de Crapet, librairie de Ladrangé, 1839 (1838); in-8° de xi et 354 pages. Cet ouvrage contient dix leçons de M. Cousin sur Locke, Helvétius, Saint-Lambert et Hobbes. L'éditeur y a joint une introduction où il rend compte de la nature de son travail, et résume la doctrine renfermée dans les leçons du savant professeur de la Sorbonne. « Dans un cours qui comprenait les années 1819 et 1820, M. Cousin conçut et réalisa un vaste plan. Toute la philosophie morale du dernier siècle se résume en trois grandes doctrines, savoir : le sensualisme d'Helvétius et de Saint-Lambert, le spiritualisme timide de l'école écossaise, le spiritualisme absolu de l'école allemande. C'est de ces trois doctrines que M. Cousin entreprit l'histoire et la critique. Le volume que nous publions ne traite que des systèmes moraux de la philosophie française; il comprend aussi l'analyse et l'appréciation des doctrines morales et politiques de Hobbes, le plus rigoureux publiciste de l'école de la sensation. » (*Introduction.*)

Études philosophiques, par M. C. Mallet, ancien élève de l'École normale, docteur ès-lettres, agrégé des classes supérieures des lettres et de philosophie. Imprimerie de Prudhomme, à Grenoble, et de Baudry, à Rouen. Paris, Maire-Nyon, 1836-1838; 314 et vi-270 pages in-8°. Le premier volume de cet ouvrage traite des matières suivantes : Du caractère actuel de la philosophie en France; de la parole dans ses rapports avec la pensée; du raisonnement; de la volonté, de ses caractères et de ses rapports avec la sensibilité et l'intelligence; école ionienne; Épicure. Deuxième volume : De la certitude et du scepticisme; des signes et de leur relation avec la pensée; du fondement de la morale; de l'objet de la philosophie et des méthodes philosophiques; Protagoras; Pyrrhon. Les chapitres consacrés à Épicure, à Protagoras et à Pyrrhon méritent d'être particulièrement distingués.

Cours de littérature allemande, professé à la faculté des lettres de Paris par M. Eichhoff, docteur ès-lettres de l'Académie de Paris, 1836-1837, semestre d'hiver. Paris, imprimerie de Mocquet et compagnie, librairie de G. Angé et compagnie, 1838, in-8° de 322 pages. Ce volume comprend les vingt-six premières leçons du cours de M. Eichhoff, qui ont pour objet la littérature allemande depuis le VIII^e siècle jusqu'à la fin du XIII^e.

Commentaire historique et chronologique sur les éphémérides intitulées : *Diurnali di messer Matteo di Giovenazzo*, par H. D. de Luynes, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Paris, typographie et librairie de Firmin Didot frères, 1839 (1838), Lix et 237 pages in-4°. La chronique connue sous le nom de *Diurnali*, et attribuée à Matteo Spinello di Giovenazzo, donne d'importants détails sur les événements qui se passèrent dans le royaume de Naples depuis les dernières années de Frédéric II jusqu'au règne de Charles d'Anjou (1249-1268). Ce document, imprimé plusieurs fois, présente, dans tous les manuscrits, des difficultés de chronologie dont les savants n'avaient pas encore trouvé la solution. M. de Luynes, en reproduisant le texte des *Diurnali* d'après un manuscrit de la Bibliothèque royale, l'accompagne d'une introduction et d'un commentaire où il discute avec beaucoup d'érudition différents points de chronologie et d'histoire, et fixe, d'après de savantes recherches, la date vraie ou probable de la plupart des événements racontés par le chroniqueur. Nous consacrerons bientôt un article à l'examen de cet ouvrage.

Mémoires et dissertations sur les antiquités nationales et étrangères, publiés par la société royale des antiquaires de France, nouvelle série, tome IV. Paris, de l'imprimerie de Duverger, au secrétariat de la société, rue Taranne, 12, 1838, in-8° de

cvi et 398 pages, avec 10 planches. Ce volume commence par deux rapports sur les travaux de la société pendant les années 1836 et 1837, par MM. de Martonell et Beaulieu, suivis d'une notice nécrologique sur M. E.-H. Langlois de Rouen, par M. Gilbert. Viennent ensuite 10 mémoires, notices ou dissertations parmi lesquels on peut citer un supplément au récit, fait par Chorier, des désordres qui accompagnèrent en 1562 l'occupation de Grenoble par les protestants, par M. Berriat-saint-Preis; une note, trop peu développée, sur les deux espèces de mariages usités chez les Romains et chez les Francs, par M. L. de Maslatrie; un troisième article de M. Allow, sur les armes et armures au moyen âge, et un rapport de M. Depping sur le tome I des chartes faisant partie de la collection historique publiée à Turin par ordre du roi de Sardaigne. Le volume est terminé par la liste des membres de la société en décembre 1838.

Analectes historiques, ou documents inédits pour servir à l'histoire des faits, des mœurs et de la littérature, recueillis et annotés par le docteur Le Glay. De l'imprimerie de Daniel, à Lille. Paris, Téchnener. 1838. In-8° de 268 pages, avec quatre *fac-simile*. Les pièces publiées dans ce recueil sont extraites des riches archives du département du Nord, placées, comme on le sait, sous la direction de M. Le Glay. Ces documents sont divisés en trois catégories : *Histoire littéraire*, *Histoire des mœurs*, *Histoire civile*. La première partie renferme vingt-cinq documents des années 1511 à 1797, parmi lesquels on peut citer une lettre de Jean Lemaire, historiographe de Bourgogne, à l'archiduchesse Marguerite, et quelques extraits de la correspondance de Godefroy, archiviste de la chambre des comptes de Lille, avec Secousse, Carpentier, Foppens et Bréquigny. La seconde catégorie contient neuf titres de 1230 à 1409, concernant principalement les duels judiciaires, les droits d'arsin et d'abattis de maisons usités en Flandre, et une notice de l'éditeur sur le royaume des Estimaux, dans la châtellenie de Lille. Enfin, dans la troisième catégorie, on trouve 22 pièces de 1356 à 1616, dont quelques-unes ne sont pas sans intérêt pour l'histoire du xvi^e siècle. Mais, quel que soit le mérite de ces *Analectes*, nous espérons que M. Le Glay trouvera, dans le grand dépôt qui lui est confié, matière à des publications plus importantes et plus instructives encore. Nous souhaitons surtout qu'il puisse mettre bientôt à exécution le projet qu'il a conçu de faire imprimer l'excellent inventaire analytique des titres de la chambre des comptes de Lille, par Godefroy.

Relation des Mongols ou Tartares, par le frère Jean Du Plan de Carpin, de l'ordre des frères mineurs, légat du Saint-Siège apostolique, nonce en Tartarie pendant les années 1245, 1246, 1247, et archevêque d'Antivari; première édition complète, publiée d'après les manuscrits de Leyde, de Paris et de Londres, etc., par M. d'Avezac. Paris, imprimerie de Bourgogne et Martinet; librairies d'Arthus-Bertrand et de Dondey-Dupré; 1838; in-4° de 392 pages, avec une carte. Cet ouvrage, dont nous nous proposons de rendre compte, a été imprimé aux frais de la société de géographie de Paris, et fait partie de son Recueil de voyages et mémoires.

Essai sur les Cavernes à ossements, et sur les causes qui les y ont accumulés; par Marcel de Serres, conseiller et professeur de minéralogie et de géologie à la faculté des sciences de Montpellier, etc. Troisième édition, revue et considérablement augmentée. De l'imprimerie de G. Rossary, à Lyon. Paris, J. Baillière; 1838. In-8° de xvi et 412 pages.

Études sur l'Origine de la Langue et des Romances espagnoles, par E. Rosseur-Saint-Hilaire. Paris, imprimerie de Guiraudet et Jouaust; 1838; 33 pages in-4° (thèse pour le doctorat).

De Virgilio, et Horace. Leçon d'ouverture, du cours de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris, le 27 novembre 1838, par M. Patin. Paris, imprimerie de Fournier; 16 pages in-8°.

ALLEMAGNE.

Arana coelestia que in scriptura sacra seu verbo Domini sunt detecta : hic que in Genesi, una cum mirabilibus que visa sunt in mundo spirituum et in celo angelorum; opus Emanuelis Swedenborg. Ed. D. J. F. J. Tafel. Vol. LVI. Tubinge, 1838. Zu-Guttenberg, in-8°. Le D. Tafel, promoteur zélé des doctrines de Swedenborg, a entrepris à la fois une édition en latin, et une autre en allemand, des écrits du visionnaire suédois. Les six premiers volumes contiennent le commentaire de la Genèse, et de l'Exode. A la fin du sixième volume on trouve une courte notice biographique sur Swedenborg, écrite par lui-même. Le D. Tafel a publié en même temps un écrit apologetique sous le titre suivant : *Swedenborg und seine Gegner, etc.* Swedenborg et ses antagonistes, ou Examen des doctrines de Swedenborg. Tubingue, 1838. In-8°.

Ueber die Musik der neueren Griechen, etc. De la musique des Grecs modernes, avec des Réflexions sur la musique des anciens Égyptiens et Grecs; par R. G. Kiese-wetter. Leipsick, 1838, in-4°, avec 8 planches.

Neue Malerwerke aus München. Nouveaux ouvrages de peinture de Munich, ou choix de 48 tableaux nouveaux des principaux artistes de Munich, lithographiés par Fr. Höhe, et autres; avec une introduction traitant des progrès de la peinture moderne à Munich, et des notices biographiques sur les artistes. Munich, 1838, in-fol., cahier I. Ce cahier contient trois planches : la fête de l'empereur Frédéric Barberousse à Mayence, par J. Schnorr; le retour d'une famille d'Athènes dans ses foyers après la guerre, par P. Hess; une vue de Sicyone, de Corinthe et de l'Isthme, par Rottmann.

Beschreibung der Stadt Rom. Description de la ville de Rome; par Platner, Bunsen, Gerhard, Rœstell et Ulrichs. Vol. III, contenant les Sept-Collines, le mont Pincio, le Champ-de-Mars, et Transtévère. 2^e section. Stuttgart, 1838, in-8°, avec trois planches. La première section du troisième volume de ce grand ouvrage, auquel ont coopéré plusieurs savants archéologues, contient la restauration complète du Forum de Rome. Dans la seconde section on trouve décrites les belles constructions de Jules César, d'Auguste, de Domitien, de Nerva et de Trajan.

SUÈDE.

De nummis Gothlandicis dissertatio, quam præside mag. J. H. Schröder, p. p. auct. C. J. Bergman. Upsal. 1837; 16 pages in-8°, avec une planche qui représente plusieurs monnaies inédites du moyen âge, provenant de l'île suédoise de Gothland, particulièrement de la ville de Wisby, dont le port était un des plus commerçants de la Baltique.

ITALIE.

Descrizione del primo viaggio fatto a Roma dalla regina di Svezia, Cristina-Muria, etc. Description du premier voyage fait à Rome par la reine de Suède, Chris-

tine-Marie, convertie à la religion catholique, etc.; ouvrage inédit du père Sforza Pallavicino, publié d'après un manuscrit de la bibliothèque Albani. Rome, Salvucci, 1838. In-8° de 118 pages. Cet ouvrage est accompagné de notes de l'abbé Tito Cicconi, éditeur.

Notizie biografiche e letterarie degli scrittori degli stati Estensi. Notices biographiques et littéraires sur les écrivains des États de la maison d'Este. Reggio, 1833-1838; 5 vol. in-4°. Cet ouvrage est annoncé comme étant la suite et le complément de celui que Tiraboschi a publié en 1781, sous le titre de *Bibliotheca Modenese*. Modène, 6 vol. in-4°.

Del Petrarca e delle sue opere. De Pétrarque et de ses œuvres; par Baldelli. Seconde édition. Florence, 1838; 2 vol. in-8°. Cette seconde édition contient des additions notables.

Syllabus muscorum, etc. Tableau des mousses connues jusqu'ici en Italie et dans les îles voisines; par M. J. de Notaris, médecin. Turin, 1838; 331 pages in-8°.

ANGLETERRE.

Curiosities of literature, by J. d'Israeli, illustrated, etc. Les curiosités de la littérature, de d'Israeli, illustrées par Bolton Corney. Seconde édition. Londres, R. Bentley, 1838. In-8°, de xi et 256 pages. Ce livre est une vive critique des Curiosités de la littérature, recueil d'anecdotes et de remarques bibliographiques fort répandu en Angleterre.

A statistical account of the British empire. Tableau statistique de l'empire britannique; par J. R. Mac-Culloch. 2° édition. 1^{re}, 2° et 3° parties. Londres, Knight, 1838. In-8° de 733 pages.

NOTA. On peut s'adresser à la librairie de M. LEVBAULT, à Paris, rue de la Harpe, n° 81; et à Strasbourg, rue des Juifs, pour se procurer les divers ouvrages annoncés dans le Journal des Savants. Il faut affranchir les lettres et le prix présumé des ouvrages.

TABLE.

Recherches sur l'histoire naturelle du genre humain (article de M. Flourens) . . .	Page 651
Essai sur la circulation du sang, par M. Marshall (article de M. Flourens)	657
Des journaux chez les Romains (2° article de M. Naudet)	664
Traité de la dignité, et autres écrits inédits de Torquato Tasso (art. de M. Libri) . . .	680
Nouvelle édition d'Étienne de Byzance (article de M. Miller)	689
Nouvelles littéraires	707

FIN DE LA TABLE.

JOURNAL DES SAVANTS.

DÉCEMBRE 1838.

DE L'INFLUENCE des circonstances politiques et morales sur la littérature, et particulièrement sur la poésie chez les Romains, depuis Auguste.

Un grand homme a dit qu'il fallait éclairer les lois par l'histoire, et l'histoire par les lois¹. N'est-il pas vrai aussi de dire que la littérature et l'histoire se prêtent des lumières mutuelles ? La poésie, chez tous les peuples, est une partie considérable de leur civilisation, un des traits les plus saillants de leur physionomie morale. On connaîtra mieux les Romains après avoir lu leurs poètes ; on ne pourra bien apprécier leurs poètes que si l'on connaît la condition politique et l'état social de Rome.

Il y a des circonstances particulières qui déterminent la vocation de chaque auteur et qui règlent la destinée de ses ouvrages ; c'est un sujet de notices biographiques. Il y a des circonstances générales qui donnent le ton et la couleur à tous les écrits d'une époque ; c'est un objet d'observations du genre de celles qui vont se produire ici relativement à l'âge de décadence de la poésie latine.

Sans entrer dans aucune discussion littéraire, je crois pouvoir avancer, comme une vérité généralement reconnue, que la littérature la-

¹ Montesq. *Espr. des Lois*.

tine , principalement la poésie à cette époque , est marquée par tous les genres d'affectation , une recherche puérile de jeux d'esprit et d'artifices de paroles , un luxe fastidieux d'ornements superflus et de faux brillants , un grandiose gigantesque où la déclamation se donne pour de l'éloquence et l'enflure pour de la sublimité ; un pathétique outré , qui choisit dans les objets de terreur les détails les plus affreux , et se complait à les accumuler jusqu'à ce qu'on arrive au dégoût par l'excès d'horreur , ou au ridicule par l'invraisemblance ; enfin , tous les dérèglements d'une imagination ambitieuse , qui , selon l'expression de Montaigne , s'abat par l'extravagance de sa force.

Tel est le fait que tous les critiques ont constaté. Tout en reconnaissant les causes accidentelles , individuelles , comme les inspirations propres et la tournure d'esprit de certains auteurs , ainsi que la puissance de leur exemple sur la foule , il est impossible de ne pas apercevoir des causes externes et communes , à l'action desquelles ces hommes , qui servaient de modèles à tous les autres , étaient soumis eux-mêmes.

Sans doute ce fut un événement d'une grave conséquence , que l'arrivée de la famille des Sénèque à Rome ; ce n'était rien moins que l'invasion du génie espagnol avec sa vigueur native , mais avec ses défauts. De leur école sortirent et Lucain , et Florus , et Juvénal ; elle imprima sa direction à Stace , l'élève des muses grecques de Naples , et à Silius , admirateur passionné de Tite-Live.

Mais tous ces écrivains , et les deux Pline , et Tacite lui-même , cette grande exception d'une originalité puissante , reçurent plus ou moins l'empreinte du siècle où ils vécurent.

Essayons de nous y transporter avec eux.

§ I. — Influence du gouvernement et des empereurs.

Souvent les princes dont le règne fut signalé par les succès les plus éclatants eurent à regretter d'avoir trop prolongé leur carrière ; et , au lieu de s'ensevelir dans la gloire et la prospérité , ils finirent enveloppés d'alarmes et de chagrins , après avoir vu tout ce qui faisait l'espoir de leur maison et l'illustration de leur empire tomber successivement autour d'eux. Ainsi Auguste , sous la main de Livie , et entouré des funérailles de ses petits-fils , descendait au tombeau.

Il survécut à ces brillants génies dont les productions lui avaient acquis l'honneur de nommer de son nom un siècle qui devait être une des époques les plus mémorables dans l'histoire de l'esprit humain , et

de ces chœurs harmonieux il ne resta plus après lui que la voix plaintive d'Ovide, faisant retentir du fond de l'exil jusqu'à Rome les accents de sa tristesse, et près de s'éteindre en gémissant. Mais tout ne périssait point avec la génération qui passait. Elle avait légué aux races futures des traditions et des exemples. Il existait des établissements littéraires, des institutions encourageantes. Plusieurs bibliothèques, amassées non sans beaucoup de soin et de dépenses, offraient les modèles du goût et les trésors de l'esprit. Des récompenses et des honneurs excitaient une vive émulation. Les écrivains aspiraient à placer dans le temple du mont Palatin leurs œuvres et leur image; c'était le panthéon de la poésie, objet d'une heureuse ambition, quoique l'intrigue y eût fait entrer quelquefois de faux dieux ¹.

Je sais qu'une philosophie sévère, ennemie des préjugés, ne veut point qu'on attribue aveuglément à un homme le bonheur des circonstances, et le concours des talents qui peut-être fleurirent spontanément autour de lui, et furent ses contemporains, et non ses créatures; mais n'est-ce point pécher par un excès contraire, que de nier absolument l'influence des gouvernements et des gouvernants sur la littérature? Qu'on ne reconnaisse point en eux la puissance de créer, on ne contesterait pas du moins qu'ils aient la force de gêner ou de détruire. La nature jette en tout temps dans le monde intellectuel, comme dans le monde physique, des germes qui ne demandent qu'à se développer et à fructifier. Si une main prudente et active s'applique à les attirer en un centre vivifiant, leur fécondité sera en quelque sorte son ouvrage. Une coupable négligence pouvait les laisser mourir dispersés; une cruauté jalouse et ombrageuse les aurait étouffés au moment d'éclore.

Comparez les règnes d'Auguste et de Tibère; les faits parlent d'eux-mêmes. Sans doute la postérité n'a point absous l'heureux Auguste des crimes du sanguinaire Octave; et l'on ne disconvient point qu'en tout ce qui pouvait toucher les prérogatives de l'empire et l'autorité de l'administration il ne possédât, il n'exercât un pouvoir despotique; mais il affectait la simplicité des formes républicaines, que tempérerait une aimable urbanité. Si, selon la maxime d'un philosophe, l'hypocrisie est un hommage rendu par le méchant à la vertu, les manières douces et civiles d'un maître nouveau sont un tribut qu'il paye aux souvenirs de liberté. Auguste voulut captiver par une illusion séduisante les Romains éblouis. C'en était assez pour l'inspiration des poètes, qui ne pénétraient pas dans les ressorts secrets de la machine

¹ *Beatus Fannius, etc. Horat. Sat. 1, 4, 21.*

politique, et se contentaient de l'opulence paisible de Rome et de la facilité apparente du gouvernement.

Horace vivait dans le commerce intime et familier du prince. Le prince recherchait et courtoisait Virgile. Il faisait plus que les protéger et leur prodiguer ses grâces et ses bienfaits¹, il leur laissait à leur gré l'indépendance de la retraite. Dans le palais du fils de Jules César, Tite-Live était impunément pompéien; la première des bibliothèques publiques venait occuper le vestibule du temple de la Liberté²; et peut-être l'idée de l'Énéide, véritable apothéose des antiquités de Rome, fut-elle conçue dans le même temps qu'Auguste relevait la statue de Pompée, et consacrait dans le double portique de son forum les images de tous les héros qui avaient illustré la république³.

Mais quand le peuple romain eut changé de maître, une tristesse silencieuse, une sombre terreur remplirent, environnèrent la demeure impériale, qui ne s'ouvrit qu'aux serviteurs de Livie, aux favoris de Séjan. Pour quelques vers indiscrets, Élius Saturninus est précipité du Capitole⁴, et Sextus Paconianus étranglé en prison⁵. M. Scaurus, accusé d'avoir voulu dénigrer l'empereur Tibère, dans sa tragédie d'Agamemnon, faite du vivant de l'empereur Auguste, subit la peine capitale⁶, et l'historien Crémutius Cordus se laisse mourir de faim pour échapper au supplice. Quel fut son crime? D'avoir appelé Brutus et Cassius les derniers des Romains⁷. C'était le règne des délateurs. Les Muses n'avaient plus d'autels, plus de foyers, plus d'asile. Si le tyran laissait quelquefois amuser ses loisirs par les distractions de la littérature, il semblait ne s'en occuper que pour la pervertir. Des érudits futils et pointilleux étaient les seuls gens de lettres qu'il affectionnât; et il les rassemblait pour leur proposer de ces questions: «Quelle avait été la mère d'Hécube? Quel nom de fille avait porté Achille pendant son déguisement? Quels étaient les sujets des chansons des sirènes⁸?»

Ce n'était pas là ce qu'Auguste demandait à l'auteur des *Odes* et des *Épîtres* et au chantre d'Enée. Tel n'était pas son goût dans les arts de l'esprit.

Les particularités propres à faire connaître le caractère de ces hommes qui ont agi sur les destinées des nations ne paraissent point des détails oiseux de l'histoire; et le curieux Suétone est, sous ce point de vue, intéressant à étudier. C'est lui qui nous apprend qu'Auguste ai-

¹ *Horatii vitu apud Suetonium. Horat. Ep. 1, 7, 34.* — ² *Ovid. Trist. III, 1, 71; Suet. in Aug. 29; Plin. Hist. nat. VII, 30.* — ³ *Suet. in Aug. 31.* — ⁴ *Dio, LVII, 22.* — ⁵ *Tac. Ann. VI, 39.* — ⁶ *Ibid. 9.* — ⁷ *Ibid. IV, 34.* — ⁸ *Suet. in Tib. 70.*

mait le style élégant et simple, qu'il fuyait le clinquant des pensées extravagantes, et l'affectation de ces vieux mots qui, selon son expression, sentaient le rance. Son plus grand soin était d'énoncer le plus clairement possible ses idées. . . . Il blâmait également deux excès opposés, la manie du vieux langage et l'afféterie d'un néologisme précieux. Il ne pouvait souffrir qu'on écrivît plutôt pour étonner que pour être entendu. Souvent il critiquait son cher Mécène; il le persécutait même au sujet de ce qu'il appelait sa frisure parfumée, et il contrefaisait les défauts de son style pour les tourner en ridicule. Il reprochait à Tibère son amour pour les mots insolites et surannés, espèce d'obscurité bizarre dans laquelle le tyran futur se plaisait déjà à s'envelopper et à se séparer du commerce des vivants. Enfin, Suétone a transcrit cette phrase d'une lettre d'Auguste à la jeune Agrippine, sa petite-fille : « Tâchez surtout de parler et d'écrire naturellement¹. » Il cultivait lui-même la poésie, et fit une tragédie d'*Ajax furieux*. Mais il était poète pour aimer, pour apprécier les ouvrages des autres; et, ce qui est bien plus rare, il savait juger les siens sans complaisance et sans faiblesse. Des courtisans s'informaient avec un tendre intérêt de ce que devenait sa tragédie : « Mon *Ajax*, leur répondit-il, s'est percé d'un grattoir. »

Ainsi, au lieu de discuter des problèmes puérils d'antiquité mythologique, et de ramasser la poussière d'une latinité morte avec les générations passées, comme fit Tibère après lui, il travaillait de tout son pouvoir à mettre en crédit un langage pur, franc et ouvert. Au lieu d'étouffer les talents, il s'était efforcé d'alimenter leur lumière. Ses vues s'étendaient dans l'avenir, et il voulut du moins couvrir ses attentats de la gloire des lettres. Son successeur ne travailla que pour jouir en paix, dans le repaire de la tyrannie, de l'effroi des hommes.

Si le règne d'Auguste fut pour la littérature latine un temps de splendeur et de fertilité; si une morne et stérile obscurité s'appesantit sur les Romains pendant tout le règne de Tibère; ces deux effets si divers et si rapprochés proviennent-ils seulement de causes fortuites? Méconnaître l'ascendant des puissances souveraines sur l'esprit comme sur la fortune des peuples, ce serait affaiblir pour elles les obligations des devoirs et de la responsabilité.

La folie brutale et féroce de Caligula ne fut pas plus propice aux arts de l'esprit que la vieillesse atrabilaire et farouche de son aieul. Mais les princes qui vinrent après eux ouvrent une ère nouvelle pour la poésie. Alors, quoiqu'elle soit déchue de la perfection où elle s'était

¹ Suet. in *Aug.* 85-86.

élevée, quoiqu'elle ait laissé altérer la pureté de ses formes en même temps que la noble simplicité de sa parure, elle déploie, dans ce déclin de son existence, une vigueur et une activité non moins fécondes qu'aux jours de sa plus brillante jeunesse.

Cependant cette époque est signalée par l'ignominie de l'imbécile Claude, par les atrocités de Néron, par la domination féroce de Domitien. Mais Vespasien et Titus et Trajan ranimaient par intervalle les Romains abattus et flétris, et les faisaient respirer de leurs maux. Et même parmi les tyrans, quelques-uns s'étaient annoncés par d'heureuses prémices, qu'ils démentirent, il est vrai, dans la suite, mais qui avaient toujours secondé pour un temps le mouvement des esprits. Faut-il aussi l'avouer? Il semble que la poésie n'ait pas besoin toujours, comme l'éloquence, de l'atmosphère de la liberté publique. bercée par les rêves de son imagination, plus adonnée aux enchantements des sens qu'aux méditations de la politique, enivrée par les faveurs de la cour ou par les douceurs de la solitude champêtre, compagne recherchée des grands et des heureux du monde, elle peut s'abuser elle-même, se laisser étourdir par les concerts de l'adulation, par le tourbillon des plaisirs sans cesse renaissants dans un séjour privilégié, et croire à la félicité des sujets, parce qu'elle prend part aux voluptés des maîtres, ou qu'elle contemple leur faste et leur magnificence. C'est le faible du cœur humain, que chaque homme, chaque état se fasse avec réflexion, ou même involontairement, centre de tout dans ses idées et dans ses affections; la poésie n'exempte pas ses adeptes de cette préoccupation trop commune. Si on la protège, si on la récompense, si on lui prodigue des distinctions, tout se peint en beau à ses yeux; l'erreur de la reconnaissance et de l'orgueil excite en elle un véritable enthousiasme. L'horreur du despotisme disparaît sous l'or et les fleurs dont il se couvre dans son commerce avec elle; elle est sous le charme des illusions. Claude, stupide empereur, se piquait d'être littérateur savant. Il composa une pièce grecque pour les jeux de Naples, en l'honneur de Germanicus, son frère, dont il célébrait en toute occasion la mémoire chérie des peuples. Il essaya même de réformer l'alphabet, en y ajoutant des lettres nouvelles, et il déposa dans le musée d'Alexandrie ses histoires de Carthage et des Étrusques. Il assistait fréquemment aux jeux publics, et se levait avec la multitude à l'arrivée des magistrats présidents du spectacle, pour leur rendre hommage. Tant il affectait, lorsque sa raison le conduisait, la douceur obligeante d'un prince libéral! Il aurait animé la littérature par les inspirations d'un gouvernement généreux et populaire, s'il avait pu régner par lui-même, et non par ses épouses et par

ses affranchis. Néron, ce persécuteur fougueux du sénat, ce bourreau dénaturé de tous les siens, avait été d'abord les délices de Rome, et ne fut jamais l'ennemi des arts ni des lettres. Sa somptuosité et son propre exemple excitaient les Romains à les cultiver. Tandis qu'il assassinait Thraséas et Corbulon, il invitait à ses festins et à ses fêtes les écrivains et les artistes, qui le voyaient se mêler aux combats de musique instrumentale, de chant, de déclamation et de poésie, et les égaler à lui par cette concurrence. Les sages Romains s'en affligeaient tout bas, mais la foule chantait ses louanges, et peut-être dans le temps que Lucain le préconisait, le poète se figurait qu'il unissait sa voix à celle du peuple romain. L'amour des vers fit leur liaison, comme il causa ensuite leur inimitié. Domitien, dont on ne peut voir, dans les livres de Tacite et de Pline, le portrait sans frémir, Domitien qui bannit de l'Italie les philosophes, et dont les proscriptions envoyèrent en exil ou à la mort tant d'illustres et vertueux sénateurs, avait institué des concours littéraires et reproduisit à Rome tout l'appareil des anciennes solennités olympiques. Dans les jeux capitolins de sa création, qu'on célébrait tous les cinq ans, dans les quinquatries annuelles de Minerve, dont il voulut rehausser l'éclat, il décernait lui-même les prix et les couronnes aux vainqueurs. Stace remporta trois fois la palme, et fut admis au banquet impérial¹.

Domitien tâcha de réparer les pertes éprouvées par les bibliothèques publiques dans les fréquents incendies qui avaient dévoré entièrement des édifices, des quartiers de Rome, entre autres les portiques d'Octavie avec tous les livres qu'ils contenaient. Il fit ramasser de toutes parts des exemplaires et envoya des copistes au dépôt d'Alexandrie, ne ménageant aucuns frais pour procurer aux Romains studieux ces secours qu'ils regrettaient. Ce n'était pas qu'il attachât un grand prix à cette sorte de richesse; il y avait dans sa munificence plus de faste que de vrai zèle pour la science. Suétone rapporte qu'il faisait sa lecture unique et assidue des mémoires et des journaux de Tibère; digne manuel d'un tel étudiant. Mais on peut croire qu'il lisait aussi du moins les panégyriques faits en son honneur.

J'ai quelque peine à montrer les rapports de ces princes odieux avec les poètes, mais les témoignages de l'histoire ne se peuvent dissimuler; et, sans vouloir, assurément, calomnier la poésie en lui imputant aucune complicité, aucune sympathie avec les fléaux de l'humanité, sans vouloir donner aux actes de ces tyrans, à l'égard des gens de lettres, et en

¹ Stat. Sylv. III, 5, 112; Suet. in Domit. 4.

particulier des poètes, plus d'importance qu'ils n'en méritent, on ne saurait s'empêcher de reconnaître que les soixante années qui s'écoulèrent depuis la mort de Caligula, et qui remplissent dans l'histoire de Rome des pages si tristes et si sanglantes, virent s'élever une génération de poètes, héritiers non tout à fait indignes de la gloire de Virgile et de ses contemporains. Quelle conséquence déduira-t-on de cette observation ? Qu'il restait encore dans le sol poétique du Latium une sève assez abondante et assez forte pour résister aux orages funestes et nourrir des plantes vivaces et fertiles ? Je serais tenté de me ranger de cette opinion, tant je répugne à penser qu'aucun bien puisse naître sous l'influence de la tyrannie. Mais ne peut-on pas conclure aussi qu'au milieu des fureurs qui désolaient l'empire et les familles puissantes, les Césars, par des dispositions spéciales, résultant des calculs de leur amour-propre ou de l'instinct d'un goût particulier, contrebalancèrent, à l'égard de la poésie seulement, l'effet général de l'oppression destructive ? comme ces torrents grossis par une tempête, qui, en répandant l'effroi sur leur passage, portent dans quelques endroits, avec le limon de leurs eaux, des aliments à la végétation d'un terrain plus fortuné, dont la moisson compense, du moins en partie, les calamités des campagnes environnantes.

Cependant tous les poètes n'étaient pas fascinés ; il y en avait dont le génie se nourrissait d'amertume et de colère, et qui, confiant au papier leur douleur comprimée, n'attendaient pour la faire éclater que des temps moins contraires. Nerva et Trajan ramenèrent cette sérénité qui devait enhardir l'essor des talents. Trajan, plus occupé de conquêtes que d'écrits, plus désireux de faire le bien que d'être encensé comme un Dieu, n'attira pas les poètes à sa cour. Ils jouirent en commun avec le peuple de la protection qu'il étendait sur tous, celle qu'on doit le plus souhaiter pour accroître les ressources et pour soutenir la dignité de l'esprit humain, la paix avec la liberté. Mais la gloire de la poésie fut éclipsée en ce temps par celle de la prose, qui dut cet avantage aux productions d'un seul homme, philosophe et poète à la fois dans le style sévère et simple de l'histoire, et présentant aux regards des hommes, dans ses narrations éloquentes, un spectacle aussi sublime, aussi tragique, aussi frappant, qu'aucun de ceux qui furent jamais étalés sur les plus grands théâtres.

Le successeur de Trajan s'appliqua plus particulièrement à exciter les travaux littéraires. Il s'entoura de grammairiens, de rhéteurs, de philosophes, de savants, de poètes ; il s'essayait dans tous les genres, en vers, en prose, en grec et en latin ; il proposa des questions, et les résolut

lui-même dans le musée d'Alexandrie ; il fonda un athénée à Rome , dans lequel se faisaient entendre des poètes et des orateurs. Cet établissement subsista longtemps après lui ; dans le siècle suivant , on voit l'empereur Alexandre-Sévère , et plus tard encore le jeune Gordien , paraître , l'un comme auditeur bienveillant , et l'autre comme auteur de déclamations oratoires , dans l'athénée. Mais Adrien encourut le reproche d'avoir trop affiché la prétention de réussir et de primer dans les différents exercices de l'esprit. Il oubliait le devoir de prince pour jouer le rôle d'homme de lettres. Il s'abaissait aux petites jalousies d'une misérable rivalité , oubliant qu'à l'empereur appartenait d'exciter l'émulation des écrivains , sans vouloir être leur émule , et de se placer au-dessus d'eux comme protecteur équitable , et non comme vainqueur privilégié. Cette manie l'empêcha d'être utile autant qu'il aurait pu l'être ; il le fut toutefois , et l'instruction publique lui dut de notables accroissements. Elle reçut encore d'autres améliorations des deux princes qui le suivirent , et avec qui la sagesse et la vertu semblèrent être assises sur le trône. Mais la bonté d'Antonin , la gravité de Marc-Aurèle sympathisaient peu avec les grâces de la poésie. Antonin se divertissait volontiers aux scènes grotesques des mimes , amusement populaire des Romains , et que n'aurait pas approuvé la délicatesse d'un goût épuré. Marc-Aurèle était livré tout entier , quand il se délassait des soins du gouvernement , aux spéculations de la philosophie stoïcienne. Les dispositions et la sollicitude de l'un et de l'autre tendirent également à augmenter et assurer le bien-être du peuple , et non à relever leur renommée par les prestiges d'un règne éclatant. Leur philanthropie communiquait à toutes les provinces de l'empire les dons d'une économie paternelle , et ne voulait point tout rapporter au luxe de la capitale , encore moins aux jouissances du monarque. Ils pourvurent à l'enseignement élémentaire des lettres et de la philosophie dans tous les pays soumis à leur administration ; l'histoire ne dit point qu'ils aient offert des récompenses et des honneurs aux poètes et aux artistes.

Marc-Aurèle fit payer trop cher aux Romains le bonheur de son règne , puisqu'il leur laissa son fils. L'imagination s'épouvante au récit des hideuses saturnales de Commode , lorsqu'on le voit convertir le palais impérial en un gouffre de prostitution , s'y abandonner à tous les débordements de la luxure la plus dégoûtante , au milieu de trois cents concubines et de trois cents malheureux enfants arrachés à leurs familles , ou ramassés dans des lieux infâmes , et sortir de ces orgies abominables pour faire le gladiateur dans l'arène , où il combattit sept cent trente-cinq fois , et où il tua plusieurs milliers de bêtes féroces , et

plusieurs centaines d'hommes, pendant qu'un vil affranchi, Pérénnis, siégeant au Prétoire, massacrait sénateurs et citoyens, et pillait leurs maisons, et que Cléandre, qui supplanta Pérénnis, surpassait encore ses méchancetés et sa licence. Comment les Romains purent-ils souffrir, durant douze années entières, un tel scandale de lubricité furieuse, une telle débauche de tyrannie, sans être tombés au dernier degré de la corruption, de la stupidité et de l'abrutissement? Que devenaient en ce temps les lettres latines? Que devenait la poésie? Et que purent-elles devenir encore après, sous des empereurs africains, asiatiques, ou goths, pour qui la langue latine était une langue étrangère? On s'étonne qu'après tous les déchirements de l'empire, dans le tumulte presque continuel des guerres civiles, Rome, qui ne se reposait des convulsions de l'anarchie que sous l'épée du despotisme militaire, pût conserver encore dans son sein des écoles pour la jeunesse, des gymnases pour les savants et pour les écrivains? On s'étonne d'entendre encore proférer cette acclamation dans le sénat, à l'élection d'un empereur : « Qui est plus capable de commander qu'un prince lettré! » *Quis melius quam litteratus imperet!* Mais on peut juger du goût de la littérature latine à cette époque par une phrase de ce prince lettré au sénat : « Rappelez-vous, disait-il, ces monstres qui ont souillé la pourpre, les Néron, les Héliogabale, les Commode, ou plutôt les éternellement incommodes, *seu potius semper incommodos*¹! Que faisaient les beaux esprits, si telle était la gravité d'une harangue impériale? Les chants, les jeux, les spectacles, et même les déclamations et les lectures publiques n'étaient pas interrompus par les désastres; le sang fumait encore, on venait à peine d'éteindre les incendies, qu'on courait au cirque ou à l'athénée. L'empereur Gallien l'emporta sur cent poètes grecs ou latins, qui chantèrent des épithalames aux noces de ses neveux; et le sénat décréta des statues au César Numérien, comme au meilleur orateur de son temps. Les littérateurs ne manquèrent point à Rome dans sa caducité; et ils osaient encore nommer Cicéron et Virgile, comme les sénateurs nommaient Camille et Scipion².

Le Code³ renferme une loi, antérieure de quelques années à Gallien, qui semblerait donner lieu de penser que la poésie avait été l'objet d'une défaveur particulière; ce serait une erreur. Cette loi porte : « Les poètes ne jouissent d'aucune exemption des charges civiles. » On les sépare ainsi des professeurs d'arts libéraux, de médecine, et des autres qui

¹ Vopisc. in Tacito. — ² Lamprid. in Alexandro; Jul. Capit. in Gord.; Spart. in Geta. — ³ Lib. X, tit. LII, l. 3.

enseignaient dans les chaires publiques. Cette loi n'a rien que de juste et de prudent. On ne pouvait accorder des privilèges qu'à des professions authentiquement exercées. Mais de quel déluge de privilégiés la fortune des cités n'aurait-elle pas été grevée, si à l'attrait de composer facilement de mauvais vers on eût joint l'appât des immunités. Une ordonnance contraire eût été préjudiciable à la poésie même, elle eût hâté son dépérissement, en la rendant plus sordide et plus vulgaire.

Dioclétien, et Constantin après lui, rétablirent l'ordre dans l'empire, en même temps qu'une certaine stabilité dans la puissance. En ce temps le christianisme commença la plus grande et la plus importante révolution que le monde ait jamais éprouvée. Mais ces causes générales de restauration intellectuelle ne purent prévaloir sur les causes particulières de dégradation et de ruine qui frappaient l'Italie et Rome : je veux dire la translation du pouvoir souverain à Constantinople, la prééminence de l'empire grec, les invasions des hordes scythiques, le règne des Suèves et des Vandales au Capitole. Le génie romain allait s'affaissant toujours de plus en plus ; la langue se dénaturait ; des Gaulois et des Égyptiens soutinrent seuls les lettres et la poésie à Rome ; et l'on regarde avec surprise, comme des phénomènes singuliers, deux poètes que paraissent encore inspirer les muses latines au milieu de cette barbarie, Claudien et Rutilius.

§ II. — Influence des mœurs publiques et privées.

J'ai tâché jusqu'ici d'indiquer par quelques traits comment la conduite des chefs du gouvernement romain contribua, soit à retarder, soit à précipiter la décadence de la littérature ; mais les principes de vie ou de mortalité qui affectent les facultés du corps social ne dérivent pas tous de la tête ; il y en a aussi d'inhérents aux membres qui le composent, et ceux-là sont les plus actifs, les plus invincibles.

S'il est de toute nécessité que les idées acquises par les pratiques du premier âge modifient et colorent l'esprit de chacun, même celui des hommes supérieurs ; si les écrivains sont forcés par le désir du succès, ou entraînés même à leur insu par l'impulsion des habitudes, à se conformer au goût du public, nous méconnaîtrions la plus puissante des influences auxquelles a été soumis le génie des poètes latins, si nous prétendions les juger en faisant abstraction de l'état des mœurs à Rome, mais à Rome seulement ; car elle dominait sur les idées comme sur l'existence politique ; et elle attirait tout à elle des provinces, elle ah-

sorbait tout, aussi bien les talents des hommes que les productions du sol et de l'industrie.

Qu'on se figure donc ce géant des cités, avec ses vastes portiques entourés de milliers de colonnes, avec ses statues colossales sur toutes les places, avec ses cirques et ses amphithéâtres que la population de plusieurs villes aurait peine à remplir, avec ses palais qui embrassent des bois et des campagnes dans leurs enclos immenses, qu'on appelle des jardins. Voyez ces viviers et ces lacs, ces bains magnifiques, ces longs et riches portiques servant de promenades couvertes, ces ergastules enfermant des centaines d'esclaves, tout cet appareil d'un faste si imposant dans des maisons de simples citoyens; les pierres les plus rares, les bois odoriférants tirés des pays lointains, l'ivoire, l'or, la pourpre décorant les lambris et les meubles des appartements, et les péristyles et les vestibules; d'autres demeures de plaisance, bâties sur les bords de la mer, que les digues ont envahie. Puis, considérez dans les quartiers obscurs et fangeux, et dans la forêt d'Aricie, et même auprès des habitations somptueuses, cette foule de masures ouvertes aux injures des vents et de la pluie, misérables asiles d'un peuple de mendiants. Dans Rome, tout est énorme, exorbitant; tout est sans proportion, sans mesure, le luxe et l'indigence, l'orgueil et la bassesse. Là, des milliers d'hommes vivent, comme dit Sénèque, pour moins de deux as (10 centimes) par jour¹; là, des particuliers surpassent l'opulence des rois, et le prince est un dieu².

Le jour commence à luire, et déjà les rues sont inondées d'une foule empressée. Tous ces hommes, vêtus avec soin, se rendent à leur office de tous les jours, de tous les matins, le premier de tous les devoirs et le plus ponctuellement rempli, ils vont saluer le patron; et, s'il est riche, leur roi³; c'est ainsi que le nomme la troupe nombreuse qui lui fait la cour. Que demandent-ils? L'un, une tunique, une toge⁴; l'autre, un repas; celui-ci, un legs dans un testament; cet autre, une recommandation, un emploi; tous de l'argent, s'ils peuvent en arracher. La servitude de la clientèle remonte de degrés en degrés, depuis le chétif plébéien jusqu'au candidat à la préture et au consulat. Le métier de courtisan et de parasite est une profession patente, reçue, universelle. Le patricien, le sénateur, l'ex-commandant de province ou de légion, assiégant, avec les autres, la porte de l'affranchi puissant, du publicain superbe, ou du célibataire possesseur d'une grande fortune. Ils se font

¹ Sen. *Epist.* 18. — ² Suet. *in Domit.* 13. — ³ Columell. *Præf.* lib. I. — ⁴ Mart. *Epig.* VII, 28.

nommer par l'esclave *nomenclateur*, s'ils ne sont pas encore bien connus ; ils escortent leur ami protecteur quand il sort de chez lui pour se rendre à ses affaires ou à ses plaisirs, ou peut-être seulement pour montrer la troupe de serviteurs qu'il promène à sa suite. Plus tard, à l'heure du repas, ils reviendront chercher leur salaire ; ils tendront la main en suppliant pour recevoir la sportule en argent ou en nature ¹. Des nobles, des magistrats ne rougiront pas de gueuser sous la pourpre la desserte des Apicius pour eux ou pour une famille supposée, et de montrer une litière fermée, dans laquelle on porte, disent-ils, leur épouse malade, attendant sa part de l'aumône ². Qu'y a-t-il que des Romains ne fassent pour satisfaire la gourmandise qui les presse ? C'est leur passion la plus ardente, la plus impérieuse ; le pauvre endure les humiliations et les mépris, et ne croit pas payer trop cher une place entre les convives. Le riche consume son patrimoine à diversifier et à raffiner les jouissances de ce genre de sensualité. Un cuisinier habile est sans prix, et ils envoient leurs esclaves à des écoles publiques apprendre la dissection des viandes qu'on sert sur leur table ³ ? Ils useraient volontiers, à savourer ces plaisirs, toutes les facultés de leur être, si la luxure ne revendiquait sa part, et ne venait même se mêler aux festins. Ici la pudeur jette un voile sur le tableau. Nous verrions dans les cirques, dans les théâtres, jusque dans les temples et dans les fêtes religieuses, jusque dans le secret de l'appartement nuptial, partout la prostitution flagrante, si nos regards pouvaient supporter sans effroi la peinture des dérèglements dont la réalité leur est familière. On jugera sans peine qu'une telle vie doit amollir, énerver l'âme, et que l'enveloppe matérielle, s'épaississant tous les jours, étouffe la sensibilité morale.

Chez les anciens Romains, Caton le Censeur tonna contre les dames qui avaient osé se montrer en public, et solliciter l'abolition d'une loi gênante pour elles ⁴. La sévérité des coutumes les tenait dans l'ombre des foyers domestiques occupées des soins de la famille. Rome, sous les empereurs, leur accorde plus de liberté. Les hommes, ne s'adonnant plus tout entiers aux débats du forum et du sénat, et dispensés des soucis de la politique par l'autorité suprême, qui se charge de pourvoir aux affaires de l'état et de tout ordonner, n'ont désormais de devoir que l'obéissance, d'occupation que les intérêts privés et les amusements. Il reste plus de loisir pour le com-

¹ Suet. in Domit. 7. — ² Juven. Sat. 1, v. 100-125. — ³ Senec. de Vita beat. 17, Epist. 47. — ⁴ La loi Oppia.

merce de la société, que les femmes animent et embellissent. Leur fréquentation devrait donner aux mœurs plus de douceur, aux manières plus de politesse, au langage plus de délicatesse et de réserve. On les respectera autant qu'elles se respecteront elles-mêmes. Plus elles se mêlent aux hommes dans les relations vulgaires du monde, plus leur sexe doit se distinguer par une scrupuleuse décence, qui fait une partie de leurs charmes, et qui leur procure un ascendant si honorable pour elles et si utile pour les hommes, qui s'y soumettent sans déroger. La mesure des conversations se réglera sur ce qu'elles peuvent entendre. Elles exerceront ainsi dans le monde une police aimable, une censure gracieuse, qui tournera au profit de l'élégance des formes et de l'honnêteté du discours.

Les Romaines sont-elles dignes de remplir cette noble fonction; attribut naturel des femmes dans une société civilisée? Prenons des exemples parmi celles que leur rang et leur fortune autorisent à donner le ton et à prescrire les convenances. Entourées d'esclaves, perverties par les habitudes violentes d'un commandement absolu, comment enseigneraient-elles la bonté à leurs époux, à leurs fils? elles sont elles-mêmes sans humanité. Qu'une des infortunées qu'elles possèdent pour leur service brise un vase de quelque prix, réussisse mal à disposer les plis de leurs robes ou les boucles de leurs cheveux, elles enfoncent dans son sein, dans ses bras, les longues épingles qui soutiennent l'édifice de leur coiffure, ou, de sang-froid, elles puniront la maladresse involontaire par une flagellation sanglante; elles ont à leurs ordres un bourreau; c'est un des esclaves de leur maison¹. Faut-il s'étonner qu'aux jeux de l'arène quelques-unes se passionnent pour des gladiateurs, et que d'autres, comme des furies, demandent, du geste et de la voix, la mort du vaincu? Mais dans une condition médiocre elles seront moins hautaines, moins dures. Auront-elles plus de modestie? conserveront-elles leurs yeux chastes et leurs oreilles pures? leur pudique retenue imposera-t-elle aux hommes des bienséances plus sévères? C'est l'heure des bains. Parcourons avec le poète Martial² et l'historien Pline³ les étuves publiques. Quelle affluence! comme on se presse! à peine le pied trouve-t-il l'espace nécessaire pour se poser. Mais qu'apercevons-nous? Dans ce lieu, le sexe et l'âge, tout est confondu. L'impubère et le vieillard se lavent dans les mêmes eaux, se promènent dans la même enceinte que la matrone et la fille nubile, et pour s'empêcher de rougir elles n'ont d'autre voile que leur tranquille

¹ Juv. Sat. vi, 476. — ² Lib. III, Epig. 3, 51, 87. — ³ Hist. nat. xxxiii, 12.

effronterie, ne s'effrayant pas plus des nudités qu'elles étalent que de celles qui devraient blesser leurs regards. Rien ne doit plus surprendre à présent. Si nous entrions dans les écoles du premier âge, nous nous récrierions moins d'y trouver mêlés ensemble les enfants de l'un et l'autre sexe¹. Il nous serait aisé de comprendre comment les Romains n'appréhendent pas d'altérer la timidité native de leurs filles, par les manières décidées, brusques, hardies, qu'elles contractent dans leurs jeux et dans leurs études, ni de flétrir cette fleur d'innocence virginale, et la pureté d'une heureuse ignorance, en mettant dans leurs mains les poèmes trop souvent obscènes de leurs vieux auteurs comiques². Tristement aguerries contre la pudeur, presque au sortir du berceau, elles ne font qu'augmenter, par le progrès des années, cette funeste assurance. La licence des Lupercales ne les empêche point de se répandre dans les rues. Elles se disputent les places au spectacle de la danse lubrique des courtisanes dans les fêtes de Flore. La mère avec sa fille adolescente applaudit aux immondes bouffonneries des mimes, aux représentations hideusement fidèles de tous les détails de la prostitution et de l'adultère³; elles se pâment de plaisir lorsqu'un pantomime efféminé, sous le masque d'Ariane, de Danaé, ou de Vénus, outrage par ses grâces lascives les mœurs et la religion à la fois, et, le dirai-je? lorsque la fable des abominables amours de Pasiphaé se réalise sur la scène dans toute son horreur⁴! De quels propos, sur quel ton, les hommes et les femmes s'entretenaient-ils dans les cercles, dans les assemblées, au sortir de ces spectacles qui avaient excité leur enthousiasme?

Il y a de singulières inconséquences dans l'esprit humain. Auguste lui-même, suprême censeur de la république, avait toléré, avait encouragé de pareils jeux; et il alléguait pour prétexte de la condamnation d'Ovide la publication de l'Art d'aimer, et il adressa une lettre de reproches à un jeune chevalier pour avoir blessé, disait-il, les bienséances et l'honnêteté, en rendant une visite à sa fille aux eaux de Baies! Cette austérité ne profita guère aux deux Julie, et l'on sait qu'elles furent moins dociles à ses avis qu'aux leçons des mimes. Maintenant, Martial nous demande si, toutes les fois que la témérité de ses saillies et la crudité de ses expressions nous révoltent, c'est sur lui que retombe tout le blâme! il nous demande, au nom de son ami Juvénal, dont on est tenté si souvent de rejeter les écrits tout pleins d'affreuses vérités, qui, de son siècle ou de lui, nous devons accuser des souillures

¹ *Mém. de l'Acad. des inscr.* t. IX, p. 411, 2^e série. — ² *Cic. de Orat.* III, 12. — ³ *Ovid. Trist.* II, 501. — ⁴ *Mart. de Spect. Epig.* 5.

qui déshonorent son talent. « Avant de prononcer, nous dit-il, voyez les Romains au théâtre, et vous deviendrez sinon plus faciles à l'égard des ouvrages, puisqu'une meilleure civilisation vous le défend, du moins plus indulgents, plus justes envers les auteurs. »

C'est au théâtre qu'il faut observer les peuples, et surtout les peuples anciens, les Romains encore plus que les Grecs peut-être, car, depuis les empereurs, les jeux et les spectacles étaient la moitié de la vie des nobles et des plébéiens, des riches comme des pauvres. Une fois que les fils dégénérés de Romulus eurent cessé de distribuer les faisceaux, et qu'ils eurent abdiqué la puissance, ils vouèrent leur existence aux amusements de l'oisiveté; la chaleur et la véhémence avec lesquelles ils avaient traité la politique se reportèrent aussitôt sur les occupations frivoles, et aucune ordonnance de leur prince ne fut suivie d'une plus prompte et plus entière obéissance que celle qui leur prescrivit de se tenir étrangers à toute affaire sérieuse, recevant une nourriture gratuite, et ne songeant qu'à se réjouir sans travail, sans prévoyance. Désormais il n'y eut que la faim et les jeux qui pussent les tirer de leur indolente inertie. Les cirques, les théâtres, les arènes, devinrent leur forum, le centre de leur vie active, le foyer de leurs passions, leur unique objet d'intérêt public. Enfin il n'y a plus de peuple romain que là. Tel est, je ne dirai pas l'amour, mais la fureur, la rage de ces divertissements, que des chevaliers, des patriciens, des femmes, et même quelques-unes d'illustre maison, se montrent sur la scène, ou dans la lice des combats, malgré la flétrissure imprimée par les lois à tous ceux qui se livrent à de pareilles professions¹. On a vu, depuis qu'un sénatus-consulte, rappelant la sévérité des anciennes coutumes, eut interdit sous peine de l'exil ces exercices à toute personne de condition noble, des fils de famille encourir volontairement une condamnation infamante, afin de briser les liens de leur état originaire, et de se prostituer impunément parmi les histrions et les gladiateurs².

Si nous voulions nous arrêter à une contemplation oiseuse, Ovide, et Martial, et Juvénal, et Tacite, et les deux Pline, et Dion, et Suétone, et, plus explicitement encore, des érudits modernes, ressusciteraient devant nous les apprêts divers des fêtes romaines. Mais nous ne perdons point de vue le but de nos recherches. C'est toujours aux destinées de la poésie latine que s'attachent nos pensées. Nous tâchons de découvrir une des causes de ses vicissitudes dans l'esprit du peuple

¹ Tac. *Ann.* xv, 32; Dio, lxxx, 32, lrv, 2. — ² Tac. *Ann.* ii, 85; Suet. *in Tib.* 35.

romain. Le spectacle ne nous intéresse que par les impressions qu'il fait sur les spectateurs. Leurs froideurs et leurs transports, leurs préférences et leurs dédains signaleront les dispositions de cette puissance populaire, souveraine modératrice des poètes, et en général de tous les écrivains.

Les jeux athlétiques et les jeux équestres de la Grèce ont été transportés à Rome, mais accompagnés d'accessoires nombreux et de décorations splendides qui leur donnent une forme toute nouvelle. La simplicité grecque se perd dans la somptuosité romaine. Pour combien auraient pu compter les pompes d'Olympie dans les fêtes seulement d'un édile ou d'un préteur? Chez les Hellènes, les idées du beau présidaient aux exercices du corps; l'agilité, la souplesse, la vigueur, l'adresse des concurrents, faisaient tout l'ornement de la solennité; des couronnes de chêne étaient les seules récompenses. Chez les Romains, la richesse de l'appareil doit éblouir les yeux, et l'on jette de l'or aux vainqueurs¹. Il faut aux Romains des plaisirs plus tumultueux, plus terribles. Les naumachies, qui rougissent les lacs ou la mer du carnage de plusieurs milliers d'hommes, après qu'ils ont salué l'empereur et l'assemblée en partant pour s'entr'égorgier, *ave, morituri te salutant*²; les joutes de gladiateurs où les instruments et les accidents de la mort sont variés par une cruauté ingénieuse; les chasses, dans lesquelles, tantôt on met des condamnés aux prises avec les bêtes féroces, tantôt on procure aux spectateurs l'agrément de tuer eux-mêmes les animaux en lançant des traits du haut des gradins; voilà leurs récréations favorites, leurs fêtes nationales, celles qui leur font pousser des hurlements de joie, et dont l'excès continuel ne saurait rassasier leur soif de meurtre et de sang. Ne citons point les prodigalités extravagantes des Caligula, des Héliogabale, remarquons seulement les concessions des empereurs les plus modérés. Le sage Marc-Aurèle sacrifie en une seule fois cent lions; dans un jour, Titus donne une naumachie, des gladiateurs, et une chasse où périrent cinq mille bêtes fauves de toute espèce. Il n'y a pas de réjouissances brillantes et complètes pour le peuple romain sans combat dans l'amphithéâtre, et elles paraîtraient mesquines, si plusieurs centaines de gladiateurs n'ensanglantaient pas l'arène.

Dans une ville si curieuse de spectacles, ceux de la scène n'ont point été oubliés, quoiqu'ils ne tiennent pas le premier rang au jugement des Romains; mais les nations civilisées y trouvent tant de res-

¹ Jul. Capit. in *Marco philos.* p. 27 (ed. Salm. in-fol.) — ² Suet. in *Claud.* 21.

sources ! A Rome , ils se sont accrus comme sa puissance. Mais cet accroissement même , qui n'est pas de la grandeur , atteste la rudesse naturelle de ce peuple et la perversité de son goût. C'est là qu'on voit tous les efforts d'une imagination malade et d'un esprit blasé pour tourmenter d'interminables richesses et pour vaincre la satiété. C'est là qu'on peut se convaincre combien est faible la part qu'ils donnent à l'intelligence dans leurs plaisirs , et que pour les savourer ils n'ont que des sens. Les concerts des instruments voluptueux ou bruyants , la mélodie des voix ravissent les oreilles , l'opulence des habits et des décorations , les prestiges merveilleux des machines étonnent les yeux , et l'odorat même est charmé par des rosées de parfums¹. Des théâtres se dressent pour des pièces de tout genre , et pour des acteurs de toutes les langues² ; on montre des pantomimes , des bateleurs , des chanteurs , des musiciens , des mimes , des acrobates , des voltigeurs à cheval , ou d'autres sur des murailles luttant avec des ours ; au milieu de tout ce fracas , on cherche la comédie et la tragédie ; elles se traînent languissamment sur la scène obstruée par la foule des saltimbanques. Des mœurs de leurs ancêtres les Romains n'ont conservé que la rusticité , d'autant plus choquante à présent , qu'elle se couvre de richesse et se pare des raffinements du luxe. La véritable comédie , la tragédie pure , n'osant presque plus se produire en public , se sont réfugiées dans les théâtres domestiques des hommes éclairés et opulents. Ils ont des comédiens au nombre de leurs esclaves ou de leurs affranchis ; et , pendant leur repas , ou dans la soirée , on leur joue des drames grecs ou latins d'anciens poètes , et des pièces aussi de poètes contemporains , mais elles sont rares³. Comment la poésie dramatique se soutenait-elle dans les théâtres ouverts au peuple ? elle tombe sous l'attrail du spectacle dont on l'accable. Chez les particuliers , dépouillée de ses illusions et de sa dignité , privée de la chaleur électrique des grandes assemblées , étouffée dans une enceinte trop étroite , elle perd tout en perdant sa vie publique. Quelque chétif encore que soit ce secours offert à la poésie dramatique dans sa disgrâce , tous les riches ne le lui accordent pas. Un tel passe-temps est trop sérieux à leur gré. Quand le comédien arrive , beaucoup de convives désertent la salle du festin⁴. Aussi ne paraît-il que dans les maisons des hommes tempérants et judicieux. La mode veut qu'autour de la salle viennent folâtrer des baladins , et qu'on soit égayé par les agaceries des bouffons obscènes , ou par les sottises des

¹ Horat. *Art. poet.* 202 ; *Epist.* II, 1, 187 ; *Senec. Epist.* 90 ; *Vopisc. in Carino.*
— ² Suet. *in Aug.* 43. — ³ Plin. *Epist.* I, 15 ; III, 1. — ⁴ *Ibid.* IX, 17.

niais et des fous¹. Qu'est-ce qui peut donc plaire au théâtre? Les mimes, par leur licence et leurs grossières plaisanteries; les atellanes par leur langage grotesque et leurs parades de divinités champêtres et pétulantes; les pantomimes, seuls acteurs d'un genre noble, par la réunion de la musique, du chant, de la danse et de tous les artifices pompeux de la représentation. On a vu un Hercule enlevé au ciel sur un taureau; on a vu les rochers et les forêts s'émouvoir autour d'un Orphée, et s'approcher de lui avec les animaux apprivoisés et les oiseaux qui gazouillaient doucement dans le feuillage². L'ancien répertoire n'est pas tout à fait abandonné, mais les effets comiques ont besoin d'être soutenus et couronnés par les effets matériels du spectacle. On donne l'*Incendie*, comédie *togata* du vieil Afranius; mais, à la fin, on mettra véritablement le feu aux maisons, et les comédiens auront la permission de les piller et d'emporter pour eux les meubles qu'ils auront pris³. Si le sang coule dans les jeux scéniques, l'action devient plus piquante pour les Romains, et rien ne manque à leur satisfaction. Un Icare tombe du haut des airs, et soudain un ours s'élance et le dévore. Lauréolus, dans la pièce de ce nom, finit par subir le supplice des esclaves pour toutes ses friponneries; Domitien fait réellement clouer à une croix un Lauréolus, et une bête féroce déchire le patient aux yeux des spectateurs. Que le dévouement de Mucius Scévola fournisse le sujet d'une pantomime; un condamné sera contraint, pour se racheter de la mort, d'achever le rôle de Mucius, et de brûler sa main sur le foyer de Por-senna. Cet indigne peuple, et ces princes plus indignes encore, ne trouvaient dans les souvenirs de l'héroïsme antique rien qu'une occasion d'outrager l'humanité, et de mêler le supplice profane du crime aux fêtes de l'empire. Et c'est le poète Martial qui retrace, qui admire, qui célèbre de pareils spectacles⁴. Ainsi, tournant sans cesse dans un cercle vicieux de dépravation, où le mal réagit sur ses propres causes pour les empirer encore, les Romains ont perverti, par leurs brutales férociétés, tous les jeux publics, et les jeux publics irritent leur férociété et contribuent à les abrutir.

Si l'arène et le théâtre corrompent les cœurs des hommes, au moins l'élite de la jeunesse qui fréquente les écoles pourra-t-elle s'y former l'esprit, et puisera-t-elle dans l'enseignement public des idées saines, solides, vraies? Ici, un écrivain de l'époque même, spirituel observateur, nous conduit par la main dans un de ces gymnases littéraires, et c'est lui qui prend la parole⁵:

¹ Plin. *Epist.* ix, 17. — ² Mart. *de Spect. Epig.* 16, 21. — ³ Suet. *in Neron.* 11. — ⁴ Mart. *de Spect. Epig.* 7; lib. X, 25. — ⁵ Petron. *Satir.*

Est-ce donc un autre genre de manie qui possède vos déclamateurs lorsqu'ils s'écrient : « Voyez les blessures reçues en défendant la liberté ; cet œil perdu pour vous : donnez-moi donc un soutien qui me ramène à mes enfants , puisque mon jarret coupé ne peut plus me porter ? » Encore si ces lieux communs menaient à l'éloquence ! Mais , et de cette exagération dans les faits et de ce vain bruit de sentences , tout ce qui résulte est que , en arrivant au forum , les élèves se trouvent dans un monde tout nouveau ; et c'est , à mon avis , ce qui dans les classes tourne la tête aux jeunes gens : ils n'y entendent , ils n'y apprennent rien de ce qui est d'un usage habituel ; mais ce sont toujours des pirates enchaînés sur la rive ; des tyrans , dont les édits commandent à des enfants d'apporter la tête de leur père ; des oracles , qui , pour apaiser la peste , ordonnent d'immoler plus d'une vierge ; enfin , des périodes doucereusement arrondies , des termes et des traits que partout le sésame et le pavot assaisonnent. Réduit à cette nourriture , on ne peut pas plus se former le goût qu'on ne contracte une bonne odeur dans la cuisine. Professeurs , souffrez que je le dise : vous , les premiers de tous , avez perdu l'éloquence. Formant , par des sons vides et légers , je ne sais quels jeux fantastiques , vous avez fait que le corps du discours tombât énérvé.

Le maître se défend :

A qui donc attribuer le blâme ? Aux parents , qui ne veulent point d'une sévérité , seule profitable à leurs fils , et qui , de ces chères espérances , comme de tout le reste , font un sacrifice à leur ambition. Dans le désir de hâter la fortune , ils envoient au barreau des fruits d'étude encore verts ; et du manteau de l'éloquence , cette parure , de leur aveu , si superbe , ils prétendent revêtir des enfants à peine nés. S'ils donnaient le loisir de marquer des degrés au travail , afin que par des lectures sérieuses l'ardeur d'un jeune homme studieux se réglât , et qu'il formât son esprit par les conseils de la raison , qu'il travaillât ses expressions , qu'il écoutât longtemps avant de choisir un modèle , et n'admirât rien de ce qui séduit les enfants , alors reparaitrait cette gravité majestueuse de la grande élocution. Mais aujourd'hui on passe l'enfance à badiner dans les classes , la jeunesse à se faire siffler au barreau ; et , ce qui est encore pis , nul dans sa vieillesse ne veut venir d'avoir été mal élevé.

Cette critique ingénieuse de la doctrine des rhéteurs n'était que trop exacte , et malheureusement l'éloquence n'avait plus d'autre école. Depuis qu'au forum la tribune n'existait que comme un vieux monument , ou était masquée peut-être par la boutique d'un changeur ou d'un marchand d'essences , depuis qu'au sénat on ne s'évertuait qu'à imaginer des tournures nouvelles de flatterie , l'art de la parole s'était changé en exercice de parade , en ridicule jonglerie. Il ne s'agissait plus de persuader , mais de briller. Les sujets des exercices oratoires étaient des fictions bizarrement compliquées , et non plus des intérêts réels. On faisait étalage de sentences , de périodes , d'antithèses , d'épigrammes. On s'escrimait dans les classes , dans des auditoires bénévoles , comme

des athlètes dans une palestre. Les orateurs avaient disparu; en leur place on voyait pulluler les déclamateurs.

Les sciences mathématiques n'entraient point dans le cercle de l'instruction. Les professeurs d'arithmétique et de géométrie étaient exclus par les lois des immunités auxquelles participaient les professeurs de grammaire, de rhétorique et de philosophie¹. Les grammairiens s'attachaient à enseigner les subtilités de l'érudition philologique et les finesses de la mythologie, plus qu'à faire sentir les beautés des auteurs qu'ils expliquaient. Une philosophie plus spéculative que morale, plus disputeuse qu'instructive, donnait aux esprits une occupation sérieusement frivole et sans fruit. « Nos instituteurs font de nous des discours, et non des hommes, » disait Sénèque, *non vitæ, sed scholæ discimus*. On n'entendait point par le progrès et la diffusion des connaissances positives la sphère des idées actives et substantielles, et moins on avait à dire plus on apprenait à parler.

Que si l'on me reprochait d'avoir fait dans ce discours une satire au lieu de tracer un aperçu historique, j'invoquerais le témoignage des Romains eux-mêmes.

J'ai présenté ici la vérité dans son effrayante laideur; mais il n'y a pas un seul trait du tableau qui ne soit fourni par un auteur contemporain. On ne peut pas révoquer en doute les fureurs du despotisme, l'impudicité et la barbarie des spectacles, les défauts de l'éducation publique, l'immoralité de la vie privée des riches, le stupide désœuvrement de la multitude. Il est vrai que ce débordement de vices odieux n'était point sans compensation. Et comment la société aurait-elle pu subsister autrement? On croit encore à la probité, à la sagesse, en lisant la correspondance de Pline avec ses amis. Les noms de Barea Soranus, d'Helvidius, d'Agricola et d'autres gens de bien, non moins estimables, quoique moins célèbres, qui se rencontrent dans les pages de Tacite, consolent un moment ses lecteurs; et lorsqu'il prétend que Néron avait éteint la vertu dans Rome avec Thraséas, lui-même suffirait pour prouver qu'elle survivait à ce grand homme. Mais, il faut l'avouer, dans la constitution vieillie de ce corps politique les éléments salutaires étaient rares, les causes de dépérissement avaient une effroyable prépondérance.

Les Romains avilis recueillaient l'héritage des injustices, des violences, des rapines de leurs ancêtres. Rome avait dévoré la substance des peuples; Rome avait englouti leurs richesses; les dépouilles du monde

¹ *Mém. de l'Acad. des inscr.* t. IX, p. 424 (nouvelle série).

entier s'étaient accumulées au sein de cette ville despotique pour lui servir de parure dans ses triomphes. Mais ces dépouilles devinrent funestes aux spoliateurs ; elles étaient comme empoisonnées ; elles portaient en elles la mort. Avec elles aussitôt la cupidité, le luxe, la soif de commander, la vénalité, la perfidie, le mépris des dieux, des serments, des lois, tous les vices et tous les crimes infectèrent la superbe Rome. Le peuple, oisif et voluptueux, se vendit pour des spectacles et du pain à des maîtres qui le revendirent à une soldatesque avare et sanguinaire. Ainsi se consumma l'œuvre de la destruction, et les débris de l'univers retombèrent sur les dévastateurs. Les guerres civiles firent justice des guerres de conquête, et l'asservissement du peuple roi vengea les injures de la nature humaine. Il succomba sans dignité, sans consolation, flétri et dégradé par lui-même ; et de ses grandeurs insolentes il ne lui resta qu'une fastueuse opulence, qui le livrait en proie aux brigandages des armées mercenaires, et la paresse avec la vanité, qui le rendirent incorrigible.

Tels furent l'état politique, les mœurs privées de la cité romaine, tandis qu'elle déclinait vers la décrépitude ; c'est ainsi que la littérature fut pervertie par l'influence des hommes qui n'écrivaient pas.

J. NAUDET.

TROISIÈME SUPPLÉMENT à la *Notice sur quelques médailles grecques inédites de rois de la Bactriane et de l'Inde.*

Lorsque je publiais, au commencement de l'année 1836, un second choix de médailles grecques et bilingues de rois de la Bactriane et de l'Inde, qui faisaient partie de la collection de M. le général Allard, entrée à cette époque dans notre Cabinet des médailles, j'énonçais l'espérance que cette branche de la numismatique grecque, restée si longtemps pauvre et stationnaire, mais devenue tout d'un coup d'une richesse qui était un événement et presque un embarras pour la science, ne manquerait pas de recevoir, par l'effet de ces découvertes, commencées avec tant de bonheur et poursuivies avec tant de zèle, de nouveaux et considérables accroissements. Cette espérance n'a point été trompée ; et trois années s'étaient à peine écoulées, que nous nous trouvions déjà en possession de deux collections qui augmentent encore notre liste de

rois de la Bactriane et de l'Inde, et qui, par cette multiplicité de règnes et de noms de princes appartenant à des contrées voisines et à des époques contemporaines, ajoutent aux difficultés du problème en même temps qu'aux ressources de la science. Ces deux collections formées, dans l'*Afghanistan* et le *Penjab*, par deux hommes dont le nom et les services scientifiques ne sont étrangers à aucun de nos lecteurs, M. Masson et M. le général Court, ont été apportées en Europe pour y recevoir toute l'illustration qu'elles méritent. La première, devenue la propriété de la Compagnie des Indes Britanniques, se trouve maintenant à Londres; elle se monte à plusieurs milliers de médailles, dont la plus grande partie, à la vérité, consiste en répétitions de pièces de bronze, de la fabrique la plus commune, et dont un choix, pris parmi les monuments les plus rares, au nombre de trente-cinq, vient d'être publié par le célèbre professeur Wilson, dans un numéro du *Namismatic Journal*, january 1838, § XVIII, p. 144-181. La seconde a été envoyée à Paris pour être proposée au gouvernement français : elle se compose d'environ quatre cent cinquante pièces, dont les deux tiers seulement appartiennent aux séries grecques bactriennes et indo-scythiques, et le reste, aux suites des rois Parthes, Arsacides et Sassanides, avec quelques pièces arabes, persanes et indiennes. C'est cette seconde collection que j'ai eu la faculté d'examiner à loisir, et dont je vais faire connaître les pièces principales à nos lecteurs, pour compléter, autant qu'il peut dépendre de moi, leur instruction sur ce point d'antiquité, l'un de ceux qui, dans le cours des dernières années, ont le plus vivement excité l'intérêt de toute l'Europe savante.

Mais avant de donner la description de ces médailles, et d'y joindre, suivant notre usage, le petit nombre d'éclaircissements qu'elles comportent, nous devons mettre nos lecteurs au courant de quelques travaux dont ces monuments, envisagés sous plusieurs aspects, ont fourni la matière aux savants de l'Inde et de l'Europe. En premier lieu, je signalerai à leur intérêt les mémoires que l'habile et zélé secrétaire de la Société Asiatique du Bengale, M. James Prinsep, a continué de publier dans le *Journal* de cette société, et qui se lisent aux tomes IV, n^o 42 et 47, et V, n^o 57. A l'avantage d'avoir fait connaître le premier par des dessins aussi satisfaisants que possible des monuments si remarquables à tant de titres, avantage qu'il devait à sa position, ce savant a joint le mérite, qui lui appartient en propre, d'ouvrir la voie au déchiffrement et à l'interprétation des inscriptions en caractères indobactriens, qui ont été pour la science une source non encore épuisée de révélations aussi nouvelles qu'inattendues. M. Masson s'est acquis un

titre presque égal à la reconnaissance des antiquaires par son zèle à recueillir dans les localités voisines de *Caboul*, particulièrement sur le site classique de *Beghram*, les médailles qui formaient sa belle et nombreuse collection, et à publier, dans le même Journal de la Société Asiatique du Bengale, celles de ces médailles qui offraient le plus d'intérêt sous le double rapport de la philologie et de l'histoire, par les noms nouveaux qu'elles présentent et par les titres qui les accompagnent¹. A mesure que ces publications de l'Inde arrivaient en Europe, et que quelques-uns des monuments mêmes, tels que ceux de la collection Honigberger et de la collection du général Allard, publiés par nous, servaient à les compléter sur plusieurs points et à les rectifier sur quelques autres, des antiquaires de profession s'efforçaient d'établir, dans cette foule de monuments numismatiques sortis inopinément du sol de l'Inde et pour ainsi dire en dehors du domaine de l'histoire, une classification qui, dans le temps comme dans l'espace, sous le rapport de la chronologie comme sous celui de la géographie, devenait de plus en plus difficile et compliquée. Parmi ces savants qui se sont livrés à cette œuvre laborieuse avec le plus de mérite et de succès, je citerai principalement feu notre compatriote M. Jacquet, aux premiers travaux duquel je m'étais plu à rendre un hommage² qui s'est converti en regrets depuis que la fin prématurée de ce jeune philologue nous a privés de la suite de ses recherches, imprimées dans le Nouveau Journal de la Société Asiatique de Paris³. Je citerai en second lieu deux savants allemands, M. Grotefend, le fils, et M. Arneth, qui se sont occupés l'un et l'autre, avec un soin digne de la haute expérience numismatique qu'ils possèdent, de la classification de nos médailles bactriennes et indo-scythiques, le premier, dans le Journal Numismatique qu'il publie à Hanovre⁴, le second, dans les Annales littéraires qui s'impriment à Vienne⁵. Presque dans le même temps, deux savants bien recommandables à des titres divers, M. Wilson et M. K. Ott. Müller, se livraient à une appréciation raisonnée des monuments déjà connus, d'après les publications de M. J. Prinsep et d'après

¹ Voyez, dans le *Journ. of the Asiat. Societ.* 1836, deux Mémoires de M. Masson, *On the ancient Coins found at Beghram*, t. V, p. 1-28, pl. I-IV, et p. 537-554, pl. xxxv.

— ² Voyez, *Journal des Savants*, février 1836, p. 70, 1). — ³ *Journal Asiatique*, septembre 1836, p. 234-277; novembre 1837, p. 401-440; février 1838, p. 163-197. Ces trois articles, qui ne complètent pas encore le travail de M. Jacquet, sont relatifs aux *Découvertes archéologiques du Dr Honigberger*; la *Notice des médailles de la collection de M. le général Allard* se trouve, *ibid.*, février 1836, p. 122-190; et cette partie même du travail de M. Jacquet est restée incomplète. — ⁴ *Blätter zur Münzkunde*, 1835, n. xiv, et 1836, n. xxvi. — ⁵ *Wien. Jahrb. d. Litterat.* Bd. LXXX.

les nôtres. Le travail de M. Wilson, inséré, comme je l'ai dit plus haut, dans le septième numéro du Journal Numismatique de Londres, avait été entrepris à l'occasion de l'envoi fait en Angleterre de la collection de M. Masson, et il était accompagné d'un choix de médailles, les plus neuves et les plus importantes de cette collection, distribuées sur trois planches, sans aucun égard à un ordre chronologique quelconque. Les observations de M. K. Ott. Müller, rédigées d'une manière infiniment plus critique, et portant sur la suite entière des monuments connus jusqu'à cette époque, particulièrement d'après les travaux de M. J. Prinsep et d'après les miens, sont intitulées, *Calcutta und Paris*, et elles remplissent plusieurs numéros du Journal Scientifique de Göttingue¹. Le savant auteur s'y est principalement proposé pour objet de tirer de cette suite nombreuse de monuments numismatiques, bactriens-grecs, grecs-indo-scythiques et indiens, les résultats qui peuvent être admis avec le plus de sûreté et qui intéressent le plus l'histoire et la succession des dynasties, la connaissance des faits et des systèmes religieux; et déjà quelques-uns de ces résultats ont passé dans la science, comme le prouve l'usage que vient d'en faire l'illustre M. Fr. Creuzer dans sa docte Dissertation sur le *Mithreum* récemment découvert à Neuenheim². Mais, pour en revenir aux travaux de MM. Wilson et K. Ott. Müller, l'un et l'autre de ces savants se sont trouvés naturellement dans le cas d'exprimer sur plusieurs points des idées différentes des nôtres, en s'autorisant, soit de monuments découverts postérieurement à ceux que nous avons fait connaître, soit de considérations qui leur étaient propres; et nous aurions nous-même plus d'une rectification et plus d'une vue nouvelle à proposer, au sujet de quelques-uns de ces monuments, qui d'abord n'étaient venus entre nos mains qu'en un ou deux exemplaires trop maltraités par le temps, et qui, depuis, ont apparu en nombre plus ou moins considérable et en un bien meilleur état de conservation. La science avait donc gagné beaucoup au travail de M. K. Ott. Müller, et elle se trouvait encore enrichie par celui de M. Wilson. Je ne parle pas de la publication faite par M. Mionnet, dans le huitième volume de son Supplément, des principales médailles de la suite bactrienne de notre Cabinet, et qui, ne consistant qu'en une simple description de monuments, tous déjà connus, et, du reste, sans aucune vue systématique, n'avait apporté aucun élément nouveau à la question qui concerne la distribution chronologique de ces monuments.

¹ *Göttingische gelehrte Anzeigen*, Februar 1838, St. 21-27, S. 201-252. — ² *Das Mithreum von Neuenheim bei Heidelberg erläutert von Dr. Fr. Creuzer*. Heidelberg, 1838, S. 17-28, Anmerk. 17), S. 68.

Mais je signalerai en dernier lieu deux ouvrages importants qui se rattachent directement à l'intelligence de nos médailles et à l'histoire des dynasties dont elles sont l'ouvrage : c'est celui de M. Ch. Ritter, sur les *Stupa's* ou *Topes*, dont un de nos savants confrères a déjà commencé à donner, dans ce journal même¹, une analyse raisonnée, et le livre de M. Lassen sur l'histoire des rois grecs et indo-scythiques de la Bactriane et de l'Inde², livre où le savant auteur s'est principalement attaché à fixer l'alphabet des légendes bactriennes, et à tirer du déchiffrement de ces légendes des notions historiques qui pussent servir au rétablissement et à la classification des dynasties dont nos médailles sont presque les seuls monuments qui se soient conservés sur la terre. Je me borne à citer ici le livre de M. Lassen, sur lequel j'aurai plus d'une fois à revenir dans le cours de mon travail.

Il s'agit maintenant de faire connaître à nos lecteurs les principales médailles de la collection de M. le général Court que j'ai eues à ma disposition. Plusieurs de ces monuments ont été déjà publiés par M. J. Prinsep dans le *Journal Asiatique* de Calcutta, soit d'après l'exemplaire même de cette collection, qui se trouvait alors et qui est encore unique aujourd'hui, soit d'après une seconde médaille du même coin, provenant d'autres collections formées dans l'Inde; mais la publication due aux soins de M. Prinsep, dans un journal tel que celui de la *Société Asiatique* du Bengale, qui s'imprime à *Calcutta* et ne circule en Europe que dans un trop petit nombre de mains, est nécessairement très-bornée; sans compter que l'habileté des dessinateurs de l'Inde est souvent en défaut, quand il s'agit de reproduire des monuments de l'art antique, d'une conservation presque toujours assez défectueuse; en sorte qu'à plusieurs égards les monuments que je publierai après M. J. Prinsep seront nouveaux pour beaucoup de nos lecteurs. Il en sera de même, à plus forte raison, de quelques autres de ces médailles de la collection de M. le général Court, qui sont encore tout à fait inédites, et qui ajoutent, soit des éléments absolument nouveaux à notre numismatique gréco-bactrienne, soit des circonstances nouvelles à des faits déjà connus; et, sous ce double rapport, j'ose me flatter que la description que je vais donner de ces monuments si précieux et si rares sera de quelque intérêt pour nos lecteurs et de quelque profit pour la science. Je ne regrette qu'une chose, dans ce double intérêt, c'est

¹ *Journ. des Sav.* septembre 1838, p. 542-554. — ² Ce livre est intitulé : *Zur Geschichte der Griechische und Indoskythischen Könige in Bactrien, Kabul und Indien, durch Entzifferung der altkabalischen Legenden auf ihren Münzen*, von Chr. Lassen. Bonn, 1838, S. I-VI, 1-284; in-8°.

il en résulte une présomption de plus à l'appui des rapports qui lient la dynastie d'Apollodote et d'Eucratide à celle d'Euthydème, et les deux premières entre elles. Deux autres médailles, récemment découvertes, d'Euthydème, confirment encore ces rapports, en y ajoutant un élément nouveau. La première est un beau tétradrachme, qui se trouve dans le cabinet du D^r Swiney, et qui a été publié par M. J. Prinsep¹. On y voit, d'un côté, un *portrait de Roi* qui paraît jeune et imberbe, la tête diadémée et tournée à gauche, le commencement du buste vêtu de la *chlamyde*; au revers, une figure d'*Hercule*, nu, debout, de face, portant de la main gauche la *massue* et la *peau de lion*, et tenant de la main droite une *couronne*; dans le champ, de chaque côté de la figure, se lit l'inscription grecque, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ, (monnaie) du Roi Euthydème, avec la lettre Φ, gravée près des pieds de la figure. Or, ce qui est frappant, au premier aspect de cette belle médaille, pour toute personne versée dans la numismatique, c'est l'analogie de style, de travail et de fabrique qu'elle offre avec notre superbe tétradrachme d'Agathocle. Cette analogie serait sans doute encore plus forte et plus sensible, si l'opération malheureuse qu'on fit subir à ce médaillon, en le mettant au feu pour s'assurer qu'il était bien d'argent, n'en avait pas altéré la surface et défiguré un peu le profil, de l'aveu de M. Prinsep lui-même. Mais, tel qu'il est, il appartient évidemment à une fabrique si semblable à celle d'Agathocle qu'on pourrait, au premier aperçu, et abstraction faite de l'inscription, qui ne permet pas de méconnaître son attribution, le regarder comme faisant partie de la suite même d'Agathocle; et ce qui vient encore à l'appui de cette analogie si frappante, c'est que la lettre ou monogramme Φ, qui se lit dans le champ du revers, est le même signe qui s'est déjà rencontré, précisément à la même place, sur notre tétradrachme d'Agathocle et sur notre charmant triobole de Démétrius². Ce signe monétaire, empreint sur la monnaie d'Euthydème et reproduit sur celle de Démétrius, devient une preuve palpable des rapports historiques qui lient ces deux souverains de la Bactriane, dont l'un était le fils de l'autre; et le même signe gravé sur la monnaie d'Agathocle devient aussi, avec la fabrique et le travail, un élément numismatique de plus à l'appui des relations qui durent exister entre Agathocle, le fondateur présumé de la première dynastie des Grecs de la Bactriane, et la famille d'Euthydème,

¹ Journ. of the Asiat. Soc. of Bengale, t. V, p. 721, pl. XLVI, n° 3. — ² Deux. Supplém. planche, n° 2, p. 16. Le type du tétradrachme précédemment décrit d'Euthydème était déjà connu par la drachme d'argent de notre Cabinet, que j'ai publiée, Prem. Suppl. pl. 11, n° 3, p. 6. Mais la lettre L, empreinte sur cette pièce, diffère de celle qui se trouve sur le tétradrachme du D^r Swiney, et qui est un Φ.

successeur d'Agathocle et père de Démétrius. D'après cet exemple, on peut apprécier l'importance qui s'attache aux signes monétaires dont il s'agit, quand il s'y joint, comme dans ce cas-ci, les indices fournis par la fabrique et par le style des monuments.

L'autre médaille d'Euthydème, récemment acquise à la science, que j'ai dû signaler ici comme offrant une nouvelle preuve de ces rapports numismatiques, qui deviennent autant de témoignages directs de la relation historique des princes auxquels elles appartiennent, c'est une pièce de bronze ayant pour type principal une *Tête barbue*, tournée à droite, qui paraît *laurée*, et au revers, un *Cheval galopant* à droite, avec la légende grecque : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ. Trois exemplaires de cette rare médaille, provenant de *Beghram* et de *Jelalabad*, se trouvaient dans la collection de M. Masson qui les a publiés¹; le même type existe aussi sur des médailles, pareillement de bronze, mais de moindre module², dont un exemplaire, faisant aussi partie de la collection de M. Masson, a été reproduit d'une manière plus fidèle ou d'après un meilleur dessin, par les soins de M. Prinsep. La *Tête barbue*, qui forme le type de ces médailles et qui est décidément *laurée* dans le dessin cité en dernier lieu, ne permet pas de méconnaître, au lieu du *portrait d'un de ces rois*, toujours représentés *imberbes* sur les monnaies que nous en possédons, une *tête idéale de Dieu*, et conséquemment de *Jupiter*, à qui seul peut convenir le caractère de cette *tête barbue et laurée*. Cela posé, on saisit ici un nouveau rapport entre la monnaie d'Euthydème ayant pour type cette *tête de Jupiter*, et celle d'Agathocle où la *figure de Jupiter*, debout, forme le type du revers; et quant au *Cheval* déjà connu, mais à *l'état de repos*, sur d'autres monnaies de bronze de la Bactriane, frappées sous Eucratide, sous Hermæus et sous Vononès³, il n'est pas sans intérêt de remarquer la signification symbolique de ce type, lié au culte du soleil, dont il s'est conservé tant d'applications sur les médailles des villes grecques de tout âge, précisément sous la même forme et conçu de la même manière qu'on le voit sur notre médaille d'un roi grec de la Bactriane, c'est-à-dire, *au galop*.

N° 2. *Tête de Roi*, imberbe, tournée à gauche, coiffée d'une *dé-pouille d'éléphant*, avec les cheveux ceints d'un *diadème* noué par derrière, et le commencement du *buste vêtu*; revers, *Hercule debout*, de face, en attitude de poser sur sa tête une *couronne de peuplier* qu'il devait tenir de

¹ *Journ. of the Asiat. Societ. of Bengale*, t. V, p. 21, pl. II, n° 1. — ² *Ibid.* n° 2. — ³ *Deux. Supplém.* p. 30, 1), et p. 60, vign. II, n° 21. La médaille citée ici en premier lieu est celle qui est publiée dans le *Journ. of the Asiat. Soc.* t. IV, pl. XXI, n. 8, mais sans attribution certaine; voy. aussi *ibid.* t. V, pl. XXXV, n° 11. Nous allons retrouver le même type du *Cheval libre* sur des médailles d'Hélioclès.

la main droite, mais qui manque parce que cette partie de la figure est effacée; portant de la main gauche, autour de laquelle est roulée la *peau de lion*, sa *massue* élevée; légende grecque, distribuée en deux lignes, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ, (monnaie) du *Roi Démétrius*; dans le champ, le monogramme KPA; tétradrachme d'une belle fabrique, mais d'une conservation médiocre; pl. 1, n° 2. Ce médaillon est le même qui fut publié par Tychsen et par M. de Köhler¹, et qui fut longtemps regardé comme *unique*; il continuait de l'être, même à l'époque où je publiai ma *Notice* et mes deux *Premiers Suppléments*²; et les nombreuses découvertes opérées dans le cours des dernières années, sur plusieurs points de l'*Afghanistan* et du *Penjab*, n'en avaient point encore, à ma connaissance, procuré un second exemplaire. Celui-ci, qui fait partie de la collection de M. le général Court, a pour nous cet avantage de reproduire une pièce du premier ordre, appartenant à la plus haute époque du royaume grec de la Bactriane; et c'est par cette raison que j'ai cru devoir publier de nouveau cette médaille d'un si grand prix et d'une si excessive rareté; elle fut acquise dans le *Penjab*, où elle circulait encore, munie d'un bélière; et cette particularité, qui explique l'état dans lequel elle se trouve, la rend encore plus intéressante. Une circonstance numismatique sur laquelle je crois devoir appeler particulièrement l'attention des antiquaires, c'est le monogramme KPA, gravé dans le champ du revers. Ce monogramme, qui se voit aussi sur l'exemplaire publié par M. de Köhler, s'était déjà rencontré sur un beau tétradrachme d'Euthydème, de la collection Honigberger, que j'ai fait connaître³; et il en résulte ainsi une grave présomption, pour ne pas dire une preuve positive, à l'appui du témoignage historique qui donne Démétrius pour fils à Euthydème. Or, il eût suffi de cette seule considération pour éviter à M. Mionnet la fausse combinaison à laquelle il a eu recours, afin de se rendre compte des variétés apparentes de la monnaie de Démétrius, en créant un *second Démétrius*, différent du fils d'Euthydème, et complètement inconnu dans l'histoire, prince qui aurait régné dans l'Inde et non dans la Bactriane, à une époque bien postérieure à celle du premier⁴. La fabrique de notre médaillon de Démétrius, d'accord avec le monogramme, signe monétaire emprunté des tétradrachmes d'Euthydème, assigne positivement cette pièce au *fils d'Euthydème*, seul prince du nom de *Démétrius* qui soit connu par l'histoire des Grecs de la Bactriane; et

¹ Tychsen, *Comm. rec. Gotting.* t. VI, p. 10-14; Köhler, *Supplém. aux méd. de la Bactriane*, p. 1-8. — ² *Notice*, p. 5, 4; *Prem. Supplém.* p. 3. — ³ *Prem. Supplém.* pl. 1, n° 3, p. 3. — ⁴ Mionnet, *Supplém.* t. VIII, p. 473 (a).

le style purement grec de ce monument, sans compter l'absence d'une inscription bactrienne, ne permet pas de l'attribuer à une époque postérieure, qui est celle où se produisirent ces sortes de médailles bilingues, communes en argent et en bronze, à partir des temps de Ménandre et d'Apollodote.

N° 3. *Éléphant* en marche à gauche; type entouré de trois côtés de la légende grecque, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΙΚΑΙΟΥ ΗΛΙΟΚΛΕΟΥΣ, (monnaie) du Roi *Juste Hélioclès*; revers, *Bœuf bossu*, tourné à gauche; type entouré aussi de trois côtés d'une inscription en caractères bactriens, qui se trouve aujourd'hui presque totalement effacée par l'effet de la vétusté; pièce de bronze, de forme carrée et de fabrique ordinaire; pl. I, n° 3.

C'est là une pièce inédite et encore unique, du plus grand intérêt, malgré le métal, qui est commun, et la fabrique, qui est médiocre; mais elle porte le nom du Roi *Juste Hélioclès*, dont on ne possédait encore qu'une seule médaille d'argent, du module de tétradrachme, et seulement en trois ou quatre exemplaires¹; et encore n'était-ce que par conjecture qu'on avait assigné à un prince de la Bactriane ce médaillon d'Hélioclès, resté sans attribution certaine aux temps de d'Ennery et d'Eckhel. Cette conjecture, qui appartient à M. Mionnet, et qui est certainement une des idées les plus heureuses dont la science soit redevable à son expérience numismatique, n'avait guère éprouvé de contradictions que de la part de M. W. de Schlegel², dont les doutes semblaient encore en dernier lieu partagés jusqu'à un certain point par M. Wilson³; ce savant reconnaissait toutefois qu'un second exemplaire du médaillon d'Hélioclès, rapporté de *Bokhara* par le docteur Honigberger, devenait pour ce prince, d'ailleurs inconnu dans l'histoire, un titre assuré au royaume de la Bactriane. Mais ce titre, quelle qu'en fût la valeur véritable, était bien loin de la preuve directe, authentique, palpable, que nous acquérons à présent par la pièce que je décris; car cette pièce, d'une fabrique proprement et indubitablement bactrienne, de cette forme carrée qui ne s'est encore rencontrée que sur les monnaies bilingues, frappées dans la Bactriane et dans l'Inde, avec une double empreinte, l'*Éléphant* et le *Bœuf bossu*, qui ne peut appartenir qu'à ces régions de

¹ Le médaillon de notre Cabinet, qui venait de celui de d'Ennery, fut longtemps regardé comme unique. Feu sir Rich. Payne Knight en possédait un second, qui est décrit dans ses *Nummi veteres*, p. 194, et qui a passé depuis dans le Musée Britannique. Il s'en trouve un troisième dans le cabinet de M. Dupré, à Paris; et le médaillon rapporté de *Bokhara* par le Dr Honigberger serait le quatrième; j'ignore s'il en existe d'autres dans les collections de l'Inde et de l'Europe. — ² Voyez ma *Notice*, p. 4, 5). — ³ *Numism. Journ.* n° VII, p. 154.

la Haute-Asie, porte, au revers du titre royal et de l'épithète connue d'Hélioclès, une inscription bactrienne, malheureusement effacée, mais qu'on peut toujours espérer de voir reproduite en meilleur état, sur un second exemplaire, mieux conservé, de la même médaille¹. Il n'est donc plus douteux qu'Hélioclès ne fût un de nos rois grecs de la Bactriane; et la pièce de bronze frappée avec le nom de ce prince, que nous venons de recouvrer, et qui est le second monument numismatique de son règne, ajoute un élément nouveau à la détermination chronologique de ce règne, par cette même inscription bactrienne, par sa fabrique, par son double type indo-bactrien, qui tendent à la classer dans la série intermédiaire entre les pièces de bronze carrées d'Agathocle et celles de même forme de Ménandre et d'Apollodote.

Mais ce n'est pas là le seul avantage que nous aura procuré la découverte de cette rare médaille. Nous lui devons encore le moyen de fixer avec plus de certitude l'attribution de quelques autres pièces de bronze, dont la détermination était restée indécise, et qui sont autant de monuments numismatiques, nouvellement acquis à la science, du règne d'Hélioclès dans la Bactriane. Deux de ces médailles ont été publiées par M. Masson², et, d'après lui, reproduites par M. Mionnet³, comme *monnaies barbares attribuées à Hélioclès*; elles ont pour type, sur la face principale, une *tête de Roi, imberbe*, tournée à droite, les cheveux ceints d'un *diadème* dont les *cordons* tombent par derrière, le commencement du *buste vêtu de la chlamyde*; au revers, un *Cheval libre*, marchant à gauche, et une légende grecque, distribuée de trois côtés, mais formée de caractères à peu près illisibles : BACIAEY. H-IIIABY. HAIHAIY; ou bien : IIAEII. IAHIA... AHAIYI. Ces pièces sont de bronze, de grand module, d'une fabrique qui paraît purement grecque, comme l'inscription qu'elles portent, et qui doit appartenir à une assez haute époque du royaume grec de la Bactriane, malgré une certaine imperfection de travail, qui dénote déjà l'influence de la barbarie; c'est, du moins, ce qu'on pouvait induire de l'aspect de ces monuments, tels qu'ils sont représentés dans les dessins de M. Masson; et c'est ce que je puis

¹ C'est peut-être un second exemplaire de cette médaille, si ce n'est le même, qui est venu à la connaissance de M. J. Prinsep, et dont il fait mention dans son *Journ. Asiat.* t. VI, p. 987, au nombre des médailles communiquées à la Société par le général Ventura : « Among the coins, besides a number of *Apollodotus* and *Ménandre*, silver, were a small silver *Lysias*, a copper coin of *Heliocles*, unique. » Malheureusement il n'indique pas le type de cette médaille unique. — ² *Journ. of the Asiat. Societ.* t. III, pl. x, fig. 37; et pl. xi, fig. 48. — ³ *Supplém.* t. VIII, p. 472, n° 32 et 33.

dire avec plus d'assurance, maintenant que j'ai sous les yeux une de ces médailles apportée récemment en Europe, et acquise pour notre Cabinet, dont on trouvera le dessin joint à cette notice, pl. 1, n° 3. Le *portrait du Prince* offre assez d'analogie avec la *Tête* du médaillon d'Hélioclès, pour qu'on puisse y reconnaître cette *Tête*, malgré un travail qui tient déjà un peu de la barbarie; la fabrique est certainement grecque, bien qu'elle sente aussi la décadence; mais c'est surtout l'inscription grecque du revers, toute défigurée qu'elle est par les mains à demi barbares dont elle est l'ouvrage, qui prouve que ces médailles appartiennent bien réellement à Hélioclès. Cette inscription se compose de trois lignes, distribuées précisément comme elles le sont au revers du médaillon d'Hélioclès; c'est à savoir, à droite, derrière le *Cheval*, .ΑΣΙΑΕΩΣ; à gauche, devant l'animal, ΗΑΙΟΚΛΕΟΥΣ; et à l'exergue, au-dessous du *Cheval*, ΔΙΚΑΙΟΥ. Ce qui a rendu ces deux derniers mots méconnaissables jusqu'ici pour tout le monde, et ce qui a produit les leçons barbares rapportées plus haut, c'est l'absence des *omicron*, dans le nom ΗΑΙΟΚΛΕΟΥΣ, et dans le mot ΔΙΚΑΙΟΥ; mais cette absence tenait à ce que, dans le principe, cette lettre ayant été représentée sous une forme infiniment plus petite que les autres, avait dû finir par disparaître tout à fait sous les mains des graveurs inexpérimentés qui, dans la décadence de la civilisation grecque de la Bactriane, furent chargés de copier cette inscription; car, d'ailleurs, tous les éléments de la légende grecque, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΑΙ[ο]ΚΛΕ[ο]ΥΣ, (monnaie) *du Roi Hélioclès le Juste*, se retrouvent ici d'une manière certaine; et il résulte de cette inscription, d'accord avec la *tête du Roi diadémée*, avec la fabrique purement grecque, et avec l'absence d'une légende bactrienne, une preuve positive en faveur de l'attribution de ces médailles à Hélioclès.

Nous acquérons une preuve nouvelle de la certitude de cette attribution, en même temps qu'un nouveau monument numismatique du règne d'Hélioclès, dans une autre médaille, publiée aussi par M. J. Prinsep, qui ne l'a cependant pas reconnue pour appartenir à Hélioclès. Mais peut-être n'avait-il pas vu le monument original qu'il cite comme faisant partie de la collection de M. Court, et qu'il donne d'après un dessin qui lui en a été communiqué¹. Quoi qu'il en soit, c'est

¹ *Journ. of the Asiat. Societ.* t. V, pl. xxxv, n° 4, p. 550 : « Is taken from a drawing by M. Court, who has been fortunate in finding a new type of this curious copper coin, the reverse of which usually presents the figure of a naked horse. » (See vol. IV, p. 343.) La médaille à laquelle renvoie ici M. Prinsep, et qui se trouve gravée, t. IV, pl. xxi, n° 12, est celle qui vient d'être précédemment décrite. Elle se trouve accompagnée, même planche, n° 12 et 14, de deux autres pièces de

la médaille même que j'ai eue entre les mains, et dont je publie à mon tour un dessin exact; en voici la description :

N° 5. *Tête de Roi, imberbe, tournée à droite, les cheveux ceints d'un diadème noué par derrière, le commencement du buste vêtu; type entouré d'un cordon, imité d'une bandelette à flocons de laine, tel qu'on le voit habituellement autour de la tête du prince, sur les tétradrachmes des rois de Syrie; revers, Jupiter debout, de face, vêtu d'une tunique courte, s'appuyant de la main gauche levée sur la haste pure, ou le sceptre, tenant de la droite abaissée un foudre; inscription grecque disposée sur trois lignes, c'est à savoir, à droite de la figure, .ΑΣΙΑΕΩΣ; à gauche .ΑΙ[ο]ΚΑΕ[ο]ΥΣ; au-dessous, à l'exergue, ΔΙΚΑΙ[ο]Υ; et dans le champ, un monogramme; pièce de bronze, du même module que la précédente, et de la même fabrique grecque, altérée d'une manière qui accuse pareillement l'influence de la barbarie, ou le progrès de la décadence, pl. 1, fig. 5.*

Il suffit de jeter les yeux sur cette médaille pour se convaincre qu'elle appartient réellement à Hélioclès. Le portrait du Roi s'y montre encore plus reconnaissable, et le cordon qui l'entoure, et qui est imité de la monnaie des rois de Syrie, existe en effet sur le médaillon d'Hélioclès. Le type du revers, consistant en la figure de Jupiter debout, appuyé d'une main sur le Sceptre, et tenant de l'autre main le Foudre, est précisément le même qui se voit au revers de ce médaillon d'Hélioclès, avec une légère altération dans le costume grec¹, qui se rapproche des formes scythiques, et qui tient, comme l'exécution du monument même, à l'influence du voisinage des nations scythiques qui détruisirent ce royaume grec de la Bactriane. Enfin, l'inscription grecque, toute défigurée qu'elle est par la suppression de l'omicon, dans les mots ΗΑΙΟΚΑΕΟΥΣ et ΔΙΚΑΙΟΥ, n'en est pas moins visible dans tous ses éléments; en sorte que cette pièce de bronze, d'un module qui égale celui du tétradrachme d'Hélioclès, en est la reproduction à peu

bronze, de moindre module, offrant le même type sur la face principale et sur le revers, avec une imperfection de travail encore plus forte, qui accuse plus sensiblement la barbarie, et avec les éléments, pareillement altérés, mais toujours reconnaissables, de la légende grecque : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΗΑΙΟΚΑΕΟΥΣ ΔΙΚΑΙΟΥ. Les deux petits bronzes dont il s'agit ici existent aussi dans la collection de M. le général Court; j'ai fait dessiner le mieux conservé des deux; et on en trouvera le dessin joint à cette notice, pl. 1, n° 5. — ¹ Le *pallium* dont est vêtu le Jupiter du médaillon d'Hélioclès, de style purement grec, se trouve ici converti en une *tunique courte*, qui appartenait au costume scythique; et c'est là un de ces symptômes de barbarie, dus au voisinage des nations scythiques, qui ne pouvaient manquer de se produire sur des médailles de la Bactriane, d'une époque de décadence plus ou moins avancée.

près exacte, sans la différence du métal et l'altération du travail, qui tient, comme je l'ai dit, à l'influence de plus en plus croissante de la barbarie. On ne sera cependant pas surpris que ni M. Masson, ni M. J. Prinsep, n'aient pu reconnaître ici une médaille d'Hélioclès; la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ, qu'ils avaient cru trouver dans les deux mots gravés à droite et à gauche de la figure, n'était pas propre à les éclairer, mais seulement à leur inspirer des doutes sur cette inscription même, qui n'offrait aucun sens. Les lettres ΔΠΑΙΥ, lues à l'exergue, et que M. J. Prinsep, par une conjecture heureuse, croyait provenir de la corruption du mot ΔΙΚΑΙΟΥ, *It may possibly be only a perversion of the epithet ΔΙΚΑΙΟΥ*, auraient pu mettre ce savant sur la voie; mais le type même qu'il interprétait par la figure du prince, tenant une branche d'olivier et une lance, symboles de paix et de guerre, au lieu d'y reconnaître Jupiter, appuyé sur la haste et tenant le foudre, achevait de mettre en défaut sa sagacité habituelle; et cela uniquement faute de connaître le médaillon d'Hélioclès, dont le seul exemplaire qui ait apparu récemment dans ces régions de la Haute-Asie, celui qui fut acquis à Bokhara par le Dr Honigberger, n'avait sans doute jamais passé sous les yeux de M. Prinsep, résident à Calcutta. Quoiqu'il en soit, j'imagine qu'il ne saurait plus subsister maintenant dans l'esprit d'aucun de nos lecteurs le moindre doute que la médaille de bronze, décrite en dernier lieu, fait réellement partie de la suite d'Hélioclès, dont elle reproduit dans tous ses éléments, mais avec une exécution défectueuse, le célèbre tétradrachme d'argent. Voilà donc, avec les deux autres monnaies de bronze précédemment décrites, trois monuments nouveaux de ce règne d'Hélioclès dans la Bactriane, qui était encore, il y a quelques années, un problème dans la numismatique et dans l'histoire; et voilà certainement une des conquêtes les plus précieuses pour la science qui soient sorties récemment de ce sol de l'Inde, si riche, contre toute apparence, en monuments d'antiquité grecque, et qui n'a pas sans doute livré encore à nos recherches tout ce qu'il recèle de trésors en ce genre. Je terminerai cet article des monnaies d'Hélioclès par une dernière observation. Toutes ces monnaies de bronze, plus ou moins altérées dans le type et dans la légende, paraissent provenir d'une fabrique barbare, établie ailleurs que dans le siège même de la dynastie d'Hélioclès. Or, c'est là un fait complètement analogue à celui que nous avaient déjà fait connaître les tétradrachmes d'Euthydème, de fabrique barbare, qui se recueillent de nos jours assez communément sur le territoire de l'ancienne Sogdiane, et que le commerce porte à Bokhara. On sait d'ailleurs, et j'ai eu déjà plus d'une occasion d'en faire la remarque, combien il existe dans nos

cabinets de tétradrachmes d'Alexandre et des rois de Syrie, contrefaits de la même manière, de ces tétradrachmes qui formaient pendant toute la période séleucide, et plus tard encore, la principale monnaie qui eût cours dans les régions de l'Asie moyenne. Il paraîtrait donc qu'à une certaine époque du royaume des Grecs de la Bactriane, il exista, dans une des contrées limitrophes, un atelier monétaire où se fabriquaient des pièces d'argent et de bronze, imitées des tétradrachmes d'Euthydème et des bronzes d'Hélioclès; et c'est à cette circonstance que j'attribuerais l'émission des monnaies de bronze, de fabrique barbare, au type d'Hélioclès, qui ont été récemment découvertes, et dont l'existence, de quelque manière qu'on l'explique, devient, en tout cas, la preuve positive du règne d'Hélioclès dans la Bactriane.

N° 7. *Tête de Roi, imberbe, tournée à gauche, coiffée d'un casque, le commencement du buste vêtu de la chlamyde*; inscription grecque, disposée de trois côtés, .ΑΣΙΑΒΩΣ ΣΩΤΗΡΟΣ ΜΕΝΑΝΔΡΟΥ, (monnaie) du *Roi Sauveur Ménandre*; revers, *Bouclier rond macédonien*, ayant pour insigne, *ἡ μέδουσα*, une *tête de Méduse*, de face; légende bactrienne, distribuée aussi de trois côtés; pièce de bronze, de forme carrée et de belle fabrique; pl. 1, fig. 7. Ce bronze de Ménandre est remarquable par son type, qui n'est pas absolument nouveau¹, et par sa fabrique, qui se distingue entre toutes celles des monnaies de bronze, connues jusqu'ici, du règne de Ménandre. Ce type de *Méduse* se rapporte ici, comme la *Chouette* qui s'est déjà rencontrée au revers d'autres médailles de Ménandre², au culte de *Minerve*, dont la figure debout, en attitude de *Promachos*, telle qu'elle était représentée sur la monnaie autonome de la Thessalie et sur celle des rois de Macédoine et d'Épire, forme le type habituel des drachmes de Ménandre, *vingt-huit* desquelles existent dans la seule collection de M. le général Court, toutes avec des variantes, et dont quatre, choisies sans doute dans un nombre aussi considérable, viennent d'être publiées par M. Wilson³. Je remarque encore, au sujet de ce *masque de Méduse*, servant d'*emblème* sur le *bouclier* de la Pallas macédonienne, que le travail y rappelle tout à fait celui du même *emblème* qui forme le type de toute une nombreuse classe de monnaies de bronze autonomes, appartenant à des villes de la Paphlagonie et du Pont, telles qu'*Amastris*, *Amisus*, *Chabacta*, *Comana*, et d'autres encore.

¹ La même médaille, ou du moins, une pièce semblable, mais où le type est rendu méconnaissable par la faute du dessinateur, est publiée par M. Prinsep, *Journ. of the Asiat. Soc.* tom. V, pl. XLVI, n° 5, qui décrit ainsi le type en question, p. 722 : *The circular shield of Minerva with Medusa's head.* — ² *Ibidem*, n. 6. — ³ *Journ. Numism.* pl. 1, n° 3, 4, 5 et 6.

N° 8. *Figure virile*, la tête couverte d'un *casque*, vêtue de la *tunique courte* et chaussée de *brodequins*, debout, de face, se tournant à gauche, la main gauche appuyée sur un *javelot* posé obliquement; type entouré de trois côtés d'une légende grecque : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΙΚΑΙΟΥ . ΝΑΝΔΡΟΥ, (monnaie) *du Roi Juste Ménandre*; dans le champ, un monogramme; revers, *Panthère* se dressant à droite sur ses pattes de derrière; type entouré de trois côtés d'une légende bactrienne; pièce de bronze, de forme carrée et de belle fabrique, pl. 1, fig. 8. Tout est nouveau pour nous dans ce beau *chalkous* de Ménandre, le double type et l'épithète de *Juste*, qui n'avait pas encore apparu sur la monnaie de ce prince, constamment qualifié *Sauveur*. Or, l'emploi de cette épithète, qui avait été dans le principe affectée particulièrement par Hélioclès, semble établir quelque relation entre ce prince et Ménandre, en même temps qu'il vient à l'appui du témoignage historique de Plutarque, sur l'*administration juste et paternelle* de Ménandre, roi de la Bactriane¹. Le type de la *Panthère*, qui est celui des *chalkous* d'Agathocle², forme encore une présomption en faveur des relations qui purent exister entre Ménandre et les princes de la dynastie d'Agathocle, à laquelle devait se rattacher Hélioclès, par la fabrique et par le type de ses médailles. Quant à la *Figure virile armée*, qui forme le type de cette médaille de Ménandre, je ne crois pas me tromper en y reconnaissant le dieu *Mars* lui-même, au lieu de la figure du prince, sous les traits de Mars, attendu que l'usage constant des premiers rois grecs de la Bactriane fut de placer au revers de leurs médailles la figure en pied d'un dieu, tel que *Jupiter* sur les monnaies d'Agathocle et d'Hélioclès, *Hercule* sur celles d'Euthydème et de Démétrius, *Apollon* sur celles d'Apollodote, les *Dioscures* sur celles des deux Eucratides; et que l'usage contraire, celui de représenter le prince sous les traits et avec les attributs d'un dieu, est d'une autre époque que celle à laquelle appartiennent nos médailles grecques de la Bactriane³.

¹ Plutarch. *Reipubl. ger. Præcept.* t. IX, p. 268-9. Reisk. Voy. mon *Prem. Suppl.* p. 14. — ² Voyez mon *Prem. Supplém.* pl. 1, fig. 1; *Journ. of the Asiat. Societ.* t. III, pl. ix, fig. 17; t. V, pl. xxxv, fig. 9; *Journ. Numism.* pl. iii, n° 31. — ³ L'usage grec de représenter la figure d'un Dieu, au revers de la tête du Prince, durait encore au temps de la domination d'Azès; témoin la belle médaille de ce monarque indien, avec le type du *Neptune* debout, un pied appuyé sur la figure de l'*Indus*, médaille que j'ai fait connaître le premier, *Deux. Supplém.* n° 17, p. 45-46, et qui a été aussi publiée dans le *Journ. of the Asiat. Soc.* t. IV, pl. xxiii, n° 14; et je fais cette observation, parce que M. de Chaudoir, qui possède la même médaille, et qui l'a publiée de son côté, dans son *Supplém. aux Correct. et Addit.* pl. iv, n° 42, y a vu le *Roi lui-même en costume de Neptune*: ce qui me paraît contraire à la vérité.

N° 9. *Figure virile* qui paraît vêtue d'*anaxyrides*, chaussée de *brodequins* et vêtue d'une *chlamyde* tombant par derrière, avec un *carnois* sur le dos, debout, tournée à gauche, s'appuyant de la main gauche sur un arc posé en terre, et tenant de la main droite une *flèche*, type enfermé dans un carré formé de *globules allongés*, avec l'inscription grecque, gravée en dehors de ce carré, et distribuée de trois côtés, mais incomplète, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑ..... ΑΠΟΛΛΑΔΟΤΟΥ, (monnaie) du Roi (des Rois) Apollodote; revers, *Trépied*; dans le champ, un *symbole* qui paraît être une *enseigne militaire*; type enfermé dans le même carré qui se voit à la face principale; légende bactrienne, distribuée de trois côtés, mais en partie effacée; pièce de bronze, de forme carrée, de moyen module, et d'une fabrique médiocre; pl. 1, n° 9. Ce bronze d'Apollodote est encore inédit, et, sous ce rapport, il se recommande à l'attention des antiquaires. La figure, qui forme le type de la face principale, ne peut être qu'*Apollon*, type constant des monnaies d'*Apollodote*, certainement par allusion au nom de ce prince; mais ici la figure du dieu est conçue d'une manière différente, c'est à savoir *vêtue*, et non pas *nue*, ce qui s'éloigne des traditions grecques, et *vêtue* dans un costume scythique, ce qui se rapproche des habitudes locales. Le titre ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ, qui ne s'était pas encore produit, à ma connaissance, sur les monnaies d'Apollodote, est une autre innovation qui accuse de plus en plus cette influence d'une civilisation étrangère, et qui ne peut appartenir qu'à une époque plus récente. Tout se réunit donc pour nous faire considérer cette médaille comme un des derniers monuments numismatiques du règne d'Apollodote. Une particularité sur laquelle je crois devoir appeler l'attention des numismatistes, c'est la forme du carré à *globules allongés*, qui doit être emprunté de la *bandelette à flocons de laine*, usitée, comme il a été observé plus haut, sur la monnaie des rois de Syrie. Cette sorte de *bandelette* était essentiellement propre au culte delphique¹; et de là vint qu'elle dut figurer sur les médailles des Séleucides, dont le type le plus habituel, fourni par le culte national de l'*Apollon* de *Daphné*, était la figure d'*Apollon assis sur l'omphalos*. Il était donc naturel que la même *bandelette* fût employée de la même manière sur la monnaie d'Apollodote, en même temps que ce prince adoptait pour son propre compte le type de la monnaie séleucide.

N° 10. *Apollon*, nu, debout, de face, la tête tournée à droite, s'ap-

¹ C'est une notion qu'il m'est permis de dire que j'ai contribué moi-même à établir, puisque les observations que j'ai faites dans ma *Lettre à M. le duc de Luynes*, p. 20, au sujet de la *bandelette delphique*, figurée sur des médailles grecques, ont obtenu l'assentiment de M. Fr. Creuzer, sur *Gemmenkunde*, S. 203, 261.

puyant de la main gauche sur un arc posé en terre, tenant de la main droite une *flèche*; dans le champ, un monogramme; inscription grecque distribuée de trois côtés, ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΑΠΟΛΛΟΔΟΤΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ, (monnaie) du Roi Apollodote Sauveur; revers, *Trépied* entouré de quatre côtés d'un grainetis formé de globules; dans le champ, un monogramme; légende bactrienne distribuée de trois côtés; pièce de bronze, de forme carrée, de moyen module et de belle fabrique; pl. 1, n° 10. C'est là une des médailles d'Apollodote, du type le plus ordinaire, mais de la plus belle fabrique que nous ayons encore recouvrées. La conservation de la légende en caractères bactriens est à peu près aussi parfaite qu'on puisse le désirer; elle offre donc aux travaux des philologues, pour le déchiffrement de ces légendes, une base plus sûre qu'aucune autre, et ce motif m'eût paru suffisant pour reproduire cette pièce déjà connue, bien que de coin toujours varié, et d'une fabrique excellente, qui la range parmi les meilleurs monuments numismatiques du règne d'Apollodote, si je n'avais eu, d'ailleurs, pour publier cette médaille, une raison déterminante dans l'analogie qu'elle offre avec une autre pièce inédite d'un roi de la Bactriane, qui sera décrite plus bas, et qui me paraît d'un grand intérêt.

RAOUL-ROCHETTE.

(La suite au cahier prochain.)

LE LIVRE DES ROIS, par Abou'lkasim Firdousi, publié, traduit et commenté par Jules Mohl. — Tome I^{er}.

PREMIER ARTICLE.

Considérations sur l'ancienne histoire de la Perse.

L'empire des Perses a jeté sur la scène du monde le plus brillant éclat. Ses conquêtes et ses revers ont été l'entretien de notre enfance comme de notre âge mur; les monuments gigantesques élevés par ce peuple sont encore en partie sur pied; même dans leur état de dégradation, ils conservent, après tant de siècles, la physionomie la plus imposante, et semblent défier la main du temps et les efforts de la barbarie; ils ont vu cent fois et voient tous les jours crouler autour d'eux

ces édifices, plus brillants que solides, élevés par des monarques d'un âge beaucoup plus récent, et dont la magnificence éphémère ne transmet qu'à un petit nombre de générations le souvenir des princes dont ils sont l'ouvrage. Il est bien naturel que la curiosité s'attache à tout ce qui concerne une nation si justement célèbre : que l'on recherche avec un soin scrupuleux les faits qui rappellent son histoire, ou retracent ses mœurs, ses habitudes, ses opinions religieuses; que des savants en fassent avec prédilection le sujet de leurs doctes et patientes investigations; que, dans l'espoir d'atteindre ce noble but, ils interrogent tous les monuments littéraires que le temps a épargnés. Les secours que la critique et l'érudition peuvent mettre en œuvre sont de deux espèces : 1° les historiens grecs et latins, 2° les historiens orientaux. Malheureusement ces deux classes d'écrivains sont loin de s'accorder ensemble; bien au contraire, leurs narrations présentent les différences les plus considérables, les contradictions les plus choquantes; en sorte que l'on serait à chaque pas tenté de croire, si l'on n'avait la certitude du contraire, que ces récits nous présentent l'histoire de deux peuples qui n'ont eu l'un avec l'autre que peu ou point de rapports. Auxquels de ces écrivains doit-on donner la préférence? C'est la première question qu'on doit se faire; et elle offre une très-haute importance, puisque de sa solution dépend le plus ou le moins de confiance que doit inspirer l'historien. Quelques modernes se sont déclarés pour les écrivains grecs et latins, dont ils ont reproduit fidèlement les récits; d'autres ont pris pour guides les écrivains orientaux; d'autres enfin ont essayé, en appelant à leur secours l'érudition et la sagacité la plus patiente, de coordonner ces matériaux disparates, d'éluder les difficultés, de concilier les nombreuses contradictions qui se présentent sur chaque fait, de rétablir la chronologie si méconnue, si grossièrement altérée par les écrivains orientaux; de composer avec ces éléments hétérogènes une narration suivie, bien liée et bien authentique. Mais ces tentatives, sans doute très-méritoires, n'ont produit jusqu'ici aucun résultat bien satisfaisant. Et, malgré les efforts de tant de savants hommes, la question n'est pas aujourd'hui beaucoup plus avancée qu'elle ne l'était jadis.

Il existe pour l'histoire des monarques de l'ancienne Perse une source de renseignements beaucoup plus sûrs que tous ceux dont les écrivains grecs ou orientaux nous ont transmis la mémoire. Je veux parler des inscriptions cunéiformes, gravées sur des rochers ou des monuments d'architecture, à l'époque même de la domination des rois dont elles rappellent les noms et les exploits. Lorsque ces légendes précieuses, qui sont aujourd'hui l'objet des investigations de plusieurs savants distingués; au-

ront été lues , déchiffrées et interprétées de manière à ne plus laisser de prise au doute, elles mettront sous nos yeux une longue suite de faits contemporains, racontés au moment même de leur existence par ordre de l'autorité publique, exposés aux yeux des hommes qui en avaient été témoins, qui avaient pu y prendre une part active. On sent bien que de pareilles inscriptions ont un caractère d'authenticité qui les met complètement hors de ligne, et que sont loin de partager les histoires les plus véridiques. En attendant que le déchiffrement de ces précieuses légendes nous révèle la suite des exploits des souverains de la Perse, les ordres qu'ils promulguaient pour la sûreté et la prospérité de leurs vastes états, nous sommes réduits à choisir entre les récits des historiens grecs et les traditions orientales. Il me semble que tout homme qui examinera la chose avec une attention scrupuleuse, qui pèsera les raisons que l'on a alléguées de part et d'autre, n'hésitera pas à se prononcer en faveur des historiens grecs. Seuls, ils ont écrit aux époques qui virent naître les événements, ou peu de temps après. Hérodote avait parcouru une partie de l'Orient, avait conversé avec des Perses versés dans la connaissance de leur histoire nationale; Ctésias avait vécu à la cour des rois de Perse, avait consulté les archives de cet empire : par conséquent ils avaient l'un et l'autre été à portée de recueillir une foule de faits dont la mémoire était encore toute fraîche ; tandis que les écrivains orientaux, séparés par un grand nombre de siècles des événements dont ils ont entrepris de ressusciter la mémoire, ne prenant pour guides que des histoires incertaines, ou des traditions fabuleuses; entraînés par cette passion pour le merveilleux, contre laquelle les habitants de l'Orient ont tant de peine à se prémunir; ne tenant aucun compte de la vraisemblance, commettant de sang-froid les erreurs de chronologie les plus choquantes, ne peuvent nous offrir, pour ce qui concerne l'ancienne histoire de la Perse, que des récits vagues, incohérents, qui ne sauraient soutenir l'examen d'une critique judicieuse et impartiale. C'est ce que je prouverai plus bas, lorsque je rapporterai de quelle manière ont été écrites les premières relations des faits qui concernent la Perse. C'est donc, je crois, uniquement chez les écrivains grecs que nous devons chercher l'histoire de Cyrus et de ses successeurs. Je dis à dessein l'histoire de Cyrus et de ses successeurs, car ce prince fut en effet le fondateur de l'empire médo-perse. Mais, avant cette époque, même sous la dénomination des Mèdes, il existait sans doute dans l'Asie orientale plusieurs royaumes, plus ou moins étendus, dont les princes reconnaissaient pour leur souverain le monarque qui siégeait à Ecbatane. Du temps même de Cyrus, nous trouvons dans l'histoire un roi de

l'Arménie, un roi de la Bactriane, un roi de la Susiane, etc. On peut donc croire que la province de Perse avait aussi ses rois; que Cambyse et Cyrus étaient les descendants de cette dynastie et occupaient le trône de leur patrie: car il est peu présumable que le puissant Astyage eût été choisir un Perse d'une naissance obscure pour lui donner sa fille en mariage. Il est probable que le récit fait à Hérodote avait été imaginé par quelques Mèdes, qui, mécontents d'avoir un Perse pour roi, cherchaient au moins par des propos mensongers à rabaisser ce prince, et à le représenter comme un parvenu, que ses intrigues et son ambition avaient seules porté au trône. Les historiens orientaux s'accordent à nous peindre une suite d'anciens rois qui dominèrent sur la Perse. Les noms de plusieurs de ces rois, tels que Kaïoumors, Houscheng, Djemschid et autres, nous ont été non-seulement conservés par des traditions constantes, unanimes, mais ils ont été consacrés par la religion, et se trouvent cités à chaque page dans les livres sacrés des Perses; par conséquent leur existence me paraît appuyée sur des monuments dont l'autorité ne saurait être révoquée en doute. On peut donc croire que ces rois-là, dont il est difficile de fixer le nombre, ont été les prédécesseurs de Cyrus. Mais on doit admettre, ce me semble, que ces prétendus dominateurs de l'Asie étaient des monarques peu puissants, et n'avaient sous leur empire que la seule province de Perse. Dès l'époque où commence l'histoire, nous voyons des rois établis dans cette contrée. Nous lisons dans la Genèse¹ que le roi de Élam, עֵלָם réuni à trois autres princes, vint porter la guerre dans les provinces qu'arrosait le Jourdain, vainquit le roi de Sodome et ses alliés; et que ces mêmes princes, enflés de leur victoire, furent surpris et complètement battus par Abraham. On sait que, chez les écrivains hébreux d'une date fort ancienne, le mot Élam עֵלָם désigne la Perse proprement dite. Les Assyriens ayant établi leur domination sur l'Orient, les petits souverains de la Perse se soumirent sans doute à l'empire de ces puissants monarques. Nous voyons, il est vrai, Ninus porter la guerre dans la Bactriane², et éprouver là une résistance opiniâtre. Mais le midi de la Perse reconnaissait probablement la souveraineté du roi assyrien, car Sémiramis put conduire ses armées jusque sur les bords de l'Indus, sans avoir rencontré sur sa route aucun corps ennemi, sans avoir livré un combat, ni entrepris le siège d'aucune place.

La puissance des Assyriens fut renversée par les forces combinées

¹ Cap. xiv, vs. 1. — ² Diodor. Sicul. *Bibliotheca historica*, lib. II, cap. v-vi; t. II, p. 18, 20 et suiv. ed. Bipont.

des Mèdes et des Babyloniens. Ces deux nouveaux empires remplacèrent celui de Ninive. Il est probable que, durant les révolutions qui bouleversèrent une partie de l'Orient, les rois de la Perse ne parurent nullement sur la scène de l'histoire, ou n'y jouèrent qu'un rôle insignifiant. Suivant toute apparence, ils se trouvèrent plus d'une fois engagés dans des guerres avec les princes de leur voisinage. Mais ces débats, auxquels l'imagination des Orientaux a dans la suite donné tant d'importance, avaient sans doute alors bien peu de retentissement au milieu des grands intérêts qui s'agitaient à Ecbatane, ou sur les bord du Tigre et de l'Euphrate. Il n'est donc point étonnant que le nom de ces princes de la Perse soit resté inconnu aux peuples de l'Asie occidentale, et ne soit point parvenu jusque dans la Grèce. Mais on doit, je crois, regarder comme une grave erreur l'assertion des écrivains orientaux qui ont prétendu que Nabuchodonosor n'était qu'un satrape soumis à la domination des monarques de la Perse.

Cyrus, par une longue suite de victoires et d'intrigues, vint à bout d'établir dans l'Orient une monarchie médo-perse, dont l'existence eut un si grand éclat, dont le souverain prenait le titre de roi des rois, ou de grand roi. Darius, fils d'Hystaspe, acheva l'ouvrage commencé par Cyrus, et fut, après ce prince, le plus illustre monarque de l'Orient. Mais, en consultant l'histoire, on reconnaît facilement que cet empire perse, ou plutôt médo-perse, parvenu au plus haut point de sa splendeur, n'avait qu'une grandeur apparente, et que sa force ne répondait point à sa vaste étendue. C'était, on peut le dire, un colosse aux pieds d'argile. C'est ce que prouvent évidemment les faits de l'histoire. Cyrus, le célèbre fondateur de la monarchie perse, ayant voulu porter la guerre chez une nation voisine, les Saces ou les Massagètes, périt, avec toute son armée, dans cette entreprise conçue et exécutée de la manière la plus imprudente. Le souverain de la Perse ne pouvait se rendre de Suse à Ecbatane sans payer un tribut annuel aux Uxiens, ce peuple sauvage qui occupait les défilés par lesquels il fallait nécessairement passer¹. Ainsi une petite tribu de montagnards dictait des conditions au roi des rois, dans le cœur même de ses états. Le petit tyran de Milet, Hystiée, tint longtemps en échec toutes les forces de la Perse. Les Scythes et les Athéniens bravèrent avec succès la puissance de Darius, et une belle armée perse vint trouver son tombeau dans les plaines de Marathon. Ce même monarque fut arrêté durant vingt mois sous les murs de Babylone, et ne dut qu'à la trahison la prise de cette ville. Tout

¹ *Arrianus, de Expeditione Alexandri*, p. 219, éd. Raphel.

le monde connaît l'expédition de Xerxès et ses funestes résultats. Mar-donius, qui joignait l'expérience à la bravoure, étant resté en Grèce, à la tête d'une armée d'élite, périt sous les armes des Grecs à la célèbre bataille de Platée. On se rappelle les victoires brillantes que Cimon, fils de Miltiade, remporta sur les armées perses. L'Égypte ayant voulu secouer le joug du grand roi, ce ne fut qu'après des efforts inouïs, de longs combats, que l'on put forcer cette nation à subir une seconde fois le joug : or on sait que, comme les Indiens, les Égyptiens ont été de tout temps un peuple très-peu guerrier, qui a toujours été assujéti à ceux qui ont voulu le soumettre. Artaxerxe-Mnémon, ayant voulu tenter de contraindre les Cadusiens à reconnaître sa souveraineté, faillit périr avec toute son armée sous les traits de cette nation courageuse et indomptable¹. La retraite des dix mille révéla de la manière la plus certaine la faiblesse de l'empire perse. Quand on se représente qu'une poignée d'hommes, engagée au cœur de ce royaume, dans un pays coupé par des rivières profondes, par de nombreux canaux, attaquée en tête par les peuplades les plus belliqueuses de l'Asie, et en queue par une armée de plusieurs centaines de mille hommes, put effectuer sa brillante retraite, traverser hardiment ces contrées inhospitalières et regagner la Grèce sans presque avoir éprouvé aucune perte, on se persuade facilement que le peuple qui ne sut pas arrêter ces braves guerriers, les exterminer ou les forcer à se rendre, n'avait au fond ni puissance, ni force réelle. Agésilas, à la tête d'une petite armée, fit trembler l'empire des Perses, l'ébranla jusque dans sa base, battit successivement ses meilleures troupes, et aurait probablement renversé cette orgueilleuse monarchie, si l'intrigue et la corruption n'avaient arrêté les succès de ce prince, et ne lui avaient arraché des mains une victoire qui ne pouvait lui échapper. Plus tard, Alexandre réalisa ce rêve brillant ; et l'empire de Darius croula, comme par enchantement, sous les armes du conquérant macédonien. Il parcourut rapidement toutes les contrées qui avaient formé naguère la puissante monarchie des Perses ; et, pour me servir de l'expression de l'Écriture sainte, toute la terre se tut devant lui. Rien ne s'opposa à sa marche victorieuse, et peu d'années lui suffirent pour organiser un des plus vastes empires dont l'histoire ait conservé le souvenir. Sans doute la rapidité prodigieuse de la marche d'Alexandre explique, jusqu'à un certain point, ces conquêtes qui ont quelque chose de fabuleux. Les peuples, frappés de l'activité inconcevable du héros macédonien, de son audace plus qu'humaine, de la har-

¹ *Platarchi opera*, t. I, p. 1023-1024, ed. Rualdo.

diesse avec laquelle ce prince et son armée franchissaient les plus longs espaces, traversaient des défilés réputés inaccessibles, arrivaient comme la foudre au cœur des pays qu'ils voulaient soumettre, n'avaient pas le temps de se mettre en défense; et d'ailleurs, stupéfaits à la vue des merveilles de cette valeur brillante, ils croyaient ne pouvoir mieux faire que de se soumettre volontairement au joug de celui qu'ils regardaient plutôt comme une divinité que comme un simple mortel. Mais, lorsque la mort de ce conquérant eut dissipé le prestige qui s'était attaché à ses armes; lorsque les sanglants démêlés de ses généraux vinrent renverser l'édifice élevé par la valeur du héros macédonien, les peuples qui avaient composé la monarchie perse ne profitèrent nullement des divisions de leurs ennemis, et ne firent aucun effort pour chasser ces étrangers incommodes, qui, tout occupés à se déchirer mutuellement, ne songeaient point qu'ils foulaient un sol mal affermi, d'où pouvait les expulser le réveil des peuples à peine soumis, et peu habitués au joug. Hé bien, ce réveil n'eut pas lieu. Séleucus, Eumène, Antigone, purent impunément, avec de faibles armées, traverser dans tous les sens le territoire de l'ancien empire perse, se livrer sur ce territoire des combats acharnés, sous les yeux des populations, qui semblaient rester indifférentes au succès de l'un ou de l'autre des partis et ne pas se douter que la possession de leur pays devait être le prix de ces luttes sanglantes.

On peut, si je ne me trompe, assigner la cause la plus réelle de cette faiblesse qui caractérisait la monarchie des Perses. Sans doute, quand on se représente cet empire gigantesque, qui renfermait dans ses vastes limites l'Asie presque tout entière, l'Égypte, la Thrace, etc., on est porté à croire qu'une pareille puissance était inattaquable, et pouvait achever la conquête du reste du monde. Et toutefois, comme nous l'avons vu, il se trouva hors d'état de ranger sous ses lois les petites républiques de la Grèce, et succomba sans grande résistance sous les efforts d'armées très-peu nombreuses. Il fallait donc que ce colosse, malgré sa masse et sa force extérieure, portât au dedans de lui-même un principe de destruction. Or, si je ne me trompe, il n'est pas très-difficile de découvrir cette cause de ruine. L'empire des Perses se composait d'une foule de nations qui n'avaient entre elles aucun rapport d'origine, de langage, de lois, d'intérêts. Réunies, soit volontairement, soit involontairement, elles formaient un amalgame d'éléments hétérogènes, mal combinés entre eux, et qui pouvaient au moindre choc se séparer pour ne plus se rejoindre. Il y avait donc des masses d'individus agglomérés temporairement, mais il n'y avait point pour eux une patrie

Lassés bientôt de combattre sans savoir pour qui, ils ne tardaient pas à accepter les offres d'un vainqueur qui leur témoignait une estime méritée, et auprès duquel ils étaient sûrs de trouver journellement l'occasion de signaler leur valeur.

Il paraît que les monarques de la Perse allaient souvent chercher parmi les nations alliées de leur empire des hommes courageux qu'ils mettaient à la tête de leurs armées, et dont les exploits contribuaient puissamment à la gloire du souverain sous les drapeaux duquel ils avaient combattu. Une de ces nations qui fournirent à la Perse une pépinière de héros fut celle des Saces. Ces hommes, dont le nom dans la langue des Perses signifie *chien*, habitaient à l'orient de la Bactriane, et leur nom s'est conservé jusqu'à nos jours; car le mot de *Saghestan* سگستان ou *pays des Saces*, changé par les Arabes en celui de *Sedjestan* سجستان, a, par une seconde altération, pris la forme *Seïstan* سیستان. Ce peuple était éminemment belliqueux, et les femmes le disputaient aux hommes sous le rapport de la capacité militaire et de l'intrépidité. Une reine de ce peuple, Zarine, l'amante de Striangée, a été célébrée par l'historien Nicolas de Damas¹. Ce fut au milieu de ces hommes indomptés que Cyrus, si l'on en croit Ctésias, vint, après tant de triomphes, trouver une mort funeste et peu honorable. On pourrait soupçonner que ce peuple parlait un dialecte de la langue persane que nous connaissons; car c'est dans cet idiome que s'expliquent aisément les noms propres usités chez cette nation, et dont l'histoire nous a conservé le souvenir. Le mot *Zarin* زرین signifie *d'or*. Striangée paraît répondre au mot ستاره چة, *la petite étoile*. Enfin le nom de *Roxanaque*, que portait la capitale de ce peuple, dérive du mot *roschan*, روشنی brillant. Les Saces, comme on peut croire, n'avaient jamais plié sous le joug des Perses, qui, ne pouvant les assujettir, se contentaient de les avoir pour alliés et de leur demander des soldats indomptables, de vaillants capitaines. Il paraît qu'à une époque reculée il existait chez cette nation une famille de princes qui s'était fait une haute réputation par la valeur la plus brillante. Ces hommes avaient été plus d'une fois le fléau de la Perse, où les attiraient la soif du pillage et la certitude de ne pas rencontrer des adversaires qui fussent dignes de se mesurer avec eux. Les monarques perses, qui avaient appris par une longue et funeste expérience tout ce qu'ils avaient à craindre en conservant pour ennemis ces redoutables voisins, mirent tout en œuvre pour attirer sous leurs dra-

¹ Nicolai Damasceni *Historiarum fragmenta*, p. 30, éd. Orell. *Ctesiae Cnidii operum reliquiae*, p. 447. Mémoires de l'Académie des belles-lettres, t. II, p. 67 et suiv.

peaux ces nobles guerriers, en offrant à leur courage aventureux la perspective de nombreux dangers, d'exploits signalés qui ne pouvaient manquer d'accroître leur renommée et d'augmenter leur territoire. Ces princes obéirent à la voix de l'honneur, accoururent à la cour des monarques perses, guidèrent les armées de l'Iran, qui, sous la conduite de ces vaillants héros, marchèrent presque constamment à la victoire, repoussèrent, après des combats sanglants, les hordes des Seythes et des Turcs, et forcèrent les Hyrcaniens, les Tapirs indomptés de courber pour la première fois, et au moins pour un temps, la tête sous le joug. Il est probable que le chef et le plus illustre de cette race de guerriers portait le nom de Rustem. C'est ce prince dont les exploits, conservés avec admiration dans les chants des peuples du Saghestan, ornés de toutes les couleurs de la poésie et de tout ce que peut produire d'exagération la brillante et vagabonde imagination des Orientaux, ont été adoptés par les Perses, qui ont revendiqué comme le plus beau titre de leur gloire nationale des hauts faits qui ne leur appartenaient réellement pas, et qui étaient l'ouvrage non d'un compatriote, non d'un sujet, mais d'un allié.

J'ai dit plus haut que l'empire perse, composé d'éléments hétérogènes et imparfaitement amalgamés, était loin d'avoir la force réelle que semblaient annoncer sa vaste étendue, ses nombreuses conquêtes; qu'il portait au dedans de lui un principe de destruction, principe actif, toujours subsistant, qui pouvait être comprimé momentanément, mais qui, dans des circonstances critiques, ne devait pas manquer d'exercer une influence funeste, de paralyser les efforts des bons citoyens, et d'opposer au salut de l'empire des obstacles insurmontables. Il eût fallu qu'un homme de génie, un homme d'un esprit vaste et éclairé, qui ne reculât devant aucune difficulté, qui marchât à son but avec une opiniâtreté infatigable, vînt d'une main puissante pétrir et amalgamer ensemble ces éléments divers et d'une nature opposée; contraindre ces peuples rivaux et ennemis de se réunir intimement de manière à former un seul empire; persuader à ces hommes grossiers et indomptables qu'ils ne devaient plus se considérer comme des êtres isolés, mais comme les membres d'une immense famille; que leurs efforts de courage, au lieu de se perdre dans des entreprises individuelles, devaient avoir pour but l'intérêt général; que, dès le moment où l'état se trouverait menacé, tous les membres de la société devaient oublier leurs haines, leurs jalousies particulières, accourir à la défense du royaume, et lui sacrifier sans regret leurs biens et leur existence. Changer à ce point les habitudes, les sentiments de populations sauvages et rivales

était sans doute une tâche difficile; mais elle n'était pas impossible, et un homme s'était rencontré qui allait résoudre ce problème politique, dont la solution aurait eu, sans doute, sur la destinée des empires de l'antiquité une influence dont il est impossible d'apprécier toute la puissance. Cet homme était Alexandre le Grand; prince doué d'un regard d'aigle, d'un génie puissant et infatigable, il se proposait, comme on sait, d'établir à Babylone le siège de son empire. Cette ville, admirablement placée, allait être tout à la fois la capitale d'un royaume immense, et l'entrepôt du plus vaste commerce, puisqu'elle aurait reçu à la fois les marchandises de l'Inde, de l'Afrique et celles des côtes de la Méditerranée. Alexandre, qui avait, pour ainsi dire, abjuré les mœurs des Grecs pour adopter les usages de l'Orient, allait ressusciter l'empire perse, mais le rétablir sur des fondements bien plus grands, bien plus solides. Toutes les nations belliqueuses et indomptables de la Haute-Asie, réunies à la voix de leur puissant monarque, lui auraient fourni une pépinière inépuisable de vaillants soldats, qui, pour la première fois, se seraient fait honneur de combattre pour leur maître et pour la patrie. Mais, il faut le dire, Alexandre en devenant le monarque de l'Orient aurait porté un coup funeste à la Grèce, et aurait réalisé le rêve de Xerxès. En effet, la Grèce, éclipsée au milieu de ce vaste empire, n'en aurait plus formé qu'une satrapie éloignée et peu importante. Elle aurait perdu la supériorité que lui assuraient ses lumières, car Alexandre n'aurait pas manqué d'attirer à Babylone, sa capitale, tous les hommes distingués par tous les genres de talents, et de les récompenser avec une magnificence royale. Il aurait eu à cœur de répandre et de faire fructifier dans ses états la culture des lettres, des sciences, et de tous les arts utiles. La Grèce, isolée, éloignée du centre du gouvernement, n'aurait pas même conservé l'avantage qu'elle avait sous la domination des monarques perses, celui de fournir des soldats belliqueux et disciplinés, que les rois d'Asie s'empressaient de prendre à leur solde. Il est impossible de se représenter d'une manière fidèle toute l'influence que l'établissement de l'empire d'Alexandre aurait eue sur la civilisation de l'Orient. Ces résultats, probablement, eussent été immenses. Mais ces rêves d'une noble ambition devaient s'évanouir en un instant. Alexandre, à peine âgé de trente-deux ans, disparut de la scène du monde où il avait paru avec un éclat si imposant; et les longues et sanglantes querelles des successeurs du héros macédonien ne purent manquer d'arrêter le progrès des lumières, et de faire reculer l'Orient vers la barbarie, à laquelle une main bienfaisante et ferme avait entrepris de l'arracher.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

INSTITUT ROYAL DE FRANCE.

L'Académie des sciences a perdu, dans la nuit du 30 novembre 1838, M. Huzard, l'un de ses membres. A ses funérailles, qui ont eu lieu le 3 décembre, M. le baron de Silvestre a prononcé un discours dont voici quelques extraits : « M. Jean-Baptiste Huzard était né à Paris, le 3 novembre 1755 ; appartenant à une famille peu aisée, il avait reçu les premiers éléments de l'instruction chez les Petits-Pères, auxquels ses rares dispositions l'avaient recommandé. Il entra ensuite comme élève vétérinaire à l'école d'Alfort ; il y remporta tous les prix et y reçut, quelques années après sa sortie, dans un concours général d'artistes vétérinaires, la médaille d'honneur qui, à cette époque, était une décoration permanente. Le célèbre Bourgelat était alors directeur de l'école d'Alfort ; il apprécia le jeune Huzard, qui n'oublia jamais l'affection éclairée de cet habile maître auquel il devait plus tard succéder dans l'estime des savants zoologistes et vétérinaires. A la sortie de l'école, Huzard fut employé par le ministre de la guerre à la suite des armées pour y diriger le choix des chevaux de remonte de la cavalerie. La pratique de l'art vétérinaire était l'objet principal des occupations de M. Huzard, et il ne négligeait pas de publier les résultats de ses observations sur les maladies et le traitement des animaux domestiques ; ses travaux furent appréciés comme ils méritaient de l'être, et il fut chargé de la direction de l'école royale d'Alfort, place dont il avait, pendant plusieurs années, rempli gratuitement les fonctions dans le seul but de soulager M. Chabert, auquel un âge très-avancé ne permettait pas de les exercer convenablement. Parmi les écrits de M. Huzard on a pu remarquer surtout ses mémoires sur les maladies qui affectent les vaches laitières, ses recherches sur les moyens de guérir la morve dans les chevaux et de prévenir l'invasion de cette maladie, son instruction sur les affections inflammatoires épizootiques, son ouvrage sur l'amélioration des chevaux en France, ses comptes rendus sur l'établissement rural de Rambouillet, ses instructions sur les maladies des animaux domestiques, le résultat de ses nombreuses expériences sur le traitement du claveau et son inoculation dans les bêtes à laine. Il a aussi contribué pour beaucoup à la rédaction des notes savantes qui ont été ajoutées à la nouvelle édition du Théâtre d'agriculture d'Olivier de Serres, publié par la Société royale et centrale d'agriculture et d'histoire naturelle, et aux Dictionnaires d'agriculture et d'histoire naturelle, ainsi qu'au Cours complet et aux Annales d'agriculture française. Sous le rapport littéraire, M. Huzard peut être considéré aussi comme l'un de nos plus habiles bibliographes : il a publié plusieurs dissertations savantes à cet égard, et il était, vers la fin de sa carrière, parvenu à un but qu'il s'était proposé dès sa plus tendre jeunesse, celui de former une grande bibliothèque. Cette collection, qui se compose d'environ quarante mille volumes, est aussi remarquable par le choix des livres rares que par celui des éditions, et par les compléments qu'il avait su y joindre, en recueillant avec soin tout ce qui avait rapport ou

pouvait faire suite aux ouvrages principaux. M. Huzard était membre de l'Académie royale des sciences de l'Institut, et de celle de médecine, de la Société royale et centrale d'agriculture, l'un des fondateurs de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, vice-président de la Société philanthropique, et associé d'un grand nombre d'autres sociétés savantes françaises et étrangères. Il était inspecteur général honoraire des écoles vétérinaires, membre du conseil supérieur d'agriculture et de celui de salubrité; enfin il était chevalier de l'ordre de Saint-Michel et de celui de la Légion d'honneur. »

LIVRES NOUVEAUX.

FRANCE.

Compte général de l'administration de la justice criminelle en France pendant l'année 1836, présenté au roi par le garde des sceaux, ministre secrétaire d'Etat au département de la Justice et des cultes. Paris, Imprimerie royale, décembre 1838; in-4° de xxxi et 282 pages.

Examen critique de l'ouvrage intitulé: Die altpersischen Keilinschriften von Persepolis, etc. von Dr Christian Lassen; suivi de nouvelles recherches sur le système graphique des caractères persépolitains, par M. E. Jacquet. Paris, Imprimerie royale, 1838; 147 pages in-8°. (Extrait du Journal Asiatique, 3^e série.)

Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. le baron Silvestre de Sacy; par M. Daunou, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres. Imprimerie royale, décembre 1838; 26 pages in-4°. Cette notice a été lue à la séance publique du 10 août 1838.

Discours prononcé pour l'ouverture du cours d'histoire de la philosophie ancienne à la Faculté des lettres, par M. Vacherot, professeur suppléant, le 5 décembre 1838. Imprimerie de Crapelet. 22 pages in-8°. Le sujet du discours de M. Vacherot, choisi cette année par M. Cousin pour le suppléer dans la chaire de l'histoire de la philosophie ancienne, à la Faculté des lettres de l'Académie de Paris, est l'utilité, la nécessité même de l'histoire de la philosophie. Parmi les divers avantages qu'il lui attribue, le savant professeur fait particulièrement ressortir ceux qui se rapportent aux besoins de notre siècle. Selon lui, les principales maladies qui travaillent notre époque sont le scepticisme avec son contraire la crédulité, une folle tendance à l'originalité, etc., et l'histoire de la philosophie a un remède sûr pour chacune de ces infirmités.

Speusippi de primis rerum principiis placita, qualia fuisse videantur ex Aristotele. Dissertatio academica. Parisiis. Firmin Didot, 1838; 45 pages in-8°. (Thèse pour le doctorat, soutenue par M. Félix Ravaisson à la Faculté des lettres de Paris.)

De l'habitude, par Félix Ravaisson. Paris, Fournier, 1838; 48 pages in-8°. (Thèse pour le doctorat.)

Annuaire historique universel pour 1837, avec un appendice contenant les actes publics, traités, notes diplomatiques, papiers d'état et tableaux statistiques, financiers, administratifs et nécrologiques; une chronique offrant les événements les plus piquants, les causes les plus célèbres, etc., et des notes pour servir à l'histoire des

sciences, des lettres et des arts; par M. Ulysse Tencé, avocat à la cour royale de Paris. Nouvelle série. Paris, imprimerie de Terzuolo; librairie de Thoisnier-Desplaces. In-8° de 1,096 pages.

Essai sur l'analyse physique des langues, ou de la formation et de l'usage d'un alphabet méthodique, par Paul Ackermann. Paris, imprimerie de Terzuolo; librairie de Dondey-Dupré. A Leipzig, chez Brockhaus et Avenarius; 1838. In-8° de xvi et 44 pages. L'auteur cherche dans ce mémoire « à exposer le fondement naturel des alphabets et à montrer quel parti la philologie comparée pourrait tirer d'un alphabet philosophique; il examine si toutes les prosodies sont identiques, dans leurs fondements, à la prosodie latine; enfin, il essaye de déterminer d'après quel principe naturel les lettres s'altèrent dans les mots qu'un peuple emprunte à un autre peuple, ainsi que dans les langues qui se modifient par leur propre mouvement. »

Conseils aux mères sur les moyens de diriger et d'instruire elles-mêmes leurs filles; par M. A. Théry, proviseur du collège royal de Versailles. Paris, Hachette, 1837-1838. Grand in-8° à 2 colonnes, de xxiv-384-v pages, avec un tableau. Ces *Conseils aux mères*, inspirés par une raison supérieure et une grande expérience de l'éducation, font partie d'un Cours complet d'éducation pour les filles dont la publication est commencée, et qui doit comprendre trois catégories: éducation élémentaire, éducation moyenne, éducation supérieure. Avec les *Conseils aux mères*, qui se rattachent à la seconde de ces catégories, l'éditeur a publié des exercices de mémoire et de lecture, et une série de leçons de grammaire, d'arithmétique, de géographie, d'histoire, de physique, d'histoire naturelle et de musique, pour servir à l'éducation moyenne, celle des jeunes filles de 10 à 14 ans.

De l'influence du principe religieux sur l'homme et sur la société, cours professé à l'Athénée royal de Paris, 1837-1838; par M. J.-A. Dréolle, etc. Paris, imprimerie de Moquet; librairie d'Ebrard. 1838. In-8° de viii et 416 pages.

Fables littéraires de don Thomas d'Yriarte, traduites en vers, par Charles Brunet; Paris, imprimerie de Duverger; librairies de Ledoyen et Brockhaus et Avenarius. 1838. viii et 160 pages in-12.

Extrait des Mémoires de l'Académie royale de Metz, années 1837-1838. In-8° de 16 pages. Imprimerie de Lamort, à Metz. Cet extrait contient des notices nécrologiques de M. E. A. Bégin, sur le bénédictin dom Grappin, né à Ainville en 1737, mort à Besançon en 1834; sur le médecin Thouvenel, et sur M. Commerier. Une autre notice fait connaître les diverses antiquités trouvées à Mandœuvre, et dont la découverte est due à M. Léonard de Parrot, mort à Montbéliard, en 1836, à l'âge de 81 ans.

Rapport sur les monuments anciens existants dans le département de la Moselle, et sur les archives de l'Académie royale de Metz, pour l'année 1837-1838; par M. Victor Simon. Imprimerie de Lamort, à Metz. In-8° de 32 pages, avec une pl.

ALLEMAGNE.

Abhandlungen der Kön. Akademie der Wissenschaften zu Berlin.—Mémoires de l'Académie des sciences de Berlin, pour 1836. Berlin, 1838, in-4°. Après une courte introduction et la liste des membres viennent les mémoires des trois classes de ce corps savant.

La première partie contient des mémoires de MM. de Bach (sur les spirifères); Ehrenberg (sur un conglomérat d'infusoires, dans les ardoises de Jastraba en Hongrie); Klug, Müller (sur le développement des organes sexuels dans les animaux vertébrés); Link, Weiss (sur les cristaux de roche, tournés à droite ou à gauche); Rose (sur le rapport qui existe entre la forme et la polarité électrique des cristaux); et Lichtenstein (sur le genre *nephitis*); la section des mathématiques a fourni des mémoires de MM. Crelle, Dirksen, Poselger, Encke (sur les comètes de 1835) et Steiner.

La troisième et dernière partie, celle de la classe philosophique et historique de l'académie, est la plus considérable de toutes. Elle renferme des mémoires de MM. Savigny, Bock (sur les inscriptions découvertes à Thera); Hoffmann, Kitter (sur la connaissance géographique des produits de la nature); Zumpt, Lachmann, Bekker (sur les scolies de deux harangues d'Eschine) et Gerhard (Archémoros et les Hespérides, et sur les miroirs métalliques des Étrusques).

SUÈDE.

Diplomatarium suecanum, collegit et edidit Joh. Gust. Liljegren. Holmiæ, 1829-1837, 2 vol. in-4°. Le premier volume contient les chartes et diplômes relatifs à la Suède, depuis l'an 817 jusqu'en 1285; en tout 902, avec des fac-simile des écritures de quelques diplômes remarquables. Le deuxième volume, divisé en deux sections, renferme des chartes de 1286 à 1310, également avec des fac-simile; le nombre total des chartes est de 1772. Elles sont toutes en latin, et précédées d'un sommaire en suédois. On a eu soin d'indiquer pour chaque charte le dépôt où se trouve l'original, ou la collection imprimée ou manuscrite où elle est insérée. Dans le 2^e volume on trouve aussi comme supplément les *monumenta runica* ou inscriptions runiques, au nombre de plus de 2,000.

ESPAGNE.

Coleccion de Cortes de los Reynos de Leon y de Castilla. — Collection des cortès des royaumes de Léon et de Castille, publiée par l'Académie royale d'histoire. Madrid, 1836, in-4°. Ce volume n'est que le commencement d'une collection que l'Académie d'histoire, à Madrid, se propose de publier, et pour laquelle elle a fait un appel à tous le savants du royaume. Le premier volume contient les cortès de Léon de l'an 1020; de Coanza (aujourd'hui Valencia de D. Juan) de l'an 1050; de Valladolid, de l'an 1325; de Toro, 1371; de Madrid, 1329; d'Alcala de Henares, 1348; de Léon, 1349; de Valladolid, 1385; de Burgos, 1379; de Soria, 1380; de Ségovie, 1386; de Guadalajara, 1390, avec les ordonnances faites par ces cortès.

GRÈCE.

ΣΤΟΙΧΕΙΑ φιλοσοφίας, συγγραμματα ὑπὸ N. Bamba. Éléments de philosophie, disposés par N. Bamba. Athènes, 1838; in-8°, 19 et 347 pages. M. Bamba dédie ce volume à la mémoire de son illustre compatriote Coray; il le destine aux jeunes étudiants grecs, et il avertit qu'il l'extrait presque entièrement de l'excellent traité de

son M. Thurot, intitulé : *Introduction à l'étude de la philosophie* (ou de l'Entendement et de la Raison)¹. Toutefois quelques articles du livre grec qui vient d'être publié sont tirés des *Eléments de la philosophie de l'esprit humain* de Dugald Stewart, de l'*Idéologie* de Melchior Gioga, de la *Logique* de Fr. Jacquier. Peut-être une pure et simple traduction de l'ouvrage entier de Thurot eût-elle offert à la jeunesse grecque une instruction plus complète et plus homogène. Quoi qu'il en soit, ces éléments grecs de philosophie sont divisés en trois parties. La première concerne les facultés de l'âme et les partage en deux ordres, selon qu'elles semblent ou primitives ou dérivées : d'une part, les sensations ; de l'autre, les sentiments, l'imagination, l'attention, les impressions, l'habitude, etc. Le plus souvent ces articles sont empruntés de M. Thurot ; ils correspondent à la section de son ouvrage dans laquelle il trace l'histoire des faits ou des actes par lesquels nous acquérons la connaissance d'objets quelconques. Ce même philosophe a donné le titre de *science* à une deuxième section qui embrasse la théorie des abstractions et du langage, des notions et des conceptions, l'analyse de la proposition, les bases de la grammaire générale et l'explication de plusieurs termes employés par les métaphysiciens. C'est à peu près la matière des premiers chapitres de la seconde partie de M. Bamba, où il s'agit des progrès et des moyens qui font acquérir la science. Chez M. Thurot, la troisième section est un traité de la *volonté*, enrichi d'observations profondes sur les sentiments et les passions, sur la sympathie, sur la perception morale, sur le sentiment religieux, sur son influence et sur celle des institutions politiques. Presque tout cet enseignement se retrouve encore dans le nouveau livre grec ; il y forme une troisième partie, qui porte le titre de *Morale*, et qui se termine, sans assez d'à-propos peut-être, par quelques pages sur la méthode analytique et synthétique. Ce dernier chapitre est à peu près tout ce que M. Bamba extrait de la seconde partie de l'ouvrage français, savoir de celle qui traite de la RAISON, c'est-à-dire de l'application exacte et régulière des facultés de *connaître*, de *savoir* et de *vouloir*, qui constituent l'ENTENDEMENT. Il y avait là d'utiles leçons à recueillir ; malgré cette omission, c'est encore une bien riche instruction que M. Bamba présente à ses jeunes compatriotes.

TABLE

Des Articles et des principales Notices ou Annonces que contiennent les douze cahiers de 1838 du Journal des Savants.

I. LITTÉRATURE ORIENTALE.

Le *Diwan d'Amro'ikais*, précédé de la vie de ce poète, accompagné d'une traduction et de notes ; par le baron Mac-Guckin de Slane. Paris, 1837, in-4° : article de M. Silvestre de Sacy, janvier, 11-22.

¹ Paris, imprimerie de Fournier, librairie d'Aimé André, 1830-1833 ; 2 vol. in-8°. Voyez, *Journal des Savants*, mai et juillet 1830, p. 269, 276, 399, 407.

Mémoire sur le système grammatical des langues de quelques nations indiennes de l'Amérique du Nord; par M. P. E. du Ponceau, 1838, in-8°; avril, 250.

II. LITTÉRATURE GRECQUE ET ANCIENNE, LITTÉRATURE LATINE.

Fragments de Thespis, d'Ibycus, de Sapho, d'Anacréon, etc., cités dans un papyrus du musée royal: articles de M. Letronne; mai, 309, 317; juin, 321, 328.

.... Homeri Carmina et Cycli epici reliquiæ, græcè et latine; grand in-8°; juin, 377.

Prométhée enchaîné, tragédie d'Eschyle traduite en vers français par M. Puech; 1838, in-8°; mai, 317: article de M. Patin; août, 459-473.

Discours philosophiques d'Épictète, traduits en français par A. P. Thurot. Imprimerie royale, 1838, in-8°; novembre, 710.

Longini quæ supersunt.... (Scriptorum græcorum nova collectio); par A. E. Egger, 1837: article de M. Naudet; mars, 147-154.

Dissertation sur le fragment de Longin contenu dans la rhétorique d'Apsine; par M. Séguier, 1838; in-8°; octobre, 645.

Diodore de Sicile; par M. Miot, 1838; tome VII; juin, 380.

Œuvres d'Apulée; par M. Bétolaud, tome IV et dernier, 1838, in-8°; juin, 379.

De l'influence des circonstances politiques et morales sur la littérature, et particulièrement sur la poésie, chez les Romains depuis Auguste: article de M. Naudet; décembre, 715-736.

Essai de classification chronologique des comédies de Plaute: articles de M. Naudet; juin, 328-345; juillet, 406-424.

Théâtre de Plaute, par M. J. Naudet; t. IX (et dernier), 1838, in-8°; février, 127.

Stephani Byzantini... Nouvelle édition d'Étienne de Byzance, par M. Westermann. Leipsick: article de M. Miller; novembre, 689-706.

III. LITTÉRATURE MODERNE.

1° Grammaire, Poésie, Mélanges.

Cours de littérature française; par M. Villemain, 1838, in-8°: article de M. Patin, juillet, 385-396.

La philosophie du langage exposée d'après Aristote; par M. Séguier, 1838, in-8°; octobre, 645.

Éléments de Paléographie; par M. Natalis de Wailly, 1838, t. I^{er}; mai, 318; t. II; octobre, 641.

De l'origine et de la formation des différents systèmes d'écritures orientales et occidentales; par M. G. Pauthier. Paris, 1838, in-4°; octobre, 645.

Essai sur l'analyse physique des langues; par Paul Ackermann, in-8°, 1838; décembre, 767.

Cours de littérature allemande; par M. Eichhoff... 1836-1837, in-8°; novembre, 711.

Lexique roman... par M. Raynouard, 1838, in-8°; t. I^{er}; avril, 251.

Les origines du Théâtre moderne... par M. Charles Magnin, 1838, in-8°; mai, 317.

Études sur les Mystères... et sur divers manuscrits de Gerson... par Onésime Leroy, 1837, in-8°; article de M. Villemain; avril, 205-218.

Le miracle de Théophile, par Rutebeuf; publié par M. Achille Jubinal; janvier, 57.

Le même, mis en vers, au commencement du XIII^e siècle, par Gautier de Coinsy; publié pour la première fois par P. Maillet. Rennes, in-8°; août; 521.

Le roi de la Bazoche, poëme latin inédit; traduit par M. C. Bréghat du Lat., 1838. in-8°; avril, 251.

Le Roman de Brut, par Wace.... publié par Leroux de Lincy, tome II, 1838, in-8°; juillet, 455.

Études sur l'origine de la langue et des romances espagnoles; par E. Rossew-Saint-Hilaire, 1838, in-4°; novembre, 712.

Tesoro del teatro español desde su origen (año 1389).... par don Eugenio de Ochoa, in-8°; mai, 317; octobre, 644.

Manoscritti... Manuscrits inédits de Torquato Tasso.... par le comte Mariano Alberti, Lucques, 1837-1838. — Trattato... Traité de la dignité, et autres écrits inédits du même.... par le chevalier Costanzo Gazzera. Turin, 1838: article de M. Libri; novembre, 680-689.

Poèmes islandais... tirés de l'Edda de Soemund; publiés avec une traduction par F. G. Bergmann, Paris, 1838, 1 vol in-8°: article de M. Depping; septembre, 555-569.

Chefs-d'œuvre de Shakspeare... avec traduction française en regard; par MM. Nisard, Le Bas et Fouinet, 1837, in-8°; avril, 252.

Encyclopédie des gens du monde, vol. XVII; janvier, 57; tome IX, 2^e partie; avril, 252; tome X, 1^{re} partie; juin, 383.

Biographie universelle. Supplément, tome LXV, 1838, in-8°; septembre, 586.

2^e Sciences historiques.

1. Géographie et voyages.

Cours méthodique de géographie, par H. Chauchard et A. Müntz, in-8°, cartes; avril, 252.

Sur la prétendue communication de la mer Morte et de la mer Rouge: article de M. Letronne; août, 495-500.

Nouvel Atlas communal de la France.... dressé par Charle... 1838, in-f°; octobre 644.

Relations des Mongols ou Tartares, par le frère Jean du Plan de Carpin.... première édition complète, publiée par M. d'Avezac, 1838, in-8°; novembre, 712.

Voyages, relations et mémoires originaux pour servir à l'histoire de la découverte de l'Amérique, t. VII, VIII, IX et X; octobre, 645.

Voyages en Islande et au Groenland, sur la corvette *la Recherche* (1835 et 1836). Atlas, 1^{re} livraison; octobre, 646.

Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne, par M. Valéry, 1837, 2 vol. in-8°, septembre, 585.

Voyages historiques, littéraires et artistiques en Italie.... par M. Valéry. Paris, 1838, 3 vol. in-8°; septembre, 585.

An Expedition of discovery into the interior of Africa, etc. Londres, 1838, 2 vol. in-8°; août, 521.

Nueva relacion que contiene los viages de Tomas Gage en la Nueva España. Paris, 1838, 2 vol. in-12; août, 521.

Reise in Abyssinien, etc. Voyage en Abyssinie, par A. von Katte, 1838, in-8°; octobre, 647.

2. Chronologie et Histoire ancienne.

Le monde: Histoire de tous les peuples.... par MM. Saint-Prosper et A. Vouré, in-8°; avril, 252.

shington Irving, 1836, in-8° : articles de MM. Biot et Edouard Biot; février, 99, 108; mars, 161, 170.

5. Histoire littéraire. — Bibliographie.

Histoire littéraire de la France au moyen âge; par M. Henrion, 1837, in-8°; juin, 382.

Histoire littéraire de la France, tome XIX, suite du XIII^e siècle, 1838, in-4°; juillet, 455.

Geschichte..... Histoire de la littérature française moderne; par M. Mager, 1828, in-8°; juin, 384.

Les manuscrits françois de la bibliothèque du Roi; par M. Paulin Paris, tome II, 1832, in-8°; avril, 249.

Lettre au directeur de l'Artiste touchant le manuscrit de la bibliothèque de Berne, n° 431, perdu pendant 28 ans..... par M. Ach. Jubinal, 1838, in-8°; février, 127.

Mélanges publiés par la société des bibliophiles français : *Credo* de Joinville; 1837, in-8° max.; mars, 191.

Catalogue général des livres composant les bibliothèques du département de la marine et des colonies; tome I, Théologie; 1838, in-8°; octobre, 646.

Catalogue général des livres qui ont paru en Allemagne depuis la foire de Saint-Michel 1837 jusqu'à Pâques 1838, in-8°; juin, 383.

Encyklopædisches Lexikon, etc. Dictionnaire encyclopédique de la littérature moderne.... in-8°, 1838; juillet, 457.

Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. le baron Silvestre de Sacy; par M. Daunou, 1838, in-4°; décembre.

.... Notice sur la vie de G. Niebuhr (en allemand), t. I^{er}, 1838, in-8°; juin, 383.

Notizie biografiche.... Notices biographiques et littéraires sur les écrivains des états de la maison d'Este. Reggio, 1833-1838, in-4°; novembre, 714.

Notice sur la vie et les ouvrages de Charles Botta; janvier, 56.

J. Manoscritti italiani.... Manuscrits italiens des bibliothèques royales de Paris, décrits par le docteur Marsand, t. II, in-4°; août, 520.

6. Archéologie.

Visit to the great Oasis of the Libyan desert, etc. par G.-A. Hoskins, 1837, in-8°, articles de M. Letronne; mars, 180-188; avril, 237-248.

The Bronzes of Siris.... by Ch. Bronsted, 1836, in-f°; mai, 319.

Vulcain. Recherches sur ce Dieu, etc. par M. T. B. Eméric-David; janvier, 59.

Inscriptiones Pompeianæ, 1838, in-8°; mai, 319.

Le Laurentin, maison de campagne de Pline le Jeune.... par L. P. Haudebourt, architecte. Paris, 1838, in-8°; septembre, 585.

Troisième mémoire sur les antiquités chrétiennes des Catacombes.... par M. Raoul-Rochette, 1838, in-4°; octobre, 646-647.

Ricerche.... Recherches de M. Edouard Gerhard sur les noms des vases antiques : troisième et dernier article de M. Letronne; janvier, 1-10. (Voir novembre et décembre 1837.)

Le Antichità della Sicilia.... par M. le duc Serradifalco, t. I, Egesta, 1834; t. III, Agragante, 1837, in-f° : articles de M. Raoul-Rochette; avril, 225-237; mai, 257-275.

Le Fabbriche e i Monumenti cospicui di Venezia.... par Leopoldo Cicognara.... Venise, 1838, gr. in-f°, t. I; août, 522.

Chartes latines sur papyrus, du vi^e siècle de l'ère chrétienne, publiées par M. Champollion-Figeac; janvier, 55.

Das Alexandrinische Museum.... Le Muséum d'Alexandrie; par G. Parthey, 1838, in-8° : article de M. Letronne; juin, 356-365.

Zur Gemmenkunde; antike geschnittene Steine.... Pierres gravées de la châsse de Sainte-Élisabeth de Marburg.... par Fr. Creuzer : articles de M. Raoul-Rochette; février, 85-99; mars, 129-147.

Das Mithreum... Monument de Mithra, trouvé à Neuenheim; par le docteur Frédéric Creuzer. Heidelberg, 1838, in-8°; octobre, 648.

Die Stupás... Les Stupas (Topes) ou les monuments architectoniques sur la route royale indo-bactérienne et les colosses de Bamiyan; par Carl Ritter, 1 vol. in-8° : article de M. Letronne; septembre, 542-554.

Troisième supplément à la notice sur quelques médailles grecques inédites de rois de la Bactriane et de l'Inde : article de M. Raoul-Rochette; décembre, 736-753.

Histoire du cabinet des médailles.... par M. Dumersan, in-8°; avril, 253.

Mémoires et dissertations... publiés par la société des Antiquaires de France, tome IV, 1838, in-8°; novembre 711.

Du système monétaire des Francs; par M. G. Guérard; janvier, 60.

3^e Philosophie : *Sciences morales et politiques*. — (Jurisprudence, théologie.)

Métaphysique d'Aristote; par M. Cousin (nouvelle édition); mars, 192.

Cours de l'histoire de la philosophie morale, professée en 1819... par V. Cousin, 1838, in-8°; novembre, 710.

Rapport sur deux pièces inédites de la Bibliothèque royale de Paris, relatives à l'histoire du Cartésianisme; articles par M. V. Cousin; mars 170-180; avril, 218-223.

Leibnitzii opera philosophica omnia, 1838, in-4°; mai, 318.

Utopia. L'Utopie de Thomas Morus.... par M. A. S. John, 1838, in-8°; juin, 384.

Dissertation sur l'état de la philosophie naturelle en Occident, 1838, in-8°; juillet, 456.

Geschichte der letzten Systeme... Histoire des derniers systèmes de philosophie en Allemagne, t. II, 1838; juillet, 458.

Études philosophiques; par M. C. Mallet... 1836-1838, in-8°; novembre, 711.

... Éléments de philosophie, par N. Bamba, en grec; Athènes, 1838, in-8°; décembre, 768.

L'éducation progressive... par M^{me} Necker de Saussure, t. III, 1838, in-8°; juillet, 457.

Recherches sur l'origine de l'impôt en France, par M. Potherat de Thou; 1838, in-8°; octobre, 646.

De la fortune publique en France et de son administration; par M. L. A. Macarel et M. J. Boulatignier, t. I^{er}, 1838, in-8°; avril, 254.

Compte général de l'administration de la justice criminelle en France pendant l'année 1836, in-4°; 1838....

Tableau décennal du commerce de la France avec ses colonies et les puissances étrangères, 1827 à 1836, 2^e partie, gr. in-4°; juillet, 454.

Le même pour l'année 1837; novembre, 710.

The credit system, etc. Du système de crédit en France, dans la Grande-Bretagne et aux États-Unis; par H. C. Carrey, Philadelphie et Paris, 1838, in-8°; octobre, 650.

A statistical account... Tableau statistique de l'empire britannique; par J. R. Mac-Culloch. 1^{re} édition, Londres, 1838, in-8°; novembre, 714.

Rapport de M. Pardessus sur la publication des Assises de Jérusalem, 1838, in-4°; mars, 192.

Mémoire sur la condition de la propriété territoriale de Chine.... par M. Éd. Biot, 1838, in-8°; octobre, 646.

Abrégé de la Bible; par M. Michel Berr, 2^e édition; avril, 254.

Vetus testamentum græcum... Prospectus d'une nouvelle édition des Septante, devant former deux grands volumes in-8°, et le texte grec publié séparément en un volume; septembre, 585.

... Œuvres de saint Jean Chrysostome. tomus XI. pars altera, in-8°, Paris, 1838; août, 520.

4^e Sciences physiques et mathématiques. — (Arts.)

Researches... Recherches sur l'histoire naturelle du genre humain; par James Cowles Prichard... vol. I, Londres, 1836: article de M. Flourens; novembre, 651-657.

Œuvres d'histoire naturelle de Goethe, par M. Chr. Fr. Martins; janvier, 61.

1. Précis élémentaires d'histoire naturelle, etc. par J. Delafosse, 2 vol. in-12. — 2. Éléments d'histoire naturelle, etc. par Saucerotte, 1 vol. in-8°. — 3. Règne animal disposé en tableaux méthodiques, etc. par J. Achille Comte. — 4. Leçons élémentaires d'hist. nat. etc. par F. Humbert, 2 vol. in-12. — 5. Physiologie pour les collèges, etc. par J. Achille Comte, cahier in-4°. — 6. Éléments de zoologie; par M. Edwards, 1 vol. in-8° de 1066 pag. — 7. Traité élémentaire d'hist. nat. par MM. Martin Saint-Ange et Guérin: article de M. F. Cuvier; janvier, 30-41.

Cours sur la génération, l'ovologie et l'embryologie; par M. Flourens, in-4°, Paris, 1836: article de M. F. Cuvier; janvier, 44-53.

Theory.... Théorie de la raison inverse qui existe entre la respiration et l'irritabilité dans le règne animal, par M. Marshall-Hall... Londres, 1832: article de M. Flourens; novembre, 657-664.

Experimentale untersuchungen.... Recherches expérimentales sur la physiologie de l'organe de l'ouïe; par M. J. Muller, Berlin, 1838, in-8°; octobre, 647.

Elementi di Anatomia fisiologica, 1837-1838, in-8°, avec atlas in-f°; juin, 384.

Anatomie microscopique; par le docteur Louis Mandl, 1830, in-f°; octobre, 647.

Mémoires pour servir à une description géologique de la France; par MM. Dufrénoy et Elie de Beaumont, t. II, III et IV, Paris, 1834, 1836, 1838: articles de M. Chevreul; août, 473-481; septembre, 569-583.

The wonders of geology.... 1838, in-8°; mai, 320.

Essai sur les cavernes à ossements.... par M. Marcel de Serres; 3^e édition, 1838, in-8°; novembre, 712.

Geognostische und physikalische.... Observations géognostiques et physiques sur les volcans du plateau de Quito; par Alex. de Humboldt, 1838, in-8°; octobre, 647.

Memorie sul bonificamento delle Maremme Toscane.... par M. Ferdinand Tassinari, Florence, 1838, 1 vol. in-8°, avec atlas in-f°: article de M. Labri; septembre, 523-535.

De l'influence des arbres sur la foudre; par M. Héricart de Thury, 1838, in-8°; avril, 253.

Traité du Corail.... (ouvrage manuscrit); par le S^r de Peyssonnel: article de M. Flourens; février, 108-122.

Histoire des sciences mathématiques en Italie.... par G. Libri, 1838, in-8° : article de M. Lacroix; juin, 345-355.

Aperçu des méthodes en géométrie; par M. Chasles; janvier, 61.

Opinions populaires et scientifiques des anciens sur les éclipses : article de M. Letronne, 424-450.

Observations astronomiques.... publiées par le Bureau des longitudes; avril, 253.

Stellarum duplicium et multiplicium mensuræ micrometricæ, etc.... 1837, in-8° : article de M. Biot; mai, 297-309.

Connaissance des temps... pour l'an 1841, publiée par le Bureau des longitudes, 1838, in-8° : septembre, 586.

Annuaire pour l'an 1838, présenté au Roi par le Bureau des longitudes, 1837 (1838), in-18; septembre, 586.

INSTITUT DE FRANCE. — Académies, sociétés littéraires. — Journaux.

Académie Française; séance publique présidée par M. de Salvandy, prix décernés et proposés; août 514.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Mort de M. Ch. Fréd. Reinhard; janvier, 55. Rapport de M. Silvestre de Sacy sur les travaux des commissions de cette académie; février, 123-127. Mort de M. Silvestre de Sacy; février, 127. Discours prononcés sur sa tombe; mars, 189-190. Rapport de M. Daunou sur les travaux des commissions de cette académie pendant le premier semestre de 1838; juin, 366. Séance publique : prix décernés et proposés. Notice sur la vie et les ouvrages de M. le baron Silvestre de Sacy, par M. Daunou; août, 316-518. Élection de M. Garcin de Tassy, 516.

Notices et extraits des manuscrits, tome XIII, 1838, in-4°; novembre, 709.

Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. le baron Silvestre de Sacy; par M. Daunou, 1838, in-4°; décembre.

Académie des Sciences. Mort de M. Tessier; discours prononcé à ses funérailles par M. de Silvestre; janvier, 53-54. Éloge historique de Joseph Fourier; par M. Arago, in-4°; avril, 254. Extrait du rapport sur un ouvrage de M. le baron Blein, intitulé : *Principes de mélodie et d'harmonie*, juin, 371. Mort de M. Dulong, discours prononcés à ses funérailles, par MM. Arago, Chevreul et Thenard; 451-452. Mort de M. Frédéric Cuvier; 453. Séance publique : prix décernés et proposés; discours de M. Becquerel, intitulé : *Recherches sur le dégagement de la chaleur*. Éloge de M. Laurent de Jussieu, par M. Flourens; 518-520. Mort de M. Huzard; discours prononcé à ses funérailles par M. le baron de Silvestre; décembre, 765.

Mémoires de l'Académie royale des Sciences de l'Institut de France, tomes XIV, XV et XVI; octobre, 632.

Mémoires des savants étrangers, publiés par ordre de l'Académie des Sciences, tome V, 1838, in-4°; novembre, 709.

Académie des Beaux-Arts. Mort de M. Thévenin; discours prononcés sur sa tombe; mars, 190. Mort de M. Castellan, académicien libre; 248. Mort de M. Ramey père, discours prononcé à ses funérailles par M. Petitot; juin, 473. Élection de M. Dumont en remplacement de M. Ramey père; juillet, 454. Mort de M. Percier; discours prononcé à ses funérailles par M. Lebas; septembre, 584. Séance publique : éloge de M. le baron Gérard par M. Quatremère de Quincy; distribution des prix; octobre, 637-638.

Académie des Sciences morales et politiques. Mort de M. Ch. Fréd. Reinhard;